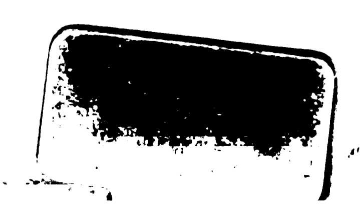



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1862



HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1862

HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE

Se vend:

à Paris	chez	B. Duprat,
» Madrid	»	C. Bailly-Baillière,
» Londres	»	Williams et Norgate,
» Leipzig	»	T. O. Weigel.

HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE

JUSQU'A LA CONQUÊTE DE L'ANDALOUSIE
PAR LES ALMORAVIDES
(711—1110)

PAR

R. DOZY

Commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne, membre correspondant de l'académie d'histoire de Madrid, associé étranger de la Soc. asiat. de Paris, professeur d'histoire à l'université de Leyde, etc.

TOME PREMIER

LEYDE
E. J. BRILL
Imprimeur de l'Université

1861



AVERTISSEMENT

L'histoire d'Espagne, et particulièrement celle des Maures, a été pendant vingt ans l'étude de mon choix, ma préoccupation de toutes les heures, et avant de commencer le livre que je publie aujourd'hui, une partie de ma vie s'est passée à en rassembler les matériaux qui étaient épars dans presque toutes les bibliothèques de l'Europe, à les examiner, à les comparer, à en publier un grand nombre. Toutefois je ne livre cette Histoire au public qu'avec une extrême défiance. Le sujet que j'ai choisi est nouveau, car, comme j'ai tâché de le démontrer ailleurs [1], les livres qui en traitent ne sont d'aucune utilité; ils ont pour base le travail de Conde, c'est-à-dire le travail d'un homme qui avait peu de matériaux à sa disposition; qui, faute de connaissances grammaticales,

1) Dans la première édition de mes *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge.*

n'était pas à même de comprendre ceux qu'il avait, et qui manquait absolument de sens historique. Il ne s'agissait donc pas de rétablir çà et là quelques faits défigurés par mes devanciers, ou de produire quelques circonstances nouvelles, mais de reprendre les choses par la racine, de faire vivre pour la première fois dans l'histoire les musulmans d'Espagne; et si la nouveauté de la matière forme un de ses attraits, elle est en même temps la cause de toutes sortes de difficultés.

Je crois avoir eu à ma disposition presque tous les ouvrages manuscrits, relatifs à l'histoire des Maures, qui se trouvent en Europe, et j'ai étudié mon sujet sous toutes ses faces; cependant, comme je ne m'étais pas proposé d'écrire une œuvre de science sèche et sévère, destinée à telle ou telle classe de lecteurs, je me suis bien gardé de rapporter tous les faits qui sont venus à ma connaissance. Voulant satisfaire, autant qu'il était en moi, aux règles du bon goût et de la composition historique, qui commandent de mettre en évidence un certain ordre de faits, dont les autres sont l'accessoire et l'entourage, j'ai souvent été obligé de condenser en peu de lignes le résultat de plusieurs semaines d'études, et même de passer sous silence des choses qui, bien qu'elles ne fussent pas sans intérêt sous un certain point de vue, ne cadraient pas avec le plan de mon travail. En revanche, je me suis efforcé de présenter dans le plus grand détail les

circonstances qui me semblaient caractériser le mieux les époques que je traitais, et je n'ai pas craint d'entremêler parfois aux drames de la vie publique les faits intimes ; car je suis de ceux qui pensent que souvent on oublie trop ces couleurs passagères, ces accessoires curieux, ces minuties de mœurs sans lesquelles la grande histoire est pâle et sans saveur. La méthode de l'école qui s'attache moins à mettre en relief les individus que les idées qu'ils représentent, et qui ne voit dans les questions que les aspects généraux, ne conviendrait pas, je crois, au sujet que j'ai choisi.

D'un autre côté, quoique je n'aie rien épargné pour donner à cette histoire le degré de certitude et de réalité auquel je m'étais proposé de l'amener, j'ai pensé qu'il fallait déguiser l'érudition au profit du mouvement et de la clarté du récit, et ne pas multiplier inutilement les notes, les textes, les citations. Dans un travail de ce genre, les résultats seuls devaient trouver place, dégagés de l'appareil scientifique qui a servi à les obtenir. Seulement j'ai eu soin d'indiquer toujours les sources auxquelles j'ai puisé.

Je tiens à constater que certaines parties de ce livre sont antérieures à quelques publications de ces dernières années. Ainsi les premiers chapitres de mon premier livre étaient écrits avant que mon savant et excellent ami, M. Renan, publiât, dans la Revue des deux mondes, son bel article sur Mahomet et les originés de l'islamisme, de sorte que,

si nous sommes souvent arrivés aux mêmes résultats, nous les avons obtenus l'un indépendamment de l'autre.

Il me reste à remplir un agréable devoir: c'est de remercier mes amis, et particulièrement MM. Mohl, Wright, Defrémery, Tornberg, Calderon, Simonet, de Slane et Dugat, soit pour les manuscrits qu'ils ont eu la bonté de me prêter, soit pour les extraits et les collations qu'ils m'ont fournis de la façon la plus aimable et la plus bienveillante.

Leyde, février 1861.

LIVRE PREMIER

LES GUERRES CIVILES

LIVRE PREMIER

LES GUERRES CIVILES

I.

Pendant que l'Europe marche depuis des siècles dans la voie du progrès et du développement, l'immobilité est le caractère distinctif des innombrables peuplades qui parcourent avec leurs tentes et leurs troupeaux les vastes et arides déserts de l'Arabie. Ce qu'elles sont aujourd'hui, elles l'étaient hier, elles le seront demain; chez elles rien ne change, rien ne se modifie; les Bédouins de nos jours conservent encore dans toute sa pureté l'esprit qui animait leurs ancêtres au temps de Mahomet, et les meilleurs commentaires sur l'histoire et la poésie des Arabes païens, ce sont les notices que donnent les voyageurs modernes sur les mœurs, les coutumes et la manière de penser des Bédouins, au milieu desquels ils ont vécu.

Pourtant ce peuple ne manque ni de l'intelligence ni de l'énergie nécessaires pour étendre et améliorer

sa condition, si tel était son désir. S'il ne marche pas, s'il reste étranger à l'idée du progrès, c'est que, indifférent au bien-être et aux jouissances matérielles que procure la civilisation, il ne veut pas échanger son sort contre un autre. Dans son orgueil le Bédouin se considère comme le type le plus parfait de la création, méprise les autres peuples parce qu'ils ne lui ressemblent pas, et se croit infiniment plus heureux que l'homme civilisé. Chaque condition a ses inconvénients et ses avantages; mais la fierté des Bédouins s'explique et se comprend sans peine. Guidés, non par des principes philosophiques, mais pour ainsi dire par l'instinct, ils ont réalisé de prime abord la noble devise de la révolution française: la liberté, l'égalité, la fraternité.

Le Bédouin est l'homme le plus libre de la terre. «Je ne reconnais point d'autre maître que celui de l'univers,» dit-il. La liberté dont il jouit est si grande, si illimitée, que, comparées avec elle, nos doctrines libérales les plus avancées semblent des préceptes de despotisme. Dans nos sociétés un gouvernement est un mal nécessaire, inévitable, un mal qui est la condition du bien: les Bédouins s'en passent. Chaque tribu, il est vrai, a son chef choisi par elle; mais ce chef ne possède qu'une certaine influence; on le respecte, on écoute ses conseils, surtout s'il a le don de la parole, mais il n'a nullement le droit de donner des ordres. Au lieu de toucher un traite-

ment, il est tenu et forcé même, par l'opinion publique, de fournir à la subsistance des pauvres, de distribuer entre ses amis les présents qu'il reçoit, d'offrir aux étrangers une hospitalité plus somptueuse qu'un autre membre de la tribu ne pourrait le faire. Dans toute circonstance il est tenu de consulter le conseil de la tribu, qui se compose des chefs des différentes familles. Sans l'assentiment de cette assemblée, il ne peut ni déclarer la guerre, ni conclure la paix, ni même lever le camp [1]. Quand une tribu décerne le titre de chef à l'un de ses membres, ce n'est souvent qu'un hommage sans conséquence; elle lui donne par là un témoignage public de son estime; elle reconnaît solennellement en lui l'homme le plus capable, le plus brave, le plus généreux, le plus dévoué aux intérêts de la communauté. «Nous n'accordons cette dignité à personne, disait un ancien Arabe, à moins qu'il nous ait donné tout ce qu'il possède; qu'il nous ait permis de fouler aux pieds tout ce qui lui est cher, tout ce qu'il aime à voir honoré, et qu'il nous ait rendu des services comme en rend un esclave [2].» Mais l'autorité de ce chef est souvent si minime que l'on s'en aperçoit à peine. Quelqu'un ayant demandé à Arâba,

---

1) Burckhardt, *Notes on the Bedouins*, p. 66, 67; Burton, *Pilgrimage to El Medinah and Meccah*, t. II, p. 112.
2) Mobarrad, p. 71.

contemporain de Mahomet, de quelle manière il était devenu le chef de sa tribu, Arâba nia d'abord qu'il le fût. L'autre ayant insisté, Arâba répondit à la fin: «Si des malheurs avaient frappé mes contribules, je leur donnais de l'argent; si quelqu'un d'entre eux avait fait une étourderie, je payais pour lui l'amende; et j'ai établi mon autorité en m'appuyant sur les hommes les plus doux de la tribu. Celui de mes compagnons qui ne peut en faire autant, est moins considéré que moi; celui qui le peut est mon égal, et celui qui me surpasse est plus estimé que moi [1].» En effet, dans ce temps-là comme aujourd'hui, on déposait le chef, s'il ne savait pas soutenir son rang et s'il y avait dans la tribu un homme plus généreux et plus brave que lui [2].

L'égalité, bien qu'elle ne soit pas complète dans le Désert, y est cependant plus grande qu'ailleurs. Les Bédouins n'admettent ni l'inégalité dans les relations sociales, car tous vivent de la même manière, portent les mêmes vêtements et prennent la même nourriture, ni l'aristocratie de fortune, car la richesse n'est pas à leurs yeux un titre à l'estime publique [3]. Mépriser l'argent et vivre au jour le jour de butin con-

---

1) Mobarrad, *ibid.* Comparez aussi Ibn-Nobâta, *apud* Rasmussen, *Addit. ad hist. Arabum*, p. 18 du texte.

2) Burckhardt, p. 68; Caussin, t. II, p. 634.

3) Burckhardt, p. 41.

quis par sa valeur, après avoir répandu son patrimoine en bienfaits, tel est l'idéal du chevalier arabe [1]. Ce dédain de la richesse est sans doute une preuve de grandeur d'âme et de véritable philosophie; cependant il ne faut pas perdre de vue que la richesse ne peut avoir pour les Bédouins la même valeur que pour les autres peuples, puisque chez eux elle est extrêmement précaire et se déplace avec une étonnante facilité. «La richesse vient le matin et s'en va le soir,» a dit un poète arabe, et dans le Désert cela est strictement vrai. Etranger à l'agriculture et ne possédant pas un pouce de terrain, le Bédouin n'a d'autre richesse que ses chameaux et ses chevaux; mais c'est une possession sur laquelle il ne peut pas compter un seul instant. Quand une tribu ennemie attaque la sienne et lui enlève tout ce qu'il possède, comme cela arrive journellement, celui qui, hier encore, était riche, se trouve réduit tout à coup à la détresse [2]. Demain il prendra sa revanche et redeviendra riche.

Cependant l'égalité complète ne peut exister que dans l'état de nature, et l'état de nature n'est autre chose qu'une abstraction. Jusqu'à un certain point les Bédouins sont égaux entre eux; mais d'abord leurs principes égalitaires ne s'étendent nullement à

1) Caussin, t. II, p. 555, 611.
2) Burckhardt, p. 40.

tout le genre humain; ils s'estiment bien supérieurs, non-seulement à leurs esclaves et aux artisans qui gagnent leur pain en travaillant dans leurs camps, mais encore à tous les hommes d'une autre race; ils ont la prétention d'avoir été pétris d'un autre limon que toutes les autres créatures humaines. Puis les inégalités naturelles entraînent des distinctions sociales, et si la richesse ne donne au Bédouin aucune considération, aucune importance, la générosité, l'hospitalité, la bravoure, le talent poétique et le don de la parole lui en donnent d'autant plus. «Les hommes se partagent en deux classes, a dit Hâtim; les âmes basses se plaisent à amasser de l'argent; les âmes élevées recherchent la gloire que procure la générosité [1].» Les nobles du désert, *les rois des Arabes*, comme disait le calife Omar [2], ce sont les orateurs et les poètes, ce sont tous ceux qui pratiquent les vertus bédouines; les roturiers, ce sont les hommes bornés ou méchants qui ne les pratiquent pas. Au reste, les Bédouins n'ont jamais connu ni priviléges ni titres, à moins que l'on ne considère comme tel le surnom de *Parfait*, que l'on donnait anciennement à celui qui joignait au talent de la poésie la bravoure, la libéralité, la connaissance de l'écriture, l'habileté à nager et à tirer de l'arc [3].

---

1) Caussin, t. II, p. 627.
2) Tabarî, t. II, p. 254.
3) Caussin, t. II, p. 424.

La noblesse d'origine, qui, bien comprise, impose de grands devoirs et rend les générations solidaires les unes des autres, existe aussi chez les Bédouins. La masse, pleine de vénération pour la mémoire des grands hommes, auxquels elle rend une sorte de culte, entoure leurs descendants de son estime et de son affection, pourvu que ceux-ci, s'ils n'ont pas reçu du ciel les mêmes dons que leurs aïeux, conservent au moins dans leur âme le respect et l'amour des hauts faits, des talents et de la vertu. Avant l'islamisme on considérait comme fort noble celui qui était lui-même le chef de sa tribu, et dont le père, l'aïeul et le bisaïeul avaient rempli successivement le même emploi[1]. Rien de plus naturel. Puisque l'on ne donnait le titre de chef qu'à l'homme le plus distingué, on était autorisé à croire que les vertus bédouines étaient héréditaires dans une famille qui, pendant quatre générations, avait été à la tête de la tribu.

Dans une tribu tous les Bédouins sont frères. C'est le nom qu'ils se donnent entre eux quand ils sont du même âge. Si c'est un vieillard qui parle à un jeune homme, il l'appelle: fils de mon frère. Un de ses *frères* est-il réduit à la mendicité et vient-il implorer son secours, le Bédouin égorgera, s'il le faut,

---

1) Ibn-Khaldoun, *Prolégomènes* (XVI), p. 250; *Raihân*, fol. 146 r.

son dernier mouton pour le nourrir; son *frère* a-t-il essuyé un affront de la part d'un homme d'une autre tribu, il ressentira cet affront comme une injure personnelle, et n'aura point de repos qu'il n'en ait tiré vengeance. Rien ne saurait donner une idée assez nette, assez vive, de cette *açabîa*, comme il l'appelle, de cet attachement profond, illimité, inébranlable, que l'Arabe ressent pour ses contribules, de ce dévoûment absolu aux intérêts, à la prospérité, à la gloire, à l'honneur de la communauté qui l'a vu naître et qui le verra mourir. Ce n'est point un sentiment comme notre patriotisme, sentiment qui paraîtrait au fougueux Bédouin d'une tiédeur extrême; c'est une passion violente et terrible; c'est en même temps le premier, le plus sacré des devoirs, c'est la véritable religion du Désert. Pour sa tribu l'Arabe est toujours prêt à tous les sacrifices; pour elle il risquera à chaque instant sa vie dans ces entreprises hasardeuses où la foi et l'enthousiasme peuvent seuls accomplir des miracles; pour elle il se battra jusqu'à ce que son corps broyé sous les pieds n'ait plus figure humaine.... «Aimez votre tribu, a dit un poète, car vous êtes attaché à elle par des liens plus forts que ceux qui existent entre le mari et la femme[1]»....

Voilà de quelle manière le Bédouin comprend la

---

1) Mobarrad, p. 233.

liberté, l'égalité et la fraternité. Ces biens lui suffisent; il n'en désire, il n'en imagine pas d'autres; il est content de son sort [1]. L'Europe n'est plus jamais contente du sien, ou ne l'est que pour un jour. Notre activité fiévreuse, notre soif d'améliorations politiques et sociales, nos efforts incessants pour arriver à un état meilleur, ne sont-ce pas, au fond, les symptômes et l'aveu implicite de l'ennui et du malaise qui, chez nous, rongent et dévorent la société? L'idée du progrès, préconisée jusqu'à satiété dans les chaires et à la tribune, c'est l'idée fondamentale des sociétés modernes; mais est-ce que l'on parle sans cesse de changements et d'améliorations, quand on se trouve dans une situation normale, quand on se sent heureux? Cherchant toujours le bonheur sans le trouver, détruisant aujourd'hui ce que nous avons bâti hier, marchant d'illusion en illusion et de mécompte en mécompte, nous finissons par désespérer de la terre; nous nous écrions dans nos moments d'abattement et de faiblesse que l'homme a une autre destinée que les Etats, et nous aspirons à des biens inconnus dans un monde invisible.... Parfaitement calme et fort, le Bédouin ne connaît pas ces vagues et maladives aspirations vers un avenir meilleur; son esprit gai, expansif, insouciant, serein comme son ciel, ne comprendrait rien à nos soucis, à nos dou-

1) Voyez Burckhardt, p. 141.

leurs, à nos confuses espérances. De notre côté, avec notre ambition illimitée dans la pensée, dans les désirs, dans le mouvement de l'imagination, cette vie calme du Désert nous semblerait insupportable par sa monotonie et son uniformité, et nous préférerions bientôt notre surexcitation habituelle, nos misères, nos souffrances, nos sociétés troublées et notre civilisation en travail à tous les avantages que possèdent les Bédouins dans leur immuable sérénité.

C'est qu'il existe entre eux et nous une différence énorme. Nous sommes trop riches d'imagination pour goûter le repos de l'esprit; mais c'est aussi à l'imagination que nous devons notre progrès, c'est elle qui nous a donné notre supériorité relative. Là où elle manque, le progrès est impossible: quand on veut perfectionner la vie civile et développer les relations des hommes entre eux, il faut avoir présente à l'esprit l'image d'une société plus parfaite que celle qui existe. Or les Arabes, en dépit d'un préjugé accrédité, n'ont que fort peu d'imagination. Ils ont le sang plus impétueux, plus bouillant que nous, ils ont des passions plus fougueuses, mais c'est en même temps le peuple le moins inventif du monde. Pour s'en convaincre on n'a qu'à examiner leur religion et leur littérature. Avant qu'ils fussent devenus musulmans, ils avaient leurs dieux, représentants des corps célestes; mais jamais ils n'ont eu de mythologie, cômme les Indiens, les Grecs, les Scandinaves.

Leurs dieux n'avaient point de passé, point d'histoire, et personne n'a songé à leur en composer une. Quant à la religion prêchée par Mahomet, simple monothéisme auquel sont venues se joindre quelques institutions, quelques cérémonies empruntées au judaïsme et à l'ancien culte païen, c'est sans contredit de toutes les religions positives la plus simple et la plus dénuée de mystères; la plus raisonnable et la plus épurée, diraient ceux qui excluent le surnaturel autant que possible, et qui bannissent du culte les démonstrations extérieures et les arts plastiques. Dans la littérature, même absence d'invention, même prédilection pour le réel et le positif. Les autres peuples ont produit des épopées où le surnaturel joue un grand rôle. La littérature arabe n'a point d'épopée; elle n'a même pas de poésie narrative; exclusivement lyrique et descriptive, cette poésie n'a jamais exprimé autre chose que le côté poétique de la réalité. Les poètes arabes décrivent ce qu'ils voyent et ce qu'ils éprouvent; mais ils n'inventent rien, et si parfois ils se permettent de le faire, leurs compatriotes, au lieu de leur en savoir gré, les traitent tout crûment de menteurs. L'aspiration vers l'infini, vers l'idéal, leur est inconnue, et ce qui, déjà dans les temps les plus reculés, importe le plus à leurs yeux, c'est la justesse et l'élégance de l'expression, c'est le côté technique de la poésie [1]. L'invention est

1) Voyez Caussin, t. II, p. 314 et suiv., 345, 509 et suiv., 513.

si rare dans leur littérature, que, lorsqu'on y rencontre un poème ou un conte fantastique, on peut presque toujours affirmer d'avance, sans craindre de se tromper, qu'une telle production n'est pas d'origine arabe, que c'est une traduction. Ainsi, dans les Mille et une nuits, tous les contes de fées, ces gracieuses productions d'une imagination fraîche et riante qui ont charmé notre adolescence, sont d'origine persane ou indienne; dans cet immense recueil les seuls récits vraiment arabes, ce sont les tableaux de mœurs, les anecdotes empruntées à la vie réelle. Enfin, lorsque les Arabes, établis dans d'immenses provinces conquises à la pointe du sabre, se sont occupés de matières scientifiques, ils ont montré la même absence de puissance créatrice. Ils ont traduit et commenté les ouvrages des anciens; ils ont enrichi certaines spécialités par des observations patientes, exactes, minutieuses; mais ils n'ont rien inventé, on ne leur doit aucune idée grande et féconde.

Il existe ainsi entre les Arabes et nous des différences fondamentales. Peut-être ont-ils plus d'élévation dans le caractère, plus de véritable grandeur d'âme, et un sentiment plus vif de la dignité humaine; mais ils ne portent pas en eux le germe du développement et du progrès, et, avec leur besoin passionné d'indépendance personnelle, avec leur manque absolu d'esprit politique, ils semblent incapables de se plier aux lois de la société. Ils l'ont essayé,

toutefois: arrachés par un prophète à leurs déserts et lancés par lui à la conquête du monde, ils l'ont rempli du bruit de leurs exploits; enrichis par les dépouilles de vingt provinces, ils ont appris à connaître les jouissances du luxe; par suite du contact avec les peuples qu'ils avaient vaincus, ils ont cultivé les sciences , et ils se sont civilisés autant que cela leur était possible. Cependant, même après Mahomet, une période assez longue s'est écoulée avant qu'ils perdissent leur caractère national. Quand ils arrivèrent en Espagne, ils étaient encore les vrais fils du Désert, et il était dans la nature des choses que, sur les bords du Tage ou du Guadalquivir, ils ne songeassent d'abord qu'à poursuivre les luttes de tribu à tribu, de peuplade à peuplade, commencées en Arabie, en Syrie, en Afrique. Ce sont ces guerres qui doivent nous occuper d'abord, et pour les bien comprendre il nous faut remonter jusqu'à Mahomet.

II.

Une infinité de tribus, les unes sédentaires, le plus grand nombre constamment nomades, sans communauté d'intérêts, sans centre commun, ordinairement en guerre les unes avec les autres, voilà l'Arabie au temps de Mahomet.

Si la bravoure suffisait pour rendre un peuple invincible, les Arabes l'auraient été. Nulle part l'esprit guerrier n'était plus général. Sans la guerre point de butin, et c'est le butin surtout qui fait vivre les Bédouins [1]. Et puis c'était pour eux un bonheur enivrant que de manier la lance brune et flexible, ou la lame étincelante; de fendre les crânes ou de trancher les cols à leurs adversaires; d'écraser la tribu ennemie, *comme la pierre écrase le blé;* d'immoler des victimes, *non de celles dont l'offrande plaît au ciel* [2]. La bravoure dans les combats, c'était le meilleur titre aux éloges des poètes et à l'amour des

1) Voyez Burckhardt, p. 41.
2) Moallaca d'Amr ibn-Colthoum.

femmes. Celles-ci avaient pris quelque chose de l'esprit martial de leurs frères et de leurs époux. Marchant à l'arrière-garde, elles soignaient les blessés, et encourageaient les guerriers en récitant des vers empreints d'une sauvage énergie. «Courage, disaient-elles alors, courage, défenseurs des femmes! Frappez du tranchant de vos glaives!... Nous sommes les filles de l'étoile du matin; nos pieds foulent des coussins moelleux; nos cols sont ornés de perles, nos cheveux parfumés de musc. Les braves qui font face à l'ennemi, nous les pressons dans nos bras; les lâches qui fuient, nous les délaissons, et nous leur refusons notre amour[1].»

Cependant un observateur attentif aurait pu s'apercevoir aisément de l'extrême faiblesse de cette contrée; faiblesse qui provenait du manque absolu d'unité et de la rivalité permanente des diverses tribus. L'Arabie aurait été infailliblement subjuguée par un conquérant étranger, si elle n'eût été trop pauvre pour mériter la peine d'être conquise. «Que trouve-t-on chez vous? disait le roi de Perse à un prince arabe qui lui demandait des soldats et lui offrait la possession d'une grande province. Que trouve-t-on chez vous? Des brebis, des chameaux. Je ne veux pas, pour si peu de chose, aventurer dans vos déserts une armée persane.»

1) Caussin, t. II, p. 281, 391; t. III, p. 99. Comparez Abou-Ismâîl al-Baçrî, *Fotouh as-Châm*, p. 77, 198, 200.

A la fin, cependant, l'Arabie fut conquise ; mais elle le fut par un Arabe, par un homme extraordinaire, par Mahomet.

Peut-être l'Envoyé de Dieu, comme il s'appelait, n'était-il pas supérieur à ses contemporains ; mais ce qui est certain, c'est qu'il ne leur ressemblait pas. D'une constitution délicate, impressionnable et extrêmement nerveuse, constitution qu'il avait héritée de sa mère ; doué d'une sensibilité exagérée et maladive ; mélancolique, silencieux, aimant les promenades sans fin et les longues rêveries du soir dans les vallées les plus solitaires, toujours tourmenté par une inquiétude vague, pleurant et sanglotant comme une femme quand il était indisposé, sujet à des attaques d'épilepsie, manquant de courage sur le champ de bataille, son caractère formait un bizarre contraste avec celui des Arabes, ces hommes robustes, énergiques et belliqueux, qui ne comprenaient rien à la rêverie et regardaient comme une faiblesse honteuse qu'un homme pleurât, fût-ce même sur la perte des objets de sa plus tendre affection. En outre, Mahomet avait plus d'imagination que ses compatriotes, et il avait l'âme profondément pieuse. Avant que des rêves d'ambition mondaine vinssent altérer la pureté primitive de son cœur, la religion était tout pour lui ; elle absorbait toutes ses pensées, toutes les facultés de son esprit. C'était par là surtout qu'il se distinguait de la masse.

Il en est des peuples comme des individus: les uns sont essentiellement religieux, les autres ne le sont pas. Chez certaines personnes la religion est le fond de leur être, si bien que, lorsque leur raison se révolte contre les croyances dans lesquelles elles sont nées, elles se créent un système philosophique bien plus incompréhensible, bien plus mystérieux, que ces croyances mêmes. Des peuples entiers vivent ainsi pour la religion et par elle; elle est leur unique consolation et leur unique espoir. L'Arabe, au contraire, n'est pas religieux de sa nature, et, sous ce rapport, il y a entre lui et les autres peuples qui ont adopté l'islamisme, une énorme différence. Il ne faut pas s'en étonner. Considérée dans sa source, la religion a plus de prise sur l'imagination que sur l'esprit, et chez l'Arabe, comme nous l'avons remarqué, ce n'est pas l'imagination qui prédomine. Voyez les Bédouins d'aujourd'hui! Quoique musulmans de nom, ils se soucient médiocrement des préceptes de l'islamisme; au lieu de prier cinq fois par jour, comme la religion le leur ordonne, ils ne prient jamais [1]. Le voyageur européen qui les a connus le mieux, atteste que c'est le peuple le plus tolérant de l'Asie [2]. Leur tolérance date de loin, car un peuple aussi jaloux de sa liberté admet difficilement la tyrannie

1) Burckhardt, p. 160.
2) Le même, *ibid.*

en matière de foi. Au IVe siècle, Marthad, roi du Yémen, avait coutume de dire: «Je règne sur les corps, et non sur les opinions. J'exige de mes sujets qu'ils obéissent à mon gouvernement; quant à leurs doctrines, c'est au Dieu créateur à les juger [1].» L'empereur Frédéric II n'eût pas dit mieux. Cette tolérance, du reste, tenait de près à l'indifférence, au scepticisme. Le fils et successeur de Marthad avait professé d'abord le judaïsme, puis le christianisme, et finit par flotter incertain entre ces deux religions [2].

Au temps de Mahomet, trois religions se partageaient l'Arabie: celle de Moïse, celle du Christ, et le polythéisme. Les tribus juives étaient les seules peut-être qui fussent sincèrement attachées à leur culte, les seules aussi qui fussent intolérantes. Les persécutions sont rares dans l'ancienne histoire de l'Arabie, mais ce sont ordinairement des juifs qui s'en sont rendus coupables. Le christianisme ne comptait pas beaucoup d'adeptes, et ceux qui le professaient n'en avaient qu'une connaissance très-superficielle. Le calife Alî n'exagérait pas trop quand il disait en parlant d'une tribu parmi laquelle cette religion avait cependant jeté le plus de racines: «Les Taghlib ne sont pas chrétiens; ils n'ont emprunté

1) Caussin, t. I, p. 111.
2) Caussin, t. I, p. 114.

au christianisme que la coutume de boire du vin [1].» Le fait est que cette religion renfermait trop de mystères et de miracles pour plaire à ce peuple positif et railleur. Les évêques qui, vers l'an 513, voulurent convertir Mondhir III, roi de Hîra, en firent l'épreuve. Quand le roi les eut écoutés attentivement, un de ses officiers vint lui dire un mot à l'oreille. Tout à coup Mondhir tombe dans une profonde tristesse, et comme les prélats lui en demandent respectueusement la cause: «Hélas! leur dit-il; quelle nouvelle funeste!... J'apprends que l'archange Michel vient de mourir! — Mais non, prince, on vous trompe; un ange est immortel. — Eh quoi! vous voulez bien me persuader que Dieu même a subi la mort [2].»

Les idolâtres, enfin, qui formaient la majeure partie de la nation, qui avaient des divinités particulières à chaque tribu et presque à chaque famille, et qui admettaient un Dieu suprême, Allâh, auprès duquel les autres divinités étaient des intercesseurs, — les idolâtres avaient un certain respect pour leurs devins et pour leurs idoles; cependant ils massacraient les devins si leurs prédictions ne s'accomplissaient pas ou s'ils s'avisaient de les dénoncer, trompaient les idoles en leur sacrifiant une gazelle quand ils leur

---

1) Baidhâwî, *Commentaire sur le Coran*, sour. 5, vs. 7.
2) Caussin, t. II, p. 78.

avaient promis une brebis, et les injuriaient s'ils ne répondaient pas à leurs désirs, à leurs espérances. Quand Amrolcais se mit en marche pour aller venger la mort de son père sur les Beni-Asad, il s'arrêta dans le temple de l'idole Dhou-'l-Kholosa pour consulter le sort au moyen de trois flèches, appelées *l'ordre*, *la défense*, *l'attente*. Ayant tiré *la défense*, il recommença. *La défense* sortit trois fois de suite. Alors, brisant les flèches et jetant les morceaux à la tête de l'idole: «Misérable! s'écria-t-il; si c'était ton père qui eût été tué, tu ne défendrais pas d'aller le venger!»

En général la religion, quelle qu'elle fût, tenait peu de place dans la vie de l'Arabe, absorbé par les intérêts de cette terre, par les combats, le vin, le jeu et l'amour. «Jouissons du présent, disaient les poètes, car bientôt la mort nous atteindra [1],» et telle était en réalité la devise des Bédouins. Ces mêmes hommes qui s'enthousiasmaient si facilement pour une noble action ou un beau poème, restaient d'ordinaire indifférents et froids quand on leur parlait religion. Aussi leurs poètes, fidèles interprètes des sentiments de la nation, n'en parlent-ils presque jamais. Ecoutons Tarafa! «Dès le matin, quand tu te présenteras, dit-il, je t'offrirai une coupe pleine de vin; et, aurais-tu déjà savouré cette liqueur à

1) Moallaca d'Amr ibn-Colthoum.

longs traits, n'importe, tu recommenceras avec moi. Les compagnons de mes plaisirs sont de nobles jeunes gens, dont les visages brillent comme des étoiles. Chaque soir, une chanteuse, parée d'une robe rayée et d'une tunique couleur de safran, vient embellir notre société. Son vêtement est ouvert sur sa gorge. Elle laisse les mains amoureuses se promener librement sur ses appas.... Je me suis livré au vin et aux plaisirs; j'ai vendu ce que je possédais; j'ai dissipé les biens que j'avais acquis moi-même et ceux dont j'avais hérité. Censeur qui blâmes ma passion pour les plaisirs et les combats, as-tu le moyen de me rendre immortel? Si ta sagesse ne peut éloigner de moi l'instant fatal, laisse-moi donc prodiguer tout pour jouir, avant que le trépas m'atteigne. L'homme qui a des inclinations généreuses s'abreuve à longs traits pendant sa vie. Demain, censeur rigide, quand nous mourrons l'un et autre, nous verrons qui de nous deux sera consumé d'une soif ardente.»

Un petit nombre de faits avait prouvé, cependant, que les Arabes, et surtout les Arabes sédentaires, n'étaient pas inaccessibles à l'enthousiasme religieux. C'est ainsi que les vingt mille chrétiens de la ville de Nedjrân, ayant à choisir entre le bûcher et le judaïsme, avaient mieux aimé périr dans les flammes que d'abjurer leur foi. Mais le zèle était l'exception; l'indifférence, ou du moins la tiédeur, était la règle.

La tâche que Mahomet s'était imposée en se déclarant prophète, serait donc doublement difficile. Il ne pouvait pas se borner à démontrer la vérité des doctrines qu'il prêchait. Il devait avant tout triompher de l'indolence de ses compatriotes; il lui fallait éveiller chez eux le sentiment religieux, leur persuader que la religion n'est pas une chose indifférente, une chose dont on pourrait se passer à la rigueur. Il lui fallait, en un mot, transformèr, métamorphoser, une nation sensuelle, sceptique et railleuse. Une entreprise aussi difficile aurait rebuté tout autre moins convaincu de la vérité de sa mission. Mahomet ne recueillit partout que plaisanteries et injures. Les Mecquois, ses concitoyens, le plaignaient ou le raillaient; on le considérait tantôt comme un poète inspiré par un démon, tantôt comme un devin, un magicien, un fou. «Voici le fils d'Abdallâh qui vient nous apporter des nouvelles du ciel,» se disait-on quand on le voyait venir. Quelques-uns lui proposaient, avec une bonhomie apparente, de faire venir à leurs frais des médecins qui tâcheraient de le guérir. On jetait sur lui des ordures. Quand il sortait de chez lui, il trouvait son chemin couvert de branches d'épines. On lui prodiguait les épithètes de fourbe et d'imposteur. Ailleurs il n'avait pas été plus heureux. A Tâïf il avait exposé sa doctrine devant les chefs assemblés. Là aussi on s'était moqué de lui. «Dieu ne pouvait-il donc trouver un apôtre

meilleur que toi?» lui dit l'un. «Je ne veux pas discourir avec toi, ajouta un autre. Si tu es un prophète, tu es un trop grand personnage pour que j'ose te répondre; si tu es un imposteur, tu ne mérites pas que je te parle.» Le désespoir dans l'âme, Mahomet avait quitté l'assemblée, poursuivi par les cris et les injures de la populace qui lui lançait des pierres.

Plus de dix ans se passèrent ainsi. La secte était encore peu nombreuse et tout semblait indiquer que la nouvelle religion finirait par disparaître sans laisser de traces, lorsque Mahomet trouva un appui inespéré parmi les Aus et les Khazradj, deux tribus qui, vers la fin du Ve siècle, avaient enlevé la possession de Médine à des tribus juives.

Les Mecquois et les Médinois se haïssaient parce qu'ils appartenaient à des races ennemies. Il y en avait deux en Arabie: celle des Yéménites et celle des Maäddites. Les Médinois appartenaient à la première. A la haine les Mecquois joignaient le mépris. Aux yeux des Arabes qui jugeaient la vie pastorale et le commerce les seules occupations dignes d'un homme libre, cultiver la terre était une profession avilissante. Or, les Médinois étaient agriculteurs, et les Mecquois, marchands. Et puis il y avait quantité de juifs à Médine; plusieurs familles des Aus et des Khazradj avaient adopté cette religion, que les anciens maîtres de la ville, maintenant réduits à

la condition de *clients*, avaient conservée. Aussi, quoique la majeure partie des deux tribus dominantes semble avoir été idolâtre comme les Mecquois, ceux-ci regardaient toute la population comme juive, et la méprisaient par conséquent.

Quant à Mahomet, il partageait les préventions de ses concitoyens contre les Yéménites et les agriculteurs. On raconte qu'en entendant quelqu'un réciter ce vers: «Je suis Himyarite; mes ancêtres n'étaient ni de Rabîa ni de Modhar,» Mahomet lui dit: «Tant pis pour toi! Cette origine t'éloigne de Dieu et de son Prophète[1]!» On dit aussi qu'en voyant le soc d'une charrue dans la demeure d'un Médinois, il dit à ce dernier: «Jamais un tel objet n'entre dans une maison sans que la honte y entre en même temps[2].» Mais désespérant de convertir à sa doctrine les marchands et les nomades de sa propre race, et croyant sa vie menacée depuis que son oncle et son protecteur, Abou-Tâlib, était mort, force lui fut d'oublier ses préjugés et d'accepter tout appui, de quelque côté qu'il lui vînt. Il reçut donc avec joie les ouvertures des Arabes de Médine, pour lesquels les tracasseries et les persécutions qu'il avait éprouvées de la part des Mecquois, étaient sa meilleure recommandation et son plus beau titre.

---

1) *Raihân*, fol. 105 v.

2) Ibn-Khaldoun, *Prolég.* (XVII), p. 296.

Le *grand serment d'Acaba* unit pour toujours la fortune des Médinois à celle de Mahomet. Brisant un lien que les Arabes respectent plus qu'aucun autre, le Prophète se sépara de sa tribu, vint s'établir à Médine avec ses sectateurs de la Mecque qui prirent dès lors le nom de *Réfugiés*, déchaîna contre ses contribules la verve mordante des poètes médinois, et proclama la guerre sainte. Animés par un zèle enthousiaste et méprisant la mort parce qu'ils étaient sûrs d'aller en paradis s'ils étaient tués par les idolâtres, les Aus et les Khazradj, désormais confondus sous le nom de *Défenseurs*, firent des prodiges de vaillance. La lutte entre eux et les païens de la Mecque se prolongea pendant huit ans. Dans cet intervalle, la terreur que les armes musulmanes répandaient partout, décida plusieurs tribus à adopter les nouvelles croyances; mais les conversions spontanées, sincères et durables furent peu nombreuses. Enfin la conquête de la Mecque vint mettre le sceau à la puissance de Mahomet. Ce jour-là les Médinois s'étaient promis de faire payer cher à ces orgueilleux marchands leur insupportable mépris. «C'est aujourd'hui le jour du carnage, le jour où rien ne sera respecté!» avait dit le chef des Khazradj. L'espoir des Médinois fut déçu: Mahomet ôta à ce chef son commandement et prescrivit à ses généraux d'user de la plus grande modération. Les Mecquois assistèrent en silence à la destruction des idoles de leur temple, véritable

panthéon de l'Arabie qui renfermait trois cent soixante divinités qu'adoraient autant de tribus, et, la rage dans le cœur, ils reconnurent dans Mahomet l'Envoyé de Dieu, en se promettant intérieurement de se venger un jour de ces rustres, de ces juifs de Médine, qui avaient eu l'insolence de les vaincre.

Après la prise de la Mecque, les tribus encore idolâtres éprouvèrent bientôt que la résistance était désormais inutile, et la menace d'une guerre d'extermination leur fit adopter l'islamisme, que les généraux de Mahomet leur prêchaient le Coran dans une main et le sabre dans l'autre. Une conversion assez remarquable fut celle des Thakîf, tribu qui habitait Tâîf et qui auparavant avait chassé le Prophète à coups de pierres. Par la bouche de leurs députés ils lui annoncèrent qu'ils étaient prêts à se faire musulmans, mais à condition qu'ils garderaient pendant trois ans encore leur idole Lât et qu'ils ne prieraient pas. « Trois ans d'idolâtrie, c'est trop long; et qu'est-ce qu'une religion sans prières? » leur dit Mahomet. Alors les députés réduisirent leurs demandes; on marchanda longtemps; enfin les deux parties contractantes s'arrêtèrent à des conditions telles que celles-ci: les Thakîf ne payeraient point de dîme, ne prendraient point de part à la guerre sainte, ne se prosterneraient point pendant la prière, conserveraient Lât une année encore, et, ce terme passé, ils ne seraient pas obligés de briser cette idole de leurs pro-

pres mains. Cependant Mahomet conservait quelques scrupules; il craignait le «qu'en dira-t-on?» «Qu'une telle considération ne vous arrête pas, lui dirent alors les députés. Si les Arabes vous demandent pourquoi vous avez conclu un tel traité, vous n'avez qu'à leur dire: Dieu me l'a ordonné.» Cet argument ayant paru péremptoire au Prophète, il se mit aussitôt à dicter un acte qui commençait ainsi: «Au nom de Dieu clément et miséricordieux! Par cet acte il a été convenu entre Mahomet, l'Envoyé de Dieu, et les Thakîf, que ceux-ci ne seront obligés ni à payer la dîme, — ni à prendre part à la guerre sainte»....

Ayant dicté ces paroles, la honte et le remords empêchèrent Mahomet de poursuivre. «Ni à se prosterner pendant la prière,» dit alors l'un des députés. Et comme Mahomet persistait à garder le silence: «Ecris cela, c'est convenu,» reprit le Thakîfite en s'adressant à l'écrivain. Celui-ci regarda le Prophète, de qui il attendait un ordre. En ce moment le fougueux Omar, jusque-là témoin muet de cette scène si blessante pour l'honneur du Prophète, se leva, et tirant son épée:

— Vous avez souillé le cœur du Prophète, s'écria-t-il; que Dieu remplisse les vôtres de feu!

— Ce n'est pas à vous que nous parlons, reprit le député thakîfite sans s'émouvoir; nous parlons à Mahomet.

— Eh bien! dit alors le Prophète, je ne veux pas

d'un tel traité. Vous avez à embrasser l'islamisme purement et simplement, et à en observer tous les préceptes sans exception; sinon, préparez-vous à la guerre.

— Au moins permettez-nous de garder Lât pendant six mois encore, dirent les Thakîfites désappointés.

— Non.

— Pendant un mois donc.

— Pas même pendant une heure.

Et les députés retournèrent vers leur tribu, accompagnés de soldats musulmans qui détruisirent Lât au milieu des lamentations et des cris de désespoir des femmes [1].

Pourtant cette conversion étrange fut la plus durable de toutes. Lorsque plus tard l'Arabie entière abjura l'islamisme, les Thakîfites y restèrent fidèles. Que faut-il donc penser des autres conversions?

Pour apostasier on n'attendait que la mort de Mahomet. Plusieurs provinces ne purent même patienter jusque-là; la nouvelle du déclin de la santé de Mahomet suffit pour faire éclater la révolte dans le Nadjd, dans le Yémâma, dans le Yémen. Chacune de ces trois provinces eut son soi-disant prophète, émule et rival de Mahomet, et sur son lit de mort ce dernier apprit que, dans le Yémen, le chef de l'insurrection, Aihala-le-Noir, seigneur qui joignait à

---

1) Sprenger, *Life of Mohammed*, p. 186; Caussin, t. III, p. 288.

d'immenses richesses une éloquence entraînante, avait chassé les officiers musulmans, et pris Nadjrân, Sanâ, tout le Yémen enfin.

Ainsi l'immense édifice chancelait déjà lorsque Mahomet rendit le dernier soupir (632). Sa mort fut le signal d'une insurrection formidable et presque universelle. Partout les insurgés eurent le dessus; chaque jour on vit arriver à Médine des officiers musulmans, des Réfugiés et des Défenseurs, que les rebelles avaient chassés de leurs districts, et les tribus les plus rapprochées s'apprêtaient à venir mettre le siége devant Médine.

Digne successeur de Mahomet et plein de confiance dans les destinées de l'islamisme, le calife Abou-Becr ne faiblit pas un seul instant au milieu de la gravité du péril. Il n'avait point d'armée. Fidèle à la volonté de Mahomet, il l'avait envoyée en Syrie, malgré les représentations des musulmans qui, prévoyant les dangers qui les menaçaient, l'avaient supplié d'ajourner cette expédition. «Je ne révoquerai point un ordre qu'a donné le Prophète, avait-il dit. Quand Médine devrait rester exposée à l'invasion des bêtes féroces, il faut que ces troupes exécutent la volonté de Mahomet.» S'il eût consenti à transiger, il aurait pu acheter par quelques concessions la neutralité ou l'alliance de plusieurs tribus du Nadjd, dont les députés vinrent lui dire que, s'il voulait les exempter de l'impôt, elles continueraient de faire les prières

musulmanes. Les principaux musulmans étaient d'avis de ne point rebuter ces députés. Seul Abou-Becr répudia toute idée de transaction, comme indigne de la sainte cause qu'ils avaient à défendre. «La loi de l'islamisme, dit-il, est une et indivisible, et n'admet pas de distinction entre les préceptes.» — «Il a plus de foi à lui seul que nous tous ensemble,» dit alors Omar. Il disait vrai; le secret de la force et de la grandeur du premier calife était là. D'après le témoignage de Mahomet lui-même, tous ses disciples avaient hésité un instant avant de reconnaître sa mission, à l'exception d'Abou-Becr. Sans posséder une originalité bien marquée, sans être un grand homme, il était l'homme de la situation; il possédait ce qui avait donné autrefois la victoire à Mahomet et ce qui manquait à ses ennemis: une conviction inébranlable.

Il y eut peu d'ensemble dans l'attaque des insurgés, déjà divisés entre eux et s'égorgeant les uns les autres. Abou-Becr, qui avait fait armer tous les hommes en état de combattre, eut le temps d'accabler les tribus les plus voisines. Puis, quand les tribus fidèles du Hidjâz eurent fourni leurs contingents en hommes et en chevaux, et que l'armée principale fut revenue du nord, rapportant de son expédition un butin considérable, il prit hardiment l'offensive, et partagea son armée en plusieurs divisions, qui, peu nombreuses au moment du départ, se grossirent

en route par l'adjonction d'une foule d'Arabes que la peur ou l'espoir du pillage ramena sous les bannières musulmanes. Dans le Nadjd, Khâlid, aussi sanguinaire qu'intrépide, attaqua les hordes de Tolaiha, qui auparavant *comptait pour mille hommes dans une armée*, mais qui, cette fois, oubliant son devoir de guerrier et ne se souvenant que de son rôle de prophète, attendait, loin du champ de bataille et enveloppé dans son manteau, des inspirations du ciel. Longtemps il attendit en vain; mais quand ses troupes commencèrent à lâcher pied, il reçut l'inspiration. «Faites comme moi, si vous pouvez,» cria-t-il à ses compagnons, et, sautant sur son cheval, il s'enfuit à toute bride. Ce jour-là les vainqueurs ne firent point de prisonnier. «Détruisez les apostats sans pitié, par le fer, par le feu, par tous les genres de supplices!» voilà les instructions qu'Abou-Becr avait données à Khâlid.

Précédé par le bruit de ses victoires et de ses cruautés, Khâlid marcha contre Mosailima, le prophète du Yémâma, qui venait de battre deux armées musulmanes l'une après l'autre. La mêlée fut terrible. D'abord les insurgés eurent l'avantage; ils pénétrèrent même jusque dans la tente de Khâlid. Cependant ce général réussit à les rejeter dans la plaine qui séparait les deux camps. Après plusieurs heures d'une résistance opiniâtre, les insurgés sont enfoncés de toutes parts. «Au clos, au clos!» crient-ils, et

ils se retirent vers un vaste terrain ceint d'un mur épais et muni d'une porte solide. Les musulmans les suivent, altérés de sang. Avec une audace inouïe, deux d'entre eux enjambent la muraille et se laissent tomber dans l'intérieur du clos pour en ouvrir la porte. L'un, criblé de blessures, succombe à l'instant; l'autre, plus heureux, arrache la clef et la jette par-dessus le mur à ses compagnons. La porte s'ouvre, les musulmans entrent comme un torrent. Alors une horrible boucherie commence dans cette arène où la fuite n'était pas possible. Dans ce *Clos de la mort*, les insurgés, au nombre de dix mille, sont massacrés jusqu'au dernier.

Tandis que le farouche Khâlid noyait ainsi l'insurrection de l'Arabie centrale dans des torrents de sang, d'autres généraux en faisaient autant dans les provinces du midi. Dans le Bahrain le camp des Bacrites fut surpris pendant une orgie: ils furent passés au fil de l'épée. Quelques-uns, cependant, qui avaient eu le temps de fuir, atteignirent le rivage de la mer et se réfugièrent dans l'île de Dârain. Bientôt les musulmans vinrent les y traquer, et les égorgèrent tous. Même carnage dans l'Omân et dans le Mahra, dans le Yémen et dans le Hadhramaut. Ici les débris des bandes d'Aihala-le-Noir, après avoir en vain demandé quartier au général musulman, furent exterminés; là le commandant d'une forteresse ne put obtenir, en se rendant, rien autre chose

qu'une promesse d'amnistie pour dix personnes; tout le reste de la garnison eut la tête tranchée; ailleurs une route entière fut longtemps empestée par les émanations putrides qui s'exhalaient des innombrables cadavres des insurgés.

Si ces mares de sang ne convainquirent pas les Arabes de la vérité de la religion prêchée par Mahomet, ils reconnurent du moins dans l'islamisme une puissance irrésistible et en quelque sorte surnaturelle. Décimés par le glaive, frappés d'épouvante et de stupeur, ils se résignèrent à être musulmans, ou du moins à le paraître; et le calife, pour ne pas leur laisser le temps de revenir de leur effroi, les lança aussitôt sur l'empire romain et la Perse, c'est-à-dire sur deux Etats faciles à conquérir parce qu'ils étaient déchirés depuis longtemps par la discorde, énervés par la servitude, ou gangrenés par tous les raffinements de la corruption. D'immenses richesses et de vastes domaines dédommagèrent les Arabes de leur soumission à la loi du Prophète de la Mecque.

Il ne fut plus question d'apostasie; — l'apostasie, c'était la mort; sur ce point-là la loi de Mahomet est inexorable; — mais aussi il fut rarement question de piété sincère, de zèle pour la foi. Par les moyens les plus horribles et les plus atroces, on avait obtenu des Bédouins leur conversion apparente; c'était beaucoup, c'était tout ce qu'on avait le droit d'attendre de la part de ces infortunés qui avaient vu périr

leurs pères, leurs frères et leurs enfants sous le glaive de Khâlid ou d'autres pieux bourreaux, ses émules. Pendant longtemps les masses, neutralisant par leur résistance passive les mesures que prenaient les musulmans fervents pour les instruire, ne connurent pas les préceptes de la religion et ne se soucièrent nullement de les connaître. Sous le califat d'Omar Ier, un vieil Arabe était convenu avec un jeune homme qu'il lui céderait sa femme de deux nuits l'une, et qu'en retour le jeune homme garderait son troupeau. Ce pacte singulier étant venu aux oreilles du calife, il fit comparaître ces deux hommes et leur demanda s'ils ne savaient pas que l'islamisme défendait de partager sa femme avec un autre. Ils jurèrent qu'ils n'en savaient rien[1]. Un autre avait épousé deux sœurs. «Ne savais-tu pas, lui demanda le calife, que la religion ne permet pas de faire ce que tu as fait? — Non, lui répondit l'autre, je l'ignorais complétement, et j'avoue que je ne vois rien de répréhensible dans l'acte que vous blâmez. — Le texte de la loi est formel, cependant. Répudie sur-le-champ l'une des deux sœurs, ou je te coupe la tête. — Parlez-vous sérieusement? — Très-sérieusement. — Eh bien, c'est alors une détestable religion que celle qui défend de telles choses, et jamais je n'en ai retiré aucun avantage!» Le malheureux ne se doutait

1) Abou-Ismâîl al-Baçrî, *Fotouh as-Châm*, p. 238, 239.

pas, tant son ignorance était grande, qu'en parlant de la sorte il s'exposait à être décapité comme blasphémateur ou comme apostat [1]. Un siècle plus tard, aucune des tribus arabes établies en Egypte ne savait encore ce que le Prophète avait permis ou défendu; on s'entretenait avec enthousiasme du bon vieux temps, des guerres et des héros du paganisme, mais quant à la religion, nul ne s'avisait d'en parler [2]. Vers la même époque, les Arabes cantonnés dans le nord de l'Afrique étaient à peu près dans le même cas. Ces bonnes gens buvaient du vin, sans se douter le moins du monde que Mahomet eût interdit cette liqueur. Ils furent bien étonnés quand des missionnaires envoyés par le calife Omar II vinrent le leur apprendre [3]. Il y avait même des musulmans qui ne connaissaient du Coran que les paroles: «Au nom de Dieu clément et miséricordieux [4].»

Le zèle pour la foi aurait-il été plus grand, si les moyens employés pour la conversion eussent été moins exécrables? Cela est possible, mais nullement certain. En tout temps il a été extrêmement difficile de vaincre chez les Bédouins leur tiédeur pour la religion. De nos jours les Wahabites, cette secte ri-

---

1) Abou-Ismâîl al-Baçrî, p. 237.
2) Abou-'l-mahâsin, t. I, p. 343.
3) Ibn-Adhârî, t. I, p. 34.
4) Nœldeke, *Geschichte des Qorâns*, p. 204.

gide et austère qui proscrit le luxe et les superstitions dont l'islamisme a été souillé par laps de temps; cette secte qui a pris pour devise: «le Coran, et rien que le Coran,» de même que Luther avait pris pour la sienne: «la Bible, et rien que la Bible;» — de nos jours les Wahabites ont aussi essayé, mais en vain, d'arracher les Bédouins à leur indifférence religieuse. Ils ont rarement usé de violence, et ils ont trouvé des partisans dévoués parmi les Arabes sédentaires, mais non pas parmi les Bédouins, qui ont conservé le caractère arabe dans sa pureté. Quoiqu'ils partageassent les vues politiques des novateurs, quoique les tribus placées plus immédiatement sous le contrôle des Wahabites fussent obligées d'observer avec plus de régularité les devoirs de la religion, et qu'il y eût même des personnes qui, pour servir leurs intérêts, prenaient une apparence de zèle, voire de fanatisme, — les Bédouins ne devinrent pas plus religieux au fond; et aussitôt que la puissance des Wahabites a été anéantie par Mohammed-Alî, ils se sont hâtés de mettre un terme à des cérémonies qui les ennuyaient mortellement [1]. «Aujourd'hui, dit un voyageur moderne, il y a peu ou point de religion dans le Désert; personne ne s'y soucie des lois du Coran [2].»

---

1) Burckhardt, p. 160.
2) Burton, *Pilgrimage*, t. II, p. 86, 109.

Du reste, si les Arabes acceptaient la révolution comme un fait accompli sur lequel il était impossible de revenir, ils ne pardonnèrent pas à ceux qui l'avaient faite, et n'acceptèrent pas non plus la hiérarchie sociale qui en résultait. Leur opposition prit donc un autre caractère: d'une lutte de principes, elle devint une querelle de personnes.

Jusqu'à un certain point les familles nobles, c'est-à-dire celles qui, pendant plusieurs générations, avaient été à la tête de leurs tribus, ne perdirent pas par suite de la révolution. Il est vrai que l'opinion de Mahomet sur l'existence de la noblesse avait été chancelante. Tantôt il avait prêché l'égalité complète, tantôt il avait reconnu la noblesse. Il avait dit: «Plus de fierté païenne; plus d'orgueil fondé sur les ancêtres! Tous les hommes sont enfants d'Adam, et Adam a été formé de poussière; le plus estimable aux yeux de Dieu est celui qui le craint davantage [1].» Il avait dit encore: «Les hommes sont égaux comme les dents d'un peigne; la force de la constitution fait seule la supériorité des uns sur les autres [2].» Mais il avait dit aussi: «Ceux qui étaient nobles sous le paganisme restent nobles sous l'islamisme, pourvu qu'ils rendent hommage à la véritable sagesse» (c'est-à-dire, pourvu qu'ils se fassent

1) Caussin, t. III, p. 231.
2) Le même, t. III, p. 507.

musulmans)[1]. Ainsi Mahomet eut parfois la velléité d'abolir la noblesse; mais il ne le put ou ne l'osa pas. La noblesse subsista donc, conserva ses prérogatives, et resta à la tête des tribus; car Mahomet, loin de songer à faire des Arabes une véritable nation — ce qui eût été impossible — avait maintenu l'organisation en tribus; il l'avait présentée comme émanant de Dieu même[2], et chacune de ces petites sociétés ne vivait que pour soi, ne s'occupait que de soi, n'avait d'affaires que celles qui la touchaient. Dans la guerre elles formaient autant de corps séparés, dont chacun avait son drapeau, que portait le chef ou un guerrier désigné par lui[3]; dans les villes chaque tribu avait son propre quartier[4], son propre caravansérai[5], et même son propre cimetière[6].

A vrai dire le droit de nommer les chefs de tribu appartenait au calife; mais il faut distinguer ici entre le droit et le fait. D'abord le calife ne pouvait donner le commandement d'une tribu qu'à

1) Ibn-Khaldoun, *Prolégomènes* (XVI), p. 243.

2) Voyez le Coran, sour. 49, vs. 13.

3) Voyez les exemples que j'ai cités dans mes *Recherches*, t. I, p. 87, note 2.

4) Voyez le *Cartâs*, p. 25, Içtakhrî, p. 26, Ahmed ibn-abî-Yacoub, *Kitâb al-boldân*, fol. 52 v. (article sur Coufa).

5) Ahmed ibn-abî-Yacoub, fol. 64 v.: dja'ala licolli cabîlatin mahrasan.

6) Ahmed ibn-abî-Yacoub, fol. 53 v.: wacânat licolli cabîlatin djabbânaton to'rafo bihim wabiroasâihim.

une personne qui en fît partie; car les Arabes n'obéissaient qu'à contre-cœur à un *étranger*, ou ne lui obéissaient pas du tout. Aussi Mahomet et Abou-Becr s'étaient-ils presque toujours conformés à cet usage [1]; ils investissaient de leur autorité les hommes dont l'influence personnelle était déjà reconnue, et sous Omar, on voit les Arabes exiger comme un droit de n'avoir pour chefs que des contribules [2]. Mais d'ordinaire les tribus élisaient elles-mêmes leurs chefs [3], et le calife se bornait à confirmer leur choix [4]; coutume qui, dans le siècle où nous sommes, a été observée aussi par le prince Wahabite [5].

L'ancienne noblesse avait donc conservé sa position; mais au-dessus d'elle s'en était élevée une autre. Mahomet et ses deux successeurs immédiats avaient confié les postes les plus importants, tels que le commandement des armées et le gouvernement des provinces, aux anciens musulmans, aux Emigrés et aux Défenseurs [6]. Il le fallait bien: c'étaient à peu

---

1) Voyez des exemples chez Ibn-Cotaiba, p. 121, Tabarî, t. I, p. 80, t. II, p. 4.

2) Voyez Tabarî, t. II, p. 206, 208, 210, 224.

3) Voyez Abou-Ismâîl al-Baçrî, *Fotouh as-Châm*, p. 208, 209.

4) C'est ainsi qu'il faut entendre la phrase: «un tel se présenta avec ses contribules à Omar, qui lui donna le commandement de sa tribu;» phrase qui se trouve à différentes reprises chez Tabarî, t. II, p. 210. Voyez aussi Abou-Ismâîl al-Baçrî, *Fotouh as-Châm*, p. 45.

5) Burckhardt, p. 295.

6) Voyez Tabarî, t. II, p. 164 et passim.

près les seuls musulmans vraiment sincères, les seuls auxquels le gouvernement, à la fois temporel et spirituel, pût se fier. Quelle confiance pouvait-il placer dans les chefs de tribu, toujours peu orthodoxes et parfois athées, comme cet Oyaina, le chef des Fazâra, qui disait: «Si Dieu existait, je jurerais par son nom que jamais je n'ai cru en lui[1]?» La préférence accordée aux Emigrés et aux Défenseurs était donc naturelle et légitime; mais elle n'en était pas moins blessante pour la fierté des chefs de tribu, qui se voyaient préférer des citadins, des agriculteurs, des hommes de rien. Leurs contribules, qui identifiaient toujours l'honneur de leurs chefs avec leur propre honneur, s'en indignaient également; ils attendaient avec impatience une occasion favorable pour appuyer, les armes à la main, les prétentions de leurs chefs, et pour en finir avec ces dévots qui avaient massacré leurs parents.

Les mêmes sentiments d'envie et de haine implacable animaient l'aristocratie mecquoise, dont les Omaiyades étaient les chefs. Fière et orgueilleuse, elle voyait avec un dépit mal dissimulé que les vieux musulmans formaient seuls le conseil du calife[2]. Abou-Becr, il est vrai, avait voulu lui faire prendre part aux délibérations; mais Omar s'était énergique-

1) Tabarî, t. I, p. 110.
2) Voyez Abou-Ismâîl al-Baçrî, p. 161, 162, l. 3.

ment opposé à ce dessein, et son avis avait prévalu [1]. Nous allons voir que cette aristocratie tâcha d'abord de s'emparer de l'autorité sans recourir à la violence; mais on pouvait prédire que si elle échouait dans cette tentative, elle trouverait facilement des alliés contre les Emigrés et les Médinois dans les chefs des tribus bédouines.

1) Abou-Ismâîl al-Baçrî, p. 37—39.

III.

Dans ses derniers moments, le calife Omar, frappé à mort par le poignard d'un artisan chrétien de Coufa, avait nommé candidats à l'empire les six compagnons les plus anciens de Mahomet, parmi lesquels on distinguait Alî, Othmân, Zobair et Talha. Quand Omar eut rendu le dernier soupir, cette espèce de conclave se prolongea pendant deux jours sans produire aucun résultat, chacun de ses membres ne songeant qu'à faire valoir ses propres titres et à dénigrer ceux de ses concurrents. Le troisième jour on convint que l'un des électeurs, qui avait renoncé à ses prétentions, nommerait le calife. Au grand désappointement d'Alî, de Zobair et de Talha, il nomma l'Omaiyade Othmân (644).

La personnalité d'Othmân ne justifiait pas ce choix. Il est vrai que, riche et généreux, il avait assisté Mahomet et sa secte par des sacrifices pécuniaires; mais si l'on ajoute à cela qu'il priait et jeûnait souvent et qu'il était la bonhomie et la modestie mêmes, l'on a énuméré à peu près tous ses mérites. Son

esprit, qui n'avait jamais été d'une bien grande portée, s'était encore affaibli par l'âge — il comptait soixante-dix ans —, et sa timidité était telle que, lorsqu'il monta en chaire pour la première fois, le courage pour commencer son sermon lui manqua. «Commencer, c'est bien difficile,» murmura-t-il en soupirant, et il descendit de chaire.

Malheureusement pour lui, ce vieillard débonnaire avait un grand faible pour sa famille; et sa famille, c'était l'aristocratie mecquoise qui, pendant vingt ans, avait insulté, persécuté et combattu Mahomet. Elle le domina bientôt complétement. Son oncle Hacam, et surtout Merwân, le fils de ce dernier, gouvernaient de fait, ne laissant à Othmân que le titre de calife et la responsabilité de mesures compromettantes, qu'il ignorait la plupart du temps. L'orthodoxie de ces deux hommes, celle du père surtout, était fort suspecte. Hacam ne s'était converti que le jour où la Mecque fut prise; plus tard, ayant trahi des secrets que Mahomet lui avait confiés, celui-ci l'avait maudit et exilé. Abou-Becr et Omar avaient maintenu cet arrêt. Othmân au contraire, après avoir rappelé le réprouvé de son exil, lui donna cent mille pièces d'argent et une terre qui n'était pas de son domaine, mais de celui de l'Etat; en outre, il nomma Merwân son secrétaire et son vizir, lui fit épouser une de ses filles, et l'enrichit au moyen du butin fait en Afrique. Ardents à profiter de l'occa-

sion, d'autres Omaiyades, jeunes hommes aussi intelligents qu'ambitieux, mais fils des ennemis les plus acharnés de Mahomet, s'emparèrent des postes les plus lucratifs, à la grande satisfaction des masses, trop heureuses d'échanger de vieux dévots sévères, rigides, maussades et tristes, contre des gentilshommes gais et spirituels, mais au grand déplaisir des musulmans sincèrement attachés à la religion, qui éprouvaient pour les nouveaux gouverneurs des provinces une aversion invincible. Qui d'entre eux ne se rappelait pas avec horreur qu'Abou-Sofyân, le père de ce Moâwia qu'Othmân avait promu au gouvernement de toute la Syrie, avait commandé l'armée qui avait battu Mahomet à Ohod, et celle qui l'avait assiégé dans Médine? Chef principal des Mecquois, il ne s'était soumis qu'au moment où il voyait sa cause perdue, où dix mille musulmans allaient l'écraser, lui et les siens; et même alors il avait répondu à Mahomet, qui le sommait de le reconnaître pour l'Envoyé de Dieu: «Pardonne à ma sincérité; sur ce point je conserve encore quelque doute. — Rends témoignage au Prophète, ou ta tête va tomber,» lui dit-on alors, et ce ne fut que sur cette menace qu'Abou-Sofyân se fit musulman. Un instant après, tant il avait courte mémoire, il avait oublié qu'il l'était.... Et qui ne se souvenait pas de Hind, la mère de Moâwia, cette femme atroce qui s'était fait, avec les oreilles et les nez des musul-

mans tués dans la bataille d'Ohod, un collier et des bracelets; qui avait ouvert le ventre de Hamza, l'oncle du Prophète, et en avait arraché le foie qu'elle avait déchiré avec ses dents? Le fils d'un tel père et d'une telle mère, *le fils de la mangeuse de foie*, comme on l'appelait, pouvait-il être un musulman sincère? Ses ennemis niaient hautement qu'il le fût.

Quant au gouverneur de l'Egypte[1], frère de lait d'Othmân, c'était pis encore. Sa bravoure n'était guère contestable, puisqu'il battit le gouverneur grec de la Numidie et qu'il remporta une éclatante victoire sur la flotte grecque, fort supérieure en nombre à la sienne; mais il avait été secrétaire de Mahomet, et quand le Prophète lui dictait ses révélations, il en changeait les mots et en dénaturait le sens. Ce sacrilége ayant été découvert, il avait pris la fuite et était retourné à l'idolâtrie. Le jour de la prise de la Mecque, Mahomet avait ordonné aux siens de le tuer, dût-on le trouver abrité derrière les voiles qui couvraient le temple. L'apostat se mit sous la protection d'Othmân, qui le conduisit au Prophète et sollicita son pardon. Mahomet garda un long silence.... «Je lui pardonne,» dit-il enfin; mais quand Othmân se fut retiré avec son protégé, Mahomet, lançant à son entourage un regard plein de colère: «Pourquoi me comprendre si mal? dit-il; je gardais le silence pour

1) Abdallâh ibn-Sad ibn-Abî-Sarh.

que l'un de vous se levât et tuât cet homme! » . . . .
Il était maintenant gouverneur d'une des plus belles provinces de l'empire.

Walîd, frère utérin du vieux calife, était gouverneur de Coufa. Il dompta la révolte de l'Adzerbaidjân, quand cette province tâcha de recouvrer son indépendance; ses troupes, réunies à celles de Moâwia, prirent Chypre et plusieurs villes de l'Asie mineure; toute la province louait la sagesse de son gouvernement[1]; mais son père Ocba avait craché au visage Mahomet; une autre fois il avait failli l'étrangler; ensuite, fait prisonnier par Mahomet et condamné par lui à la mort, il s'était écrié: «Qui recueillera mes enfants après moi?» et le Prophète lui avait répondu: «Le feu de l'enfer!» Et le fils, *l'enfant de l'enfer* comme on l'appelait, semblait avoir pris à tâche de justifier cette prédiction. Une fois, après un souper qui, égayé par le vin et la présence de belles chanteuses, s'était prolongé jusqu'au lever de l'aube, il entendit le muëzzin annoncer, du haut du minaret, l'heure de la prière du matin. Le cerveau encore troublé par les fumées du vin, et sans autre vêtement que sa tunique, il alla à la mosquée, et y récita, mieux que l'on n'avait le droit de s'y attendre, la prière d'usage qui, du reste, ne dure que trois

1) Voyez Weil, *Geschichte der Chalifen*, t. I, p. 171, note 2.

ou quatre minutes; mais quand il l'eut terminée, il demanda à l'assemblée, probablement pour montrer qu'il n'avait pas bu trop: «Est-ce que j'y en ajouterai une autre? — Par Dieu! s'écria alors un pieux musulman qui se tenait derrière lui sur la première ligne, je n'attendais rien d'autre d'un homme tel que toi; mais je n'avais pas pensé que l'on nous enverrait de Médine un tel gouverneur!» Et aussitôt il se mit à arracher le pavé de la mosquée. Son exemple fut suivi par ceux des assistants qui partageaient son zèle, et Walîd, pour ne pas être lapidé, retourna précipitamment dans son palais. Il y entra d'un pas chancelant, récitant ce vers d'un poète païen: «Vous pouvez être sûr de me trouver là où il y a du vin et des chanteuses. C'est que je ne suis pas un dur caillou, insensible aux bonnes choses.» Le grand poète Hotaia semble avoir trouvé l'aventure assez plaisante. «Le jour du dernier jugement, dit-il dans ses vers, Hotaia pourra certifier que Walîd ne mérite nullement le blâme dont on l'accable. Qu'a-t-il fait, au bout du compte? La prière terminée, il s'est écrié: «En voulez-vous davantage?» C'est qu'il était un peu gris et qu'il ne savait pas trop ce qu'il disait. Il est bien heureux que l'on t'ait arrêté, Walîd! Sans cela tu aurais prié jusqu'à la fin du monde!» Il est vrai que Hotaia, tout poète du premier mérite qu'il était, n'était après tout qu'un impie qui embrassa et abjura tour à tour la foi mahomé-

tane[1]. Aussi y eut-il à Coufa un petit nombre de personnes qui, payées peut-être par les saints hommes de Médine, ne pensèrent pas comme lui. Deux d'entre elles se rendirent à la capitale pour y accuser Walîd. Othmân refusa d'abord de recevoir leur déposition; mais Alî intervint, et Walîd fut destitué de son gouvernement, au grand regret des Arabes de Coufa[2].

Le choix des gouverneurs n'était pas le seul reproche que le parti pieux adressât au vieux calife. Il lui reprochait en outre d'avoir maltraité plusieurs compagnons du Prophète, d'avoir renouvelé un usage païen que Mahomet avait aboli, de songer à établir sa résidence à la Mecque, et ce qu'on lui pardonnait moins encore, c'était la nouvelle rédaction du Coran, faite sur son ordre, non par les hommes les plus instruits (même celui que Mahomet avait désigné comme étant le meilleur *lecteur* du Coran y resta étranger), mais par ceux qui lui étaient le plus dévoués; et pourtant cette rédaction prétendait être la seule bonne, le calife ayant ordonné de brûler toutes les autres.

Bien résolus à ne pas tolérer plus longtemps un tel état de choses, les anciens compétiteurs d'Othmân,

---

1) Voyez sur Hotaia la note de M. Caussin, *apud* de Slane, traduction anglaise d'Ibn-Khallicân, t. I, p. 209.

2) Masoudî, man. 127, p. 185; *al-Mokhtâr min nawâdir al-akhbâr*, man. de Leyde 495, fol. 28 v.

Alì, Zobair et Talha, qui, grâce à l'argent destiné aux pauvres et qu'ils s'étaient approprié, étaient si riches qu'ils ne comptaient que par millions[1], semaient l'or à pleines mains, afin d'exciter partout des révoltes. Pourtant ils n'y réussirent qu'à demi; çà et là il y eut bien quelques soulèvements partiels, mais les masses restèrent fidèles au calife. Enfin, comptant sur les dispositions des Médinois, les conspirateurs firent venir dans la capitale quelques centaines de ces Bédouins à la stature colossale et au visage basané, qui, moyennant finances, étaient toujours prêts à assassiner qui que ce fût[2]. Ces soi-disant vengeurs de la religion outragée, après avoir maltraité le calife dans le temple, vinrent l'assiéger dans son palais, lequel n'était défendu que par cinq cents hommes, la plupart esclaves, commandés par Merwân. On espérait qu'Othmân renoncerait volontairement au trône; cette attente fut trompée: croyant que l'on n'oserait pas attenter à sa vie, ou comptant sur le secours de Moâwia, le calife montra une grande fermeté. Il fallut donc bien recourir aux moyens extrêmes. Après un siége de plusieurs semaines, les brigands pénétrèrent dans le palais par une maison contiguë, massacrèrent le vieillard octogénaire qui, à cette heure, lisait pieusement le Coran, et, pour

1) Voyez Weil, t. I, p. 166.
2) Voyez Tabarî, t. II, p. 250, 252.

couronnement de l'œuvre, ils se mirent à piller le trésor public. Merwân et les autres Omaiyades eurent le temps de s'enfuir (656).

Les Médinois, les Défenseurs (car ce titre passa des compagnons de Mahomet à leurs descendants), avaient laissé faire, et la maison par laquelle les meurtriers avaient pénétré dans le palais, appartenait aux Beni-Hazm, famille des Défenseurs qui, plus tard, se signala par sa haine contre les Omaiyades. Cette neutralité intempestive, qui ne ressemblait que trop à de la complicité, leur fut durement reprochée par leur poète Hassân ibn-Thâbit, qui avait été partisan dévoué d'Othmân et qui craignait avec raison que les Omaiyades ne vengeassent sur ses contribules le meurtre de leur parent. «Quand le vénérable vieillard, dit-il, vit la mort se dresser devant lui, les Défenseurs n'ont rien fait pour le sauver! Hélas! bientôt le cri va retentir dans vos demeures: Dieu est grand! Vengeance, vengeance à Othmân[1]!»

Alî, élevé au califat par les Défenseurs, destitua tous les gouverneurs d'Othmân et les remplaça par des musulmans de vieille roche, par des Défenseurs surtout. Les orthodoxes triomphaient; ils allaient ressaisir le pouvoir, écraser les nobles des tribus et les Omaiyades, ces convertis de la veille qui entendaient être les pontifes et les docteurs du lendemain.

1) Masoudî, p. 194; Ibn-Badroun, p. 148.

Leur joie dura peu. La division éclata dans le cénacle même. En soudoyant les meurtriers d'Othmân, chacun des triumvirs avait compté sur le califat. Frustrés dans leurs espérances, Talha et Zobair, après avoir été contraints, le sabre sur la gorge, à prêter serment à leur heureux compétiteur, quittèrent Médine pour joindre l'ambitieuse et perfide Aïcha, la veuve du Prophète, qui auparavant avait conspiré contre Othmân, mais qui excitait maintenant le peuple à le venger et à se révolter contre Alî, qu'elle haïssait de toute la force de l'orgueil blessé, parce qu'une fois, du vivant de son époux, il avait osé douter de sa vertu.

Quelle serait l'issue de la lutte qui allait s'engager? C'est ce qu'aucune prévoyance ne pouvait déterminer. Les confédérés n'avaient encore qu'un fort petit nombre de soldats; Alî ne comptait sous sa bannière que les meurtriers d'Othmân et les Défenseurs. C'était à la nation de se prononcer pour l'un ou pour l'autre parti.

Elle resta neutre. A la nouvelle du meurtre du bon vieillard, un cri d'indignation avait retenti dans toutes les provinces du vaste empire; et si la complicité de Zobair et de Talha eût été moins connue, ils auraient pu compter peut-être sur la sympathie des masses, maintenant qu'ils prétendaient punir Alî. Mais leur participation au crime qui avait été commis n'était un mystère pour personne. « Faut-il

donc, répondirent les Arabes à Talha dans la mosquée de Baçra, faut-il donc te montrer la lettre dans laquelle tu nous excitais à nous insurger contre Othmân?» — «Et toi, dit-on à Zobair, n'as-tu pas appelé les habitants de Coufa à la révolte?» Il n'y eut donc à peu près personne qui voulût se battre pour l'un ou pour l'autre de ces hypocrites, que l'on confondait dans un commun mépris. En attendant, on cherchait à conserver, autant que possible, l'état de choses établi par Othmân, et les gouverneurs nommés par lui. Quand l'officier auquel Alî avait donné le gouvernement de Coufa, voulut se rendre à son poste, les Arabes de cette ville vinrent à sa rencontre et lui déclarèrent nettement qu'ils exigeaient la punition des meurtriers d'Othmân, qu'ils comptaient garder le gouverneur qu'ils avaient, et que, quant à lui, ils lui fendraient la tête s'il ne se retirait à l'instant même. Le Défenseur qui devait commander en Syrie fut arrêté par des cavaliers sur la frontière. «Pourquoi viens-tu ici? lui demanda le commandant. — Pour être ton émir. — Si c'est un autre qu'Othmân qui t'envoie, tu feras mieux de rebrousser chemin. — Mais on ignore donc ici ce qui s'est passé à Médine. — On le sait parfaitement, et c'est pour cela que l'on te conseille de retourner d'où tu es venu.» Le Défenseur fut assez prudent pour profiter de l'avis.

Enfin Alî trouva des amis de rencontre et des

serviteurs d'occasion dans les Arabes de Coufa, qu'il gagna, non sans peine, à sa cause, en leur promettant d'établir sa résidence dans leur ville et de l'élever ainsi au rang de capitale de l'empire. Avec leur secours il gagna la *bataille du chameau* qui le délivra de ses compétiteurs; Talha fut blessé à mort, Zobair périt assassiné pendant sa fuite, Aïcha sollicita et obtint son pardon. C'est surtout aux Défenseurs, qui formaient la majeure partie de la cavalerie, que revient l'honneur de cette victoire [1].

Dès lors Alì était maître de l'Arabie, de l'Irâc et de l'Egypte, ce qui veut dire que son autorité n'était pas trop ouvertement contestée dans ces provinces; mais si on le servait, c'était avec une froideur extrême et une aversion évidente. Les Arabes de l'Irâc, dont le concours lui importait le plus, savaient toujours trouver des prétextes pour ne pas marcher quand il leur en donnait l'ordre: l'hiver, il faisait trop froid, l'été, il faisait trop chaud [2].

La Syrie seule refusait toujours de le reconnaître. Moâwia, l'eût-il voulu, n'aurait pas pu le faire sans flétrir son honneur. Même aujourd'hui le fellâh égyptien, tout dégénéré et opprimé qu'il est, venge le meurtre de son parent, bien qu'il sache qu'il payera

---

1) Voyez Masoudî, p. 204—206.

2) Expression d'Alì lui-même, parlant aux Arabes de l'Irâc (*apud* Reiske, notes sur Aboulfeda, t. I, p. 67).

sa vengeance de sa tête[1]. Moâwia pouvait-il donc laisser impuni l'assassinat de celui dont le grand-père avait été le frère du sien? Pouvait-il se soumettre à l'homme qui comptait les meurtriers parmi ses généraux? Et pourtant il n'était pas poussé par la voix du sang: il était poussé par une ardente ambition. S'il l'avait voulu, il aurait probablement pu sauver Othmân en marchant avec une armée à son secours. Mais à quoi cela lui eût-il servi? Othmân sauvé, il restait ce qu'il était, gouverneur de la Syrie. Il l'a avoué lui-même: depuis que le Prophète lui avait dit: «Si vous obtenez le gouvernement, conduisez-vous bien,» il n'avait eu d'autre but, d'autre souci, d'autre pensée, que d'obtenir le califat[2]. A présent les circonstances le favorisaient admirablement; après avoir tout espéré, il pouvait enfin tout oser. Son dessein allait s'accomplir! Plus de contrainte! plus de scrupule! Il avait une juste cause en main, et il pouvait compter sur ses Arabes de Syrie; ils étaient à lui corps et âme. Poli, aimable, généreux, connaissant le cœur humain, doux ou sévère selon les circonstances, il avait su se concilier leur respect et leur amour par ses qualités personnelles. Il y avait d'ailleurs entre eux et lui communauté de vues, de sentiments et d'intérêts. Pour les Syriens

1) Burckhardt, p. 178.
2) Nawawî, p. 565.

l'islamisme était resté une lettre morte, une formule vague et confuse dont ils ne tâchaient nullement d'approfondir le sens; ils répugnaient aux devoirs et aux rites qu'impose cette religion; ils avaient une haine invétérée contre les nouveaux nobles qui, pour les commander, n'avaient d'autre titre que d'avoir été les compagnons de Mahomet; ils regrettaient la prépondérance des chefs de tribu. Si on les eût laissés faire, ils auraient marché droit sur les deux villes saintes pour les piller, les incendier, et y massacrer les habitants. Le fils d'Abou-Sofyân et de Hind partageait leurs vœux, leurs appréhensions, leurs ressentiments, leurs espérances. Voilà la véritable cause de la sympathie qui régnait entre le prince et ses sujets, sympathie qui se montra d'une manière touchante alors que Moâwia, après un règne long et glorieux, eut exhalé le dernier soupir et qu'il fallut lui rendre les derniers honneurs. L'émir à qui Moâwia avait confié le gouvernement jusqu'à ce que Yézîd, l'héritier du trône, fût arrivé à Damas, avait ordonné que le cercueil serait porté par les parents de l'illustre défunt; mais le jour des funérailles, quand le cortége commença à défiler, les Syriens dirent à l'émir: «Tant que le calife vivait, nous avons pris part à toutes ses entreprises, et ses joies comme ses peines ont été les nôtres. Permettez donc que maintenant aussi nous réclamions notre part.» Et quand l'émir leur eut accordé leur demande, chacun voulut

toucher, ne fût-ce que du bout du doigt, le brancard sur lequel reposaient les dépouilles mortelles de son prince bien-aimé, si bien que le drap mortuaire se déchira dans la presse [1].

Dès le début, Alî avait pu se convaincre que les Syriens identifiaient la cause de Moâwia avec leur propre cause. «Chaque jour, lui disait-on, cent mille hommes viennent pleurer dans la mosquée sous la tunique ensanglantée d'Othmân, et ils ont juré tous de le venger sur toi.» Six mois s'étaient écoulés depuis le meurtre, lorsque Alî, vainqueur dans la bataille du chameau, somma Moâwia pour la dernière fois de se soumettre. Alors, montrant la tunique tachée de sang aux Arabes rassemblés dans la mosquée, Moâwia leur demanda leur avis. Tant qu'il parla, on l'écouta dans un silence respectueux et solennel; puis, quand il eut fini, l'un des nobles, prenant la parole au nom de tous: «Prince, dit-il avec cette déférence qui vient du cœur, c'est à vous de conseiller et de commander, à nous, d'obéir et d'agir.» Et bientôt l'on proclama partout cette ordonnance: «Que chaque individu en état de porter les armes aille se ranger sans délai sous les drapeaux; celui qui, dans trois jours, ne se trouvera pas à son poste, sera puni de mort.» Au jour fixé pas un ne manqua à l'appel. L'enthousiasme fut gé-

1) *Raihân*, fol. 200 r.

néral, il fut sincère: on allait combattre pour une cause vraiment nationale. La Syrie seule fournit plus de soldats à Moâwia que toutes les autres provinces ensemble n'en donnèrent à Alî. Celui-ci comparait avec douleur le zèle et le dévoûment des Syriens à la tiède indifférence de ses Arabes de l'Irâc. « J'échangerais volontiers dix d'entre vous contre un des soldats de Moâwia, leur dit-il[1]. Par Dieu! il l'emportera, le fils de la mangeuse de foie[2]! »

Le différend paraissait devoir se vider par l'épée dans les plaines de Ciffîn, sur la rive occidentale de l'Euphrate. Cependant, quand les deux armées ennemies se trouvèrent en présence, plusieurs semaines se passèrent encore en négociations qui n'aboutirent à rien, et en escarmouches qui, bien que sanglantes, ne produisirent non plus aucun résultat. Des deux côtés l'on évitait encore une bataille générale et décisive. Enfin, quand chaque tentative d'accommodement eut échoué, la bataille eut lieu. Les vieux compagnons de Mahomet combattirent à cette occasion avec la même rage fanatique qu'au temps où ils forçaient les Bédouins à choisir entre la foi mahométane ou la mort. C'est qu'à leurs yeux les Arabes de Syrie étaient réellement des païens. «Je le jure! disait Ammâr, vieillard nonagénaire alors; rien ne saurait

1) Masoudî, man. 537 *d*, fol. 159 r.
2) Weil, t. I, p. 217, dans la note.

être plus méritoire devant Dieu que de combattre ces impies. Si leurs lances me tuent, je meurs en martyr pour la vraie foi. Suivez-moi, compagnons du Prophète! Les portes du ciel s'ouvrent pour nous, les houris nous attendent[1]! » Et se jetant au plus fort de la mêlée, il combattit comme un lion jusqu'à ce qu'il expirât percé de coups. De leur côté les Arabes de l'Irâc, voyant qu'il y allait de leur honneur, combattirent mieux qu'on ne l'aurait cru, et la cavalerie d'Alî exécuta une charge si vigoureuse que les Syriens lâchèrent pied. Croyant la bataille perdue, Moâwia posait déjà le pied sur l'étrier pour prendre la fuite, quand Amr, fils d'Acî, vint à lui.

— Eh bien! lui dit le prince, toi qui te vantes de savoir toujours te tirer d'un mauvais pas, as-tu trouvé quelque remède au malheur qui nous menace? Souviens-toi que je t'ai promis le gouvernement de l'Egypte pour le cas où je l'emporterais, et dis-moi ce qu'il faut faire[2].

— Il faut, lui répondit Amr qui entretenait des intelligences dans l'armée d'Alî, il faut ordonner aux soldats qui possèdent un exemplaire du Coran, de l'attacher au bout de leurs lances; vous annoncerez en même temps que vous en appelez à la décision de

1) Weil, t. I, p. 225.
2) *Raihân*, fol. 197; Masoudî, fol. 231 r.

ce livre. Le conseil est bon, je puis vous en répondre.

Dans la supposition d'une défaite éventuelle, Amr avait concerté d'avance ce coup de théâtre avec plusieurs chefs de l'armée ennemie[1], parmi lesquels Achath, l'homme le plus perfide de cette époque, était le principal. Il n'avait guère de raison pour être fort attaché à l'islamisme et à ses fondateurs, cet Achath, qui, alors qu'il était encore païen et chef de la tribu de Kinda, prenait fièrement le titre de roi: quand il avait abjuré l'islamisme sous Abou-Becr, il avait vu les musulmans trancher la tête à toute la garnison de sa forteresse de Nodjair.

Moâwia suivit le conseil qu'Amr lui avait donné, et ordonna d'attacher les Corans aux lances. Le saint livre était rare dans cette armée forte de quatre-vingt mille hommes: on en trouva à peine cinq cents exemplaires[2]; mais c'en était assez aux yeux d'Achath et de ses amis, qui, se pressant autour du calife, s'écrièrent:

— Nous acceptons la décision du livre de Dieu; nous voulons une suspension d'armes!

— C'est une ruse, un piége infâme, dit Alî en frémissant d'indignation; ils savent à peine ce que c'est que le Coran, ces Syriens, ils en violent sans cesse les commandements.

---

1) Voyez Weil, t. I, p. 227.
2) Masoudî, fol. 231 r.

— Mais puisque nous combattons pour le livre de Dieu, force nous est de ne pas le récuser.

— Nous combattons pour contraindre ces hommes à se soumettre aux lois de Dieu; car ils se sont révoltés contre le Tout-Puissant, et ils ont rejeté bien loin son saint livre. Croyez-vous donc que ce Moâwia, et cet Amr, et ce *fils de l'enfer*, et tous ces autres, croyez-vous qu'ils se soucient de la religion ou du Coran? Je les connais mieux que vous; je les ai connus dans leur enfance, je les ai connus quand ils furent devenus hommes, et hommes ou enfants, c'étaient toujours les mêmes scélérats [1].

— N'importe, ils en appellent au livre de Dieu, et vous en appelez au glaive.

— Hélas! je ne vois que trop bien que vous voulez m'abandonner. Allez donc, allez joindre les restes de la coalition formée autrefois pour combattre notre Prophète! Allez vous réunir à ces hommes qui disent: «Dieu et son Prophète, imposture et mensonge que tout cela!»

— Envoyez immédiatement à Achtar — c'était le général de la cavalerie — l'ordre de battre en retraite; sinon, le sort d'Othmân vous attend [2].

Sachant qu'ils ne reculeraient pas, au besoin, devant l'exécution de cette menace, Alî céda. Il expédia

1) Masoudî, fol. 232 r. et v.
2) Chahrastânî, p. 85, 86.

l'ordre de la retraite au général victorieux qui poursuivait l'ennemi l'épée dans les reins. Achtar refusa d'obéir. Alors il s'éleva un nouveau tumulte. Alî réitéra son ordre. «Mais le calife ne sait-il donc pas, s'écria le brave Achtar, que la victoire est à nous? Me faut-il donc retourner en arrière au moment même où l'ennemi va éprouver une déroute complète?» — «Et à quoi te servirait-elle, la victoire, lui répondit un Arabe de l'Irâc, l'un des messagers, si Alî était tué dans l'intervalle?»

Malgré qu'il en eût, le général fit sonner la retraite.

Ce jour-là le ci-devant roi des Kinda put goûter les douceurs de la vengeance: ce fut lui qui commença la ruine de ces pieux musulmans qui l'avaient dépouillé de sa royauté et avaient massacré ses contribules à Nodjair. Alî l'envoya à Moâwia pour demander à celui-ci de quelle manière il entendait que le débat fût décidé par le Coran. «Alî et moi, répondit Moâwia, nous nommerons chacun un arbitre. Ces deux arbitres décideront, d'après le Coran, lequel de nous deux a le plus de droits au califat. Quant à moi, je choisis Amr, fils d'Acî.»

Quand Achath eut apporté cette réponse à Alî, ce dernier voulut nommer son cousin Abdallâh, fils d'Abbâs. On ne le lui permit pas: ce proche parent, disait-on, serait trop partial. Puis, quand Alî proposa son brave général Achtar: «Qui donc a mis le monde

en feu si ce n'est Achtar?» s'écria-t-on. «Nous ne voulons, dit le perfide Achath, nous ne voulons d'autre arbitre qu'Abou-Mousâ. — Mais cet homme me garde rancune parce que je lui ai ôté le gouvernement de Coufa, s'écria Alî; il m'a trahi, il a empêché les Arabes de l'Irâc de me suivre à la guerre; comment donc pourrais-je lui confier mes intérêts? — Nous ne voulons que celui-là,» répondit-on, et les menaces les plus horribles recommencèrent. Enfin Alî, de guerre lasse, donna son assentiment.

Aussitôt douze mille de ses soldats abandonnèrent sa cause, après l'avoir sommé en vain de déclarer nul le traité qu'il venait de conclure, et qu'ils regardaient comme sacrilége puisque la décision du différend n'appartenait pas aux hommes, mais à Dieu seul. Il y avait des traîtres parmi eux, s'il est vrai, comme on l'affirme, qu'Achath était de leur nombre; mais pour la plupart c'étaient de pieux *lecteurs du Coran*, des hommes de bonne foi, fort attachés à la religion, fort orthodoxes, mais comprenant l'orthodoxie d'une autre manière qu'Alî et la noblesse médinoise. Indignés depuis longtemps de la dépravation et de l'hypocrisie des compagnons de Mahomet, qui se servaient de la religion comme d'un moyen pour réaliser leurs projets d'ambition mondaine, ces *non-conformistes* [1] avaient résolu de se séparer de l'Eglise

1) En arabe *Khawâridj.*

officielle à la première occasion. Républicains et démocrates, en religion comme en politique, et moralistes austères, puisqu'ils assimilaient un péché grave à l'incrédulité, ils présentent plusieurs points de rapprochement avec les Indépendants anglais du XVIIe siècle, le parti de Cromwell[1].

L'arbitre nommé par Alî fut trompé par son collègue, selon les uns, ou trompa son maître, selon les autres. Quoi qu'il en soit, la guerre recommença. Alî éprouva disgrâce sur disgrâce et revers sur revers. Son heureux rival lui enleva d'abord l'Egypte, ensuite l'Arabie. Maître de Médine, le général syrien dit du haut de la chaire: «Ausites et Khazradjites! Où est-il maintenant, le vénérable vieillard qui autrefois occupait cette place?... Par Dieu! si je ne craignais la colère de Moâwia, mon maître, je n'épargnerais aucun de vous!... Prêtez serment à Moâwia sans y mettre de la mauvaise volonté, et l'on vous fera grâce.» La plupart des Défenseurs étaient alors dans l'armée d'Alî; les autres se laissèrent extorquer le serment[2].

Bientôt après, Alî périt victime de la vengeance d'une jeune fille non-conformiste, dont il avait fait décapiter le père et le frère, et qui, demandée en

1) Nous aurons plus tard l'occasion de revenir sur cette secte remarquable.

2) Weil, t. I, p. 246.

mariage par son cousin, avait exigé la tête du calife comme le prix de sa main (661).

Hasan, son fils, fut l'héritier de ses prétentions au califat. Il était peu fait pour être le chef d'un parti: indolent et sensuel, il préférait une vie douce, tranquille, opulente, à la gloire, à la puissance, aux soucis du trône. Le véritable chef du parti était dorénavant le Défenseur Cais, fils de Sad, homme d'une stature colossale, de formes athlétiques, type magnifique de la force matérielle et qui s'était distingué dans vingt batailles par sa valeur brillante. Sa piété était exemplaire: dans l'occasion il remplissait ses devoirs religieux au péril de sa vie. Un jour qu'il s'était incliné en faisant sa prière, il aperçut un grand serpent à l'endroit où il allait poser la tête. Trop scrupuleux pour interrompre sa prière, il la continua et posa tranquillement la tête à côté du reptile. Le serpent se tortilla autour de son cou, mais sans lui faire du mal. Quand il eut fini de prier, il saisit le serpent et le lança loin de lui[1]. Ce dévot musulman haïssait Moâwia, non-seulement parce qu'il le regardait comme l'ennemi de ses contribules en général et de sa famille en particulier, mais encore parce qu'il le tenait pour incrédule; jamais Cais n'a voulu admettre que Moâwia fût musulman. Ces deux hommes se détestaient si bien que,

1) Masoudí, p. 278.

dans le temps où Cais était encore gouverneur de l'Egypte pour Alî, ils entrèrent en correspondance, uniquement pour se procurer le plaisir de se dire des injures. L'un mettait à la tête de sa lettre: «Juif, fils d'un juif,» et l'autre lui répondait: «Païen, fils d'un païen! Tu as adopté l'islamisme malgré toi, par contrainte, mais tu l'as rejeté de ton plein gré. Ta foi, si tu en as une, est de fraîche date, mais ton hypocrisie est vieille[1].»

Dès le début Hasan dissimula mal ses intentions pacifiques. «Etendez la main, lui dit Cais; je vous prêterai serment quand vous aurez juré auparavant de vous conformer au livre de Dieu comme aux lois données par le Prophète, et de combattre nos ennemis. — Je jure, répondit Hasan, de me conformer à ce qui est éternel, au livre de Dieu et aux lois du Prophète; mais vous vous engagerez de votre part à m'obéir; vous combattrez ceux que je combattrai moi-même, et vous ferez la paix quand moi je la ferai.» On lui prêta serment, mais ses paroles avaient produit un fort mauvais effet. «Ce n'est pas là l'homme qu'il nous faut, se disait-on; il ne veut pas la guerre.» Pour les Défenseurs tout était perdu si Moâwia l'emportait. Leurs craintes ne tardèrent pas à se réaliser. Pendant plusieurs mois Hasan, quoiqu'il pût disposer d'une armée assez considérable, resta

1) Mobarrad, p. 304, 305; Masoudî, p. 277.

inactif à Madâïn; probablement il traitait déjà avec Moâwia. Enfin il envoya Cais vers les frontières de la Syrie, mais avec trop peu de troupes, de sorte que le brave Défenseur fut accablé par le nombre. Les fuyards, arrivant à Madâïn dans le plus grand désordre, maltraitèrent Hasan qui, s'il ne les avait pas livrés à l'ennemi, jouait tout au moins un rôle ambigu. Alors Hasan se hâta de conclure la paix avec Moâwia, en s'engageant à ne plus prétendre au califat. Moâwia lui assura une pension magnifique et promit l'amnistie à ses partisans.

Cependant Cais avait encore sous ses ordres cinq mille hommes qui, après la mort d'Alî, s'étaient tous rasé la tête en signe de deuil. Avec cette petite armée il voulait continuer la guerre; mais ne sachant pas trop si ses soldats partageaient sa bouillante ardeur, il leur dit: «Si vous le voulez, nous combattrons encore et nous nous ferons tuer jusqu'au dernier plutôt que de nous rendre; mais si vous aimez mieux demander l'amân, je vous le procurerai. Choisissez donc!» Les soldats préférèrent l'amân [1]. Cais, accompagné des principaux de ses contribules, se rendit donc auprès de Moâwia, lui demanda grâce pour lui et les siens, et lui rappela les paroles du Prophète qui, sur son lit de mort, avait recommandé les Défenseurs aux autres musulmans en disant: »Honorez

1) Abou-'l-mahâsin, t. I, p. 113.

et respectez ces hommes qui ont donné asile au Prophète fugitif et fondé le succès de sa cause.» Concluant son discours, il donna à entendre que les Défenseurs s'estimeraient heureux s'il voulait accepter leurs services; car, malgré leur dévotion, malgré leur répugnance à servir un incrédule, ils ne pouvaient se faire à l'idée de perdre leurs postes élevés et lucratifs. Moâwia répondit en ces termes: «Je ne conçois pas, Défenseurs, quels titres vous pourriez avoir à mes bonnes grâces. Par Dieu! vous avez été mes ennemis les plus acharnés! C'est vous qui, dans la bataille de Ciffîn, avez failli causer ma perte, alors que vos lances étincelantes jetaient la mort dans les rangs de mes soldats. Les satires de vos poètes ont été pour moi autant de piqûres d'épingle. Et maintenant que Dieu a affermi ce que vous vouliez renverser, vous me dites: Respectez la recommandation du Prophète? Non, il y a incompatibilité entre nous.» Blessé dans sa fierté, Cais changea de ton. «Notre titre à vos bontés, dit-il, c'est celui d'être bons musulmans, et aux yeux de Dieu cela suffit; il est vrai que ceux qui se sont coalisés pour combattre le Prophète ont d'autres titres à faire valoir auprès de vous: nous ne les leur envions pas. Nous avons été vos ennemis, il est vrai, mais si vous l'eussiez voulu, vous auriez pu prévenir la guerre. Nos poètes vous ont poursuivi de leurs satires: eh bien! ce qu'ils ont dit de faux sera oublié, et ce qu'ils ont dit de vrai

restera. Votre pouvoir s'est affermi: nous le regrettons. Dans la bataille de Ciffîn, alors que nous avons failli causer votre perte, nous combattions sous les drapeaux d'un homme qui croyait bien faire en obéissant à Dieu. Quant à la recommandation du Prophète, celui qui croit en lui s'y conforme; mais puisque vous dites qu'il y a incompatibilité entre nous, Dieu seul pourra dorénavant vous empêcher de mal faire, Moâwia! — Retirez-vous à l'instant même!» lui cria le calife, indigné de tant d'audace[1].

Les Défenseurs avaient succombé. Le pouvoir retournait naturellement aux chefs de tribu, à l'ancienne noblesse. Et pourtant les Syriens n'étaient pas satisfaits; ils avaient espéré goûter le plaisir d'une vengeance pleine et entière. La modération de Moâwia ne le leur permit point; mais un jour viendrait où il faudrait recommencer, ils le savaient bien, et, ce jour venu, ce serait un combat à mort. Quant aux Défenseurs, ils se rongeaient les entrailles de dépit, de colère et de rage. Tant que Moâwia vivrait, le pouvoir des Omaiyades était établi trop solidement pour qu'ils pussent rien entreprendre; mais Moâwia n'était pas immortel, et, loin de se livrer à l'abattement, les Médinois se préparaient à une nouvelle lutte.

Dans cet intervalle d'inaction forcée, la tâche des

---

1) Masoudî, p. 277, 278.

guerriers était dévolue aux poètes; des deux côtés la haine s'exhalait en sanglantes satires. Et puis on se taquinait sans relâche; c'étaient des tracasseries journalières, des vexations incessantes; les Syriens et les princes de la maison d'Omaiya ne négligeaient aucune occasion pour faire sentir aux Défenseurs leur haine et leur mépris, et ceux-ci les payaient de la même monnaie [1].

---

1) Voyez *Raihân*, fol. 138 r. — 139 r.; *Nouveau Journ. asiat.*, t. XIII, p. 295—297; *Raihân*, fol. 139 r. et v., 140 r.; Masoudî, 537 *d*, fol. 141 r. et v.

IV.

Avant de mourir, Moâwia avait recommandé à son fils Yézîd d'avoir constamment l'œil sur Hosain, le second fils d'Alî — Hasan, l'aîné, n'était plus — et sur l'Emigré Abdallâh, fils de ce Zobair qui avait disputé le trône au gendre du Prophète. Ces deux hommes étaient dangereux, en effet. Quand Hosain rencontra Abdallâh à Médine où ils vivaient tous les deux, il lui dit: «J'ai de bonnes raisons pour croire que le calife est mort. — Dans ce cas, quel parti vas-tu prendre? lui demanda Abdallâh. — Jamais, répliqua Hosain, jamais je ne reconnaîtrai Yézîd pour mon souverain; c'est un ivrogne, un débauché, et il a pour la chasse une passion furieuse.» L'autre garda le silence, mais la pensée de Hosain était bien la sienne aussi.

Yézîd Ier n'avait rien de la modération de son père ni de son respect pour les convenances, rien non plus de son amour du repos et du bien-être. Il était la fidèle image de sa mère, une fière Bédouine qui, comme elle l'a dit en beaux vers, préférait le siffle-

ment de la tempête dans le Désert à une savante musique, et un morceau de pain sous la tente aux mets exquis qu'on lui présentait dans le superbe palais de Damas. Elevé par elle dans le désert des Beni-Kelb, Yézîd apporta sur le trône les qualités d'un jeune chef de tribu plutôt que d'un monarque et d'un souverain pontife. Méprisant le faste et l'étiquette, affable envers tout le monde[1], jovial, généreux, éloquent, bon poète, aimant la chasse, le vin, la danse et la musique, il n'éprouvait qu'une médiocre sympathie pour la froide et austère religion dont le hasard l'avait rendu le chef et que son aïeul avait inutilement combattue. La dévotion souvent fausse, la piété souvent factice, des vétérans de l'islamisme, choquait sa franche nature; il ne dissimulait point sa prédilection pour le temps que les théologiens appelaient celui de *l'ignorance*, s'abandonnait sans scrupule à des plaisirs que le Coran avait défendus, se plaisait à contenter tous les caprices de son esprit fantasque et changeant, et ne se gênait pour personne.

On l'abhorrait, on l'exécrait à Médine; — en Syrie on l'adorait à genoux[2].

1) »Nullam umquam sibi regalis fastigii causâ gloriam appetivit, sed cum omnibus civiliter vixit.« Isidore de Béja, ch. 18.

2) »Vir nimium gratissime habitus.« Isidore. Tout ce que dit cet auteur quasi-contemporain sur le caractère des Omaiyades est d'un grand intérêt, parce qu'il reproduit l'opinion des Syriens éta-

Comme à l'ordinaire, le parti des vieux musulmans avait des chefs en surabondance et point de soldats. Hosain qui, après avoir trompé la vigilance du trop crédule gouverneur de Médine, s'était réfugié avec Abdallâh sur le territoire sacré de la Mecque, reçut donc avec une joie extraordinaire les lettres des Arabes de Coufa qui le pressaient vivement de se mettre à leur tête, promettant de le reconnaître pour calife et de faire déclarer en sa faveur toute la population de l'Irâc. Les messagers de Coufa se suivaient de très-près; le dernier était porteur d'une pétition d'étendue monstrueuse: les signatures dont elle était revêtue ne remplissaient pas moins de cent cinquante feuilles. En vain des amis clairvoyants le suppliaient, le conjuraient, de ne pas se jeter dans une entreprise aussi audacieuse, de se défier des promesses et du factice enthousiasme d'une population qui avait trompé et trahi son père: Hosain, montrant avec orgueil les innombrables pétitions qu'il avait reçues et qu'un chameau, disait-il, aurait peine à porter toutes, Hosain aima mieux écouter les conseils de sa funeste ambition. Il obéit à sa destinée, il partit pour Coufa, à la grande satisfaction de son soi-disant ami Abdallâh qui, incapable de lutter dans l'opinion publi-

---

blis en Espagne, tandis que les écrivains arabes, bien moins anciens d'ailleurs, jugent d'ordinaire ces princes au point de vue des hommes de Médine. — Voyez aussi l'élégie sur la mort de Yézîd dans Wright, *Opuscula Arabica*, p. 118, 119.

que contre le petit-fils du Prophète, se réjouissait intérieurement en le voyant marcher à sa perte de propos délibéré et porter spontanément sa tête au bourreau.

La dévotion n'était pour rien dans le dévoûment que l'Irâc montrait pour Hosain. Cette province était dans une situation exceptionnelle. Moâwia, bien que Mecquois d'origine, avait été le fondateur d'une dynastie essentiellement syrienne. Sous son règne la Syrie était devenue la province prépondérante. Damas était dorénavant la capitale de l'empire; — sous le califat d'Alî, Coufa avait eu cet honneur. Froissés dans leur orgueil, les Arabes de l'Irâc montrèrent dès le début un esprit fort turbulent, fort séditieux, fort anarchique, fort arabe en un mot. La province devint le rendez-vous des brouillons politiques, le repaire des brigands et des assassins. Alors Moâwia en confia le gouvernement à Ziyâd, son frère bâtard. Ziyâd ne contint pas les têtes chaudes, il les abattit. Ne marchant qu'escorté de soldats, d'agents de police et de bourreaux, il écrasa de sa main de fer la moindre tentative faite pour troubler l'ordre politique ou social. Bientôt la plus complète soumission et la plus grande sécurité régnèrent dans la province; mais le plus affreux despotisme y régna en même temps. Voilà pourquoi l'Irâc était prêt à reconnaître Hosain.

Mais la terreur avait déjà plus d'empire sur les âmes que les habitants de la province ne le soupçon-

naient eux-mêmes. Ziyâd n'était plus, mais il avait laissé un fils digne de lui. Ce fils s'appelait Obaidallâh. Ce fut à lui que Yézîd confia la tâche d'étouffer la conspiration à Coufa, alors que le gouverneur de la ville, Nomân, fils de Bachîr, faisait preuve d'une modération qui parut suspecte au calife. Etant parti de Baçra à la tête de ses troupes, Obaidallâh leur fit faire halte à quelque distance de Coufa. Puis, s'étant voilé pour se cacher le visage, il se rendit dans la ville à l'entrée de la nuit, accompagné de dix hommes seulement. Afin de sonder les intentions des habitants, il avait fait poster sur son passage quelques personnes qui le saluèrent comme s'il eût été Hosain. Plusieurs nobles citoyens lui offrirent aussitôt l'hospitalité. Le prétendu Hosain rejeta leurs offres, et, entouré d'une multitude tumultueuse qui criait : vive Hosain ! il alla droit au château. Nomân en fit fermer les portes en toute hâte. «Ouvrez, lui cria Obaidallâh, afin que le petit-fils du Prophète puisse entrer ! — Retournez d'où vous êtes venu ! lui répondit Nomân ; je prévois votre perte, et je ne voudrais pas que l'on pût dire : Hosain, le fils d'Alî, a été tué dans le château de Nomân.» Satisfait de cette réponse, Obaidallâh ôta le voile qui lui couvrait la figure. Reconnaissant ses traits, la foule se dispersa aussitôt, saisie de terreur et d'effroi, tandis que Nomân vint le saluer respectueusement et le prier d'entrer dans le château. Le lendemain Obaidallâh an-

nonça au peuple rassemblé dans la mosquée, qu'il serait un père pour les bons, un bourreau pour les méchants. Il y eut une émeute, elle fut réprimée. Dès lors nul n'osa reparler de rébellion.

L'infortuné Hosain reçut ces nouvelles fatales non loin de Coufa. A peine avait-il avec lui une centaine d'hommes, ses parents pour la plupart; pourtant il continua sa route; la folle et aveugle crédulité qui semble comme un sort jeté sur les prétendants, ne l'abandonna point: une fois qu'il serait devant les portes de Coufa, les habitants de cette ville s'armeraient pour sa cause, il s'en tenait convaincu. Près de Kerbelâ, il se trouva face à face avec les troupes qu'Obaidallâh avait envoyées à sa rencontre, en leur enjoignant de le prendre mort ou vif. Sommé de se rendre, il entra en pourparlers. Le général des troupes omaiyades n'obéit pas à ses ordres, il chancela. C'était un Coraichite; fils d'un des premiers disciples de Mahomet, il répugnait à l'idée de verser le sang d'un fils de Fatime. Il envoya donc demander de nouvelles instructions à son chef, et lui fit connaître les propositions de Hosain. Ayant reçu ce message, Obaidallâh lui-même eut un moment d'hésitation. «Eh quoi! lui dit alors Chamir, noble de Coufa et général dans l'armée omaiyade, Arabe du vieux temps tout comme son petit-fils que nous rencontrerons plus tard en Espagne; eh quoi! le hasard a livré votre ennemi entre vos mains, et vous l'épargneriez? Non, il

faut qu'il se rende à discrétion.» Obaidallâh expédia un ordre en ce sens au général de ses troupes. Hosain refusa de se rendre sans condition, et pourtant on ne l'attaqua point. Alors Obaidallâh envoya de nouvelles troupes sous Chamir, auquel il dit: «Si le Coraichite persiste à ne pas vouloir combattre, tu lui trancheras la tête et tu prendras le commandement à sa place [1].» Mais une fois que Chamir fut arrivé dans le camp, le Coraichite n'hésita plus; il donna le signal de l'attaque. En vain Hosain cria-t-il à ses ennemis: «Si vous croyez à la religion fondée par mon aïeul, comment pourrez-vous alors justifier votre conduite le jour de la résurrection?» — en vain fit-il attacher des Corans aux lances: — sur l'ordre qu'en donna Chamir, on l'attaqua l'épée au poing et on le tua. Ses compagnons restèrent presque tous sur le champ de bataille, après avoir vendu chèrement leur vie (10 octobre 680).

La postérité, toujours prête à s'attendrir sur le sort des prétendants malheureux, et tenant d'ordinaire peu de compte du droit, du repos des peuples, des malheurs qui naissent d'une guerre civile si elle n'est étouffée dans son germe, — la postérité a vu dans Hosain la victime d'un forfait abominable. Le fanatisme persan a fait le reste: il a rêvé un saint là où il n'y avait qu'un aventurier précipité dans l'abîme

1) Ibn-Badroun, p. 164.

par une étrange aberration d'idées, par une ambition allant jusqu'à la frénésie. L'immense majorité des contemporains en jugeait autrement: elle voyait dans Hosain un parjure coupable de haute trahison, attendu que, du vivant de Moâwia, il avait prêté serment de fidélité à Yézîd, et qu'il ne pouvait faire valoir au califat aucun droit, aucun titre.

Celui qui prit la place de prétendant, que la mort de Hosain venait de laisser vide, fut moins téméraire et se crut plus habile. C'était Abdallâh, fils de Zobair. Ostensiblement il avait été l'ami de Hosain; mais ses sentiments véritables n'avaient été un mystère ni pour Hosain lui-même, ni pour les amis de ce dernier. «Sois tranquille et satisfait, fils de Zobair,» avait dit Abdallâh, fils d'Abbâs, quand il eut pris congé de Hosain, après l'avoir conjuré inutilement de ne point entreprendre le voyage de Coufa; et récitant trois petits vers bien connus alors, il avait poursuivi ainsi: «L'air est libre pour toi, alouette! Ponds, gazouille et béquette tant que tu voudras;... voilà Hosain qui part pour l'Irâc et qui t'abandonne le Hidjâz.» Toutefois, et bien qu'il eût pris secrètement le titre de calife dès que le départ de Hosain lui eut laissé le champ libre, le fils de Zobair feignit une profonde douleur quand la nouvelle de la catastrophe de Hosain arriva dans la ville sainte, et il s'empressa de tenir un discours fort pathétique. Il était né rhéteur, cet homme; nul n'était plus rompu

à la *phrase*, nul ne possédait à un égal degré le grand art de dissimuler ses pensées et de feindre des sentiments qu'il n'éprouvait point, nul ne s'entendait mieux à cacher la soif des richesses et du pouvoir qui le dévorait, sous les grands mots de devoir, de vertu, de religion, de piété. Là était le secret de sa force; c'était par là qu'il en imposait au vulgaire. Maintenant que Hosain ne pouvait plus lui faire ombrage, il le proclama calife légitime, vanta ses vertus et sa piété, prodigua les épithètes de perfides et de fourbes aux Arabes de l'Irâc, et conclut son discours par ces paroles, que Yézîd pouvait prendre pour soi, s'il le jugeait convenable: «Jamais on ne vit ce saint homme préférer la musique à la lecture du Coran, des chants efféminés à la componction produite par la crainte de Dieu, la débauche du vin au jeûne, les plaisirs de la chasse aux conférences destinées à de pieux entretiens.... Bientôt ces hommes recueilleront le fruit de leur conduite perverse[1]»....

Il lui fallait avant tout gagner à sa cause les chefs les plus influents des Emigrés. Il pressentit qu'il ne pourrait pas les tromper aussi facilement que la plèbe sur les véritables motifs de sa rébellion; il prévit qu'il rencontrerait des obstacles, surtout chez Abdallâh, le fils du calife Omar, attendu que c'était un homme vraiment désintéressé, vraiment pieux, et fort

1) *Nouveau Journ. asiat.*, t. IX, p. 332.

clairvoyant. Cependant il ne se laissa pas décourager. Le fils du calife Omar avait une femme dont la dévotion n'était égalée que par sa crédulité. Il lui fallait commencer par elle, le fils de Zobair le savait bien. Il alla donc la voir, lui parla, avec sa faconde ordinaire, de son zèle pour la cause des Défenseurs, des Emigrés, du Prophète, de Dieu, et quand il vit que ses onctueuses paroles avaient fait sur elle une impression profonde, il la pria de persuader à son mari de le reconnaître pour calife. Elle lui promit d'y faire tout son possible, et le soir, quand elle servit le souper à son époux, elle lui parla d'Abdallâh avec les plus grands éloges et conclut en disant: «Ah! vraiment, il ne cherche que la gloire de l'Eternel! — Tu as vu, lui répondit froidement son mari, tu as vu le cortége magnifique qu'avait Moâwia lors de son pèlerinage, ces superbes mules blanches surtout, couvertes de housses de pourpre et montées par des jeunes filles éblouissantes de parure, couronnées de perles et de diamants; tu as vu cela, n'est-ce pas? Eh bien! ce qu'il cherche, ton saint homme, ce sont ces mules-là.» Et il continua son souper sans vouloir en entendre davantage [1].

Déjà depuis une année entière, le fils de Zobair était en révolte ouverte contre Yézîd, et pourtant celui-ci le laissait en repos. C'est plus qu'on n'avait le

1) *Aghânî*, t. I, p. 18; cf. Ibn-Badroun, p. 199.

droit d'attendre de la part d'un calife qui ne comptait pas la patience et la mansuétude parmi ses qualités les plus saillantes; mais d'un côté, il jugeait qu'Abdallâh n'était guère dangereux, puisque, plus prudent que Hosain, il ne quittait pas la Mecque; de l'autre, il ne voulait pas, sans y être forcé par une nécessité absolue, ensanglanter un territoire qui, déjà durant le paganisme, avait joui de la prérogative d'être un asile inviolable pour les hommes comme pour les animaux. Un tel sacrilége, il le savait bien, mettrait le comble à l'irritation des dévots.

Mais sa patience se lassa enfin. Pour la dernière fois il fit sommer Abdallâh de le reconnaître. Abdallâh s'y refusa. Alors le calife jura dans sa fureur qu'il ne recevrait plus le serment de fidélité de ce rebelle, qu'il ne fût amené en sa présence, le cou et les mains chargés de chaînes. Mais le premier moment de colère passé, comme il était bonhomme au fond, il se repentit de son serment. Obligé cependant de le tenir, il imagina un moyen de le faire sans trop blesser la fierté d'Abdallâh. Il résolut de lui envoyer une chaîne d'argent, et d'y ajouter un superbe manteau, dont il pourrait se revêtir afin de dérober la chaîne à tous les regards.

Les personnes que le calife désigna pour aller remettre ces singuliers présents au fils de Zobair, furent au nombre de dix. A la tête de la députation se trouvait le Défenseur Nomân, fils de Bachîr, le

médiateur ordinaire entre le parti pieux et les Omaiyades; ses collègues, d'une humeur moins conciliante, étaient des chefs de différentes tribus établies en Syrie.

Les députés arrivèrent au lieu de leur destination. Abdallâh, comme il était à prévoir, refusa d'accepter les cadeaux du calife; cependant Nomân, loin de se laisser décourager par ce refus, tâcha de l'amener à la soumission par de sages raisonnements. Leurs entretiens, qui, du reste, n'aboutirent à aucun résultat, furent fréquents, et comme ils restaient secrets pour les autres députés, ils éveillèrent les soupçons de l'un de ces derniers, d'Ibn-Idhâh, le chef de la tribu des Acharites, laquelle était la plus nombreuse et la plus puissante à Tibérias[1]. «Ce Nomân est un Défenseur après tout, pensa-t-il; il serait bien capable de trahir le calife, lui qui est un traître à son parti, à sa tribu.» Et un jour qu'il rencontra Abdallâh, il l'aborda et lui dit:

— Fils de Zobair, je puis te jurer que ce Défenseur n'a point reçu du calife d'autres instructions que celles que nous avons reçues tous, nous autres députés. Il est notre chef, voilà tout; mais, par Dieu! il faut que je te l'avoue: ces conférences secrètes, je ne sais qu'en penser. Un Défenseur et un Emigré,

1) Ahmed ibn-abî-Yacoub, fol. 62 v.

ce sont des oiseaux de même plumage, et Dieu sait s'il ne se trame pas quelque chose.

— De quoi te mêles-tu? lui répondit Abdallâh d'un air de suprême dédain. Tant que je serai ici, je pourrai faire tout ce qui me convient. Ici je suis aussi inviolable que cette colombe que voilà, et que protége la sainteté du lieu. Tu n'oserais pas la tuer, n'est-ce pas? car ce serait un crime, un sacrilége.

— Ah! tu crois qu'une telle considération m'arrêterait?

Et se tournant vers un page qui portait ses armes:

— Hé, jeune homme! lui cria-t-il, donne-moi mon arc et mes flèches!

Quand le page eut obéi à cet ordre, le chef syrien prit une flèche, la posa au milieu de l'arc, et la dirigeant vers la colombe, il se mit à dire:

— Colombe, Yézîd, fils de Moâwia, est-il adonné au vin? Dis que oui, si tu l'oses, et dans ce cas, par Dieu! je te percerai de cette flèche.... Colombe, prétends-tu dépouiller de la dignité de calife, Yézîd, fils de Moâwia, te séparer du peuple de Mahomet, et comptes-tu sur l'impunité parce que tu te trouves sur un territoire inviolable? Dis que telle est ta pensée, et je vais te percer de ce trait.

— Tu vois bien que l'oiseau ne peut te répondre, dit Abdallâh d'un air de pitié, mais en tâchant en vain de dissimuler son trouble.

— L'oiseau ne peut me répondre, c'est vrai, mais

toi, tu le peux, fils de Zobair!... Ecoute bien ceci: je jure que tu prêteras serment à Yézîd de gré ou de force, ou que tu verras la bannière des Acharites[1] flotter dans cette vallée, et alors je ne respecterai guère les priviléges que tu réclames pour ce lieu!

Le fils de Zobair pâlit à cette menace. Il avait peine à croire à tant d'impiété, même dans un Syrien, et il se hasarda à demander d'une voix timide et tremblante:

— Osera-t-on donc réellement commettre le sacrilége de verser le sang sur ce territoire sacré?

— On l'osera, répondit le chef syrien avec un calme parfait; et que la responsabilité en retombe sur celui qui a choisi ce lieu pour y conspirer contre le chef de l'Etat et de la religion[2].

Peut-être, si Abdallâh eût été plus fermement convaincu que ce chef était l'interprète des sentiments qui animaient ses compatriotes, peut-être eût-il épargné alors bien des malheurs au monde musulman et à lui-même; car il succomberait, le fils de Zobair; il succomberait comme avaient succombé le gendre et le petit-fils du Prophète, comme ils succomberaient tous, les musulmans de la vieille

---

1) C'était, comme on l'a vu, le nom de la tribu dont Ibn-Idhâh était le chef.

2) *Aghânî*, t. I, p. 18.

roche, les fils des compagnons, des amis de Mahomet; des malheurs inouïs, de terribles catastrophes renouvelées les unes des autres, c'est là ce qui les attendait tous. Pour lui, cependant, l'heure fatale n'était pas encore venue. Il était dans les décrets de la destinée qu'auparavant la malheureuse Médine expiât par sa ruine complète, par l'exil ou par le massacre de ses enfants, le funeste honneur d'avoir offert un asile au Prophète fugitif, et d'avoir donné le jour aux véritables fondateurs de l'islamisme, à ces héros fanatiques qui, subjuguant l'Arabie au nom d'une foi nouvelle, avaient donné à l'islamisme un si sanglant berceau.

V.

C'était dans l'année 682. Le soleil venait de se coucher derrière les montagnes qui s'étendent à l'ouest de la ville de Tibérias, dont l'antique splendeur n'est attestée aujourd'hui que par des ruines, mais qui, à l'époque dont nous parlons, était la capitale du district du Jourdain et la résidence temporaire du calife Yézîd Ier. Eclairés par les rayons argentés de la lune, les minarets des mosquées et les tours des remparts se miraient dans les ondes limpides et transparentes du lac, cette mer de Galilée qui rappelle au chrétien tant de souvenirs chers à son cœur, lorsqu'une petite caravane, profitant de la fraîcheur de la nuit, sortit de la ville en se dirigeant vers le sud.

Dans les neuf voyageurs qui étaient à la tête de la caravane, on reconnaissait au premier abord des personnes de qualité; cependant, rien n'annonçait en eux des courtisans du calife, qui d'ordinaire n'admettait dans son intimité que des personnes d'un âge moins mûr et d'une mine moins austère, moins rechignée.

On marcha quelque temps sans mot dire. Enfin l'un des voyageurs rompit le silence:

— Eh bien, mes frères, dit-il, que pensez-vous de lui maintenant? Avouons du moins qu'il a été généreux envers nous. N'est-ce pas cent mille pièces que tu as reçu de lui, fils de Handhala?

— Oui, il m'a donné cette somme, répliqua celui à qui s'adressait cette question; mais il boit du vin sans y voir un péché; il joue de la guitare; le jour il a pour compagnie des chiens de chasse, et la nuit, des voleurs de grands chemins; il commet des incestes avec ses sœurs et ses filles, il ne prie jamais[1], enfin, il n'a point de religion, c'est évident. Que ferons-nous, mes frères? Croyez-vous qu'il nous soit permis de tolérer plus longtemps un tel homme? Nous avons patienté plus qu'il ne le fallait peut-être, et si nous continuons à marcher dans cette voie, je crains que des pierres ne viennent tomber du ciel pour nous écraser. Qu'en penses-tu, fils de Sinân?

— Je vais te le dire, répondit ce dernier. Dès que nous serons de retour à Médine, nous devrons déclarer solennellement que nous n'obéirons plus à ce libertin, fils d'un libertin; ensuite nous ferons bien de prêter hommage au fils d'un Emigré.

Au moment où il prononça ces paroles, un homme, venant du côté opposé, passa sur la route. Le ca-

1) Cf. Soyouti, *Tarîkh al-kholafâ*, p. 209, éd. Lees.

puchon de son manteau, rabattu sur sa figure, aurait dérobé ses traits aux regards des voyageurs, lors même que leur attention n'aurait pas été entièrement absorbée par une conversation qui s'animait de plus en plus.

Quand la caravane eut cessé d'être à la portée de sa voix, l'homme au capuchon s'arrêta. Sa rencontre était d'un mauvais présage selon les idées arabes, car il était borgne; d'ailleurs la haine et la férocité se peignaient dans le terrible regard qu'il lança de son œil unique à ces hommes qui se perdaient dans le lointain, quand il dit d'une voix lente et solennelle: «Je jure que si jamais je te rencontre de nouveau et que je puisse te tuer, je le ferai, fils de Sinân, tout compagnon de Mahomet que tu es[1]!»

Dans les voyageurs l'on aura déjà reconnu des Médinois. C'étaient les hommes les plus distingués de cette ville, presque tous Défenseurs ou Emigrés, et voici pour quelle raison ils étaient venus à la cour du calife.

Il s'était montré à Médine des symptômes de rébellion, et il y avait eu d'assez graves querelles au sujet des terres labourables et des plantations de dattiers, que Moâwia avait autrefois achetées aux habitants de la ville, mais que ceux-ci revendiquaient

---

1) Ibn-Khaldoun, t. II, fol. 170 r., 169 r.; Samhoudî, man. de Paris, n° 763 *bis*, fol. 31 r.

maintenant, sous le prétexte que Moâwia, en retenant leurs traitements, les avait forcés à lui vendre ces terres au centième de ce qu'elles valaient[1]. Le gouverneur Othmân, se flattant de l'espoir que le calife, son cousin germain, saurait bien assoupir ce différend d'une manière ou d'une autre, et qu'il se concilierait les nobles médinois par ses manières aimables et sa générosité bien connue, avait proposé à ces nobles de faire le voyage de Tibérias, et ils y avaient consenti. Mais, animé des meilleures intentions, le gouverneur avait commis une grande imprudence, une impardonnable étourderie. Ignorait-il donc que les nobles de Médine ne demandaient pas mieux que de pouvoir parler en témoins oculaires de l'impiété de son cousin, afin d'exciter leurs concitoyens à la révolte? Au lieu de les engager à se rendre à la cour du calife, il eût dû les en empêcher à tout prix.

Ce que l'on pouvait prévoir était arrivé. Yézîd, il est vrai, avait offert aux députés une hospitalité cordiale et pleine d'égards; il avait été fort généreux; il avait donné au Défenseur Abdallâh, fils de Handhala (c'est-à-dire d'un noble et vaillant guerrier qui était mort à Ohod en combattant pour Mahomet), cent mille pièces d'argent; il en avait donné vingt

1) *Raihân*, fol. 200 v.; Samhoudî, *loco laudato*.

ou dix mille, selon leur rang, aux autres députés[1]; mais comme il ne se gênait jamais pour qui que ce fût et que sa cour n'était pas tout à fait un modèle de retenue et d'abstinence, la liberté de ses mœurs, jointe à sa prédilection pour les Bédouins qui, il faut en convenir, étaient bien quelque peu brigands dans l'occasion, avait scandalisé énormément ces austères et rigides citadins, ennemis naturels des fils du Désert.

De retour dans leur ville natale, ils ne tarirent point sur l'impiété du calife. Leurs rapports un peu exagérés peut-être, leurs diatribes pleines d'une sainte indignation, firent une impression si grande sur des cœurs déjà tout disposés à croire aveuglément tout le mal que l'on voudrait dire au sujet de Yézîd, que bientôt une scène extraordinaire se passa dans la mosquée. Les Médinois s'y étant réunis, l'un d'eux s'écria: «Je rejette Yézîd ainsi que je rejette maintenant mon turban;» et en disant ces mots, il ôta sa coiffure. Puis il ajouta: «Yézîd m'a comblé de présents, j'en conviens, mais c'est un ivrogne, un ennemi de Dieu.» — «Et moi, dit un autre, je rejette Yézîd comme je rejette ma sandale.» Un troisième: «Je le rejette comme mon manteau;» un quatrième:

1) Weil, t. I, p. 326. Le dixième député, Mondhir, fils de Zobair, n'accompagna pas ses collègues pendant leur retour à Médine, car il avait obtenu de Yézîd la permission d'aller en Irâc; *voir* Ibn-Khaldoun, fol. 169 r.

«Je le rejette comme ma bottine.» D'autres personnes les imitèrent, et bientôt, singulier spectacle, on vit dans la mosquée un amas de turbans, de manteaux, de bottines, de sandales.

La déchéance de Yézîd ainsi prononcée, on résolut d'expulser de la ville tous les Omaiyades qui s'y trouvaient. On leur signifia par conséquent qu'ils devaient partir sans retard, mais qu'auparavant ils devaient jurer de ne jamais aider les troupes qui marcheraient contre la ville, de les repousser plutôt, et dans le cas où la chose se trouverait au-dessus de leurs forces, de ne point rentrer dans la ville avec les troupes syriennes. Othmân, le gouverneur, essaya, mais sans succès, de faire sentir aux rebelles le danger auquel ils s'exposaient en l'expulsant. «Bientôt, leur dit-il, une armée nombreuse va arriver ici pour vous écraser, et alors vous vous féliciterez de pouvoir dire qu'au moins vous n'avez pas chassé votre gouverneur. Attendez pour me faire partir que vous ayez remporté la victoire. Ce n'est pas dans mon intérêt, c'est dans le vôtre que je vous parle ainsi; car je voudrais empêcher l'effusion de votre sang.» Loin de se rendre à ces raisonnements, les Médinois le chargèrent d'imprécations aussi bien que Yézîd. «C'est par toi que nous allons commencer, lui dirent-ils, et l'expulsion de tes parents suivra de près la tienne.»

Les Omaiyades étaient furieux. «Quelle méchante

affaire! Quelle détestable religion[1]! » s'écria Merwân, qui avait été successivement ministre du calife Othmân et gouverneur de Médine, mais qui maintenant eut bien de la peine à trouver quelqu'un qui voulût prendre soin de sa femme et de ses enfants. Il fallait toutefois se plier aux circonstances. Après avoir prêté le serment voulu, les Omaiyades se mirent donc en route, poursuivis par les huées de la populace; on alla même jusqu'à leur jeter des pierres, et l'affranchi Horaith le Sauteur, ainsi nommé parce que, l'un des anciens gouverneurs lui ayant fait couper un pied, il marchait comme en sautant, aiguillonnait sans relâche les montures de ces infortunés, chassés comme de vils criminels d'une cité où ils avaient si longtemps commandé en maîtres. Enfin on arriva à Dhou-Khochob, où les exilés devraient rester jusqu'à nouvel ordre.

Leur premier soin fut de dépêcher quelqu'un en courrier vers Yézîd, pour l'informer de leur infortune et lui demander du secours. Les Médinois l'apprirent. Aussitôt une cinquantaine de leurs cavaliers se mit en route pour chasser les Omaiyades de leur retraite. Le Sauteur ne manqua pas de profiter de cette nouvelle occasion pour assouvir sa vengeance; lui et un

---

1) Ces paroles se trouvent dans l'*Aghânî*, p. 19, l. 19: un passage d'Abou-Ismâîl al-Baçrî (*Fotouh as-Châm*, p. 237, l. 10) montre, je crois, qu'il faut les traduire comme je l'ai fait.

membre de la famille des Beni-Hazm (famille de Défenseurs qui avait facilité le meurtre du calife Othmân en mettant sa maison à la disposition des rebelles) piquaient le chameau que montait Merwân avec tant de rigueur, que l'animal faillit jeter son cavalier par terre. Moitié crainte, moitié compassion, Merwân descendit de son chameau en disant: «Va-t-en et sauve-toi!» Quand on fut arrivé à un endroit nommé Sowaidâ, Merwân vit venir à lui un de ses clients qui demeurait dans ce hameau et qui le pria de partager son repas. «Le Sauteur et ses dignes compagnons ne me permettront pas de m'arrêter, lui répondit Merwân. Plaise au ciel qu'un jour nous ayons cet homme en notre pouvoir! dans ce cas il ne tiendra pas à nous que sa main ne partage le sort qui a frappé son pied.» Enfin, quand on fut arrivé à Wâdî-'l-corâ, on permit aux Omaiyades d'y rester [1].

Sur ces entrefaites, la discorde fut sur le point d'éclater parmi les Médinois eux-mêmes [2]. Tant qu'il ne s'était agi que d'expulser les Omaiyades, de les injurier, de les maltraiter, l'union la plus parfaite n'avait pas cessé un seul instant de régner parmi tous les habitants de la ville; mais il en fut autre-

1) *Aghânî*, t. I, p. 18—20. Comme M. Weil l'a dit avec raison, il faut rayer, p. 18, dernière ligne, le mot *alaihi*.

2) *Raihân*, fol. 200 v.

ment lorsqu'il fallut élire un calife. Les Coraichites ne voulaient pas d'un Défenseur, et les Défenseurs ne voulaient pas d'un Coraichite. Cependant, comme on sentait le besoin de la concorde, on résolut de laisser la grande question en suspens et de choisir des chefs provisoires. On choisirait un nouveau calife quand Yézîd serait détrôné [1].

Quant à celui-ci, le courrier expédié par les Omaiyades lui avait rendu compte de ce qui était arrivé. En apprenant ces nouvelles, il fut plutôt surpris et indigné de la conduite passive de ses parents qu'irrité contre les séditieux.

— Les Omaiyades ne pouvaient-ils donc réunir un millier d'hommes en rassemblant leurs affranchis? demanda-t-il.

— Assurément, lui répondit le messager; ils auraient pu en réunir sans peine trois mille.

— Et avec des forces aussi considérables, ils n'ont pas même tenté de résister pendant au moins une heure?

— Le nombre des rebelles était trop grand; toute résistance eût été impraticable [2].

Si Yézîd n'eût écouté que sa juste indignation contre des hommes qui s'étaient révoltés après avoir accepté sans scrupule ses cadeaux et son argent, il eût

1) Weil, t. I, p. 326, dans la note.
2) *Aghânî*, t. I, p. 21.

envoyé dès lors une armée pour les châtier; mais il voulait encore éviter, s'il était possible, de se brouiller pour toujours avec les dévots; il se rappelait peut-être que le Prophète avait dit: «Celui qui tirera l'épée contre les Médinois, Dieu et les anges et les hommes le maudiront [1],» et pour la seconde fois il fit preuve d'une modération dont il faut lui tenir compte, d'autant plus qu'elle n'était pas dans son caractère. Voulant encore tenter la voie de la douceur, il envoya à Médine le Défenseur Nomân, fils de Bachîr. Ce fut en vain. Les Défenseurs, il est vrai, ne demeurèrent pas tout à fait insensibles aux sages conseils de leur contribule, qui leur représentait qu'ils étaient trop faibles, trop peu nombreux, pour pouvoir résister aux armées de la Syrie; mais les Coraichites ne voulaient que la guerre, et leur chef, Abdallâh, fils de Motî, dit à Nomân: «Pars d'ici, car tu n'es venu que pour détruire la concorde qui, grâce à Dieu, règne à présent parmi nous. — Ah! tu es bien brave, bien hardi, en ce moment, lui répondit Nomân; mais je sais ce que tu feras quand l'armée de Syrie sera devant les portes de Médine; alors tu fuiras vers la Mecque, monté sur le plus rapide de tes mulets, et tu abandonneras à leur sort ces infortunés, ces Défenseurs, qui seront égorgés dans leurs rues, dans leurs mosquées et devant les portes de

---

1) Soyoutî, *Tarîkh al-kholafâ*, p. 209, éd. Lees.

leurs maisons.» Enfin, voyant tous ses efforts inutiles, Nomân retourna auprès de Yézîd, auquel il rendit compte du mauvais succès de sa mission [1]. «Puisqu'il le faut donc absolument, dit alors le calife, je les ferai écraser par les chevaux de mes Syriens [2].»

L'armée, forte de dix mille hommes, qui allait marcher vers le Hidjâz, devrait réduire non-seulement Médine, mais encore l'autre ville sainte, la Mecque. Comme le général auquel Yézîd en avait confié le commandement venait de mourir, les autres généraux, brûlant d'anéantir une fois pour toutes la nouvelle aristocratie, se disputèrent l'honneur de prendre sa place [3]. Yézîd ne s'était pas encore décidé pour l'un ou pour l'autre des différents compétiteurs, lorsqu'un homme vieilli dans le métier de la guerre vint se mettre sur les rangs.

C'était le borgne que nous avons déjà rencontré sur la grande route près de Tibérias.

Nul, peut-être, ne représentait aussi bien le vieux temps et le principe païen, que ce borgne, Moslim, fils d'Ocba, de la tribu de Mozaina [4]. En lui il n'y avait pas même l'ombre de la foi mahométane; de tout ce qui était sacré aux yeux des musulmans,

1) Ibn-Khaldoun, t. II, fol. 169 r. et v.

2) Samhoudî.

3) Voir note A, à la fin de ce volume.

4) Dans plusieurs manuscrits on lit par erreur *Morrî*, au lieu de *Mozanî*. La véritable leçon se trouve chez Fâkihî, fol. 400 r.

rien ne l'était pour lui. Moâwia connaissait ses sentiments et les appréciait: il l'avait recommandé à son fils comme l'homme le plus propre à réduire les Médinois, dans le cas où ils se révolteraient [1]. Cependant, s'il ne croyait pas à la mission divine de Mahomet, il n'en croyait que plus fermement aux préjugés superstitieux du paganisme, aux songes prophétiques, aux mystérieuses paroles qui sortaient des *gharcad*, espèces de grandes ronces épineuses qui, pendant le paganisme et dans certaines contrées de l'Arabie, passaient pour des oracles. C'est ce qu'il montra lorsque, se présentant à Yézîd, il lui dit: «Tout homme que vous enverriez contre Médine échouerait complétement. Moi seul je puis vaincre.... Je vis en songe un *gharcad*, d'où sortait ce cri: Par la main de Moslim!... Je m'approchai du lieu d'où venait la voix, et j'entendis dire: C'est toi qui vengeras Othmân sur les Médinois, ses meurtriers [2]!»

Convaincu que Moslim était l'homme qu'il lui fallait, Yézîd l'accepta comme général, et lui donna ses ordres en ces termes: «Avant d'attaquer les Médinois, tu les sommeras pendant trois jours de se soumettre; attaque-les, s'ils refusent de le faire, et si tu remportes la victoire, tu livreras la ville pendant trois jours au pillage; tout ce que tes soldats y

1) Ibn-Khaldoun, fol. 169 v.; Samhoudî.
2) *Aghânî*, t. I, p. 21.

trouveront d'argent, de nourriture et d'armes, leur appartiendra[1]. Ensuite tu feras jurer aux Médinois d'être mes esclaves, et tu feras couper la tête à quiconque refusera de le faire[2].»

L'armée, dans laquelle on remarquait Ibn-Idhâh, le chef des Acharites[3], dont nous avons rapporté l'entretien avec le fils de Zobair, arriva sans accident à Wâdî-'l-corâ, où se trouvaient les Omaiyades expulsés de Médine. Moslim les fit venir l'un après l'autre, afin de les consulter sur les meilleurs moyens qu'il pourrait employer pour se rendre maître de la ville. Un fils du calife Othmân ayant refusé de violer le serment que les Médinois lui avaient fait prêter: «Si tu n'étais le fils d'Othmân, lui dit le fougueux Moslim, je te couperais la tête; mais quoique je t'épargne, je n'épargnerai aucun autre Coraichite qui me refusera son appui et ses conseils.» Vint le tour de Merwân. Lui aussi éprouvait des scrupules de conscience; d'un autre côté, il craignait pour sa tête, car chez Moslim l'effet suivait de près la menace, et puis sa haine des Médinois était trop forte pour qu'il manquât l'occasion de l'assouvir. Par bonheur, il savait qu'on trouve avec le ciel des accommodements, qu'on peut violer un serment sans en

1) Ibn-Khaldoun; Samhoudî.
2) Fâkihî, fol. 400 r.
3) Ibn-al-Athîr, man. de Paris (C. P.), t. III, fol. 78 r.

avoir l'air. Il donna ses instructions à son fils Abdalmélic qui n'avait pas juré. «Entre avant moi, ajouta-t-il; peut-être Moslim ne me demandera-t-il rien quand il t'aura entendu.» Introduit auprès du général, Abdalmélic lui conseilla d'avancer avec ses troupes jusqu'aux premières plantations de palmiers; là l'armée devrait passer la nuit, et le lendemain matin elle devrait se porter à Harra, à l'est de Médine, de sorte que les Médinois, qui ne manqueraient pas d'aller à la rencontre de l'ennemi, eussent le soleil en face [1]. Abdalmélic fit aussi entrevoir à Moslim que son père saurait bien se mettre en relation avec certains Médinois qui, le combat engagé, trahiraient peut-être leurs concitoyens [2]. Fort content de ce qu'il venait d'entendre, Moslim s'écria avec un sourire moqueur: «Quel homme admirable que ton père!» et, sans forcer Merwân à en dire davantage, il suivit ponctuellement les conseils d'Abdalmélic, alla se camper à l'est de Médine, sur la grande route qui conduisait à Coufa, et fit annoncer aux Médinois qu'il leur donnait un répit de trois jours pour se raviser. Les trois jours passés, les Médinois répondirent qu'ils refusaient de se soumettre [3].

Ainsi que Merwân l'avait prévu, les Médinois, au

---

1) Ibn-Khaldoun.
2) *Rathân*, fol. 200 v.
3) Ibn-Khaldoun.

lieu d'attendre l'ennemi dans leur ville, qu'ils avaient fortifiée autant que possible, allèrent à sa rencontre (26 août 683), divisés en quatre corps suivant la différence de leur origine. Les Emigrés avaient à leur tête Makil, fils de Sinân[1], compagnon de Mahomet qui, à la tête de sa tribu, celle d'Achdja, avait assisté à la prise de la Mecque, et qui doit avoir joui d'une grande considération à Médine, puisque les Emigrés lui avaient donné le commandement encore qu'il ne fût pas de leur tribu. Ceux des Coraichites que l'on ne comptait pas parmi les Emigrés, mais qui, à différentes époques et après la prise de la Mecque, s'étaient établis à Médine, étaient partagés en deux compagnies, dont l'une commandée par Abdallâh, fils de Motî, l'autre par un compagnon du Prophète. Enfin le corps le plus considérable, celui des Défenseurs, avait pour commandant Abdallâh, fils de Handhala. Gardant un profond et religieux silence, on s'avança vers Harra, où se tenaient les impies, les païens, qu'on allait combattre.

Le général de l'armée syrienne était dangereusement malade; cependant il se fit porter sur un siége un peu en avant des rangs, confia sa bannière à un brave page, Grec d'origine, et cria à ses soldats:

1) *Voir* sur lui Nawawî, p. 567, Ibn-Cotaiba, p. 152, Samhoudî, fol. 32.

«Arabes de Syrie! montrez maintenant que vous savez défendre votre général! A la charge!»

Le combat s'engagea. Les Syriens attaquèrent l'ennemi avec tant d'impétuosité que trois corps médinois, celui des Emigrés et ceux des Coraichites, lâchèrent pied; mais le quatrième, celui des Défenseurs, força les Syriens à reculer et à se grouper autour de leur général. Des deux côtés on se battait avec acharnement, lorsque l'intrépide Fadhl, qui combattait aux côtés d'Abdallâh, fils de Handhala, à la tête d'une vingtaine de cavaliers, dit à son chef: «Mettez sous mes ordres toute la cavalerie; je tâcherai alors de pénétrer jusqu'à Moslim, et que ce soit lui ou moi, l'un de nous deux y laissera la vie.» Abdallâh y ayant consenti, Fadhl chargea si vigoureusement, que les Syriens reculèrent de nouveau. «Encore une charge comme celle-là, mes chers et braves amis, cria-t-il alors; par Dieu! si j'aperçois leur général, l'un de nous deux ne survivra pas à ce jour. Souvenez-vous que la victoire est la récompense de la bravoure!» Ses soldats attaquèrent de nouveau avec un redoublement de courage, rompirent les rangs de la cavalerie syrienne, et pénétrèrent jusqu'à l'endroit où se trouvait Moslim. Cinq cents piétons l'entouraient les piques baissées; mais Fadhl, se frayant un chemin avec son épée, poussa son cheval droit à la bannière de Moslim, assena au page qui la portait un coup qui lui fendit le casque et le crâne, et

s'écria: «Par le Seigneur de la-Caba! j'ai tué le tyran! — Non, tu t'es trompé,» lui répondit Moslim, et saisissant lui-même sa bannière, tout malade qu'il était, il ranima ses Syriens par ses paroles et par son exemple. Fadhl mourut percé de coups, tout près de Moslim.

Au moment où les Médinois voyaient le corps d'Ibn-Idhâh et d'autres prêts à se lancer de nouveau sur eux, ils entendirent retentir dans leur ville le cri de victoire, le cri de: Dieu est grand!... Ils avaient été trahis: Merwân avait tenu parole à Moslim. Gagnés par ses promesses brillantes, les Beni-Hâritha, famille qui appartenait aux Défenseurs, avaient introduit secrètement des troupes syriennes dans la ville. Elle était au pouvoir de l'ennemi; tout était perdu; les Médinois allaient se trouver entre deux feux. La plupart se mirent à courir vers la ville pour sauver les femmes et les enfants; quelques-uns, tels qu'Abdallâh, fils de Motî [1], s'enfuirent dans la direction de la Mecque; mais Abdallâh, fils de Handhala, résolu à ne pas survivre à ce jour fatal, cria aux siens: «Nos ennemis vont avoir l'avantage. En moins d'une heure tout sera décidé. Pieux musulmans, habitants d'une cité qui a donné asile au Prophète, un jour nous devrons tous cesser de vivre, et la plus belle mort est celle du martyr. Laissons-nous donc tuer

1) Ibn-Cotaiba, p. 201.

aujourd'hui, aujourd'hui que Dieu nous offre l'occasion de mourir pour sa sainte cause!» Déjà les flèches des Syriens pleuvaient de tous côtés, lorsqu'il s'écria de nouveau: «Que ceux qui désirent entrer immédiatement dans le paradis, suivent ma bannière!» Tous la suivirent; tous combattirent en désespérés, résolus à vendre chèrement leur vie. Abdallâh lança ses fils, l'un après l'autre, au plus fort de la mêlée: il les vit immoler tous. Tandis que Moslim promettait de l'or à quiconque lui apporterait une tête ennemie, Abdallâh abattait des têtes à droite et à gauche, et la conviction qu'un châtiment bien plus terrible attendait ses victimes au delà de la tombe, lui causait une joie féroce. D'après la coutume arabe il récitait des vers en combattant. Ils exprimaient bien la pensée d'un fanatique qui se cramponne à la foi, afin de pouvoir haïr à son aise. «Tu meurs, criait-il à chacune de ses victimes, tu meurs, mais tes forfaits te survivent! Dieu nous l'a dit, il nous l'a dit dans son Livre: L'enfer attend les mécréants!» A la fin il succomba. Son frère utérin tomba à ses côtés, blessé à mort. «Puisque je meurs par les épées de ces hommes, je suis plus sûr d'aller en paradis, que si j'eusse été tué par les Dailemites païens;» telles furent ses dernières paroles. Ce fut une boucherie horrible. Parmi ceux qui succombèrent se trouvaient sept cents personnes qui savaient le Coran par cœur; quatre-vingts étaient revêtues du caractère sacré de

compagnons de Mahomet. Aucun des vénérables vieillards qui avaient combattu à Bedr, où le Prophète avait remporté sa première victoire sur les Mecquois, ne survécut à cette catastrophe funeste.

Les vainqueurs irrités entrèrent dans la ville, après que leur général leur eut donné la permission de la saccager pendant trois jours consécutifs. Embarrassés de leurs chevaux, les cavaliers galopèrent vers la mosquée pour en faire une écurie! Un seul Médinois s'y trouvait à cette heure; c'était Saîd, fils de Mosaiyab, le plus savant théologien de son époque. Il vit les Syriens entrer dans la mosquée et attacher leurs chevaux dans l'espace compris entre la chaire du Prophète et son tombeau, endroit sacré que Mahomet avait appelé un jardin du paradis!... A la vue de cet horrible sacrilége, Saîd, croyant que toute la nature était menacée d'un événement sinistre, resta immobile et plongé dans la stupeur. «Regardez donc cet imbécile, ce docteur,» se dirent les Syriens en ricanant; mais ils ne lui firent point de mal, ils avaient hâte d'aller piller.

On n'épargna rien. Les enfants furent emmenés en esclavage ou massacrés, les femmes violées; dans la suite un millier de ces malheureuses donnèrent la vie à autant de parias, flétris à jamais du nom d'*enfants de Harra*.

Parmi les prisonniers se trouvait Makil, fils de Sinân. Il mourait de soif et s'en plaignait amèrement.

Moslim se le fit amener et le reçut d'une mine aussi bienveillante que cela lui était possible.

— Tu as soif, n'est-ce pas, fils de Sinân? lui demanda-t-il.

— Oui, général.

— Donne-lui de cette boisson que le calife nous a donnée, dit Moslim en s'adressant à un de ses soldats.

Quand cet ordre eut été exécuté et que Makil eut bu:

— Tu n'as plus soif maintenant? reprit Moslim.

— Non, je n'ai plus soif.

— Eh bien, dit le général en changeant tout à coup de ton et de visage, tu as bu pour la dernière fois. Prépare-toi à mourir.

Le vieillard se mit à genoux et demanda grâce.

— Toi, tu espères que je t'épargne? N'est-ce pas toi que j'ai rencontré sur la route près de Tibérias, la nuit où tu retournais à Médine avec les autres députés? n'est-ce pas toi que j'ai entendu accabler Yézîd d'injures? et n'est-ce pas toi à qui j'ai entendu dire: «Dès que nous serons de retour à Médine, nous devrons déclarer solennellement que nous n'obéirons plus à ce libertin, fils d'un libertin; ensuite nous ferons bien de prêter hommage au fils d'un Emigré?» ... Eh bien, en ce moment-là j'ai juré que si jamais je te rencontrais de nouveau et que j'eusse ta vie en mon pouvoir, je te tuerais. Par Dieu, je tiendrai

mon serment! Que l'on tue cet homme!»

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ.

Ensuite les Médinois qui restaient encore dans la ville, car la plupart avaient déjà cherché leur salut dans la fuite, furent sommés de prêter serment à Yézîd. Ce n'était pas le serment ordinaire, le serment par lequel on s'engageait à obéir au calife tant qu'il obéirait lui-même au Coran et aux commandements de Mahomet; loin de là. Les Médinois devaient jurer d'être esclaves de Yézîd, esclaves qu'il pourrait affranchir ou vendre selon son bon plaisir, telle était la formule; ils devaient lui reconnaître un pouvoir illimité sur tout ce qu'ils possédaient, sur leurs femmes, sur leurs enfants, sur leur vie. La mort attendait ceux qui refuseraient de prêter cet horrible serment. Pourtant deux Coraichites déclarèrent avec fermeté qu'ils ne prêteraient que le serment qui avait toujours été en usage. Moslim ordonna aussitôt de leur couper la tête. Coraichite lui-même, Merwân osa blâmer cet ordre; mais Moslim, le piquant avec son bâton dans le ventre, lui dit rudement: «Par Dieu, si tu avais dit toi-même ce qu'ils ont osé dire, je t'aurais tué!» Néanmoins Merwân osa encore demander la grâce d'un autre qui était allié à sa famille et qui refusait également de jurer. Le général syrien ne se laissa point fléchir. Ce fut autre chose quand un Coraichite dont la mère appartenait à la tribu de Kinda, refusa le serment,

et qu'un des chefs de l'armée syrienne qui appartenait aux Sacoun, sous-tribu de Kinda, s'écria: «Le fils de notre sœur ne prêtera pas un tel serment.» Moslim l'en dispensa [1].

Les Arabes de Syrie avaient réglé leur compte avec les fils de ces sectaires fanatiques qui avaient inondé l'Arabie du sang de leurs pères. L'ancienne noblesse avait écrasé la nouvelle. Représentant de la vieille aristocratie mecquoise, Yézîd avait vengé et le meurtre du calife Othmân et les défaites que les Médinois, alors qu'ils combattaient sous la bannière de Mahomet, avaient fait éprouver à son aïeul. La réaction du principe païen contre le principe musulman avait été cruelle, terrible, inexorable. Jamais les Défenseurs ne se relevèrent de ce coup fatal; leur force fut brisée pour toujours. Leur ville presque déserte resta quelque temps abandonnée aux chiens, les champs d'alentour aux bêtes fauves [2], car la plupart des habitants, cherchant une patrie nouvelle et un sort moins dur dans un climat lointain, étaient allés joindre l'armée d'Afrique. Les autres étaient bien à plaindre; les Omaiyades ne laissèrent échapper aucune occasion pour les accabler sous le poids de leur dédain, de leur mépris, de leur haine impla-

1) Ibn-al-Athîr, t. III, fol. 78 r. — 79 v.; Samhoudî, fol 31 r. et suiv.; Ibn-Khaldoun, t. II, fol. 169 v. — 170 v.; *Raihân*, fol. 200 v., 201 r.

2) Samhoudî, fol. 31 r.

cable, pour les abreuver de dégoûts et d'amertumes. Dix ans après la bataille de Harra, Haddjâdj, gouverneur de la province, fit subir la marque à plusieurs saints vieillards qui avaient été compagnons de Mahomet. Pour lui chaque Médinois était un meurtrier d'Othmân, comme si ce crime, supposé même que les Défenseurs en eussent été plus coupables qu'ils ne l'étaient, n'eût pas été expié suffisamment par le massacre de Harra et le sac de Médine! Et quand Haddjâdj quitta la ville: «Dieu soit loué, s'écria-t-il, puisqu'il me permet de m'éloigner de la plus impure de toutes les cités, de celle qui a toujours récompensé les bontés du calife par des perfidies et des révoltes! Par Dieu, si mon souverain ne m'ordonnait pas dans chacune de ses lettres d'épargner ces infâmes, je détruirais leur ville et je leur ferais pousser des gémissements autour de la chaire du Prophète!» Ces paroles ayant été rapportées à l'un des vieillards que Haddjâdj avait fait flétrir, il dit: «Un terrible châtiment l'attend dans l'autre vie! Ce qu'il a dit est digne de Pharaon [1].» Hélas! la conviction que leurs tyrans seraient torturés dans les flammes éternelles, c'était dorénavant l'unique consolation de ces malheureux et leur unique espérance. Mais cette consolation, ils se la donnèrent abondamment. Prédictions des compagnons de Mahomet, pro-

---

1) Ibn-al-Athîr, t. IV, fol. 17 r.

phéties de Mahomet lui-même, miracles opérés en leur faveur, ils acceptèrent tout avec une crédulité avide et insatiable. Le théologien Saîd qui se trouvait dans la mosquée au moment où les cavaliers syriens vinrent en faire une écurie, racontait à qui voulait l'entendre, qu'étant resté dans le temple il avait entendu, à l'heure de la prière, sortir du tombeau du Prophète une voix qui proféra les paroles solennelles destinées à annoncer cette heure[1]. Dans le terrible Moslim, l'homme de Mozaina, les Médinois voyaient le monstre le plus hideux que la terre eût porté jusque-là; ils croyaient qu'il ne trouverait un émule qu'à la fin des siècles et dans un homme de cette même tribu; ils racontaient que le Prophète avait dit: «Les derniers qui seront ressuscités, ce seront deux hommes de Mozaina. Ils trouveront la terre inhabitée. Ils viendront à Médine, où ils ne verront que des bêtes fauves. Alors deux anges descendront du ciel, les jetteront sur le ventre et les traîneront ainsi vers l'endroit où se trouveront les autres hommes[2]»....

Opprimés, en butte à tous les outrages, foulés aux pieds, il ne restait aux Médinois d'autre parti à prendre que d'imiter l'exemple que leur avaient donné leurs concitoyens qui s'étaient enrôlés dans l'armée

1) Samhoudî; *Raihân.*
2) Samhoudî, fol. 30 r.

d'Afrique. C'est ce qu'ils firent. De l'Afrique, ils allèrent en Espagne. Presque tous les descendants des anciens Défenseurs se trouvaient dans l'armée avec laquelle Mousâ passa le Détroit. C'est en Espagne qu'ils s'établirent, principalement dans les provinces de l'est et de l'ouest, où leur tribu devint la plus nombreuse de toutes [1]. A Médine ils avaient disparu. Lorsqu'un voyageur du XIII[e] siècle arriva dans cette ville et qu'il s'informa par curiosité si des descendants des Défenseurs s'y trouvaient encore, on ne put lui montrer qu'un seul homme et une seule femme, tous les deux déjà vieux [2]. Il est donc permis de révoquer en doute l'origine illustre de cette dizaine de pauvres familles qui demeurent aujourd'hui dans les faubourgs de Médine et qui prétendent descendre des Défenseurs [3].

Mais même en Espagne, les Défenseurs ne furent pas à l'abri de la haine des Arabes de Syrie. C'est sur les bords du Guadalquivir que nous verrons la lutte recommencer, à une époque où l'Espagne avait pour gouverneur un Coraichite qui, dans la désastreuse bataille de Harra, avait combattu dans les rangs de l'armée médinoise, et qui, après la déroute,

1) Maccarî, t. I, p. 187.

2) Le même, *ibid.*

3) Voyez Burckhardt, *Travels in Arabia*, t. II, p. 237. D'après Burton (*Pilgrimage*, t. II, p. 1), il n'y aurait à Médine que quatre de ces familles.

avait pris la fuite pour joindre l'armée d'Afrique.

Ce qui appelle maintenant notre attention, c'est une lutte d'une nature différente, mais qui se continua aussi dans la péninsule espagnole. En la racontant, nous aurons l'occasion de reparler en passant d'Abdallâh, fils de Zobair, et de voir que le sort de cet autre représentant des compagnons de Mahomet ne fut pas moins malheureux que ne l'avait été celui des Médinois.

VI.

Si l'on en excepte les luttes soulevées par ces principes fondamentaux qui ont toujours été en litige et qui le seront éternellement, il n'y en a point qui, en Asie comme en Europe, parmi les musulmans comme parmi les chrétiens, aient eu plus de persistance que celles qui provenaient de l'antipathie de race; antipathie qui, se perpétuant à travers les siècles, survit longtemps à toutes les révolutions politiques, sociales et religieuses. Incidemment nous avons déjà eu l'occasion de dire que la nation arabe se composait de deux peuples distincts et ennemis l'un de l'autre; mais c'est ici l'endroit d'exposer ce fait avec plus de précision et avec les développements nécessaires.

Suivant la coutume des Orientaux qui font descendre toute une nation d'un seul homme, le plus ancien de ces deux peuples se disait issu d'un certain Cahtân, personnage que les Arabes, quand ils eurent fait connaissance avec la Bible, ont identifié avec Yoctan, l'un des descendants de Sem selon la Genèse. La postérité de Cahtân avait envahi l'Arabie méri-

dionale, plusieurs siècles avant notre ère, et subjugué la race, d'origine incertaine, qui habitait ce pays. Les Cahtânides portent ordinairement le nom de Yéménites, emprunté à la province la plus florissante de l'Arabie méridionale, et c'est ainsi que nous les appellerons dans la suite.

L'autre peuple, issu d'Adnân, l'un des descendants d'Ismaël, à ce que l'on prétend, habitait le Hidjâz, province qui s'étend depuis la Palestine jusqu'au Yémen et dans laquelle se trouvent la Mecque et Médine; le Nadjd, c'est-à-dire le vaste plateau, parsemé de quelques ondulations de terrain, qui occupe toute l'Arabie centrale; bref, le nord de l'Arabie. On lui donne le nom de Maäddites, de Nizârites, de Modharites ou de Caisites; noms qui indiquent tous le même peuple ou une partie de ce peuple; car Cais descendait de Modhar; celui-ci était l'un des fils de Nizâr, et Nizâr était fils de Maädd. Pour désigner cette race nous employerons le terme de Maäddites.

Dans l'histoire de l'Europe il n'y a rien d'analogue à la haine, quelquefois sourde, plus souvent flagrante, des deux peuples arabes, qui s'entr'égorgeaient sur le prétexte le plus futile. Ainsi le territoire de Damas fut, pendant deux années, le théâtre d'une guerre cruelle, parce qu'un Maäddite avait cueilli un melon dans le jardin d'un Yéménite [1], et dans la pro-

1) Abou-'l-fedâ, t. II, p. 64.

vince de Murcie le sang coula à grands flots durant sept années, parce qu'un Maäddite, longeant par hasard la terre d'un Yéménite, avait détaché, sans y penser, une feuille de vigne [1]. Ce n'est pas qu'en Europe l'antipathie de race n'ait été très-forte aussi, mais du moins elle y était motivée; il y avait eu conquête et asservissement. En Arabie, au contraire, l'une des deux races n'avait point été opprimée par l'autre. Anciennement, il est vrai, une partie des Maäddites, ceux du Nadjd, reconnaissaient la souveraineté du roi du Yémen et lui payaient un tribut; mais c'est qu'ils le voulaient bien; c'est qu'il fallait à ces hordes anarchiques un maître qui les empêchât de s'entre-tuer, et que ce maître ne pouvait être choisi dans l'une de leurs familles, parce que les autres auraient refusé de lui obéir. Aussi quand les tribus maäddites, après s'être réunies momentanément sous un chef de leur choix, s'étaient affranchies de cette dépendance, comme cela arrivait de temps en temps, des guerres civiles les forçaient bientôt d'y revenir. N'ayant à choisir qu'entre l'anarchie et la domination étrangère, les chefs des tribus se disaient après une longue guerre civile: «Nous n'avons d'autre parti à prendre que de nous donner de nouveau au roi du Yémen, auquel nous payerons un tribut en brebis et en chameaux, et qui empêchera le fort d'é-

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 84.

craser le faible [1].» Plus tard, lorsque le Yémen eut été conquis par les Abyssins, les Maäddites du Nadjd avaient accordé de leur plein gré à un autre prince d'origine yéménite, au roi de Hîra, la faible autorité qu'ils avaient donnée jusque-là au roi du Yémen. Entre une soumission si spontanée et l'asservissement par un peuple étranger, il y a une différence énorme.

En Europe, d'ailleurs, la diversité d'idiomes et de coutumes élevait une barrière insurmontable entre les deux peuples que la conquête avait violemment réunis sur le même sol. Il n'en était pas de même dans l'empire musulman. Longtemps avant Mahomet la langue yéménite ou himyarique, comme on l'appelle, née du mélange de l'arabe et de l'idiome des vaincus, avait cédé la place à l'arabe pur, la langue des Maäddites, lesquels avaient acquis une certaine prépondérance intellectuelle. Sauf quelques légères différences de dialecte, les deux peuples parlaient donc la même langue, et jamais l'on ne trouve que, dans les armées musulmanes, un Maäddite ait eu de la peine à comprendre un Yéménite [2]. Ils avaient en outre les mêmes goûts, les mêmes idées, les mêmes coutumes, car, des deux côtés, la grande masse de la nation était nomade. Enfin, ayant adopté tous

1) Caussin, t. II, p. 285.

2) Dans le Mahra, il est vrai, l'ancienne langue s'était conservée, et les autres Arabes ne comprenaient presque pas la langue de cette province. Voyez Içtakhrî, p. 14.

les deux l'islamisme, ils avaient la même religion. En un mot, la différence qui existait entre eux était bien moins sensible que celle qui existait entre tel et tel peuple germanique dans le temps où les barbares vinrent inonder l'empire romain.

Et pourtant, bien que les raisons qui expliquent l'antipathie de race en Europe n'existent pas en Orient, cette antipathie y porte un caractère de ténacité que l'on ne trouve pas chez nous. Au bout de trois ou quatre cents ans l'hostilité originelle s'est effacée en Europe: parmi les Bédouins elle dure depuis vingt-cinq siècles; elle remonte aux premiers temps historiques de la nation, et de nos jours elle est encore loin d'être éteinte [1]. «L'hostilité originelle, disait un ancien poète, nous vient de nos ancêtres, et tant que ceux-ci auront des descendants, elle subsistera [2].» Et puis elle n'a point eu en Europe ce caractère atroce qu'elle a eu en Orient; elle n'a point étouffé chez nos aïeux les sentiments les plus doux et les plus sacrés de la nature; un fils n'a point méprisé, n'a point haï sa mère pour la seule raison qu'elle appartenait à une autre race que son père. «Vous priez

1) Voyez sur ce dernier point, Volney, *Voyage en Syrie et en Egypte*, t. I, p. 440; Journ. asiat. allemand, t. V, p. 501, t. VI, p. 389, 390; Robinson, *La Palestine*, t. II, p. 481, 601 de la traduction allemande, et la note dans laquelle l'auteur renvoie aux voyages de Niebuhr et de Burckhardt.

2) *Hamâsa* de Bohtorî, man. de Leyde, p. 35.

pour votre père, dit quelqu'un à un Yéménite qui faisait la procession solennelle autour du temple de la Mecque; mais pourquoi ne priez-vous pas pour votre mère? — Pour ma mère? répliqua le Yéménite d'un air de dédain; comment pourrais-je prier pour elle? Elle était de la race de Maädd![1] »

Cette haine qui se prolonge de génération en génération, en dépit d'une entière communauté de langue, de droits, de coutumes, d'idées, de religion, et même jusqu'à un certain point d'origine, puisque les deux peuples sont l'un et l'autre de race sémitique, cette haine qui ne s'explique point par des antécédents, elle est dans le sang, c'est tout ce que l'on peut en dire; et probablement les Arabes du VII[e] siècle auraient été aussi peu capables d'en déterminer la véritable cause, que les Yéménites qui parcourent aujourd'hui les déserts de la province de Jérusalem, et qui, quand les voyageurs leur demandent pour quel motif ils sont ennemis jurés des Caisites (Maäddites) de la province d'Hébron, répondent qu'ils n'en savent absolument rien, si ce n'est que cette haine réciproque date d'un temps immémorial[2].

L'islamisme, loin de diminuer l'aversion instinctive des deux peuples, lui a donné une vigueur et une vivacité qu'elle n'avait point auparavant. S'observant

1) Mobarrad, p. 195.
2) Robinson, t. II, p. 601.

toujours avec défiance, les Yéménites et les Maäddites furent forcés désormais de combattre sous la même bannière, de vivre sur le même sol, de diviser les fruits de la conquête, et ces relations continuelles, ces rapports journaliers, engendrèrent autant de disputes et de rixes. En même temps cette inimitié acquit un intérêt et une importance qu'elle ne pouvait avoir alors qu'elle était restreinte à un coin presque ignoré de l'Asie. Dorénavant elle ensanglanta l'Espagne et la Sicile comme les déserts de l'Atlas et les rives du Gange, et elle exerça une influence considérable, non-seulement sur le sort des peuples vaincus, mais encore sur la destinée de toutes les nations romanes et germaniques, puisqu'elle arrêta les musulmans dans la voie de leurs conquêtes, au moment où ils menaçaient la France et tout l'Occident.

Dans toute l'étendue de l'empire musulman, les deux peuples se sont combattus; mais cet empire était trop vaste et il n'y avait pas assez d'unité entre les tribus, pour que la lutte pût être simultanée et dirigée vers un but fixé d'avance. Chaque province eut donc sa guerre particulière, sa guerre à elle, et les noms des deux partis, empruntés aux deux tribus qui, dans la localité où l'on se combattait, étaient les plus nombreuses, différaient presque partout. Dans le Khorâsân, par exemple, les Yéménites portaient le nom d'Azdites et les Maäddites celui de Témîmites, parce que les tribus d'Azd et de Témîm y étaient

les plus considérables[1]. En Syrie, province dont nous aurons à nous occuper principalement, il y avait d'un côté les Kelbites et de l'autre les Caisites. Les premiers, d'origine yéménite, y formaient la majorité de la population arabe[2], car sous le califat d'Abou-Becr et d'Omar, lorsque beaucoup de tribus yéménites allèrent s'établir en Syrie, les Maäddites préférèrent de se fixer en Irâc[3].

Les Kelbites et les Caisites étaient également attachés à Moâwia qui, grâce à sa politique prudente et sage, sut maintenir parmi eux un certain équilibre et se concilier l'affection des uns comme des autres. Cependant, quelque bien calculées que fussent ses mesures, il ne put empêcher que leur haine réciproque n'éclatât de temps en temps; sous son règne les Kelbites et les Fezâra, tribu des Caisites, se livrèrent même une bataille à Banât-Cain[4], et Moâwia éprouva des difficultés de la part des Caisites lorsqu'il voulut faire reconnaître Yézîd pour son successeur, car la mère de Yézîd était une Kelbite; elle était fille de Mâlic ibn-Bahdal, le chef de cette tribu, et pour les Caisites, Yézîd, élevé dans le désert de Semâwa,

---

1) *Commentaire de Soccarî sur le Divan de Ferazdac*, man. d'Oxford, fol. 93 v.

2) Içtakhrî, p. 18.

3) Tabarî, t. II, p. 254; Abou-Ismâîl al-Baçrî, *Fotouh as-Châm*, p. 12, 195.

4) Wüstenfeld, *Tables généalogiques*, p. 265.

parmi la famille de sa mère, n'était plus un Omaiyade, c'était un Kelbite[1]. On ignore de quelle manière Moâwia gagna leurs suffrages; on sait seulement qu'à la fin ils reconnurent Yézîd pour l'héritier présomptif du trône et qu'ils lui restèrent fidèles tant qu'il régna. Mais son règne ne dura que trois années. Il mourut en novembre 683, deux mois et demi après la bataille de Harra, âgé de trente-huit ans seulement.

A sa mort l'immense empire se trouva tout à coup sans maître. Ce n'est pas que Yézîd mourût sans laisser de fils, il en laissa plusieurs; mais le califat n'était pas héréditaire, il était électif. Ce grand principe n'avait pas été posé par Mahomet, lequel n'avait rien décidé à cet égard, mais par le calife Omar qui ne manquait pas aussi absolument que le Prophète d'esprit politique, et qui jouissait, comme législateur, d'une autorité incontestée. C'est lui qui avait dit dans une harangue prononcée dans la mosquée de Médine: « Si quelqu'un s'avise de proclamer un homme pour souverain, sans que tous les musulmans en aient délibéré, cette inauguration sera nulle[2].» Il est vrai que l'on avait toujours éludé l'application du principe, et que Yézîd lui-même n'avait pas été élu par la nation; mais du moins son père avait pris la précau-

1) *Hamâsa*, p. 319, 658.

2) *Sîrat ar-rasoul*, dans le *Journal des savants* de 1832, p. 542.

tion de lui faire prêter serment comme à son successeur futur. Cette précaution, Yézîd l'avait négligée; la mort l'avait surpris à la fleur de l'âge, et son fils aîné, qui s'appelait Moâwia comme son aïeul, n'avait aucun droit au califat. Cependant il aurait probablement réussi à se faire reconnaître, si les Syriens, les faiseurs de califes à cette époque, eussent été d'accord pour le soutenir. Ils ne l'étaient pas, et Moâwia lui-même, dit-on, ne voulait pas du trône. Le plus profond mystère enveloppe les sentiments de ce jeune homme. S'il fallait en croire les historiens musulmans, Moâwia n'aurait ressemblé en rien à son père; à ses yeux la bonne cause aurait été celle que défendaient les Médinois, et, ayant appris la victoire de Harra, le pillage de Médine et la mort des vieux compagnons de Mahomet, il aurait fondu en larmes [1]. Mais ces historiens qui, prévenus d'idées théologiques, ont quelquefois faussé l'histoire, se trouvent en opposition avec un chroniqueur espagnol presque contemporain [2] qui, pour ainsi dire, écrivait sous la dictée des Syriens établis en Espagne, et qui affirme que Moâwia était la fidèle image de son père. Quoi qu'il en soit, les Caisites ne voulaient pas obéir à un prince qui avait une Kelbite pour aïeule et une Kelbite pour mère; ils ne voulaient pas de la domina-

1) *Raihân*, fol. 202 r.
2) Isidore, c. 18.

tion du Kelbite Hassân ibn-Mâlic ibn-Bahdal, gouverneur de la Palestine et du district du Jourdain, qui avait pris la conduite des affaires au nom de son arrière-neveu [1]. Partout ils prirent une attitude hostile, et un de leurs chefs, Zofar, de la tribu de Kilâb, leva l'étendard de la révolte dans le district de Kinnesrîn, dont il chassa le gouverneur Kelbite, Saîd ibn-Bahdal. Comme il fallait bien opposer un prétendant à celui des Kelbites, Zofar se déclara pour Abdallâh, fils de Zobair, dont la cause était au fond parfaitement indifférente aux Caisites. Le parti pieux venait d'acquérir un allié bien étrange. Puisqu'il allait soutenir les intérêts des fils des compagnons de Mahomet, Zofar crut de son devoir de prononcer en chaire un sermon édifiant. Mais quoique grand orateur et excellent poète, comme les Arabes païens l'avaient été, il n'était pas habitué malheureusement aux formules religieuses, au style onctueux. Quand il eut prononcé la moitié de sa première phrase, il demeura court. Et ses frères d'armes de rire aux éclats [2].

Moâwia II ne survécut à son père que quarante jours, ou deux mois, ou trois mois; — on ne le sait pas au juste et il importe peu de le savoir. La confusion était au comble. Les provinces, lasses d'être

1) *Hamâsa*, p. 319; cf. *Raihân*, fol. 187 r.
2) *Raihân*, fol. 187 r.

traitées par les Syriens en pays conquis, avaient secoué le joug. Dans l'Irâc on faisait chaque jour un calife ou un émir, et le lendemain on le défaisait [1]. Ibn-Bahdal n'avait pas encore arrêté son plan; tantôt il voulait se faire déclarer calife, tantôt, voyant qu'il ne serait reconnu que par ses Kelbites, il se déclarait prêt à obéir à l'Omaiyade que le peuple choisirait [2]. Mais comme il y avait fort peu de chances de succès, il était difficile de trouver un Omaiyade qui voulût se prêter au triste rôle de prétendant. Walîd, petit-fils d'Abou-Sofyân et ancien gouverneur de Médine, l'avait accepté: frappé de la peste au moment où il faisait la prière sur le corps de Moâwia II, il était tombé mort [3]. Ibn-Bahdal eût bien voulu donner le califat à Khâlid, frère de Moâwia II, mais comme celui-ci ne comptait que seize ans et que les Arabes ne veulent obéir qu'à un adulte, il ne l'osa pas. Il l'offrit donc à Othmân: celui-ci, qui croyait la cause de sa famille entièrement perdue, refusa, et alla joindre l'heureux prétendant Ibn-Zobair, dont le parti s'augmentait de jour en jour. En Syrie tous les Caisites se déclarèrent pour lui. Déjà maîtres de Kinnesrîn, ils le devinrent bientôt de la Palestine, et le gouverneur d'Emèse, Nomân, fils de Bachîr,

1) *Voir* Ibn-Khaldoun, t. II, fol. 171 r. et v.
2) *Hamâsa*, p. 319.
3) Ibn-Khaldoun, t. II, fol. 170 v.

le Défenseur, se déclara aussi pour Ibn-Zobair [1]. Ibn-Bahdal, au contraire, ne pouvait compter que sur un seul district, celui du Jourdain, le moins considérable des cinq districts de la Syrie [2]. Là on avait juré de lui obéir, mais à condition qu'il ne donnerait pas le califat à un fils de Yézîd, puisqu'ils étaient trop jeunes. Quant au district de Damas, le plus important de tous, son gouverneur Dhahhâc, de la tribu de Fihr [3], n'était d'aucun parti. Il n'était pas d'accord avec soi-même: ancien commandant de la garde de Moâwia I[er] et l'un de ses confidents les plus intimes, il ne voulait pas du prétendant mecquois; Maäddite, il ne voulait pas faire cause commune avec le chef des Kelbites; de là ses hésitations et sa neutralité. Afin de sonder ses intentions et celles du peuple de Damas, Ibn-Bahdal lui envoya une lettre, destinée à être lue dans la mosquée le vendredi. Cette lettre était pleine des louanges des Omaiyades et d'invectives contre Ibn-Zobair; mais comme Ibn-Bahdal craignait que Dhahhâc ne refusât d'en faire la lecture devant le peuple, il prit soin d'en donner une copie à son messager et de lui dire: «Si Dhahhâc ne lit pas celle-là aux Arabes de Damas, tu leur liras celle-ci.» Ce qu'il avait prévu arriva. Le

1) *Raihân*, fol. 187 r.; Ibn-Khaldoun, fol. 172 r.
2) *Voir* Içtakhrî, p. 37.
3) Les Fihr étaient les Coraichites de la banlieue de la Mecque.

vendredi, quand Dhahhâc fut monté en chaire, il ne dit pas le moindre mot au sujet de la lettre qu'il avait reçue. Alors le messager d'Ibn-Bahdal se leva et la lut devant le peuple. Cette lecture à peine achevée, des cris s'élevèrent de tous côtés. «Ibn-Bahdal dit vrai!» criaient les uns; «non, il ment!» criaient les autres. Le tumulte devint effroyable, et l'enceinte sacrée qui, comme partout dans les pays musulmans, servait tant aux cérémonies religieuses qu'aux délibérations politiques, retentissait des injures dont les Kelbites et les Caisites se chargeaient les uns les autres. A la fin Dhahhâc obtint le silence, acheva la cérémonie religieuse, et persista à ne point se prononcer [1].

Telle était la situation de la Syrie, lorsque les soldats de Moslim rentrèrent dans leur pays natal. Mais ce n'était plus Moslim qui les commandait, et voici en peu de mots ce qui était arrivé dans l'intervalle.

Depuis la prise de Médine, Moslim, déjà bien malade à l'époque de la bataille de Harra, avait renoncé au régime rigoureux que les médecins lui avaient prescrit. «Maintenant que j'ai châtié les rebelles, je mourrai content, avait-il dit; et comme j'ai tué les meurtriers d'Othmân, Dieu me pardonnera mes péchés [2].» Arrivé avec son armée à trois journées de

1) Ibn-Khaldoun, fol. 172 r.

2) Abou-'l-mahâsin, *apud* Weil, t. I, p. 331, dans la note.

distance de la Mecque et sentant sa fin approcher, il fit venir le général Hoçain, qui avait été désigné par Yézîd pour commander l'armée dans le cas où Moslim viendrait à mourir. Hoçain était de la tribu de Sacoun et par conséquent Kelbite comme Moslim; mais Moslim le méprisait, car il doutait de sa pénétration et de sa fermeté. L'apostrophant donc avec cette franchise brutale qui formait le fond de son caractère et qu'il ne nous est pas permis de pallier, il lui dit: «Ane que tu es, tu vas prendre le commandement à ma place. Je ne te le confierais pas, moi, mais il faut que la volonté du calife s'exécute. Ecoute maintenant mes conseils; je sais que tu en as besoin, car je te connais. Tiens-toi sur tes gardes contre les ruses des Coraichites, ferme l'oreille à leurs discours mielleux, et souviens-toi qu'arrivé devant la Mecque, tu n'auras que trois choses à faire: combattre à outrance, enchaîner les habitants de la ville et retourner en Syrie[1].» Cela dit, il rendit le dernier soupir.

Hoçain, quand il eut mis le siége devant la Mecque, se comporta comme s'il eût pris à tâche de prouver que les préventions de Moslim à son égard n'étaient nullement fondées. Loin de manquer d'audace, loin de se laisser arrêter par des scrupules re-

1) Fâkihî, fol. 400 v.; *Raihân*, fol. 201 v.; Ibn-Khaldoun, fol. 170 v.

ligieux, il enchérit sur les sacriléges de Moslim lui-même. Ses balistes firent pleuvoir sur le temple, la Caba, des pierres énormes qui écrasèrent les colonnes de l'édifice. A son instigation, un cavalier syrien darda, pendant la nuit, une torche attachée à l'extrémité de sa lance sur le pavillon d'Ibn-Zobair, dressé dans le préau de la mosquée. Le pavillon s'embrasa à l'instant, et la flamme s'étant communiquée aux voiles qui enveloppaient le temple, la sainte Caba, la plus révérée de toutes les mosquées musulmanes, fut entièrement consumée[1].... De leur côté les Mecquois, secondés par une foule de non-conformistes qui, oubliant momentanément leur haine contre la haute Eglise, étaient accourus pleins d'enthousiasme pour défendre le territoire sacré, soutenaient le siége avec un grand courage, lorsque la nouvelle de la mort de Yézîd vint changer tout à coup la face des affaires. Au fils de Zobair cette nouvelle inattendue causa une joie indicible; pour Hoçain elle fut un coup de foudre. Ce général, esprit froid, égoïste et calculateur, au lieu que Moslim avait été dévoué corps et âme aux maîtres qu'il servait, connaissait trop bien la fermentation des partis en Syrie, pour ne pas prévoir qu'une guerre civile y éclaterait, et ne se

1) Il y a d'autres traditions sur la cause de cet incendie; mais celle que je donne dans le texte paraît la seule vraie à Ibn-Khaldoun (fol. 170 v.); c'est aussi la seule qui se trouve chez l'auteur le plus ancien et le plus digne de foi, Fâkihî (fol. 400 v.).

faisant point illusion sur la faiblesse des Omaiyades, il vit dans la soumission au calife mecquois l'unique remède contre l'anarchie, l'unique moyen de salut pour son armée gravement compromise et pour lui-même qui l'était plus encore. Il fit donc inviter Ibn-Zobair à s'aboucher avec lui la nuit suivante dans un lieu qu'il nomma. Ibn-Zobair s'étant trouvé à cette conférence, Hoçain lui dit à voix basse, afin que les Syriens ne pussent l'entendre :

— Je suis prêt à te reconnaître pour calife, mais à condition que tu t'engages à proclamer une amnistie générale et à ne tirer aucune vengeance du sang répandu pendant le siége de la Mecque et dans la bataille de Harra.

— Non, lui répondit Ibn-Zobair à haute voix, je ne serais point encore satisfait, si je tuais dix ennemis pour chacun de mes compagnons.

— Maudit soit celui qui te regardera désormais comme un homme d'esprit, s'écria alors Hoçain. J'avais cru jusqu'à présent à ta prudence ; mais quand je te parle bas, tu réponds à voix haute ; je t'offre le califat, et tu me menaces de la mort !

Certain désormais qu'entre lui et cet homme la réconciliation n'était pas possible, Hoçain rompit aussitôt la conférence et reprit avec son armée le chemin de la Syrie. En route il rencontra Merwân. Rentré dans Médine après la bataille de Harra, mais expulsé de nouveau de cette ville sur l'ordre d'Ibn-Zobair,

Merwân s'était rendu à Damas. Là il avait trouvé la cause de sa famille à peu près désespérée, et dans une entrevue avec Dhahhâc, il s'était engagé à se rendre à la Mecque, afin d'annoncer à Ibn-Zobair que les Syriens étaient prêts à obéir à ses ordres [1]: c'était le meilleur moyen pour gagner les bonnes grâces de son ancien ennemi. Ce fut donc pendant son voyage de Damas à la Mecque que Merwân rencontra Hoçain [2]. Ce général, après l'avoir assuré qu'il ne reconnaîtrait point le prétendant mecquois, lui déclara que s'il avait le courage de relever la bannière omaiyade, il pourrait compter sur son appui. Merwân ayant accepté cette proposition, on résolut de convoquer à Djâbia une espèce de diète où l'on délibérerait sur le choix d'un calife.

Invités à se rendre à cette diète, Ibn-Bahdal et ses Kelbites le firent. Dhahhâc promit aussi de venir et s'excusa sur la conduite qu'il avait tenue jusque-là. En effet, il se mit en marche avec les siens; mais en route les Caisites, persuadés que les Kelbites ne donneraient leurs suffrages qu'à celui qui était allié à leur tribu, à Khâlid, le jeune frère de Moâwia II, refusèrent d'aller plus loin. Dhahhâc retourna donc sur ses pas et alla se camper dans la prairie de Râ-

1) *Raihân*, fol. 187 v.; *Hamâsa*, p. 318.
2) Ibn-Khaldoun, fol. 172 v.

hit, à l'est de Damas[1]. Cependant les Caisites comprirent que leur querelle avec les Kelbites allait bientôt se vider par les armes, et plus le moment décisif approchait, plus ils sentaient la monstruosité de leur coalition avec le chef du parti pieux. Comme ils avaient beaucoup plus de sympathie pour Dhahhâc, l'ancien frère d'armes de Moâwia Ier, ils lui dirent: «Pourquoi ne vous déclareriez-vous pas calife? Vous ne valez pas moins qu'Ibn-Bahdal ou Ibn-Zobair.» Flatté de ces paroles et trop heureux de pouvoir sortir de sa fausse position, Dhahhâc ne s'opposa point à la proposition des Caisites et reçut leurs serments[2].

Quant aux délibérations des Kelbites réunis à Djâbia, elles ne durèrent pas moins de quarante jours. Ibn-Bahdal et ses amis voulaient donner le califat à Khâlid — les Caisites ne se trompaient pas quand ils leur supposaient ce dessein — et Hoçain ne put faire accepter son candidat, Merwân. Il avait beau dire: «Eh quoi! Nos ennemis nous opposent un homme âgé, et nous leur opposerions un jeune homme presque enfant encore?» on lui répondait què Merwân était trop puissant. «Si Merwân obtient le califat, disait-on, nous serons ses esclaves; il a dix fils, dix

1) *Raihân*, fol. 187 v.; *Hamâsa;* Ibn-Khaldoun, fol. 172 r. et v.

2) *Hamâsa*, p. 318.

frères, dix neveux[1].» On le considérait d'ailleurs comme un étranger. La branche des Omaiyades à laquelle appartenait Khâlid était naturalisée en Syrie, mais Merwân et sa famille avaient toujours habité Médine[2]. Toutefois Ibn-Bahdal et ses amis cédèrent enfin; ils acceptèrent Merwân, mais ils lui firent sentir qu'en lui conférant le califat, ils lui montraient une grande faveur, et ils lui prescrivirent des conditions aussi dures qu'humiliantes. Merwân dut s'engager solennellement à confier tous les emplois importants aux Kelbites, à ne gouverner que d'après leurs conseils, à leur payer annuellement une somme fort considérable[3]. Ibn-Bahdal fit décréter en outre que le jeune Khâlid serait le successeur de Merwân et qu'en attendant il aurait le gouvernement d'Emèse[4]. Tout ayant été réglé ainsi, l'un des chefs de la tribu de Sacoun, Mâlic, fils de Hobaira, qui s'était montré zélé partisan de Khâlid, dit à Merwân d'un air hautain et menaçant: «Nous ne te prêterons point le serment que l'on prête au calife, au successeur du Prophète, car en combattant sous ta bannière, nous n'avons en vue que les biens de ce monde. Si donc tu nous traites bien, comme l'ont fait Moâwia et Yé-

1) Ibn-Khaldoun, fol. 172 v.
2) Voir *Hamâsa*, p. 659, vs. 5 du poème.
3) Masoudî. — Tout cela ressemblait assez à la *capitulation* que la noblesse danoise faisait jurer par celui qu'elle avait élu roi.
4) Ibn-Khaldoun.

zîd, nous l'aiderons; sinon, tu éprouveras à tes dépens que nous n'avons pas plus de prédilection pour toi que pour un autre Coraichite [1].»

La diète de Djâbia s'étant terminée à la fin du mois de juin de l'année 684 [2], plus de sept mois après la mort de Yézîd, Merwân, accompagné des Kelb, des Ghassân, des Sacsac, des Sacoun et d'autres tribus yéménites, marcha contre Dhahhâc, auquel les trois gouverneurs qui tenaient son parti avaient envoyé leurs contingents. Zofar commandait en personne les soldats de Kinnesrîn, sa province. Pendant sa marche, Merwân reçut une nouvelle aussi inattendue qu'agréable: Damas s'était déclaré pour lui. Un chef de la tribu de Ghassân, au lieu de se rendre à Djâbia, s'était tenu caché dans la capitale. Ayant rassemblé les Yéménites quand il eut appris l'élection de Merwân, il s'était emparé de Damas par un coup de main, et avait forcé le gouverneur, nommé par Dhahhâc, à chercher son salut dans une fuite tellement précipitée, qu'il ne put même emporter le trésor public. L'audacieux Ghassânite s'empressa d'informer Merwân du succès de son entreprise et de lui envoyer de l'argent, des armes et des soldats [3].

Quand les deux armées, ou plutôt les deux peu-

1) Masoudî.
2) Ibn-Khaldoun.
3) Ibn-al-Athîr, t. III, fol. 84 v.; Ibn-Khaldoun.

ples, furent en présence dans la prairie de Râhit, vingt jours se passèrent d'abord en escarmouches et en duels. Enfin le combat devint général. Il fut sanglant comme nul autre ne l'avait jamais été, dit un historien arabe, et les Caisites, après avoir perdu quatre-vingts de leurs chefs, parmi lesquels se trouvait Dhahhâc lui-même, essuyèrent une déroute complète[1].

Entre Kelbites et Caisites, cette bataille de la Prairie ne s'oublia jamais, et soixante-douze ans plus tard, elle recommença, pour ainsi dire, en Espagne. C'était là le sujet que les poètes des deux factions rivales traitaient de préférence à tout autre; d'un côté, ce sont des chants de joie et de triomphe, de l'autre, des cris de douleur et de vengeance.

Au moment où tout fuyait, Zofar avait à ses côtés deux chefs de la tribu de Solaim. Son coursier fut le seul qui pût lutter de vitesse avec ceux des Kelbites qui les poursuivaient, et ses deux compagnons, voyant que les ennemis allaient les atteindre, lui crièrent: «Fuyez, Zofar, fuyez; on va nous tuer.» Poussant son cheval, Zofar se sauva; ses deux amis furent massacrés[2].

---

1) Ibn-al-Athîr; Ibn-Khaldoun. Voir la note B, à la fin de ce volume.

2) Masoudî.

Quel bonheur, dit-il plus tard, quel bonheur pourrais-je encore goûter, depuis que j'ai abandonné Ibn-Amr et Ibn-Man, depuis que Hammâm [1] a été tué? Jamais personne ne m'avait vu lâche; mais pendant ce soir funeste, lorsqu'on me poursuivait, lorsque, environné d'ennemis, personne ne venait me secourir, ce soir-là j'ai abandonné mes deux amis et je me suis sauvé en lâche!... Un seul jour de faiblesse effacera-t-il donc tous mes exploits, toutes mes actions héroïques? Laisserons-nous les Kelbites en repos? Nos lances ne les frapperont-elles pas? Nos frères tombés à Râhit, ne seront-ils pas vengés?... Sans doute, l'herbe repoussera sur la terre fraîchement remuée qui couvre leurs ossements; mais jamais nous ne les oublierons, et toujours nous aurons pour nos ennemis une haine implacable. Donne-moi mes armes, femme! A mon avis, la guerre doit être perpétuelle. Certes, la bataille de Râhit a ouvert un abîme entre Merwân et nous [2].

Un poète kelbite lui répondit dans un poème dont il ne nous reste que ces deux vers:

Certes, depuis la bataille de Râhit Zofar a gagné une maladie dont il ne guérira jamais. Jamais il ne cessera de pleurer les Solaim, les Amir et les Dhobyân, tués dans ce combat, et, trompé dans ses plus chères espérances, il renouvellera sans relâche par ses vers la douleur des veuves et des orphelines [3].

---

1) Chef des Nomair; voyez *Hamâsa*, p. 318.

2) Masoudî; *Hamâsa*, p. 72; *Raihân*, fol. 187 v.; Ibn-Badroun, p. 185; *Hamâsa* de Bohtorî, p. 34.

3) *Raihân*, fol. 187 v.

Un autre poète kelbite[1] chanta la victoire de ses contribules. Quelle honte pour les Caisites: tandis qu'ils fuyaient à toutes jambes, ils abandonnaient leurs bannières, et celles-ci tombaient, «semblables à des oiseaux qui, quand ils ont soif, décrivent d'abord plusieurs cercles dans les airs, puis fondent sur l'eau.» Le poète énumère un à un les chefs caisites, — chaque tribu pleure la perte du sien! Les lâches! ils avaient été frappés dans le dos! «Certes, il y eut dans la Prairie des hommes qui tressaillaient d'aise: c'étaient ceux qui y ont coupé aux Caisites le nez, les mains et les oreilles, c'étaient ceux qui les y ont châtrés.»

---

1) *Hamâsa*, p. 317, où il faut lire *Kelbî* au lieu de *Kilâbî*; cf. p. 656.

VII.

Pendant que Merwân, maître de la Syrie par suite de la victoire qu'il avait remportée dans la Prairie de Râhit, allait soumettre l'Egypte, Zofar, désormais le chef de son parti, se jeta dans Carkîsiâ, forteresse de la Mésopotamie, située à l'est de Kinnesrîn, là où le Khâbour (Chaboras) se jette dans l'Euphrate. Peu à peu Carkîsiâ devint le rendez-vous général des Caisites. La grande guerre étant devenue impossible, ils durent se borner à une guerre d'embùches et d'attaques nocturnes; mais du moins la firent-ils à feu et à sang. Commandés par le lieutenant de Zofar, Omair, fils de Hobâb, ils pillaient les camps kelbites dans le désert de Semâwa, ne faisaient point de quartier, poussaient la cruauté jusqu'à éventrer les femmes, et quand Zofar les voyait revenir chargés de butin et couverts de sang:

Kelbites, disait-il, à présent c'est pour vous que les temps sont durs: nous nous vengeons, nous vous punissons. Dans le désert de Semâwa il n'y a plus de sûreté pour vous; quittez-le donc, emmenez avec vous les fils de Bahdal, et allez

chercher un asile là où de vils esclaves cultivent les oliviers[1] !

Toutefois les Caisites n'eurent à cette époque qu'une importance secondaire. Carkîsiâ, il est vrai, était la terreur et le fléau des alentours, mais après tout ce n'était qu'un nid de brigands qui ne pouvait inspirer à Merwân de sérieuses alarmes, et comme il lui importait avant tout de conquérir l'Irâc, il eut à combattre des ennemis bien autrement redoutables.

L'Irâc présentait alors un spectacle curieux et complet. Les doctrines les plus étranges et parfois les plus extravagantes s'y disputaient la popularité; l'hérédité et l'élection, le despotisme et la liberté, le droit divin et la souveraineté nationale, le fanatisme et l'indifférence y étaient aux prises; les vainqueurs arabes et les vaincus persans, les riches et les pauvres, les visionnaires et les incrédules s'y combattaient. Il y avait d'abord les modérés, qui ne voulaient ni des Omaiyades, ni d'Ibn-Zobair. Peut-être aucun Irâcain n'éprouvait-il de la sympathie ni pour le caractère de ce dernier, ni pour les principes qu'il représentait; et pourtant, chaque tentative faite pour constituer un gouvernement national ayant échoué à Baçra comme à Coufa, les modérés finirent par le reconnaître, parce qu'ils le considéraient comme le

---

1) *Raihân*, fol. 187 v. Cf. *Nouveau Journ. asiat.*, t. XIII, p. 301.

seul qui fût en état de maintenir un peu d'ordre dans la province. Les uns, musulmans sans répugnance comme sans ferveur, vivaient naturellement et d'une vie calme, douce et paresseuse; les autres, encore plus insoucieux du lendemain, mettaient le doute au-dessus de l'entraînement, la négation au-dessus de l'espérance. Ils n'adoraient qu'un Dieu et ne sacrifiaient qu'à lui. Ce Dieu, c'était le plaisir, le bonheur des sens. L'élégant, le spirituel Omar ibn-abî-Rabîa, l'Anacréon des Arabes, avait écrit leur liturgie. Les deux nobles les plus considérés et les influents de Baçra, Ahnaf et Hâritha, représentaient à merveille les deux nuances de ce parti. Le nom du premier se trouve mêlé à tous les événements de cette époque; mais il ne fait guère autre chose que donner des conseils; il parle toujours, jamais il n'agit. Chef des Témîm, il jouissait dans sa tribu d'une considération si illimitée, que Moâwia Ier avait coutume de dire: «S'il se met en courroux, cent mille Témîmites partagent sa colère, sans lui en demander la cause.» Heureusement il n'en était pas capable; sa longanimité était proverbiale; même quand il appelait sa tribu aux armes, on savait qu'il ne le faisait que pour complaire à la belle Zabrâ, sa maîtresse, qui le dominait complétement. «Zabrâ est de mauvaise humeur aujourd'hui,» se disaient alors les soldats. Comme il observait la juste mesure en toutes choses, sa dévotion tenait le milieu entre la ferveur et

l'indifférence. Il faisait pénitence de ses péchés, mais cette pénitence n'était pas trop rude. En expiation de chaque péché il passait son doigt sur la flamme d'une bougie, et alors, poussant un petit cri de douleur: «Pourquoi as-tu commis ce péché-là?» disait-il. Se laisser guider par un égoïsme prudent et réfléchi, mais qui n'allait pas jusques à la duplicité ou la bassesse; garder la neutralité entre les partis aussi longtemps qu'il le pouvait; s'accommoder de chaque gouvernement, quelque illégitime qu'il fût, sans le blâmer, mais aussi sans le flatter, sans rechercher ses faveurs, voilà la ligne de conduite qu'il s'était tracée dès sa jeunesse et dont il ne s'écarta jamais. C'était un caractère sans expansion, sans dévoùment, sans grandeur, et ce représentant du juste milieu et de la vulgarité égoïste, cet ami des temporisations et des moyens termes, était aussi incapable d'inspirer l'enthousiasme que de l'éprouver; mais tout le monde l'aimait à cause de sa douceur, de son humeur aimable, conciliante et toujours égale [1].

Brillant et spirituel représentant de la vieille noblesse païenne, Hâritha passait pour hardi buveur et ne niait point qu'il le fût. Le district qu'il préféra à tout

1) Ibn-Khallicân, t. I, p. 323 et suiv., éd. de Slane; Ibn-Nobâta, *apud* Rasmussen, *Additamenta ad historiam Arabum*, p. 16 et suiv. du texte.

autre quand il eut une préfecture à choisir, fut celui qui produisait les vins les plus savoureux. Ses sentiments religieux n'étaient point un mystère pour ses amis. «Quel étrange spectacle, disait un poète de sa famille, que de voir Hâritha assister à la prière publique, lui qui est aussi incrédule qu'on peut l'être[1].» Mais il était d'une courtoisie exquise; on vantait sa conversation à la fois enjouée et instructive[2]; et puis, il se distinguait honorablement de ses concitoyens par sa bravoure. Car il faut bien le dire: les Irâcains étaient le plus souvent d'une poltronnerie incroyable. Quand Obaidallâh était encore gouverneur de la province, deux mille Irâcains, envoyés par lui pour réduire une quarantaine de non-conformistes, n'avaient pas osé les attaquer. «Je me soucie médiocrement d'avoir mon éloge funèbre prononcé par Obaidallâh, avait dit leur général; j'aime mieux qu'il me blâme[3].»

Les deux autres partis, celui des non-conformistes et celui des Chiites, se composaient l'un et l'autre de croyants sincères et fervents. Mais ces deux sectes qui se confinaient presque au point de départ, se séparèrent de plus en plus en avançant, et finirent par comprendre la religion et l'Etat d'une manière directement opposée.

1) Mobarrad, p. 699. «Plus incrédule qu'un âne,» dit le texte.
2) Ibn-Khallicân, t. I, p. 325, éd. de Slane.
3) Mobarrad, p. 651.

Les non-conformistes, c'étaient les âmes nobles et chaleureuses, qui, dans un siècle d'égoïsme, avaient conservé la pureté du cœur, qui ne mettaient pas leur ambition dans les biens de la terre, qui avaient une trop grande idée de Dieu pour le servir machinalement, pour s'endormir dans une piété commune et facile; c'étaient les véritables disciples de Mahomet, mais de Mahomet tel qu'il était dans la première époque de sa mission, alors que la vertu et la religion remplissaient seules son âme enthousiaste, tandis que les orthodoxes de Médine étaient plutôt les disciples de l'autre Mahomet, de l'imposteur dont l'insatiable ambition aspirait à conquérir le monde par le glaive. Dans un temps où la guerre civile ravageait si cruellement les provinces du vaste empire, où chaque tribu se faisait de sa noble origine un titre au pouvoir, ils s'en tenaient aux belles paroles du Coran: « Tous les musulmans sont frères. » «Ne nous demandez pas, disaient-ils, si nous descendons de Cais ou bien de Témîm; nous sommes tous fils de l'islamisme, tous nous rendons hommage à l'unité de Dieu, et celui que Dieu préfère aux autres, c'est celui qui lui montre le mieux sa gratitude [1].» Mais aussi, s'ils prêchaient l'égalité et la fraternité, c'est qu'ils se recrutaient parmi la classe

---

1) Mobarrad, p. 588.

ouvrière plutôt que parmi la noblesse[1]. Justement indignés de la corruption de leurs contemporains, qui s'adonnaient sans scrupule, sans honte, à toutes les dissolutions et à tous les vices, croyant qu'il suffisait, pour effacer tous les péchés, d'assister aux prières publiques et de faire le pèlerinage de la Mecque, ils prêchaient que la foi sans les œuvres est insuffisante, et que les pécheurs seront damnés aussi bien que les incrédules[2]. En effet, on avait alors sur la puissance absolutoire de la foi les idées les plus exagérées. Et qu'était-ce encore que cette foi? Souvent un simple déisme, rien de plus. Les beaux esprits aux mœurs relâchées, si par hasard ils croyaient au ciel, comptaient le conquérir à bon marché. «Qu'as-tu préparé pour un jour semblable à celui-ci?» demanda le pieux théologien Hasan de Baçra au poète Ferazdac *le Débauché*, qui assistait avec lui à un convoi. «Le témoignage que je rends depuis soixante ans à l'unité de Dieu,» répliqua tranquillement le poète[3]. Les non-conformistes protestaient contre cette théorie. «A ce compte, disaient-ils, Satan lui-même eût échappé à la damnation éternelle; n'était-il pas convaincu, lui aussi, de l'unité de Dieu[4]?»

---

1) Mobarrad, p. 704.
2) Chahrastânî et Mobarrad, *passim*.
3) *Nouveau Journ. asiat.*, t. XIII, p. 543.
4) Chahrastânî, p. 91.

Aux yeux d'une société légère, frivole, sceptique, à demi païenne, une religion si passionnée, jointe à une vertu si austère, fut une hérésie. Il fallait l'extirper, se disait-on; car il arrive parfois au scepticisme de proscrire la piété au nom de la philosophie, comme il arrive à la piété de proscrire la raison indépendante au nom de Dieu. De son côté, le gouvernement s'alarmait à juste titre de ces démocrates, de ces niveleurs. Les Omaiyades eussent pu les laisser faire, les applaudir même, s'ils se fussent bornés à déclarer que les chefs du parti orthodoxe, les soi-disant saints de l'islamisme, tels que Talha, Zobair, Alî et Aïcha, la veuve du Prophète, n'étaient que des hypocrites ambitieux; mais ils allèrent plus loin. Sans compter qu'à l'exemple des orthodoxes de Médine ils traitaient les Omaiyades d'incrédules, ils contestaient aux Coraichites le droit exclusif au califat; ils niaient hardiment que le Prophète eût dit que le gouvernement spirituel et temporel n'appartenait qu'à cette tribu. Chacun, prêchaient-ils, pouvait être élu au califat, quelle que fût sa condition, qu'il appartînt à la plus haute noblesse ou aux derniers rangs de la société, qu'il fût Coraichite ou esclave; — dangereuse théorie qui sapait le droit public dans sa racine. Ce n'est pas tout encore: rêvant une société parfaite, ces âmes candides et passionnées pour la liberté prêchaient qu'un calife n'était nécessaire que pour contenir les méchants, et que les

vrais croyants, les hommes vertueux, pouvaient fort bien s'en passer [1].

Le gouvernement et l'aristocratie de l'Irâc se donnant donc la main pour écraser d'un commun effort les non-conformistes et leurs doctrines, de même que la noblesse syrienne avait secondé les Omaiyades dans leur lutte contre les compagnons du Prophète, une persécution cruelle et terrible commença. Le gouverneur Obaidallâh la dirigeait. Lui sceptique, lui philosophe, lui qui avait fait tuer le petit-fils du Prophète, il répandit à grands flots le sang de ces hommes qu'au fond de l'âme il devait regarder comme les véritables disciples de Mahomet! Ce n'est pas qu'ils fussent à craindre pour le moment: vaincus par Alî en deux sanglantes batailles, ils ne prêchaient plus en public, ils se cachaient, ils avaient même déposé leur chef parce qu'il désapprouvait leur inaction, leur commerce avec les Arabes qui n'étaient pas de leur secte [2]; mais c'était — et leurs ennemis le savaient bien — c'était un tison enfoui sous les cendres qui n'attendait que l'air pour se ranimer. Ils propageaient en secret leurs principes, avec une éloquence vive, emportée, entraînante, irrésistible parce qu'elle venait du cœur. «Il me faut étouffer cette hérésie dans son germe, répondit Obaidallâh

1) Chahrastânî, p. 87, 90.
2) Mobarrad, p. 575.

quand on lui dit que ces sectaires n'étaient pas assez dangereux pour motiver tant de cruautés; ces hommes sont plus redoutables que vous ne pensez; leurs moindres discours embrasent les esprits comme une légère étincelle fait flamber un monceau de jonc [1].»

Les non-conformistes soutinrent cette terrible épreuve avec une fermeté vraiment admirable. Confiants et résignés, ils marchaient à l'échafaud d'un pas ferme, récitant des prières et des versets du Coran, et recevaient le dernier coup en glorifiant le Seigneur. Jamais aucun d'entre eux ne faussait sa parole pour sauver sa vie menacée. Un agent de l'autorité arrêta un sectaire dans la rue. «Permettez-moi d'entrer un instant dans ma maison, lui dit le non-conformiste, afin que je me purifie et que je prie ensuite. — Et qui me répond que tu reviendras? — Dieu,» répliqua le non-conformiste, et il revint [2]. Un autre, enfermé dans la prison, étonna jusqu'à son geôlier par sa piété exemplaire et son éloquence persuasive. «Votre doctrine me semble belle et sainte, lui dit le geôlier, et je veux vous rendre service. Je vous permettrai donc d'aller voir votre famille pendant la nuit, si vous me promettez de revenir ici au lever de l'aube. — Je vous le promets,» lui répondit le

1) Mobarrad, p. 647.
2) Mobarrad, p. 659.

non-conformiste, et depuis lors le geôlier le laissait sortir chaque soir après le coucher du soleil. Mais une nuit que le non-conformiste était avec sa famille, des amis vinrent lui dire que le gouverneur, irrité de ce qu'un de ses bourreaux avait été assassiné, avait donné l'ordre de décapiter tous les hérétiques qui se trouvaient dans la prison. Malgré les prières de ses amis, malgré les pleurs de sa femme et de ses enfants, qui le conjuraient de ne pas aller se livrer à une mort certaine, le non-conformiste retourna à la prison en disant: «Pourrais-je me présenter devant Dieu, si j'avais manqué de parole?» De retour dans son cachot et voyant que la physionomie du bon geôlier exprimait la tristesse: «Tranquillisez-vous, lui dit-il, je connaissais le dessein de votre maître. — Quoi! vous le connaissiez et vous n'en êtes pas moins revenu!» s'écria le geôlier frappé d'étonnement et d'admiration [1].

Et les femmes rivalisaient de courage avec les hommes. La pieuse Baldjâ, avertie que la veille Obaidallâh avait prononcé son nom, ce qui, dans sa bouche, équivalait à une sentence de mort, refusa de se cacher comme ses amis le lui conseillaient. «S'il me fait arrêter, tant pis pour lui, car Dieu l'en punira, dit-elle; mais je ne veux pas qu'un seul de nos frères soit inquiété à cause de moi.» Calme et résignée,

1) Mobarrad, p. 647, 648.

elle attendit les bourreaux, qui, après lui avoir coupé les mains et les jambes, jetèrent son tronc sur le marché [1].

Tant d'héroïsme, tant de grandeur, tant de sainteté excitaient l'intérêt et l'admiration des âmes justes et imposaient parfois du respect aux bourreaux mêmes. A la vue de ces hommes hâves et pâles, qui ne mangeaient et ne dormaient guère [2] et qui semblaient revêtus d'une auréole de gloire, une sainte horreur arrêtait leur bras prêt à frapper [3]. Dans la suite, ce n'était plus le respect qui les faisait hésiter, c'était la peur. La secte persécutée était devenue une société secrète, dont les membres étaient solidaires les uns des autres. Le lendemain de chaque exécution, on pouvait être sûr de trouver le bourreau assassiné [4]. C'était déjà un commencement de résistance à main armée, mais qui ne contentait pas les exaltés du parti. Et en effet, au point de vue de la secte, et même des musulmans en général, la patiente résignation aux supplices, loin d'être un mérite, était une faiblesse. L'Eglise musulmane est une Eglise essentiellement militante et elle l'est dans un autre sens que l'Eglise catholique. Aussi

---

1) Mobarrad, p. 647.
2) Chahrastânî, p. 89; Mobarrad, p. 590.
3) Mobarrad, p. 670.
4) Mobarrad, p. 648 et ailleurs.

les exaltés reprochaient-ils aux modérés leur commerce avec *les brigands et les incrédules*[1], leur inaction, leur lâcheté, et les poètes, s'associant à ce blâme, faisaient un appel aux armes[2], lorsqu'on apprit que l'armée de Moslim allait attaquer les deux villes saintes. Ce fut un moment décisif dans la destinée de la secte, dont Nâfi, fils d'Azrac, était alors l'homme le plus éminent. Il vola avec ses amis à la défense du territoire sacré, et Ibn-Zobair qui disait que, pour combattre les Arabes de Syrie, il accepterait le secours des Dailemites, des Turcs, des païens, des barbares[3], l'accueillit à bras ouverts, l'assura même qu'il partageait ses doctrines. Tant que dura le siége de la Mecque, les non-conformistes firent des prodiges de valeur; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'entre eux et le chef de la haute Eglise il n'y avait pas d'union possible. Ils retournèrent donc à Baçra; puis, profitant du désordre universel, ils s'établirent dans la province d'Ahwâz, après en avoir expulsé les employés du gouvernement.

A partir de cette époque, les non-conformistes, ceux de l'Ahwâz du moins, que les Arabes appellent les Azrakites, du nom du père de Nâfi, ne se con-

1) Mobarrad, p. 577.
2) Mobarrad, p. 661.
3) Mobarrad, p. 678.

tentèrent pas de rompre tout commerce avec les Arabes étrangers à leur secte, de déclarer que c'était un péché que de vivre dans leur société, de manger des animaux tués par eux, de contracter des mariages dans leurs familles: exaspérés par plusieurs années de persécution et altérés de vengeance, ils prirent un caractère cruel et féroce, tirèrent de leurs principes les conséquences les plus rigoureuses, et puisèrent dans le Coran, qu'ils interprétaient comme certaines sectes de l'Angleterre et de l'Ecosse ont interprété la Bible au XVII[e] siècle, des arguments pour justifier leur haine implacable et la sanctifier. Les autres Arabes étant tous ou des incrédules ou des pécheurs, ce qui revenait au même, il fallait les extirper s'ils refusaient d'accepter les croyances du peuple de Dieu, attendu que Mahomet n'avait laissé aux Arabes païens d'autre choix que l'islamisme ou la mort. Nul ne devait être épargné, pas même les femmes, pas même les enfants à la mamelle, car Noé disait dans le Coran: « Seigneur, ne laisse subsister sur la terre aucune famille infidèle; car, si tu en laissais, ils séduiraient tes serviteurs et n'enfanteraient que des impies et des incrédules [1].» On avait voulu les exterminer: à leur tour ils voulaient exterminer leurs persécuteurs. De martyrs, ils devinrent bourreaux.

---

1) Mobarrad, p. 680, 683.

Bientôt, marquant leur passage par des torrents de sang, ils s'avancèrent jusqu'à deux jours de marche de Baçra. Une consternation indicible régnait dans cette ville. Les habitants qui, comme l'on sait, avouaient d'ordinaire leur poltronnerie avec un cynisme révoltant, ne pouvaient compter que sur leurs propres forces et leur propre courage; car c'était justement l'époque où ils s'étaient affranchis de la domination des Omaiyades et où ils refusaient encore de reconnaître Ibn-Zobair. Pour comble de malheur, ils avaient été assez étourdis pour mettre à la tête du gouvernement le Coraichite Babba[1], homme d'une corpulence excessive et d'une parfaite nullité. Toutefois, comme ils avaient à sauver leurs biens, leurs femmes, leurs enfants et leur propre vie, la gravité du péril leur rendit un peu d'énergie, et ils allèrent à la rencontre de l'ennemi avec plus d'empressement et de courage qu'ils n'en montraient d'ordinaire quand il fallait combattre. On en vint aux prises près de Doulâb et l'on se battit pendant tout un mois. Nâfi fut tué dans un de ces combats; de leur côté, les Arabes de Baçra perdirent les trois généraux qui se succédèrent dans le commandement[2], et à la fin, fatigués par une si longue campagne, dé-

---

1) Comparez Ibn-Khaldoun, t. II, fol. 171 v., avec Mobarrad, p. 688.

2) Mobarrad, p. 688—690.

couragés de ce que tant de combats restaient sans résultat décisif, épuisés par des efforts auxquels ils étaient si peu accoutumés, ils sentirent qu'ils avaient pris la volonté pour la force et rentrèrent dans leurs foyers. L'Irâc eût été inondé alors par les farouches sectaires, si Hâritha ne leur eût barré le passage à la tête de ses contribules, les Ghoddân. «Honte éternelle sur nous, dit-il à ses compagnons d'armes, si nous abandonnons nos frères de Baçra à la rage brutale des non-conformistes;» et combattant en volontaire, sans qu'il fût revêtu d'un caractère officiel, il préserva l'Irâc du terrible fléau qui le menaçait.

Mais comme le danger était toujours imminent, comme Hâritha pouvait être battu à toute heure et qu'alors rien n'empêchait l'ennemi de pénétrer jusqu'à Baçra, les habitants de cette ville ne virent d'autre moyen de salut que de se coaliser avec Ibn-Zobair et de le reconnaître pour calife. C'est ce qu'ils firent. Ibn-Zobair leur envoya un gouverneur. Ce gouverneur confia le commandement des troupes à son frère, nommé Othmân. Arrivé en face des ennemis et voyant qu'il avait sur eux l'avantage du nombre, Othmân dit à Hâritha qui s'était réuni à lui:

— Eh quoi! c'est là toute leur armée?

— Ah! c'est que vous ne les connaissez pas, lui répondit Hâritha; ils vous donneront assez à faire, je vous en réponds.

— Par Dieu! reprit Othmân d'un air de dédain,

avant de me mettre à table, je veux voir s'ils savent se battre.

— Sachez, général, qu'une fois rangés en bataille, ces hommes ne reculent jamais.

— Je sais que les Irâcains sont des lâches. Et vous, Hâritha, que savez-vous de la guerre?... Vous vous entendez à faire autre chose....

Othmân avait accompagné ces paroles d'un geste significatif, et Hâritha, furieux d'avoir eu à essuyer de cet étranger, de ce piétiste, le double reproche de lâcheté et d'ivrognerie, demeura à l'écart avec ses hommes, sans prendre part au combat.

Victime de son outrecuidance, Othmân, après avoir vu ses troupes prendre la fuite, périt sur le champ de bataille. Les non-conformistes allaient recueillir les fruits de leur victoire, lorsque Hâritha, ramassant l'étendard tombé à terre et rangeant ses contribules en bataille, arrêta l'élan de l'armée ennemie. «Si Hâritha n'eût pas été là, disait avec raison un poète, aucun Irâcain n'eût survécu à cette journée fatale. Quand on demande: «Quel est celui qui a sauvé la province?» Maäddites et Yéménites disent d'un commun accord: — C'est lui!»

Malheureusement les piétistes qu'Ibn-Zobair envoya successivement pour gouverner l'Irâc, ne surent pas apprécier cet homme, le seul pourtant qui, au milieu de la lâcheté générale, eût fait preuve de courage et d'énergie. C'était, leur disait-on, un ivrogne, un

incrédule, et ils s'obstinaient à lui refuser la position officielle qu'il sollicitait, à ne pas lui envoyer les renforts dont il avait absolument besoin pour soutenir les efforts de l'ennemi. Pressé de plus en plus, le brave guerrier ne put sauver son armée épuisée que par une retraite qui ressemblait à une fuite. Poursuivi par l'ennemi, l'on arriva au Petit-Tigre et l'on se jeta précipitamment dans des bateaux pour le passer. Les barques étant déjà au milieu du fleuve, Hâritha entendit les cris de détresse que poussait un brave Témîmite qui, arrivé trop tard pour s'embarquer, allait être atteint par les ennemis. Il ordonna aussitôt au batelier de regagner la rive. Le batelier obéit; mais la rive où l'on aborda étant fort escarpée, le Témîmite, pesamment armé, se laissa choir dans la barque. La pesanteur de sa chute la fit chavirer. Tous périrent engloutis par les vagues [1].

L'Irâc avait perdu son dernier défenseur. Et l'ennemi avançait; déjà il s'occupait à jeter un pont sur l'Euphrate. Une foule d'habitants avaient quitté Baçra pour aller chercher un asile ailleurs; d'autres se préparaient à les suivre, et la peur qu'inspiraient les terribles *têtes rasées* était si grande, si universelle, que le gouverneur ne trouva plus personne qui voulût se charger du commandement de l'armée. Mais alors, comme par une inspiration du ciel, une seule pensée

1) Mobarrad, p. 698—700.

remplit tous les cœurs, un seul cri sortit de toutes les bouches: «Il n'y a que Mohallab qui puisse nous sauver[1]!»

Et Mohallab les sauva. C'était sans contredit un homme supérieur, digne en tout point de l'admiration enthousiaste que témoignait pour lui un héros chrétien, le Cid, quand, dans son palais de Valence, il se faisait lire les hauts faits des anciens preux de l'islamisme[2]. Comme rien n'échappait à sa clairvoyance, il comprit dès le début qu'une guerre de ce genre demandait dans un général quelque chose de plus que des talents militaires; que pour réduire ces fanatiques toujours prêts à vaincre ou à périr et qui, bien que percés d'outre en outre par les lances ennemies, se ruaient sur leurs adversaires en criant: «Nous venons à toi, Seigneur[3],» il fallait leur opposer des soldats non-seulement aguerris et bien disciplinés, mais animés, à un égal degré, de l'enthousiasme religieux. Et il opéra un miracle: il sut transformer les sceptiques Irâcains en croyants zélés, leur persuader que les non-conformistes étaient les ennemis les plus acharnés de l'Eternel, leur inspirer le désir d'obtenir la couronne du martyre. Quand les courages chancelaient, il attribuait hardiment à

1) Mobarrad, p. 701; cf. p. 593 et Ibn-Cotaiba, p. 203.
2) Voyez mes *Recherches*, t. II, p. 25.
3) Mobarrad, p. 623.

Mahomet des paroles prophétiques qui promettaient la victoire à ses soldats[1], car, par un singulier contraste, le talent de l'imposture lui était aussi naturel qu'un magnanime courage. Alors les soldats n'hésitaient plus et remportaient la victoire, parce qu'ils étaient convaincus que le ciel la leur avait promise. Il y eut donc dans cette guerre qui dura dix-neuf ans[2], une émulation de violence et de haine fanatique, et l'on ne saurait dire lequel des deux partis se montra le plus ardent, le plus acharné, le plus passionnément implacable. « Si je voyais venir d'un côté les Dailemites païens, et les non-conformistes de l'autre, disait-on dans l'armée de Mohallab, je m'élancerais sur ces derniers; car celui qui meurt tué par eux jouira là-haut d'une auréole dix fois resplendissante comme celle dont seront revêtus les autres martyrs[3]. »

Pendant que Baçra avait besoin de toutes ses forces, de toute son énergie, pour repousser les non-conformistes, une autre secte, celle des Chiites, inspirait les plus vives alarmes tant aux Omaiyades qu'à Ibn-Zobair.

Si les principes des non-conformistes devaient aboutir de toute nécessité à la démocratie, ceux des

---

1) Ibn-Khallicân, Fasc. IX, p. 48, éd. Wüstenfeld.
2) Chahrastânî, p. 89.
3) Mobarrad, p. 704.

Chiites menaient droit au plus terrible despotisme. Ne pouvant admettre que le Prophète eût eu l'imprudence d'abandonner le choix de son successeur à la multitude, ils se fondaient sur certaines expressions assez équivoques de Mahomet pour enseigner que celui-ci avait expressément désigné Alî pour lui succéder, et que le califat était héréditaire dans la famille de l'époux de Fatime. Ils considéraient donc comme des usurpateurs, non-seulement les Omaiyades, mais encore Abou-Becr, Omar et Othmân, et ils élevaient en même temps leur calife au rang d'un Dieu, car ils croyaient qu'il ne péchait jamais, qu'il ne participait à aucune des faiblesses et des imperfections de l'humanité. De cette déification du calife, la secte qui dominait à cette époque et qui avait été fondée par Caisân [1], affranchi d'Alî, arriva, par une conséquence logique, à la triste doctrine que la foi, la religion et la vertu consistent uniquement dans la soumission passive et l'obéissance illimitée aux ordres de l'homme-Dieu [2]; bizarre et monstrueuse pensée, antipathique au caractère arabe, mais éclose dans le cerveau des anciens sectateurs de Zoroastre qui, accoutumés à voir, dans leurs rois et leurs prêtres,

1) Quelques auteurs arabes identifient à tort Caisân avec Mokhtâr. Ce Caisân devint plus tard chef de la garde de Mokhtâr; voyez Ibn-Khaldoun, t. II, fol. 176 v.

2) Chahrastânî, p. 108, 109.

les descendants des dieux, des génies célestes, des divinités, transportaient aux chefs de la nouvelle religion la vénération qu'ils accordaient précédemment à leurs souverains [1]. Car les Chiites étaient une secte essentiellement persane; ils se recrutaient de préférence parmi les affranchis [2], c'est-à-dire parmi les Persans. De là vient aussi que cette secte donnait à ses croyances l'aspect formidable d'une guerre aveugle et furieuse contre la société: haïssant la nation dominante et lui enviant ses richesses, ces Persans demandaient leur part des biens d'ici-bas [3]. Leurs chefs, toutefois, étaient ordinairement des Arabes, qui exploitaient à leur profit la crédulité et le fanatisme de ces sectaires. A cette époque ils se laissaient guider par Mokhtâr, esprit à la fois audacieux et souple, violent et fourbe, héros et scélérat, tigre dans la colère et renard dans la réflexion. Tour à tour non-conformiste, orthodoxe — Zobairite, comme on disait alors — et Chiite, il avait passé par tous les partis, depuis celui qui représentait la démocratie jusqu'à celui qui prêchait l'absolutisme; et pour justifier ces variations continuelles, bien propres à inspirer des doutes sur sa sincérité et sa bonne foi, il s'était créé un Dieu à son image; un Dieu essen-

1) De Sacy, *Exposé de la religion des Druzes*, t. I, Introduction, p. XXVII.

2) Tabarî *apud* Weil, t. I, p. 378, dans la note.

3) Ibn-Khaldoun, *passim*.

tiellement variable, qui sait, qui veut, qui ordonne le lendemain le contraire de ce qu'il avait su, voulu et ordonné la veille. Cette bizarre doctrine avait pour lui encore un autre avantage: comme il se piquait de pouvoir prédire l'avenir, elle mettait ses pressentiments et ses visions à l'abri de la critique; car si l'événement ne les justifiait pas: « Dieu a changé d'avis, » disait-il [1]. Et pourtant, malgré les apparences contraires, nul n'était moins inconséquent, moins variable que lui. S'il changeait, il ne changeait que de moyens. Toutes ses actions avaient un seul mobile: une ambition effrénée; tous ses efforts tendaient vers un seul but: le pouvoir et la domination. Il méprisait tout ce que les autres craignaient ou vénéraient. Son esprit orgueilleux planait avec une dédaigneuse indifférence sur tous les systèmes politiques et toutes les croyances religieuses, qu'il considérait comme autant de leurres faits pour tromper la multitude, comme autant de préjugés dont un homme habile doit savoir se servir pour arriver à ses fins. Mais, quoi qu'il jouât tous les rôles avec une incomparable adresse, celui de chef des Chiites convenait le plus à son génie. Nulle autre secte n'était aussi simple et crédule, nulle autre n'avait ce caractère d'obéissance passive, qui plaisait à son humeur impérieuse.

---

1) Chahrastânî, p. 110.

Par un hardi coup de main il enleva Coufa à Ibn-Zobair; puis il fit marcher ses troupes au-devant de l'armée syrienne, envoyée contre lui par le calife Abdalmélic, qui venait de succéder à son père Merwân. Pour se soulever, les habitants de Coufa, qui ne subissaient qu'en frémissant d'indignation et de colère le joug de l'imposteur et des Persans, *leurs esclaves* comme ils disaient [1], n'avaient attendu que ce moment; mais Mokhtâr sut gagner du temps en les leurrant de protestations et de promesses, et il en profita pour envoyer à son général Ibrâhîm l'ordre de revenir au plus vite. Au moment où ils s'y attendaient le moins, les rebelles virent Ibrâhîm et ses Chiites se ruer sur eux, l'épée au poing. Quand la révolte eut été noyée dans le sang, Mokhtâr fit arrêter et décapiter deux cent cinquante personnes dont la plupart avaient combattu contre Hosain à Kerbelâ. La mort de Hosain lui servit de prétexte; son mobile, c'était d'ôter aux Arabes l'envie de recommencer. Et ils se gardèrent bien de le faire: pour échapper au despotisme de la hache, ils émigrèrent en foule.

Ensuite, ordonnant à ses troupes de marcher de nouveau contre l'armée syrienne, Mokhtâr ne négligea rien pour stimuler leur enthousiasme et leur fanatisme. Au moment du départ, il leur montra un vieux

1) Ibn-Khaldoun, t. II, fol. 179 v.

siége, qu'il avait acheté d'un charpentier au prix modique de deux pièces d'argent, mais qu'il avait fait couvrir de soie et qu'il faisait passer pour le trône d'Alî. «Ce trône, dit-il à ses soldats, sera pour vous ce que l'arche d'alliance était pour les enfants d'Israël. Placez-le dans la mêlée, là où elle sera la plus sanglante, et sachez le défendre [1].» Puis il ajouta: «Si vous remportez la victoire, ce sera parce que Dieu vous aura aidés; mais ne vous laissez point décourager dans le cas où vous éprouveriez un échec, car il m'a été révélé qu'alors Dieu enverra à votre secours des anges, que vous verrez voler près des nuages sous la forme de pigeons blancs.» Or, il faut savoir que Mokhtâr avait donné à ses plus intimes affidés des pigeons élevés dans les colombiers de Coufa, avec l'ordre de les lâcher si une issue fâcheuse était à craindre [2]. Ces oiseaux viendraient donc annoncer à Mokhtâr que le moment d'aviser à sa propre sûreté était venu, et exciteraient en même temps les crédules soldats à employer tous leurs efforts pour changer la défaite en victoire.

La bataille eut lieu sur les bords du Khâzir, non loin de Mosoul (août 686). Les Chiites eurent d'abord le dessous. Alors on lâcha les pigeons. La vue de ces oiseaux releva leur courage, et tandis que, dans

1) Mobarrad, p. 667.
2) Mobarrad, p. 665.

leur exaltation fanatique, ils se précipitaient sur l'ennemi avec une rage effrénée en criant : « Les anges, les anges! » un autre cri se fit entendre dans l'aile gauche de l'armée syrienne. Elle était entièrement composée de Caisites; Omair, l'ancien lieutenant de Zofar, la commandait. La nuit précédente il avait eu une entrevue avec le général des Chiites. Renversant maintenant sa bannière il cria: « Vengeance, vengeance pour la Prairie! » Dès lors les Caisites demeurèrent spectateurs immobiles, mais non indifférents, du combat, et, à l'entrée de la nuit, l'armée syrienne, après avoir perdu son général en chef Obaidallâh, était en pleine déroute[1].

Pendant que Mokhtâr s'enivrait encore de son triomphe, les émigrés de Coufa suppliaient Moçab, frère d'Ibn-Zobair et gouverneur de Baçra, d'aller attaquer l'imposteur, l'assurant qu'il n'aurait qu'à se montrer pour que tous les hommes sensés de Coufa se déclarassent pour lui. Cédant à leurs prières, Moçab rappela Mohallab à Baçra, marcha avec lui contre les Chiites, remporta sur eux deux victoires, et assiégea Mokhtâr qui s'était jeté dans la citadelle de Coufa. Ce dernier, voyant la ruine de son parti inévitable, était décidé à n'y point survivre. « Précipitons-nous sur les assiégeants, dit-il à ses soldats. Mieux vaut mourir en braves, que de périr ici de faim, ou de

1) Mobarrad, p. 666, 667; Masoudí, fol. 125 r. et v.

nous y laisser égorger comme des agneaux.» Mais il avait perdu son prestige: de six ou sept mille hommes, vingt seulement répondirent à son appel. Ils vendirent chèrement leur vie. Quant aux autres, leur lâcheté ne leur profita point. C'étaient, disaient les émigrés, des bandits, des assassins, et l'impitoyable Moçab les livra tous au bourreau (687). Mais il ne jouit pas longtemps de ses succès. Sans le vouloir, il avait rendu au rival de son frère un éclatant service, puisqu'il l'avait débarrassé des Chiites, ses ennemis les plus redoutables; et Abdalmélic, n'ayant désormais rien à craindre de ce côté-là, faisait les plus grands préparatifs pour attaquer les Zobairites dans l'Irâc. Pour ne pas laisser d'ennemi derrière lui, il commença par assiéger Carkîsiâ, où Zofar jouait un rôle fort étrange. Tantôt il prétendait combattre pour Ibn-Zobair, tantôt il fournissait des vivres aux Chiites et leur proposait de marcher avec eux contre les Syriens[1]. Tous les ennemis des Omaiyades, quelque différentes que fussent leurs prétentions, étaient pour lui des alliés, des amis. Assiégé par Abdalmélic qui, sur les remontrances des Kelbites, tenait prudemment ses soldats caisites hors de combat, Zofar défendit son repaire avec une opiniâtreté extrême; une fois même, ses soldats firent une sortie si vigoureuse, qu'ils penétrèrent jusqu'à

1) Ibn-Khaldoun, fol. 174 v., 175 r.

la tente du calife; et comme celui-ci était pressé d'en finir pour pouvoir marcher contre Moçab, il entama une négociation, qu'il rompit quand la destruction de quatre tours lui eut rendu l'espoir de prendre la ville de vive force, et qu'il renoua quand l'assaut eut été repoussé. Au prix de quelque argent qui serait distribué entre les soldats du calife, Zofar obtint les conditions les plus honorables: l'amnistie pour ses frères d'armes, pour lui-même le gouvernement de Carkîsiâ [1]. Pour contenter sa fierté, il stipula en outre qu'il ne serait forcé de prêter serment au calife omaiyade qu'après la mort d'Ibn-Zobair. Enfin, pour sceller leur réconciliation, ils convinrent entre eux que Maslama, fils du calife, épouserait une fille de Zofar. La paix conclue, Zofar se rendit auprès d'Abdalmélic, qui le reçut avec de grands égards et le fit asseoir à côté de lui sur son trône [2]. C'était un spectacle touchant que de voir ces hommes, si longtemps ennemis, se donner toutes les assurances d'une amitié fraternelle. Apparence trompeuse! Afin que l'amitié d'Abdalmélic pour Zofar fît place à une haine ardente, il suffit de lui rappeler un seul vers. Un noble Yéménite, Ibn-Dhî-'l-calâ, entra dans la tente, et voyant la place d'honneur qu'occupait Zofar, il se

---

1) Ibn-Khaldoun ne fait pas mention de cette clause, mais voyez le *Nouveau Journ. asiat.*, t. XIII, p. 305.

2) Ibn-Khaldoun, fol. 182 v., 183 r.

mit à verser des larmes. Le calife lui demanda la cause de son émotion. « Commandeur des croyants, dit-il, comment ne répandrais-je pas des pleurs amers, quand j'aperçois cet homme naguère révolté contre vous, dont le sabre dégoutte encore du sang de ma famille, victime de sa fidélité à vous servir, quand je vois, dis-je, ce meurtrier des miens assis avec vous sur ce trône au pied duquel je suis placé ? — Si je l'ai fait asseoir à mes côtés, répondit le calife, ce n'est pas que je veuille l'élever au-dessus de toi ; c'est seulement parce que son langage est le mien et que sa conversation m'intéresse.»

Le poète Akhtal qui, dans ce moment, était à boire dans une autre tente, fut informé de l'accueil que Zofar recevait du calife. Il haïssait, il abhorrait le brigand de Carkîsiâ, qui souvent avait été sur le point d'exterminer toute sa tribu, celle de Taghlib. « Je vais, dit-il, frapper un coup que n'a pu porter Ibn-Dhî-'l-calâ.» Il se présenta aussitôt chez le calife, et, après l'avoir quelques instants regardé fixement, il déclama ces vers :

La liqueur qui remplit ma coupe a le brillant éclat de l'œil vif et animé du coq. Elle exalte l'esprit du buveur. Celui qui en boit trois rasades sans mélange d'eau sent naître en lui le désir de répandre des bienfaits. Il marche en se balançant mollement comme une charmante fille de Coraich, et laisse flotter au gré des vents les pans de sa robe.

— A quel propos viens-tu me réciter ces vers ?

lui dit le calife. Tu as sans doute quelque idée en tête.

— Il est vrai, commandeur des croyants, reprit Akhtal, bien des idées viennent m'assaillir en effet lorsque je vois assis auprès de vous sur votre trône cet homme qui disait hier: «Sans doute l'herbe repoussera sur la terre fraîchement remuée qui couvre les ossements de nos frères; mais jamais nous ne les oublierons, et toujours nous aurons pour nos ennemis une haine implacable.»

A ces mots, Abdalmélic bondit comme s'il eût été piqué d'une guêpe. Furieux, haletant de colère, les yeux étincelants d'une haine farouche, il donna un violent coup de pied dans la poitrine de Zofar et le renversa de dessus le trône.... Zofar avoua depuis qu'il ne s'était jamais cru aussi près de sa dernière heure qu'à ce moment-là [1].

Le temps d'une réconciliation sincère n'était pas encore venu, et les Caisites ne tardèrent pas à donner aux Omaiyades une nouvelle preuve de leur haine invétérée. Zofar avait renforcé l'armée d'Abdalmélic, quand elle alla combattre Moçab, par une division de Caisites, commandée par son fils Hodhail; mais aussitôt que les deux armées furent en présence, ces Caisites passèrent à l'ennemi avec armes et bagages [2].

1) *Nouveau Journ. asiat.*, t. XIII, p. 304—307.
2) Ibn-Khaldoun, fol. 181 v.

Cette défection n'eut pas, toutefois, les suites fâcheuses qu'avait eues celle d'Omair. La fortune, au contraire, souriait à Abdalmélic. Légers et mobiles, les Irâcains avaient déjà oublié leurs griefs contre les Omaiyades; toujours peu disposés à combattre pour qui que ce fût, et n'ayant, à plus forte raison, nulle envie de se faire tuer pour un prétendant qu'ils méprisaient, ils avaient prêté une oreille avide aux émissaires d'Abdalmélic, qui parcouraient l'Irâc en prodiguant l'or et les plus séduisantes promesses. Moçab était donc entouré de généraux qui s'étaient déjà vendus aux Omaiyades et qui, la bataille engagée, ne tardèrent pas à lui montrer leurs véritables sentiments. «Je ne veux pas, lui répondit l'un quand il lui ordonna de charger, je ne veux pas que ma tribu périsse en combattant pour une cause qui ne la touche en rien.» — «Eh quoi! vous m'ordonnez de marcher vers l'ennemi? lui dit un autre en le regardant d'un air insolent et railleur; aucun de mes soldats ne me suivrait, et si j'allais seul à la charge, je me rendrais ridicule[1].» Pour un homme fier et brave comme Moçab l'était, il n'y avait qu'un parti à prendre. S'adressant à son fils Isâ: «Pars, lui dit-il; va annoncer à ton oncle que les perfides Irâcains m'ont trahi, et dis adieu à ton père qui n'a plus que peu d'instants à vivre. — Non, mon

1) Ibn-Badroun, p. 189.

père, lui répondit le jeune homme, jamais les Coraichites ne me reprocheront que je vous ai abandonné à l'heure du péril.» Le père et le fils se jetèrent au plus fort de la mêlée, et bientôt après on présenta leurs têtes à Abdalmélic (690).

Tout l'Irâc prêta serment à l'Omaiyade. Mohallab qui, la veille encore, ignorant la mort de Moçab déjà connue des non-conformistes, avait déclaré, dans une conférence avec les chefs de ces sectaires, que Moçab était son seigneur dans ce monde et dans l'autre, qu'il était prêt à mourir pour lui et que c'était le devoir de tout bon musulman de combattre Abdalmélic, ce fils d'un maudit, Mohallab imita l'exemple de ses compatriotes aussitôt qu'il eut reçu le diplôme par lequel le calife omaiyade le confirmait dans toutes ses charges et dignités. Voilà de quelle manière les Irâcains, même les meilleurs, comprenaient l'honneur et la loyauté! «Décidez vous-mêmes maintenant si l'erreur est de votre côté ou du nôtre, s'écrièrent les non-conformistes dans leur juste indignation, et ayez au moins la bonne foi d'avouer qu'esclaves des biens de ce bas monde, vous servez et encensez chaque pouvoir pourvu qu'il vous paie, frères de Satan que vous êtes[1]!»

1) Weil, t. I, p. 411, 412; Mobarrad, p. 736.

VIII.

Abdalmélic touchait au but de ses souhaits. Pour régner sans compétiteur sur le monde musulman, il ne lui restait à conquérir que la Mecque, résidence et dernier asile de son concurrent. Ce serait, à la vérité, un sacrilége, et Abdalmélic eût frémi d'horreur rien que d'y penser, s'il eût conservé les pieux sentiments par lesquels il s'était distingué dans sa jeunesse [1]. Mais ce n'était plus le jeune homme candide et chaleureux qui, dans l'élan d'une sainte indignation, appelait Yézîd l'ennemi de l'Eternel, parce qu'il avait osé envoyer des soldats contre Médine, la ville du Prophète [2]. Les années, le commerce du monde et l'exercice du pouvoir avaient flétri en lui sa candeur enfantine et sa foi naïve, et l'on raconte que le jour où son cousin Achdac cessa de vivre, ce jour où Abdalmélic se souilla du double crime de parjure et d'assassinat, il avait fermé le livre de Dieu

1) Voyez Soyoutî, *Tarîkh al-kholafâ*, p. 216, 217, éd. Lees.
2) Mobarrad, p. 636.

en disant d'un air sombre et froid: «Désormais il n'y a plus rien de commun entre nous [1].» Aussi ses sentiments religieux étaient assez connus pour que nul ne s'étonnât en apprenant qu'il allait envoyer des troupes contre la Mecque ; mais ce dont tout le monde fut surpris, ce fut que le calife choisit, pour commander cette expédition importante, un homme né dans la poussière, un certain Haddjâdj, qui autrefois avait exercé l'humble profession de maître d'école à Tâïf en Arabie, et qui, dans ce temps-là, s'estimait heureux, si en enseignant à lire *soir et matin* aux petits garçons, il parvenait à gagner de quoi acheter un morceau de pain sec [2]. Connu seulement pour avoir rétabli un peu de discipline dans la garde d'Abdalmélic [3], pour avoir commandé une division dans l'Irâc où l'ennemi lui avait ôté, par sa défection, le moyen de montrer, soit sa bravoure, soit sa lâcheté, enfin, pour s'être laissé battre, sous le règne de Merwân, par les Zobairites [4], il fut redevable de sa nomination à une circonstance assez bizarre. Quand il sollicita l'honneur de commander l'armée qui allait assiéger Ibn-Zobair, le calife lui répondit d'abord par un *tais-toi* hautain et dédaigneux [5]; mais par une de

1) Mobarrad, p. 635.
2) Ibn-Cotaiba, p. 272.
3) Ibn-Khallicân, t. I, p. 182 éd. de Slane.
4) Ibn-Cotaiba, p. 201.
5) Fâkihî, fol. 401 r.

ces anomalies normales du cœur humain, Abdalmélic, qui de reste croyait à fort peu de chose, croyait fermement aux songes, et Haddjâdj savait en faire tout à propos. « J'ai rêvé, dit-il, que j'écorchais Ibn-Zobair, » et aussitôt le calife lui confia le commandement qu'il sollicitait [1].

Quant à Ibn-Zobair, il avait reçu avec assez de calme et de résignation la nouvelle de la perte de l'Irâc et de la mort de son frère. Il est vrai de dire qu'il n'avait pas été sans inquiétude sur les projets de Moçab qui, à son avis, aimait un peu trop à trancher du souverain, et il se consola d'autant plus aisément de sa perte qu'il y trouva l'occasion de déployer ses talents oratoires en prononçant un sermon qui nous paraîtrait froid et guindé peut-être, mais qui sans doute lui semblait fort édifiant, et dans lequel il disait naïvement que la mort de son frère l'avait tout à la fois rempli de tristesse et de joie: de tristesse, parce qu'il se voyait « privé d'un ami, dont la mort était pour lui une blessure bien cuisante, qui ne laissait à l'homme sensé que la ressource de la patience et de la résignation; » — de joie, « parce que Dieu, en accordant à son frère la gloire du martyre, avait voulu lui donner un témoignage de sa bienveillance [2]. » Mais quand il lui

1) Ibn-Cotaiba, p. 202.
2) *Nouveau Journ. asiat.*, t. X, p. 140.

fallut, non prêcher, mais combattre, quand il vit la Mecque cernée de toutes parts et livrée aux horreurs de la plus affreuse disette, alors son courage chancela. Ce n'est pas qu'il manquât de ce courage vulgaire que tout soldat, à moins qu'il ne soit un grand poltron, possède sur le champ de bataille; mais il manquait d'énergie morale, et, étant venu trouver sa mère, femme d'une fierté toute romaine en dépit de ses cent ans:

— Ma mère, lui dit-il, tout le monde m'a abandonné et mes ennemis m'offrent encore des conditions fort acceptables. Que pensez-vous que je doive faire?

— Mourir, dit-elle.

— Mais je crains, reprit-il d'un air piteux, je crains, si je succombe sous les coups des Syriens, qu'ils n'assouvissent leur vengeance sur mon corps....

— Et qu'est-ce que cela te fait? La brebis, quand elle a été égorgée, souffre-t-elle donc si on l'écorche?

Ces fières paroles firent monter la rougeur de la honte au front d'Abdallâh; il se hâta d'assurer à sa mère qu'il partageait ses sentiments et qu'il n'avait eu d'autre dessein que de l'éprouver.... Peu d'instants après, s'étant armé de pied en cap, il revint auprès d'elle pour lui dire un dernier adieu. Elle le serra sur son cœur. Sa main rencontra une cotte de mailles.

— Quand on est décidé à mourir, on n'a pas besoin de cela, dit-elle.

— Je n'ai revêtu cette armure que pour vous inspirer quelque espoir, répliqua-t-il un peu déconcerté.

— J'ai dit adieu à l'espoir; — ôte cela.

Il obéit. Ensuite, ayant passé quelques heures à prier dans la Caba, ce héros sans héroïsme fondit sur les ennemis et mourut d'une manière plus honorable qu'il n'avait vécu. Sa tête fut envoyée à Damas, son corps attaché à un gibet dans une position renversée (692).

Pendant les six ou huit mois qu'avait duré le siége de la Mecque, Haddjâdj avait déployé un grand courage, une activité infatigable, une persévérance à toute épreuve, et, pour dire tout, une indifférence pour les choses saintes que les théologiens ne lui ont jamais pardonnée, mais qui prouvait qu'il s'était dévoué corps et âme à la cause de son maître. Rien ne l'avait arrêté, ni l'inviolabilité immémoriale du temple, ni ce que d'autres appelaient les signes de la colère du ciel. Un orage s'étant élevé, un jour que les Syriens étaient occupés à lancer des pierres sur la Caba, douze soldats furent frappés de la foudre. Saisis d'une terreur superstitieuse, les Syriens s'arrêtèrent et pas un ne voulut recommencer; mais Haddjâdj retroussa aussitôt sa robe, prit une pierre et la plaça sur une baliste dont il mit les cordes en

mouvement, en disant d'un air leste et dégagé: « Cela ne signifie rien; je connais ce pays, moi, j'y sus né; — les orages y sont très-fréquents.»

Tant de dévoûment à la cause omaiyade méritait une récompense éclatante. Aussi Haddjâdj fut-il nommé par Abdalmélic gouverneur de la Mecque, et, peu de mois après, de tout le Hidjâz. Comme il était Caisite par sa naissance, sa promotion aurait probablement inspiré aux Kelbites des soupçons et des alarmes, s'il eût été d'une origine plus illustre; mais ce n'était qu'un parvenu, un homme sans conséquence. D'ailleurs les Kelbites pouvaient se prévaloir, eux aussi, des services importants qu'ils avaient rendus pendant le siége de la Mecque; ils pouvaient dire, par exemple, que la pierre fatale qui avait tué Ibn-Zobair, avait été lancée par un des leurs, par Homaid ibn-Bahdal [1]. Ce qui acheva de les rassurer, ce fut que le calife se complaisait à louer leur bravoure et leur fidélité, qu'il flattait et cajolait leurs chefs en prose et en vers [2], qu'il continuait à leur donner les emplois à l'exclusion de leurs ennemis, enfin qu'ils avaient pour eux plusieurs princes tels que Khâlid, fils de Yézîd Ier, et Abdalazîz, frère du calife et fils d'une femme kelbite.

Cependant les Caisites ne manquaient pas non plus

---

1) *Hamâsa*, p. 658.

2) Voyez les vers d'Abdalmélic cités dans le *Raihân*, fol. 204 r.

de protecteurs à la cour. Bichr surtout, frère du calife et fils d'une Caisite, avait épousé leurs intérêts et leur querelle, et comme il disait à tout propos qu'ils surpassaient les Kelbites en bravoure, ses fanfaronnades allumèrent à un tel point le courroux de Khâlid, que celui-ci dit un jour aux Kelbites :

— N'y a-t-il personne parmi vous qui voudrait se charger de faire une razzia dans le désert des Cais? Il faut absolument que l'orgueil des princes qui ont des femmes caisites pour mères soit humilié, car ils ne cessent de prétendre que, dans toutes les rencontres, avant comme après le Prophète, les Caisites ont eu l'avantage sur nous.

— Je me charge volontiers de l'affaire, lui répondit Homaid ibn-Bahdal, si vous m'êtes garant que le sultan ne me punira pas.

— Je vous réponds de tout.

— Mais comment ferez-vous donc ?

— Rien de plus simple. Vous savez que depuis la mort d'Ibn-Zobair les Caisites n'ont pas encore payé la dîme au calife. Je vous donnerai donc un ordre qui vous autorisera à lever la dîme parmi les Caisites et qu'Abdalmélic sera supposé avoir écrit. De cette manière vous trouverez facilement l'occasion de les traiter comme ils le méritent.

Ibn-Bahdal se mit en route, mais avec une suite peu nombreuse pour ne pas éveiller de soupçons, et parce qu'il était sûr de trouver des soldats partout

où il rencontrerait des contribules. Arrivé auprès des Beni-Abd-Wadd et des Beni-Olaim, deux sous-tribus de Kelb qui demeuraient dans le Désert, au sud de Douma et de Khabt, il leur communiqua le projet de Khâlid, et, les hommes les plus braves et les plus déterminés de ces deux tribus lui ayant déclaré qu'ils ne demandaient pas mieux que de le suivre, il s'enfonça avec eux dans le Désert, après leur avoir fait jurer qu'ils seraient sans pitié pour les Caisites.

Un homme de Fazâra, sous-tribu de Cais, fut leur première victime. Il sortait d'une riche et puissante lignée; son bisaïeul, Hodhaifa ibn-Badr, avait été le chef des Dhobyân dans la célèbre guerre de Dâhis; mais comme il avait le malheur d'avoir pour mère une esclave, ses fiers contribules le méprisaient à un tel point qu'ils avaient refusé de lui donner une de leurs filles en mariage (ce qui l'avait obligé, à prendre femme dans une tribu yéménite) et que, ne voulant pas l'admettre dans leur société, ils l'avaient relégué aux lisières du camp. Ce malheureux paria récitait à haute voix les prières du matin, et c'est ce qui le perdit. Guidés par sa voix, les Kelbites fondirent sur lui, le massacrèrent, et, joignant le vol au meurtre, ils s'emparèrent de ses chameaux, au nombre de cent. Ensuite, ayant rencontré cinq familles qui descendaient aussi de Hodhaifa, ils les attaquèrent. Le combat fut acharné et se prolongea

jusqu'au soir; mais alors tous les Caisites gisaient sur le champ de bataille et leurs ennemis les croyaient morts. Ils ne l'étaient pas cependant; leurs blessures, quoique nombreuses, n'étaient pas mortelles, et, grâce au sable qui, poussé par un violent vent d'ouest, vint les couvrir et arrêter l'écoulement de leur sang, ils échappèrent tous à la mort.

Continuant leur route pendant la nuit, les Kelbites rencontrèrent, le lendemain matin, un autre descendant de Hodhaïfa, nommé Abdallâh. Ce vieillard était en voyage avec sa famille; mais il n'avait auprès de lui personne en état de porter les armes, excepté Djad, son fils, qui, dès qu'il vit arriver la bande kelbite, prit ses armes, monta à cheval et alla se placer à quelque distance. Quand les Kelbites eurent mis pied à terre, Abdallâh leur demanda qui ils étaient. Ils répondirent qu'ils étaient des dîmeurs envoyés par Abdalmélic.

— Pouvez-vous me montrer un ordre à l'appui de ce que vous dites? demanda le vieillard.

— Certainement, lui répondit Ibn-Bahdal, cet ordre, le voici; — et il lui montra un diplôme revêtu du sceau califal.

— Et quelle est la teneur de cet écrit?

— On y lit ceci: «De la part d'Abdalmélic, fils de Merwân, pour Homaid ibn-Bahdal. Au dit Homaid ibn-Bahdal est ordonné par la présente d'aller lever la dîme sur tous les Bédouins qu'il pourra rencontrer.

Celui qui paiera cette dîme et se fera inscrire sur le registre, sera considéré comme sujet obéissant et fidèle; celui au contraire, qui refusera de le faire sera tenu pour rebelle à Dieu, à son Prophète et au commandeur des croyants.»

— Fort bien; je suis prêt à obéir et à vous payer ma dîme.

— Cela ne suffit pas. Il faut faire autre chose encore.

— Quoi donc?

— Nous voulons que vous alliez à la recherche de tous les individus de votre tribu, afin de recueillir la dîme de chacun d'entre eux, et que vous nous indiquiez un endroit où nous viendrons recevoir cet argent de vos mains.

— Cela m'est impossible. Les Fazâra se trouvent dispersés sur une grande étendue du Désert; je ne suis plus jeune, moi, tant s'en faut; je ne pourrais donc entreprendre une si longue course, et je n'ai auprès de moi qu'un seul de mes fils. Vous qui venez de si loin et qui devez être habitués aux longs voyages, vous trouverez mes contribules bien plus facilement que moi; chaque jour vous arriverez à un de leurs campements, car ils s'arrêtent partout où ils trouvent de bons pâturages.

— Oui, nous connaissons cela. Ce n'est pas pour chercher des pâturages qu'ils se sont dispersés dans le Désert, c'est pour se soustraire au paiement de la dîme. Ce sont des rebelles.

— Je puis vous jurer que ce sont des sujets fidèles; c'est seulement pour chercher des pâturages....

— Brisons là-dessus et faites ce que nous vous disons.

— Je ne le puis pas. Voici la dîme que je dois au calife, prenez-la!

— Votre obéissance n'est point sincère, car voilà votre fils qui, du haut de son cheval, nous jette des regards dédaigneux.

— Vous n'avez rien à craindre de mon fils; prenez ma dîme et allez-vous-en, si vous êtes véritablement des dîmeurs.

— Votre conduite ne montre que trop que l'on disait vrai quand on nous assurait que vous et vos contribules vous avez combattu pour Ibn-Zobair.

— Nous n'avons pas fait cela. Nous lui avons bien payé la dîme, mais c'est que nous autres Bédouins, étrangers à la politique, nous la payons à celui qui est le maître du pays.

— Prouvez que vous dites la vérité en faisant descendre votre fils de son cheval.

— Qu'avez-vous à faire avec mon fils? Ce jeune homme a eu peur en voyant des cavaliers armés.

— Qu'il descende donc; il n'a rien à craindre.

Le vieillard alla vers son fils et lui dit de mettre pied à terre.

— Mon père, lui répondit le jeune homme, je le vois à leurs yeux qui me dévorent, ils veulent me

massacrer. Donnez-leur ce que vous voudrez, mais laissez-moi me défendre.

Ayant rejoint les Kelbites, Abdallâh leur dit :

— Ce jeune homme craint pour sa vie. Prenez ma dîme et laissez-nous en paix.

— Nous n'accepterons rien de vous tant que votre fils restera à cheval.

— Il ne veut pas m'obéir, et d'ailleurs, à quoi cela vous servirait-il?

— Bien, vous vous montrez rebelle. Esclave, ce qu'il faut pour écrire! Nos affaires sont terminées ici. Nous allons écrire au commandeur des croyants qu'Abdallâh, petit-fils d'Oyaina, nous a empêchés de remplir notre mission auprès des Beni-Fazâra.

— Ne le faites pas, je vous en conjure, car je ne suis pas coupable d'un tel acte.

Sans faire attention aux prières du vieillard, Ibn-Bahdal écrivit un billet, et, l'ayant donné à un de ses cavaliers, celui-ci prit aussitôt la route de Damas.

Consterné de ce qui venait d'arriver, Abdallâh s'écria :

— Ne m'accusez pas ainsi injustement! Je vous en conjure au nom de Dieu, ne me représentez pas aux yeux du calife comme un rebelle, car je suis prêt à obéir à tous ses ordres!

— Faites donc descendre votre fils.

— On nous a donné de vous une mauvaise opi-

nion; mais promettez-vous qu'il ne lui arrivera aucun mal ?

Les Kelbites le lui ayant promis de la manière la plus solennelle, Abdallâh dit à son fils :

— Que Dieu me maudisse si tu ne descends pas de ton cheval !

Alors Djad obéit, et, jetant sa lance à terre, il s'avança lentement vers les Kelbites, en disant d'une voix sombre :

— Ce jour vous portera malheur, mon père !

De même que le tigre joue avec l'ennemi qu'il tient sous sa griffe, avant de lui donner le dernier coup, les Kelbites commencèrent par insulter et railler le jeune homme ; puis ils l'étendirent sur une roche pour l'égorger. Pendant son agonie, le malheureux jeta à son père un dernier regard, à la fois plein de tristesse, de résignation et de reproche.

Quant au vieillard, ses cheveux blancs imposèrent aux Kelbites, tout féroces qu'ils étaient, un certain respect ; n'osant l'égorger comme ils avaient égorgé son fils, ils essayèrent de l'assommer à coups de bâton et le laissèrent pour mort sur le sable. Il revint à la vie ; mais rongé par le remords, il ne cessait de dire : « Dussé-je oublier toutes les calamités que j'ai éprouvées, jamais le regard que me jeta mon fils alors que je l'eus livré à ses bourreaux, ne sortira de ma mémoire. »

Le cheval de Djad refusa de quitter l'endroit où le

meurtre avait été accompli. Les yeux toujours tournés vers le sol et grattant du pied le sable qui présentait encore les traces du sang de son maître, le fidèle animal se laissa mourir de faim.

D'autres meurtres suivirent ceux qui avaient déjà été commis. Parmi les victimes se trouvait Borda, fils d'un chef illustre, de Halhala, et les sanguinaires Kelbites ne retournèrent vers Damas que quand les Caisites, éclairés sur leur but véritable, se furent dérobés à leur aveugle fureur en s'enfonçant dans le Désert.

Tous les Kelbites étaient comme ivres de joie et d'orgueil, et un poète de Djohaina, tribu qui, de même que Kelb, descendait de Codhâa, exprima leurs sentiments avec une singulière énergie et une exaltation fanatique.

Le savez-vous, mes frères, disait-il, vous, les alliés des Kelb? Savez-vous que l'intrépide Homaid ibn-Bahdal a rendu la santé et la joie aux Kelbites? Savez-vous qu'il a couvert les Cais de honte, qu'il les a forcés à décamper? Pour qu'ils le fissent, ils doivent avoir éprouvé des défaites bien terribles.... Privées de sépulture, les victimes de Homaid ibn-Bahdal gisent sur le sable du Désert; les Cais, poursuivis par leurs vainqueurs, n'ont pas eu le temps de les enterrer. Réjouissez-vous-en, mes frères! Les victoires des Kelb sont les nôtres; eux et nous, ce sont deux mains d'un même corps: quand, dans le combat, la main droite a été coupée, c'est la main gauche qui brandit le sabre.

Grande fut aussi la joie des princes omaiyades qui

avaient des femmes kelbites pour mères. Dès qu'il eut reçu avis de ce qui s'était passé, Abdalazîz dit à son frère Bichr, en présence du calife :

— Eh bien, savez-vous déjà comment mes oncles maternels ont traité les vôtres ?

— Qu'ont-ils donc fait ? demanda Bichr.

— Des cavaliers kelbites ont attaqué et exterminé un campement caisite.

— Impossible ! Vos oncles maternels sont trop lâches et trop couards pour oser se mesurer avec les miens !

Mais le lendemain matin Bichr acquit la certitude que son frère avait dit la vérité. Halbala, Saîd et un troisième chef des Fazâra étant arrivés à Damas sans manteaux, nu-pieds et la robe déchirée, vinrent se jeter à ses genoux, le suppliant de leur accorder sa protection et de prendre leur cause en main. Il le leur promit, et, s'étant rendu auprès de son frère le calife, il lui parla avec tant de chaleur en faveur de ses protégés, qu'Abdalmélic, malgré sa haine des Caisites, promit de retenir la réparation pécuniaire due aux Fazâra sur la solde des Kelbites. Mais cette décision, quoique conforme à la loi, ne satisfit point les Fazâra. Ce n'était pas de l'argent qu'ils voulaient, c'était du sang. Quand ils eurent refusé l'accommodement qu'on leur proposait : « Eh bien, dit le calife, le trésor public vous paiera immédiatement la moitié de la somme qui vous est due, et si dans

la suite vous me restez fidèles, ce dont je doute fort, je vous paierai aussi l'autre moitié.» Irrités de ce soupçon injurieux, d'autant plus peut-être qu'ils ne pouvaient prétendre qu'il manquât de fondement, résolus d'ailleurs à exiger la peine du talion, les Fazârites étaient sur le point de refuser encore; mais Zofar les prit à part et leur conseilla d'accepter l'argent qu'on leur offrait, afin qu'ils pussent l'employer à acheter des chevaux et des armes. Approuvant cette idée, ils consentirent à recevoir l'argent, et, ayant acheté quantité d'armes et de chevaux, ils reprirent la route du Désert.

Quand ils furent de retour dans leur camp, ils convoquèrent le conseil de la tribu. Dans cette assemblée, Halhala prononça quelques paroles chaleureuses pour exciter ses contribules à se venger des Kelbites. Ses fils l'appuyèrent; mais il y en avait parmi les membres du conseil qui, moins aveuglés par la haine, jugeaient une telle expédition périlleuse et téméraire. «Votre propre maison, dit l'un des opposants à Halhala, est trop affaiblie en ce moment pour pouvoir prendre part à la lutte. Les Kelbites, ces hyènes, ont tué la plupart de vos guerriers et vous ont enlevé toutes vos richesses. Je suis sûr que, dans ces circonstances, vous ne nous accompagneriez pas. — Fils de mon frère, lui répondit Halhala, je partirai avec les autres, car j'ai la rage dans le cœur.... Ils m'ont tué mon fils, mon Borda

que j'aimais tant, » ajouta-t-il d'une voix sourde, et ce douloureux souvenir l'ayant jeté dans un de ces accès de rage qui lui étaient habituels depuis la mort de son fils, il se mit à pousser des cris aigus et perçants, qui ressemblaient plutôt aux rugissements d'une bête fauve privée de ses petits, qu'aux sons de la voix humaine. « Qui a vu Borda? criait-il. Où est-il? Rendez-le-moi, c'est mon fils, mon fils bien-aimé, l'espoir et l'orgueil de ma race! »... Puis, il se mit à énumérer un à un et lentement les noms de tous ceux qui avaient péri sous le glaive des Kelbites, et à chaque nom qu'il prononçait, il criait: « Où est-il?... Où est-il?... Vengeance! vengeance! »

Tous, ceux même qui, un instant auparavant, s'étaient montrés les plus calmes et les plus opposés au projet, se laissèrent fasciner et entraîner par cette éloquence rude et sauvage; et, une expédition contre les Kelb ayant été résolue, on se mit en marche vers Banât-Cain, où il y avait un camp kelbite. A la fin de la nuit, les Fazâra fondirent à l'improviste sur leurs ennemis, en criant: « Vengeance à Borda, vengeance à Djad, vengeance à nos frères! » Les représailles furent atroces comme les violences qui les avaient provoquées. Un seul Kelbite échappa, grâce à l'incomparable rapidité de sa course; tous les autres furent massacrés, et les Fazâra examinèrent avec soin leurs corps, afin de voir si quelque Kelbite res-

pirait encore, d'insulter à son agonie et de l'achever.

Dès qu'il eut reçu la nouvelle de cette razzia, le prince Bichr prit sa revanche. En présence du calife, il dit à son frère Abdalazîz:

— Eh bien, savez-vous déjà comment mes oncles maternels ont traité les vôtres?

— Quoi! s'écria Abdalazîz, ont-ils fait une razzia après que la paix a été conclue et que le calife les a indemnisés?

Le calife, fort irrité de ce qu'il venait d'apprendre, mais attendant encore, pour prendre une décision, qu'il eût reçu des nouvelles plus précises, leur imposa silence d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. Bientôt après, un Kelbite, sans manteau, sans chaussure, et qui avait déchiré sa robe, arriva auprès d'Abdalazîz, qui l'introduisit aussitôt chez le calife en disant: « Souffrirez-vous, commandeur des croyants, que l'on outrage ceux que vous avez pris sous votre protection, que l'on méprise vos ordres, que l'on tire de vous de l'argent pour l'employer contre vous, et que l'on égorge vos sujets? » Le Kelbite raconta alors ce qui était arrivé. Exaspéré et furieux, le calife ne songea même pas à un accommodement. Décidé à faire éprouver aux Caisites tout le poids de son ressentiment et de sa haine invétérée, il envoya sur-le-champ à Haddjâdj, alors

gouverneur de toute l'Arabie, l'ordre de passer au fil de l'épée tous les Fazârites adultes.

Quoique cette tribu fût alliée à la sienne, Haddjâdj n'hésita point à obéir. Il était fort attaché à sa race, mais en même temps il était dévoré d'ambition. Il avait deviné de suite que lui et son parti n'avaient qu'une attitude à prendre, qu'un chemin à suivre. La bonne et saine logique dont il était doué lui avait appris que l'opposition ne mènerait à rien; qu'il fallait tâcher de regagner la faveur du calife, et que, pour y parvenir, il fallait se soumettre sans restriction et sans arrière-pensée à tous ses ordres, lors même qu'il commanderait la destruction du sanctuaire le plus vénéré ou le supplice d'un proche parent. Mais le cœur lui saignait. «Quand j'aurai exterminé les Fazâra, dit-il au moment où il se mit en marche avec ses troupes, mon nom sera flétri et abhorré comme celui du Caisite le plus dénaturé qu'aura porté la terre.» L'ordre qu'il avait reçu était d'ailleurs bien difficile à exécuter. Les Ghatafân, alliés des Fazâra, avaient juré de les secourir, et, qui plus est, le même serment avait été prêté par toutes les tribus caisites. Le premier acte d'hostilité serait donc le signal d'une cruelle guerre civile, dont l'issue était impossible à prévoir. Haddjâdj ne savait que faire, lorsque l'arrivée de Halhala et de Saîd vint le tirer d'embarras. Ces deux chefs, satisfaits d'avoir assouvi leur

vengeance à Banât-Cain et tremblant à l'idée de voir s'allumer une guerre qui pourrait avoir pour leur tribu les suites les plus funestes, se sacrifièrent, avec un noble dévoûment, pour détourner de leurs contribules les maux dont ils étaient menacés; car chez eux l'amour de la tribu avait autant de force et de persistance que la haine des Kelbites. Plaçant amicalement leurs mains dans celle de Haddjâdj: «Pourquoi, lui dirent-ils, pourquoi en voulez-vous aux Fazâra? Nous deux, nous sommes les vrais coupables.» Joyeux de ce dénoûment inattendu, le gouverneur les retint prisonniers et écrivit sur-le-champ au calife pour lui dire qu'il n'avait pas osé s'engager dans une guerre contre toutes les tribus caisites, et pour le conjurer de se contenter des deux chefs qui s'étaient remis spontanément entre ses mains. Le calife approuva entièrement sa conduite et lui enjoignit d'envoyer les deux prisonniers à Damas.

Quand ceux-ci furent introduits dans la grande salle où se tenait le souverain entouré des Kelbites, les gardes leur ordonnèrent de le saluer. Au lieu d'obéir, Halhala se mit à réciter, d'une voix forte et retentissante, ces vers empruntés à un poème qu'il avait composé jadis:

Salut à nos alliés, salut aux Adî, aux Mâzin, aux Chamkh [1],

1) Ce sont les noms de trois sous-tribus de Fazâra.

salut surtout à Abou-Wahb[1], mon fidèle ami! On peut me condamner à la mort maintenant que j'ai étanché la soif du sang des Kelbites qui me dévorait. J'ai goûté le bonheur, j'ai massacré tous ceux qui se trouvaient sous mon glaive; à présent qu'ils ont cessé de vivre, mon cœur jouit d'un doux repos.

Afin de lui rendre insolence pour insolence, le calife, en lui adressant la parole, estropia à dessein son nom, comme si ce nom eût été trop obscur pour mériter l'honneur d'être prononcé régulièrement. Au lieu de Halhala, il l'appela Halhal; mais l'autre, l'interrompant aussitôt:

— C'est Halhala que je m'appelle, dit-il.

— Mais non, c'est Halhal.

— Du tout, c'est Halhala; c'est ainsi que m'appelait mon père et il me semble qu'il était plus à même que qui que ce soit de savoir mon nom.

— Eh bien, Halhala — puisque Halhala il y a — tu as outragé ceux que j'avais pris sous ma protection, moi, le commandeur des croyants; tu as méprisé mes ordres, et tu m'as volé mon argent.

— Je n'ai fait rien de semblable: j'ai accompli mon vœu, contenté ma haine et assouvi ma vengeance.

1) Un des Mâzin.

— Et à présent Dieu te livre à la main vengeresse de la justice.

— Je ne suis coupable d'aucun crime, *fils de Zarcâ!* (C'était une injure que d'appeler Abdalmélic par ce nom qu'il devait à une aïeule de scandaleuse mémoire [1].)

Le calife le livra au Kelbite Soair, qui avait à venger sur lui le sang de son père tué à Banât-Cain.

— Dis donc, Halhala, lui dit Soair, quand as-tu vu mon père pour la dernière fois?

— C'était à Banât-Cain, répondit l'autre d'un air nonchalant. Il tremblait alors depuis les pieds jusqu'à la tête, le pauvre homme.

— Par Dieu! je te tuerai.

— Toi? Tu mens. Par Dieu! tu es trop vil et trop lâche pour tuer un homme tel que moi. Je sais que je vais mourir, mais ce sera parce que tel est le bon plaisir du fils de Zarcâ.

Cela dit, il marcha vers le lieu du supplice avec une froide indifférence et une insolente gaîté, récitant de temps à autre quelque fragment de la vieille poésie du Désert, et n'ayant nullement besoin d'être stimulé par les paroles encourageantes que lui adressait le prince Bichr, lequel avait voulu être témoin

1) Voyez *Aghânî*, t. I, p. 27.

de son supplice et qui était tout orgueilleux de sa fermeté inébranlable. Au moment où Soair leva le bras pour lui trancher la tête: « Tâche, lui dit-il, que ce soit un coup aussi beau que celui que j'ai porté à ton père. »

Son compagnon Saîd, que le calife avait livré à un autre Kelbite, subit sa destinée avec un mépris pour la vie presque aussi profond que le sien [1].

---

1) *Hamâsa*, p. 260—264. Comparez, sur la mort de Halhala, Mobarrad, p. 870.

IX.

Pendant que les Syriens se pillaient et se tuaient les uns les autres, les Irâcains, race incorrigible et indomptable, n'étaient pas plus tranquilles, et longtemps après, les nobles turbulents de Coufa et de Baçra se rappelaient encore, en la regrettant, cette époque anarchique, ce bon temps comme ils disaient, alors qu'entourés de dix ou vingt clients [1], ils se pavanaient dans les rues, la tête haute et le regard menaçant, toujours prêts à dégainer pour peu qu'un autre noble leur montrât une mine trop fière, et certains que, lors même qu'ils étendraient deux ou trois adversaires sur le carreau, le gouverneur serait trop indulgent pour les punir. Et non-seulement les gouverneurs les laissaient faire, mais, par leur jalousie et leur haine de Mohallab, ils exposaient encore l'Irâc aux incursions des non-conformistes, toujours redoutables en dépit de leurs nombreuses défaites. Il y avait de quoi les remplir d'envie en effet.

---

1) Mobarrad, p. 220.

Dans Mohallab chaque Irâcain voyait le plus grand général de sa patrie, et, qui plus est, son propre sauveur; nul autre nom n'était aussi populaire que le sien; et comme il avait fait ses conditions avant de consentir à se charger du commandement, il avait amassé une fortune colossale, qu'il dépensait avec une superbe insouciance, donnant cent mille pièces d'argent à celui qui vint lui réciter un poème à sa louange, et cent mille autres à un second qui vint lui dire qu'il était l'auteur de ce poème [1]. Il éclipsait donc tous les gouverneurs par son luxe, son opulence princière et sa générosité sans bornes, aussi bien que par l'éclat de sa renommée et de sa puissance. «Les Arabes de cette ville n'ont des yeux que pour cet homme,» disait tristement l'Omaiyade Khâlid [2], le premier gouverneur de Baçra après la restauration; et il rappela Mohallab du théâtre de ses exploits, le condamna à l'inaction en lui donnant l'Ahwâz à gouverner, et confia le commandement de l'armée, forte de trente mille hommes, à son propre frère Abdalazîz, jeune homme sans expérience, mais non sans orgueil, car, se donnant un air d'importance et une tenue de triomphe: «Les habitants de Baçra, disait-il, prétendent qu'il n'y a que Mohallab

1) Ibn-Khallicân, Fasc. IX, p. 51, éd. Wüstenfeld.
2) Khâlid ibn-Abdallâh ibn-Asîd (et non Osaid; l'excellent manuscrit de Mobarrad donne toutes les voyelles).

qui puisse terminer cette guerre; eh bien, ils verront! » Il expia sa folle présomption par une défaite sanglante et terrible. Méprisant les sages conseils de ses officiers qui voulaient le dissuader de poursuivre un escadron qui feignait de fuir, il tomba dans une embuscade, perdit tous ses généraux, une foule de ses soldats et jusqu'à sa jeune et belle épouse, et n'échappa lui-même que par miracle aux épées d'une trentaine d'ennemis qui le poursuivaient dans sa fuite.

Ce désastre, Mohallab l'avait prévu. C'est pour cette raison qu'il avait chargé un de ses affidés de lui rendre compte, jour par jour, de tout ce qui se passerait dans l'armée. Après la déroute, cet homme vint le trouver.

— Quelles nouvelles? lui cria Mohallab d'aussi loin qu'il l'aperçut.

— J'en apporte que vous serez bien aise d'apprendre: — *il* a été battu et son armée est en pleine déroute.

— Comment, malheureux, tu crois que je suis bien aise d'apprendre qu'un Coraichite a été battu et qu'une armée musulmane est en pleine déroute?

— Peu importe que cela vous donne du chagrin ou de la joie; la nouvelle est certaine, cela suffit [1].

1) Mobarrad, p. 740—745.

L'irritation contre Khâlid, le gouverneur, était extrême dans toute la province. «Voilà ce que c'est, lui disait-on, que d'envoyer contre l'ennemi un jeune homme d'un courage douteux, au lieu de lui opposer le noble et loyal Mohallab, ce héros qui, grâce à sa longue expérience de la guerre, sait prévoir tous les périls et les écarter [1].» Khâlid se résignait à entendre ces reproches, de même qu'il s'était déjà accoutumé à la pensée de la honte de son frère; mais s'il était peu susceptible sur le point d'honneur, en revanche il tenait à son poste, à sa vie surtout, et il attendait avec une anxiété toujours croissante l'arrivée d'un courrier de Damas. Eprouvant le besoin, comme c'est le propre des gens faibles, qu'une nature plus forte que la sienne le rassurât, il fit venir Mohallab et lui demanda:

— Que pensez-vous qu'Abdalmélic fera de moi?

— Il vous destituera, lui répondit laconiquement le général, qui lui gardait trop de rancune pour consentir à calmer ses inquiétudes.

— Et, reprit Khâlid, n'aurais-je pas à craindre quelque chose de plus fâcheux encore, bien que je sois son parent?

— Certainement, répliqua Mohallab d'un air nonchalant, car au moment où le calife apprendra que votre frère Abdalazîz a été battu par les non-confor-

1) Mobarrad, p. 746.

mistes de la Perse, il apprendra aussi que votre frère Omaiya a été mis en déroute par ceux du Bahrain.

Le courrier si redouté arriva à la fin, porteur d'une lettre du calife pour Khâlid. Dans cette lettre, Abdalmélic lui faisait les reproches les plus amers sur sa conduite ridicule et coupable, lui annonçait sa destitution, et terminait en disant: «Si je vous punissais comme vous le méritez, je vous ferais éprouver mon ressentiment d'une manière bien plus cruelle; mais je veux me souvenir de notre alliance, et c'est pour cette raison que je me borne à vous destituer.»

En remplacement de Khâlid, le calife nomma son propre frère Bichr, déjà gouverneur de Coufa, au gouvernement de Baçra, en lui ordonnant de donner le commandement des troupes à Mohallab et de le renforcer par huit mille hommes de Coufa.

Il était impossible, dans les circonstances données, de faire un choix plus malheureux. Caisite outré et violent, comme on a vu par le récit qui précède, Bichr confondait toutes les tribus yéménites dans une haine commune et détestait Mohallab, le chef naturel de cette race dans l'Irâc. Aussi, quand il eut reçu l'ordre du calife, il entra dans une grande fureur et jura qu'il tuerait Mohallab. Son premier ministre, Mousâ ibn-Noçair (le futur conquérant de l'Espagne)[1],

1) D'abord Zobairite, Mousâ ibn-Noçair avait assisté à la bataille

eut grand'peine à le calmer, et se hâta d'écrire au général pour lui conseiller d'user d'une grande circonspection, de se mêler à la foule pour saluer Bichr alors qu'il ferait son entrée dans Baçra, mais de ne point venir à l'audience. Mohallab suivit ses conseils.

Arrivé dans le palais de Baçra, Bichr donna audience aux seigneurs de la ville, et, remarquant l'absence de Mohallab, il en demanda la cause. «Le général vous a salué en route perdu dans la foule, lui répondit-on; mais il se sent trop indisposé pour pouvoir venir ici vous présenter ses respects.» Bichr crut alors avoir trouvé dans l'indisposition du général un excellent prétexte pour se dispenser de le mettre à la tête des troupes. Ses flatteurs ne manquaient pas de lui dire que, étant gouverneur, il avait bien le droit de nommer lui-même un général; cependant, n'osant désobéir à l'ordre formel du calife, il prit le parti de députer à ce dernier quelques personnes qu'il chargea de lui remettre une lettre dans laquelle il disait que Mohallab était malade, mais qu'il y avait dans l'Irâc d'autres généraux fort capables de prendre sa place.

---

de la Prairie. Proscrit par Merwân, il avait demandé et obtenu la protection d'Abdalazîz, le fils de ce calife. Depuis lors il était devenu un des plus fermes soutiens des Omaiyades. — Ibn-Asâkir, *Hist. de Damas*, man. de la Bibl. d'Aatif à Constantinople, article sur Mousâ ibn-Noçair. M. de Slane a eu la bonté de me communiquer la copie qu'il a faite de cet article.

Quand cette députation fut arrivée à Damas, Abdalmélic eut un entretien particulier avec Ibn-Hakîm qui en était le chef, et lui dit :

— Je sais que vous êtes d'une grande probité et d'une rare intelligence ; dites-moi donc franchement quel est, à votre avis, le général qui possède les talents et les qualités nécessaires pour terminer cette guerre avec succès.

Quoiqu'il ne fût point Yéménite, Ibn-Hakîm répondit sans hésiter que c'était Mohallab.

— Mais il est malade, reprit le calife.

— Ce n'est pas sa maladie, répliqua Ibn-Hakîm avec un sourire malin, qui l'empêchera de prendre le commandement.

— Ah ! je comprends, dit alors le calife ; Bichr veut entrer dans la même voie que Khâlid.

Et il lui écrivit aussitôt pour lui ordonner, d'un ton impérieux et absolu, de mettre Mohallab, et nul autre, à la tête des troupes.

Bichr obéit, mais de fort mauvaise grâce. Mohallab lui ayant remis la liste des soldats qu'il désirait enrôler, il en raya les noms des plus vaillants ; puis, ayant fait venir Ibn-Mikhnaf, le général des troupes auxiliaires de Coufa, il lui dit : « Vous savez que je vous estime et que je me fie à vous. Eh bien, si vous tenez à conserver mon amitié, faites ce que je vais vous dire : désobéissez à tous les ordres que vous donnera ce barbare de l'Omân, et faites en sorte que

toutes ses mesures aboutissent à un *fiasco* misérable.» Ibn-Mikhnaf s'inclina, ce que Bichr prit pour un signe d'assentiment; mais il s'était adressé mal. De la même race, et, qui plus est, de la même tribu que Mohallab, Ibn-Mikhnaf n'avait nulle envie de jouer envers lui le rôle odieux que le gouverneur lui destinait, et quand il fut sorti du palais: «Assurément, il a perdu l'esprit, *ce petit garçon*, dit-il à ses amis, puisqu'il me croit capable de trahir le plus illustre chef de ma tribu.»

L'armée entra en campagne, et Mohallab, quoique privé de ses meilleurs officiers et de ses plus braves soldats, réussit néanmoins à repousser les non-conformistes de l'Euphrate d'abord, puis de l'Ahwâz, puis de Râm-Hormoz; mais alors la brillante série de ses victoires fut soudainement interrompue par la nouvelle de la mort de Bichr. Ce que cet esprit brouillon n'avait pu faire vivant, sa mort le fit. Elle causa dans l'armée un désordre effroyable. Jugeant dans leur égoïsme que la guerre ne regardait que les Arabes de Baçra', les soldats de Coufa se révoltèrent contre leur général Ibn-Mikhnaf, et désertèrent en masse pour retourner à leurs foyers. La plupart des soldats de Baçra imitèrent leur exemple. Jamais, dans cette guerre si longue et si opiniâtre, le danger n'avait été plus imminent. L'Irâc était en proie à l'anarchie la plus complète; il n'y avait pas la moindre ombre d'autorité et de discipline. Le lieutenant de Bichr

à Coufa avait fait menacer les déserteurs de la mort s'ils ne retournaient pas à leur poste: pour toute réponse ils rentrèrent dans leur ville, et il ne fut point question de les punir [1]. Bientôt les non-conformistes écraseraient la poignée de braves restés fidèles aux drapeaux de Mohallab, franchiraient toutes les anciennes barrières, et inonderaient l'Irâc. Ils avaient fait mourir d'inanition, après les avoir enfermés, chargés de fers, dans un souterrain, les malheureux tombés entre leurs mains lors de la déroute d'Abdalazîz [2], et qui sait s'ils ne préparaient pas un sort semblable à tous les *païens* de la province?

Tout allait dépendre du nouveau gouverneur. Si le choix du calife était mauvais, comme tous ses choix l'avaient été jusque-là, l'Irâc était perdu.

Abdalmélic nomma Haddjâdj.

Celui-ci, qui se trouvait alors à Médine, n'eut pas plus tôt reçu sa nomination qu'il partit pour Coufa, accompagné de douze personnes seulement (décembre 694). Quand il y fut arrivé, il alla directement à la mosquée, où le peuple, déjà averti de sa venue, était rassemblé. Il y entra le sabre au côté, l'arc à la main, la tête à demi cachée par la large mousseline de son turban, monta dans la chaire, et promena longtemps son regard faible et incertain (car il avait

1) Mobarrad, p. 747—751.
2) Mobarrad, p. 741.

la vue courte[1]) sur l'auditoire, sans proférer une parole. Prenant ce silence prolongé pour de la timidité, les Irâcains s'en indignèrent, et comme ils étaient, sinon braves en action, du moins fort insolents en paroles, surtout quand il s'agissait d'insulter un gouverneur, ils se disaient déjà: « Que Dieu confonde les Omaiyades, puisqu'ils ont confié le gouvernement de notre province à un tel imbécile! » — déjà même l'un des plus hardis s'offrait pour lui jeter une pierre à la tête, lorsque Haddjâdj rompit tout à coup le silence qu'il avait si obstinément gardé jusque-là. Hardi novateur, en éloquence comme en politique, il ne débuta point par les formules ordinaires en l'honneur de Dieu et du Prophète. Soulevant le turban qui lui couvrait la figure, il se mit à réciter ce vers d'un ancien poète:

Je suis le soleil levant. Chaque obstacle, je le brise.
Pour que l'on me connaisse, il suffit que je me dévoile.

Puis il continua d'une voix lente et solennelle:

— Je vois bien des têtes mûres pour être moissonnées... et le moissonneur, ce sera moi... Entre les turbans et les barbes qui couvrent les poitrines, je vois du sang... du sang...

Ensuite, s'animant peu à peu:

— Par Dieu, Irâcains, dit-il, je ne me laisse pas

1) Voyez Ibn-Cotaiba, p. 202.

chasser, moi, par des regards menaçants. Je ne ressemble pas à ces chameaux que l'on fait galoper ventre à terre en les effrayant par le bruit d'une outre vide et desséchée. De même que l'on examine la bouche d'un cheval pour connaître son âge et savoir s'il est propre au travail, on a examiné la mienne et l'on a trouvé que j'avais mes dents de sagesse.

— Le commandeur des croyants a tiré ses flèches de son carquois; — il les a étalées devant lui; — il les a examinées une à une, attentivement, soigneusement. Quand il les eut éprouvées toutes, il a jugé que la plus dure et la plus difficile à briser, c'était moi. Voilà pourquoi il m'a envoyé vers vous.... Depuis bien longtemps vous marchez dans la voie de l'anarchie et de la révolte; mais je le jure! je ferai de vous ce que l'on fait de ces buissons épineux dont on veut se servir comme de bois de chauffage, et que l'on entoure d'une corde pour les couper ensuite [1]; — je vous rouerai de coups de même que les bergers assomment les chameaux qui se sont attardés dans le pâturage quand les autres sont déjà rentrés. Et sachez-le bien: ce que je dis, je le fais; — les projets que j'ai formés, je les accomplis; — une fois que j'ai tracé sur le cuir la forme d'une sandale, je coupe hardiment.

— Le commandeur des croyants m'a ordonné de

1) Voyez sur la phrase qu'emploie ici l'orateur, Mobarrad, p. 46.

vous payer votre solde et de vous diriger vers le théâtre de la guerre, où vous combattrez sous les ordres de Mohallab. Je vous donne trois jours pour faire vos préparatifs, et je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré que, ce terme expiré, je couperai la tête à tous ceux qui ne seront pas partis....

— Et maintenant, jeune homme, lis-leur la lettre du commandeur des croyants.

La personne interpellée lit ces mots : « De la part d'Abdalmélic, le commandeur des croyants, à tous les musulmans de Coufa ; salut à vous! »

Il était d'usage que le peuple répondît à cette formule par les mots : « et salut au commandeur des croyants. » Mais cette fois l'auditoire garda un morne silence. Bien qu'on sentît instinctivement qu'on avait trouvé un maître dans cet orateur à la parole brusque et saccadée, mais colorée et nerveuse, on ne voulait pas encore en convenir avec soi-même.

« Arrête! » dit alors Haddjâdj au lecteur. Puis, s'adressant de nouveau au peuple : « Comment donc, s'écria-t-il, le commandeur des croyants vous salue et vous ne lui répondez rien ? Par Dieu, je saurai vous donner une leçon de politesse.... Recommence, jeune homme. »

En prononçant ces simples paroles, Haddjâdj avait mis dans son geste, dans les traits de son visage, dans le son de sa voix, une expression si menaçante et si terrible, que, quand le lecteur prononça de nou-

veau les paroles *salut à vous*, toute l'assemblée s'écria d'une seule voix: «Et salut au commandeur des croyants [1].»

Mêmes moyens, même succès à Baçra. Plusieurs habitants de cette ville, informés de ce qui s'était passé à Coufa, n'avaient pas même attendu l'arrivée du nouveau gouverneur pour aller rejoindre l'armée de Mohallab [2], et ce général, agréablement surpris du zèle bien insolite des Irâcains, s'écria dans l'élan de sa joie: «Dieu soit loué! A la fin un *homme* est arrivé dans l'Irâc [3].» Mais aussi, malheur à celui qui osait montrer quelque hésitation ou la plus légère velléité de résistance, car Haddjâdj comptait la vie d'un homme pour fort peu de chose. Deux ou trois personnes en firent l'épreuve à leurs dépens [4].

Cependant, si Haddjâdj croyait avoir gagné la partie, il se trompait. Un peu revenus de leur première frayeur, les Irâcains rougirent de s'être laissé intimider et étourdir comme des enfants par le *maître d'école*, et au moment où Haddjâdj conduisait une division de troupes vers Mohallab, une querelle au sujet de la paye devint le signal d'une émeute qui prit bientôt le formidable aspect d'une révolte. Le mot de ralliement était la nécessité de la déposition

1) Mobarrad, p. 220, 221.
2) Mobarrad, p. 753.
3) Weil, t. I, p. 433.
4) Mobarrad, p. 753.

du gouverneur; les rebelles jurèrent d'exiger d'Abdalmélic son rappel, en menaçant que si celui-ci s'y refusait, ils le destitueraient eux-mêmes. Abandonné de tout le monde, à l'exception de ses parents, de ses amis intimes et des serviteurs de sa maison, Haddjâdj vit les rebelles piller sa tente et enlever ses femmes; s'ils n'avaient été retenus par la crainte du calife, ils l'auraient tué. Pourtant il ne faiblit pas un instant. Repoussant avec indignation les conseils de ses amis qui voulaient qu'il entrât en pourparlers avec les rebelles: «Je ne le ferai que quand ils m'auront livré leurs chefs,» dit-il fièrement et comme s'il eût été le maître de la situation. Selon toute probabilité, il aurait payé de sa vie son opiniâtreté inflexible, si, en ce moment critique, les Caisites l'eussent abandonné à son sort; mais ils avaient déjà reconnu en lui leur espoir, leur soutien, leur chef; ils avaient compris qu'en suivant la ligne de conduite qu'il leur traçait, ils se relèveraient de leur abaissement et reviendraient au pouvoir. Trois chefs caisites, parmi lesquels on distinguait le brave Cotaiba ibn-Moslim, volèrent à son secours; un contribule de Mohallab et un chef témîmite mécontent des rebelles imitèrent leur exemple, et dès que Haddjâdj vit six mille hommes réunis autour de sa personne, il força les révoltés à accepter la bataille. Un instant il fut sur le point de la perdre; mais étant parvenu à rallier ses troupes et le chef des révoltés ayant été tué

par une flèche, il remporta la victoire, qu'il rendit complète et décisive par sa clémence envers les vaincus: il défendit de les poursuivre, leur accorda l'amnistie, et se contenta d'envoyer les têtes de dix-neuf chefs rebelles, tués dans le combat, au camp de Mohallab, afin qu'elles servissent d'avertissement à ceux qui sentiraient naître dans leur cœur le désir de se révolter[1].

Pour la première fois, les Caisites, ordinairement fauteurs de toutes les rébellions, avaient soutenu le pouvoir, et, une fois engagés dans cette voie, ils y marchèrent résolument; ils savaient que c'était le seul moyen pour se réhabiliter dans l'esprit du calife.

Après avoir rétabli l'ordre, Haddjâdj n'eut plus qu'une seule pensée: celle d'exciter, de stimuler Mohallab, qu'il suspectait de prolonger la guerre dans son intérêt personnel. Mêlant dans son impétuosité naturelle les mauvaises mesures aux bonnes, il lui écrivit lettre sur lettre, lui reprocha durement ce qu'il appelait sa lenteur, son inaction, sa lâcheté, menaça de le faire mettre à mort ou tout au moins de le destituer[2], et envoya coup sur coup des commissaires au camp[3]. Appartenant à la race du gouverneur et possédés de la rage de donner des conseils,

---

1) Ibn-Khaldoun, fol. 186 r. et v.
2) Mobarrad, p. 756.
3) Mobarrad, p. 759, 765.

surtout quand on ne leur en demandait pas, ces commissaires jetaient parfois le désordre dans l'armée [1], et fuyaient dans la bataille [2]. Mais le but fut atteint. Deux années ne s'étaient pas encore passées depuis que Haddjâdj avait été nommé au gouvernement de l'Irâc, que les non-conformistes mettaient bas les armes (vers la fin de l'année 696).

Nommé vice-roi de toutes les provinces orientales, en récompense de ses fidèles et utiles services, Haddjâdj eut encore mainte révolte à réprimer; mais il les réprima toutes; et à mesure qu'il affermissait la couronne sur la tête de son souverain, il relevait sa race de l'état d'abaissement où elle était tombée, et tâchait de la réconcilier avec le calife. Il y réussit sans trop de difficulté. Forcé de s'appuyer soit sur les Kelbites, soit sur les Caisites, le choix du calife ne pouvait être douteux. Les rois ont d'ordinaire peu de goût pour ceux qui, ayant contribué à leur élévation, peuvent prétendre à leur reconnaissance. Les services qu'ils avaient rendus avaient inspiré aux Kelbites une fierté qui devenait importune; à tout propos ils rappelaient au calife que, sans eux, ni lui ni son père ne seraient montés sur le trône; ils le regardaient comme leur obligé, c'est-à-dire comme leur créature et leur propriété. Les Caisites au contraire,

---

1) Mobarrad, p. 766.
2) Mobarrad, p. 785.

voulant lui faire oublier à tout prix qu'ils avaient été les ennemis de son père et les siens, briguaient ses faveurs à genoux et obéissaient aveuglément à toutes ses paroles, à tous ses gestes. Ils l'emportèrent, ils supplantèrent leurs rivaux [1].

Les Kelbites disgraciés jetèrent les hauts cris. Le pouvoir du calife était trop solidement assis à cette époque pour qu'ils pussent se révolter contre lui; mais leurs poètes lui reprochaient amèrement son ingratitude et ne lui épargnaient pas les menaces. Voici ce que disait Djauwâs, le père de Sad que nous verrons plus tard périr en Espagne, victime de la haine des Caisites:

Abdalmélic! Tu ne nous as point récompensés, nous qui avons combattu vaillamment pour toi, et qui t'avons procuré la jouissance des biens de ce monde. Te rappelles-tu ce qui s'est passé à Djâbia dans le Djaulân? Si Ibn-Bahdal n'avait pas assisté à l'assemblée qui s'y est tenue, tu vivrais ignoré et personne de ta famille ne réciterait dans la mosquée la prière publique. Et pourtant, après que tu as obtenu le pouvoir suprême et que tu t'es trouvé sans compétiteur, tu nous as tourné le dos et peu s'en faut que tu ne nous traites en ennemis. Ne dirait-on pas que tu ignores que le temps peut amener d'étranges révolutions?

Dans un autre poème il disait:

La famille d'Omaiya nous a fait teindre nos lances dans

---

1) *Hamâsa*, p. 658.

le sang de ses ennemis, et maintenant elle ne veut pas que nous participions à sa fortune! Famille d'Omaya! Des escadrons innombrables, composés de fiers guerriers qui poussaient un cri de guerre qui n'était point le vôtre, nous les avons combattus avec nos lances et nos épées, et nous avons écarté le danger qui vous menaçait. Dieu peut-être nous récompensera de nos services et de ce qu'avec nos armes nous avons affermi ce trône, mais bien certainement la famille d'Omaiya ne nous récompensera pas. Etrangers, vous véniez du Hidjâz, d'un pays que le Désert sépare complétement du nôtre, et la Syrie ne connaissait nul d'entre vous[1]. En même temps les Caisites marchaient contre vous; la haine étincelait dans leurs yeux et leur bannière flottait dans les airs....

Un autre poète kelbite, l'un de ceux qui auparavant avaient chanté la victoire de la Prairie, adressa ces vers aux Omaiyades:

Dans un tempt où vous n'aviez point de trône, nous avons précipité de celui de Damas ceux qui avaient osé s'y asseoir, et nous vous l'avons donné. Dans mainte bataille nous vous avons donné des preuves de notre dévoûment, et dans celle de la Prairie vous n'avez dû la victoire qu'à notre puissant secours. Ne payez donc pas d'ingratitude nos bons et loyaux services; auparavant vous étiez bons pour nous: gardez-vous de devenir pour nous des tyrans. Même avant Merwân, lorsque les yeux d'un émir omaiyade étaient couverts de soucis comme d'un voile épais, nous avons déchiré

1) On se rappellera que la branche des Omaiyades à laquelle appartenait Merwân, était établie à Médine.

ce voile, de sorte qu'il a vu la lumière; quand il était déjà sur le point de succomber et qu'il grinçait les dents, nous l'avons sauvé[1], et tout joyeux il s'écriait alors: Dieu est grand! Quand le Caisite fait le vantard, rappelez-lui alors la bravoure qu'il a montrée dans le champ de Dhahhâc, à l'est de Djaubar[2]. Là aucun Caisite ne s'est comporté en homme de cœur: tous, montés sur leurs alezans, cherchaient leur salut dans la fuite[3]!

Plaintes, murmures, menaces, rien ne servit aux Kelbites. Le temps de leur grandeur était passé, et passé pour toujours. Il est vrai que la politique de la cour pouvait changer, que plus tard elle changea en effet, et que les Kelbites continuèrent à jouer un rôle important, surtout en Afrique et en Espagne; mais jamais ils ne redevinrent ce qu'ils avaient été sous Merwân, la plus puissante parmi les tribus yéménites. Ce rang appartint désormais aux Azd; la famille de Mohallab avait supplanté celle d'Ibn-Bahdal. En même temps la lutte, sans rien perdre de sa vivacité, prit des proportions plus vastes: dorénavant les Caisites eurent tous les Yéménites pour ennemis.

---

1) Le commentateur Tibrîzî a mal expliqué ce vers, parce qu'il n'a pas remarqué que, par une licence poétique, *naffasna* s'y trouve employé au lieu de *naffasnâ;* comparez Ibn-Cotaiba, p. 201, l. 18, et dans le *Hamâsa*, p. 263, l. 6 et 7, où l'on trouve *talana* et *naaina* au lieu de *talanâ* et de *naainâ*, comme il résulte de la 11e ligne de cette page.

2) C'est-à-dire, dans la bataille de la Prairie.

3) *Hamâsa*, p. 656—659.

Le règne de Walîd qui, dans l'année 705, succéda à son père Abdalmélic, mit le comble à la puissance des Caisites. «Mon fils, avait dit Abdalmélic sur son lit de mort, aie toujours le plus profond respect pour Haddjâdj; c'est à lui que tu dois le trône, il est ton épée, il est ton bras droit, et tu as plus besoin de lui qu'il n'a besoin de toi[1].» Walîd n'oublia jamais cette recommandation. «Mon père, disait-il, avait coutume de dire: Haddjâdj, c'est la peau de mon front; mais moi je dis: Haddjâdj, c'est la peau de mon visage[2].» Cette parole résume tout son règne, d'ailleurs plus fertile qu'aucun autre en conquêtes, en gloire militaire, car ce fut alors que le Caisite Cotaiba planta les bannières musulmanes sur les murailles de Samarcand, que Mohammed ibn-Câsim, cousin de Haddjâdj, conquit l'Inde jusqu'au pied de l'Himalaya, et qu'à l'autre extrémité de l'empire, les Yéménites, après avoir achevé la conquête du nord de l'Afrique, annexèrent l'Espagne au vaste Etat qu'avait fondé le Prophète de la Mecque. Mais pour les Yéménites, ce fut un temps désastreux, et principalement pour les deux hommes les plus marquants, mais non les plus respectables, de ce parti: Yézîd, fils de Mohallab, et Mousâ, fils de Noçair. Pour son malheur, Yézîd, chef de sa maison depuis

1) Soyoutî, *Tarîkh al-kholafâ*, p. 221, éd. Lees.
2) *Historia Khalifatus al-Walîdi*, éd. Anspach, p. 13.

la mort de son père, avait fourni des prétextes fort plausibles à la haine de Haddjâdj. Comme tous les membres de sa famille, la plus libérale de toutes sous le règne des Omaiyades, de même que les Barmécides l'ont été sous les Abbâsides [1], il semait l'argent sur ses pas, et, voulant être heureux, et que tout le monde le fût avec lui, il gaspillait la fortune dans les plaisirs, dans l'amour des arts et dans les imprudentes largesses de sa munificence tout aristocratique. Une fois, dit-on, se trouvant en route pour faire le pèlerinage de la Mecque, il donna mille pièces d'argent à un barbier qui venait de le raser. Stupéfait d'avoir reçu une récompense si considérable, le barbier s'écria dans sa joie: «Je m'en vais de ce pas racheter ma mère d'esclavage.» Touché de son amour filial, Yézîd lui donna encore mille pièces. «Je me condamne à répudier ma femme, reprit aussitôt le barbier, si de ma vie je rase une autre personne.» Et Yézîd lui donna encore deux mille pièces [2]. On raconte de lui une foule de traits semblables, qui montrent tous qu'entre ses doigts prodigues l'or s'écoulait comme l'onde; mais comme il n'y a point de fortune, si énorme qu'elle soit, qui tienne contre une prodigalité poussée jusqu'à la folie, Yézîd s'était vu forcé, pour échapper à la ruine, d'usurper

---

1) Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 107, éd. Wüstenfeld.
2) Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 105.

sur la part du calife. Condamné par Haddjâdj à restituer six millions au trésor, et ne pouvant payer que la moitié de cette somme, il fut jeté dans un cachot et cruellement torturé. Au bout de quatre ans[1], il réussit à s'évader avec deux de ses frères qui partageaient sa captivité, et pendant que Haddjâdj, croyant qu'ils étaient allés mettre le Khorâsân en révolution, envoyait des courriers à Cotaiba pour lui enjoindre de se tenir sur ses gardes et d'étouffer la révolte dans son germe, ils parcouraient, guidés par un Kelbite[2], le désert de Samâwa, afin d'aller implorer la protection de Solaimân, frère du calife, héritier du trône en vertu des dispositions prises par Abdalmélic, et chef du parti yéménite. Solaimân jura que tant qu'il vivrait, les fils de Mohallab n'auraient rien à craindre, s'offrit pour payer au trésor les trois millions que Yézîd n'avait pu acquitter, demanda la grâce de ce dernier et ne l'obtint qu'à grand'peine et par une espèce de coup de théâtre. Depuis lors, Yézîd resta dans le palais de son protecteur, attendant le moment où son parti reviendrait au pouvoir; et quand on lui demandait pourquoi il n'achetait point de maison: «Qu'en ferais-je? répondait-il; j'en aurai bientôt une que je ne quitte-

1) Ibn-Khaldoun, fol. 196 v.
2) Le même, *ibid.*

rai plus: un palais de gouverneur si Solaimân devient calife, une prison s'il ne le devient pas [1].»

L'autre Yéménite, le conquérant de l'Espagne, n'était pas, comme Yézîd, d'une lignée illustre. C'était un affranchi, et s'il appartenait à la faction alors en disgrâce, c'est que son patron, le prince Abdalazîz, frère du calife Abdalmélic et gouverneur de l'Egypte, était chaudement attaché, comme on l'a vu, à la cause des Kelbites, parce que sa mère était de cette tribu. Déjà sous le règne d'Abdalmélic, lorsqu'il était encore percepteur des contributions à Baçra, Mousâ se rendit coupable de malversation. Le calife s'en aperçut et donna l'ordre à Haddjâdj de l'arrêter. Averti à temps, Mousâ se sauva en Egypte, où il implora la protection de son patron. Celui-ci le prit sous sa sauvegarde, et se rendit à la cour afin d'arranger l'affaire. Le calife ayant exigé cent mille pièces d'or pour son indemnité, Abdalazîz paya la moitié de cette somme, et, dans la suite, il nomma Mousâ au gouvernement de l'Afrique, car à cette époque le gouverneur de cette province était nommé par le gouverneur de l'Egypte [2]. Après avoir conquis l'Espagne, Mousâ, gorgé de richesses, au comble de la glòire et de la puissance, continua d'usurper sur la part du calife avec la même hardiesse qu'aupara-

1) Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 112—115.
2) Ibn-Adhârî, t. I, p. 24, 25.

vant. Il est vrai que tout le monde alors dans les finances faisait des affaires; le tort de Mousâ fut d'en faire plus qu'un autre, et de ne pas appartenir au parti dominant. Depuis quelque temps Walîd avait l'œil sur ses procédés; il lui ordonna donc de venir en Syrie rendre compte de sa gestion. Aussi longtemps qu'il le put, Mousâ éluda cet ordre; mais, forcé enfin d'y obéir, il quitta l'Espagne, et, arrivé à la cour, il essaya de désarmer la colère du calife en lui offrant des présents magnifiques. Ce fut en vain. Les haines, depuis longtemps accumulées, de ses compagnons, de Târic, de Moghîth et d'autres, débordèrent; ils l'accablaient d'accusations qui ne furent que trop bien accueillies, et le gouverneur infidèle fut chassé honteusement, séance tenante, de la salle d'audience. Le calife ne songea à rien moins qu'à le condamner à la mort; mais, quelques personnes de considération, que Mousâ avait gagnées à force d'argent, ayant demandé et obtenu qu'il eût la vie sauve, il se contenta de lui imposer une amende fort considérable [1].

Peu de temps après, Walîd rendit le dernier soupir, laissant le trône à son frère Solaimân. La chute des Caisites fut immédiate et terrible. Haddjâdj n'était plus. « Allâh, accorde-moi de mourir avant le commandeur des croyants, et ne me donne point pour

1) Isidore, c. 38, 40.

souverain un prince qui sera sans pitié pour moi[1];» telle avait été sa prière et Dieu l'avait exaucée; mais ses clients, ses créatures, ses amis avaient encore tous les postes: ils furent destitués sur-le-champ et remplacés par des Yéménites. Yézîd ibn-abî-Moslim, affranchi et secrétaire de Haddjâdj, perdit le gouvernement de l'Irâc et fut jeté dans un cachot, d'où il ne sortit que cinq ans plus tard, lors de l'avénement du calife caisite Yézîd II, pour devenir aussitôt gouverneur de l'Afrique[2], tant les revirements de fortune étaient rapides alors. Plus malheureux que lui, l'intrépide Cotaiba fut décapité, et l'illustre conquérant de l'Inde, Mohammed ibn-Câsim, cousin de Haddjâdj, expira dans les tortures, tandis que Yézîd, fils de Mohallab, qui, sous le règne précédent, avait été sur le point de subir le même sort, jouissait, comme favori de Solaimân, d'un pouvoir illimité.

Mousâ seul ne profita point du triomphe du parti auquel il appartenait. C'est que, dans le vain espoir de se concilier la faveur de Walîd, il avait gravement offensé Solaimân. Au moment où Mousâ arriva en Syrie, Walîd était déjà si dangereusement malade qu'on pouvait croire sa mort prochaine, et Solaimân, qui convoitait lui-même les riches présents

1) Tabarî, *apud* Weil, t. I, p. 553.
2) Abou-Alî Tanoukhî, *Al-faradjo bada 's-chiddati*, man. de Leyde 61, p. 73.

que Mousâ ne manquerait pas d'offrir à Walîd, avait fait inviter le gouverneur à ralentir sa marche de manière qu'il n'arrivât à Damas que quand son frère serait mort et qu'il serait monté lui-même sur le trône. Mousâ n'ayant pas consenti à cette demande, et les fils de Walîd ayant hérité par conséquent des cadeaux qu'il avait faits à leur père, Solaimân lui gardait rancune [1]; il ne lui remit donc point l'amende à laquelle il avait été condamné, et que d'ailleurs il pouvait acquitter facilement avec l'aide de ses nombreux clients d'Espagne [2] et des membres de la tribu de Lakhm, à laquelle appartenait son épouse [3]. Solaimân ne poussa pas plus loin sa vengeance. Il y a bien, sur le sort de Mousâ, une traînée de légendes, les unes plus touchantes que les autres, mais elles ont été inventées par des romanciers à une époque où l'on avait complétement oublié quelle était la position des partis au VIIIe siècle, et où l'on ne se souvenait plus que Mousâ jouissait, comme l'atteste un auteur aussi ancien que digne de confiance [4], de la protection et de l'amitié de Yézîd, fils de Mohallab, le favori tout-puissant de Solaimân. Aucun motif,

1) Ibn-Habîb, man. d'Oxford, p. 153.

2) Isidore, c. 40. Pro multâ opulentiâ, dit cet auteur, parvum impositum onus existimat, atque mirâ velocitate impositum pondus exactat.

3) *Akhbâr madjmoua*, fol. 62 r.

4) Belâdhorî, man. de Leyde, p. 270.

même spécieux, ne peut autoriser ces indignes rumeurs, qui ne se fondent sur aucune autorité respectable et qui se trouvent en opposition directe avec le récit circonstancié d'un auteur contemporain [1].

Par une exception unique dans l'histoire des Omaiyades, le successeur de Solaimân, Omar II, n'était pas un homme de parti: c'était un respectable pontife, un saint homme qui avait en horreur les cris de la discorde et de la haine, qui remerciait Dieu de ne pas l'avoir fait vivre à l'époque où les saints de l'islamisme, où Alî, Aïcha et Moâwia se combattaient, et qui ne voulait pas même entendre parler de ces luttes funestes. Uniquement préoccupé des intérêts religieux et de la propagation de la foi, il rappelle cet excellent et vénérable pontife qui disait aux Florentins: « Ne soyez ni gibelins ni guelfes, ne soyez que chrétiens et concitoyens! » Pas plus que Grégoire X, Omar II ne réussit à réaliser son rêve généreux. Yézîd II, qui lui succéda et qui avait épousé une nièce de Haddjâdj, fut Caisite. Puis Hichâm monta sur le trône. Il favorisa d'abord les Yéménites, et, ayant remplacé plusieurs gouverneurs que son prédécesseur avait nommés, par des hommes de cette faction [2], il permit à ceux qui remontaient au pou-

---

1) Cet auteur est Isidore de Béja.

2) Dans le Khorâsân, par exemple, le Caisite Moslim al-Kilâbî fut remplacé par le Yéménite Asad al-Casrî.

voir de persécuter cruellement ceux qui venaient de le perdre [1]; mais quand, pour des raisons que nous exposerons plus loin, il se fut déclaré pour l'autre parti, les Caisites prirent leur revanche, surtout en Afrique et en Espagne.

Comme la population arabe de ces deux pays était presque exclusivement yéménite, ils étaient d'ordinaire assez tranquilles quand ils étaient gouvernés par des hommes de cette faction; mais, sous des gouverneurs caisites, ils devenaient le théâtre des violences les plus atroces. C'est ce qui arriva après la mort de Bichr le Kelbite, gouverneur de l'Afrique. Avant de rendre le dernier soupir, ce Bichr avait confié le gouvernement de la province à un de ses contribules, qui se flattait, à ce qu'il semble, que le calife Hichâm le nommerait définitivement gouverneur. Son espoir fut trompé: Hichâm nomma le Caisite Obaida, de la tribu de Solaim. Le Kelbite en fut informé; mais il se croyait assez puissant pour pouvoir se soutenir les armes à la main.

C'était un vendredi matin du mois de juin ou de juillet de l'année 728. Le Kelbite venait de s'habiller et était sur le point de se rendre à la mosquée pour y présider à la prière publique, lorsque tout à coup ses amis se précipitent dans sa chambre, en criant: «L'émir Obaida vient d'entrer dans la ville!» Atterré

1) *Voir* Abou-'l-mahâsin, t. I, p. 288.

du coup, le Kelbite, d'abord plongé dans une stupeur muette, ne recouvre la parole que pour s'écrier: «Dieu seul est puissant! L'heure du jugement dernier arrivera aussi inopinément!» Ses jambes refusent de le porter; glacé d'effroi, il tombe à terre.

Obaida avait compris que, pour faire reconnaître son autorité, il lui fallait surprendre la capitale. Heureusement pour lui, Cairawân n'avait point de murailles, et, marchant avec ses Caisites par des chemins détournés et dans le plus profond silence, il y était entré à l'improviste, tandis que les habitants de la ville le croyaient encore en Egypte ou en Syrie.

Maître de la capitale, il sévit contre les Kelbites avec une cruauté sans égale. Après les avoir fait jeter dans des cachots, il les mit à la torture, et, afin de contenter la cupidité de son souverain, il leur extorqua des sommes inouïes [1].

Vint le tour de l'Espagne, pays dont le gouverneur était nommé alors par celui de l'Afrique, mais qui jusque-là n'avait obéi qu'une seule fois à un Caisite. Après avoir échoué dans ses premières tentatives, Obaida y envoya, dans le mois d'avril de l'année 729, le Caisite Haitham, de la tribu de Kilâb [2], en menaçant

1) Ibn-Adhârî, t. I, p. 36; Ibn-al-Abbâr, p. 47, 49.

2) Moharram 111. Ibn-Bachcowâl, *apud* Maccarî, t. II, p. 10. Il faut lire *Kilâbî* comme on trouve chez Maccarî, chez Ibn-Khaldoun etc., non *Kinânî*, comme on lit chez d'autres écrivains. Dans l'écriture arabe il est facile de confondre ces deux noms.

les Arabes d'Espagne des châtiments les plus rigoureux au cas où ils oseraient s'opposer aux ordres de leur nouveau gouverneur. Les Yéménites murmuraient, peut-être même conspiraient-ils contre le Caisite; celui-ci le croyait du moins, et, agissant sur les instructions secrètes d'Obaida, il fit jeter en prison les chefs de ce parti, leur arracha par d'horribles tortures l'aveu d'un complot, et leur fit couper la tête. Parmi ses victimes se trouvait un Kelbite qui, à cause de son origine illustre, de ses richesses et de son éloquence, jouissait d'une haute considération; c'était Sad, fils de ce Djauwâs [1] qui, dans ses vers, avait si énergiquement reproché au calife Abdalmélic son ingratitude envers les Kelbites, dont la bravoure dans la bataille de la Prairie avait décidé du sort de l'empire et procuré le trône à Merwân. Le supplice de Sad fit frémir les Kelbites d'indignation, et quelques-uns d'entre eux, tels qu'Abrach, le secrétaire de Hichâm [2], qui n'avaient pas perdu toute influence à la cour, l'employèrent si bien que le calife consentit à envoyer en Espagne un certain Mohammed, avec l'ordre de punir Haitham et de donner le gouvernement de la province au Yéménite Abdérame al-Ghâfikì qui jouissait d'une grande popularité. Arrivé à Cordoue, Mohammed n'y trouva pas

1) Voyez note C, à la fin de ce volume.
2) Voyez Ibn-al-Abbâr, p. 49, et Weil, t. I, p. 654.

Abdérame, qui s'était caché pour se dérober aux poursuites du tyran; mais, ayant fait arrêter Haitham, il lui fit donner des coups de courroie et raser la tête, ce qui était alors l'équivalent de la peine de la flétrissure; puis, l'ayant fait charger de fers et placer sur un âne, la tête en arrière et les mains liées sur le dos, il ordonna de le promener par la capitale. Quand cet arrêt eut été exécuté, il le fit passer en Afrique, afin que le gouverneur de cette province prononçât sur son sort. Mais on ne pouvait attendre d'Obaida qu'il punirait à son tour celui qui n'avait agi que sur les ordres qu'il lui avait donnés lui-même. De son côté, le calife croyait avoir donné aux Kelbites une satisfaction suffisante, bien qu'ils poussassent plus loin leurs exigences, la mort de Sad ne pouvant être expiée, d'après les idées arabes, que par celle de son meurtrier. Hichâm envoya donc à Obaida un ordre tellement ambigu, que celui-ci put l'interpréter à l'avantage de Haitham [1]. Ce fut pour les Kelbites un grand désappointement; mais ils ne se laissèrent pas décourager, et un de leurs chefs les plus illustres, Abou-'l-Khattâr, qui avait été l'ami intime de Sad, et qui, dans la prison où l'avait jeté Obaida, avait amassé contre ce tyran, et contre les Caisites en général, des trésors de haine, composa ce poème destiné à être remis au calife:

---

1) Isidore, c. 57.

Vous permettez aux Caisites de verser notre sang, fils de Merwân; mais si vous persistez à refuser de nous faire justice, nous en appellerons au jugement de Dieu, qui sera plus équitable pour nous. On dirait que vous avez oublié la bataille de la Prairie et que vous ignorez qui vous a procuré la victoire alors; pourtant, c'était nos poitrines qui vous servaient de boucliers contre les lances ennemies, et vous n'aviez alors que nous pour cavaliers et pour fantassins. Mais depuis que vous avez obtenu le but de vos désirs, et que, grâce à nous, vous nagez dans les délices, vous affectez de ne pas nous apercevoir; voilà comment, depuis aussi longtemps que nous vous connaissons, vous en agissez constamment avec nous. Mais aussi, gardez-vous de vous livrer à une sécurité trompeuse quand la guerre se rallumera et que vous sentirez le pied vous glisser sur votre échelle de corde; il se peut qu'alors les cordes que vous croyiez solidement tordues, se détordent.... Cela s'est vu maintes fois....

Ce fut le Kelbite Abrach, secrétaire de Hichâm, qui se chargea de lui réciter ces vers; et la menace d'une guerre civile eut tant d'effet sur le calife, qu'il prononça à l'instant même la destitution d'Obaida, en s'écriant avec une colère feinte ou vraie: « Que Dieu maudisse ce fils d'une chrétienne, qui ne s'est point conformé à mes ordres [1]! »

1) Voyez mes *Notices sur quelques manuscrits arabes*, p. 47—49, 257, et Ibn-Adhârî, t. I, p. 36, 37.

X.

La lutte des Yéménites et des Caisites ne resta pas sans influence sur le sort des peuples vaincus, car à leur égard, et principalement pour ce qui concerne les contributions, chacun des deux partis avait des principes différents, et sous ce rapport, comme sous bien d'autres, c'était Haddjâdj qui avait tracé à son parti la route à suivre. On sait qu'en vertu des dispositions de la loi, les chrétiens et les juifs qui vivent sous la domination musulmane, sont dispensés, aussitôt qu'ils ont embrassé l'islamisme, de payer au trésor la capitation imposée à ceux qui persévèrent dans la foi de leurs ancêtres. Grâce à cette amorce offerte à l'avarice, l'Eglise musulmane recevait chaque jour dans son giron une foule de convertis qui, sans être complétement convaincus de la vérité de ses doctrines, se préoccupaient avant tout d'argent et d'intérêts mondains. Les théologiens se réjouissaient de cette rapide propagation de la foi; mais le trésor en souffrait énormément. La contribution de l'Egypte, par exemple, s'élevait encore, sous le califat d'Oth-

mân, à douze millions; mais peu d'années après, sous le califat de Moâwia, lorsque la plupart des Coptes eurent embrassé l'islamisme, elle était tombée à cinq millions [1]. Sous Omar II elle tomba plus bas encore; mais ce pieux calife ne s'en inquiétait pas, et quand un de ses lieutenants lui envoya ce message: «Si cet état de choses se prolonge en Egypte, tous les dhimmîs se feront musulmans, et l'on perdra ainsi les revenus qu'ils rapportent au trésor de l'Etat,» il lui répondit: «Je serais bien heureux si les dhimmîs se faisaient tous musulmans, car Dieu a envoyé son Prophète comme apôtre et non comme collecteur d'impôts [2].» Haddjâdj pensait autrement. Il s'intéressait peu à la propagation de la foi et il était obligé, pour conserver les bonnes grâces du calife, de remplir le trésor. Il n'avait donc point accordé aux nouveaux musulmans de l'Irâc l'exemption de payer la capitation [3]. Les Caisites imitaient constamment et partout l'exemple qu'il leur avait donné, et en outre, ils traitaient les vaincus, musulmans ou non, avec une morgue insolente et une dureté extrême. Les Yéménites au contraire, s'ils ne se conduisaient pas toujours envers ces malheureux avec plus d'équité et de douceur alors qu'ils étaient au pouvoir, associaient du moins, quand ils étaient dans l'opposition, leur voix à celle

1) Ahmed ibn-abî-Yacoub, *Kitâb al-boldân*, fol. 69 v.
2) *Journ. asiat.*, IVe série, t. XVIII, p. 433.
3) Nowairî, dans le *Journ. asiat.*, IIIe série, t. XI, p. 580.

des opprimés pour blâmer l'esprit de fiscalité qui animait leurs rivaux. Aussi les peuples vaincus, quand ils voyaient les Yéménites revenir au pouvoir, se promettaient des jours filés d'or et de soie; mais leur espoir fut souvent trompé, car les Yéménites ne furent ni les premiers ni les derniers libéraux qui aient éprouvé que, quand on est dans l'opposition, il est facile de crier contre les impôts, d'exiger la réforme du système financier, de la promettre pour le cas où l'on parviendra aux affaires, mais que, quand on y est parvenu, il est bien difficile de tenir ses promesses. « Je me trouve dans une situation assez embarrassante, disait le chef des Yéménites, Yézîd, fils de Mohallab, quand Solaimân l'eut nommé gouverneur de l'Irâc; toute la province a mis en moi son espoir; elle me maudira comme elle a maudit Ḥaddjâdj, si je la force à payer les mêmes tributs que par le passé, mais, d'un autre côté, Solaimân sera mécontent de moi s'il ne reçoit pas autant de contributions qu'en recevait son [frère] lorsque Haddjâdj était gouverneur de la province.» Pour sortir d'embarras, il eut recours à un expédient assez original. Ayant déclaré au calife qu'il ne pouvait se charger de lever les impôts, il lui fit prendre la résolution de confier cette besogne odieuse à un homme du parti qui venait de succomber [1].

1) Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 116, éd. Wüstenfeld; Ibn-Khaldoun, fol. 199 r.

On ne peut nier d'ailleurs qu'il n'y eût parmi les Yéménites des hommes extrêmement souples qui transigeaient sans peine avec leurs principes, et qui, pour conserver leurs postes, servaient leur maître, qu'il fût yéménite ou caisite, avec un dévoûment égal et une docilité à toute épreuve. Le Kelbite Bichr peut être considéré comme le type de cette classe d'hommes, qui devenaient de moins en moins rares au fur et à mesure que les mœurs se corrompaient et que l'amour de la tribu cédait le pas à l'ambition et à la soif des richesses. Nommé gouverneur de l'Afrique par le caisite Yézîd II, ce Bichr envoya en Espagne un de ses contribules, nommé Anbasa, qui fit payer aux chrétiens de ce pays un double tribut[1]; mais lorsque le yéménite Hichâm fut monté sur le trône, il y envoya un autre de ses contribules, nommé Yahyâ, qui restitua aux chrétiens tout ce qu'on leur avait injustement enlevé. Un auteur chrétien de ce temps-là va même jusqu'à dire que ce gouverneur *terrible* (telle est l'épithète qu'il lui donne) eut recours à des mesures *cruelles* pour forcer les musulmans à rendre ce qui ne leur appartenait pas[2].

En général, cependant, les Yéménites étaient moins durs que leurs rivaux envers les vaincus, et par con-

1) Isidore, c. 52.
2) Isidore, c. 54.

séquent ils leur étaient moins odieux. Le peuple de l'Afrique surtout, ce mélange, cette agglomération de populations hétérogènes que les Arabes trouvèrent établies depuis l'Egypte jusqu'à la mer Atlantique et que l'on désigne par le nom de Berbers, avait pour eux une prédilection marquée. C'était une race fière, aguerrie et extrêmement jalouse de sa liberté. Sous plusieurs rapports, comme Strabon[1] l'a déjà remarqué, les Berbers ressemblaient aux Arabes. Nomades sur un territoire limité, comme les fils d'Ismaël; faisant la guerre de la même façon qu'eux, ainsi que le disait Mousâ ibn-Noçair[2] qui contribua tant à les soumettre; accoutumés, comme eux, à une indépendance immémoriale, car la domination romaine avait été ordinairement restreinte à la côte; ayant, enfin, la même organisation politique, c'est-à-dire la démocratie tempérée par l'influence des familles nobles, ils devinrent pour les Arabes, quand ceux-ci tentèrent de les assujettir, des ennemis bien autrement redoutables que ne l'avaient été les soldats mercenaires et les sujets opprimés de la Perse et de l'empire byzantin. Chaque succès, les agresseurs le payèrent d'une défaite sanglante. Au moment même où ils parcouraient le pays en triomphateurs jusqu'aux bords de l'Atlantique, ils se

1) II, 18.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 20.

voyaient tout à coup enveloppés et taillés en pièces par des hordes innombrables comme le sable du Désert. «Conquérir l'Afrique est chose impossible, écrivait un gouverneur au calife Abdalmélic; à peine une tribu berbère a-t-elle été exterminée, qu'une autre vient prendre sa place.» Pourtant les Arabes, malgré la difficulté de cette entreprise, et peut-être même à cause des obstacles qu'ils rencontraient à chaque pas et que l'honneur leur commandait de surmonter, quoi qu'il en coûtât, s'obstinèrent à cette conquête avec un courage admirable et une opiniâtreté sans égale. Au prix de soixante-dix ans d'une guerre meurtrière, la soumission des Africains fut obtenue, en ce sens qu'ils consentirent à déposer les armes pourvu qu'on ne se targuât jamais avec eux des droits acquis, qu'on ménageât leur fierté chatouilleuse, et qu'on les traitât, non pas en vaincus, mais en égaux, en frères. Malheur à celui qui avait l'imprudence de les offenser! Dans son fol orgueil, le Caisite Yézîd ibn-abî-Moslim, l'ancien secrétaire de Haddjâdj, voulut les traiter en esclaves: ils l'assassinèrent; et tout caisite qu'il était, le calife Yézîd II fut assez prudent pour ne pas exiger la punition des coupables et pour envoyer un Kelbite gouverner la province. Moins prévoyant que son prédécesseur, Hichâm provoqua une insurrection terrible qui, de l'Afrique, se communiqua à l'Espagne.

Yéménite au commencement de son règne et par

conséquent assez populaire [1], Hichâm avait fini par se déclarer pour les Caisites, parce qu'il les savait disposés à contenter sa passion dominante, la soif de l'or. Leur ayant donc livré les provinces qu'ils savaient pressurer si bien, il en tira plus d'argent qu'aucun de ses ancêtres [2]; et quant à l'Afrique, il en confia le gouvernement, dans l'année 734, un an et demi après la destitution d'Obaida [3], au Caisite Obaidallâh.

Ce petit-fils d'un affranchi n'était pas un homme vulgaire. Il avait reçu une éducation solide et brillante, de manière qu'il savait par cœur les poèmes classiques et les récits des guerres du vieux temps [4]. Dans son attachement aux Caisites, il y avait une pensée noble et généreuse. N'ayant trouvé en Egypte que deux petites tribus caisites, il y fit venir mille et trois cents pauvres familles de cette race et se donna tous les soins possibles pour faire prospérer cette colonie [5]. Son respect pour la famille de son patron avait quelque chose de touchant: au milieu des grandeurs et au comble de la puissance, loin de rougir de son

---

1) Qui Hiscam primordio suæ potestatis satis se modestum ostendens. Isidore, c. 55.

2) Isidore, c. 57.

3) Chez Ibn-Adhârî (t. I, p. 37) il faut lire: *un an et* six mois (Chauwâl 114 — Rebî II 116).

4) Ibn-Adhârî, t. I, p. 38.

5) Macrîzî, *Des tribus arabes venues en Egypte*, p. 39, 40, éd. Wüstenfeld.

humble origine, il proclamait hautement ses obligations envers le père d'Ocba, qui avait affranchi son aïeul; et quand il fut gouverneur d'Afrique et qu'Ocba fut venu lui rendre visite, il le fit asseoir à ses côtés et lui témoigna tant de respect que ses fils, dans leur vanité de parvenus, s'en indignèrent. «Quoi! lui dirent-ils quand ils se trouvèrent seuls avec lui; vous faites asseoir ce Bédouin à vos côtés, en présence de la noblesse et des Coraichites, qui s'en tiendront offensés sans doute, et qui vous en voudront! Comme vous êtes un vieillard, personne ne se montrera cruel envers vous, et peut-être la mort vous mettra-t-elle bientôt à l'abri de toute intention hostile; mais nous, vos fils, nous avons à craindre que la honte de ce que vous avez fait ne retombe sur nous. Et qu'arrivera-t-il si le calife apprend ce qui s'est passé? Ne se mettra-t-il pas en colère quand il saura que vous avez fait plus d'honneur à un tel homme qu'aux Coraichites? — Vous avez raison, mes fils, leur répondit Obaidallâh; je ne trouve rien pour m'excuser, et je ne ferai plus ce que vous me reprochez.» Le lendemain matin il fit venir Ocba et les nobles dans son palais. Il les traita tous avec respect, mais il donna la place d'honneur à Ocba, et, s'étant assis à ses pieds, il fit venir ses fils. Quand ceux-ci furent entrés dans la salle et qu'ils contemplèrent ce spectacle avec surprise, Obaidallâh se leva, et, après avoir glorifié Dieu et son prophète,

il rapporta aux nobles les discours que ses fils avaient tenus la veille, et continua en ces termes: «Je prends Dieu et vous tous à témoin, bien que Dieu seul suffise, quand je déclare que cet homme que voici, est Ocba, fils de ce Haddjâdj qui a donné la liberté à mon grand-père. Mes fils ont été séduits par le démon, qui leur a inspiré un fol orgueil; mais j'ai voulu donner à Dieu la preuve que moi du moins, je ne suis point coupable d'ingratitude et que je sais ce que je dois à l'Eternel ainsi qu'à cet homme-là. J'ai voulu faire cette déclaration en public, parce que je craignais que mes fils n'en vinssent à nier un bienfait de Dieu, à désavouer cet homme et son père pour leurs patrons; ce qui aurait eu pour suite inévitable qu'ils auraient été maudits par Dieu et par les hommes, car j'ai appris que le Prophète a dit: «Maudit celui qui prétend appartenir à une famille à laquelle il est étranger, maudit celui qui renie son patron.» Et l'on m'a raconté aussi qu'Abou-Becr a dit: «Désavouer un parent même éloigné, ou se prétendre issu d'une famille à laquelle on n'appartient pas, c'est être ingrat envers Dieu» .... Mes fils, comme je vous chéris autant que moi-même, je n'ai point voulu vous exposer à la malédiction du Ciel et des hommes. Vous m'avez dit encore que le calife se fâchera contre moi, s'il apprend ce que j'ai fait. Rassurez-vous; le calife, à qui Dieu veuille accorder une longue vie, est trop magnanime, il sait trop bien ce qu'il doit à

Dieu, il connaît trop bien ses devoirs, pour que j'aie à craindre d'avoir excité son courroux en remplissant les miens; je me tiens persuadé au contraire, qu'il approuvera ma conduite.» — «Bien parlé! cria-t-on de toutes parts, vive notre gouverneur!» Et les fils d'Obaidallâh, honteux d'avoir eu à essuyer une si grande humiliation, gardèrent un morne silence. Puis Obaidallâh, s'adressant à Ocba: «Seigneur, lui dit-il, mon devoir est d'obéir à vos ordres. Le calife m'a confié un vaste pays; choisissez pour vous quelle province vous voudrez.» Ocba choisit l'Espagne. «Mon plus grand désir, c'est de prendre part à la guerre sainte, dit-il, et c'est là que je pourrai le satisfaire [1].»

Mais malgré l'élévation de son caractère, et quoiqu'il possédât toutes les vertus de sa nation, Obaidallâh partageait aussi au plus haut degré le profond mépris qu'avait celle-ci pour tout ce qui n'était pas arabe. A ses yeux, les Coptes, les Berbers, les Espagnols, les vaincus en général, qu'à peine il regardait comme des hommes, n'avaient sur la terre d'autre destinée que celle d'enrichir, à la sueur de leur front, le grand peuple que Mahomet avait appelé le meilleur de tous. Déjà en Egypte, où il avait été percepteur des impôts, il avait augmenté d'un vingtième le tribut que payaient les Coptes; et ce peuple,

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 60 r. — 61 r.

d'ordinaire fort pacifique et qui jamais encore, depuis qu'il vivait sous la domination musulmane, n'avait fait un appel aux armes, avait été exaspéré à un tel point par cette mesure arbitraire, qu'il s'était insurgé en masse[1]. Promu au gouvernement de l'Afrique, il se fit un devoir de contenter, aux dépens des Berbers, les goûts et les caprices des grands seigneurs de Damas. Comme le duvet des mérinos, dont on fabriquait des vêtements d'une blancheur éclatante, était fort recherché dans cette capitale, il faisait arracher aux Berbers leurs moutons, qu'on égorgeait tous, quoique souvent on ne trouvât qu'un seul agneau avec duvet dans un troupeau de cent moutons, tous les autres étant ce qu'on appelle des agneaux ras ou sans duvet, et par conséquent inutiles au gouverneur[2]. Non content d'enlever aux Berbers leurs troupeaux, la source principale de leur bien-être, ou plutôt leur unique moyen de subsistance, il leur ravissait aussi leurs femmes et leurs filles, qu'il envoyait en Syrie peupler les sérails; car les seigneurs arabes faisaient grand cas des femmes berbères qui, en tout temps, ont eu la réputation de surpasser les femmes arabes en beauté[3].

1) Macrîzî, *Histoire des Coptes*, p. 22 du texte, éd. Wüstenfeld, et la note de l'éditeur, p. 54.

2) Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbers*, t. I, p. 150, 151 du texte; *Akhbâr madjmoua*, fol. 63 r.

3) Ibn-Adhârî, t. I, p. 39; Ibn-Khaldoun, *loco laud.*; comparez Soyoutî, *Tarîkh al-kholafâ*, p. 222, l. 11, éd. Lees.

Pendant plus de cinq ans, les Berbers souffrirent en silence; ils murmuraient, ils accumulaient dans leurs cœurs des trésors de haine, mais la présence d'une nombreuse armée les contenait encore.

Une insurrection se préparait cependant. Elle aurait un caractère religieux autant que politique, et elle serait dirigée par des missionnaires, par des prêtres; car, malgré les ressemblances nombreuses et frappantes qui existaient entre le Berber et l'Arabe, il y avait cependant entre ces deux peuples cette différence profonde et essentielle, que l'un était pieux, avec beaucoup de penchant à la superstition, et, avant tout, plein d'une aveugle vénération pour les prêtres, au lieu que l'autre, sceptique et railleur, n'accordait presque aucune influence aux ministres de la religion. De nos jours encore, les marabouts africains ont, dans les grandes affaires, un pouvoir illimité. Seuls ils ont le droit d'intervenir lorsque des inimitiés s'élèvent entre deux tribus. A l'époque de l'élection des chefs, ce sont eux qui proposent au peuple ceux qui leur paraissent les plus dignes. Quand des circonstances graves ont nécessité une réunion de tribus, ce sont eux encore qui recueillent les diverses opinions; ils en délibèrent entre eux, et font connaître leur décision au peuple. Leurs habitations communes sont réparées, pourvues, par le peuple, qui prévient tous leurs vœux [1]. Chose étrange et curieuse: les

1) Daumas, *La grande Kabylie*, p. 53—56.

Berbers ont plus de vénération pour leurs prêtres que pour le Tout-Puissant même. «Le nom de Dieu, dit un auteur français qui a consciencieusement étudié les mœurs de ce peuple, le nom de Dieu, invoqué par un malheureux que l'on veut dépouiller, ne le protége pas; celui d'un marabout vénéré le sauve [1].» Aussi les Berbers n'ont-ils joué un rôle important sur la scène du monde que lorsqu'ils étaient mis en mouvement par un prêtre, par un marabout. C'étaient des marabouts que ceux qui ont jeté les fondements du vaste empire des Almoravides et de celui des Almohades. Dans leur lutte contre les Arabes, les Berbers des montagnes de l'Aurâs avaient été commandés longtemps par une prophétesse, qu'ils croyaient douée d'un pouvoir surnaturel; et dans ce temps-là, le général arabe Ocba ibn-Nâfi, qui avait compris mieux que personne le caractère du peuple qu'il combattait, et qui avait senti que, pour le vaincre, il fallait le prendre par son faible et frapper son imagination par des miracles, avait hardiment joué le rôle de sorcier, de marabout. Tantôt il conjurait des serpents, tantôt il prétendait entendre des voix célestes, et quelque puérils et ridicules que nous paraissent ces moyens, ils avaient été si fructueux qu'une foule de Berbers, frappés des prestiges qu'opérait cet homme et convaincus qu'ils essayeraient en vain de lui résister,

1) Daumas, p. 55.

avaient mis bas les armes et s'étaient convertis à l'islamisme.

A l'époque dont nous parlons, cette religion dominait déjà en Afrique. Sous le règne du pieux Omar II, elle y avait fait de grands progrès, et un ancien chroniqueur [1] va même jusqu'à dire que, sous Omar, il ne restait pas un seul Berber qui ne se fût fait musulman; assertion qui ne paraîtra pas trop exagérée quand on se souvient que ces conversions n'étaient pas tout à fait spontanées et que l'intérêt y jouait un grand rôle. La propagation de la foi étant pour Omar l'affaire la plus importante de sa vie, il faisait usage de tous les moyens propres à multiplier les prosélytes, et pour peu que l'on consentît à prononcer les mots: «Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète,» on était dispensé de payer la capitation, sans être obligé de se conformer strictement aux préceptes de la religion. Un jour que le gouverneur du Khorâsân écrivit à Omar en se plaignant de ce que ceux qui en apparence avaient embrassé l'islamisme ne l'avaient fait que pour échapper à la capitation, et en disant qu'il avait acquis la certitude que ces hommes ne s'étaient pas fait circoncire, le calife lui répondit: «Dieu a envoyé Mahomet pour appeler les hommes à la foi véritable, et non pour les circoncire [2].»

1) Ibn-Abd-al-Hacam, *apud* Weil, t. I, p. 583.
2) Ibn-Khaldoun, fol. 202 r.

C'est qu'il comptait sur l'avenir; sous cette inculte végétation il soupçonnait une terre riche et fertile, où la parole divine pourrait germer et fructifier; il pressentait que si les nouveaux musulmans méritaient encore le reproche de tiédeur, leurs fils et leurs petits-fils, nés et élevés dans l'islamisme, surpasseraient un jour, en zèle et en dévotion, ceux qui avaient douté de l'orthodoxie de leurs pères.

L'événement avait justifié ses prévisions, surtout pour ce qui concerne les habitants de l'Afrique. L'islamisme, d'antipathique, d'odieux qu'il leur avait été, leur était devenu supportable d'abord, et peu à peu cher au plus haut degré. Mais la religion telle qu'ils la comprenaient, ce n'était pas la froide religion officielle, triste milieu entre le déisme et l'incrédulité, que leur prêchaient des missionnaires sans onction, qui leur disaient toujours ce qu'ils devaient au calife, et jamais ce que le calife leur devait; c'était la religion hardie et passionnée que leur prêchaient les non-conformistes, qui, traqués en Orient comme des bêtes fauves, et obligés, pour échapper aux poursuites, de prendre divers déguisements et des noms supposés [1], étaient venus chercher, à travers mille dangers, un asile dans les déserts brûlants de l'Afrique, où ils propageaient dès lors leurs doctrines avec un succès

1) Voyez les curieuses aventures du poète non-conformiste Imrân ibn-Hittân, dans Mobarrad, p. 579 et suiv.

inouï. Nulle part ces docteurs ardents et convaincus n'avaient encore rencontré tant de dispositions à embrasser leurs croyances: le calvinisme musulman avait enfin trouvé son Ecosse. Le monde arabe, il faut bien le dire, avait vomi ces doctrines, non par répugnance pour les principes politiques du système, qui, au contraire, répondaient assez à l'instinct républicain de la nation, mais parce qu'il ne voulait ni prendre la religion au sérieux, ni accepter l'intolérante moralité par laquelle se distinguaient ces sectaires. En revanche, les habitants des pauvres chaumières africaines acceptèrent tout avec un enthousiasme indicible. Simples et ignorants, ils ne comprenaient rien sans doute aux spéculations et aux subtilités dogmatiques dans lesquelles se complaisaient des esprits plus cultivés. Il serait donc inutile de rechercher à quelle secte ils s'attachèrent de préférence, s'ils étaient Harourites, ou Çofrites, ou Ibâdhites, car les chroniqueurs ne sont pas d'accord à ce sujet; mais ils comprenaient assez de ces doctrines pour en embrasser les idées révolutionnaires et démocratiques, pour partager les romanesques espérances de nivellement universel qui animaient leurs docteurs, et pour être convaincus que leurs oppresseurs étaient des réprouvés dont l'enfer serait le partage. Tous les califes, à partir d'Othmân, n'ayant été que des usurpateurs incrédules, ce n'était pas un crime que de se révolter contre le tyran qui leur arrachait leurs biens

et leurs femmes; c'était un droit et, mieux encore, un devoir. Comme jusque-là les Arabes les avaient tenus éloignés du pouvoir, ne leur laissant que ce qu'ils n'avaient pu leur ôter, le gouvernement des tribus, ils crurent facilement que la doctrine de la souveraineté du peuple, doctrine que, dans leur sauvage indépendance, ils avaient professée depuis un temps immémorial, était fort musulmane, fort orthodoxe, et que le moindre Berber pouvait être élevé au trône en vertu du suffrage universel. Ainsi ce peuple cruellement opprimé, excité par des fanatiques moitié prêtres, moitié guerriers, qui avaient à régler, eux aussi, de vieux comptes avec les soi-disant orthodoxes, allait secouer le joug au nom d'Allâh et de son prophète, au nom de ce livre sacré sur lequel d'autres se sont appuyés pour fonder un terrible despotisme! Qu'elle est étrange partout, la destinée des codes religieux, ces arsenaux formidables qui fournissent des armes à tous les partis; qui tantôt justifient ceux qui brûlent des hérétiques et prêchent l'absolutisme, et qui tantôt donnent raison à ceux qui proclament la liberté de conscience, décapitent un roi et fondent une république!

Tous les esprits étaient donc en fermentation, et l'on n'attendait, pour prendre les armes, qu'une occasion favorable, lorsque, dans l'année 740, Obaidallâh envoya une partie considérable de ses troupes faire une expédition en Sicile. L'armée partie, et le

moindre prétexte suffisant dès lors pour faire éclater l'insurrection, le gouverneur de la Tingitanie eut l'imprudence de choisir précisément ce moment-là pour appliquer le système caisite, pour ordonner aux Berbers de son district de payer un double tribut, comme s'ils n'eussent pas été musulmans. Aussitôt ils prennent les armes, se rasent la tête et attachent des Corans aux pointes de leurs lances, selon la coutume des non-conformistes[1], donnent le commandement à un des leurs, à Maisara, un des plus zélés sectaires, à la fois prêtre, soldat et démagogue, attaquent la ville de Tanger, s'en emparent, égorgent le gouverneur de même que tous les autres Arabes qu'ils y trouvent, et, appliquant leurs doctrines dans toute leur inhumaine rigueur, ils n'épargnent pas même les enfants. De Tanger, Maisara marche vers la province de Sous, gouvernée par Ismâîl, fils du gouverneur Obaidallâh. Sans attendre son arrivée, les Berbers se soulèvent partout et font subir au gouverneur du Sous le sort qu'avait eu celui de la Tingitanie. En vain les Arabes essaient de résister; battus sur tous les points, ils sont forcés d'évacuer le pays, et en peu de jours tout l'Ouest, dont la conquête leur avait coûté tant d'années de sacrifices, est perdu pour eux. Les Berbers s'assemblent pour élire un calife, et, tant cette révolution était démocratique, leur choix

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 63 r.

ne tombe pas sur un noble, mais sur un homme du peuple, sur le brave Maisara, qui auparavant avait été un simple vendeur d'eau sur le marché de Cairawân.

Pris au dépourvu, Obaidallâh ordonne à Ocba, le gouverneur de l'Espagne, d'attaquer les côtes de la Tingitanie. Ocba y envoie des troupes, elles sont battues. Il s'embarque en personne avec des forces plus considérables, arrive sur la côte de l'Afrique, passe au fil de l'épée tous les Berbers qui tombent entre ses mains, mais ne réussit point à dompter la révolte.

En même temps qu'Obaidallâh avait donné des instructions à Ocba, il avait envoyé au Fihrite Habîb, le chef de l'expédition de Sicile, l'ordre de reconduire au plus vite les troupes en Afrique, tandis que la flotte d'Espagne tiendrait les Siciliens en respect; mais comme le danger allait toujours en croissant, car l'insurrection se propageait avec une rapidité effrayante, il crut ne pas devoir attendre l'arrivée de ces corps, et, ayant rassemblé toutes les troupes disponibles, il en confia le commandement au Fihrite Khâlid, en lui promettant de le renforcer par les corps de Habîb, dès qu'ils seraient arrivés. Khâlid se mit en marche, rencontra Maisara dans les environs de Tanger, et lui livra bataille. Après un combat acharné, mais qui ne fut pas décisif, Maisara se retira dans Tanger, où ses propres soldats l'assassinèrent, soit que, déjà habitués à voir la victoire se déclarer pour

eux, ils lui en voulussent de ne pas avoir triomphé cette fois, soit que, depuis son élévation, le démagogue fût réellement devenu infidèle aux doctrines démocratiques de sa secte, comme l'affirment les chroniqueurs arabes; dans ce cas, ses coreligionnaires n'auraient fait qu'user de leur droit et remplir leur devoir, leur doctrine leur ordonnant de déposer, et de tuer au besoin, le chef ou le calife qui s'écartait des principes de la secte.

Quand les Berbers eurent élu un autre chef, ils attaquèrent de nouveau leurs ennemis, et cette fois avec plus de succès: au plus fort de la lutte une division, commandée par le successeur de Maisara, tombe sur les derrières des Arabes qui, se trouvant pris entre deux feux, s'enfuient dans un épouvantable désordre; mais Khâlid et les nobles qui l'entourent, trop fiers pour survivre à la honte d'une telle défaite, se jettent dans les rangs ennemis, et, vendant chèrement leur vie, ils se font tuer jusqu'au dernier. Ce combat funeste, dans lequel avait péri l'élite de la noblesse arabe, reçut le nom de *combat des nobles*.

Habîb, qui à cette époque était revenu de la Sicile et qui s'était avancé jusqu'aux environs de Tâhort, n'osa pas attaquer les Berbers quand il eut appris le désastre de Khâlid; et bientôt l'Afrique ressembla à un vaisseau échoué qui n'a plus ni voile ni pilote, Obaidallâh ayant été déposé par les Arabes eux-mê-

mes, qui l'accusaient, non sans raison, d'avoir attiré sur leurs têtes tous ces terribles malheurs[1].

Le calife Hichâm frémit de douleur et de rage quand il apprit l'insurrection des Berbers et la défaite de son armée. « Par Allâh, s'écria-t-il, je leur ferai éprouver ce que c'est que la colère d'un Arabe de vieille roche! J'enverrai contre eux une armée telle qu'ils n'en virent jamais: la tête de la colonne sera chez eux pendant que la queue en sera encore chez moi.» Quatre districts de la Syrie reçurent l'ordre de fournir six mille soldats chacun; le cinquième, celui de Kinnesrîn, devait en fournir trois mille. A ces vingt-sept mille hommes devaient se joindre trois mille soldats de l'armée d'Egypte et toutes les troupes africaines. Hichâm donna le commandement de cette armée et le gouvernement de l'Afrique à un général caisite, vieilli dans le métier de la guerre, à Colthoum, de la tribu de Cochair. Au cas où Colthoum viendrait à mourir, son neveu[2] Baldj devrait le remplacer, et si ce dernier venait aussi à mourir, le généralat devait échoir au chef des troupes du Jourdain, à Thalaba, de la tribu yéménite d'Amila. Voulant infliger

1) Ibn-Adhârî, t. I, p. 38—41; Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afrique*, éd. Noël des Vergers, p. 10 et 11 du texte; le même, *Hist. des Berbers*, t. I, p. 151 du texte; *Akhbâr madjmoua*, fol. 61 v.; Isidore, c. 61; Ibn-al-Coutîa, fol. 6 v.

2) Quelques auteurs disent que Baldj était cousin germain de Colthoum.

aux révoltés un châtiment exemplaire, le calife donna à son général la permission de livrer au pillage tous les endroits dont il s'emparerait, et de couper la tête à tous les insurgés qui tomberaient entre ses mains.

Ayant pris pour guides deux officiers, clients des Omaiyades, qui connaissaient le pays et qui s'appelaient Hâroun et Moghîth, Colthoum arriva en Afrique dans l'été de l'année 741. Les Arabes de ce pays reçurent fort mal les Syriens, qui se conduisaient envers eux avec une arrogante rudesse et dans lesquels ils voyaient des envahisseurs plutôt que des auxiliaires. Les habitants des villes leur fermèrent les portes, et quand Baldj, qui commandait l'avant-garde, leur ordonna, d'un ton impérieux, de les ouvrir, en annonçant qu'il avait l'intention de s'établir en Afrique avec ses soldats, ils écrivirent à Habîb, qui était encore campé près de Tâhort, pour l'en informer. Habîb fit parvenir aussitôt une lettre à Colthoum, dans laquelle il lui disait: «Votre insensé de neveu a osé dire qu'il est venu pour s'établir dans notre pays avec ses soldats, et il est allé jusqu'à menacer les habitants de nos villes. Je vous déclare donc que si votre armée ne les laisse pas en repos, ce sera contre vous que nous tournerons nos armes.» Colthoum lui fit des excuses et lui annonça en même temps qu'il viendrait le joindre près de Tâhort. Il arriva en effet; mais bientôt le Syrien et

l'Africain se querellèrent, et Baldj, qui avait chaudement épousé la cause de son oncle, s'écria: « Le voilà donc, celui qui nous a menacés de tourner ses armes contre nous! — Eh bien, Baldj! lui répondit Abdérame, le fils de Habîb, mon père est prêt à vous donner satisfaction si vous vous croyez offensé.» Les deux armées ne tardèrent pas à prendre part à la dispute; le cri: Aux armes! fut poussé par les Syriens d'un côté, de l'autre par les Africains auxquels s'étaient réunis les soldats d'Egypte. On ne réussit qu'à grand'peine à empêcher l'effusion du sang et à rétablir la concorde qui, du reste, n'était qu'apparente.

L'armée, forte maintenant de soixante-dix mille hommes, s'avança jusqu'à un endroit nommé Bacdoura ou Nafdoura[1], où l'armée berbère lui ferma le passage. Voyant que les ennemis avaient la supériorité du nombre, les deux clients omaiyades qui servaient de guides à Colthoum, lui conseillèrent de former un camp retranché, d'éviter une bataille et de se borner à faire ravager, par des détachements de cavalerie, les villages des environs. Colthoum voulut suivre ce conseil prudent, mais le fougueux Baldj le rejeta avec indignation. «Gardez-vous de faire ce qu'on

1) La première leçon se trouve dans l'*Akhbâr madjmoua*, la seconde dans Ibn-al-Coutîa. Dans un autre endroit de l'*Akhbâr madjmoua* (fol. 66 r.) on lit *Nacdoura*.

vous conseille, dit-il à son oncle, et ne craignez pas les Berbers à cause de leur nombre, car ils n'ont ni armes ni vêtements.» Et en ceci Baldj disait vrai: les Berbers étaient mal armés, ils n'avaient pour tout vêtement qu'un pagne, et d'ailleurs ils n'avaient que fort peu de chevaux; mais Baldj oubliait que l'enthousiasme religieux et l'amour de la liberté doubleraient leurs forces. Colthoum, accoutumé à se laisser guider par son neveu, se rangea à son avis, et, ayant résolu de livrer bataille, il lui donna le commandement des cavaliers syriens, confia celui des troupes africaines à Hâroun et à Moghîth, et se mit lui-même à la tête des fantassins de la Syrie.

Baldj commença l'attaque. Il se flattait que cette multitude désordonnée ne tiendrait pas un instant contre sa cavalerie; mais les ennemis avaient trouvé un moyen très-sûr pour désappointer ses espérances. Ils se mirent à jeter contre la tête des chevaux des sacs remplis de cailloux, et ce stratagème fut couronné d'un plein succès: effarouchés, les chevaux des Syriens se cabrèrent, ce qui força plusieurs cavaliers à les quitter. Puis les Berbers lancèrent contre l'infanterie des juments non domptées, qu'ils avaient rendues furieuses en attachant à leurs queues des outres et de grands morceaux de cuir, de sorte qu'elles causèrent beaucoup de désordre dans les rangs. Néanmoins Baldj, qui était resté à cheval avec environ sept mille des siens, tenta une nouvelle attaque.

Cette fois il réussit à rompre les rangs des Berbers, et sa charge impétueuse le conduisit derrière leur armée; mais aussitôt quelques corps berbers firent volte-face pour lui couper la retraite, et les autres combattirent Colthoum avec tant de succès que Habîb, Moghîth et Hâroun furent tués, et que les Arabes d'Afrique, privés de leurs chefs et d'ailleurs mal disposés contre les Syriens, prirent la fuite. Colthoum résistait encore avec les fantassins de la Syrie. Un coup de sabre lui ayant écorché la tête, dit un témoin oculaire, il remit la peau à sa place avec un sang-froid prodigieux. Frappant à droite et à gauche, il récitait des versets du Coran propres à stimuler le courage de ses compagnons. «Dieu, disait-il, a acheté des croyants leurs biens et leurs personnes pour leur donner le paradis en retour; — l'homme ne meurt que par la volonté de Dieu, d'après le livre qui fixe le terme de la vie.» Mais quand les nobles qui combattaient à ses côtés eurent été tués l'un après l'autre, et que lui-même fut tombé à terre criblé de blessures, la déroute des Syriens fut complète et terrible; et les Berbers les poursuivirent avec un acharnement tel que, de l'aveu des vaincus, un tiers de cette grande armée fut tué et qu'un autre tiers fut fait prisonnier.

Sur ces entrefaites Baldj, séparé avec ses sept mille cavaliers du gros de l'armée, s'était vaillamment défendu et avait fait un grand carnage des Berbers;

mais ceux-ci étaient trop nombreux pour compter leurs morts, et maintenant que plusieurs corps, après avoir remporté la victoire sur l'armée de son oncle, se tournaient contre lui, il allait être accablé par une multitude immense. N'ayant plus d'autre parti à prendre que le parti extrême ou la retraite, il se décida à chercher son salut dans la fuite; mais comme les ennemis lui fermaient la route de Cairawân, qu'avaient prise les autres fugitifs, force lui fut de prendre la direction opposée. Poursuivis sans relâche par les Berbers, qui s'étaient jetés sur les chevaux des ennemis tués dans le combat, les cavaliers syriens arrivèrent près de Tanger, exténués de fatigue. Après avoir essayé en vain de pénétrer dans cette ville, ils prirent la route de Ceuta, et, s'étant emparés de cette place, ils y réunirent quelques vivres, ce qui, grâce à la fertilité de la contrée environnante, ne leur fut point difficile. Cinq ou six fois les Berbers vinrent les attaquer; mais comme ils ne savaient comment s'y prendre quand il s'agissait d'assiéger une forteresse, et que d'ailleurs les assiégés se défendaient avec le courage du désespoir, ils comprirent qu'ils ne réussiraient pas à leur enlever de vive force le dernier asile qui leur restât. Ils résolurent donc de les affamer, et, ravageant les champs d'alentour, ils les environnèrent d'un désert de deux journées de marche. Les Syriens se virent réduits à se nourrir de la chair de leurs chevaux; mais bien-

tôt les chevaux mêmes commencèrent à leur manquer, et si le gouverneur de l'Espagne continuait à leur refuser l'assistance que réclamait leur déplorable situation, ils allaient mourir de faim [1].

---

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 62 r. — 64 v.; Ibn-Adhârî, t. I, p. 41—43; Isidore, c. 63.

XI.

Dans aucun cas les Arabes établis depuis trente ans en Espagne n'auraient facilement consenti à accorder aux Syriens enfermés dans les murailles de Ceuta, les navires qu'ils leur demandaient pour passer dans la Péninsule. L'insolente rudesse avec laquelle ces troupiers avaient traité les Arabes d'Afrique, leur dessein hautement annoncé de s'établir dans ce pays, avaient prévenu les Arabes d'Espagne des dangers qu'ils auraient à craindre au cas où ils leur auraient donné les moyens de passer le Détroit. Mais si en toute circonstance les Syriens avaient peu de chance d'obtenir ce qu'ils désiraient, ils n'en avaient aucune dans les circonstances données: c'était le parti médinois qui gouvernait l'Espagne.

Après avoir soutenu contre les Arabes de Syrie, contre les païens comme ils disaient, une lutte aussi longue qu'opiniâtre, les fils des fondateurs de l'islamisme, des Défenseurs et des Emigrés, avaient fini par succomber dans la sanglante bataille de Harra; puis, quand ils eurent vu leur ville sainte saccagée,

leur mosquée transformée en écurie, leurs femmes violées; quand — comme si tous ces sacriléges et toutes ces atrocités, qui nous rappellent le sac de Rome par la féroce soldatesque du connétable et les Luthériens furieux de Georges Frundsberg, n'eussent pas encore suffi — ils eurent été contraints à jurer que dorénavant ils seraient les esclaves du calife, *esclaves qu'il pourrait affranchir ou vendre selon son bon plaisir*, ils avaient quitté en masse, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, leur ville autrefois si révérée, mais qui maintenant servait de repaire aux bêtes fauves, et, s'étant enrôlés dans l'armée d'Afrique, ils étaient venus avec Mousâ en Espagne, où ils s'étaient établis. Si leur zèle religieux, auquel s'était toujours mêlé un levain d'hypocrisie, d'orgueil et d'ambition mondaine, s'était peut-être un peu refroidi en route, ils avaient du moins conservé dans leur âme et transmis à leurs enfants une haine implacable pour les Syriens, et la conviction que, puisqu'ils avaient l'honneur d'être les descendants des glorieux compagnons du Prophète, le pouvoir leur appartenait de plein droit. Une fois déjà, quand le gouverneur de l'Espagne eut été tué dans la célèbre bataille qu'il livra à Charles Martel près de Poitiers, en octobre 732, ils avaient élu au gouvernement de la Péninsule l'homme le plus influent de leur parti, Abdalmélic, fils de Catan, qui, quarante-neuf ans auparavant, avait combattu dans

leurs rangs à Harra; mais comme cet Abdalmélic s'était rendu coupable des plus grandes injustices, d'après le témoignage unanime des Arabes et des chrétiens [1], et qu'il avait pressuré la province d'une manière extravagante, il avait perdu le pouvoir dès que l'Afrique eut repris son autorité légitime sur l'Espagne, c'est-à-dire dès qu'Obaidallâh eut été nommé gouverneur de l'Ouest. Obaidallâh, comme nous l'avons dit, avait confié le gouvernement de la Péninsule à son patron Ocba. Arrivé en Espagne, celui-ci avait fait emprisonner Abdalmélic et transporter en Afrique les chefs du parti médinois, dont l'esprit inquiet et turbulent troublait le repos du pays [2]. Pourtant, les Médinois ne s'étaient pas laissé décourager, et plus tard, quand, par suite de la grande insurrection berbère, le pouvoir du gouverneur d'Afrique fut devenu nul en Espagne, et qu'Ocba fut tombé si dangereusement malade que l'on pouvait croire sa fin prochaine, ils avaient su le persuader ou le contraindre de nommer Abdalmélic son successeur [3] (janvier 741 [4]).

C'est donc à Abdalmélic que Baldj avait dû s'adresser pour obtenir les moyens de passer en Espagne,

---

1) Isidore, c. 60; Ibn-Bachcowâl, *apud* Maccarî, t. II, p. 11.
2) Isidore, c. 61.
3) Isidore, c. 61, 63.
4) Cette date, la seule véritable, est donnée par Râzî (*apud* Maccarî, t. II, p. 11).

et personne à coup sûr n'était moins disposé à accueillir favorablement sa demande. En vain Baldj essayait-il de toucher son cœur en disant dans ses lettres que lui et ses compagnons mouraient de faim à Ceuta et que pourtant ils étaient Arabes aussi bien que lui, Abdalmélic: le vieux chef médinois, loin d'avoir pitié de leur misère, rendait grâce au ciel qu'il lui eût permis de goûter encore, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, les indicibles douceurs de la vengeance. Ils allaient donc périr d'inanition, les fils de ces barbares, de ces impies, qui, dans la bataille de Harra, avaient massacré ses amis, ses parents; qui avaient failli le percer lui-même de leurs épées; qui avaient saccagé Médine et profané le temple du Prophète! Et les fils de ces monstres osaient encore nourrir le fol espoir qu'il aurait pitié de leur sort, comme si l'humeur vindicative d'un Arabe eût pu pardonner de telles offenses, comme si les souffrances d'un Syrien eussent pu inspirer des sentiments de compassion à un Médinois! Abdalmélic n'eut plus qu'un souci, qu'un soin, qu'une pensée: ce fut d'empêcher d'autres, moins hostiles que lui aux Syriens, de leur fournir des vivres. Malgré les précautions qu'il prit, un noble compatissant de la tribu de Lakhm réussit à tromper sa vigilance et à faire entrer dans le port de Ceuta deux barques chargées de blé. Abdalmélic ne l'eut pas plutôt appris, qu'il fit arrêter le généreux Lakhmite, et lui infligea sept cents

coups de courroie. Puis, sous le prétexte qu'il cherchait à susciter une révolte, il ordonna de lui crever les yeux et de lui couper la tête. Son cadavre fut attaché à un gibet, avec un chien crucifié à sa droite, afin que son supplice fût aussi ignominieux que possible.

Les Syriens semblaient donc condamnés à mourir de faim, lorsqu'un événement imprévu vint tout à coup forcer Abdalmélic à changer de conduite.

Les Berbers établis dans le Péninsule, bien qu'ils ne fussent pas précisément opprimés à ce qu'il semble, partageaient cependant la jalouse haine de leurs frères d'Afrique pour les Arabes. Ils étaient les véritables conquérants du pays; Mousâ et ses Arabes n'avaient guère fait autre chose que recueillir les fruits de la victoire remportée par Târic et ses douze mille Berbers sur l'armée des Visigoths: au moment où ils débarquèrent sur la côte d'Espagne, tout ce qui restait à faire, c'était d'occuper quelques villes prêtes à se rendre à la première sommation. Et pourtant, quand il s'était agi de partager les fruits de la conquête, les Arabes s'étaient attribué la part du lion: ils s'étaient approprié la meilleure partie du butin, le gouvernement du pays et les terres les plus fertiles. Gardant pour eux-mêmes la belle et opulente Andalousie, ils avaient relégué les compagnons de Târic dans les plaines arides de la Manche et de l'Estrémadure, dans les âpres montagnes de Léon,

de Galice, d'Asturie, où il fallait escarmoucher sans cesse contre les chrétiens mal domptés. Peu scrupuleux eux-mêmes sur le tien et le mien, ils s'étaient montrés d'une sévérité inexorable dès qu'il s'agissait des Berbers. Quand ceux-ci se permettaient de rançonner des chrétiens qui s'étaient rendus par composition, les Arabes, après leur avoir fait subir le fouet et la torture, les laissaient gémir, chargés de fers et à peine couverts de guenilles toutes grouillantes de vermine, au fond de cachots immondes et infects [1].

Le sort de l'Espagne était d'ailleurs trop intimement lié à celui de l'Afrique pour que le contre-coup de ce qui se passait au delà du Détroit ne se fît pas sentir en deçà. Une fois déjà le fier et brave Monousa, l'un des quatre principaux chefs berbers qui étaient venus en Espagne avec Târic [2], avait levé l'étendard de la révolte en Cerdagne, parce qu'il avait appris que ses frères en Afrique étaient cruellement opprimés par les Arabes, et il avait été secondé par Eudes, duc d'Aquitaine, dont il avait épousé la fille [3]. Cette fois l'insurrection des Berbers d'Afrique avait

1) Voyez Isidore, c. 44.
2) Voyez Sébastien, c. 11.
3) Isidore (c. 58), qui donne des détails sur cette révolte, dit qu'elle eut lieu quand Abdérame al-Ghâfikî était gouverneur de l'Espagne. Les auteurs arabes la placent sous le gouvernement de Haitham, le prédécesseur de cet Abdérame; voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 27, et Maccarî, t. I, p. 145.

eu en Espagne un retentissement prodigieux. Les Berbers de ce pays avaient accueilli à bras ouverts les missionnaires non-conformistes venus d'Afrique afin de les prêcher et de les exciter à prendre les armes pour exterminer les Arabes. Une insurrection, à la fois politique et religieuse comme celle d'Afrique, éclata en Galice et se communiqua à tout le nord, à l'exception du district de Saragosse, le seul dans cette partie du pays où les Arabes fussent en majorité. Partout les Arabes furent battus, chassés; tous les corps qu'Abdalmélic envoya successivement contre les révoltés furent défaits. Puis les Berbers de la Galice, de Mérida, de Coria, de Talavera et d'autres endroits se réunirent, élurent un chef, un imâm, et se divisèrent en trois corps, dont l'un devait assiéger Tolède, tandis que le second irait attaquer Cordoue et que le troisième marcherait sur Algéziras, afin de s'emparer de la flotte qui était dans la rade, de passer ensuite le Détroit, d'exterminer les Syriens à Ceuta, et de transporter en Espagne une foule de Berbers d'Afrique.

La situation des Arabes d'Espagne était donc devenue tellement précaire et dangereuse, qu'Abdalmélic, malgré qu'il en eût, se trouva contraint de solliciter le secours de ces mêmes Syriens que jusque-là il avait si impitoyablement abandonnés à leur triste sort. Cependant il prit ses précautions: il leur promit bien de leur envoyer des bâtiments de transport,

mais à condition qu'ils s'engageraient à évacuer l'Espagne aussitôt que la révolte y serait domptée, et que chaque division lui livrerait dix de ses chefs, qui seraient gardés dans une île et répondraient sur leur tête de la fidèle exécution du traité. De leur côté, les Syriens stipulèrent qu'Abdalmélic ne les séparerait point quand il les ferait reconduire en Afrique, et qu'il les ferait déposer sur une côte qui ne fût point au pouvoir des Berbers.

Ces conditions ayant été acceptées de part et d'autre, les Syriens débarquèrent à Algéziras, affamés et à peine couverts de quelques misérables haillons. On leur fournit des vivres, et comme ils trouvèrent presque tous des contribules en Espagne, ceux-ci se chargèrent de leur équipement, chacun dans la mesure de ses moyens; tel riche chef procurait des vêtements à une centaine de nouveaux venus, et tel autre, dont la fortune était moins considérable, pourvoyait à l'habillement de dix ou d'un seul. Puis, comme il fallait avant tout arrêter la division berbère qui marchait sur Algéziras et qui s'était déjà avancée jusqu'à Médina-Sidonia, les Syriens l'attaquèrent, renforcés de quelques corps arabes-espagnols, et, combattant avec leur valeur accoutumée, ils la mirent en déroute et firent un riche butin. La seconde armée berbère, celle qui marchait sur Cordoue, se défendit avec plus d'opiniâtreté et fit même essuyer aux Arabes des pertes assez graves; néanmoins, elle fut aussi forcée à

la retraite. Restait la troisième armée, la plus nombreuse de toutes, celle qui assiégeait Tolède depuis vingt-sept jours. Elle alla à la rencontre de l'ennemi, et la bataille, qui eut lieu sur les bords du Guazalate, se termina par sa déroute complète. Dès lors les vainqueurs traquèrent les rebelles comme des bêtes fauves dans toute la Péninsule, et les Syriens, ces mendiants de la veille, firent un butin si considérable qu'ils se trouvèrent tout d'un coup plus riches qu'ils n'avaient jamais osé l'espérer.

Grâce à ces intrépides soldats, la révolte berbère qui avait paru si formidable d'abord, avait été écrasée comme par enchantement; mais Abdalmélic ne se vit pas plutôt débarrassé de ces ennemis-là, qu'il songea à se débarrasser également de ses auxiliaires qu'il craignait autant qu'il les haïssait. Il s'empressa donc de rappeler à Baldj le traité qu'il avait conclu avec lui et d'exiger qu'il quittât l'Espagne. Mais Baldj et ses Syriens n'avaient aucune envie de retourner dans une contrée où ils avaient éprouvé toutes sortes de revers et de souffrances; ils avaient pris goût au magnifique pays qui avait été le théâtre de leurs derniers exploits et où ils s'étaient enrichis. Il n'est donc point surprenant qu'il s'élevât des contestations, des querelles, entre des hommes qui, nés ennemis les uns des autres, avaient dans cette circonstance des intérêts et des desseins opposés. Comme la haine est une mauvaise conseillère, Abdalmélic aggrava le

mal et raviva toutes les plaies invétérées en refusant aux Syriens de les faire transporter en Afrique tous à la fois, et en déclarant que, maintenant qu'ils avaient tant de chevaux, d'esclaves et de bagages, il n'avait pas assez de bâtiments pour exécuter cette clause du traité. En outre, comme les Syriens désiraient s'embarquer sur la côte d'Elvira (Grenade) où de Todmîr (Murcie), il leur déclara que cela était impossible; que tous ses vaisseaux étaient dans le port d'Algéziras et qu'il ne pouvait les éloigner de cette partie de la côte parce que les Berbers d'Afrique pourraient être tentés d'y faire une descente; enfin, sans se donner la peine de dissimuler ses perfides pensées, il eut l'impudence d'offrir aux Syriens de les faire reconduire à Ceuta. Cette proposition excita une indignation indicible. «Mieux vaudrait nous jeter dans la mer que de nous livrer aux Berbers de la Tingitanie,» s'écria Baldj, et il reprocha durement au gouverneur qu'il avait failli les laisser mourir de faim à Ceuta, lui et les siens, et qu'il avait fait crucifier de la manière la plus infâme le généreux Lakhmite qui leur avait envoyé des vivres. Des paroles on en vint bientôt aux voies de fait. Profitant d'un moment où Abdalmélic n'avait que peu de troupes à Cordoue, les Syriens le chassèrent du palais et proclamèrent Baldj gouverneur de l'Espagne (20 septembre 741).

Les passions une fois déchaînées, il était à prévoir

que les Syriens n'en resteraient pas là, et l'événement ne tarda pas à justifier cette crainte.

Le premier soin de Baldj fut de faire remettre en liberté les chefs syriens qui avaient servi d'otages et qu'Abdalmélic avait fait garder dans la petite île d'Omm-Hakîm, vis-à-vis d'Algéziras. Ces chefs arrivèrent à Cordoue irrités, exaspérés. Ils disaient que le gouverneur d'Algéziras, agissant sur les ordres d'Abdalmélic, les avait laissés manquer de nourriture et d'eau, qu'un noble de Damas, de la tribu yéménite de Ghassân, avait péri de soif; — ils exigeaient la mort d'Abdalmélic en expiation de celle du Ghassânite. Leurs plaintes, les récits qu'ils firent de leurs souffrances, la mort d'un chef respecté, tout cela mit le comble à la haine que les Syriens éprouvaient pour Abdalmélic; ce perfide avait mérité la mort, disaient-ils. Baldj, qui répugnait à ce parti extrême, tâcha de les apaiser en disant qu'il fallait attribuer la mort du Ghassânite à une négligence involontaire et non à un dessein prémédité. «Respectez la vie d'Abdalmélic, ajouta-t-il; c'est un Coraichite et, de plus, un vieillard.» Ses paroles n'eurent aucun effet; les Yéménites qui avaient à venger un homme de leur race et qui soupçonnaient Baldj de vouloir sauver Abdalmélic parce que celui-ci était de la race de Maädd à laquelle Baldj appartenait également, persistèrent dans leur demande, et Baldj qui, comme la plupart des nobles, ne commandait qu'à la

condition de céder aux volontés et aux passions de ses soldats, ne put résister à leurs clameurs; il permit qu'on allât arracher Abdalmélic de la maison qu'il possédait à Cordoue et dans laquelle il s'était retiré après sa déposition.

Ivres de fureur, les Syriens traînèrent au supplice ce vieillard nonagénaire que ses longs cheveux blancs faisaient ressembler (telle est l'expression bizarre mais pittoresque des chroniques arabes) au petit d'une autruche. « Poltron, criaient-ils, tu as échappé à nos glaives à la bataille de Harra. Pour te venger de ta déroute, tu nous as réduits à manger des peaux et des chiens. Tu as voulu nous livrer, nous vendre, aux Berbers, nous, les soldats du calife! » S'étant arrêtés près du pont, ils le battirent à coups de verges, plongèrent leurs épées dans son sein, et mirent son cadavre en croix. A gauche ils crucifièrent un chien, à droite, un cochon....

Un meurtre aussi barbare, un supplice aussi infamant, criaient vengeance. La guerre était allumée, les armes décideraient lesquels, des Arabes de la première ou de ceux de la seconde invasion, des Médinois ou des Syriens, resteraient les maîtres de la Péninsule.

Les Médinois avaient pour chefs les fils d'Abdalmélic, Omaiya et Catan, qui avaient pris la fuite lors de la déposition de leur père, et dont l'un était allé chercher du secours à Saragosse, l'autre à Mérida.

Leurs anciens ennemis, les Berbers, firent cause commune avec eux; ils comptaient bien tourner plus tard leurs armes contre les Arabes d'Espagne, mais ils voulaient avant tout se venger des Syriens. Les Médinois eurent encore d'autres auxiliaires: ce furent le Lakhmite Abdérame ibn-Alcama, gouverneur de Narbonne, et le Fihrite Abdérame, fils du général africain Habîb, qui était venu chercher un asile en Espagne, accompagné de quelques troupes, après la terrible déroute dans laquelle son père avait été tué, mais avant l'arrivée des Syriens dans la Péninsule [1]. Ennemi juré de Baldj depuis qu'il s'était querellé avec lui, il avait attisé la haine que le vieux Abdalmélic portait aux Syriens en lui racontant les insolences qu'ils s'étaient permises en Afrique; il l'avait fortifié dans son dessein de ne pas leur accorder les navires qu'ils lui demandaient et de les laisser plutôt mourir de faim. Il se croyait obligé maintenant de venger le meurtre d'Abdalmélic parce qu'il était son contribule, et, comme il était d'une naissance illustre, il aspirait au gouvernement de la Péninsule [2].

Les coalisés avaient sur leurs ennemis l'avantage du nombre, leur armée comptant quarante mille

1) C'est ce que Rakîk (*apud* Ibn-Adhârî, t. I, p. 43) dit formellement, et cette assertion a un bien plus haut degré de probabilité que celle d'autres chroniqueurs, qui disent qu'Abdérame ibn-Habîb arriva en Espagne en compagnie de Baldj.

2) Voyez Ibn-al-Abbâr, p. 51.

hommes selon les uns, cent mille selon les autres, tandis que Baldj ne put réunir que douze mille soldats, bien qu'il eût été renforcé d'un assez grand nombre de Syriens qui venaient de passer le Détroit après plusieurs tentatives inutiles faites pour retourner dans leur patrie. Pour grossir son armée, il enrôla une foule d'esclaves chrétiens qui cultivaient les terres des Arabes et des Berbers; puis il alla attendre l'ennemi dans un hameau nommé Aqua-Portora.

Le combat s'étant engagé (août 742), les Syriens se défendirent si vaillamment qu'ils repoussèrent toutes les attaques des coalisés. Alors Abdérame, le gouverneur de Narbonne, qui passait pour le cavalier le plus brave, le plus accompli, qu'il y eût en Espagne, crut que la mort du chef de l'armée ennemie déciderait du sort de la bataille. «Qu'on me montre Baldj! s'écria-t-il; je jure de le tuer ou de me faire tuer moi-même! — Le voilà, lui répondit-on; c'est celui qui est monté sur ce cheval blanc et qui porte l'étendard.» Abdérame chargea si vigoureusement avec ses cavaliers de la frontière, qu'il fit reculer les Syriens. A deux reprises il frappa Baldj à la tête; mais attaqué aussitôt par la cavalerie de Kinnesrîn et repoussé par elle, il entraîna dans sa retraite précipitée toute l'armée des coalisés. Leur déroute fut complète; ils perdirent dix mille hommes, et les Syriens, qui n'en avaient perdu que mille, rentrèrent dans Cordoue en vainqueurs.

Les blessures de Baldj étaient mortelles; peu de jours après il rendit le dernier soupir, et comme le calife avait ordonné que si Baldj venait à mourir, le Yéménite Thalaba devrait le remplacer, les Syriens proclamèrent ce chef gouverneur de l'Espagne. Les Médinois n'eurent point à s'en féliciter. Quoiqu'il n'y eût pas réussi, Baldj avait du moins essayé de mettre un frein aux appétits sanguinaires des Syriens: son successeur ne le tenta même pas. Voulait-il se populariser et sentait-il que, pour y réussir, il n'avait qu'à laisser faire, ou bien reconnaissait-il, dans les cris lugubres d'un oiseau de nuit, une voix bien-aimée qui lui rappelait qu'il avait encore à venger sur les Médinois le meurtre d'un proche parent, d'un père peut-être [1]? On l'ignore; mais il est certain que la résolution qu'il prit d'être sans pitié pour les Médinois lui gagna le cœur de ses soldats et qu'il fut plus populaire que Baldj ne l'avait été.

Son début ne fut point heureux. Etant allé attaquer les Arabes et les Berbers rassemblés en grand nombre aux environs de Mérida, il fut battu et forcé de se retirer dans la capitale du district, où sa situation ne tarda pas à devenir fort périlleuse. Déjà

1) Les Arabes croyaient que, lorsqu'un homme avait péri de mort violente, son âme, fuyant le corps auquel elle avait été unie, se métamorphosait en un hibou ou en une chouette, qui continuait de faire entendre sa voix jusqu'à ce que le mort eût été vengé sur le meurtrier.

il avait envoyé à son lieutenant à Cordoue l'ordre de venir à son secours avec autant de troupes que possible, lorsqu'un heureux hasard le sauva. Un jour de fête que les assiégeants s'étaient dispersés dans les environs sans avoir pris assez de précautions contre une surprise, il profita de cette incurie, attaqua les ennemis à l'improviste, en fit un grand carnage, et, ayant fait mille prisonniers et forcé les autres à chercher leur salut dans une fuite précipitée, il emmena en esclavage leurs femmes et leurs enfants. C'était un attentat inouï, une barbarie que jusque-là les Syriens eux-mêmes n'avaient pas osé commettre. Tant qu'ils avaient eu Baldj pour leur chef, ils avaient respecté l'usage établi depuis un temps immémorial et qui s'est perpétué jusqu'à nos jours parmi les Bédouins, l'usage de laisser, dans les guerres intérieures, la liberté aux femmes et aux enfants de l'ennemi, de les traiter même avec une certaine courtoisie. Et quand Thalaba, traînant dix mille prisonniers à sa suite, fut retourné en Andalousie, ce fut pis encore. Ayant fait camper son armée à Moçâra, près de Cordoue, un jeudi du mois de mai 743, il ordonna de mettre les captifs à l'encan. Parmi eux se trouvaient plusieurs Médinois. Afin de rabattre, une fois pour toutes, l'orgueil de ces derniers, les Syriens, facétieusement féroces, convinrent entre eux de les vendre, non pas à l'enchère, mais au rabais. Un Médinois, pour lequel un Syrien avait of-

fert dix pièces d'or, fut donc adjugé à celui qui offrait un chien; un autre fut vendu pour un jeune bouc, et ainsi de suite. Jamais encore, pas même pendant l'horrible sac de Médine, les Syriens n'avaient imposé tant d'affronts, tant d'ignominies, aux fils des fondateurs de l'islamisme.

Cette scène scandaleuse durait encore, lorsqu'un événement que Thalaba et les exaltés de son parti ne semblent pas avoir prévu, vint y mettre un terme.

Des hommes modérés et sensés des deux partis, affligés des maux causés par la guerre civile, indignés des horribles excès commis de part et d'autre, et craignant que les chrétiens du nord ne profitassent de la discorde des musulmans pour étendre les limites de leur domination, étaient entrés en relations avec le gouverneur d'Afrique, Handhala le Kelbite, pour le prier de leur envoyer un gouverneur qui fût en état de rétablir l'ordre et la tranquillité. Handhala avait donc envoyé en Espagne le Kelbite Abou-'l-Khattâr, qui arriva avec ses soldats à Moçâra au moment même où l'on y vendait des Arabes pour des boucs et des chiens. Il montra ses ordres, et comme il était un noble de Damas, les Syriens ne refusèrent pas de le reconnaître. Les Arabes d'Espagne le saluèrent comme leur sauveur, car son premier soin fut de rendre la liberté aux dix mille captifs que l'on vendait au rabais.

Par de sages mesures, le nouveau gouverneur rétablit la tranquillité. Il accorda l'amnistie à Omaiya et à Catan, les deux fils d'Abdalmélic, et à tous ceux qui avaient embrassé leur parti, à l'exception de l'ambitieux Abdérame ibn-Habîb, qui réussit toutefois à gagner la côte et à passer en Afrique, où l'attendait une brillante destinée; il éloigna de l'Espagne une douzaine des chefs les plus turbulents, parmi lesquels se trouvait Thalaba, en leur disant que, perturbateurs du repos de la Péninsule, ils employeraient mieux leur bouillant courage en combattant contre les Berbers en Afrique; enfin, comme il importait avant tout de délivrer la capitale de la présence des Syriens qui l'encombraient, il leur donna en fief des terres du domaine public, en enjoignant aux serfs qui les cultivaient de céder dorénavant aux Syriens la troisième partie des récoltes qu'ils avaient cédée jusqu'alors à l'Etat. La division d'Egypte fut établie dans les districts d'Ocsonoba, de Béja et de Todmîr (Murcie); celle d'Emèse, dans les districts de Niébla et de Séville; celle de Palestine, dans les districts de Sidona et d'Algéziras; celle du Jourdain, dans le district de Regio (Malaga); celle de Damas, dans le district d'Elvira (Grenade), et enfin celle de Kinnesrîn, dans le district de Jaën [1].

---

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 65 v. — 69 r.; Isidore, c. 64—67; Ibn-Adhârî, t. II, p. 30—34; Maccarî, t. II, p. 11—14; Ibn-al-Cou-

C'est ici que finit le rôle important mais malheureux, que les fils des Défenseurs de Mahomet ont joué dans l'histoire musulmane. Instruits par tant de revers et de catastrophes, ils semblent avoir compris enfin que leurs ambitieuses espérances ne pouvaient se réaliser. Abandonnant la scène publique à d'autres partis, ils s'effacèrent pour vivre retirés dans leurs domaines, et quand à de longs intervalles on voit encore surgir le nom d'un chef médinois dans les annales arabes, on le voit agir pour des intérêts purement personnels ou servir la cause d'un parti autre que le sien. Quoique nombreux et riches, ils n'eurent presque aucune influence sur le sort du pays. Parmi les descendants du gouverneur Abdalmélic, les uns, les Beni-'l-Djad, étaient d'opulents propriétaires à Séville, les autres, les Beni-Câsim, possédaient de vastes domaines près d'Alpuente[1], dans la province de Valence, où un village (Benicasim) porte encore leur nom; mais ni l'une ni l'autre branche ne sont sorties de leur obscurité relative. Il est vrai que, dans le XI[e] siècle, les Beni-Câsim ont été les chefs indépendants d'un petit Etat, qui, du reste, ne s'étendait pas, à ce qu'il semble, au delà des limites de leurs terres; mais c'était à une époque où,

---

tîa, fol. 7 r. — 8 v.; Ibn-al-Khatîb, dans mes *Recherches*, t. I, p. 84 et suiv.

1) Maccarî, t. II, p. 11.

le califat de Cordoue s'étant écroulé, tout homme qui avait du bien au soleil tranchait du souverain. Il est vrai encore que, deux siècles plus tard, les Beni-'l-Ahmar, qui descendaient du Médinois Sad ibn-Obâda [1], l'un des compagnons les plus illustres de Mahomet et qui avait failli être son successeur, montèrent sur le trône de Grenade; mais alors les vieilles prétentions et les vieilles rancunes étaient ensevelies dans un profond oubli; personne ne se souvenait plus de l'existence d'un parti médinois; les Arabes avaient perdu leur caractère national, et, par suite de l'influence berbère, ils s'étaient jetés dans la dévotion. Encore ces Beni-'l-Ahmar ne régnèrent-ils que pour voir les rois de Castille leur enlever une à une toutes leurs forteresses, jusqu'à l'époque où «la croix entra dans Grenade par une porte, pendant que l'Alcoran en sortait par l'autre, et que le *Te Deum* retentit là où avait retenti l'*Allâh acbar*, »comme dit la romance espagnole. Image vivante de la destinée des Médinois, cette famille de Sad ibn-Obâda, dont le nom se trouve lié aux plus grands noms de l'histoire de l'Orient et de l'Occident, à ceux de Mahomet et d'Abou-Becr, de Charlemagne et d'Isabelle-la-Catholique, laissa un ineffaçable et glorieux souvenir et fut presque constamment poursuivie par le malheur. Elle commence avec Sad et finit avec Boabdil.

1) Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 176 r.

Un intervalle de huit siècles et demi sépare ces deux noms, et pourtant ceux qui les ont portés moururent l'un et l'autre dans l'exil, en regrettant leur grandeur passée. Intrépide champion de l'islamisme dans tous les combats que Mahomet avait livrés aux païens, Sad *le Parfait* allait être élu calife par les Défenseurs, lorsque les Emigrés de la Mecque vinrent réclamer ce droit pour eux-mêmes. Grâce à la trahison de quelques Médinois, grâce surtout à l'arrivée d'une tribu entièrement dévouée aux Emigrés, ceux-ci l'emportèrent au milieu d'un effroyable tumulte, pendant lequel Sad, qui gisait sur un matelas encore souffrant d'une grave maladie, fut cruellement outragé par Omar et faillit être écrasé dans la presse. Jurant que jamais il ne reconnaîtrait Abou-Becr et ne pouvant supporter la vue du triomphe de ses ennemis, il s'exila en Syrie, où il trouva la mort d'une manière mystérieuse. Dans un endroit écarté, dit la tradition populaire, il fut tué par les djins, et ses fils apprirent sa mort par des esclaves qui vinrent leur raconter qu'ils avaient entendu sortir d'un puits une voix qui disait: «Nous avons tué le chef des Khazradj, Sad ibn-Obâda; nous lui avons décoché deux flèches qui n'ont point manqué son cœur [1].» Boabdil aussi, quand il eut perdu sa cou-

1) Voyez Tabarí, t. I, p. 6—12, 32—42; Nawawí, p. 274; Ibn-Cotaiba, p. 132. — Les rationalistes de ce temps-là ne man-

ronne, alla passer le reste de ses jours sur une terre lointaine et inhospitalière, après avoir jeté, du haut de la roche qui conserve encore le nom poétique de «Dernier Soupir du Maure,» un long regard de poignant adieu sur sa Grenade bien-aimée, qui n'avait pas sa pareille au monde.

---

quèrent pas de dire que la mort de Sad avait été causée par la morsure d'un reptile venimeux.

XII[1].

Dans les premiers temps de son gouvernement, Abou-'l-Khattâr traita tous les partis avec une fort louable équité, et, quoiqu'il fût Kelbite, les Caisites eux-mêmes, qui se trouvaient en assez grand nombre parmi les troupes que Baldj avait amenées en Espagne, n'eurent pas à se plaindre de lui. Mais loin de persévérer dans cette modération, bien exceptionnelle chez un Arabe, il retourna bientôt à ses antipathies naturelles. Il avait de vieux comptes à régler avec les Caisites: en Afrique il avait été lui-même la victime de leur tyrannie; en Espagne, son contribule Sad, fils de Djauwâs, avait été massacré

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 72 v. — 78 r.; Maccarî, t. II, VI. Livre; Ibn-Adhârî, t. II, p. 35—38, 43—45; Ibn-al-Abbâr, p. 46—50, 52, 54; Isidore, c. 68, 70, 75; Ibn-al-Khatîb, man. E., article sur Çomail. — Quant au nom du chef caisite qui va jouer un grand rôle dans ce récit et dans les suivants, comme les manuscrits arabes n'en indiquent pas les voyelles, on ne saurait si la véritable prononciation en est *Çomail* ou bien *Çamîl*, si la manière dont l'écrit l'auteur contemporain Isidore (*Zumahel*) ne tranchait la question.

par eux, et cet homme lui avait été cher à un tel point qu'il avait coutume de dire: «Je me laisserais volontiers trancher la main, si je pouvais le rappeler à la vie.» Il pouvait du moins le venger, et il ne le fit que trop. Il sévit contre les Caisites qu'il soupçonnait d'être complices de la mort de son ami, si bien qu'il put dire dans un de ses poèmes:

Je voudrais que le fils de Djauwâs pût apprendre avec quel empressement j'ai pris sa cause en main. Pour venger sa mort, j'ai tué quatre-vingt-dix personnes; elles gisent sur le sol comme des troncs de palmiers, déracinés par le torrent.

Tant de supplices devaient nécessairement rallumer la guerre civile. Toutefois les Caisites, moins nombreux en Espagne que les Yéménites, ne se hâtèrent pas de dénouer par la force une situation qui pourtant était devenue intolérable pour eux; la haine amassée dans leurs cœurs ne déborda que lorsque l'honneur de leur chef eut été compromis, et voici à quelle occasion:

Un homme de la tribu maäddite de Kinâna, ayant une dispute avec un Kelbite, vint plaider sa cause devant le tribunal du gouverneur. Le droit était de son côté; cependant le gouverneur, avec sa partialité ordinaire, lui donna tort. Le Kinânite alla se plaindre de ce jugement inique au chef caisite Çomail, de la tribu de Kilâb, qui se rendit aussitôt au palais, où il reprocha au gouverneur sa partialité pour ses

contribules, en exigeant qu'il fît justice aux plaintes du Kinânite. Le gouverneur lui répondit aigrement, et quand Çomail eut répliqué sur le même ton, il le fit souffleter et chasser de sa présence. Çomail supporta ces insultes sans se plaindre, avec un calme mépris. Brutalement éconduit, il sortit du palais la coiffure dérangée. Un homme qui se trouvait à la porte lui dit: «Qu'est-il donc arrivé à votre turban, Abou-Djauchan? Il est dans un complet désordre. — Si j'ai des contribules, lui répondit le chef caisite, ils sauront bien l'arranger.»

C'était une déclaration de guerre. Abou-'l-Khattâr s'était fait un ennemi aussi dangereux qu'implacable et qui n'était pas un homme ordinaire, ni dans le bien, ni dans le mal. Une bonne et une mauvaise puissance agissaient, à forces égales, sur l'âme naturellement bonne et généreuse, mais altière, passionnée, violente et vindicative de Çomail. C'était une organisation puissante, mais inculte, mobile, soumise à l'instinct et guidée par le hasard, un mélange bizarre des entraînements les plus opposés. D'une activité persévérante quand ses passions avaient été excitées, il retombait dans la paresse et l'insouciance, qui lui étaient plus naturelles encore, dès que ses fiévreuses agitations s'étaient calmées. Sa générosité, vertu que ses compatriotes appréciaient plus que toute autre, était si grande, si illimitée, qu'afin de ne pas le ruiner, son poète (car chaque chef arabe

avait le sien tout comme les chefs des clans écossais) ne lui rendait plus visite que deux fois par an, à l'occasion des deux grandes fêtes religieuses, Çomail ayant fait serment de lui donner tout ce qu'il avait sur lui chaque fois qu'il le verrait. Il n'était pas instruit cependant. Malgré son amour pour les vers, surtout pour ceux qui flattaient sa vanité, et quoiqu'il en composât lui-même de temps à autre, il ne savait pas lire, et les Arabes eux-mêmes le jugeaient en arrière de son siècle[1]; en revanche, il manquait si peu de savoir-vivre que ses ennemis mêmes étaient forcés de reconnaître en lui un modèle de politesse[2]. Par ses mœurs relâchées et par son indifférence religieuse il perpétuait le type des anciens nobles, ces viveurs effrénés qui n'étaient musulmans que de nom. En dépit de la défense du Prophète, il buvait du vin comme un vrai Arabe païen, et presque chaque nuit il était ivre[3]. Le Coran lui était resté à peu près inconnu, et il se souciait peu de connaître ce livre dont les tendances égalitaires blessaient son orgueil d'Arabe. Un jour, dit-on, entendant un maître d'école, occupé à enseigner à lire aux enfants dans le Coran, prononcer ce verset: «Nous alternons les revers et les succès parmi les hommes,» il s'écria:

---

1) Voyez Ibn-al-Coutîa, fol. 16 v.

2) Voyez le témoignage d'Abdérame Ier (dans l'*Akhbâr madjmoua*, fol. 88 r.), que nous reproduirons plus loin.

3) *Akhbâr madjmoua*, fol. 78 v.

«Non, il faut dire: parmi les Arabes. — Pardonnez-moi, seigneur, répliqua le maître d'école, il y a: parmi les hommes. — C'est ainsi que ce verset se trouve écrit? — Oui, sans doute. — Malheur à nous! en ce cas le pouvoir ne nous appartient plus exclusivement; les manants, les vilains, les esclaves en auront leur part[1]!» Au reste, s'il était mauvais musulman, il chassait de race. Il avait pour aïeul ce Chamir, de Coufa, dont nous avons déjà parlé, ce général de l'armée omaiyade, qui n'avait pas eu un moment d'hésitation, alors qu'il s'agissait de tuer le petit-fils du Prophète, et que tant d'autres, tout sceptiques qu'ils étaient, reculaient devant un tel sacrilége. Et cet aïeul, qui avait apporté au calife Yézîd Ier la tête de Hosain, avait été aussi la cause indirecte de l'arrivée de Çomail en Espagne. Le Chiite Mokhtâr l'avait fait décapiter et avait fait jeter son cadavre aux chiens[2], au temps où, maître de Coufa, il vengea le meurtre de Hosain par d'horribles représailles, et alors Hâtim, le père de Çomail, se dérobant par la fuite à la rage du parti qui triomphait, était allé chercher un asile dans le district de Kinnesrîn. Là il s'était établi avec sa famille, et à l'époque où Hichâm fit lever en Syrie l'armée destinée à aller dompter l'insurrection berbère, Çomail

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 17 r.
2) Ibn-Khaldoun, t. II, fol. 177 v.

avait été désigné par le sort pour en faire partie. Plus tard il avait passé le Détroit avec Baldj, et les Caisites d'Espagne le regardaient comme leur chef principal.

Etant maintenant de retour dans sa demeure, il y convoqua pour la nuit les Caisites les plus influents. Quand il les vit réunis autour de sa personne, il leur raconta les outrages qu'il avait subis et leur demanda leur avis sur le parti à prendre. «Dites-nous votre plan, répondirent-ils; nous l'approuvons d'avance et nous sommes prêts à l'exécuter. — Par Dieu! reprit alors Çomail, j'ai la ferme intention d'arracher le pouvoir des mains de cet Arabe; mais nous autres Caisites, nous sommes trop faibles dans ce pays pour pouvoir résister seuls aux Yéménites, et je ne veux pas vous exposer aux périls d'une entreprise si téméraire. Sans doute, nous appellerons aux armes tous ceux qui ont eu le dessous dans la bataille de la Prairie, mais nous conclurons aussi une alliance avec les Lakhm et les Djodhâm [1], et nous donnerons l'émirat à un des leurs; — je veux dire qu'en apparence ils auront l'hégémonie, mais que nous l'aurons en réalité. Je vais donc quitter Cordoue pour me rendre auprès des différents chefs et leur faire prendre les armes. Approuvez-vous ce plan? — Nous l'approuvons, lui répondit-on; mais gardez-vous bien

1) Deux tribus yéménites.

d'aller auprès de notre contribule Abou-Atâ, car vous pouvez être sûr qu'il refusera de vous prêter son concours.» Cet Abou-Atâ, qui habitait à Ecija, était le chef des Ghatafân. La grande influence que Çomail exerçait sur les esprits neutralisait la sienne et lui inspirait une violente jalousie; il n'est donc pas surprenant que quand on alla aux avis, les Caisites fussent unanimes pour approuver le conseil qui venait d'être donné. Un seul pourtant parut ne pas partager leur opinion; mais comme il était encore fort jeune et que la modestie lui défendait de donner un avis contraire à celui de ses anciens, il ne manifesta sa désapprobation que par son silence, jusqu'à ce que Çomail l'enhardît en lui demandant pourquoi il ne déclarait pas son opinion comme les autres l'avaient fait. «Je n'ai qu'un mot à dire, lui répondit alors le jeune homme; si vous n'allez pas demander l'appui d'Abou-Atâ, nous sommes perdus; si vous le faites, il fera taire sa jalousie et sa haine pour n'écouter que l'amour qu'il a pour sa race, et vous pouvez être certain qu'il vous secondera vigoureusement.» Après avoir réfléchi un instant: «Je crois que vous avez raison,» dit Çomail, et, sortant de Cordoue avant le lever de l'aube, il se rendit d'abord auprès d'Abou-Atâ. Ainsi que le jeune Ibn-Tofail l'avait prévu, Abou-Atâ promit de le seconder, et il tint sa parole. D'Ecija, Çomail alla à Moron, où demeurait Thoâba, le chef des Djodhâm, qui, lui

aussi, avait déjà eu des démêlés avec Yousof. Les deux chefs conclurent une alliance, et Thoâba ayant été proclamé chef de la coalition, les Caisites, les Djodhâm et les Lakhm se réunirent en armes dans le district de Sidona (avril 745).

Abou-'l-Khattâr ne l'eut pas plutôt appris, qu'il marcha à la rencontre des insurgés, accompagné des troupes qu'il avait à Cordoue. Mais pendant la bataille, qui eut lieu sur les bords du Guadalete, on fut à même d'apprécier la sagesse du conseil que Çomail avait donné à ses contribules, alors qu'il les engageait à conclure une alliance avec deux puissantes tribus yéménites et à accorder à l'une de celles-ci le premier rang, l'hégémonie; en quoi il avait suivi un usage observé en Orient, où les tribus qui se sentaient trop faibles pour résister seules à leurs ennemis, s'alliaient ordinairement à des tribus de l'autre race. C'est ainsi que dans le Khorâsân [1] et dans l'Irâc [2], les Yéménites, qui avaient la minorité dans ces deux provinces, se liguaient avec les Rabîa, tribu maäddite, pour pouvoir tenir tête aux autres Maäddites, les Témîm. Ces sortes d'alliances procuraient aux tribus faibles encore un autre avantage que celui de les renforcer: elles désarmaient pour

1) Voyez le *Commentaire de Soccarî sur le Divan de Ferazdac*, man. d'Oxford, fol. 93 v.
2) Ibn-Khaldoun, t. II, *passim*.

ainsi dire l'ennemi, qui répugnait presque toujours à combattre des tribus de sa race, principalement quand celles-ci avaient l'hégémonie. C'est ce qui arriva aussi dans la bataille du Guadalete. Les Yéménites d'Abou-'l-Khattâr, après avoir combattu mollement les Djodhâm et les Lakhm, avec lesquels ils entretenaient déjà des intelligences, et qui, de leur côté, les épargnaient autant que possible, se laissèrent battre et prirent la fuite. Resté seul avec ses Kelbites sur le champ de bataille, Abou-'l-Khattâr fut bientôt contraint d'imiter leur exemple, après avoir vu tuer plusieurs de ses contribules; mais pendant qu'il fuyait avec trois membres de sa famille, il fut fait prisonnier par les ennemis qui le poursuivaient. Dans l'armée victorieuse il y en avait qui voulaient sa mort; mais l'avis contraire l'emporta. On se contenta donc de le charger de fers, et Thoâba, gouverneur de l'Espagne par le droit du plus fort, établit sa résidence dans la capitale.

Cependant les Kelbites ne se tenaient pas pour vaincus, et un de leur chefs, Abdérame ibn-Noaim, prit la résolution hardie de faire une tentative pour délivrer Abou-'l-Khattâr de sa prison. Accompagné de trente ou quarante cavaliers et de deux cents fantassins, il profita de l'obscurité de la nuit pour entrer dans Cordoue, attaqua à l'improviste les soldats chargés de surveiller Abou-'l-Khattâr, les mit en fuite, et conduisit le ci-devant gouverneur parmi

les Kelbites établis dans le voisinage de Béja.

Rendu à la liberté, Abou-'l-Khattâr rassembla quelques Yéménites sous son drapeau, et marcha contre Cordoue, dans l'espoir que cette fois ses soldats montreraient plus de zèle pour sa cause. Thoâba et Çomail allèrent à sa rencontre, et les deux armées ennemies campèrent l'une vis-à-vis de l'autre. La nuit venue, un Maäddite sortit du camp de Thoâba, et, s'approchant de celui d'Abou-'l-Khattâr, il parla ainsi en élevant sa voix autant qu'il put: «Yéménites, pourquoi voulez-vous nous combattre, et pourquoi avez-vous délivré Abou-'l-Khattâr? Est-ce que vous craigniez de nous voir le tuer? L'ayant en notre pouvoir, nous aurions pu faire cela, si nous l'eussions voulu; mais nous lui avons laissé la vie, nous lui avons tout pardonné.... Vous auriez aussi un prétexte plausible pour nous combattre, si nous eussions choisi un émir dans notre propre race; mais nous l'avons choisi dans la vôtre. Réfléchissez donc, nous vous en conjurons, au parti que vous allez prendre. Ce n'est pas la crainte, je vous le jure, qui nous fait parler de la sorte; mais nous voudrions, s'il est possible, empêcher le sang de couler.» Ces paroles, dans lesquelles il est facile de reconnaître l'esprit de Çomail, firent tant d'impression sur les soldats d'Abou-'l-Khattâr, qu'entraînant leur émir, malgré qu'il en eût, ils décampèrent cette nuit même pour rentrer dans leurs foyers, et que, lorsque l'aube

commençait à blanchir les cimes qui fermaient l'horizon, ils étaient déjà à plusieurs lieues de distance; tant il est vrai que dans ces guerres civiles les soldats ne se battaient pas pour les intérêts d'un individu, mais pour l'hégémonie.

La mort de Thoâba, qui arriva une année plus tard, livra de nouveau l'Espagne à l'anarchie. Deux chefs, l'un et l'autre Djodhâmites, prétendaient à l'émirat. C'étaient Amr, le fils de Thoâba [1], qui croyait avoir le droit de succéder à son père, et Ibn-Horaith, fils d'une négresse et issu d'une famille depuis longtemps établie en Espagne [2]. Ce dernier avait pour les Syriens une haine si féroce qu'il ne cessait de répéter: « Si le sang de tous les Syriens était rassemblé dans un seul vase, je viderais ce vase jusqu'à la dernière goutte.» Syrien lui-même, Çomail ne pouvait consentir que l'Espagne fût gouvernée par un ennemi si implacable de sa nation; mais il ne voulait pas davantage du fils de Thoâba. Donner le titre de gouverneur, qu'il n'ambitionnait pas parce qu'il croyait les Caisites trop faibles pour le soutenir, — donner ce titre à un prête-nom, à un hom-

1) Dans l'*Akhbâr madjmoua* on lit: *Thoâba ibn-Amr;* mais je crois devoir y substituer: *Amr ibn-Thoâba.*

2) L'auteur de l'*Akhbâr madjmoua* dit qu'Ibn-Horaith appartenait *au peuple du district du Jourdain;* mais ce doit être une erreur, car, dans ce cas, il eût été Syrien, et comment expliquer alors sa haine pour les Syriens?

me de paille, et gouverner lui-même dans le fait, voilà ce qu'il voulait. Et il avait déjà trouvé un homme qui lui convenait sous tous les rapports: c'était le Fihrite Yousof, qui joignait à une médiocrité inoffensive des titres propres à le recommander aux suffrages des Arabes de quelque race qu'ils fussent. Il était assez vieux pour des gens qui raffolaient de la gérontocratie, car il comptait cinquante-sept ans; de plus, il sortait d'une noble et illustre lignée, car il descendait d'Ocba, le célèbre général qui avait conquis une grande partie de l'Afrique; enfin il était Fihrite, et les Fihrites, c'est-à-dire les Coraichites de la banlieue de la Mecque, étaient regardés comme la plus haute noblesse après les Coraichites purs; on était habitué à les voir à la tête des affaires, on les considérait comme étant au-dessus des partis. A force de faire sonner bien haut tous ces avantages, Çomail réussit à faire accepter son candidat; on contenta Ibn-Horaith en lui donnant la préfecture de Regio, et, dans le mois de janvier 747, les chefs élurent Yousof au gouvernement de l'Espagne.

Dès lors Çomail, dont les passions avaient été contenues jusque-là par la puissance de Thoâba, le contre-poids de la sienne, était seul maître de l'Espagne, et il comptait se servir de Yousof, qu'il maniait comme de la cire, pour assouvir sa soif de vengeance. Convaincu qu'il aurait tous les Maäddites pour lui,

il ne reculait plus devant l'idée d'une guerre contre tous les Yéménites. Pour commencer, il viola la promesse qu'il avait faite à Ibn-Horaith: ce Djodhâmite fut destitué de sa préfecture. Ce fut le signal de la guerre. Furieux, Ibn-Horaith fit offrir son alliance à Abou-'l-Khattâr, qui vivait parmi ses contribules, triste et découragé. Les deux chefs eurent une entrevue. Peu s'en fallut qu'elle ne fût infructueuse, Abou-'l-Khattâr réclamant l'émirat pour lui, et Ibn-Horaith y prétendant aussi en alléguant que sa tribu était plus nombreuse en Espagne que celle des Kelb. Les Kelbites eux-mêmes, qui sentaient que pour pouvoir se venger des Caisites, ils avaient besoin de l'appui de toute leur race, forcèrent Abou-'l-Khattâr à céder. Ibn-Horaith fut donc reconnu comme émir, et de toutes parts les Yéménites vinrent se ranger sous ses drapeaux. De leur côté, les Maäddites se réunirent autour de Yousof et de Çomail. Partout des voisins de race différente se disaient adieu d'une manière courtoise et avec la bienveillance de gens parfaitement calmes et courageux; mais en même temps on se promettait des deux parts de mesurer ses forces l'un contre l'autre, dès qu'on serait arrivé sur le champ de bataille. Ni l'une ni l'autre armée n'était nombreuse; restreinte au midi de l'Espagne, la lutte qui allait s'engager serait un duel sur une grande échelle plutôt qu'une guerre; en revanche ceux qui y prirent part étaient les guerriers

les plus braves et les plus illustres de leur nation.

La rencontre eut lieu près de Secunda, ancienne ville romaine entourée de murailles, sur la rive gauche du Guadalquivir, vis-à-vis de Cordoue, et qui, comprise plus tard dans l'enceinte de cette capitale, devint un de ses faubourgs[1]. Après la prière du matin, les cavaliers s'attaquèrent comme dans un tournoi; puis, les lances ayant été rompues et le soleil étant déjà haut, on cria de toutes parts qu'il fallait se battre corps à corps. Aussitôt tous quittèrent leurs chevaux, et chacun s'étant choisi un adversaire, on combattit jusqu'à ce que les épées eussent été brisées. Alors chacun se servait de ce qui lui tombait sous la main, celui-ci d'un arc, celui-là d'un carquois; on se jetait du sable aux yeux, on s'assommait l'un l'autre à coups de poing, on s'arrachait les cheveux. Cette lutte acharnée s'étant prolongée jusqu'au soir sans donner aucun résultat, Çomail dit à Yousof: «Que ne faisons-nous venir l'armée que nous avons laissée à Cordoue? — Quelle armée? lui demanda Yousof avec surprise. — Le peuple du marché,» lui répondit Çomail. C'était une idée singulière chez un Arabe, et surtout chez un Arabe de la trempe de Çomail, que de faire intervenir des boulangers, des bouchers, des boutiquiers, des manants et des vilains, comme on di-

1) Voyez sur Secunda, Maccarî, t. I, p. 304.

sait, dans une lutte de ce genre, et puisque Çomail l'a eue, cette idée, il faut bien supposer qu'il prévit que son parti pourrait succomber d'un instant à l'autre. Quoi qu'il en soit, Yousof approuva comme de coutume le projet de son ami et dépêcha deux personnes à Cordoue pour faire arriver cet étrange renfort. Environ quatre cents bourgeois se mirent en marche, presque sans armes; quelques-uns d'entre eux avaient su se procurer des épées ou des lances, et les bouchers s'étaient munis de leurs couteaux; mais les autres n'avaient que des bâtons. Toutefois, comme les soldats d'Ibn-Horaith étaient déjà à demi morts de fatigue, cette garde nationale improvisée, en arrivant sur le terrain, décida du sort de la bataille, et alors les Maäddites firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait Abou-'l-Khattâr.

Ce chef savait quel sort l'attendait et ne fit aucune tentative pour y échapper; mais il voulait du moins se donner la satisfaction de le faire partager à son soi-disant allié, à Ibn-Horaith, cet implacable ennemi des Syriens qui l'avait évincé de l'émirat. L'ayant vu qui se cachait sous un moulin, il indiqua aux Maäddites l'endroit où il s'était blotti; puis, le voyant prisonnier et condamné à la mort, il lui dit en faisant allusion à la phrase sanguinaire qu'Ibn-Horaith avait constamment à la bouche: «Fils de la négresse, reste-t-il une goutte dans ton vase?» Tous les deux eurent la tête coupée (747).

Les Maäddites traînèrent les autres prisonniers vers la cathédrale de Cordoue, qui était dédiée à saint Vincent. Là Çomail fut à la fois leur accusateur, leur juge et leur bourreau. Il savait faire prompte et terrible justice: chaque arrêt qu'il prononça et qu'il exécuta fut un arrêt de mort. Déjà il avait fait tomber la tête de soixante-dix personnes, lorsque son allié Abou-Atâ, à qui cette scène hideuse causait un dégoût mortel, voulut y mettre un terme. «Abou-Djauchan, s'écria-t-il en se levant, remettez votre épée dans le fourreau! — Rasseyez-vous, Abou-Atâ, lui répondit Çomail dans son exaltation affreuse; ce jour est un jour glorieux pour vous et pour votre peuple!» Abou-Atâ se rassit, et Çomail continua ses exécutions. Enfin Abou-Atâ n'y tint plus. Glacé d'horreur à l'aspect de ces torrents de sang, à la vue du meurtre de tant de malheureux qui étaient Yéménites, mais Yéménites de la Syrie, il vit dans Çomail l'ennemi de ses compatriotes, le descendant de ces guerriers de l'Irâc, qui, sous Alî, avaient combattu les Syriens de Moâwia dans la bataille de Ciffîn. Se levant pour la seconde fois: «Arabe, s'écria-t-il, si tu prends un si atroce plaisir à égorger les Syriens, mes compatriotes, c'est que tu te souviens de la bataille de Ciffîn. Cesse tes meurtres, ou bien je déclare que la cause de tes victimes est celle des Syriens!» Alors, mais alors seulement, Çomail remit son épée dans le fourreau.

Après la bataille de Secunda, l'autorité de Yousof ne fut plus contestée; mais n'ayant que le titre de gouverneur, au lieu que Çomail gouvernait en réalité, il finit par s'ennuyer de la position subordonnée à laquelle le Caisite le condamnait, et, voulant se débarrasser de lui, il lui offrit une espèce de vice-royauté, le gouvernement du district de Saragosse. Çomail ne refusa pas cette offre; ce qui le décida plus qu'aucune autre considération à l'accepter, ce fut la circonstance que tout ce pays était habité par des Yéménites. Il se promettait de contenter, en les opprimant, la haine qu'il avait pour eux. Mais les choses prirent un cours qu'il n'avait pas prévu. Accompagné de ses clients, de ses esclaves et de deux cents Coraichites, il arriva à Saragosse dans l'année 750, justement à l'époque où l'Espagne commençait à être désolée par une famine qui dura cinq ans; elle fut si grande que le service des postes fut interrompu, presque tous les courriers étant morts de faim[1], et que les Berbers établis dans le Nord émigrèrent en masse pour retourner en Afrique. La vue de tant de misères et de souffrances excita la compassion du gouverneur à un tel point que, par un de ces accès de bonté qui dans son caractère semblaient alterner avec la férocité la plus brutale, il oublia tous ses griefs, toutes ses rancunes, et

---

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 81 r.

que, sans faire distinction de l'ami et de l'ennemi, du Maäddite et du Yéménite, il donna de l'or à celui-ci, des esclaves à celui-là, du pain à tout le monde. Dans cet homme si compatissant, si charitable, si généreux envers tous, on ne reconnaissait plus le boucher qui avait fait tomber tant de têtes sur les dalles de l'église Saint-Vincent.

Deux ou trois années se passèrent ainsi, et si la bonne intelligence entre les Caisites et les Yéménites eût été possible, si Çomail eût pu se réconcilier avec ses ennemis à force de bienfaits, les Arabes d'Espagne eussent joui du repos, après les sanglantes guerres qu'ils s'étaient livrées. Mais quoi qu'il fît, Çomail ne pouvait se faire pardonner ses impitoyables exécutions; on le croyait tout prêt à les recommencer si l'occasion s'en présentait, et la haine était trop enracinée dans le cœur des hommes marquants des deux partis pour que l'apparente réconciliation fût autre chose qu'une courte trêve. Les Yéménites d'ailleurs, qui croyaient que l'Espagne leur appartenait de droit, attendu qu'ils y formaient la majorité de la population arabe, ne subissaient qu'en frémissant de colère la domination des Caisites, et ils étaient bien résolus à saisir la première occasion pour reconquérir le pouvoir.

Quelques chefs coraichites murmuraient aussi. Appartenant à une tribu qui, depuis Mahomet, était considérée comme la plus illustre de toutes, ils voyaient

avec dépit un Fihrite, un Coraichite de la banlieue, qu'ils jugeaient bien au-dessous d'eux, gouverner l'Espagne.

La coalition de ces deux partis mécontents était à prévoir et ne se fit pas longtemps attendre. Il y avait alors à Cordoue un ambitieux seigneur coraichite, nommé Amir, à qui Yousof, qui le haïssait, avait ôté le commandement de l'armée qui de temps en temps allait combattre les chrétiens du Nord. Brûlant du désir de se venger de cet affront et aspirant à la dignité de gouverneur, Amir nourrissait le dessein d'exploiter à son profit le mécontentement des Yéménites, et de se mettre à leur tête en leur faisant accroire que le calife abbâside l'avait nommé gouverneur de l'Espagne. Il commença donc par bâtir une forteresse sur un terrain qu'il possédait à l'ouest de Cordoue; dès qu'elle serait achevée, il comptait attaquer Yousof, ce qu'il pourrait faire avec succès, ce gouverneur n'ayant à sa disposition qu'une garde de cinquante cavaliers, et lors même qu'il essuyerait un échec, il aurait la ressource de se retirer dans sa forteresse et d'y attendre l'arrivée des Yéménites, avec lesquels il entretenait déjà des intelligences. Yousof, qui n'ignorait pas les desseins hostiles du Coraichite, tâcha de le faire arrêter; mais voyant qu'Amir se tenait sur ses gardes, et n'osant recourir aux moyens extrêmes sans avoir pris l'avis de Çomail, qu'il consultait sur toutes choses malgré son

éloignement de la capitale, il lui écrivit pour lui demander ce qu'il fallait faire. Dans sa réponse, Çomail le pressa de faire assassiner Amir au plus vite. Heureusement pour lui, ce dernier fut averti par un espion qu'il avait dans le palais du gouverneur, du péril qui le menaçait; il monta à cheval sans perdre un instant, et, jugeant les Yéménites de la Syrie trop affaiblis par la bataille de Secunda, il prit la route de Saragosse, certain que les Yéménites du nord-est lui prêteraient un appui plus sûr.

Lorsqu'il arriva dans le district de Saragosse, un autre Coraichite, nommé Hobâb[1], y avait déjà levé l'étendard de la révolte. Amir lui ayant proposé de réunir leurs forces contre Çomail, les deux chefs eurent une entrevue et résolurent d'appeler aux armes les Yéménites et les Berbers contre Yousof et Çomail, qu'ils qualifieraient d'usurpateurs en disant que le calife abbâside avait nommé Amir gouverneur de l'Espagne. Quand les Yéménites et les Berbers eurent répondu en grand nombre à leur appel et qu'ils eurent battu les troupes que Çomail avait envoyées contre eux, ils allèrent l'assiéger dans Saragosse (753—4).

Après avoir demandé en vain du secours à Yousof, qui se trouvait réduit à une telle impuissance qu'il lui fut impossible de réunir des troupes, Çomail s'a-

1) Ou Habhâb.

dressa aux Caisites, qui formaient partie de la division de Kinnesrîn et de celle de Damas, établies sur le territoire de Jaën et d'Elvira, et, leur peignant la situation périlleuse où il se trouvait, il ajouta qu'au besoin il se contenterait d'un renfort peu nombreux. Sa demande éprouva des difficultés. Il est vrai que son ami, le Kilâbite Obaid, qui, après lui, était alors le chef le plus puissant parmi les Caisites, se mit à parcourir le territoire habité par les deux divisions, avertissant sur son passage tous ceux sur lesquels il pouvait compter, de s'armer et de se tenir prêts à marcher vers Saragosse; il est vrai aussi que les Kilâb, les Mohârib, les Solaim, les Naçr et les Hawâzin promirent de prendre part à l'entreprise; mais les Ghatafân, qui n'avaient point alors de chef, car Abou-Atâ n'était plus et on ne lui avait pas encore donné un successeur, étaient indécis et différaient de jour en jour leur réponse définitive, et les Cab ibn-Amir, avec leurs trois sous-tribus, celles de Cochair, d'Ocail et de Harîch, mécontents de ce que l'hégémonie qu'ils avaient eue lorsque Baldj, le Cochairite, commandait à tous les Syriens d'Espagne, appartenait maintenant aux Kilâb (car Çomail et Obaid étaient tous les deux de cette tribu), les Cab ibn-Amir, disons-nous, ne demandaient pas mieux, dans leur mesquine jalousie, que de voir périr Çomail faute de secours. Pressés par Obaid, les Ghatafân finirent cependant par lui pro-

mettre leur concours, et alors les Cab ibn-Amir se dirent que, tout bien considéré, il valait mieux partir avec les autres. C'est qu'ils comprirent qu'en ne le faisant pas, ils s'attireraient la haine générale sans atteindre leur but, car Çomail serait secouru en tout cas et pourrait fort bien se passer d'eux. Toutes les tribus caisites fournirent donc des guerriers, mais en petit nombre; celui des fantassins nous est inconnu, mais nous savons que celui des cavaliers ne s'élevait guère au delà de trois cent soixante. Se voyant si faibles, les Caisites commençaient à se démoraliser, lorsqu'un d'entre eux triompha de leur hésitation avec quelques paroles chaleureuses. «Il ne nous est pas permis, dit-il en concluant, d'abandonner à son sort un chef tel que Çomail, dussions-nous périr en travaillant à sa délivrance!» Les courages tout à l'heure si chancelants se ranimèrent, et l'on se mit en marche vers Tolède, après avoir donné le commandement de l'expédition à Ibn-Chihâb, le chef des Cab ibn-Amir, comme l'avait conseillé Obaid, qui pouvait prétendre lui-même à cette dignité, mais qui, en ami généreux et dévoué qu'il était, aimait mieux la céder au chef de la tribu qui s'était montrée la plus opposée à l'entreprise, espérant que par là il l'attacherait solidement à la cause de Çomail. Ce fut au commencement de l'année 755 que le départ eut lieu.

Arrivés sur les bords du Guadiana, les Caisites y

trouvèrent les Becr ibn-Wâïl et les Beni-Alî, deux tribus qui, bien qu'elles ne fussent pas caisites, appartenaient cependant aussi à la race de Maädd. Les ayant engagées à se joindre à eux, plus de quatre cents cavaliers vinrent grossir leur troupe. Ainsi renforcé on arriva à Tolède, où l'on apprit que le siége était poussé avec une vigueur telle que Çomail serait bientôt obligé de se rendre. Craignant d'arriver trop tard et voulant prévenir les assiégés de leur approche, les Caisites dépêchèrent un d'entre eux vers Saragosse, en lui enjoignant de se glisser parmi les assiégeants et de lancer par-dessus le rempart un papier roulé autour d'un caillou, sur lequel étaient écrits ces deux vers :

Réjouissez-vous, ô assiégés, car il vous arrive du secours et bientôt on sera forcé de lever le siége. D'illustres guerriers, des enfants de Nizâr, viennent à votre aide sur des juments bien bridées et issues de la race d'Awadj.

Le messager exécuta adroitement l'ordre qu'il avait reçu. Le billet fut ramassé et porté à Çomail, qui se le fit lire et qui se hâta de raviver le courage de ses soldats en leur communiquant la bonne et importante nouvelle qu'il venait de recevoir. Tout se termina sans coup férir : le bruit de l'approche des Maäddites suffit pour faire lever le siége, les assiégeants ne voulant pas s'exposer à se trouver entre deux feux, et les Caisites étant entrés dans la ville

avec leurs alliés, Çomail les récompensa généreusement du service qu'ils lui avaient rendu.

Parmi les auxiliaires il y avait trente clients de la famille d'Omaiya, qui appartenaient à la division de Damas, établie dans la province d'Elvira. Les Omaiyades — suivant la coutume arabe, on donnait ce nom tant aux membres de la famille qu'à ses clients — les Omaiyades s'étaient distingués depuis longtemps par leur attachement à la cause des Maäddites; à la bataille de Secunda, ils avaient bravement combattu dans les rangs de Yousof et de Çomail, et ces deux chefs faisaient grand cas d'eux; mais si en cette circonstance ces trente cavaliers avaient accompagné les Caisites pour marcher au secours de Çomail, ç'avait été moins parce qu'ils le considéraient comme leur allié, que parce qu'ils avaient à l'entretenir d'affaires et d'intérêts de la plus haute importance. Pour faire comprendre ce dont il s'agissait, il faut que nous nous reportions cinq années en arrière.

XIII[1].

Lorsque, dans l'année 750, Merwân II, le dernier calife de la maison d'Omaiya, eut trouvé la mort en Egypte, où il était allé chercher un refuge, une cruelle persécution commença contre sa nombreuse famille, que les Abbâsides, usurpateurs du trône, voulaient exterminer. Un petit-fils du calife Hichâm eut un pied et une main coupés; ainsi mutilé, il fut promené sur un âne par les villes et les villages de la Syrie, accompagné d'un héraut qui le montrait comme une bête sauvage en criant: «Voici Abân, fils de Moâwia, celui qu'on nommait le chevalier le plus accompli des Omaiyades!» Ce supplice dura jusqu'à ce que la mort vînt y mettre un terme. La princesse Abda, fille de Hichâm, ayant refusé de dire où elle avait caché ses trésors, fut poignardée à l'instant même.

---

1) *L'Akhbâr madjmoua* (fol. 69 r. — 72 v., 77 r., 78 r.— 80 r.) a été ma source principale pour ce récit et pour celui qui le suit immédiatement. Quelques détails m'ont été fournis par Maccarî, VIe livre.

Mais la persécution fut si violente, qu'elle faillit manquer son effet. Plusieurs Omaiyades réussirent à se dérober aux poursuites et à se cacher parmi des tribus bédouines. Voyant leurs victimes leur échapper et comprenant qu'ils ne pourraient accomplir leur œuvre sanguinaire que par la ruse et la trahison, les Abbâsides répandirent une proclamation de leur calife Abou-'l-Abbâs, dans laquelle celui-ci, en avouant être allé trop loin, promettait l'amnistie à tous les Omaiyades qui vivaient encore. Plus de soixante et dix d'entre eux tombèrent dans le piége, et furent assommés à coups de barre.

Deux frères, Yahyâ et Abdérame, petits-fils du calife Hichâm, avaient échappé à cet horrible massacre. Quand la proclamation du calife abbâside eut été publiée, Yahyâ avait dit à son frère: «Attendons encore; si tout va bien, nous pourrons toujours rejoindre à temps l'armée des Abbâsides, puisqu'elle se trouve dans notre voisinage; mais en ce moment, je n'ai pas encore grande confiance en cette amnistie qu'on nous offre. J'enverrai dans le camp quelqu'un qui viendra nous dire comment on aura traité nos parents.»

Après le massacre, la personne que Yahyâ avait envoyée au camp, revint en toute hâte lui apporter la nouvelle fatale. Mais cet homme était poursuivi de près par des soldats qui avaient reçu l'ordre de tuer Yahyâ et Abdérame, et avant que Yahyâ, frappé de

stupeur, eût pu aviser aux moyens de fuir, il fut arrêté et égorgé. Abdérame était alors à la chasse, et c'est ce qui le sauva. Instruit par des serviteurs fidèles du triste sort de son frère, il profita de l'obscurité de la nuit pour retourner à sa demeure, annonça à ses deux sœurs qu'il allait se mettre en sûreté dans une maison qu'il possédait dans un village non loin de l'Euphrate, et leur recommanda de venir l'y rejoindre au plus tôt avec son frère et son fils.

Le jeune prince arriva sans accident dans le village qu'il avait indiqué à ses sœurs, et bientôt il s'y vit entouré de sa famille. Il ne comptait pas y rester longtemps, il était décidé à passer en Afrique; mais croyant que ses ennemis ne découvriraient pas facilement sa retraite, il voulait attendre le moment où il pourrait entreprendre son long voyage sans s'exposer à trop de périls.

Un jour qu'Abdérame, qui souffrait alors d'une maladie des yeux, était couché dans un appartement obscur, son fils Solaimân, qui n'avait que quatre ans et qui jouait devant la porte de la maison, entra dans sa chambre, saisi de frayeur et baigné de larmes, et se jeta dans son sein. «Laisse-moi, petit, lui dit son père; tu sais que je suis indisposé. Mais qu'as-tu donc? d'où te vient cette frayeur?» L'enfant cacha de nouveau sa tête dans le sein de son père en criant et en sanglotant. «Qu'y a-t-il donc?» s'écria le prince

en se levant, et, ouvrant la porte, il vit dans le lointain les drapeaux noirs.... L'enfant les avait vus aussi; il se rappelait que le jour où ces drapeaux avaient été vus dans l'ancienne demeure de son père, son oncle avait été massacré.... Abdérame eut à peine le temps de mettre quelques pièces d'or dans sa poche et de dire adieu à ses deux sœurs. «Je pars, leur dit-il; envoyez-moi mon affranchi Badr; il me trouvera dans tel endroit, et dites-lui qu'il m'apporte ce dont j'aurai besoin, s'il plaît à Dieu que je réussisse à me sauver.»

Pendant que les cavaliers abbâsides, après avoir cerné le village, fouillaient la maison qui servait de retraite à la famille omaiyade, et où ils ne trouvèrent que deux femmes et un enfant auxquels ils ne firent point de mal, Abdérame, accompagné de son frère, jeune homme de treize ans, alla se cacher à quelque distance du village, ce qui ne lui fut pas difficile, attendu que ce pays était bien boisé. Quand Badr fut arrivé, les deux frères se remirent en marche et arrivèrent aux bords de l'Euphrate. Le prince s'adressa à un homme qu'il connaissait, lui donna de l'argent et le pria d'aller acheter des provisions et des chevaux. L'autre partit, accompagné de Badr, après avoir promis de s'acquitter de sa commission.

Malheureusement un esclave de cet homme avait entendu tout ce qu'on venait de dire. Comptant sur une récompense considérable, ce traître était parti à

toutes jambes pour aller indiquer au capitaine abbâside l'endroit où les deux fugitifs s'étaient cachés. Tout à coup ceux-ci furent effrayés par un piétinement de chevaux. A peine eurent-ils le temps de se cacher dans un jardin; mais les cavaliers les avaient aperçus; ils commençaient déjà à cerner le jardin; un moment encore, et les deux frères allaient être massacrés. Il ne leur restait qu'un parti à prendre: c'était de se jeter dans l'Euphrate et de tâcher de le traverser à la nage. Le fleuve étant fort large, l'entreprise était périlleuse; mais dans leur désespoir ils n'hésitèrent pas à la tenter et se jetèrent précipitamment dans les flots. «Retournez, leur crièrent les cavaliers qui voyaient échapper une proie qu'ils croyaient déjà tenir; retournez, on ne vous fera pas de mal!» Abdérame, qui savait ce que valait cette promesse, n'en nagea que plus vite. Arrivé au milieu du fleuve, il s'arrêta un instant et cria à son frère, qui était resté en arrière, de se hâter. Hélas! le jeune homme, moins bon nageur qu'Abdérame, avait eu peur de se noyer, et, croyant aux paroles des soldats, il retournait déjà vers la rive. «Viens vers moi, mon cher frère; je t'en conjure, ne crois pas aux promesses qu'on te fait,» criait Abdérame; mais ce fut en vain. «Cet autre nous échappe,» se dirent les soldats, et l'un d'entre eux, plus animé que les autres, voulait déjà se dépouiller de ses vêtements et se jeter dans l'Euphrate, lorsque la largeur

du fleuve le fit changer d'avis. Abdérame ne fut donc pas poursuivi; mais, parvenu à l'autre bord, il eut la douleur de voir les barbares soldats couper la tête à son frère.

Arrivé en Palestine, il y fut rejoint par son fidèle serviteur Badr, et par Sâlim, affranchi d'une de ses sœurs, qui lui apportaient de l'argent et des pierreries. Ensuite il partit avec eux pour l'Afrique, où l'autorité des Abbâsides n'avait pas été reconnue et où plusieurs Omaiyades avaient déjà trouvé un asile. Il y arriva sans accident, et s'il l'avait voulu, il y aurait peut-être trouvé la tranquillité et le repos. Mais il n'était pas homme à se résigner à une existence modeste et obscure. Des rêves ambitieux traversaient sans cesse cette tête de vingt ans. Grand, vigoureux, vaillant, ayant reçu une éducation très-soignée et possédant des talents peu communs, son instinct lui disait qu'il était appelé à des destinées brillantes, et cet esprit d'aventure et d'entreprise trouvait un aliment dans des souvenirs d'enfance, qui, depuis qu'il menait une vie errante et pauvre, se réveillèrent avec vivacité. C'était une croyance fort répandue parmi les Arabes que chacun avait sa destinée écrite dans les traits de son visage; Abdérame le croyait comme tout le monde, d'autant plus qu'une prédiction faite par son grand-oncle Maslama, qui avait la réputation d'être un physionomiste fort habile, répondait à ses désirs les plus ardents. A l'âge

de dix ans, lorsqu'il avait déjà perdu son père Moâwia, on l'avait conduit un jour avec ses frères à Roçâfa. C'était une superbe villa dans le district de Kinnesrîn et la résidence habituelle du calife Hichâm. Pendant que ces enfants étaient devant la porte du palais, il arriva que Maslama survint, et qu'ayant arrêté son cheval, il demanda qui étaient ces enfants. «Ce sont les fils de Moâwia,» répondit leur gouverneur. «Pauvres orphelins!» s'écria alors Maslama, les yeux mouillés de larmes, et il se fit présenter ces enfants deux à deux. Abdérame semblait lui plaire plus que les autres. L'ayant placé sur le pommeau de sa selle, il l'accablait de caresses, lorsque Hichâm sortit de son palais. «Quel est cet enfant?» demanda-t-il à son frère. «C'est un fils de Moâwia,» lui répondit Maslama; et se penchant vers son frère, il lui dit à l'oreille, mais assez haut pour qu'Abdérame pût l'entendre: «Le grand événement approche, et cet enfant sera l'homme que vous savez. — En êtes-vous bien sûr? demanda Hichâm. — Oui, je vous le jure, reprit Maslama; dans son visage et sur son cou, j'ai reconnu les signes.»

Abdérame se rappelait aussi que depuis ce temps son aïeul avait eu pour lui une grande prédilection; que souvent il lui avait envoyé des cadeaux auxquels ses frères n'avaient point participé, et que chaque mois il l'avait fait venir dans son palais.

Que signifiaient les paroles mystérieuses pronon-

cées par Maslama? C'est ce qu'Abdérame ne savait pas au juste; mais à l'époque où elles avaient été dites, plusieurs prédictions de la même nature avaient été faites. Le pouvoir des Omaiyades était déjà fortement ébranlé alors, et dans leur inquiétude, ces princes, superstitieux comme tous les Orientaux le sont plus ou moins, pressaient de questions les devins, les astrologues, les physionomistes, tous ceux en un mot qui, d'une manière ou d'une autre, prétendaient pouvoir soulever le voile qui couvre l'avenir. Ne voulant ni ôter tout espoir à ces hommes crédules qui les comblaient de dons, ni les bercer d'espérances que l'événement eût bientôt démenties, ces adeptes des sciences occultes croyaient avoir trouvé un moyen terme en disant que le trône des Omaiyades croulerait, mais qu'un rejeton de cette illustre famille le rétablirait quelque part. Maslama semble avoir été préoccupé de la même idée.

Abdérame se croyait donc destiné à s'asseoir sur un trône; mais dans quel pays régnerait-il? L'Orient était perdu; de ce côté-là il n'y avait plus rien à espérer. Restait l'Afrique et l'Espagne, et dans chacun de ces deux pays une dynastie fihrite cherchait à s'affermir.

En Afrique, ou plutôt dans la partie de cette province qui était encore sous la domination arabe, car l'ouest l'avait secouée, régnait un homme que nous avons déjà rencontré en Espagne, où il avait tâché,

mais sans succès, de se faire déclarer émir. C'était le Fihrite Abdérame ibn-Habîb, parent de Yousof, le gouverneur de l'Espagne. N'ayant pas reconnu les Abbâsides, Ibn-Habîb espérait transmettre l'Afrique à ses enfants comme principauté indépendante, et consultait les devins sur l'avenir de sa race avec une curiosité inquiète. Quelque temps avant que le jeune Abdérame arrivât à sa cour, un juif, initié dans les secrets des sciences occultes par le prince Maslama, à la cour duquel il avait vécu, lui avait prédit qu'un descendant d'une famille royale, qui se nommerait Abdérame et qui porterait une boucle de cheveux sur chaque côté du front, deviendrait le fondateur d'une dynastie qui régnerait sur l'Afrique[1]. Ibn-Habîb lui avait répondu que, dans ce cas, lui, qui s'appelait Abdérame et qui était maître de l'Afrique, n'avait qu'à laisser croître une boucle de cheveux sur chaque côté du front, pour qu'il pût s'appliquer cette prédiction. « Non, lui avait répondu le juif; vous n'êtes pas la personne désignée, car, n'étant pas issu d'une famille royale, vous n'avez pas toutes les conditions demandées.» Dans la suite, quand Ibn-Habîb vit le jeune Abdérame, il remarqua que ce prince portait

1) Les documents nomment ici l'Espagne, mais c'est sans doute une erreur, car ce n'était pas à l'Espagne, mais à l'Afrique qu'Ibn-Habîb s'intéressait. Probablement le juif avait nommé l'Afrique; mais l'événement ayant démenti sa prédiction, on aura substitué le nom de l'Espagne à celui de l'Afrique.

les cheveux de la manière indiquée, et, ayant fait venir le juif, il lui dit: «Eh bien, c'est donc celui-là que le destin appelle à devenir le maître de l'Afrique, puisqu'il a toutes les qualités requises. N'importe; il ne m'enlèvera pas ma province, car je le ferai assassiner.» Le juif, sincèrement attaché aux Omaiyades, ses anciens maîtres, frémit à l'idée que sa prédiction deviendrait le motif du meurtre d'un jeune homme auquel il s'intéressait; cependant, sans perdre sa présence d'esprit: «Je l'avoue, seigneur, répliqua-t-il, ce jeune homme a toutes les conditions exigées. Mais puisque vous croyez à ce que je vous ai prédit, il faut de deux choses l'une: ou bien cet Abdérame n'est pas la personne désignée, et dans ce cas vous pourrez le tuer, mais vous commettrez un crime inutile; ou bien, il est destiné à régner sur l'Afrique; dans ce cas, quoi que vous fassiez, vous ne pourrez pas lui ôter la vie, car il faut qu'il accomplisse ses destinées.»

Sentant la justesse de ce raisonnement, Ibn-Habîb n'attenta pas pour le moment à la vie d'Abdérame; toutefois, se défiant non-seulement de lui, mais encore de tous les autres Omaiyades qui étaient venus chercher un asile dans ses Etats, et dans lesquels il voyait des prétendants qui pourraient lui devenir dangereux un jour, il épiait leurs démarches avec une anxiété toujours croissante. Parmi ces princes se trouvaient deux fils du calife Walîd II. Dignes fils

d'un père qui ne vivait que pour le plaisir, qui envoyait ses courtisanes présider à sa place à la prière publique, et qui, en tirant de l'arc, se servait du Coran en guise d'une cible, ils menaient joyeuse vie sur la terre de l'exil, et une nuit qu'ils buvaient et devisaient ensemble, l'un d'eux s'écria: « Quelle folie! Cet Ibn-Habîb ne s'imagine-t-il pas qu'il restera l'émir de ce pays, et que nous, fils d'un calife, nous nous résignerons à le laisser régner tranquillement? » Ibn-Habîb, qui écoutait à la porte, avait entendu ces paroles. Résolu à se débarrasser, mais en secret, de ses hôtes dangereux, il attendit cependant pour les faire périr une occasion favorable, afin que l'on attribuât leur mort au hasard ou à une vengeance particulière. Il ne changea donc pas de conduite à leur égard, et quand ils venaient lui rendre visite, il leur montrait la même bienveillance qu'auparavant. Toutefois il n'avait pas caché à ses confidents qu'il avait observé les fils de Walîd et les avait entendus prononcer des paroles imprudentes. Parmi ces confidents se trouvait un partisan secret des Omaiyades, qui alla conseiller aux deux princes de se soustraire par la fuite au ressentiment du gouverneur. C'est ce qu'ils firent aussitôt; mais Ibn-Habîb, informé de leur départ précipité, dont il ignorait la cause, et craignant qu'ils ne fussent allés soulever contre lui quelque tribu berbère ou arabe, les fit poursuivre par des cavaliers, qui les atteignirent et les ramenè-

rent. Puis, jugeant que leur fuite et les propos qu'il avait entendus étaient des preuves suffisantes de leurs projets criminels, il les fit décapiter[1]. Dès lors il ne songea qu'à se débarrasser également des autres Omaiyades, qui, avertis par leurs partisans, s'empressèrent d'aller chercher un refuge parmi les tribus berbères indépendantes.

Errant de tribu en tribu et de ville en ville, Abdérame parcourut, d'un bout à l'autre, le nord de l'Afrique. Quelque temps il se tint caché à Barca; puis il chercha un asile à la cour des Beni-Rostem, rois de Tâhort; puis encore il alla implorer la protection de la tribu berbère de Micnésa. Cinq années se passèrent ainsi, et rien n'indique que, pendant cette longue période, Abdérame ait songé à tenter fortune en Espagne. C'était l'Afrique que convoitait ce prétendant ambitieux, qui n'avait ni argent ni amis; intriguant sans cesse, tâchant à tout prix de gagner des partisans, il se vit chassé par les Micnésa, et arriva auprès de la tribu berbère de Nafza, à laquelle appartenait sa mère et qui demeurait dans le voisinage de Ceuta[2].

Convaincu enfin qu'en Afrique ses projets ne réussiraient pas, il porta ses yeux de l'autre côté de la mer. Il possédait sur l'Espagne quelques renseigne-

1) Ibn-Adhârî, t. I, p. 49, 50.
2) Voyez Becrî, dans les *Notices et extraits*, t. XII, p. 559.

ments qu'il devait à Sâlim, l'un des deux affranchis qui avaient traversé avec lui les vicissitudes de sa vie errante. Sâlim avait été en Espagne du temps de Mousà ou un peu plus tard, et dans les circonstances données, il y aurait pu rendre au prince des services fort utiles; mais il était déjà retourné en Syrie. Dégoûté depuis longtemps de la vie vagabonde qu'il menait à la suite d'un aventurier, il était décidé à saisir, pour le quitter, la première occasion où il pourrait le faire convenablement, lorsqu'Abdérame la lui avait fournie. Un jour qu'il dormait, il n'avait pas entendu son maître qui l'appelait; alors ce dernier avait jeté un vase d'eau sur sa figure, et Sâlim avait dit dans sa colère: «Puisque vous me traitez comme un vil esclave, je vous quitte pour toujours. Je ne vous dois rien, car vous n'êtes pas mon patron; votre sœur seule a des droits sur moi, et je m'en retourne auprès d'elle.»

Restait l'autre affranchi, le fidèle Badr. Ce fut lui qu'Abdérame chargea de passer en Espagne afin qu'il s'y concertât avec les clients omaiyades, qui, au nombre de quatre ou cinq cents, faisaient partie des deux divisions de Damas et de Kinnesrîn, établies sur le territoire d'Elvira et de Jaën. Badr devait leur remettre une lettre de son patron, dans laquelle celui-ci racontait comment, depuis cinq années, il parcourait l'Afrique en fugitif, afin d'échapper aux poursuites d'Ibn-Habîb, qui attentait à la vie de tous les

membres de la famille d'Omaiya. « C'est au milieu de vous, clients de ma famille, continuait le prince, que je voudrais venir demeurer, car je me tiens convaincu que vous serez pour moi des amis fidèles. Mais, hélas! je n'ose venir en Espagne; l'émir de ce pays me tendrait des piéges comme l'a fait celui de l'Afrique; il me considérerait comme un ennemi, comme un prétendant. Et, en vérité, n'ai-je pas le droit de prétendre à l'émirat, moi, le petit-fils du calife Hichâm? Eh bien donc, puisque je ne puis venir en Espagne comme simple particulier, je n'y viendrai qu'en qualité de prétendant; — je n'y viendrai qu'après avoir reçu de vous l'assurance qu'il y a pour moi dans ce pays quelque chance de succès, que vous m'appuyerez de tout votre pouvoir, et que vous considérerez ma cause comme la vôtre.» Il terminait en promettant de donner à ses clients les postes les plus considérables au cas où ils voudraient le seconder.

Arrivé en Espagne, Badr remit cette lettre à Obaidallâh et à Ibn-Khâlid, les chefs des clients de la division de Damas. Après avoir pris connaissance du contenu de cet écrit, ces deux chefs fixèrent le jour où ils délibéreraient de l'affaire avec les autres clients, et firent prier Yousof ibn-Bokht, le chef des clients omaiyades de la division de Kinnesrîn, d'assister à cette réunion. Au jour fixé, ils consultèrent leurs contribules sur le parti à prendre. Quelque difficile

que parût l'entreprise, on fut bientôt d'accord qu'il fallait la tenter. En prenant cette décision, les clients remplirent un véritable devoir, au point de vue arabe; car la clientèle impose un lien indissoluble et sacré, une parenté de convention, et les descendants d'un affranchi sont tenus de seconder en toute circonstance les héritiers de celui qui a donné la liberté au fondateur de leur famille. Mais en outre, cette décision leur fut dictée aussi par leur intérêt. Le régime des dynasties arabes était celui d'une famille; les parents et les clients du prince remplissaient, presque à l'exclusion de toute autre personne, les hautes dignités de l'Etat. En travaillant à la fortune d'Abdérame, les clients travailleraient donc aussi à leur propre grandeur. Mais la difficulté fut de se mettre d'accord sur les moyens d'exécution, et l'on résolut de consulter Çomail (qui était alors assiégé dans Saragosse) avant de rien entreprendre. On le savait irrité contre Yousof, parce que celui-ci ne venait pas le secourir, et on lui supposait un reste d'affection pour les Omaiyades, les anciens bienfaiteurs de sa famille; en tout cas, on croyait pouvoir compter sur sa discrétion, car on le savait trop galant homme pour trahir une confidence qu'il aurait reçue sous le sceau du secret. Ce fut donc surtout pour avoir une conférence avec Çomail, qu'une trentaine d'Omaiyades, accompagnés de Badr, s'étaient réunis aux Caisites qui allaient secourir Çomail.

On a déjà vu que l'expédition des Caisites fut couronnée d'un plein succès; nous pouvons donc reprendre le fil de notre récit, que nous avons dû interrompre au moment où les chefs des clients omaiyades demandèrent à Çomail un entretien secret.

Le Caisite leur ayant accordé leur demande, ils commencèrent par le prier de tenir secrètes les nouvelles importantes qu'ils avaient à lui communiquer, et quand il le leur eut promis, Obaidallâh lui apprit l'arrivée de Badr, et lui lut la lettre d'Abdérame; puis il ajouta d'un ton humble et soumis: «Ordonnez-nous ce que nous devons faire; nous nous conformerons à vos ordres; ce que vous approuverez, nous le ferons; ce que vous désapprouverez, nous ne le ferons pas.» Tout pensif, Çomail lui répondit: «L'affaire est grave; n'exigez donc pas de moi une réponse immédiate. Je réfléchirai à ce que vous venez de me dire et plus tard je vous communiquerai mon opinion.»

Badr ayant été introduit à son tour, Çomail, sans lui rien promettre, lui fit donner des cadeaux, de même qu'il en avait fait donner aux autres qui étaient venus le secourir. Puis il partit pour Cordoue. En y arrivant, il trouva Yousof occupé à rassembler des troupes destinées à aller châtier les rebelles du district de Saragosse.

Dans le mois de mai de l'année 755, Yousof, à la veille de se mettre en marche, fit venir les deux

chefs des clients omaiyades, qu'il considérait comme ses propres clients depuis que leurs patrons avaient perdu le trône [1], et quand ils furent arrivés, il leur dit:

— Allez auprès de nos clients et dites-leur qu'ils viennent nous accompagner.

— C'est impossible, seigneur, lui répondit Obaidallâh. Par suite de tant d'années de disette, ces malheureux n'ont plus la force de marcher. Tous ceux qui pouvaient encore le faire sont allés secourir Çomail, et cette longue marche pendant l'hiver les a excessivement fatigués.

— Voici de quoi rétablir leurs forces, reprit Yousof; remettez-leur ces mille pièces d'or, et qu'ils s'en servent pour acheter du blé.

— Mille pièces d'or pour cinq cents guerriers inscrits sur le registre? C'est bien peu, surtout dans un temps aussi cher que celui-ci.

— Faites comme vous voudrez; je ne vous donnerai pas davantage.

— Eh bien, gardez votre argent; nous ne vous accompagnerons pas.

Cependant, quand ils eurent quitté l'émir, Obaidallâh et son compagnon se ravisèrent. « Il vaut mieux pourtant, se dirent-ils, que nous acceptions cet argent qui pourra nous être utile. Il va sans dire

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 9 v.

que nos contribules n'accompagneront pas Yousof; ils resteront dans leurs demeures, afin d'être préparés à tout événement; mais nous trouverons bien quelque prétexte pour expliquer leur absence de l'armée; acceptons en tout cas l'argent que Yousof nous offre; nous en donnerons une partie à nos contribules qui, grâce à ce secours, pourront acheter du blé, et nous employerons le reste à faciliter l'exécution de nos projets.» Ils retournèrent donc auprès du gouverneur, et lui dirent qu'ils acceptaient les mille pièces d'or qu'il leur avait offertes. Quand ils les eurent reçues, ils se rendirent dans le district d'Elvira auprès de leurs contribules, et donnèrent à chacun d'eux dix pièces d'argent de la part de Yousof, en disant que cette petite somme était destinée à acheter du blé. Que Yousof leur avait donné beaucoup plus, qu'il avait voulu que les clients l'accompagnassent et que les mille pièces d'or leur servissent de solde, c'est ce qu'ils ne dirent pas. La pièce d'or contenant vingt pièces d'argent, il restait aux deux chefs environ les trois quarts de la somme que Yousof leur avait remise.

Sur ces entrefaites, Yousof était parti de Cordoue avec quelques troupes, et, ayant pris le chemin de Tolède, il avait établi son camp dans le district de Jaën, à l'endroit qui portait alors le nom de *Gué de Fath*, au nord de Mengibar, où l'on passait le Guadalquivir quand on voulait traverser les défilés de la

Sierra Morena, et où se trouve maintenant un bac qui, par les événements qui précédèrent la bataille de Baylen en 1808, a acquis une célébrité européenne. Yousof y attendait les troupes qui marchaient à lui de toutes parts et leur distribuait la solde, lorsque les deux chefs des clients omaiyades, sachant que, pressé d'arriver en face des rebelles de Saragosse, il ne s'arrêterait pas longtemps au Gué de Fath, se présentèrent à lui. «Eh bien, leur dit Yousof, pourquoi nos clients n'arrivent-ils pas? — Rassurez-vous, émir, et que Dieu vous bénisse, lui répondit Obaidallâh; vos clients ne ressemblent pas à certaines personnes que nous connaissons, vous et moi. Pour rien au monde ils ne voudraient que vous combattiez vos ennemis sans eux. C'est ce qu'ils me disaient encore l'autre jour; mais ils me chargeaient en même temps de vous prier de leur accorder un délai. La récolte du printemps promettant d'être bonne, comme vous savez, ils voudraient auparavant prendre soin de leur moisson; mais ils comptent vous rejoindre à Tolède.» N'ayant aucune raison pour soupçonner qu'Obaidallâh le trompait, Yousof crut à ses paroles et lui dit: «Eh bien, retournez donc auprès de vos contribules et faites en sorte qu'ils se mettent en marche le plus tôt possible.»

Bientôt après, Yousof continua sa marche. Obaidallâh et son compagnon firent avec lui une partie de la route; puis ils lui dirent adieu en promettant

de le rejoindre bientôt avec les autres clients, et retournèrent vers le Gué de Fath.

En route ils rencontrèrent Çomail et sa garde. Après avoir passé la nuit dans une de ces orgies qui lui étaient habituelles, le chef caisite dormait encore au moment où Yousof se mettait en marche, de sorte qu'il ne partit que beaucoup plus tard. Voyant arriver à lui les deux clients, il s'écria avec surprise: «Comment, vous retournez? Est-ce pour m'apporter quelque nouvelle? — Non, seigneur, lui répondirent-ils; Yousof nous a permis de partir, et nous nous sommes engagés à le joindre à Tolède avec les autres clients; mais si vous le voulez bien, nous vous accompagnerons un bout de chemin. — Je serai ravi de jouir de votre compagnie,» leur dit Çomail. Après qu'ils eurent causé quelque temps de choses indifférentes, Obaidallâh s'approcha de Çomail et lui dit à l'oreille qu'il désirait lui parler en secret. Sur un signe du chef, ses compagnons se tinrent à distance, et Obaidallâh reprit: «Il s'agit de l'affaire du fils de Moâwia, sur laquelle nous vous avons consulté. Son messager n'est pas encore parti. — Je n'ai nullement oublié cette affaire, répliqua Çomail; au contraire, j'y ai réfléchi mûrement, et, comme je vous l'avais promis, je n'en ai parlé à personne, pas même à mes amis les plus intimes. Voici maintenant ma réponse: je crois que la personne en question mérite de régner et d'être appuyée par moi. C'est ce que

vous pouvez lui écrire, et qu'Allâh veuille nous prêter son secours! Quant au vieux pelé (c'est ainsi qu'il appelait Yousof), il faut qu'il me laisse faire comme je l'entendrai. Je lui dirai qu'il doit marier sa fille, Omm-Mousâ, à Abdérame, car elle est veuve maintenant [1], et se résigner à ne plus être émir de l'Espagne. S'il fait ce que je lui dis, nous l'en remercierons; sinon, nous lui fendrons sa tête chauve avec nos épées, et il n'aura que ce qu'il mérite.»

Ravis d'avoir reçu une réponse aussi favorable, les deux chefs lui baisèrent la main avec reconnaissance, et, après l'avoir remercié du secours qu'il promettait à leur patron, ils le quittèrent pour retourner au Gué de Fath.

Evidemment Çomail, qui n'avait pas eu le temps de cuver son vin, s'était levé ce matin-là de fort mauvaise humeur contre Yousof; mais tout ce qu'il avait dit aux clients était provenu d'un mouvement primesautier, auquel avait manqué la réflexion. Le fait est qu'avec son indolence habituelle il n'avait pas songé sérieusement à l'affaire d'Abdérame, pour ne pas dire qu'il l'avait complétement oubliée. Ce ne fut qu'après avoir donné tant d'espoir aux deux clients, qu'il commença à considérer le pour et le contre, et alors une seule préoccupation s'empara de son esprit.

---

1) Elle avait été mariée à Catan, fils de cet Abdalmélic le Fihrite qui avait été gouverneur de l'Espagne.

«Que deviendra la liberté des tribus arabes, se disait-il, si un prince omaiyade règne en Espagne? Le pouvoir monarchique établi, que restera-t-il du pouvoir de nous autres, les chefs des tribus? Non, quelques griefs que j'aie contre Yousof, il faut que les choses restent comme elles sont;» et, ayant appelé un de ses esclaves, il lui ordonna de partir à toute bride et d'aller dire aux deux clients de l'attendre.

Ceux-ci avaient déjà fait une lieue en causant des belles promesses que Çomail leur avait faites, et en se disant que le succès du prétendant était assuré, lorsqu'Obaidallâh entendit crier son nom derrière lui. Il s'arrêta et vit arriver un cavalier. C'était l'esclave de Çomail qui lui dit: «Attendez mon maître; il va venir ici, il a à vous parler.» Etonnés de ce message et de ce que Çomail venait vers eux au lieu de leur ordonner de venir vers lui, les deux clients craignirent un instant qu'il ne voulût les arrêter et les livrer à Yousof; néanmoins ils rebroussèrent chemin et bientôt ils virent arriver Çomail, monté sur l'Etoile, sa mule blanche, qui allait le grand galop. Voyant qu'il arrivait sans soldats, les deux clients reprirent confiance, et quand Çomail fut arrivé auprès d'eux, il leur dit: »Depuis que vous m'avez apporté la lettre du fils de Moâwia et que vous m'avez fait faire connaissance avec son messager, j'ai souvent pensé à cette affaire.» (En disant cela, Çomail ne disait pas la vérité, ou bien sa mémoire le trompait; mais

il ne pouvait avouer qu'il avait à peu près oublié une affaire si importante, et il était trop foncièrement Arabe pour qu'un mensonge lui coutât.) «J'approuvais votre dessein, poursuivit-il, comme je vous le disais tout à l'heure; mais depuis que vous m'avez quitté, j'ai réfléchi de nouveau, et maintenant je suis d'avis que votre Abdérame appartient à une famille tellement puissante que» — ici Çomail employa une phrase fort énergique à coup sûr, mais que nous ne pourrions traduire sans pécher contre la bienséance. «Quant à l'autre, continua-t-il, il est bon enfant au fond, et se laisse mener par nous, sauf de rares exceptions, avec assez de docilité. De plus, nous lui avons de grandes obligations, et il nous siérait mal de l'abandonner. Réfléchissez donc bien à ce que vous allez faire, et si, de retour dans vos demeures, vous persistez dans vos projets, je crois que bientôt vous me verrez arriver auprès de vous, mais ce ne sera pas comme ami. Tenez-vous-le pour dit, car je vous le jure, la première épée qui sortira du fourreau pour combattre votre prétendant, ce sera la mienne. Et maintenant, allez en paix et qu'Allâh vous envoie de sages inspirations, ainsi qu'à votre patron.»

Consternés par ces paroles, qui, d'un seul coup, frustraient toutes leurs espérances, et craignant d'irriter cet homme colère, les clients répondirent humblement: «Dieu vous bénisse, seigneur! Jamais notre

opinion ne différera de la vôtre. — A la bonne heure, dit Çomail, adouci et touché par ces paroles respectueuses; mais je vous conseille en ami de ne rien tenter pour changer l'état politique du pays. Tout ce que vous pourrez faire, c'est de tâcher d'assurer à votre patron une position honorable en Espagne, et pourvu qu'il promette de ne pas aspirer à l'émirat, j'ose vous assurer que Yousof l'accueillera avec bienveillance, lui donnera sa fille pour épouse, et avec elle une fortune convenable. Adieu et bon voyage! » Cela dit, il fit faire demi-volte à l'Etoile, et, lui ayant enfoncé les éperons dans les flancs, il lui fit prendre une allure très-décidée.

N'ayant donc plus rien à espérer ni de Çomail ni des Maäddites en général, qui n'agissaient d'ordinaire que d'après les conseils de ce chef, il ne restait aux clients d'autre parti à prendre que de se jeter entre les bras de l'autre nation, celle des Yéménites, et de l'exciter à se venger des Maäddites. Voulant réussir à tout prix dans leurs desseins, ils résolurent aussitôt de le faire, et pendant qu'ils retournaient à leurs demeures, ils s'adressèrent à tous les chefs yéménites sur lesquels ils croyaient pouvoir compter, en les invitant à prendre les armes pour Abdérame. Ils obtinrent un succès qui surpassa leur attente. Les Yéménites, qui se déchiraient les entrailles de colère en songeant à leur défaite de Secunda et en voyant qu'ils étaient condamnés à subir le joug des Maäddi-

tes, étaient prêts à se lever au premier signal et à se ranger sous la bannière de chaque prétendant, quel qu'il fût, pourvu qu'ils eussent l'occasion de se venger de leurs ennemis et de les massacrer.

Assurés de l'appui des Yéménites et sachant Yousof et Çomail occupés dans le nord, les clients omaiyades jugèrent le moment favorable pour l'arrivée de leur patron. Ils achetèrent donc un bâtiment, et remirent à Tammâm, qui monterait à bord lui douzième, cinq cents pièces d'or, dont il devait donner une partie au prince, tandis qu'il se servirait du reste pour contenter la cupidité des Berbers, que l'on connaissait assez pour savoir qu'ils ne laisseraient pas partir leur hôte sans l'avoir rançonné. Cet argent était celui que Yousof avait donné aux clients afin qu'ils l'accompagnassent pendant sa campagne contre les rebelles de Saragosse; quand il le leur donna, il était loin de soupçonner qu'il servirait à amener en Espagne un prince qui lui disputerait l'émirat.

XIV [1].

Depuis des mois Abdérame, qui avait quitté les Nafza et s'était rendu dans le pays des Maghîla, sur les bords de la Méditerranée, menait une existence triste et monotone en attendant avec une anxiété toujours croissante le retour de Badr, dont il n'avait pas reçu de nouvelles. Son sort allait se décider: si ses grands desseins échouaient, toutes ses fumées de bonheur et de gloire se dissiperaient et il se verrait réduit à reprendre sa vie de proscrit et de vagabond, ou bien à se cacher dans quelque coin ignoré de l'Afrique; au lieu que s'il réussissait dans son audacieuse entreprise, l'Espagne lui offrirait un asile sûr, des richesses et toutes les jouissances du pouvoir.

Ballotté ainsi entre la crainte et l'espoir, Abdérame, peu dévot de sa nature, mais fidèle observateur des convenances, s'acquittait un soir de la prière ordonnée par la loi, quand il vit un navire approcher de la côte, et l'un de ceux qui le montaient se jeter

1) Voyez *Akhbâr madjmoua*, fol. 80 r. — 83 r.

dans la mer pour nager vers la grève. Il reconnaît cet homme; c'est Badr qui, dans son impatience de revoir son maître, n'avait pas voulu attendre qu'on eût jeté l'ancre. «Bonnes nouvelles!» cria-t-il au prince d'aussi loin qu'il l'aperçut; puis il lui raconta rapidement ce qui s'était passé, nomma les chefs sur lesquels Abdérame pouvait compter, et les personnes qui se trouvaient dans le bâtiment destiné à le conduire en Espagne. «Vous ne manquerez pas d'argent non plus, ajouta-t-il; on vous apporte cinq cents pièces d'or.» Ravi de joie, Abdérame alla à la rencontre de ses partisans. Le premier qui se présenta à lui fut Abou-Ghâlib Tammâm. Abdérame lui demanda son nom et son prénom, et quand il les eut entendus, il en tira un heureux augure. Il n'y avait pas, en effet, de noms plus propres à inspirer de grandes espérances à celui qui croyait aux présages, et Abdérame y croyait beaucoup; car Tammâm signifie *accomplissant*, et Ghâlib, *victorieux*. «Nous accomplirons notre dessein, s'écria le prince, et nous remporterons la victoire!»

A peine eut-on fait connaissance qu'on résolut de partir sans délai. Le prince faisait ses préparatifs, lorsque les Berbers accoururent en foule et menacèrent de s'opposer au départ à moins qu'ils ne reçussent des présents. Cette circonstance ayant été prévue, Tammâm donna de l'argent à chacun d'eux, selon le rang qu'il occupait dans sa tribu. Cela fait,

on levait l'ancre, lorsqu'un Berber qui avait été oublié dans la distribution, se jeta dans la mer, et, se cramponnant à une corde du vaisseau, il se mit à crier que lui aussi voulait recevoir quelque chose. Fatigué de l'effronterie de ces gueux, l'un des clients tira son épée et coupa la main au Berber, qui tomba dans l'eau et se noya.

Délivré des Berbers, on pavoisa le bâtiment en l'honneur du prince, et bientôt après on aborda dans le port d'Almuñecar. C'était dans le mois de septembre de l'année 755.

On se figure aisément la joie qu'éprouva Abdérame quand il eut mis le pied sur le sol de l'Espagne, et celle d'Obaidallâh et d'Ibn-Khâlid quand ils embrassèrent leur patron, dont ils avaient attendu l'arrivée à Almuñecar. Après avoir passé quelques jours à al-Fontîn, la villa d'Ibn-Khâlid, située près de Loja, entre Archidona et Elvira [1], le prince alla s'établir dans le château de Torrox, qui appartenait à Obaidallâh et qui était situé un peu plus à l'ouest, entre Iznajar et Loja [2].

---

1) La position de la villa d'al-Fontîn qui, à la fin du neuvième siècle, appartenait encore aux descendants d'Ibn-Khâlid, est indiquée par Ibn-Haiyân, fol. 76 v., 83 v.

2) Je sais bien qu'il y a aujourd'hui un Torrox à l'ouest d'Almuñecar, sur le rivage de la Méditerranée; mais la position du domaine dont il est question dans le texte, est clairement indiquée par Ibn-Haiyân, fol. 83 v.

Sur ces entrefaites, Yousof, arrivé à Tolède, commençait à s'inquiéter de l'absence prolongée des clients omaiyades. Voulant les attendre, il différait son départ de jour en jour. Çomail qui soupçonnait la véritable cause de leur absence, mais qui, fidèle à sa promesse, gardait le secret sur leurs desseins, s'impatientait du long séjour de l'armée à Tolède. Il voulait en finir au plus vite avec les rebelles de Saragosse, et un jour que Yousof se plaignait de nouveau de ce que les clients tardaient tant à venir, Çomail lui dit dédaigneusement: «Un chef tel que vous ne doit pas s'arrêter si longtemps pour attendre des *rien du tout* tels que ceux-là. Je crains que l'occasion de trouver nos ennemis inférieurs à nous en nombre et en ressources ne nous échappe, si nous restons encore plus longtemps ici.» Pour le faible Yousof de telles paroles venant de Çomail étaient un ordre. Les troupes se remirent donc en marche. Arrivées en face de l'ennemi, elles n'eurent pas besoin de combattre, car aussitôt que les rebelles virent qu'ils auraient affaire à une armée de beaucoup supérieure en nombre, ils entrèrent en négociation. Yousof leur promit l'amnistie à condition qu'ils lui livreraient leurs trois chefs coraichites, Amir, son fils Wahb, et Hobâb. Les insurgés, pour la plupart Yéménites, hésitèrent d'autant moins à accepter cette condition, qu'ils supposaient que Yousof se montrerait clément envers des individus qui étaient presque ses contribules. Ils lui

livrèrent donc leurs chefs, et Yousof convoqua les officiers de son armée afin qu'ils prononçassent sur le sort de ces prisonniers, qu'en attendant il avait fait charger de fers.

Çomaïl, qui s'était pris contre ces Coraichites d'une de ces haines qui, pour lui, ne finissaient qu'avec la vie de celui qui avait eu le malheur de les exciter, insista vivement pour qu'on leur coupât la tête. Aucun autre Caisite ne partageait son avis; ils jugeaient tous qu'ils n'avaient pas le droit de condamner à la mort des hommes qui, de même qu'eux, appartenaient à la race de Maădd; ils craignaient en outre de s'attirer la haine de la puissante tribu de Coraich et de ses nombreux alliés. Les deux chefs de la branche des Cab ibn-Amir, Ibn-Chihâb et Hoçain, soutenaient cette opinion avec plus de chaleur encore que les autres Caisites. La rage dans le cœur et résolu à se venger promptement de ceux qui avaient osé le contredire, Çomail céda. Yousof laissa donc la vie aux trois Coraichites, mais il les retint prisonniers.

Çomail trouva bientôt l'occasion qu'il cherchait de se débarrasser des deux chefs qui, dans cette circonstance, l'avaient emporté sur lui, et qui auparavant, lorsqu'il était assiégé dans Saragosse, avaient refusé si longtemps de marcher à son secours. Les Basques de Pampelune ayant imité l'exemple que leur avaient donné les Espagnols de la Galice en s'affranchissant

de la domination arabe, il proposa à Yousof d'envoyer contre eux une partie de l'armée et de confier le commandement de ces troupes à Ibn-Chihâb et à Hoçain. Il fit cette proposition afin d'éloigner pour le moment ces contradicteurs importuns, et avec le désir secret qu'ils ne revinssent pas de cette expédition à travers un pays difficile et hérissé d'âpres montagnes.

Yousof, cédant comme de coutume à l'ascendant que son ami exerçait sur lui, fit ce que celui-ci désirait, et, après avoir nommé son propre fils Abdérame au gouvernement de la frontière, il reprit la route de Cordoue.

Il faisait halte sur les bords de la Jarama[1], quand un exprès vint lui apporter la nouvelle que les troupes envoyées contre les Basques avaient été complétement battues, qu'Ibn Chihâb avait été tué, et que Hoçain avait reconduit à Saragosse le petit nombre de guerriers qui avaient échappé au désastre. Aucune nouvelle ne pouvait être plus agréable à Çomail, et le lendemain, au point du jour, il dit à Yousof: « Tout va à merveille. Allâh nous a délivrés d'Ibn-Chihâb. Finissons-en maintenant avec les Coraichites; faites-les venir et ordonnez qu'on leur coupe la tête! »

1) *Wâdi-Charanba* dans l'*Akhbâr madjmoua;* Ibn al Abbâr (p. 52) nomme ici le Wâdi-ar-ramal (*la rivière sablonneuse*), c'est-à-dire le Guadarrama.

A force de lui redire souvent que cette exécution était absolument nécessaire, Çomail avait fait partager son opinion à l'émir, qui, cette fois encore, acquiesça à la volonté du Caisite.

Les trois Coraichites avaient cessé de vivre. A l'heure accoutumée, c'est-à-dire à dix heures du matin [1], on apporta le déjeuner, et Yousof et Çomail se mirent à table. L'émir était triste et abattu; le triple meurtre qu'il venait de commettre lui causait des remords; il se reprochait en outre d'avoir envoyé Ibn-Chihâb et tant de braves guerriers à une mort certaine; il sentait que tant de sang criait vengeance, et un vague pressentiment lui disait que son pouvoir touchait à son terme. Accablé de soucis, il ne mangeait presque pas. Çomail au contraire, était d'une gaîté brutale, et tout en mangeant d'un excellent appétit, il fit tous ses efforts pour rassurer le faible émir dont il se servait pour satisfaire ses rancunes personnelles et qu'il engageait dans une voie d'atroces violences. «Chassez vos noires idées, lui dit-il. En quoi donc avez-vous été si criminel? Si Ibn-Chihâb a été tué, ce n'est pas par votre faute; il a péri dans un combat, et à la guerre tel peut être le sort de qui que ce soit. Si ces trois Coraichites ont été exécutés, c'est qu'ils le méritaient; c'étaient des rebelles, des antagonistes dangereux, et l'exemple de

1) Voyez Burckhardt, *Bedouins*, p. 36.

sévérité que vous avez donné servira à faire réfléchir ceux qui voudraient les imiter. L'Espagne est désormais votre propriété et celle de vos enfants; vous avez fondé une dynastie qui durera jusqu'au temps de la venue de l'Antechrist. Qui donc serait assez audacieux pour vous disputer le pouvoir ? »

Par de tels propos Çomail essaya, mais en vain, de dissiper la tristesse qui accablait son ami. Le déjeuner fini, il se leva, retourna dans sa tente et alla faire la sieste dans l'appartement réservé à ses deux filles.

Resté seul, Yousof se jeta sur son lit, plutôt par habitude que parce qu'il éprouvait le besoin de dormir, car ses noires pensées ne le lui permettaient guère. Tout à coup il entendit les soldats crier : « Un courrier, un courrier de Cordoue! » Se levant à demi : «Que crie-t-on là-bas ? demanda-t-il aux sentinelles postées devant sa tente; un courrier de Cordoue ? — Oui, lui répondit-on; c'est un esclave monté sur le mulet d'Omm-Othmân. — Qu'il entre à l'instant même,» dit Yousof, qui ne comprenait pas pour quelle raison son épouse lui avait dépêché un exprès, mais qui savait que ce devait être pour une affaire grave et pressante.

Le courrier entra et lui remit un billet conçu en ces termes: « Un petit-fils du calife Hichâm est arrivé en Espagne. Il a établi sa résidence à Torrox, dans le château de l'infâme Obaidallâh ibn-Othmân.

Les clients omaiyades se sont déclarés pour lui. Votre lieutenant à Elvira, qui s'était mis en marche pour le repousser avec les troupes qu'il avait à sa disposition, a été défait; ses soldats ont été bâtonnés, mais personne n'a été tué. Faites sans retard ce que vous jugerez convenable.»

Dès que Yousof eut lu ce billet, il ordonna qu'on fît venir Çomail. En allant à sa tente, celui-ci avait bien vu arriver le courrier, mais, insouciant comme de coutume, il n'y avait pas fait grande attention, et ce ne fut que quand l'émir le fit appeler à une heure si indue, qu'il se douta que ce messager était venu pour quelque motif important.

— Qu'est-il arrivé, émir, dit-il en entrant dans la tente de Yousof, que vous me faites appeler à l'heure de la sieste? rien de fâcheux, j'espère?

— Si! lui répondit Yousof; par Dieu! c'est un événement extrêmement grave, et je crains que Dieu ne veuille nous punir de ce que nous avons tué ces hommes.

— Folie ce que vous dites là, répliqua Çomail d'un air de mépris; croyez-moi, ces hommes étaient trop vils pour que Dieu s'occupât d'eux. Mais voyons, qu'est-il arrivé?

— Je viens de recevoir un billet d'Omm-Othmân, que Khâlid va vous lire.

Khâlid, client et secrétaire de l'émir, lut alors le billet. Moins étonné que Yousof ne l'avait été, car il avait pu prévoir ce qui arrivait, Çomail ne perdit

pas son sang-froid en entendant qu'Abdérame était arrivé en Espagne. « L'affaire est grave en effet, dit-il; mais voici mon opinion. Marchons contre ce prétendant à l'instant même, avec les soldats que nous avons. Livrons-lui bataille; peut-être le tuerons-nous; en tout cas ses forces sont encore si peu nombreuses que nous les disperserons aisément, et quand il aura essuyé une déroute, il perdra probablement l'envie de recommencer. — Votre avis me plaît, répliqua Yousof; mettons-nous en route sans retard! »

Bientôt toute l'armée sut qu'un petit-fils de Hichâm était arrivé en Espagne et qu'on allait le combattre. Cette nouvelle causa parmi les soldats une émotion extraordinaire. Déjà indignés de l'infâme complot ourdi par leurs chefs contre Ibn-Chihâb, et dont un si grand nombre de leurs contribules avaient été les victimes; indignés aussi de l'exécution des Coraichites, ordonnée en dépit du conseil contraire des chefs caisites, ils n'étaient d'ailleurs nullement disposés à faire une campagne pour laquelle ils n'avaient pas été payés. « On veut nous forcer à faire deux campagnes au lieu d'une, crièrent-ils; nous ne le ferons pas! » A la tombée de la nuit, une désertion presque générale commença; les contribules s'appelaient les uns les autres, et, réunis en bandes, ils quittèrent le camp pour rentrer dans leurs foyers. A peine restait-il dix Yéménites dans le camp; c'étaient les porte-étendard, qui ne pouvaient abandonner leur

poste sans forfaire à l'honneur; mais ils ne blâmèrent nullement les déserteurs et ne firent rien pour les retenir. Quelques Caisites plus particulièrement attachés à Çomail, et quelques guerriers d'autres tribus maäddites restèrent aussi; mais on ne pouvait pas trop compter sur eux non plus, car, fatigués par une longue marche, eux aussi brûlaient du désir de retourner dans leurs demeures, et ils prièrent Yousof et Çomail de les reconduire à Cordoue, en leur disant qu'entreprendre une campagne d'hiver dans la Sierra de Regio avec des forces si peu considérables serait se jeter, par crainte du péril, dans un péril beaucoup plus grand; que la révolte se bornerait sans doute à quelques districts de la côte, et que pour attaquer Abdérame, il fallait attendre le retour de la belle saison. Mais une fois que Çomail avait arrêté un plan, il y mettait de l'obstination, et bien qu'il y eût du vrai dans ce qu'on lui disait, il persista dans son dessein. On marcha donc vers la Sierra de Regio; mais bientôt, le mauvais vouloir des soldats aidant, Yousof fut à même de se convaincre que le plan de Çomail ne pouvait s'exécuter. L'hiver avait commencé; les pluies et les torrents sortis de leurs bords avaient rendu les chemins impraticables. Malgré l'opposition de Çomail, Yousof ordonna donc de retourner à Cordoue, et ce qui contribua à lui faire prendre cette résolution, ce fut qu'on lui rapporta qu'Abdérame n'était pas venu en

Espagne pour prétendre à l'émirat, mais seulement pour y trouver un asile et des moyens de subsistance. »Si, ajoutait-on, vous lui offrez une de vos filles en mariage et de l'argent, vous verrez qu'il ne prétendra à rien de plus.»

En conséquence, Yousof, de retour à Cordoue, résolut d'entamer une négociation, et envoya à Torrox trois de ses amis. C'étaient Obaid, le chef le plus puissant des Caisites après Çomail et l'ami de ce dernier, Khâlid, le secrétaire de Yousof, et Isâ, client omaiyade et payeur de l'armée. Ils devaient offrir au prince de riches vêtements, deux chevaux, deux mulets, deux esclaves et mille pièces d'or.

Ils partirent avec ces présents; mais quand ils furent arrivés à Orch, sur la frontière de la province de Regio, Isâ, qui, bien que client de la famille d'Omaiya, était sincèrement attaché à Yousof, dit à ses compagnons: «Je m'étonne fort que des hommes tels que Yousof, et Çomail, et vous deux, vous puissiez agir avec tant de légèreté. Etes-vous donc assez simples pour croire que si nous arrivons avec ces présents auprès d'Abdérame et qu'il refuse d'accepter les propositions de Yousof, il nous laissera rapporter ces présents à Cordoue?» Cette observation parut tellement juste et sensée aux deux autres, qu'ils résolurent de laisser Isâ avec les présents à Orch, jusqu'à ce qu'Abdérame eût accepté les conditions du traité.

Arrivés à Torrox, ils trouvèrent le village et le

château encombrés de soldats; car des clients de la famille d'Omaiya et des Yéménites de la division de Damas, de celle du Jourdain et de celle de Kinnesrîn y étaient accourus en foule. Ayant demandé et obtenu une audience, ils furent reçus par le prince entouré de sa petite cour, dans laquelle Obaidallâh tenait le premier rang, et exposèrent le but de leur mission. Ils disaient que Yousof, plein de reconnaissance pour les bienfaits que son illustre trisaïeul, Ocba ibn-Nâfi, avait reçus des Omaiyades, ne demandait pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec Abdérame, à condition pourtant que celui-ci ne prétendrait pas à l'émirat, mais seulement aux terres que le calife Hichâm avait possédées en Espagne; qu'il lui offrait donc sa fille avec une dot considérable; qu'il lui envoyait aussi des présents qui étaient encore à Orch, mais qui ne tarderaient pas à arriver, et que, si Abdérame voulait se rendre à Cordoue, il pouvait être certain d'y trouver l'accueil le plus bienveillant.

Ces propositions plurent assez aux clients. Leur première ardeur s'était un peu refroidie depuis qu'ils avaient été à même de s'apercevoir que les Yéménites, tout disposés qu'ils étaient à combattre leurs rivaux, étaient d'une tiédeur désespérante à l'égard du prétendant, et, tout bien considéré, ils inclinaient à un accommodement avec Yousof. Ils répondirent donc aux messagers: «Ce que vous proposez est ex-

cellent. Yousof a parfaitement raison en croyant que ce n'est pas pour prétendre à l'émirat que notre patron est venu en Espagne, mais seulement pour revendiquer les terres qui lui appartiennent par droit d'héritage.» Quant au prince, il ne partageait point sans doute cette manière de voir, et son ambition ne se contentait nullement de la position de riche propriétaire qu'on voulait lui assigner; mais ne sentant pas encore le terrain bien sûr sous ses pieds et dépendant entièrement de ses amis, il se montrait envers eux modeste et même humble; n'osant blâmer ce qu'ils approuvaient, il gardait prudemment le silence. Un observateur superficiel eût dit que son esprit n'était pas encore sorti tout à fait de l'état de chrysalide, ou du moins que le vieil Obaidallâh le tenait en tutelle.

«Voici maintenant, reprit Khâlid, la lettre que Yousof vous envoie; vous verrez qu'elle confirme tout ce que nous venons de vous dire.» Le prince accepta la lettre, et l'ayant donnée à Obaidallâh, il le pria de la lire à haute voix. Cette lettre, composée par Khâlid en sa qualité de secrétaire de Yousof, était écrite avec une pureté de langage très-remarquable, et les fleurs de la rhétorique arabe y avaient été répandues à pleines mains. Quand Obaidallâh en eut achevé la lecture, le prince, toujours prudent, abandonna à son ami le soin de prendre une décision. «Veuillez-vous charger de répondre à cette lettre, lui

dit-il, car vous connaissez ma manière de voir.»

Il ne pouvait y avoir nul doute sur le sens dans lequel cette réponse serait conçue: au nom de son patron, Obaidallâh accepterait purement et simplement les propositions de Yousof, et le prince s'était déjà résigné au douloureux sacrifice de ses rêves d'ambition, lorsqu'une inconvenante plaisanterie de Khâlid vint brouiller l'affaire et rendre l'espoir au prince.

Khâlid n'était pas Arabe; il appartenait à la race vaincue, il était Espagnol. Son père et sa mère étaient esclaves et chrétiens; mais à l'instar d'une foule de ses compatriotes, son père avait abjuré le christianisme; en devenant musulman, il avait reçu le nom de Zaid, et pour le récompenser de sa conversion, son maître, Yousof, l'avait affranchi. Elevé dans le palais de son patron, le jeune Khâlid, que la nature avait doué d'une intelligence remarquable et d'une grande aptitude pour le travail de l'esprit, avait étudié avec ardeur la littérature arabe, et à la fin il la connaissait si bien et écrivait l'arabe avec une telle élégance, que Yousof l'avait nommé son secrétaire. C'était un grand honneur, car les émirs se piquaient d'avoir pour secrétaires les hommes les plus instruits et les mieux versés dans la connaissance de la langue et des anciens poèmes. Grâce à sa position, Khâlid avait bientôt acquis une grande influence sur le faible Yousof qui, ne se

fiant jamais à ses propres lumières, demandait toujours à être guidé par la volonté d'autrui; et quand Çomail n'était pas là, c'était Khâlid qui lui dictait ses résolutions. Envié par les Arabes à cause de son influence et de ses talents, méprisé par eux à cause de son origine, Khâlid rendait à ces rudes guerriers mépris pour mépris; et quand il vit avec quelle gaucherie le vieil Obaidallâh, qui savait mieux manier l'épée que le *calam*, faisait ses préparatifs pour répondre à sa lettre élégante, il s'indigna, dans sa vanité de lettré, que le prince eût confié une si noble tâche à un esprit si inculte et si peu familiarisé avec les finesses du langage. Un sourire moqueur vint errer autour de ses lèvres, et il dit d'un ton dédaigneux: «Les aisselles te sueront, Abou-Othmân, avant que tu aies répondu à une lettre comme celle-là!»

En se voyant raillé d'une façon si grossière par un homme de néant, par un vil Espagnol, Obaidallâh, dont l'humeur était naturellement violente, entra dans une fureur épouvantable. «Infâme! cria-t-il, les aisselles ne me sueront pas du tout, je ne répondrai point à ta lettre.» En disant ces paroles avec un accent de fierté brutale, il jeta à Khâlid sa lettre au visage, et lui assena sur la tête un vigoureux coup de poing. «Qu'on s'empare de ce misérable et qu'on l'enchaîne!» poursuivit-il en s'adressant à ses soldats, qui se hâtèrent d'exécuter cet ordre; puis, s'adressant au prince: «Voilà le commencement de

la victoire, lui dit-il. Toute la sagesse de Yousof réside dans cet homme-là, et sans lui il ne peut rien. »

L'autre messager, Obaid, le chef caisite, attendit jusqu'à ce que la colère d'Obaidallâh se fût un peu calmée; puis il lui dit: « Veuillez-vous souvenir, Abou-Othman! que Khâlid est un messager, et que comme tel il est inviolable. — Non, seigneur, lui répondit Obaidallâh; le messager, c'est vous; aussi vous laisserons-nous partir en paix. Quant à l'âutre, il a été l'agresseur et mérite d'être puni; c'est le fils d'une femme vile et impure, c'est un *ildje.* [1] »

Par suite de la vanité de Khâlid et du tempérament irascible d'Obaidallâh, la négociation se trouva donc rompue, et Abdérame, qui voyait le hasard favoriser des pensées qu'il n'avait pas osé avouer, était loin de s'en plaindre.

Quand Obaid, dans lequel Obaidallâh respectait le chef d'une noble et puissante famille arabe, fut parti, et que Khâlid eut été jeté dans un cachot, les clients se rappelèrent que les messagers avaient parlé de présents qui se trouvaient à Orch, et ils résolurent de se les approprier; c'était autant de pris sur Yousof, contre lequel la guerre était désormais déclarée. Une

1) Le mot *ildje* ne signifie pas seulement *chrétien*, comme on trouve dans nos dictionnaires, mais aussi *renégat;* voyez Marmol, *Descripcion de Affrica*, t. II, fol. 17, col. 1; Hœst, *Nachrichten*, p. 147; Charant, p. 48; Jackson, p. 140.

trentaine de cavaliers allèrent donc à bride abattue vers Orch; mais Isâ, averti à temps, était parti en toute hâte, emportant avec lui toutes les richesses que les messagers devaient offrir au prince omaiyade, et les cavaliers durent retourner à Torrox sans avoir pu remplir le but de leur mission. Dans la suite Abdérame ne pardonna jamais entièrement à son client la conduite qu'il avait tenue dans cette circonstance, bien que ce client tâchât de lui faire sentir qu'en serviteur fidèle de Yousof, alors son maître, il n'avait pas pu agir autrement qu'il ne l'avait fait.

Quand Obaid, de retour à Cordoue, eut informé Yousof et Çomail de ce qui s'était passé à Torrox, Çomail s'écria: «Je m'attendais à voir échouer cette négociation; je vous l'avais bien dit, émir, vous auriez dû attaquer ce prétendant pendant l'hiver.» Ce plan, bon en lui-même, mais malheureusement impraticable, était devenu pour Çomail une sorte d'idée fixe.

XV[1].

Pour commencer les hostilités, les deux partis durent attendre la fin de l'hiver qui, cette année-là, fut plus rigoureux qu'il ne l'est d'ordinaire en Andalousie. Abdérame, ou plutôt Obaidallâh, car c'était lui qui dirigeait tout, profita de ce temps d'inaction forcée pour écrire aux chefs arabes et berbers, et les inviter à se déclarer contre Yousof. Les Yéménites répondirent tous qu'au premier signal que donnerait le prince, ils prendraient les armes pour soutenir sa cause. Les Berbers étaient divisés; les uns se déclarèrent pour Yousof, les autres, pour le prétendant. Quant aux chefs caisites, six seulement promirent leur appui à Abdérame. Trois d'entre eux avaient des rancunes personnelles contre Çomail; c'étaient Djâbir, fils de cet Ibn-Chihâb que Çomail avait envoyé dans le pays des Basques afin qu'il y trouvât

1) Voyez *Akhbâr madjmoua*, fol. 83 r. — 91 r., livre que j'ai suivi de préférence à tout autre; Ibn-al-Coutîa, fol. 10 v. — 13 r.; Ibn-al-Abbâr, p. 42, 50, 54, 55.

la mort; Hoçaiñ, le compagnon d'Ibn-Chihâb, dont il avait failli partager la destinée; et Abou-Bécr ibn-Hilâl l'Abdite, qui était irrité contre Çomail parce que celui-ci avait un jour frappé son père. Les trois autres appartenaient à la tribu de Thakîf qui, depuis le temps de l'illustre Thakîfite Haddjâdj, était aveuglément dévouée à la cause des Omaïyades.

Les deux nations rivales, chacune renforcée par des Berbers, allaient donc recommencer, mais en plus grand nombre et sur une plus grande échelle, le combat de Secunda, livré dix années auparavant. Les forces des deux partis étaient moins inégales qu'elles ne le paraissaient au premier abord. Le parti omaiyade était supérieur en nombre; mais le prétendant ne pouvait pas trop compter sur le dévoûment des Yéménites, qui au fond ne s'intéressaient pas à sa cause, et qui ne voyaient dans la guerre qu'un moyen de se venger des Maäddites. Le parti de Yousof présentait au contraire une masse aussi homogène que cela était possible parmi des tribus arabes, toujours jalouses les unes des autres. Tous dans ce parti voulaient une seule et même chose: le maintien pur et simple de ce qui existait. Yousof, bon et faible vieillard qui n'entravait en rien leur amour de l'indépendance et de l'anarchie, était précisément l'émir qui convenait aux Maäddites, et quand sa sagacité se trouvait en défaut, ce qui arrivait assez souvent, Çomail qui, bien qu'il eût des en-

nemis même parmi les Caisites, jouissait cependant de l'estime de la majorité de ses contribules, était toujours là pour le conseiller et le diriger.

Au commencement du printemps, quand on eut appris à Torrox que Yousof faisait ses préparatifs pour marcher contre son compétiteur, on résolut de se porter vers l'ouest, afin de tirer à soi, pendant cette marche, les Yéménites dont on traverserait le pays, et de prendre Yousof à son avantage. Il fallait passer d'abord par la province de Regio, habitée par la division du Jourdain, et dont Archidona était alors la capitale. Le gouverneur de ce district était un Caisite, nommé Djidâr. Obaidallâh lui fit demander s'il laisserait passer le prince et son armée, et Djidâr, soit qu'il eût quelque motif de haine contre Çomail, soit qu'il sentît la nécessité de céder au vœu de la population entièrement yéménite[1] du district qu'il gouvernait, lui fit répondre: «Conduisez le prince à la *Moçallâ* d'Archidona, le jour de la rupture du jeûne, et vous verrez ce que je ferai.» Dans l'après-midi du jour indiqué, qui, dans cette année 756, tombait le 8 mars, les clients arrivèrent donc avec le prince dans la *Moçallâ*; c'est ainsi qu'on appelait une grande plaine hors de la ville, où devait être prononcé un sermon, auquel tous les musulmans d'Archidona étaient tenus d'assister. Quand le pré-

1) Comparez Ahmed ibn-abî-Yacoub, fol. 78 v.

dicateur ou *khatîb* voulut commencer par la formule ordinaire, qui consistait à appeler les bénédictions du ciel sur le gouverneur Yousof, Djidâr se leva et lui dit: «Ne prononcez plus le nom de Yousof, et substituez-y celui d'Abdérame, fils de Moâwia, fils de Hichâm, car il est notre émir, fils de notre émir.» Puis, s'adressant à la foule: «Peuple de Regio, continua-t-il, que pensez-vous de ce que je viens de dire? — Nous pensons comme vous,» s'écria-t-on de toutes parts. Le prédicateur supplia donc l'Eternel d'accorder sa protection à l'émir Abdérame, et la cérémonie religieuse achevée, la population d'Archidona prêta serment de fidélité et d'obéissance au nouveau souverain.

Cependant, malgré cet empressement à le reconnaître, le nombre des chefs de la province qui se réunirent au prétendant avec leurs troupes, ne fut pas très-considérable. Il en fut dédommagé par l'arrivée de quatre cents cavaliers de la peuplade berbère [1] des Beni-al-Khalî, clients du calife Yézîd II, qui habitaient dans le district de Ronda (appelé alors Tâ-Corona) [2] et qui, en apprenant ce qui s'était passé

1) Voyez Ibn-al-Coutîa, fol. 13 v.

2) Dans ce nom propre *Corona* est le nom latin pour *couronne; tâ* est le préfixe berber. Ce nom caractéristique était celui d'une de ces forteresses bâties sur le pic d'un rocher, si nombreuses dans la Serranía de Ronda. L'endroit qu'habitaient les Beni-al-Khalî conserve encore leur nom, altéré en Benadalid. C'est une petite

à Archîdona, étaient partis en toute hâte pour se joindre à l'armée.

Passant de la province de Regio dans celle de Sidona, habitée par la division de la Palestine, le prince traversa, non sans peine et par des sentiers escarpés qui serpentent dans les flancs de rochers à pic, la sauvage et pittoresque Serranía de Ronda. Arrivé à l'endroit où habitait la tribu maäddite de Kinéna, et qui porte encore aujourd'hui le nom de Ximena [1], légère altération de Kinéna, il n'y trouva que des femmes et des enfants, les hommes étant déjà partis pour aller se réunir à l'armée de Yousof. Jugeant qu'il ne fallait pas commencer par des exécutions, il ne les molesta d'aucune manière.

Renforcé par les Yéménites de la province de Sidona, qui se joignirent à lui en grand nombre, le prétendant marcha vers la province de Séville, habitée par la division d'Emèse. Les deux chefs yéménites les plus puissants de cette province, Abou-Çabbâh, de la tribu de Yahcib, et Hayât ibn-Molâmis, de la tribu de Hadhramaut, vinrent à sa ren-

---

ville, avec un château très-pittoresque, au sud de Ronda, sur la rive droite du Genal. Voyez Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, fol. 221, col. 1, et Rochfort Scott, *Excursions in the mountains of Ronda and Granada*, t. I, p. 89.

1) Voyez sur Ximena, petite ville avec un château de construction romaine, Rochfort Scott, t. II, p. 28 et suivantes. Le nom de la tribu de Kinéna s'est aussi conservé dans *Ximena* entre Jaën et Jodar, et dans *Torreximeno*, au nord de Martos.

contre, et vers le milieu de mars, il fit son entrée à Séville, où on lui prêta serment. Bientôt après, quand il eut appris que Yousof s'était mis en marche, en suivant la rive droite du Guadalquivir, pour venir l'attaquer dans Séville, il quitta cette ville avec son armée, et marcha sur Cordoue en suivant la rive opposée du fleuve, dans l'espoir de surprendre la capitale, qu'il trouverait presque dégarnie et où les clients omaiyades et les Yéménites qui y habitaient, lui prêteraient main-forte.

Quand on fut arrivé dans le district de Tocina, à la villa de Colombera [1] selon les uns, à celle qui s'appelait Villanova des Bahrites (aujourd'hui Brenes) selon les autres [2], on fit la remarque que les trois divisions militaires avaient chacune son étendard et que le prince n'en avait point. «Bon Dieu! se dirent alors les chefs, la discorde éclatera parmi nous.» Le chef sévillan Abou-Çabbâh se hâta d'attacher un turban à une lance, et de présenter au prince ce drapeau, qui devint le palladium des Omaiyades.

Pendant qu'Abdérame continuait sa marche vers Cordoue, Yousof, qui avait fait une courte halte à Almodovar, poursuivait la sienne vers Séville, et bien-

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 84 r.

2) Ibn-al-Coutîa, fol. 11 r. Les Beni-Bahr étaient, ajoute-t-il, une sous-tribu des Lakhmites. Brenes est une altération du mot arabe Bahrîn.

tôt les deux armées se trouvèrent l'une vis-à-vis de l'autre, séparées par le Guadalquivir, dont les eaux avaient trop grossi dans cette saison (on était dans le mois de mai) pour qu'on pût le passer à gué. Des deux côtés on s'observait. Yousof, qui avait hâte d'attaquer son compétiteur avant que celui-ci eût reçu de nouveaux renforts, attendait avec impatience le moment où la rivière décroîtrait. De son côté, le prétendant voulait marcher sur Cordoue sans que l'ennemi s'en aperçût. A l'entrée de la nuit, il fit allumer les feux de bivouac, afin de faire croire à Yousof qu'il avait dressé ses tentes; puis, profitant de l'obscurité, il se mit en marche dans le plus profond silence. Malheureusement pour lui, il avait quarante-cinq milles arabes à faire, et à peine en eut-il fait un, que Yousof fut averti de son départ clandestin. Sans perdre un instant, l'émir rebroussa chemin pour aller protéger sa capitale menacée. Ce fut alors une véritable course au clocher; mais Abdérame, voyant que dans cette course Yousof allait gagner le prix, tâcha de le tromper de nouveau en s'arrêtant. Yousof, qui observait de l'autre côté de la rivière tous les mouvements de l'ennemi, en fit de même; puis, quand Abdérame se remit en marche, il en fit autant, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât définitivement à Moçâra, tout près de Cordoue, vis-à-vis de son compétiteur, dont le plan avait complétement échoué, au grand mécontentement de ses soldats qui, n'ayant

pour toute nourriture que des *garbanzos*[1], avaient espéré se dédommager dans la capitale de leurs privations.

Le jeudi 13 mai, jour de la fête d'Arafa, le Guadalquivir commença à décroître, et Abdérame, ayant convoqué les chefs de son armée, laquelle venait d'être renforcée par l'arrivée de plusieurs Cordouans, leur parla en ces termes: «Il est temps de prendre une dernière et ferme résolution. Vous connaissez les propositions de Yousof. Si vous jugez que je dois les accepter, je suis encore prêt à le faire; mais si vous voulez la guerre, je la veux aussi. Dites-moi donc franchement votre opinion; quelle qu'elle soit, elle sera la mienne.» Tous les chefs yéménites ayant opiné pour la guerre, leur exemple entraîna les clients omaiyades qui, dans leur pensée intime, ne repoussaient pas encore tout à fait l'idée d'un accommodement. La guerre ayant donc été résolue, le prince reprit la parole: «Eh bien, mes amis, dit-il, passons le fleuve aujourd'hui même, et faisons en sorte que demain nous puissions livrer bataille; car demain est un jour heureux pour ma famille: c'est un vendredi et un jour de fête, et ce fut précisément un vendredi et un jour de fête que mon trisaïeul donna le califat à ma famille en remportant la victoire, dans la prairie de Râhit, sur un autre Fihrite qui, de même

1) Espèce de haricots.

que celui que nous allons combattre, avait un Caisite pour vizir. Alors, de même qu'à présent, les Caisites étaient d'un côté, et les Yéménites de l'autre. Espérons, mes amis, que demain sera, pour les Yéménites et les Omaiyades, une journée aussi glorieuse que celle de la prairie de Râhit!» Puis le prince donna ses ordres et nomma les chefs qui commanderaient les différents corps de son armée. En même temps il entama une feinte et insidieuse négociation avec Yousof. Voulant passer la rivière sans avoir besoin de combattre et procurer des vivres à ses soldats affamés, il lui fit dire qu'il était prêt à accepter les propositions qui lui avaient été faites à Torrox, et qui n'avaient été rejetées que par suite d'une impertinence de Khâlid; qu'en conséquence, il espérait que Yousof ne s'opposerait pas à ce qu'il passât avec son armée sur l'autre rive, où, plus rapprochés l'un de autre, ils pourraient poursuivre plus facilement les négociations, et que, la bonne intelligence étant sur le point de s'établir, il priait Yousof de vouloir bien envoyer de la viande à ses troupes.

Croyant à la bonne foi de son rival et espérant que les affaires pourraient s'arranger sans que le sang coulât, Yousof tomba dans le piége. Non-seulement il ne s'opposa point au passage d'Abdérame, mais il lui envoya aussi des bœufs et des moutons. Un bizarre destin semblait vouloir que le vieux Yousof secondât toujours à son insu les projets de son jeune compéti-

teur. Une fois déjà, l'argent qu'il avait donné aux clients omaiyades afin qu'ils s'armassent pour sa cause, avait servi à conduire Abdérame en Espagne; cette fois le bétail qu'il lui envoya servit à restaurer les forces de ses ennemis qui mouraient de faim.

Le lendemain seulement, vendredi 14 mai, jour de la fête des sacrifices, Yousof s'aperçut qu'il s'était laissé duper. Il vit alors que l'armée d'Abdérame, renforcée par les Yéménites d'Elvira et de Jaën, qui étaient arrivés avec le jour, se rangeait en ordre de bataille. Forcé d'accepter la bataille, il disposa ses troupes au combat, bien qu'il n'eût pas encore reçu les renforts que son fils Abou-Zaid devait lui amener de Saragosse, et qu'il y eût une assez vive inquiétude parmi les Caisites, qui avaient remarqué, de même qu'Abdérame, la ressemblance frappante qu'il y aurait entre cette journée et celle de la Prairie.

Le combat s'engagea. Le prétendant, entouré de ses clients parmi lesquels Obaidallâh portait sa bannière, était monté sur un magnifique andalous, qu'il faisait bondir comme un chevreuil. Il s'en fallait que tous les cavaliers, voire les chefs, eussent des chevaux; même longtemps plus tard, les chevaux étaient encore si rares en Andalousie, que la cavalerie légère était d'ordinaire montée sur des mulets[1].

---

1) Dans le Xe siècle, Jean de Gorz, ambassadeur de l'empereur Otton Ier à la cour d'Abdérame III, vit à Cordoue la cavalerie

Aussi le cheval fougueux d'Abdérame inspira-t-il des soupçons et des craintes aux Yéménites, qui se dirent: «Il est bien jeune, celui-là, et nous ignorons s'il est brave. Qui nous garantit que, gagné par la peur, il ne se sauvera pas au moyen de cet andalous, et qu'entraînant ses clients dans sa fuite, il ne jettera pas le désordre dans nos rangs?» Ces murmures, de plus en plus distincts, parvinrent jusqu'aux oreilles du prince, qui appela aussitôt Abou-Çabbâh, l'un de ceux qui montraient le plus d'inquiétude. Le chef sévillan arriva, monté sur son vieux mulet, et le prince lui dit: «Mon cheval est trop fougueux et m'empêche par ses bonds de bien viser. Je voudrais avoir un mulet, et dans toute l'armée je n'en vois aucun qui me convienne autant que le vôtre; il est docile, et, à force d'avoir grisonné, il est presque devenu blanc, de brun qu'il était. Il me va donc à merveille, car je veux que mes amis puissent me reconnaître à ma monture; si les affaires tournent mal, ce qu'à Dieu ne plaise, on n'aura qu'à suivre mon mulet blanc: il montrera à chacun le chemin de l'honneur. Prenez donc mon cheval et donnez-moi votre mulet. — Mais ne vaudrait-il pas mieux que l'émir restât à cheval? balbutia Abou-Çabbâh en rougissant de honte. — Du tout,» répliqua

légère montée sur des mulets un jour de grande parade. *Vita Johannis Gorziensis*, c. 132.

le prince en sautant lestement à terre, après quoi il enfourcha le mulet. Les Yéménites ne le virent pas plutôt monté sur ce vieux et paisible animal, que leurs craintes se dissipèrent.

L'issue du combat ne fut pas longtemps douteuse. La cavalerie du prétendant culbuta l'aile droite et le centre de l'armée ennemie, et Yousof et Çomail, après avoir été témoins l'un et l'autre de la mort d'un fils, cherchèrent leur salut dans la fuite. L'aile gauche seule, composée de Caisites et commandée par Obaid, tint ferme jusqu'à ce que le soleil fût déjà haut, et ne céda que quand presque tous les Caisites de distinction et Obaid lui-même eurent été tués.

Les Yéménites victorieux n'eurent rien de plus pressé que d'aller au pillage. Les uns se rendirent au camp abandonné de l'ennemi, où ils trouvèrent les mets que Yousof avait fait préparer pour ses soldats, et en outre, un butin considérable. D'autres allèrent saccager le palais de Yousof à Cordoue, et deux homme de cette bande, qui appartenaient à la tribu yéménite de Tai, franchirent le pont afin d'aller piller le palais de Çomail à Secunda. Entre autres richesses, ils y trouvèrent un coffre qui contenait dix mille pièces d'or. Çomail vit et reconnut, du haut d'une montagne située sur la route de Jaën, les deux individus qui emportaient son coffre, et comme, quoique battu et privé d'un fils bien-aimé, il avait conservé tout son orgueil, il exhala aussitôt sa colère et son

désir de vengeance dans un poème dont ces deux vers sont venus jusqu'à nous :

La tribu de Tai a pris mon argent en dépôt ; mais le jour viendra où ce dépôt sera retiré par moi .... Si vous voulez savoir ce que peuvent ma lance et mon épée, vous n'avez qu'à interroger les Yéménites, et s'ils gardent un morne silence, les nombreux champs de bataille qui ont été témoins de leurs défaites, répondront pour eux et proclameront ma gloire.

Arrivé dans le palais de Yousof, Abdérame eut beaucoup de peine à en chasser les pillards qu'il y trouva; il n'y réussit qu'en leur donnant des vêtements dont ils se plaignaient de manquer. Le harem de Yousof était aussi menacé du plus grand péril, car, dans leur haine contre le vieil émir, les Yéménites n'avaient nullement l'intention de le respecter. L'épouse de Yousof, Omm-Othmân, accompagnée de ses deux filles, vint donc implorer la protection du prince. «Cousin, lui dit-elle, soyez bon envers nous, car Dieu l'a été envers vous. — Je le serai,» répondit-il, touché du sort de ces femmes, dans lesquelles il voyait des membres d'une famille alliée à la sienne, et il ordonna aussitôt qu'on allât chercher le *çâhib-aç-çalât*, le prieur de la mosquée. Quand celui qui remplissait alors cette dignité et qui était un client de Yousof, fut arrivé, Abdérame lui enjoignit de conduire ces femmes dans sa demeure, espèce de sanctuaire où elles seraient à l'abri de la brutalité de la

soldatesque, et il leur rendit même les objets précieux qu'il avait pu arracher aux pillards. Pour lui montrer sa reconnaissance, l'une des deux filles de Yousof lui fit présent d'une jeune esclave, nommée Holal, qui, dans la suite, donna le jour à Hichâm, le second émir omaiyade de l'Espagne [1].

La noble et généreuse conduite d'Abdérame mécontenta extrêmement les Yéménites. Il les empêchait de piller, eux qui s'étaient promis un riche butin, il prenait sous sa protection des femmes qu'ils convoitaient: c'étaient autant d'empiétements sur des droits qu'ils croyaient avoir acquis. «Il est partial pour sa famille, se dirent les mécontents, et puisque c'est à nous qu'il doit sa victoire, il devrait bien nous montrer un peu plus de reconnaissance.» Même les Yéménites les plus modérés ne désapprouvaient pas trop ces murmures; ils disaient bien que le prince avait bien fait, mais on voyait à l'expression de leurs physionomies qu'ils ne parlaient ainsi que pour l'acquit de leur conscience et qu'au fond de l'âme ils donnaient raison aux frondeurs. Enfin, comme ils n'avaient prêté leur secours à Abdérame que pour se venger des Maäddites et que ce but était atteint, l'un d'entre eux s'enhardit jusqu'à dire: «Nous en avons fini avec nos ennemis maäddites. Cet homme-là et ses

---

1) Comparez Ibn-al-Coutia, fol. 12 r., et l'*Akhbâr madjmoua*, fol. 86 v., avec Khochanî, p. 219.

clients appartiennent à la même race. Tournons nos armes contre eux maintenant, tuons-les, et dans un seul jour nous aurons remporté deux victoires au lieu d'une.» Cette infâme proposition fut débattue avec sang-froid, comme s'il se fût agi d'une chose fort naturelle; les uns l'approuvaient, les autres ne l'approuvaient pas. Parmi les derniers se trouvait toute la race de Codhâa à laquelle appartenaient les Kelbites. On n'avait pas encore pris une décision, lorsque Thalaba, noble Djodhâmite de la division de Sidona, alla révéler au prince le complot qu'on tramait contre lui. Un motif personnel l'y poussait. Malgré sa noble origine, il avait été évincé par ses compétiteurs lorsque ses contribules s'étaient donné des chefs, et ses heureux rivaux ayant opiné en faveur de la proposition, il croyait avoir trouvé un excellent moyen pour se venger d'eux. Ayant donc averti Abdérame, il lui dit qu'il ne pouvait se fier qu'aux Codhâa, et que celui qui, plus qu'aucun autre, avait appuyé la proposition, était Abou-Çabbâh. Le prince le remercia avec effusion en lui promettant de le récompenser dans la suite (ce à quoi il ne manqua pas), et prit ses mesures sans perdre un instant. Il nomma le Kelbite Abdérame ibn-Noaim préfet de la police de Cordoue et s'entoura de tous ses clients, qu'il organisa en gardes du corps. Quand les Yéménites s'aperçurent que le projet qu'ils méditaient avait été trahi, ils jugèrent prudent de l'aban-

donner, et laissèrent Abdérame se rendre à la grande mosquée, où il prononça, en qualité d'imâm, la prière du vendredi, et où il harangua le peuple en lui promettant de régner en bon prince.

Maître de la capitale, Abdérame ne l'était pas encore de l'Espagne. Yousof et Çomail, quoiqu'ils eussent essayé une grande déroute, ne désespéraient pas de rétablir leurs affaires. D'après le plan qu'ils avaient arrêté entre eux au moment où ils se quittèrent après leur fuite, Yousof alla chercher du secours à Tolède, tandis que Çomail se rendit dans la division à laquelle il appartenait, celle de Jaën, où il appela tous les Maäddites aux armes. Ensuite Yousof vint le rejoindre avec les troupes de Saragosse, qu'il avait rencontrées en route, et celles de Tolède. Alors les deux chefs forcèrent le gouverneur de la province de Jaën à se retirer dans la forteresse de Mentesa, et celui d'Elvira à chercher un refuge dans les montagnes. En même temps Yousof, qui avait appris qu'Abdérame se préparait à marcher contre lui, ordonna à son fils Abou-Zaid de gagner Cordoue par une route autre que celle que suivait Abdérame, et de s'emparer de la capitale, ce qui ne lui serait pas difficile attendu que la ville n'avait qu'une faible garnison. Si ce plan réussissait, Abdérame serait forcé de rebrousser chemin afin d'aller reprendre Cordoue, et Yousof gagnerait du temps pour grossir son armée. Le plan réussit en effet. Abdérame s'était déjà mis en mar-

che, lorsque Abou-Zaid attaqua la capitale à l'improviste, s'en rendit maître, assiégea Obaidallâh qui, avec quelques guerriers, s'était retiré dans la tour de la grande mosquée, et le força à se rendre. Mais peu de temps après, quand il eut appris qu'Abdérame avait rebroussé chemin pour venir l'attaquer, il quitta Cordoue, emmenant avec lui Obaidallâh et deux jeunes filles esclaves du prince, qu'il avait trouvées dans le palais. C'est ce que les chefs qui l'accompagnaient blâmèrent hautement. «Votre conduite est bien moins noble que celle d'Abdérame, lui dirent-ils; car, ayant en son pouvoir vos propres sœurs et les femmes de votre père, il les a respectées et protégées, au lieu que vous vous appropriez des femmes qui lui appartiennent.» Abou-Zaid sentit qu'ils disaient vrai, et quand il fut arrivé à un mille au nord de Cordoue, il ordonna de dresser une tente pour les deux esclaves, qu'il y installa après leur avoir rendu leurs effets. Puis il alla rejoindre son père à Elvira.

Quand Abdérame eut appris qu'Abou-Zaid avait déjà quitté Cordoue, il marcha rapidement contre Yousof; mais les affaires tournèrent tout autrement qu'on ne s'y attendait. Se sentant trop faibles pour résister à la longue au prince, Yousof et Çomail lui firent faire des propositions, en déclarant qu'ils étaient prêts à le reconnaître comme émir, pourvu qu'il leur garantît tout ce qu'ils possédaient et qu'il accordât une amnistie générale. Abdérame accepta ces propositions,

en stipulant de son côté que Yousóf lui donnerait en otage deux de ses fils, Abou-Zaid et Abou-'l-Aswad. Il s'engagea à les traiter honorablement, sans leur imposer d'autre obligation que celle de ne pas quitter le palais, et il promit de les rendre à leur père dès que le repos serait entièrement rétabli. Durant ces négociations, l'Espagnol Khâlid, prisonnier d'Abdérame, fut échangé contre Obaidallâh, prisonnier de Yousof. Par un étrange jeu de la fortune, le client omaiyade fut donc échangé contre celui que lui-même avait fait arrêter.

Reconnu par tout le monde pour l'émir de l'Espagne, Abdérame, avec Yousof à sa droite et Çomail à sa gauche, reprit le chemin de Cordoue (juillet 756). Pendant toute la route, Çomail se montra l'homme le plus poli et le mieux élevé qui fût, et plus tard Abdérame avait coutume de dire: «Certes, Dieu donne le gouvernement d'après sa volonté, non d'après le mérite des hommes! Depuis Elvira jusqu'à Cordoue, Çomail était toujours à mes côtés, et pourtant son genou ne toucha jamais le mien; jamais la tête de son mulet ne fut en avant de celle du mien; jamais il ne me fit une question qui eût pu paraître indiscrète, et jamais il ne commença une conversation avant que je lui eusse adressé la parole [1].» Le prin-

1) Ziyâd, frère bâtard de Moâwia I[er] et gouverneur de l'Irâc, faisait un éloge analogue en parlant de Hâritha. Voyez Ibn-Khallicân, t. I, p. 325, éd. de Slane.

ce, ajoutent les chroniqueurs, n'eut aucun motif pour faire un semblable éloge de Yousof.

Tout alla bien pendant quelque temps. Les menées des ennemis de Yousof, qui voulaient lui intenter des procès sous le prétexte qu'il s'était approprié des terres auxquelles il n'avait point de droit, demeurèrent sans succès; lui et Çomail jouissaient d'une grande faveur à la cour et souvent même Abdérame les consultait dans les conjonctures graves et difficiles. Çomail était entièrement résigné au sort qui lui avait été fait; Yousof, incapable de prendre à lui seul une grande résolution, se serait peut-être accommodé aussi à son rôle secondaire; mais il était entouré de mécontents, de nobles coraichites, fihrites et hâchimites, qui, sous son règne, avaient occupé les dignités les plus hautes et les plus lucratives, et qui, ne pouvant s'habituer à la condition obscure à laquelle ils se voyaient réduits, s'évertuaient à exciter l'ancien émir contre le nouveau, en donnant une fausse interprétation aux moindres paroles du prince. Ils ne réussirent que trop bien dans leur projet. Résolu à tenter encore une fois le sort des armes, Yousof sollicita en vain l'appui de Çomail et des Caisites; mais il réussit mieux auprès des Baladîs (c'est ainsi qu'on appelait les Arabes venus en Espagne avant les Syriens), principalement auprès de ceux de Lacant[1],

1) Cet endroit se trouvait probablement dans le voisinage de Fuente de Cantos, au N. O. de Séville.

de Mérida et de Tolède, et un jour, dans l'année 756, Abdérame reçut la nouvelle que Yousof avait pris la fuite dans la direction de Mérida. Il lança aussitôt des escadrons à sa poursuite, mais ce fut en vain. Alors il se fit amener Çomail et lui reprocha durement d'avoir favorisé l'évasion de Yousof. « Je suis innocent, répondit le Caisite; la preuve en est que je n'ai pas accompagné Yousof, comme je l'aurais fait si j'eusse été son complice. — Impossible que Yousof ait quitté Cordoue sans vous avoir consulté, répliqua le prince, et votre devoir était de nous avertir.» Puis il le fit jeter en prison, de même que les deux fils de Yousof qui se trouvaient dans le palais en qualité d'otages.

Yousof, après avoir réuni à Mérida ses partisans arabes et berbers, prit avec eux le chemin de Lacant, dont les habitants se joignirent aussi à lui, et de là il marcha sur Séville. Presque tous les Baladîs de cette province et même un assez grand nombre de Syriens étant accourus sous sa bannière, il put commencer, à la tête de vingt mille hommes, le siége de Séville, où commandait un parent d'Abdérame, nommé Abdalmélic, qui, l'année précédente, était arrivé avec ses deux fils en Espagne. Mais ensuite, croyant que ce gouverneur, qui n'avait sous ses ordres qu'une garnison peu considérable, composée d'Arabes syriens, n'oserait rien entreprendre con-

tre lui, il résolut de frapper sans retard un grand coup en marchant directement sur la capitale, avant que les Arabes syriens du midi eussent eu le temps d'y arriver. Ce plan échoua, car pendant que Yousof était encore en marche, les Syriens arrivèrent à Cordoue, et Abdérame marcha avec eux à la rencontre de l'ennemi. De son côté, Abdalmélic, le gouverneur de Séville, reçut bientôt du renfort par l'arrivée de son fils Abdallâh, qui, croyant son père assiégé dans Séville, était venu à son secours avec les troupes de Moron, district dont il était gouverneur, et alors le père et le fils résolurent d'aller attaquer Yousof pendant sa marche. Averti des mouvements de l'ennemi et craignant d'être pris entre deux feux, Yousof se hâta de rebrousser chemin pour aller écraser d'abord les troupes de Séville et de Moron. A son approche Abdalmélic, qui voulait donner à Abdérame le temps d'arriver, se retira lentement; mais Yousof le força à faire halte et à accepter le combat. Comme à l'ordinaire, la bataille commença par un combat singulier. Un Berber, client d'une famille fihrite, sortit des rangs de Yousof et cria: «Y a-t-il quelqu'un qui veuille se mesurer avec moi?» Comme cet homme était d'une stature colossale et d'une force prodigieuse, personne parmi les soldats d'Abdalmélic n'osa accepter son défi. «Voilà un début qui n'est que trop propre à décourager nos soldats,» dit alors

Abdalmélic, et, s'adressant à son fils Abdallâh: «Va, mon fils, lui dit-il, va te mesurer avec cet homme, et que Dieu te soit en aide.» Abdallâh allait déjà sortir des rangs pour obéir à l'ordre de son père, lorsqu'un Abyssin, client de sa famille, vint à lui et lui demanda ce qu'il voulait faire. «Je vais combattre ce Berber,» lui répondit Abdallâh. «Laissez-moi ce soin, seigneur,» dit alors l'Abyssin, et au même instant il alla à la rencontre du champion.

Les deux armées attendaient avec anxiété quelle serait l'issue de ce combat. Les deux adversaires étaient égaux en stature, en force, en bravoure; aussi la lutte se continua-t-elle quelque temps sans que ni l'un ni l'autre eût l'avantage, mais le terrain étant détrempé par la pluie, le Berber glissa et tomba à terre. Pendant que l'Abyssin se jetait sur lui et lui coupait les deux jambes, l'armée d'Abdalmélic, enhardie par le succès de son champion, poussa le cri de *Dieu est grand!* et fondit sur l'armée de Yousof avec tant d'impétuosité qu'elle la mit en déroute. Une seule attaque avait donc décidé du sort de la journée; mais Abdalmélic n'avait pas assez de troupes pour pouvoir tirer de sa victoire autant de fruit qu'il l'eût voulu.

Pendant que ses soldats fuyaient dans toutes les directions, Yousof, accompagné seulement d'un esclave et du Persan Sâbic, client des Témîm, traversa

le Campo de Calatrava et gagna la grande route qui conduisait à Tolède. Allant à bride abattue, il passa par un hameau situé à dix milles de Tolède, où il fut reconnu, et où un descendant des Médinois, nommé Abdallâh ibn-Amr, dit à ses amis: «Montons à cheval et tuons cet homme; sa mort seule peut donner le repos à son âme et au monde, car tant qu'il vivra, il sera un tison de discorde!» Ses compagnons approuvèrent sa proposition, montèrent à cheval, et comme ils avaient des chevaux frais, tandis que ceux des fugitifs étaient accablés de fatigue, ils atteignirent ceux qu'ils poursuivaient à quatre milles de Tolède et tuèrent Yousof et Sâbic. L'esclave seul échappa à leurs épées et apporta à Tolède la triste nouvelle de la mort de l'ancien émir de l'Espagne.

Quand Abdallâh ibn-Amr fut venu offrir à Abdérame la tête de son compétiteur infortuné, ce prince, qui voulait en finir avec ses ennemis, fit aussi décapiter Abou-Zaid, l'un des deux fils de Yousof, et condamna l'autre, Abou-'l-Aswad, dont il n'épargna la vie qu'en considération de son extrême jeunesse, à une captivité perpétuelle. Çomail seul pouvait encore lui donner de l'ombrage. Un matin le bruit se répandit qu'il était mort d'apoplexie pendant qu'il était ivre. Les chefs maäddites, introduits dans son cachot afin qu'ils pussent se convaincre qu'il n'était pas mort de mort violente, trouvèrent à côté de son

cadavre du vin, des fruits et des confitures. Ils ne crurent pas, toutefois, à une mort naturelle, et en cela ils avaient raison; mais ils se trompaient en supposant qu'Abdérame avait fait empoisonner Çomail; la verité, c'est qu'il l'avait fait étrangler[1].

---

1) Voyez Maccari, t. II, p. 24.

XVI.

Abdérame avait atteint le but de ses désirs. Le proscrit qui, ballotté pendant cinq ans par tous les hasards d'une vie aventureuse, avait erré de tribu en tribu dans les déserts de l'Afrique, était enfin devenu le maître d'un grand pays, et ses ennemis les plus déclarés avaient cessé de vivre.

Pourtant il ne jouit pas paisiblement de ce qu'il avait gagné par la perfidie et le meurtre. Son pouvoir n'avait point de racines dans le pays; il ne le devait qu'à l'appui des Yéménites, et dès le commencement il avait été à même de se convaincre que cet appui était précaire. Brûlant du désir de se venger de la défaite qu'ils avaient éprouvée dans la bataille de Secunda et de ressaisir l'hégémonie dont ils avaient été privés depuis si longtemps, la cause d'Abdérame n'avait été pour eux qu'un prétexte; au fond ils auraient beaucoup mieux aimé élever un des leurs à l'émirat, si leur jalousie réciproque le leur eût permis, et il était à prévoir qu'ils tourneraient leurs armes contre le prince, dès que l'ennemi commun

aurait été vaincu. Ils ne manquèrent pas de le faire, en effet, et pendant un règne de trente-deux ans Abdérame Ier vit son autorité contestée tantôt par les Yéménites, tantôt par les Berbers, tantôt enfin par les Fihrites qui, souvent battus, se relevaient après chaque défaite avec des forces nouvelles, comme ce géant de la fable qu'Hercule terrassa toujours en vain. Heureusement pour lui, il n'y avait point d'union parmi les chefs arabes qui prenaient les armes, soit pour se venger de griefs personnels, soit pour satisfaire à un simple caprice; ils sentaient confusément que, pour vaincre l'émir, une confédération de toute la noblesse était nécessaire, mais ils n'avaient pas l'habitude de se concerter et d'agir avec ensemble. Grâce à ce manque d'union chez ses ennemis, grâce aussi à son activité infatigable et à sa politique tantôt perfide et astucieuse, tantôt violente et atroce, mais presque toujours habile, bien calculée et adoptée aux circonstances, Abdérame sut se soutenir, quoique appuyé seulement par ses clients, par quelques chefs qu'il s'était attachés, et par des soldats berbers qu'il avait fait venir d'Afrique.

Parmi les plus formidables des nombreuses révoltes tentées par les Yéménites, il faut compter celle d'Alâ ibn-Moghîth [1], qui éclata dans l'année 763. Deux

1) Les auteurs arabes diffèrent entre eux sur la tribu à laquelle appartenait Alâ. Les uns nomment celle de Yahçob, d'autres celle de Hadhramaut, d'autres encore celle de Djodhâm.

années auparavant, le parti fihrite, dont Hichâm ibn-Ozra, fils d'un ancien gouverneur de la Péninsule, était alors le chef, s'était soulevé à Tolède, et l'émir n'avait pas encore réussi à réduire cette ville, lorsque Alâ, nommé gouverneur de l'Espagne par Al-Mançour, le calife abbâside, débarqua dans la province de Béja et arbora le drapeau noir que le calife lui avait donné [1]. Aucun étendard n'était aussi propre à réunir les différents partis, parce qu'il ne représentait pas telle ou telle fraction, mais la totalité des musulmans. Aussi les Fihrites de cette partie de l'Espagne se joignirent-ils aux Yéménites, et la position d'Abdérame, assiégé dans Carmona pendant deux mois, devint si dangereuse, qu'il résolut de risquer le tout pour le tout. Ayant appris qu'un grand nombre de ses ennemis, fatigués de la longueur du siége, étaient rentrés dans leurs foyers sous différents prétextes, il choisit sept cents hommes, les meilleurs de la garnison, et, ayant fait allumer un grand feu près de la porte de Séville, il leur dit: «Mes amis, il faut vaincre ou périr. Jetons les fourreaux de nos épées dans ce feu, et jurons de mourir en braves, si nous ne pouvons remporter la victoire!» Tous lancèrent les fourreaux de leurs épées dans les flammes, et, sortant de la ville, ils se précipitèrent sur les assiégeants avec tant d'impétuosité, que ceux-ci, après

1) On sait que le noir était la couleur des Abbâsides.

avoir perdu leurs chefs et sept mille des leurs, à ce qu'on assure, prirent la fuite dans un épouvantable désordre. Le vainqueur irrité fit trancher la tête au cadavre d'Alâ et à ceux de ses principaux compagnons; puis, voulant faire passer au calife abbâside l'envie de lui disputer l'Espagne, il fit nettoyer ces têtes, ordonna de les remplir de sel et de camphre, et, après avoir fait attacher à l'oreille de chaque tête un billet déclarant le nom et la qualité de celui à qui elle avait appartenu, il les fit mettre dans un sac en y joignant le drapeau noir, le diplôme par lequel Al-Mançour nommait Alâ gouverneur de l'Espagne, et un rapport écrit de la déroute des insurgés. Moyennant finance, il engagea un marchand de Cordoue à porter ce sac à Cairawân, où l'appelaient des affaires de commerce, et à le placer pendant la nuit sur le marché de cette ville. Le marchand s'acquitta de sa commission sans être découvert, et l'on dit qu'Al-Mançour, en apprenant ces circonstances, s'écria saisi de terreur: «Je rends grâces à Dieu de ce qu'il a mis une mer entre moi et un tel ennemi! [1]»

La victoire remportée sur le parti abbâside fut bientôt suivie de la réduction de Tolède (764). Ennuyés de la longue guerre qu'ils avaient à soutenir, les To-

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 91 r. — 92 r.; Ibn-al-Coutîa, fol. 14 r. et v.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 53—55. Quelques historiens disent que le sac fut porté par un pèlerin de Cordoue, non pas à Cairawân, mais à la Mecque, où Al-Mançour se trouvait alors.

lédans entrèrent en pourparlers avec Badr et Tammâm, qui commandaient l'armée du prince, et obtinrent l'amnistie après avoir livré leurs chefs. Quand on conduisit ces chefs à Cordoue, l'émir envoya à leur rencontre un barbier, un tailleur et un vannier. D'après les ordres qu'ils avaient reçus, le barbier rasa la tête et la barbe aux prisonniers, le tailleur leur coupa des tuniques de laine, le vannier leur fit des paniers, et un jour les habitants de Cordoue virent arriver dans leur ville des ânes portant des paniers d'où sortaient des têtes chauves et des bustes bizarrement affublés d'étroites et mesquines tuniques de laine. Poursuivis par les huées de la populace, les malheureux Tolédans furent promenés par la ville et ensuite crucifiés [1].

La manière cruelle dont Abdérame châtiait ceux qui avaient osé méconnaître son autorité, montre suffisamment qu'il voulait régner par la terreur; mais les Arabes, à en juger par la révolte de Matarî qui éclata deux années après le supplice des nobles de Tolède, ne se laissèrent pas intimider facilement. Ce Matarî était un chef yéménite de Niébla. Un soir qu'il avait fait des libations trop copieuses et que la conversation était tombée sur le massacre des Yéménites qui avaient combattu sous le drapeau d'Alâ, il prit sa lance, y attacha une pièce d'étoffe, et jura de

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 92 r. et v.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 55.

venger la mort de ses contribules. Le lendemain en s'éveillant, il avait complétement oublié ce qu'il avait fait la veille, et quand son regard tomba sur sa lance transformée en étendard, il demanda d'un air étonné ce que cela signifiait. On lui rappela alors ce qu'il avait dit et fait le soir précédent. Saisi de frayeur, il s'écria: « Otez tout de suite ce mouchoir de ma lance, afin que mon étourderie ne s'ébruite pas! » Mais avant qu'on eût eu le temps d'exécuter cet ordre, il se ravisa. « Non, dit-il, laissez ce drapeau! Un homme tel que moi n'abandonne pas un projet, quel qu'il soit, » et il appela ses contribules aux armes. Il sut se maintenir quelque temps, et quand enfin il fut mort sur le champ de bataille, ses compagnons continuèrent à se défendre avec tant d'opiniâtreté, que l'émir fut obligé de traiter avec eux et de leur faire grâce [1].

Vint le tour d'Abou-Çabbâh. Bien qu'Abdérame eût toute raison de se méfier de ce puissant Yéménite qui avait voulu l'assassiner aussitôt après la bataille de Moçâra, il avait cependant jugé prudent de ne pas se brouiller avec lui et de lui confier le gouvernement de Séville; mais dans l'année 766, quand il n'eut point d'insurgés à combattre et qu'il se crut assez puissant pour n'avoir rien à craindre d'Abou-Çabbâh, il le destitua de son poste. Furieux Abou-Çabbâh ap-

---

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 92 v.

pela les Yéménites aux armes. Abdérame acquit bientôt la certitude que l'influence de ce chef était plus grande qu'il ne l'avait cru. Alors il entama des négociations insidieuses, fit proposer une entrevue au Sévillan, et lui fit remettre par Ibn-Khâlid un sauf-conduit signé de sa main. Abou-Çabbâh se rendit à Cordoue, et, laissant les quatre cents cavaliers qui l'accompagnaient à la porte du palais, il eut avec l'émir un entretien secret. Il le poussa à bout, dit-on, par des paroles outrageantes. Alors Abdérame essaya de le poignarder de sa propre main; mais la vigoureuse résistance du chef sévillan le força d'appeler ses gardes et de le faire assommer par eux. Peut-être y avait-il plus de préméditation dans cet homicide que les clients omaiyades qui ont écrit l'histoire de leurs patrons n'ont voulu l'avouer.

Quand Abou-Çabbâh eut cessé de vivre, Abdérame fit jeter une couverture sur son cadavre et effacer soigneusement les traces de son sang; puis, ayant fait venir ses vizirs, il leur dit qu'Abou-Çabbâh était prisonnier dans le palais, et leur demanda s'il fallait le tuer. Tous lui conseillèrent de ne pas le faire. «Ce serait trop dangereux, dirent-ils, car les cavaliers d'Abou-Çabbâh sont postés à la porte du palais, et vos troupes sont absentes.» Un seul ne partagea point leur avis. C'était un parent de l'émir et il exprima son opinion dans ces vers:

Fils des califes, je vous donne un bon conseil en vous engageant à tuer cet homme qui vous hait et qui brûle du désir de se venger sur vous. Qu'il ne vous échappe pas, car s'il reste en vie, il sera pour nous la cause d'un grand malheur. Finissez-en avec lui, et vous serez débarrassé d'une grave maladie. Enfoncez-lui dans la poitrine une bonne lame damasquinée; quand il s'agit d'un tel homme, la violence même sera encore de la générosité.

«Sachez donc, reprit alors Abdérame, que je l'ai fait tuer;» et sans faire attention à l'étonnement de ses vizirs, il souleva la couverture étendue sur le cadavre.

Les vizirs, qui n'avaient désapprouvé le meurtre d'Abou-Çabbâh que parce qu'ils craignaient l'effet qu'un acte si violent produirait sur l'esprit de ses compagnons, s'aperçurent bientôt que cette crainte manquait de fondement; car quand un employé du palais eut annoncé à ces cavaliers que leur chef n'était plus et qu'ils pouvaient partir, ils se retirèrent tranquillement; circonstance étrange et qui fait soupçonner qu'Abdérame, ne voulant agir qu'à bon escient, avait corrompu d'avance ces cavaliers.

Un seul client omaiyade eut des sentiments assez élevés pour blâmer cette trahison infâme, dont il avait été l'instrument à son insu; c'était Ibn-Khâlid, qui avait remis au chef sévillan le sauf-conduit de l'émir. Il se retira dans ses terres et dans la suite il refusa constamment d'accepter un emploi quelconque [1].

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 92 v. — 93 v.; cf. Ibn-al-Abbâr, p. 45.

Peu de temps après le meurtre d'Abou-Çabbâh, une grande insurrection éclata parmi les Berbers, qui jusque-là s'étaient tenus assez tranquilles. Elle fut excitée par un maître d'école, moitié fanatique, moitié imposteur, qui vivait dans l'est de l'Espagne et s'appelait Chakyâ. Il appartenait à la tribu berbère de Miknésa; mais, soit que son cerveau se fût troublé par l'étude du Coran, des traditions relatives au Prophète et de l'histoire des premiers temps de l'islamisme, soit que l'ambition le poussât à se poser comme chef de parti, il crut, ou prétendit croire, qu'il descendait d'Alî et de Fatime, la fille du Prophète. Les crédules Berbers acceptèrent cette imposture d'autant plus facilement que, par une circonstance fortuite, la mère du maître d'école s'appelait aussi Fatime; et quand Chakyâ, ou plutôt Abdallâh, fils de Mohammed, car c'est ainsi qu'il se faisait appeler, fut venu s'établir dans le pays qui s'étend entre le Guadiana et le Tage, les Berbers, qui formaient la majorité de la population musulmane, et qui étaient toujours prêts à prendre les armes quand un marabout le leur ordonnait, accoururent en foule sous ses drapeaux, si bien qu'il put s'emparer successivement de Sontebria [1], de Mérida, de Coria et de Medellin.

1) Sontebria (aujourd'hui Castro de Santover, sur les bords du Guadiela) était une ville importante à l'époque de la domination arabe. De Gayangos, notes sur Râzî, p. 47.

Il battit les troupes que le gouverneur de Tolède avait envoyées contre lui, gagna à sa cause les Berbers qui servaient dans l'armée du client omaiyade Obaidallâh, attaqua les autres soldats de ce général, les mit en déroute, s'empara de leur camp, et sut toujours échapper aux poursuites d'Abdérame en se retirant dans les montagnes. Enfin, après six ans de guerre, Abdérame rechercha et obtint l'appui d'un Berber qui était à cette époque le chef le plus puissant dans l'est de l'Espagne, et qui regardait d'un œil jaloux la puissance et les succès du soi-disant Fatimide. Alors la discorde se mit parmi les Berbers, et Chakyâ se vit obligé de quitter Sontebria et de se retirer vers le nord [1]; mais pendant qu'Abdérame marchait contre lui en ravageant les champs et les villages des Berbers qui se trouvaient sur son passage, une autre révolte éclata dans l'ouest, où les Yéménites n'attendaient qu'une occasion favorable pour venger le meurtre d'Abou-Çabbâh. Une telle occasion, l'éloignement de l'émir la leur avait fournie, et ils marchaient maintenant sur la capitale, dont ils espéraient s'emparer par un coup de main, commandés par les parents d'Abou-Çabbâh qui étaient gouverneurs de Niébla et de Béja, et renforcés par les Berbers de l'ouest, travaillés depuis longtemps, ce semble, par les émissaires du marabout.

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 93 v.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 56, 57; Nowairî, p. 441.

Abdérame n'eut pas plutôt reçu ces fâcheuses nouvelles, qu'il retourna en toute hâte vers Cordoue, et, refusant de s'arrêter une seule nuit dans son palais, comme on le lui proposait, il trouva les ennemis retranchés sur les bords du Bembezar [1]. Les premiers jours s'étant passés en escarmouches peu importantes, Abdérame se servit de ses clients berbers, parmi lesquels se trouvaient les Beni-al-Khali, pour détacher les Berbers de leur alliance avec les Yéménites. S'étant glissés dans le camp ennemi à la nuit tombante, ces clients firent sentir aux Berbers que si l'émir, le seul qui pût les défendre contre la haine jalouse des Arabes, perdait son trône, leur expulsion en serait la suite inévitable. «Vous pouvez compter, ajoutèrent-ils, sur la reconnaissance du prince, si vous voulez abandonner une cause contraire à vos intérêts, et embrasser la sienne.» Leurs conseils prévalurent: les Berbers leur promirent de trahir les Yéménites quand le combat, fixé au lendemain, se serait engagé. Ils tinrent leur promesse. Avant la bataille ils dirent aux Yéménites: «Nous ne savons combattre qu'à cheval, tandis que vous savez très-bien combattre à pied; donnez-nous dohc tous les chevaux que vous avez.» N'ayant nulle raison pour se méfier d'eux, les Yéménites consentirent à leur demande. Ils eurent lieu de

1) Ibn-al-Coutía nomme cette rivière, qui semble aussi avoir porté le nom de Wâdí-Cais (rivière des Caisites), comme on trouve chez Ibn-Adhârí.

s'en repentir, car, le combat ayant commencé, les Berbers qui avaient obtenu des chevaux allèrent se joindre aux cavaliers omaiyades, et pendant qu'ils chargeaient vigoureusement les Yéménites, les autres Berbers s'enfuirent. Les Yéménites furent enfoncés de toutes parts. Alors commença une horrible boucherie; dans leur aveugle fureur, les soldats d'Abdérame frappaient sans discernement sur tous ceux qu'ils rencontraient, en dépit de l'ordre qu'ils avaient reçu d'épargner les fuyards berbers. Trente mille cadavres jonchèrent le champ de bataille et furent enterrés dans une fosse qu'au Xe siècle on montrait encore [1].

Quant à la révolte des Berbers du centre, elle ne fut comprimée qu'après dix ans de guerre, lorsque Chakyâ eut été assassiné par deux de ses compagnons, et elle durait encore quand une confédération formidable appela en Espagne un conquérant étranger. Les membres de cette confédération étaient le Kelbite al-Arâbî [2], gouverneur de Barcelone, le Fihrite Abdérame ibn-Habîb, gendre de Yousof et surnommé *le Slave*, parce que sa taille mince et élevée, sa blonde chevelure et ses yeux bleus rappelaient le type de cette race dont plusieurs individus vivaient en Espagne comme esclaves, et enfin Abou-'l-Aswad, fils de You-

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 93 v., 94 r.; Ibn-al-Coutîa, fol. 13 r. et v.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 52, 53.
2) Solaimân ibn-Yacdhân al-Arâbî.

sof, qu'Abdérame avait condamné à une captivité perpétuelle, mais qui était parvenu à tromper la surveillance de ses geôliers en contrefaisant l'aveugle. Au commencement on n'avait pas voulu croire à sa cécité. On lui fit subir les épreuves les plus difficiles; mais l'amour de la liberté lui prêta la force nécessaire pour ne point se trahir une minute, et il joua son rôle avec tant de persévérance et avec un si grand talent d'imposture, qu'à la fin tout le monde le crut véritablement aveugle. Alors, voyant que ses geôliers ne faisaient pas grande attention à lui, il concerta un plan d'évasion avec un de ses clients, qui avait obtenu la permission de venir de temps à autre lui rendre visite; et un matin que l'on conduisait les prisonniers par un chemin souterrain à la rivière afin qu'ils s'y lavassent, ce client se posta, avec quelques-uns de ses amis et avec des chevaux, sur le bord opposé du fleuve. Profitant d'un moment où personne ne l'observait, Abou-'l-Aswad se jeta dans la rivière, la traversa à la nage, monta à cheval, prit au galop le chemin de Tolède, et arriva sans accident dans cette ville [1].

La haine que ces trois chefs portaient à Abdérame était si forte, qu'ils résolurent d'implorer le secours de Charlemagne, bien que ce conquérant, qui avait déjà fait retentir le monde du bruit de ses exploits, fût

1) Ibn-al-Abbâr, p. 56.

l'ennemi le plus acharné de l'islamisme. Par conséquent, ils se rendirent, dans l'année 777, à Paderborn, où Charlemagne tenait alors un champ-de-mai, et lui proposèrent une alliance contre l'émir de l'Espagne. Charlemagne n'hésita pas à accepter leur proposition. Il avait alors les mains libres et pouvait penser à des conquêtes nouvelles. Les Saxons s'étaient soumis, il le croyait du moins, à sa domination et au christianisme; des milliers d'entre eux venaient en ce moment même à Paderborn pour se faire baptiser; Wittekind, le plus redoutable de leurs chefs, avait été forcé de quitter le pays et de chercher un asile chez un prince danois. On convint donc que Charlemagne franchirait les Pyrénées avec des troupes nombreuses; qu'al-Arâbî et ses alliés au nord de l'Ebre l'appuyeraient et le reconnaîtraient pour leur souverain, et que *le Slave*, après avoir enrôlé des troupes berbères en Afrique, les conduirait dans la province de Todmîr (Murcie), où il seconderait les mouvements qui auraient lieu dans le nord, en arborant le drapeau du calife abbâside, allié de Charlemagne. Quant à Abou-'l-Aswad, nous ignorons dans quelle partie de l'Espagne il devait agir.

Cette coalition formidable, qui n'avait arrêté son plan d'attaque qu'après une mûre délibération, menaçait de devenir infiniment plus dangereuse pour Abdérame qu'aucune des précédentes. Heureusement pour lui, l'exécution ne répondit pas aux préparatifs.

Le Slave débarqua, il est vrai, avec une armée berbère dans la province de Todmîr; mais il y arriva trop tôt et avant que Charlemagne eût franchi les Pyrénées; aussi, quand il demanda du secours à al-Arâbî, ce dernier lui fit répondre que, d'après le plan arrêté à Paderborn, son rôle, à lui, était de rester dans le nord pour y seconder l'armée de Charlemagne [1]. La haine entre les Fihrites et les Yéménites était trop enracinée pour que, des deux côtés, on ne se soupçonnât pas de perfidie. Se croyant donc trahi par al-Arâbî, *le Slave* tourna ses armes contre lui, fut battu, et, de retour dans la province de Todmîr, il fut assassiné par un Berber d'Oretum à qui il avait imprudemment accordé sa confiance, ne soupçonnant pas que c'était un émissaire de l'émir Abdérame.

Au moment où l'armée de Charlemagne s'approchait des Pyrénées, l'un des trois chefs arabes sur lesquels il avait compté, avait donc déjà cessé de vivre. Le second, Abou-'l-Aswad, l'appuya si faiblement qu'aucune chronique franque ou arabe ne nous apprend ce qu'il fit. Il ne lui restait donc qu'al-Arâbî et ses al-

1) C'est ainsi que je crois devoir entendre ces paroles de l'auteur de l'*Akhbâr madjmoua*: « *Le Slave* écrivit à al-Arâbî pour lui demander de faire cause commune avec lui. Al-Arâbî lui répondit: «Je ne manquerai pas de vous aider.» *Le Slave* fut d'autant plus mécontent de cette réponse qu'il voyait qu'al-Arâbî ne rassemblait pas de troupes pour venir à son aide,» etc.

liés du nord, tels qu'Abou-Thaur, gouverneur d'Huesca, et le chrétien Galindo, comte de la Cerdagne. Cependant al-Arâbî n'avait pas été inactif. Secondé par le Défenseur Hosain ibn-Yahyâ, un descendant de ce Sad ibn-Obâda qui avait aspiré au califat après la mort du Prophète, il s'était rendu maître de Saragosse; mais quand l'armée de Charlemagne fut arrivée devant les portes de cette ville, il ne put vaincre la répugnance qu'avaient ses coreligionnaires à admettre le roi des Francs dans leurs murs; le Défenseur Hosain ibn-Yahyâ surtout n'aurait pu y consentir qu'en reniant des souvenirs de famille qui lui étaient sacrés. Voyant qu'il ne pouvait persuader ses concitoyens, al-Arâbî, qui ne voulait pas que Charlemagne le soupçonnât de l'avoir trompé, alla se remettre spontanément entre ses mains.

Charlemagne avait donc dû commencer le siége de Saragosse, lorsqu'il reçut une nouvelle qui bouleversa tous ses projets: Wittekind était retourné en Saxe; à sa voix les Saxons avaient repris les armes; profitant de l'absence de l'armée franque et mettant tout à feu et à sang, ils avaient déjà pénétré jusqu'au Rhin et s'étaient emparés de Deutz, vis-à-vis de Cologne.

Forcé de quitter en toute hâte les bords de l'Ebre pour retourner à ceux du Rhin, Charlemagne marcha vers la vallée de Roncevaux. Parmi les rochers et dans les forêts qui dominent le fond septentrional de

cette vallée, les Basques, poussés par une haine invétérée contre les Francs et avides de butin, s'étaient embusqués. L'armée franque défilait sur une ligne étroite et longue, comme l'y obligeait la conformation du terrain resserré. Les Basques laissèrent passer l'avant-garde; mais lorsque l'arrière-garde, encombrée de bagages, fut arrivée, ils se précipitèrent sur elle, et, profitant de la légèreté de leurs armes et de l'avantage de leur position, ils la culbutèrent au fond de la vallée, tuèrent après un combat opiniâtre tous les hommes jusqu'au dernier, et entre autres, Rotland, commandant de la frontière de Bretagne; puis ils pillèrent les bagages, et, protégés par les ombres de la nuit qui déjà s'épaississaient, ils s'éparpillèrent en divers lieux avec une extrême célérité [1].

Telle fut l'issue désastreuse de cette expédition de Charlemagne, commencée sous les plus heureux auspices. Tout le monde avait contribué à la faire échouer, à la seule exception de l'émir de Cordoue, contre lequel elle avait été dirigée; mais il se hâta du moins de profiter des avantages qu'il devait à ses sujets rebelles de Saragosse, aux Basques chrétiens et à un chef saxon, dont le nom même lui était peut-être inconnu, et marcha contre Saragosse, afin de

---

1) Comparez, sur tous ces événements, les annales franques, dans Pertz, *Monum. Germ.*, t. I, p. 16, 81, 156—9, 296, 349, avec l'*Akhbâr madjmoua*, fol. 94 v., 95 v. — 96 v.

forcer cette ville à rentrer dans l'obéissance. Avant qu'il fût arrivé au terme de sa marche, al-Arâbî, qui avait accompagné Charlemagne pendant sa retraite, mais qui depuis était revenu à Saragosse, avait déjà cessé de vivre. Le Défenseur Hosain, qui le considérait comme un traître à sa religion, l'avait fait poignarder dans la mosquée. Assiégé maintenant par Abdérame, Hosain se soumit à lui. Plus tard, il leva de nouveau l'étendard de la révolte; mais alors ses concitoyens, assiégés derechef, le livrèrent à Abdérame, qui, après lui avoir fait couper les mains et les pieds, le fit assommer à coups de barre. Maître de Saragosse, l'émir attaqua les Basques, et rendit tributaire le comte de la Cerdagne. Abou-'l-Aswad, enfin, tenta encore une révolte, mais dans la bataille du Guadalimar il fut trahi par le général qui commandait son aile droite. Les cadavres de quatre mille de ses compagnons «servirent de pâture aux loups et aux vautours. [1] »

Abdérame était donc sorti vainqueur de toutes les guerres qu'il avait eu à soutenir contre ses sujets. Ses succès commandaient l'admiration à ses ennemis mêmes. On raconte, par exemple, que le calife abbâside Al-Mançour demanda un jour à ses courtisans: «Quel est à votre avis celui qui mérite d'être appelé

1) Voyez le poème d'Abou-'l-Makhchî sur cette bataille, *apud* Ibn-al-Khatîb, man. P., fol. 214 r. et v.

le sacre des Coraich?» Croyant que le calife ambitionnait ce titre, les courtisans répondirent sans hésiter: «C'est vous, commandeur des croyants; vous qui avez vaincu des princes puissants, dompté mainte révolte, et mis un terme aux discordes civiles. — Non, ce n'est pas moi,» reprit le calife. Les courtisans nommèrent alors Moâwia Ier et Abdalmélic. «Ni l'un ni l'autre, dit le calife; quant à Moâwia, Omar et Othmân lui avaient aplani le chemin, et quant à Abdalmélic, il était appuyé par un parti puissant. Le sacre des Coraich, c'est Abdérame, fils de Moâwia, lui qui, après avoir parcouru seul les déserts de l'Asie et de l'Afrique, a eu l'audace de s'aventurer sans armée dans un pays à lui inconnu et situé de l'autre côté de la mer. N'ayant pour tout soutien que son savoir-faire et sa persévérance, il a su humilier ses orgueilleux adversaires, tuer les rebelles, mettre ses frontières en sûreté contre les attaques des chrétiens, fonder un grand empire, et réunir sous son sceptre un pays qui semblait déjà morcelé entre différents chefs. Voilà ce que personne n'avait fait avant lui.[1]» Ces mêmes idées, Abdérame les exprimait dans ses vers avec une fierté légitime. Mais il avait payé cher ses succès, ce tyran perfide, cruel, vindicatif, impitoyable, et si aucun chef arabe ou berber n'osait plus le braver en face,

---

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 98 r. et v.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 61—2.

tous le maudissaient en secret. Aucun homme de bien ne voulait plus entrer à son service. Ayant consulté ses vizirs sur le choix d'un cadi de Cordoue, ses deux fils, Solaimân et Hichâm, furent d'accord (ce qui leur arrivait rarement) pour lui recommander Moçab, un pieux et vertueux vieillard. Abdérame le fit venir et lui offrit la dignité de cadi. Mais Moçab, persuadé que sous un prince qui mettait son pouvoir au-dessus des lois, il ne serait qu'un instrument de tyrannie, refusa de l'accepter, malgré les instances réitérées de l'émir. Irrité de ce refus, Abdérame, qui ne pouvait souffrir la moindre contradiction, tortillait déjà sa moustache, ce qui chez lui annonçait l'approche d'un terrible orage, et les courtisans s'attendaient à entendre un arrêt de mort sortir de sa bouche. «Mais Dieu lui fit abandonner sa coupable pensée,» dit un chroniqueur arabe. Ce vénérable vieillard lui imposait un respect involontaire, et maîtrisant son courroux, ou du moins le déguisant de son mieux, il se contenta de lui dire: «Sors d'ici et que Dieu maudisse ceux qui t'ont recommandé![1]»

Peu à peu il vit même lui échapper le soutien sur lequel il aurait dù pouvoir compter dans toutes les circonstances: plusieurs de ses clients l'abandonnèrent. Quelques-uns d'entre eux, tels qu'Ibn-Khâlid, refusèrent de le suivre sur la voie de trahisons et de

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 18 r.; cf. Khochanî, p. 204—5.

cruautés dans laquelle il s'était engagé. D'autres excitèrent ses soupçons, et Obaidallâh était de leur nombre. On disait que, voulant se rendre nécessaire à l'émir qui, à ce qu'il croyait, cherchait à se débarrasser de lui, il avait favorisé la défection de son neveu Wadjîh qui avait embrassé le parti du prétendant fatimide. De son côté, Abdérame, quand il eut Wadjîh en son pouvoir, le traita avec la dernière rigueur: il lui fit trancher la tête, malgré les prières d'Obaidallâh.[1] Quelque temps après, Obaidallâh fut accusé, à tort ou à raison, d'avoir trempé dans un complot ourdi par deux parents de l'émir; mais Abdérame n'avait pas en mains des preuves suffisantes de sa complicité, et si peu scrupuleux qu'il fût de reste, il hésitait à condamner à la mort, sur un simple soupçon, le vieillard à qui il devait son trône. Il fut donc clément à sa manière. «J'infligerai à Obaidallâh une punition qui lui sera plus douloureuse que la mort même,» dit-il; et depuis lors il le traita avec une cruelle indifférence[2].

Il n'y eut pas jusqu'au fidèle Badr qui ne tombât en disgrâce. Abdérame confisqua ses biens, lui défendit de quitter sa demeure et finit par le reléguer dans une ville frontière; mais il convient de dire que Badr s'était écarté du respect qu'il devait à son

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 95 r.; Maccarî, t. II, p. 30.
2) Maccarî, t. II, p. 30.

maître, et l'avait ennuyé de ses plaintes injustes et insolentes [1].

Brouillé avec ses clients les plus considérés, Abdérame vit encore sa propre famille conspirer contre lui. Dès qu'il fut devenu le maître de l'Espagne, il avait fait venir à sa cour les Omaiyades dispersés en Asie et en Afrique; il les avait comblés de richesses et d'honneurs, et souvent on l'entendait dire: «Le plus grand bienfait que j'aie reçu de Dieu après le pouvoir, c'est d'être à même d'offrir un asile à mes proches et de leur faire du bien. Mon orgueil, je l'avoue, se trouve flatté, quand ils admirent la grandeur à laquelle je suis parvenu, et dont je ne suis redevable qu'à Dieu seul [2].» Mais ces Omaiyades, poussés par l'ambition ou ne pouvant supporter le despotisme tracassier du chef de la famille, se mirent à comploter. Une premiere conspiration fut ourdie par deux princes du sang et par trois nobles. Ils furent trahis, arrêtés et décapités [3]. Quelques années plus tard, un autre complot fut tramé par Moghîra, neveu d'Abdérame, et par Hodhail, qui avait encore à venger la mort de son père Çomail, étranglé dans sa prison. Ils furent trahis aussi et punis de la même manière. Quand ils eurent cessé

1) Voyez Maccarî, t. II, p. 27 et suiv.
2) Maccarî, t. II, p. 32.
3) *Akhbâr madjmoua*, fol. 93 v.; Maccarî, t. II, p. 31, 32.

de vivre, un client omaiyade entra chez Abdérame. Il le trouva seul, morne et abattu, l'œil fixé à terre et comme perdu dans de tristes réflexions. Devinant ce qui se passait dans l'âme de son maître froissé pour la seconde fois dans son orgueil de chef de famille et blessé dans ses affections les plus intimes, le client approcha avec précaution sans rien dire. «Quels parents que les miens ! s'écria enfin Abdérame; lorsque je tentais de m'assurer un trône au péril de mes jours, je songeais autant à eux qu'à moi-même. Ayant réussi dans mon projet, je les ai priés de venir ici, et je leur ai fait partager mon opulence. Et maintenant ils veulent m'arracher ce que Dieu m'a donné ! Seigneur tout-puissant ! tu les as punis de leur ingratitude en me faisant connaître leurs infâmes complots, et si je leur ai ôté la vie, ç'a été pour préserver la mienne. Pourtant, quel triste sort que le mien ! Mes soupçons pèsent sur tous les membres de ma famille, et de leur côté ils craignent tous que je n'attente à leurs jours ! Plus de confiance, plus d'épanchement de cœur entre nous ! Quel rapport peut-il exister désormais entre moi et mon frère, le père de cet infortuné jeune homme ? Comment pourrais-je être tranquille dans son voisinage, moi qui, en condamnant son fils à la mort, ai tranché les liens qui nous unissaient ? Comment mes yeux pourraient-ils rencontrer les siens ?» Puis, s'adressant à son client: «Va, poursuivit-il, va trouver

mon frère à l'instant même; excuse-moi auprès de lui le mieux que tu pourras; donne-lui les cinq mille pièces d'or que voici, et dis-lui d'aller dans telle partie de l'Afrique qu'il voudra! »

Le client obéit en silence, et trouva l'infortuné Walîd à demi mort de frayeur. Il le rassura, lui remit la somme que l'émir lui offrait et lui rapporta les paroles qu'il l'avait entendu dire. « Hélas! dit alors Walîd avec un profond soupir, le crime commis par un autre retombe sur moi! Ce fils rebelle qui est allé au devant de la mort qu'il méritait, m'entraîne dans sa perte, moi qui ne recherchais que le repos et qui me serais contenté d'un petit coin dans la tente de mon frère! Mais j'obéirai à son ordre; se soumettre avec résignation à ce que Dieu a résolu, c'est un devoir! » De retour auprès de son maître, le client lui annonça que Walîd faisait déjà ses préparatifs pour quitter l'Espagne, et lui répéta les paroles qu'il l'avait entendu prononcer. « Mon frère dit la vérité, s'écria alors le prince en souriant avec amertume; mais qu'il n'espère pas de me tromper par de telles paroles et de me cacher sa pensée intime. Je le connais, et je sais que s'il pouvait étancher dans mon sang sa soif de vengeance, il n'aurait pas un moment d'hésitation[1]! »

Exécré par les chefs arabes et berbers, brouillé

1) Maccarî, t. II, p. 32, 33.

NOTES

Note A, p. 97.

Quelques-uns de ces chroniqueurs théologiens qui ont voulu plier l'histoire musulmane à leurs vues étroites et fausses, prétendent que deux généraux, l'un et l'autre de la famille d'Omaiya, Obaidallâh, fils de Ziyâd, et Amr, fils de Saîd, surnommé Achdac, refusèrent de commander l'armée destinée à réduire les deux villes saintes. Je crois que c'est une fable, tout comme les cent pièces d'or qui auraient été données à chaque soldat, car le plus ancien des chroniqueurs de cette classe, Fâkihî, ne dit rien de ce refus, ce que pourtant il n'aurait pas manqué de faire, s'il en avait eu connaissance; mais supposé même que ce ne soit pas une fable, alors le refus des deux généraux n'a pas été motivé par des scrupules religieux, comme les dévots chroniqueurs voudraient le faire croire, mais par leur rancune contre le calife. Obaidallâh, comme l'a très-bien observé M. Weil (t. I, p. 330, dans la note), était mécontent parce qu'il ne croyait pas ses

services assez récompensés, et parce que Yézîd, qui lui avait promis le gouvernement de Khorâsân outre celui de l'Irâc, n'avait pas tenu cette promesse. Achdac avait également des griefs contre Yézîd, qui lui avait ôté le gouvernement du Hidjâz. Aussi répond-il, chez Ibn-Khaldoun: « J'ai su contenir ce pays, moi; [mes successeurs n'ont pas su le faire] et maintenant le sang va couler, » c'est-à-dire: «puisqu'on a cru devoir suivre une politique opposée à la mienne, je ne veux me mêler de rien.»

Note B, p. 134.

D'après Ibn-Badroun (p. 185) et d'autres auteurs, Merwân n'aurait gagné la bataille de Râhit que par une perfidie. Sur le conseil d'Obaidallâh ibn-Ziyâd, il aurait attaqué les Caisites à l'improviste pendant une trêve que Dhahhâc lui avait accordée. Ce récit me paraît inventé, à une époque assez récente, par les Caisites ou par les ennemis des Omaiyades, car les meilleurs écrivains, tels qu'Ibn-al-Athîr, Masoudî, l'auteur du *Raihân* etc., et les poètes caisites de cette époque, qui, si le fait était vrai, n'auraient pas manqué de reprocher à leurs ennemis leur conduite déloyale, ne disent absolument rien ni d'un armistice qui aurait été conclu, ni d'une perfidie.

Note C, p. 221.

Isidore ne donne pas à cette victime de la haine de Haitham d'autre nom que celui de *Zat* (c'est-à-dire *Sad*). Je crois que ce Sad était Kelbite et qu'il était le fils du poète Djauwâs, car le Kelbite Abou-'l-Khattâr, qui plus tard devint gouverneur de l'Espagne, se glorifie, dans un poème dont j'ai traduit un fragment (p. 274), d'avoir vengé la mort d'Ibn-Djauwâs, et j'ignore quel personnage il aurait pu

désigner par ce nom, si ce n'est le Sad d'Isidore. Ce qui me porte à croire que l'Ibn-Djauwâs dans le poème d'Abou-'l-Khattâr est bien réellement le fils (ou peut-être le petit-fils) du poète, c'est la circonstance que ce nom de Djauwâs est si rare que Tibrîzî, en nommant, dans son Commentaire sur le Hamâsa (p. 638), tous ceux qui l'ont porté, n'en nomme que quatre, parmi lesquels il n'y a qu'un seul Kelbite, Djauwâs le poète.

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.

HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE

HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE

JUSQU'À LA CONQUÊTE DE L'ANDALOUSIE
PAR LES ALMORAVIDES
(711—1110)

PAR

R. DOZY

Commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne, membre correspondant
de l'académie d'histoire de Madrid, associé étranger de la Soc. asiat.
de Paris, professeur d'histoire à l'université de Leyde, etc.

TOME DEUXIÈME

LEYDE
E. J. BRILL
Imprimeur de l'Université

1861

LIVRE II

LES CHRÉTIENS ET LES RENÉGATS

LIVRE II

LES CHRÉTIENS ET LES RENÉGATS

I.

Jusqu'ici les vainqueurs ont attiré exclusivement notre attention; les vaincus vont avoir leur tour. Indiquer les circonstances qui facilitèrent aux musulmans la conquête de l'Espagne; résumer dans ses traits principaux l'histoire de cette conquête; exposer la situation que les vainqueurs firent à la population chrétienne et l'influence qu'exerça leur domination sur le sort d'une classe aussi infortunée que nombreuse, celle des esclaves et des serfs; raconter en détail la longue et opiniâtre résistance que toutes les classes de la société, que les chrétiens et les renégats, les citadins et les montagnards, les riches propriétaires et les esclaves affranchis, que des moines saintement fanatiques et même des femmes courageuses et inspirées opposèrent aux conquérants alors qu'une génération plus forte eut succédé à la génération énervée du commencement du VIII[e] siècle —

tel sera le sujet de cette partie de notre travail.

Au moment où la Péninsule attira sur elle les cupides regards des musulmans, elle était bien faible, bien facile à conquérir, car la société y était dans une situation déplorable.

Le mal datait de loin. Province romaine, l'Espagne, sous les derniers Césars, offre le même douloureux spectacle que les autres parties de l'empire. «De tout ce qu'elle possédait autrefois, il ne lui reste que son nom,» dit un auteur du V[e] siècle [1]. D'une part on voit un petit nombre de riches qui possèdent des domaines immenses, des *latifundia;* de l'autre, une multitude de bourgeois ruinés, de serfs, d'esclaves. Les riches, les privilégiés, les clarissimes, tous ceux enfin qui avaient occupé les principales magistratures de l'empire, ou reçu du prince seulement le titre honoraire de ces magistratures, étaient exempts des charges qui pesaient sur la classe moyenne. Ils vivaient, au sein de la mollesse et d'un luxe effréné, dans de superbes villas, aux bords d'un beau fleuve, au pied d'une colline riante plantée de vignes et d'oliviers. Là ils partageaient leur journée entre le jeu, les bains, la lecture, l'équitation et les repas. Là, dans des salles dont les murailles étaient couvertes de tapisseries

1) Salvien, *De Gubernatione Dei*, L. IV, p. 60 (éd. de Brême, 1688).

peintes ou brodées d'Assyrie et de Perse, des esclaves encombraient la table, à l'heure du dîner, des mets les plus exquis, des vins les plus savoureux, tandis que les convives, étendus sur des lits drapés en pourpre, improvisaient des vers, prêtaient l'oreille à des chœurs de musiciens, ou regardaient des danseurs [1].

La vue de cette opulence ne pouvait servir qu'à contrister la misère du grand nombre par un contraste affligeant. La plèbe des villes, la populace qui faisait des émeutes, n'était pas trop à plaindre, il est vrai; on la craignait, on la ménageait, on la nourrissait avec des distributions gratuites aux dépens des autres citoyens, on l'avilissait par des spectacles grossiers et barbares; mais la classe moyenne, celle des curiales, des petits propriétaires qui habitaient les villes et qui étaient chargés de l'administration des affaires municipales, avait été réduite, par la fiscalité romaine, à la plus profonde détresse. Le régime municipal, destiné à servir de sauvegarde contre la tyrannie, était devenu à la fois l'instrument et la victime de toutes les oppressions. Constantin avait tari la source principale du revenu des villes, des municipes, en s'emparant de leurs propriétés au moment même où les dépenses

---

1) Voyez les passages de Sidoine Apollinaire cités par Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains*, t. I, p. 387 et suiv. Nous ne possédons point de renseignements sur la manière de vivre des riches seigneurs espagnols de cette époque, mais tout porte à croire qu'elle ressemblait fort à celle des seigneurs de la province avoisinante.

municipales augmentaient avec les progrès de la misère publique; et pourtant les membres de la curie, c'est-à-dire tous les citoyens d'une ville possédant une propriété foncière de plus de vingt-cinq arpents et n'appartenant pas à la classe des privilégiés, devaient suppléer de leurs deniers à l'insolvabilité des contribuables. Les curiales ne pouvaient briser cette solidarité, qui était originaire et héréditaire; ils étaient même en quelque sorte attachés à la glèbe, car ils ne pouvaient aliéner leurs terres sans l'autorisation de l'empereur qui, se considérant comme le propriétaire véritable de tout le sol de l'empire, ne voyait dans ses sujets que des usufruitiers. Maintefois dans leur désespoir les curiales désertaient leur poste et leur ville pour entrer dans le service militaire, ou pour s'engager dans le servage; mais le gouvernement, aux yeux de lynx, aux bras de fer, manquait rarement de les découvrir, et alors il les replaçait de force dans la curie; s'il n'y réussissait pas, il les remplaçait par des hommes tarés, par des bâtards, par des hérétiques, par des juifs et des repris de justice, car la dignité de curiale, jadis honorable et privilégiée, était devenue une disgrâce et un châtiment [1].

Le reste de la population était colon ou esclave. L'esclavage agricole n'avait pas disparu; mais depuis les commencements de la période impériale, le colonat

1) Voyez les travaux de MM. Savigny, Giraud, etc.

s'était formé d'un côté par l'appauvrissement et la profonde détresse de la population. libre des campagnes, de l'autre par l'amélioration de la condition des esclaves agricoles. C'était une condition intermédiaire entre la liberté et la servitude. N'ayant eu d'abord d'autre règle que la coutume ou le contrat, le colonat était devenu, depuis Dioclétien, une question d'ordre public, un intérêt d'Etat, un objet de préoccupation constante pour le gouvernement forcé de donner à tout prix des cultivateurs aux campagnes désertes et des soldats à l'armée. Il avait reçu alors son organisation, sa police, ses lois. Sous certains rapports les colons, qui rendaient au possesseur de la terre qu'ils cultivaient une portion déterminée de ses produits, avaient une position meilleure que les esclaves : ils contractaient un véritable mariage, ce dont les esclaves étaient incapables; ils pouvaient posséder comme propriétaires, et le patron ne pouvait leur enlever leurs biens; seulement, ils ne pouvaient aliéner sans le consentement du patron. Puis la loi les considérait sous un autre point de vue que les esclaves. Ils payaient à l'Etat une contribution personnelle, et le recrutement de l'armée les atteignait. Toutefois on leur infligeait des châtiments corporels comme aux esclaves, et l'affranchissement n'existait pas pour eux. Esclaves, non pas d'un homme, mais du sol, ils étaient attachés aux champs qu'ils cultivaient par un lien indissoluble et héréditaire, le propriétaire ne pou-

vant disposer du champ sans les colons, ni des colons sans le champ [1].

Une classe plus malheureuse encore, c'était celle des esclaves, qu'on vendait ou qu'on donnait comme un bœuf ou un meuble. Leur nombre était immense comparé à celui des hommes libres. « Une fois, dit Sénèque, on avait proposé dans le sénat de donner aux esclaves un habillement distinctif; — cette proposition ne fut point adoptée: on craignait que nos esclaves ne se missent à nous compter. » Sous le règne d'Auguste, un affranchi, dont la fortune avait cependant subi de grandes pertes dans les guerres civiles, possédait plus de quatre mille esclaves, et dans les derniers temps de l'empire leur nombre semble avoir augmenté plutôt que diminué. Un chrétien de la Gaule en possédait cinq mille, un autre, huit mille [2]. On les traitait avec une rigueur impitoyable: souvent le maître condamnait à trois cents coups de fouet le serviteur qui lui faisait attendre l'eau chaude [3]. Et ce que ces infortunés avaient à souffrir de leurs maîtres n'était rien encore en comparaison des cruautés qu'ils avaient à subir de la part de leurs compagnons chargés de les surveiller [4].

1) Voyez Giraud, *Essai sur l'histoire du droit français au moyen âge*, t. I, p. 147 et suiv., et les travaux allemands et français qu'il cite.

2) Voyez Pignori, *de Servis* (dans la préface), dans Polenus, *Utriusque Thesauri antiquitatum nova supplementa*, t. III.

3) Ammien Marcellin, XXVIII, 4, 16.

4) Salvien, L. IV, p. 58.

Pour se soustraire à la tyrannie des maîtres, des propriétaires, du gouvernement, les curiales, les colons et les esclaves n'avaient qu'un parti à prendre: c'était de s'enfuir dans les forêts et de se faire bandits, Bagaudes comme on disait alors. Vivant dans les bois à la manière des hommes primitifs, ils faisaient expier à leurs oppresseurs les souffrances qu'ils en avaient subies en pillant leurs superbes villas; et si un riche avait le malheur de tomber entre leurs mains, ils savaient faire prompte et terrible justice [1]. Parfois plusieurs de ces bandes se réunissaient en une seule, qui ne se bornait plus alors à des brigandages, mais menaçait les cités, la société elle-même. Dans les Gaules, sous le règne de Dioclétien, les Bagaudes avaient pris une attitude si menaçante qu'il fallut envoyer contre eux une armée considérable commandée par un César [2].

Une société rongée par tant de misères devait crouler au premier choc d'une invasion. Le grand nombre se souciait peu d'être opprimé, pressuré, fouetté

1) Salvien, L. V, p. 91, 92; *Querolus*, Act. I, Sc. 2, vs. 194—208 (p. 55 éd. Klinkhamer).

2) Voyez les textes rapportés dans le tome Ier des *Script. rer. francic.* de D. Bouquet, p. 565, 572, 597, 609. Il est vrai que nous n'avons pas sur l'existence des Bagaudes en Espagne, des témoignages antérieurs à l'invasion des barbares; néanmoins je suis porté à croire que ces bandes y existaient déjà avant cette époque, car Idace, qui écrivait au Ve siècle et qui en parle le premier, ne semble nullement considérer leur existence en Espagne comme une nouveauté.

par des Romains plutôt que par d'autres. Il n'y avait que les privilégiés, les riches possesseurs de la glèbe, qui fussent intéressés au maintien de ce qui existait. Profondément corrompus, usés par la débauche, la plupart avaient perdu toute énergie. Cependant, lorsque des nuées de barbares vinrent fondre sur les provinces romaines, quelques-uns d'entre eux firent acte de patriotisme, d'égoïsme si l'on veut. Les nobles de la Tarragonaise tâchèrent, mais sans succès, d'arrêter les progrès des Visigoths [1]. Quand, sous le règne d'Honorius, les Alains, les Vandales et les Suèves, après avoir franchi le Rhin, mettaient les Gaules à feu et à sang et menaçaient l'Espagne, pendant que la masse des habitants de ce pays attendait son sort avec une froide indifférence et une tranquillité imperturbable, sans tenter rien pour écarter le péril, deux frères nobles et riches, Didyme et Vérinien, firent prendre les armes à leurs colons [2], et, s'étant retranchés avec eux dans les défilés des Pyrénées, ils empêchèrent les barbares de pénétrer en Espagne, tant ce pays était facile à défendre. Mais quand ces deux frères eurent été faits prisonniers et décapités par l'anti-César Constantin qu'ils avaient refusé de reconnaître; quand ce Constantin eut confié

1) Isidore, *Hist. Goth.*, p. 493.

2) Servulos tantum suos ex propriis prædiis colligentes ac vernaculis alentes sumtibus. Orose, VII, 40.

la garde des Pyrénées aux Honoriens, c'est-à-dire à un de ces corps de barbares que Rome avait pris à son service et qu'elle opposait aux autres barbares; quand ces Honoriens se furent mis à piller le pays qu'ils devaient préserver de l'invasion, et qu'afin d'échapper à la punition due à un tel forfait, ils eurent ouvert les défilés aux barbares qui pillaient les Gaules (409)[1]: alors nul ne songea à la résistance. A l'approche des barbares, qui avançaient sombres, irrésistibles, inévitables, on cherchait à s'étourdir sur le péril par des orgies, à s'exalter le cerveau par le délire de la débauche. Pendant que l'ennemi franchissait les portes de leur ville, les riches, ivres et gorgés de mets, dansaient, chantaient; leurs lèvres tremblantes allaient cherchant des baisers sur les épaules nues des belles esclaves, et la populace, comme pour s'accoutumer à la vue du sang et s'enivrer des parfums du carnage, applaudissait des gladiateurs qui s'entr'égorgeaient dans l'amphithéâtre [2]. Pas une seule ville espagnole n'eut le courage de soutenir un siége; partout les portes s'ouvraient comme d'elles-mêmes aux barbares; ceux-ci entraient dans les cités sans coup férir, les pillaient, les incendiaient, mais ils n'avaient pas be-

---

1) Orose, VII, 40.

2) Voyez Salvien, L. VI, p. 121—123. On peut fort bien appliquer aux Espagnols ce que cet auteur dit des Gaulois, car il assure qu'en Espagne la corruption des mœurs était encore plus grande que dans les Gaules. Voyez L. VII, p. 137.

soin de tuer, et s'ils le faisaient, c'était uniquement pour rassasier leurs appétits sanguinaires.

Ce fut un temps horrible. Certes, cette génération inspire un mortel dégoût par son énervement, sa lâcheté, sa corruption; pourtant on se prend malgré soi à la plaindre. Le despotisme romain, tout insupportable qu'il était, n'était rien pourtant en comparaison de la brutalité des barbares. Dans la savante tyrannie des Césars il y avait eu au moins un certain ordre et jusqu'à une certaine mesure: les Germains, dans leur aveugle fureur, renversaient, écrasaient sans discernement tout ce qui se rencontrait sur leur passage. Une désolation infinie descendit sur les villes et les campagnes. A la suite de ces bouleversements arrivaient des fléaux peut-être plus tristes encore, la famine et la peste: on voyait des mères affamées égorger leurs enfants et se nourrir de leur chair [1]. Les Baléares, Carthagène et Séville furent pillées par les Vandales [2]. Heureusement pour l'Espagne ils passèrent en Afrique (429), avec le petit nombre d'Alains qui avaient échappé au glaive des Visigoths; mais les farouches Suèves, qui ne respiraient que le carnage et la destruction, restèrent en Galice et furent quelque temps maîtres de la Bétique et de la Carthaginoise. Presque toutes les pro-

---

1) Idatii *Chron.*, ad ann. 409 et 410.

2) *Ibid.* ad ann. 425.

vinces de l'Espagne furent successivement le théâtre de leurs ravages : la Lusitanie, la Carthaginoise et la Bétique, la Tarragonaise et la Vasconie. Un terrible désordre régnait dans ces deux dernières provinces : les Bagaudes, grossis d'une foule de colons et de propriétaires ruinés, répandaient partout la terreur. Ennemis jurés de Rome, ils furent tour à tour ennemis ou alliés des barbares. Dans la Tarragonaise, où ils avaient à leur tête l'intrépide et audacieux Basile, ils surprirent un corps de barbares au service de Rome, au moment où ceux-ci étaient rassemblés dans l'église de Tirazone; ils les égorgèrent jusqu'au dernier; l'évêque lui-même ne fut point épargné. Puis Basile se réunit aux Suèves, pilla avec eux les environs de Saragosse, et surprit Lérida, dont les habitants furent faits prisonniers. Cinq années plus tard, les Suèves s'allièrent aux Romains pour exterminer les Bagaudes.

Plus encore que les autres provinces, la Galice fut ravagée par les Suèves; là était le centre de leur domination, là étaient leurs repaires, là ils pillèrent et massacrèrent pendant plus de soixante ans. Poussés à bout, les malheureux Galiciens firent enfin ce qu'ils auraient dû faire dès le commencement : ils prirent les armes et se retranchèrent dans des châteaux forts. Quelquefois ils étaient assez heureux pour faire à leur tour des prisonniers; alors on se réconciliait, on échangeait les captifs de part et d'autre,

on se donnait réciproquement des otages ; mais bientôt après les Suèves, rompant la paix, se remettaient à piller. Les Galiciens imploraient sans beaucoup de succès le secours ou la médiation des gouverneurs romains des Gaules, ou de cette partie de l'Espagne qui était restée romaine. Enfin d'autres barbares, les Visigoths, vinrent combattre les Suèves; ils les vainquirent dans une sanglante bataille livrée sur les bords de l'Orvigo (456). Pour les Galiciens, ce fut bien moins une délivrance qu'un nouveau péril. Les Visigoths pillèrent Braga; ils ne répandirent pas de sang, mais ils traînèrent en esclavage une foule des habitants de la ville, des églises profanées ils firent des écuries, ils dépouillèrent les ecclésiastiques de tout, même de leur dernier vêtement. Et de même que les habitants de la Tarragonaise s'étaient faits Bagaudes, ceux de Braga et des environs s'organisèrent en bandes de partisans, de brigands. A Astorga les Visigoths se montrèrent plus impitoyables encore. Au moment où ils se présentèrent devant les portes de la ville, elle était au pouvoir d'une bande de partisans qui prétendaient combattre pour Rome. Ayant demandé et obtenu d'entrer comme amis, ils firent un horrible massacre, emmenèrent en esclavage une foule de femmes, d'enfants et d'ecclésiastiques, parmi lesquels se trouvaient deux évêques, démolirent les autels, mirent le feu aux maisons et ravagèrent les champs d'alentour. Palencia eut le même sort. Puis

ils allèrent assiéger un château non loin d'Astorga; mais le désespoir avait rendu du courage et des forces aux Galiciens, et la garnison de ce château se défendit si bien qu'elle soutint victorieusement un long siége.

Les Visigoths étant retournés dans les Gaules, les Suèves recommencèrent leurs brigandages et leurs atrocités. A Lugo une de leurs bandes fit une soudaine irruption dans la salle où délibérait le conseil municipal, qui croyait n'avoir rien à craindre parce qu'on était dans la semaine sainte de Pâques; ces malheureux furent égorgés tous. A Coïmbre une autre bande viola le traité qu'elle venait de conclure, et emmena les habitants en esclavage [1]. Enfin les Visigoths conquirent peu à peu toute l'Espagne, et bien qu'on dût leur céder les deux tiers du sol, leur domination parut un adoucissement, comparée aux maux qu'on avait eu à souffrir des terribles Suèves.

Au milieu de ces calamités sans nombre, de ce bouleversement universel, il y avait eu un groupe d'hommes qui n'avaient jamais perdu courage, qui avaient vu crouler le vieux monde sans trop de regrets, et qui, dans une certaine mesure, avaient pris parti pour les barbares contre les Romains, leurs compatriotes. C'était l'élite du clergé catholique, l'école de saint Augustin. Dès le commencement des invasions,

1) Voyez Idatii *Chronicon*, *passim*.

ces prêtres s'étaient donné une peine infinie pour pallier les violences des conquérants. Ils acceptaient un optimisme barbare sur cet océan de malheurs. Disciple de l'évêque d'Hippone, à qui il dédia son ouvrage historique, et contemporain de l'invasion des Alains, des Suèves et des Vandales, le prêtre espagnol Paul Orose prétend que ces barbares, quand ils se furent établis dans la Péninsule après l'avoir divisée entre eux, traitèrent les Espagnols en alliés, en amis, et qu'au temps où il écrivait (vers l'année 417) il y avait déjà des Espagnols qui aimaient mieux être libres et pauvres sous la domination des barbares, qu'opprimés et accablés d'impôts sous celle de Rome [1]. Un autre prêtre, qui écrivait vingt ou trente ans plus tard, Salvien de Marseille, va beaucoup plus loin; il est bien plus hardi. Ce qui, chez Orose, n'est encore que le vœu d'une faible minorité, devient, sous la plume du prêtre de Marseille, le vœu unanime de toute la nation [2]. Rien n'eût été plus contraire à la nature des choses qu'une telle disposition des esprits; aussi rien n'est plus faux. Non, il faut le dire pour l'honneur de l'humanité, le sentiment de la dignité nationale n'était pas éteint à ce point chez les sujets de Rome, qui d'ailleurs avaient acquis la triste et douloureuse expérience qu'il est un fléau pire que le despotisme

1) Orose, VII, 41.
2) Salvien, L. V, p. 95.

lui-même. Trop faibles ou trop lâches pour secouer le joug, ils avaient du moins conservé dans leur âme assez de fierté pour haïr et détester les barbares. «Tu évites les barbares qu'on dit mauvais; moi, j'évite même ceux qu'on dit bons,» écrit Sidoine Apollinaire à un de ses amis [1], et en parlant ainsi, il exprime le sentiment national bien mieux que les prêtres qui s'efforcent de représenter l'invasion comme un bienfait de Dieu. Mais ils avaient d'excellentes raisons, ces prêtres, pour écrire comme ils le faisaient. D'abord aucun sentiment généreux ne les en empêchait. Ils ne savaient point ce que c'est que le patriotisme. Ils n'avaient point de patrie ici-bas; leur patrie, à eux, était au ciel. Ils n'étaient pas compatissants non plus. Le pillage, le massacre même, les touchaient médiocrement. «Qu'est-ce que cela fait à un chrétien qui aspire à la vie éternelle, d'être enlevé à ce bas monde d'une manière ou d'une autre, à telle ou telle époque de la vie?» demande Orose,[2] après avoir avoué, un peu malgré lui sans doute, que les Suèves et leurs alliés avaient commis beaucoup de meurtres. Les intérêts de l'Eglise étaient leur unique préoccupation; dans chaque événement politique ils n'apercevaient guère que ce qui servait à celle-ci ou lui pouvait nuire. Champions du christianisme, ils avaient

---

1) *Epist.* VII, 14.
2) VII, 41.

à réfuter les païens et même un grand nombre de chrétiens qui, point encore suffisamment affermis dans la foi, imputaient les désastres inouïs qui frappaient l'empire à l'abandon de l'ancien culte, en disant que le christianisme avait porté malheur à la grandeur romaine et que les anciens dieux l'avaient bien mieux gardée. Les prêtres répondaient à ces impies en leur prouvant, comme l'avait fait leur maître, le célèbre auteur de la *Cité de Dieu*, que le monde romain avait toujours été malheureux et que les maux actuels n'étaient pas aussi intolérables qu'on le prétendait [1]. Puis, ils avaient fort bien saisi cette vérité, qu'à des idées nouvelles, comme les idées chrétiennes l'étaient, il faut des hommes nouveaux. Ils n'avaient nulle prise sur les nobles romains. Chrétiens pour la forme, parce que le christianisme était devenu la religion de l'Etat, mais trop corrompus pour se soumettre à l'austère moralité que prêchait cette religion, et trop sceptiques pour croire à ses dogmes, ces clarissimes ne vivaient que pour les festins, les plaisirs, les spectacles, et niaient tout jusqu'à l'immortalité de l'âme [2]. « On préfère ici les spectacles aux églises de Dieu, s'écrie Salvien dans sa sainte indignation [3]; on dédaigne les autels, et l'on honore les théâtres. On

1) Voyez Orose, dans la dédicace; Salvien, L. VII, p. 130 etc.
2) Voyez Claudien Mamert, *de Statu animæ*, II, 8.
3) L. VI, p. 115; L. VII, p. 142.

aime tout, on respecte tout; Dieu seul paraît méprisable et vil.... Presque tout ce qui tient à la religion, on en rit chez nous.» Les mœurs des barbares n'étaient pas plus pures: les prêtres sont bien forcés d'avouer qu'ils étaient aussi injustes, aussi avares, aussi trompeurs, aussi cupides, en un mot aussi corrompus que les Romains [1]; car on l'a dit avec raison, il y a une analogie singulière entre les vices des décadences et les vices de la barbarie. Mais à défaut de vertus, les barbares croyaient du moins tout ce que leurs prêtres leur enseignaient [2]; ils étaient dévots de leur nature. Dans le danger ils n'attendaient du secours que de Dieu. Avant la bataille leurs rois priaient dans le cilice, ce dont un général romain eût ri, et s'ils remportaient la victoire, ils reconnaissaient dans leur triomphe la main de l'Eternel. Enfin, ils honoraient le clergé, non-seulement leur clergé à eux, le clergé arien, mais encore le clergé catholique, que les Romains méprisaient, bafouaient, tout en se disant catholiques [3]. Comment s'étonner après cela que les barbares se soient concilié la sympathie des prêtres? Sans doute, ils étaient hérétiques, ils avaient été instruits par de *mauvais docteurs* [4]; mais pourquoi les prêtres

1) Salvien, L. IV, p. 74.
2) Salvien, L. V, p. 86.
3) Salvien, L. VII, p. 140, 142.
4) Salvien, L. VII, p. 140.

catholiques auraient-ils désespéré de les convertir ? et cette conversion une fois obtenue, quel brillant avenir s'ouvrait alors pour l'Eglise !

Dans aucune province les espérances de ces esprits très-clairvoyants ne furent trompées ; mais nulle part elles ne se réalisèrent au même degré qu'en Espagne, depuis que le roi Reccared et ses Visigoths eurent abjuré l'hérésie arienne pour se faire catholiques (587). Dès lors le clergé usa de tous les moyens pour adoucir et éclairer les Visigoths, déjà à moitié romanisés avant leur arrivée en Espagne par un demi-siècle de séjour dans les provinces romaines, et nullement insensibles aux avantages de l'ordre et de la civilisation. C'est un spectacle curieux que de voir les descendants des barbares qui avaient hanté les forêts de la Germanie, pâlir sur les livres sous la direction des évêques ; c'est une curieuse correspondance que celle du roi Rékeswinth avec Braulion, l'évêque de Saragosse : le roi remercie l'évêque d'avoir bien voulu corriger un manuscrit qu'il lui avait envoyé, et il parle des fautes, des étourderies, des sottises des copistes, *putredines ac vitia scribarum, librariorum ineptiæ*, avec l'aplomb d'un Bentley ou d'un Ruhnkenius [1]. Mais les évêques ne se bornèrent pas à former le cœur et l'esprit des rois : ils se chargèrent

1) Voyez Braulionis *Epistolæ*, 38—41, dans l'*Esp. sagr.*, t. XXX, p. 374—377.

aussi de donner des lois à l'Etat et de le gouverner. Ils avaient été établis, par le Seigneur Jésus-Christ, les recteurs des peuples, disaient-ils dans leurs actes [1]. Entouré de ses grands, le roi venait se prosterner humblement devant eux, quand ils étaient assemblés en concile à Tolède, pour les prier, avec des soupirs et des larmes, de vouloir bien intervenir pour lui auprès de Dieu, et de donner de sages lois à l'Etat [2]. Et les évêques inculquèrent si bien aux rois que la piété devait être la première de leurs vertus [3]; les rois, de leur côté, comprirent si bien que la piété, c'était l'obéissance aux évêques, que même les plus débauchés d'entre eux se laissèrent guider docilement par les évêques dans les affaires publiques [4].

Voilà donc un nouveau pouvoir dans l'Etat, un pouvoir qui a absorbé tous les autres et qui semble fait pour régénérer les mœurs et les institutions. C'est de lui que les serfs attendent l'adoucissement de leurs maux. Le clergé catholique, au temps où dominait l'hérésie arienne, avait montré pour eux une tendre et paternelle sollicitude. Il leur avait ouvert ses hôpitaux, et Masone, le pieux évêque de Mérida, avait donné tant d'argent aux serfs de son église, qu'à Pâ-

---

1) VIIIe concile de Tolède, dans le *Forum Judicum*, p. IV, col. 1.

2) Voyez *Concil. Tolet.* IV.

3) Voyez le même concile.

4) Licet flagitiosus, tamen bene monitus, dit Isidore de Béja (c. 15) en parlant de Rékeswinth.

ques ils pouvaient lui faire cortége en robes de soie; sur son lit de mort, ce saint homme avait émancipé ses esclaves les plus fidèles, après leur avoir assuré les moyens de vivre convenablement [1]. Le clergé, on s'en tient convaincu, va abolir le servage, contraire, sinon à la lettre, du moins à l'esprit de l'Evangile. Cette généreuse doctrine, il l'a hautement proclamée quand il était faible [2]; il va la mettre en pratique maintenant qu'il est tout-puissant.

Etrange erreur! Arrivé au pouvoir, le clergé désavoue les maximes qu'il avait professées alors qu'il était pauvre, méprisé, opprimé, persécuté. Désormais en possession de vastes terres peuplées d'une foule de serfs, de superbes palais encombrés d'esclaves, les évêques s'aperçoivent qu'ils sont allés trop vite, que le temps d'émanciper les serfs n'est point encore venu, que pour le faire il faudra attendre encore je ne sais combien de siècles. Saint Isidore de Péluse s'étonnait, dans les déserts de la Thébaïde, qu'un chrétien pût avoir un esclave; un autre saint Isidore, le célèbre évêque de Séville qui fut longtemps l'âme des conciles de Tolède et «la gloire de l'Eglise catholique,» comme disaient les Pères du huitième

---

1) Paulus Emeritensis, *De vita P. P. Emeritensium*, dans *l'Esp. sagr.*, t. XIII, p. 359, 360, 382.

2) Voyez les preuves chez Neander, *Denkwürdigkeiten aus der Geschichte des Christenthums*, t. II, p. 236—240, et chez Ozanam, *La civilisation au cinquième siècle*, t. II, p. 50—57.

de ces conciles, ne reproduit pas, en parlant de l'esclavage, les doctrines de son homonyme, mais celles des *Sages* de l'antiquité, d'Aristote et de Cicéron. «La nature, avait dit le philosophe grec, a créé les uns pour commander, les autres pour obéir;» et le philosophe romain avait dit: «Il n'y a pas d'injustice à ce que ceux-là servent qui ne savent pas se gouverner.» Isidore de Séville dit la même chose [1]; seulement il est en contradiction avec lui-même, car il avoue que devant Dieu tous les hommes sont égaux, et que le péché du premier homme, dans lequel il cherche l'origine de la servitude, a été vaincu par la rédemption. Loin de nous la pensée de vouloir reprocher au clergé de ne pas avoir affranchi les esclaves, ou de vouloir combattre l'opinion de ceux qui affirment que l'esclave n'était pas capable de la liberté: nous ne discutons pas, nous nous bornons à constater un fait qui eut des suites très-importantes, à savoir que le clergé, dans son inconséquence, ne remplit point l'attente des serfs. Le sort de ces malheureux, au lieu de s'adoucir, s'aggrava. Les Visigoths, de même que d'autres peuples d'origine germanique le firent dans d'autres provinces romaines, leur imposèrent des services personnels, des corvées.

1) *Sentent.*, L. III, c. 47: Aequus Deus ideo discrevit hominibus vitam, alios servos constituens, alios dominos, ut licentia male agendi servorum potestate dominantium restringatur.

Un usage digne d'être remarqué et inconnu aux Romains, ce semble, c'est que souvent une famille d'esclaves avait à rendre au maître un service déterminé et héréditaire; une telle était chargée, de père en fils, de la culture de la terre, une autre, de la pêche, une troisième, de la garde des troupeaux, une quatrième, du métier de charpentier, une cinquième, de celui de forgeron, et ainsi de suite [1]. Ni le serf ni l'esclave ne pouvait se marier sans le consentement de son seigneur; au cas où il s'était marié sans avoir obtenu ce consentement, son mariage était considéré comme nul et on le séparait de force de sa femme. Quand un homme de condition servile avait épousé une femme appartenant à un autre seigneur, les enfants nés de ce mariage se divisaient par moitié entre les deux seigneurs. Dans ces circonstances la loi des Visigoths était donc moins humaine que celle de l'empire, car l'empereur Constantin avait défendu de séparer les femmes de leurs maris, les fils de leurs pères, les frères de leurs sœurs [2]. En général on ne peut douter que la condition de la classe servile n'ait été fort dure sous la domination des Visigoths, quand on examine leurs lois nombreuses et sévères contre les serfs et les esclaves fugitifs, et

---

1) Voyez Muñoz, *Fueros*, p. 123—125.

2) Voyez Muñoz, *Del Estado de las personas en los reinos de Asturias y Leon.*

quand on voit qu'au huitième siècle les serfs dans les Asturies, où leur condition était restée ce qu'elle avait été dans toute l'Espagne, se révoltèrent en masse contre leurs seigneurs.

Si les évêques n'améliorèrent point la condition des serfs, ils ne firent rien non plus pour la classe moyenne. Les curiales restèrent ce qu'ils étaient, la propriété de la terre; qui plus est, aucun citadin n'avait plus le droit de vendre ses biens [1]. L'esprit de fiscalité avait passé des empereurs aux rois goths avec les autres traditions romaines; il semble même que les disciples surpassèrent bientôt leurs maîtres. La bourgeoisie resta donc misérable, ruinée; les conciles ne le nient pas [2].

Toutes les plaies de l'époque romaine, la propriété condensée en grandes masses, l'esclavage, le servage général, en vertu duquel des cultivateurs furent assignés à la terre et des propriétaires aux propriétés, tout cela subsista.

Encore si ceux qui se disaient les recteurs des peuples établis par Jésus-Christ, se fussent bornés à laisser les choses à peu près comme ils les avaient trouvées! Mais, hélas! dans leur fanatisme, ils se mirent à persécuter, avec une cruauté inouïe, une race alors

---

1) *For. Jud.*, V, 4, 19: De non alienandis privatorum et curialium rebus.

2) Voyez *Concil. Tolet.* VIII.

fort nombreuse en Espagne. C'était dans la nature des choses. Un historien éminent l'a dit avec raison: «Toutes les fois qu'au moyen âge l'esprit humain s'avisa de demander comment ce paradis idéal d'un monde asservi à l'Eglise n'avait réalisé ici-bas que l'Enfer, l'Eglise, voyant l'objection, se hâta de l'étouffer, disant: «c'est le courroux de Dieu! c'est le crime des juifs! Les meurtriers de Notre-Seigneur sont impunis encore!» On se jetait sur les juifs.» (Michelet).

Les persécutions avaient commencé en 616, sous le règne de Sisebut. On avait ordonné alors aux juifs de se convertir avant une année révolue; ce terme expiré, si les juifs persévéraient dans leurs croyances, ils seraient exilés après avoir reçu cent coups de fouet et leurs biens seraient confisqués. On dit que, saisis de crainte, plus de quatre-vingt-dix mille juifs reçurent alors le baptême et que c'était la moindre partie. Ces conversions, il est à peine besoin de le dire, n'étaient qu'apparentes; les nouveaux convertis continuaient en secret à circoncire leurs enfants et à pratiquer tous les autres rites de la religion de Moïse; mais n'était-ce pas en outre tenter l'impossible que de vouloir convertir par la force une race aussi nombreuse? Les évêques du quatrième concile de Tolède semblent en avoir jugé ainsi; mais tout en permettant aux juifs de rester fidèles à la religion de leurs ancêtres, ils ordonnèrent cependant que leurs enfants leur seraient ôtés pour être élevés

dans le christianisme. Puis le clergé, se repentant de sa demi-tolérance, revint aux mesures extrêmes, et le sixième concile de Tolède ordonna qu'à l'avenir aucun roi élu ne pourrait entrer dans l'exercice de la royauté qu'il n'eût préalablement juré de faire exécuter les édits promulgués contre cette race abominable. Cependant, en dépit de toutes les lois et de toutes les persécutions, les juifs subsistèrent en Espagne; par une étrange anomalie, ils y possédaient même des terres [1], et tout porte à croire que les lois rendues contre eux furent rarement exécutées dans toute leur rigueur. On le voulait bien, mais on ne le pouvait pas.

Pendant quatre-vingts ans les juifs souffrirent en silence; mais alors, leur patience ayant été poussée à bout, ils résolurent de se venger de leurs oppresseurs. Vers l'année 694, dix-sept ans avant que l'Espagne fût conquise par les musulmans, ils projetèrent un soulèvement général avec leur coreligionnaires de l'autre côté du Détroit, où plusieurs tribus berbères professaient le judaïsme et où les juifs exilés d'Espagne avaient trouvé un refuge. La révolte devait probablement éclater sur plusieurs points à la fois, au moment où les juifs d'Afrique seraient débarqués sur les côtes de l'Espagne; mais avant le moment fixé pour l'exécution, le gouvernement fut averti du complot. Le roi Egica prit aussitôt les mesures commandées

1) Voyez le 8e article des actes du XVIIe concile de Tolède.

par la nécessité ; ensuite, ayant convoqué un concile à Tolède, il informa ses guides spirituels et temporels des coupables projets des juifs, et les pria de punir sévèrement cette race maudite. Après avoir entendu les dépositions de quelques Israélites, d'où il résultait que le complot ne tendait à rien moins qu'à faire de l'Espagne un Etat juif, les évêques, frémissant de colère et d'indignation, condamnèrent tous les juifs à perdre leurs biens et leur liberté. Le roi les donnerait comme esclaves aux chrétiens, même à ceux qui jusque-là avaient été esclaves des juifs et que le roi affranchirait. Les maîtres devaient s'engager à ne pas tolérer que leurs nouveaux esclaves pratiquassent les cérémonies de l'ancienne loi ; ils devaient leur ôter leurs enfants aussitôt que ceux-ci auraient atteint leur septième année, les faire élever dans le christianisme, et ne pas permettre le mariage entre juifs, l'esclave juif ne pouvant épouser qu'une esclave chrétienne, et une juive ne pouvant avoir pour mari qu'un esclave chrétien.[1]

On ne peut douter que ces décrets n'aient été exécutés dans toute leur rigueur. Cette fois il s'agissait de punir, non-seulement des mécréants, mais des conspirateurs fort dangereux. A l'époque où les musulmans conquirent le nord-ouest de l'Afrique, les

1) Voyez les actes du XVII[e] concile de Tolède (*apud* Mansi, t. XII, p. 94 et suiv.)

juifs d'Espagne gémissaient donc sous un joug intolérable; ils appelaient de tous leurs vœux le moment de leur délivrance, et des conquérants qui, moyennant un léger tribut, leur rendraient la liberté et leur permettraient le libre exercice de leur culte, devaient leur apparaître comme des sauveurs envoyés par le ciel.

Les juifs, les serfs, les bourgeois appauvris, c'étaient autant d'ennemis implacables que cette société lézardée et craquant de toutes parts nourrissait dans son sein. Et pourtant les classes privilégiées n'avaient à opposer à des envahisseurs que des serfs chrétiens ou juifs. Déjà dans les derniers temps de l'empire romain, les colons, comme nous l'avons vu, servaient dans les armées. Les Visigoths avaient maintenu cet usage. Aussi longtemps qu'ils avaient conservé leur esprit martial, il n'avait pas été nécessaire de fixer le nombre de serfs que chaque propriétaire devait fournir pour son contingent; mais plus tard, quand ils eurent pris goût à s'enrichir par le travail des esclaves et des serfs, il devint urgent que la loi pourvût au recrutement de l'armée. C'est ce que sentit le roi Wamba. Se plaignant dans un de ses décrets de ce que les propriétaires, préoccupés de la culture de leurs champs, enrôlaient à peine la vingtième partie de leurs serfs quand on les appelait aux armes, il ordonna que dans la suite chaque propriétaire, qu'il fût goth ou romain, enrôlât la dixième partie

de ses serfs [1]. Postérieurement on semble même avoir ordonné aux propriétaires d'enrôler la moitié de leurs serfs [2]. Le nombre des serfs dans les armées devait donc surpasser de beaucoup celui des hommes libres; ce qui revient à dire que la défense de l'Etat avait été principalement confiée à ceux qui étaient bien plus disposés à faire cause commune avec l'ennemi qu'à combattre pour leurs oppresseurs.

---

1) *Forum Judicum*, L. IX, Tit. II, 9.

2) C'est ainsi qu'on lit dans deux manuscrits latins du *Forum Judicum* et dans la traduction espagnole de ce code.

II.

L'Espagne des Visigoths, on l'a vu, était gouvernée plus mal encore que l'Espagne des Romains. L'Etat avait depuis longtemps en lui le germe de la dissolution; sa faiblesse était telle que, la trahison aidant, une armée de douze mille hommes fut suffisante pour le bouleverser en un clin d'œil.

Le gouverneur de l'Afrique, Mousâ ibn-Noçair, avait étendu les limites de l'empire arabe jusqu'à l'Océan. Seule la ville de Ceuta lui résistait encore. Elle appartenait à l'empire byzantin qui avait possédé autrefois tout le littoral de l'Afrique; mais l'empereur étant à une trop grande distance pour pouvoir lui prêter un secours bien efficace, elle entretenait des relations très-étroites avec l'Espagne. Aussi Julien, le gouverneur de la ville, avait envoyé sa fille à la cour de Tolède, afin qu'elle y reçût une éducation en harmonie avec sa naissance; mais elle eut le malheur de plaire au roi Roderic, qui la déshonora. Outré de colère, Julien ouvrit à Mousâ les portes de sa ville, après avoir conclu avec lui un traité avantageux; puis

il lui parla de l'Espagne, l'engagea à en tenter la conquête, et mit ses vaisseaux à sa disposition. Mousâ écrivit au calife Walîd pour lui demander des ordres. Le calife jugea l'entreprise trop dangereuse. « Faites explorer l'Espagne par des troupes légères, répondit-il à Mousâ, mais gardez-vous, pour le moment du moins, d'exposer une grande armée aux périls d'une expédition d'outre-mer. » Mousâ envoya donc en Espagne un de ses clients, nommé Abou-Zora Tarîf, avec quatre cents hommes et cent chevaux. Ces troupes passèrent le Détroit dans quatre bâtiments qui leur avaient été fournis par Julien, pillèrent les environs d'Algéziras, et retournèrent en Afrique (juillet 710).

L'année suivante, Mousâ profita de l'éloignement de Roderic, occupé à dompter une révolte des Basques, pour envoyer en Espagne un autre de ses clients, Târic ibn-Ziyâd, le général de son avant-garde, avec sept mille musulmans. C'étaient presque tous des Berbers, et Julien les accompagnait. Ils passèrent successivement le Détroit dans les quatre navires dont Tarîf s'était servi, les musulmans n'en ayant pas d'autres. Târic les réunit sur la montagne qui aujourd'hui encore porte son nom (Gebal-Târic, Gibraltar). Au pied de cette montagne se trouvait la ville de Carteya [1]. Târic envoya contre elle une division com-

1) Voyez la note A, à la fin de ce volume.

mandée par un des rares officiers arabes qui se trouvaient dans son armée, à savoir Abdalmélic, de la tribu de Moâfir [1]. Carteya tomba au pouvoir des musulmans [2], et Târic s'était déjà avancé jusqu'au lac qui porte le nom de Lago de la Janda, lorsqu'il apprit que le roi Roderic marchait contre lui à la tête d'une armée nombreuse. Comme il n'avait que quatre navires, il lui eût été difficile de reconduire ses troupes en Afrique, lors même qu'il l'eût voulu; mais il n'y songea même pas; l'ambition, la cupidité, le fanatisme le poussaient en avant. Il fit demander des renforts à Mousâ, et celui-ci se servit des vaisseaux qu'il avait fait construire depuis le départ de son lieutenant, pour lui envoyer encore cinq mille Berbers. Les forces de Târic s'élevaient donc à douze mille hommes. C'était bien peu en comparaison de la grande armée de Roderic; mais la trahison vint en aide aux musulmans.

Roderic avait usurpé la couronne qu'il portait. Appuyé par plusieurs grands, il avait détrôné, et même tué à ce qu'il paraît, son prédécesseur Witiza. Il avait donc contre lui un parti très-puissant, à la tête duquel se trouvaient les frères et les fils du dernier roi. Ce parti, il voulait en gagner les chefs, et au moment où il marchait contre Târic, il les avait

1) C'était le septième aïeul du célèbre Almanzor.
2) Ibn-al-Coutîa, fol. 4 r.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 11, 273.

invités à se joindre à lui. La loi les y obligeait, et ils vinrent, mais le cœur plein de ressentiment, de haine, de défiance. Roderic tâcha de les apaiser, de les rassurer, de se les attacher, mais avec si peu de succès qu'ils formèrent entre eux le projet de le trahir dès qu'on en serait venu aux mains avec l'ennemi. Ce n'est pas qu'ils eussent l'intention de livrer leur patrie aux Berbers; ils ne pouvaient avoir un tel dessein, car ils convoitaient le pouvoir, le trône, et livrer le pays aux Africains n'était pas le moyen d'atteindre ce but. Le fait est qu'à leur avis (et au fond ils avaient raison) les Berbers n'étaient pas venus sur le territoire du royaume pour y établir leur domination, mais seulement pour y faire une razzia. «Tout ce que veulent ces étrangers, se dirent-ils, c'est du butin; et quand ils l'auront, ils retourneront en Afrique.» Ce qu'ils voulaient, c'était que Roderic perdît dans une déroute sa renommée de capitaine vaillant et heureux, afin qu'ils fussent en état de faire valoir, avec plus de succès qu'auparavant, leurs prétentions à la couronne. Il se pouvait aussi que Roderic fût tué, et ce cas échéant, leurs chances étaient meilleures encore. En un mot, ils se laissaient guider par un étroit égoïsme et ils manquaient de prévoyance; mais s'ils livrèrent leur patrie aux mécréants, ils le firent sans le savoir, sans le vouloir.

La bataille eut lieu sur les bords du Wâdî-Becca[1]

1) Cette petite rivière porte aujourd'hui le nom de Salado; elle se

(19 juillet 711). Les deux ailes de l'armée espagnole étaient commandées par deux fils de Witiza, et se composaient principalement des serfs de ces princes. Ces serfs obéirent volontiers à leurs maîtres qui leur ordonnèrent de tourner le dos à l'ennemi. Le centre, qui se trouvait sous les ordres de Roderic lui-même, tint ferme quelque temps; mais à la fin il lâcha pied, et alors les musulmans firent un grand carnage des chrétiens. Roderic fut tué à ce qu'il semble; il ne reparut pas du moins, et le pays se trouva sans roi au moment où il en avait le plus besoin. Târic profita de cette circonstance. Au lieu de retourner en Afrique, comme on pensait qu'il le ferait et comme Mousâ le lui avait ordonné, il marcha hardiment en avant. Ce fut assez pour que l'empire vermoulu croulât soudainement. Tous les mécontents et tous les opprimés facilitèrent leur tâche aux envahisseurs. Les serfs ne voulurent point remuer, de peur de sauver leurs maîtres avec eux. Les juifs s'insurgèrent partout et se mirent à la disposition des musulmans. Après avoir remporté une nouvelle victoire près d'Ecija, Târic put donc marcher vers Tolède avec le gros de ses troupes, et envoyer des détachements contre Cordoue, Archidona et Elvira. Archidona fut occupée sans coup férir, les habitants étant

---

jette dans la mer non loin du cap Trafalgar, entre Vejer de la Frontera et Conil. Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 314—316.

allés chercher un refuge dans les montagnes. Elvira fut prise de vive force, et la garde en fut confiée à une garnison composée de juifs et de musulmans. Cordoue fut livrée aux Africains par un berger, un serf, qui leur indiqua une brèche par laquelle ils purent pénétrer dans la ville. A Tolède les chrétiens furent trahis par les juifs. Une indicible confusion régnait partout. Les patriciens et les prélats semblaient avoir perdu la tête. « Dieu avait rempli de crainte les cœurs des infidèles, » dit un chroniqueur musulman, et de fait, ce fut un sauve qui peut général. A Cordoue on n'avait pas trouvé de patriciens: ils s'étaient rendus à Tolède; à Tolède on n'en trouva pas non plus: ils s'étaient réfugiés en Galice. Le métropolitain avait même quitté l'Espagne: pour plus de sûreté, il était allé à Rome. Ceux qui n'avaient pas cherché leur salut dans la fuite songèrent plutôt à obtenir des traités qu'à se défendre. Les princes de la famille de Witiza furent de ce nombre. Faisant valoir leur trahison comme un titre à la reconnaissance des musulmans, ils demandèrent et obtinrent les domaines de la couronne, dont les rois n'avaient eu que l'usufruit [1] et qui se composaient de trois mille métairies. En outre Oppas, un frère de Witiza, fut nommé gouverneur de Tolède.

Par une bonne fortune à laquelle personne ne s'était

1) *Forum Judicum*, Lib. V, t. I, l. 2.

attendu, une simple razzia était donc devenue une conquête. Mousâ fut fort mécontent de ce résultat. Il voulait bien que l'Espagne fût conquise, mais il ne voulait pas qu'elle le fût par un autre que lui; il enviait à Târic la gloire et les avantages matériels de la conquête. Heureusement il y avait encore quelque chose à faire dans la Péninsule: Târic n'avait pas pris toutes les villes, il ne s'était pas approprié toutes les richesses du pays. Mousâ résolut donc de se rendre en Espagne, et dans le mois de juin 712, il passa le Détroit, accompagné de dix-huit mille Arabes. Il prit Medina-Sidonia, et les Espagnols qui s'étaient réunis à lui se chargèrent de lui livrer Carmona. Ils se présentèrent armés devant les portes de la ville, et, se donnant pour des hommes qui avaient pris la fuite à l'approche de l'ennemi, ils demandèrent et obtinrent la permission d'entrer dans la ville, après quoi ils profitèrent de l'obscurité de la nuit pour ouvrir les portes aux Arabes. Séville fut plus difficile à prendre. C'était la plus grande ville du pays; il fallut l'assiéger pendant plusieurs mois avant qu'elle se rendît. Mérida prêta aussi une longue et vigoureuse résistance, mais elle finit par capituler (1 juin 713). Mousâ se mit ensuite en route vers Tolède. Târic alla à sa rencontre pour lui présenter ses hommages, et du plus loin qu'il l'aperçut, il mit pied à terre; mais Mousâ était si irrité contre lui, qu'il lui donna des coups de fouet. «Pourquoi as-tu marché en avant

sans ma permission? lui dit-il; je t'avais ordonné de faire seulement une razzia et de retourner ensuite en Afrique.»

Le reste de l'Espagne, à l'exception de quelques provinces du nord, fut conquis sans difficulté. La résistance ne servait à rien; faute d'un chef, elle manquait de direction et de plan. L'intérêt commandait d'ailleurs aux Espagnols de se soumettre au plus vite. En le faisant, ils obtenaient des traités assez avantageux, tandis que, s'ils succombaient après avoir essayé de se défendre, ils perdaient leurs biens [1].

En général, la conquête ne fut pas une grande calamité. Au commencement, il est vrai, il y eut un temps d'anarchie, comme à l'époque de l'invasion des Germains. Les musulmans pillèrent en plusieurs endroits, brûlèrent quelques villes, pendirent des patriciens qui n'avaient pas eu le temps de se sauver, et tuèrent des enfants à coups de poignard; mais le gouvernement arabe réprima bientôt ces désordres et ces atrocités, et quand la tranquillité fut rétablie, la population énervée de ce temps-là subit son sort sans trop de murmures. Et en vérité, la domination arabe fut pour le moins aussi tolérable que celle des Visigoths l'avait été. Les conquérants laissèrent aux vaincus leurs lois et leurs juges; ils leur donnèrent

---

1) Voyez mes *Etudes sur la conquête de l'Espagne par les Arabes*, dans le 1er volume de mes *Recherches*.

des comtes ou gouverneurs de leur nation, qui étaient chargés de percevoir les impôts qu'ils avaient à payer et de régler les différends qui pouvaient s'élever entre eux. Les terres des districts conquis de vive force, de même que celles qui avaient appartenu à l'Eglise ou à des patriciens qui s'étaient retirés dans le nord, furent divisées entre les conquérants; mais les serfs qui y habitaient y restèrent. C'était dans la nature des choses, et les Arabes en agissaient partout ainsi. Les indigènes seuls connaissaient les procédés de l'agriculture [1], et d'ailleurs les conquérants étaient beaucoup trop fiers pour s'en occuper. On imposa donc aux serfs l'obligation de cultiver les terres comme par le passé et de rendre au propriétaire musulman quatre cinquièmes des récoltes et des autres produits de la terre. Ceux qui demeuraient sur le domaine de l'Etat — et ils étaient nombreux, car le domaine comprenait la cinquième partie des terres confisquées — ne devaient céder que la troisième partie des récoltes. Au commencement ils la cédaient au trésor; mais dans la suite cet état de choses se modifia. On forma des fiefs d'une partie du domaine, et ces fiefs furent donnés aux Arabes qui vinrent s'établir plus tard en Espagne, à ceux qui accompagnaient Samh et aux Syriens qui arrivèrent avec Baldj. Les cultivateurs chrétiens, toutefois, ne perdirent rien à cette

1) Comparez Maccari, t. II, p. 1.

mesure; la seule différence pour eux, c'était qu'au lieu de donner à l'Etat la troisième partie des produits du sol, ils devaient la donner aux feudataires. Quant aux autres chrétiens, leur position dépendait des traités qu'ils avaient pu obtenir, et quelques-uns de ces traités étaient fort avantageux. Ainsi les habitants de Mérida qui se trouvaient dans la ville au moment de la capitulation, conservèrent tous leurs biens; ils ne cédèrent que les propriétés et les ornements des églises. Dans la province dont Théodemir était gouverneur et qui comprenait entre autres villes celles de Lorca, de Mula, d'Orihuela et d'Alicante, les chrétiens ne cédèrent absolument rien. Ils s'engagèrent seulement à payer un tribut, partie en argent, partie en nature [1]. En général on peut dire que les chrétiens conservèrent la plupart de leurs biens. Ils obtinrent en outre le droit de les aliéner, droit qu'ils n'avaient pas eu du temps des Visigoths. De leur côté, ils étaient obligés de payer à l'Etat la capitation qui était de quarante-huit dirhems pour les riches, de vingt-quatre pour la classe moyenne, et de douze dirhems pour ceux qui vivaient d'un travail manuel [2]. Elle se payait par douzièmes, à la fin de

1) Le traité que Théodemir conclut avec Abdalazîz, le fils de Mousâ, se trouve dans Dhabbî. Casiri (t. II, p. 106) en a publié le texte.

2) En évaluant le dirhem à 12 sous de notre monnaie, ce tarif serait: fr. 28,80, — 14,40, — 7,20; mais comme au VIII[e] siècle le

chaque mois lunaire [1]; mais les femmes, les enfants, les moines, les estropiés, les aveugles, les malades, les mendiants et les esclaves en étaient exempts. En outre, les propriétaires devaient payer le *kharâdj*, c'est-à-dire un impôt sur les productions qui se réglait sur la nature du sol de chaque contrée, mais qui s'élevait ordinairement à vingt pour cent. La capitation cessait pour celui qui embrassait l'islamisme; le *kharâdj*, au contraire, continuait, nonobstant la conversion du propriétaire.

En comparaison de ce qu'elle avait été, la condition que les musulmans firent aux chrétiens n'était donc pas trop dure. Joignez-y que les Arabes étaient fort tolérants. En matière de religion, ils ne violentaient personne. Qui plus est, le gouvernement, à moins qu'il ne fût très-pieux (et c'était l'exception), n'aimait pas que les chrétiens se fissent musulmans: le trésor y perdait trop [2]. Aussi les chrétiens ne se montrèrent pas ingrats. Ils surent gré aux conquérants de leur tolérance et de leur équité; ils préféraient leur domination à celle des Germains, à celle des Francs par exemple [3], et dans tout le cours du

---

pouvoir de l'argent était à sa force actuelle comme 11 est à 1 (voir Leber, *Essai sur l'appréciation de la fortune privée au moyen âge*), le tarif était en réalité: fr. 316,80, — 158,40, — 79,20.

1) Leovigild, *De Habitu Clericorum* (*Esp. sagr.*, t. XI, p. 523).

2) Comparez plus haut, L. I, chap. 10.

3) Urbs erat interea Francorum inhospita turmis,
Maurorum votis adsociata magis,

VIII[e] siècle les révoltes furent très-rares; les chroniqueurs n'en ont enregistré qu'une seule, celle des chrétiens de Béja, et encore semble-t-il que ceux-ci ne furent que les instruments d'un chef arabe ambitieux [1]. Même les prêtres, dans les premiers temps du moins, n'étaient pas trop mécontents, quoiqu'ils eussent le plus de motifs pour l'être. On peut se faire une idée de leur manière de voir, quand on lit la chronique latine qui a été écrite à Cordoue en 754 et que l'on attribue, mais à tort, à un certain Isidore de Béja. Quoique homme d'église, l'auteur de cette chronique est beaucoup plus favorable aux musulmans qu'aucun autre écrivain espagnol antérieur au XIV[e] siècle. Ce n'est pas qu'il manque de patriotisme; au contraire, il déplore les malheurs de l'Espagne, et la domination arabe est pour lui la domination des barbares, *efferum imperium;* mais s'il hait les conquérants, il hait en eux des hommes d'une autre race bien plus que des hommes d'une autre religion. Des actes qui auraient fait bondir d'indignation les ecclésiastiques d'une autre époque, ne lui arrachent pas un mot de blâme. Il raconte, par exemple, que la

---

dit Ermold Nigel (I, 67) en parlant de Barcelone. — M. Amari est aussi d'opinion que la condition des Siciliens sous les musulmans était meilleure que celle des peuples italiens qui vivaient sous la domination des Lombards ou des Francs (*Storia dei Musulmani di Sicilia*, t. I, p. 483).

1) Maccari, t. II, p. 17.

veuve du roi Roderic épousa Abdalazîz, le fils de Mousâ; mais il ne se scandalise pas de ce mariage, il semble le trouver tout à fait naturel.

Sous certains rapports, la conquête arabe fut même un bien pour l'Espagne: elle produisit une importante révolution sociale, elle fit disparaître une grande partie des maux sous lesquels le pays gémissait depuis des siècles.

Le pouvoir des classes privilégiées, du clergé et de la noblesse, était amoindri, presque anéanti, et comme les terres confisquées avaient été partagées entre un très-grand nombre d'individus, on avait, comparativement du moins, la petite propriété. C'était un grand bonheur, et ce fut une des causes de l'état florissant de l'agriculture dans l'Espagne arabe. D'un autre côté, la conquête avait amélioré la condition des classes serviles. L'islamisme était bien plus favorable à l'émancipation des esclaves que le christianisme tel que l'entendaient les évêques du royaume visigoth. Parlant au nom de l'Eternel, Mahomet avait ordonné de permettre aux esclaves de se racheter. Affranchir un esclave était une bonne œuvre, et plusieurs délits pouvaient s'expier de cette manière. Aussi l'esclavage chez les Arabes n'était ni dur ni long. Souvent l'esclave était déclaré libre après quelques années de service, surtout quand il avait embrassé l'islamisme. Le sort des serfs qui se trouvaient sur les terres des musulmans s'améliora aussi. Ils devinrent en quelque

sorte des fermiers et ils jouirent d'une certaine indépendance, car, comme leurs maîtres ne daignaient pas s'occuper des travaux agricoles, ils avaient toute liberté de cultiver la terre comme ils l'entendaient. Quant aux esclaves et aux serfs des chrétiens, la conquête leur fournit, pour recouvrer la liberté, un moyen très-facile. A cet effet ils n'avaient qu'à s'enfuir sur la propriété d'un musulman et à prononcer ces paroles: «Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est l'envoyé de Dieu.» Dès lors ils étaient musulmans et «affranchis d'Allah,» comme disait Mahomet. Nombre de serfs devinrent libres de cette manière, et il ne faut pas s'étonner de la facilité avec laquelle ils abandonnèrent le christianisme. Malgré le pouvoir illimité dont le clergé avait joui du temps des Visigoths, cette religion n'avait pas poussé en Espagne des racines bien profondes. Presque entièrement païenne à l'époque où Constantin fit du christianisme la religion de l'Etat, l'Espagne était demeurée si longtemps fidèle à l'ancien culte que, du temps de la conquête arabe, le paganisme et le christianisme se disputaient encore le terrain, et que les évêques se voyaient forcés de fulminer des menaces et de prendre des mesures énergiques contre les adorateurs des faux dieux [1]. Chez

1) Voyez le 2e article des actes du XVIe concile de Tolède, tenu en 693. — Vers la fin du VIe siècle, Masone, évêque de Mérida, convertit beaucoup de païens. Paulus Emeritensis, *De vita P. P. Emeritensium*, p. 358.

ceux qui se disaient chrétiens, le christianisme était plus sur les lèvres qu'au fond du cœur. Les descendants des Romains avaient conservé quelque chose du scepticisme de leurs ancêtres; ceux des Goths s'intéressaient si peu aux questions religieuses, que d'Ariens ils étaient devenus catholiques aussitôt que le roi Reccared leur en eut donné l'exemple. Distraits par d'autres soins, les riches prélats du royaume visigoth, qui avaient à réfuter des hétérodoxes, à discuter des dogmes et des mystères, à gouverner l'Etat, à persécuter les juifs, n'avaient pu trouver le loisir «de se faire petits avec les petits, de murmurer avec eux les premières paroles de la vérité, de même qu'un père se plaît à bégayer les premiers mots avec son enfant,» comme disait saint Augustin, et s'ils avaient fait accepter le christianisme, ils ne l'avaient pas fait aimer. Il n'est donc pas étrange que les serfs n'aient pu résister à la tentation alors que les conquérants leur offraient la liberté à condition qu'ils embrasseraient l'islamisme. Quelques-uns de ces infortunés étaient encore païens; les autres connaissaient si peu le christianisme, l'éducation religieuse qu'ils avaient pu recevoir avait été si élémentaire ou plutôt si nulle, que le mystère catholique et le mystère musulman étaient également impénétrables pour eux [1]; mais ce qu'ils

---

1) Un auteur espagnol qui écrivait au XVIIe siècle, sous le règne de Philippe IV, s'exprime à ce sujet en ces termes: «Il n'est pas

ne savaient et ne comprenaient que trop, c'est que les prêtres avaient cruellement trompé les espérances d'affranchissement qu'ils leur avaient inspirées un jour, et ce qu'ils voulaient, c'était de secouer, à quelque prix que ce fût, le joug sous lequel ils gémissaient. Ils ne furent pas les seuls, du reste, qui abandonnassent l'ancien culte. Beaucoup de patriciens en firent de même, soit pour ne pas être obligés de payer la capitation, soit pour conserver leurs biens alors que les Arabes se mirent à violer les traités, soit enfin parce qu'ils croyaient en toute sincérité à l'origine divine de l'islamisme.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'amélioration que la conquête arabe produisit dans l'état social du pays; mais pour être juste, nous devons ajouter que, si cette conquête était un bien sous beaucoup de rapports, elle était un mal sous d'autres. Ainsi le culte était libre, mais l'Eglise ne l'était pas; elle était sou-

---

étonnant que les habitants des Alpuxarres aient abandonné si facilement leur ancienne foi. Ceux qui demeurent à présent dans ces montagnes sont des *Christianos viejos* (vieux chrétiens), ils n'ont pas dans leurs veines une goutte de sang impur, ils sont sujets d'un roi catholique, et cependant, faute de docteurs et par suite des oppressions auxquelles ils sont en butte, ils sont si ignorants de ce qu'ils devraient savoir pour obtenir le salut éternel, qu'il leur reste à peine quelques vestiges de la religion chrétienne. Croit-on que si aujourd'hui, ce qu'à Dieu ne plaise, les infidèles se rendaient maîtres de leur pays, ces gens-là tarderaient longtemps à abandonner leur foi et à embrasser les croyances des vainqueurs? » Pedraça, *Historia eclesiastica de Granada*, fol. 95 v.

mise à une dure et honteuse servitude. Le droit de convoquer des conciles, ainsi que celui de nommer et de déposer les évêques, avait passé des rois visigoths [1] aux sultans arabes [2], de même que dans le nord il passa aux rois des Asturies [3], et ce droit fatal, confié à un ennemi de la religion chrétienne, fut pour l'Eglise une source intarissable de maux, d'opprobres et de scandales. Quand il y avait des évêques qui ne voulaient pas assister à un concile, les sultans faisaient siéger à leur place des juifs et des musulmans [4]. Ils vendaient la dignité d'évêque au plus offrant et dernier enchérisseur, de sorte que les chrétiens devaient confier leurs intérêts les plus chers et les plus sacrés à des hérétiques, à des libertins qui, même pendant les fêtes les plus solennelles de l'Eglise, assistaient aux orgies des courtisans arabes, à des incrédules qui niaient publiquement la vie future, à des misérables qui, non contents de se vendre eux-mêmes, vendaient encore leur troupeau [5]. Une fois les employés du fisc se plaignaient de ce que plusieurs chrétiens de Malaga réussissaient à se soustraire à la capitation en se tenant cachés. Alors Hostegesis, l'évê-

1) Voyez le 6e article des actes du XIIe concile de Tolède.
2) Voyez *Vita Johannis Gorziensis*, c. 129.
3) Marina, *Ensayo*. t. II, p. 5 et suiv.
4) Samson, *Apolog.*, L. II, c. 8.
5) Voyez Alvaro, *Epist.* XIII, c. 3; Samson, *Apolog.*, L. II, c. 2, 4.

que de ce diocèse, promit de leur procurer une liste complète des contribuables. Il tint sa parole. Pendant sa tournée annuelle, il pria ses diocésains de lui faire connaître leurs noms, ainsi que ceux de leurs parents et de leurs amis; il voulait, disait-il, les inscrire sur un rôle, afin de pouvoir prier Dieu pour chacune de ses ouailles. Les chrétiens, qui ne se méfiaient pas de leur pasteur, tombèrent dans le piége. Dès lors personne ne put plus se soustraire à la capitation: grâce au registre de l'évêque, les percepteurs connaissaient tous les contribuables [1].

D'un autre côté, les Arabes, quand ils eurent affermi leur domination, observaient les traités avec moins de rigueur qu'à l'époque où leur pouvoir était encore chancelant. C'est ce qu'on éprouva, par exemple, à Cordoue. Dans cette ville les chrétiens n'avaient conservé que la cathédrale, dédiée à saint Vincent; toutes les autres églises avaient été détruites, mais la possession de la cathédrale leur avait été garantie par un traité. Pendant plusieurs années ce traité fut observé [2]; mais Cordoue ayant reçu un surcroît de population par l'arrivée des Arabes de Syrie et les mosquées étant devenues trop petites, les Syriens furent d'opinion qu'il fallait faire dans cette cité ce

---

1) Samson, L. II, c. 2.

2) Dans l'année 747, les chrétiens avaient encore la cathédrale; l'auteur de l'*Akhbâr madjmoua* l'atteste formellement, fol. 74 v.

que l'on avait fait à Damas [1], à Emèse [2] et dans d'autres villes de leur patrie, où l'on avait ôté aux chrétiens la moitié de leurs cathédrales pour en faire des mosquées. Le gouvernement ayant approuvé cette manière de voir, les chrétiens furent forcés de céder la moitié de la cathédrale. C'était évidemment une spoliation, une infraction au traité. Plus tard, dans l'année 784, Abdérame I[er] voulut que les chrétiens lui vendissent l'autre moitié. Ils refusèrent fermement de le faire, en disant que, s'ils le faisaient, ils n'auraient plus un seul édifice où ils pussent exercer leur culte. Abdérame insista cependant, et l'on en vint à une transaction: les chrétiens cédèrent la cathédrale pour la somme de cent mille dinars [3], après avoir obtenu la permission de rebâtir les églises qui avaient été détruites [4]. Cette fois Abdérame avait donc été équitable; mais il ne le fut pas toujours, car ce fut lui qui viola le traité que les fils de Witiza avaient conclu avec Târic et que le calife avait ratifié. Il confisqua les terres d'Ardabast, l'un de ces princes, uniquement parce qu'il les trouvait trop vastes pour

1) Voyez Ibn-Batouta, t. I, p. 198.
2) Voyez Içtakhrî, p. 33.
3) Un million de francs; au pouvoir actuel de l'argent, onze millions.
4) Râzî, *apud* Maccarî, t. I, p. 368. Ibn-Adhârî (t. II, p. 244, 245) cite aussi ce passage, mais en l'abrégeant un peu. Comparez Maccarî, t. I, p. 359, l. 2.

un chrétien [1]. D'autres traités furent modifiés ou changés d'une manière tout à fait arbitraire, de sorte qu'au IXe siècle il en restait à peine quelques traces. En outre, comme les docteurs enseignaient que le gouvernement devait manifester son zèle pour la religion en élevant le taux des tributs dont les chrétiens étaient chargés [2], on leur imposa tant de contributions extraordinaires, que déjà au IXe siècle plusieurs populations chrétiennes, celle de Cordoue entre autres, étaient pauvres ou malaisées [3]. En d'autres mots, il arriva en Espagne ce qui arriva dans tous les pays que les Arabes avaient conquis: leur domination, de douce et d'humaine qu'elle avait été au commencement, dégénéra en un despotisme intolérable. Dès le IXe siècle, les conquérants de la Péninsule suivaient à la lettre le conseil du calife Omar, qui avait dit assez crûment: «Nous devons *manger* les chrétiens et nos descendants doivent manger les leurs tant que durera l'islamisme [4]».

Cependant ce n'étaient pas les chrétiens qui se plaignaient le plus de la domination arabe, un siècle après la conquête. Les plus mécontents, c'étaient les renégats, ceux que les Arabes appelaient les *mowallad*,

---

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 15 v.

2) *Journ. asiat.*, IVe série, t. XVIII, p. 515.

3) Une fois, les chrétiens de Cordoue furent imposés extraordinairement à cent mille dinars, onze millions de francs au pouvoir actuel de l'argent.

4) Abou-Ismâîl al-Baçrî, *Fotouh as-Châm*, p. 124.

c'est-à-dire *les adoptés*. Ces renégats ne pensaient pas tous de la même manière. Il y avait parmi eux ce qu'on nommait des *chrétiens cachés* [1], c'est-à-dire des hommes qui se reprochaient durement leur apostasie. Ceux-là étaient bien malheureux, car ils ne pouvaient plus revenir au christianisme. La loi musulmane est inexorable sous ce rapport: la profession de foi une fois faite, et faite peut-être dans un moment d'humeur, de faiblesse, de découragement, de gêne, quand on n'avait pas d'argent pour payer la capitation [2], ou quand on craignait d'être condamné à une peine infamante par le juge chrétien [3], — la profession de foi une fois faite, disons-nous, le renégat, quoique foudroyé à toute heure par le cri de sa conscience, était musulman pour toujours, et s'il apostasiait, la loi le condamnait à la mort. Les descendants des renégats qui voulaient revenir au giron de l'Eglise étaient encore plus à plaindre: ils souffraient pour la faute d'un de leurs aïeux. La loi les déclarant musulmans parce qu'ils étaient nés d'un musulman, ils devaient perdre la vie, eux aussi, s'ils reniaient Mahomet. L'Eglise musulmane les saisissait dès le berceau, et les suivait jusqu'à la tombe.

Il était donc tout naturel que les renégats repen-

---

1) Christiani occulti. Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II.
2) Samson, *Apolog.*, L. II, c. 5.
3) Idem, *ibid.*, L. II, c. 3.

tants murmurassent; mais ils étaient en minorité; le plus grand nombre était sincèrement attaché à l'islamisme. Cependant ceux-là murmuraient aussi. Au premier abord, ce phénomène doit surprendre. La plupart des renégats étaient des affranchis, c'est-à-dire des hommes dont la condition avait été améliorée par la conquête; comment se faisait-il donc qu'ils ne fussent pas contents des Arabes? Rien, cependant, n'est plus simple. « L'histoire est toute remplie de pareils spectacles. Ce n'est pas toujours en allant de mal en pis que l'on tombe en révolution. Il arrive le plus souvent qu'un peuple qui avait supporté sans se plaindre, et comme s'il ne les sentait pas, les lois les plus accablantes, les rejette violemment dès que le poids s'en allége [1]. » Joignez-y que la position sociale des renégats était intolérable. Les Arabes les excluaient ordinairement des emplois lucratifs et de toute participation au gouvernement de l'Etat; ils affectaient de ne pas croire à la sincérité de leur conversion; ils les traitaient avec une insolence sans bornes; voyant encore le sceau de la servitude sur une foule de fronts récemment affranchis, ils les flétrissaient tous du nom d'esclave ou de fils d'esclave [2], quoiqu'ils comp-

1) De Tocqueville.

2) Voyez les vers que cite Ibn-Adhârî, t. II, p. 114, ceux qui se trouvent chez Ibn-Haiyân, fol. 64 v., et ceux que j'ai publiés dans mes *Notices sur quelques manuscrits arabes*, p. 258, 259. Il est remarquable que les Arabes n'appliquent jamais aux chrétiens cette épithète infamante.

tassent dans leurs rangs quelques-uns des plus nobles et des plus riches propriétaires du pays. Les renégats ne se résignèrent pas à de tels traitements. Ils avaient le sentiment de leur dignité et de la force matérielle dont ils disposaient, car ils formaient la majorité de la population. Ils ne voulaient pas que le pouvoir fût l'apanage exclusif d'une caste étroitement retranchée dans son individualisme; ils ne voulaient pas accepter plus longtemps leur état de contrainte et d'infériorité sociale, ni supporter les insolents dédains et la domination de quelques bandes de soldats étrangers, cantonnées de loin en loin. Ils prirent donc les armes et engagèrent hardiment la lutte.

La révolte des renégats, à laquelle les chrétiens prirent part dans la mesure de leurs forces, se produisit avec la variété que devait revêtir toute révolte dans un temps où tout était essentiellement varié et individuel. Chaque province, chaque grande ville s'insurgea pour son propre compte et à différentes époques; mais la lutte n'en fut que plus longue et plus sanglante, comme on le verra par les récits qui vont suivre.

III.

Dans la capitale du sultan les renégats [1] étaient nombreux. C'étaient pour la plupart des affranchis qui cultivaient des champs qu'ils avaient achetés, ou qui travaillaient à la journée sur les terres des Arabes [2]. Robustes, laborieux et économes, ils semblent avoir joui d'une certaine aisance, puisqu'ils demeuraient principalement dans le faubourg méridional [3], un des plus beaux quartiers de la ville; mais des passions révolutionnaires les dominaient, et, sous le règne de Hacam Ier, ils se laissèrent entraîner par des faquis ambitieux à une insurrection qui aboutit à une terrible catastrophe.

Abdérame Ier avait été trop jaloux de son pouvoir pour permettre aux faquis, aux théologiens-jurisconsultes, d'acquérir une autorité qui l'aurait gêné dans

---

1) On nous permettra de donner ce nom tant aux renégats proprement dits, qu'à leurs descendants.

2) Voyez le *Cartâs*, p. 23, l. 1.

3) Anciennement Secunda. Voyez Maccarî, t. I, p. 899, dernière ligne.

ses mesures despotiques; mais sous le règne de Hichâm, son fils et son successeur, leur influence s'accrût considérablement. C'était un prince vraiment religieux, un modèle de vertu. Au moment où il monta sur le trône, ses sujets pouvaient encore se demander si, ayant à choisir entre le bien et le mal, il se déciderait pour l'un ou pour l'autre; car dans certaines circonstances il s'était montré bon et généreux [1], dans d'autres, vindicatif et atroce [2]. Bientôt toute incertitude cessa à cet égard. Un astrologue ayant prédit au jeune monarque une mort prématurée [3], il s'était détaché de tous les plaisirs mondains pour ne songer qu'à faire son salut par des œuvres de charité. Vêtu avec une extrême simplicité, il parcourait seul les rues de sa capitale, se mêlait au peuple, visitait les malades, entrait dans les masures des pauvres et s'occupait, avec une tendre sollicitude, de tous les détails de leurs maux et de leurs besoins. Souvent, au milieu de la nuit, quand il pleuvait à verse, il sortait de son palais pour porter des rafraîchissements à un pieux solitaire malade et veiller auprès de son grabat [4]. Fort exact à toutes ses prati-

---

1) Voyez *Akhbâr madjmoua*, fol. 99 v. — 100 v., Ibn-Adhârî, t. II, p. 68—70.

2) Voyez Ibn-al-Khatîb, man. P., fol. 213 v. — 214 v., Ibn-al-Coutîa, fol. 15 r.

3) Ibn-al-Coutîa, fol. 17 v.

4) Abd-al-wâhid, p. 12; Ibn-al-Coutîa, etc.

ques de dévotion, il encourageait ses sujets à suivre son exemple. Dans les nuits d'orage, il faisait distribuer de l'argent à ceux qui se rendaient aux mosquées sans se laisser rebuter par le mauvais temps [1].

C'était justement l'époque où une nouvelle école théologique se formait en Orient. Elle reconnaissait pour son chef le grand docteur médinois Mâlic ibn-Anas, le fondateur de l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme. Hichâm avait une profonde vénération pour ce docteur [2]. De son côté, Mâlic, qui portait une haine mortelle aux Abbâsides, ses maîtres, depuis que, l'accusant d'avoir prêté l'appui de son nom célèbre et révéré à un prétendant alide, ils lui avaient fait donner des coups de courroie et disloquer un bras [3], était prévenu en faveur du sultan d'Espagne, le rival de ses bourreaux, même avant de savoir jusqu'à quel point ce monarque était digne de son estime; mais quand ses disciples espagnols lui vantèrent la piété et les vertus de Hichâm, son admiration et son enthousiasme ne connurent pas de bornes: voyant en lui l'idéal du prince musulman, il le proclama seul digne de s'asseoir sur le trône des califes [4]. De retour en Espagne, les étudiants ne manquèrent pas

---

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 99 r.
2) Voyez Ibn-al-Coutîa, fol. 18 v.
3) Voyez Ibn-Khallicân, t. I, p. 615, éd. de Slane, et cf. Weil, t. II, p. 42, 43.
4) Voyez Ibn-al-Coutîa, fol. 18 r., Maccarî, t. II, p. 154.

d'informer leur souverain de la haute estime que leur maître avait témoignée pour lui, et Hichâm, flatté dans son amour-propre, fit tout ce qui était en son pouvoir pour propager en Espagne l'école de Mâlic. Il encouragea les théologiens à prendre le bâton du voyageur pour aller étudier à Médine, et c'était parmi les disciples de Mâlic qu'il choisissait de préférence ses juges et ses ecclésiastiques.

Au moment de la mort de Hichâm (796), la nouvelle école théologique jouissait donc d'une très-grande considération. Elle comptait dans son sein des hommes jeunes, habiles, ambitieux et entreprenants, tels que le Berber Yahyâ ibn-Yahyâ [1]. Mâlic n'avait pas eu de disciple plus assidu, plus attentif, que lui. Une fois que ce professeur faisait sa leçon, un éléphant passa dans la rue. Tous les auditeurs sortirent aussitôt de la salle pour contempler de près cet animal; Yahyâ seul resta à sa place, à la grande surprise du vénérable professeur qui, nullement offensé d'être abandonné pour le plus grand des quadrupèdes, lui dit avec bonhomie: «Pourquoi ne sors-tu pas comme les autres? Il n'y a pourtant pas d'éléphants en Espagne. — C'est pour vous voir et pour profiter de vos leçons que j'ai quitté ma patrie, et non pour voir un éléphant,» lui répondit Yahyâ; et cette réponse

---

1) Yahyâ, de la tribu berbère de Maçmouda, était client de la tribu arabe des Beni-'l-Laith.

plut tellement à Mâlic que depuis lors il appelait ce disciple l'*âkil* (l'homme intelligent) de l'Espagne. A Cordoue, Yahyâ jouissait d'une très-grande renommée; c'était, disait-on, le théologien le plus savant du pays [1]. Mais à son grand savoir il joignait un orgueil plus grand encore, et cet homme extraordinaire unissait la fougue d'un démagogue moderne à la soif de domination d'un pontife romain du moyen âge.

Le caractère du nouveau monarque répugnait à Yahyâ et aux autres docteurs mâlikites. Hacam n'était pas irréligieux pourtant. Elevé par un pieux client de son grand-père qui avait fait le pèlerinage de la Mecque [2], il avait appris de bonne heure à honorer la religion et ses ministres. Il aimait à s'entretenir avec les théologiens et il avait une déférence sans bornes pour leurs chefs, les cadis, même quand ils prononçaient des arrêts contre ses parents, contre ses plus intimes amis [3], contre lui-même [4]. Mais c'était une nature gaie et expansive; richement organisé pour jouir de la vie, il n'était pas fait pour mener une vie d'anachorète, comme les faquis l'auraient voulu. En dépit de leurs remontrances réitérées, il aimait passionnément la chasse, exercice qui n'était pas de leur goût, et, qui plus est, il regardait la

---

1) Voir Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 19—21, éd. Wüstenfeld.
2) Maccarî, t. I, p. 491, n° 12.
3) Voyez *Akhbâr madjmoua*, fol. 102 v.
4) Voyez *ibid.*, fol. 101 r. et v., Ibn-Adhârî, t. II, p. 80.

défense de boire du vin comme non avenue. Tout cela, cependant, ils le lui auraient pardonné peut-être; mais ce qu'ils ne lui pardonnaient pas, c'est que, jaloux de son pouvoir, il refusait de leur accorder sur les affaires de l'Etat une influence aussi grande qu'ils le voulaient. Ne comprenait-il donc pas, ou bien ne voulait-il pas comprendre, que les faquis, unis dans une étroite alliance par un lien nouveau, la doctrine de Mâlic, étaient dorénavant une puissance dans l'Etat, une puissance avec laquelle le monarque avait à compter?

Frustrés dans leurs espérances et pleins de cet orgueil clérical qui, pour se cacher sous des dehors d'humilité, n'en est que plus inflexible, les faquis se firent démagogues. N'épargnant ni les déclamations ni les calomnies, ils ne parlaient du monarque qu'avec horreur, et ordonnaient des prières pour sa conversion dans le genre de celle-ci: «Débauché qui persévères dans l'iniquité, qui t'obstines dans ton orgueil, qui méprises les commandements de ton Seigneur, reviens de l'ivresse où tu es plongé! réveille-toi et arrache-toi à ta coupable insouciance!»[1] Disposés comme ils l'étaient, les renégats de Cordoue se prêtèrent volontiers à tout ce que les faquis voulaient d'eux. D'abord ils dirent des prières pour le pécheur endurci, puis ils lui jetèrent des cailloux un jour qu'il

1) Abd-al-wâhid, p. 13.

traversait les rues de la capitale; mais le monarque, secondé par ses gardes, se fraya un chemin avec son épée au travers de la foule, et l'émeute fut réprimée (805) [1].

Alors Yahyâ, Isâ ibn-Dînâr et d'autres faquis se liguèrent avec une partie de l'aristocratie et offrirent le trône à Ibn-Chammâs, cousin germain de Hacam. Ibn-Chammâs leur répondit qu'avant d'agréer leurs offres, il voulait connaître les noms de ceux sur lesquels il pourrait compter. Les conjurés promirent d'en dresser la liste et fixèrent la nuit où ils reviendraient pour la lui communiquer; mais quand ils furent partis, Ibn-Chammâs se rendit en secret au palais de Hacam et lui révéla tout. Après l'avoir écouté d'un air incrédule, le monarque lui dit avec indignation: «Tu veux exciter ma haine contre les hommes les plus considérés de ma capitale; mais, par Dieu! tu prouveras ce que tu viens de dire, ou ta tête tombera sous le fer du bourreau! — Eh bien! j'y consens, dit Ibn-Chammâs; mais envoyez-moi, telle nuit, un homme qui soit à votre dévotion.» Hacam promit de le faire, et à l'heure convenue il envoya à la demeure de son cousin son secrétaire, Ibn-al-Khadâ, et son page favori, Hyacinthe [2], qui était Espagnol et

1) La date, d'après Ibn-Adhârî, est 189 de l'Hégire. Nowairî donne par erreur 187.

2) Chez Ibn-al-Coutia on lit *Brnt*, sans voyelles, et dans l'*Akhbâr*

chrétien. Après avoir caché ces deux hommes derrière un rideau, Ibn-Chammâs fit entrer les conjurés. « Voyons maintenant, leur dit-il, quels sont les hommes sur qui vous comptez; » et à mesure qu'ils prononçaient les noms de leurs complices, le secrétaire les inscrivait sur sa liste. Ces noms étaient en partie ceux des personnes en apparence les plus dévouées au monarque, et le secrétaire, craignant d'être nommé lui-même, crut prudent de trahir sa présence en faisant crier son *calam* sur le papier. A ce bruit, les conjurés se levèrent dans une consternation indicible en criant à Ibn-Chammâs: « Tu nous as trahis, ennemi de Dieu! » Plusieurs d'entre eux réussirent à se sauver en quittant la capitale en toute hâte. Isâ ibn-Dînâr fut de ce nombre, de même que Yahyâ, qui alla chercher un refuge à Tolède, ville qui s'était affranchie de la domination du sultan. D'autres furent moins heureux, et soixante-douze conjurés, parmi lesquels on remarquait six des principaux nobles de Cordoue, tombèrent entre les mains des agents du gouvernement et expirèrent sur la croix [1].

---

madjmoua, *Bznt;* mais chez Ibn-al-Abbâr on trouve *Yaznt.* En ajoutant toutes les voyelles, c'est *Yazinto*, *Jacinto* en espagnol. On sait que les Arabes, de même que les Romains, aimaient à donner à leurs esclaves le nom de quelque pierre précieuse (cf. Fraehn, *Ibn-Foszlan's Berichte über die Russen älterer Zeit*, p. XXXIX).

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 21 r.; cf. Nowairî, p. 450, et voyez aussi les articles sur Yahyâ, dans Ibn-Khallicân et dans Maccarî.

L'année suivante (806), quand Hacam eut quitté la capitale pour aller soumettre Mérida qui s'était révoltée contre lui, le peuple de Cordoue profita de son absence pour faire une nouvelle émeute. Elle avait déjà pris un caractère très-alarmant lorsque le sultan revint en toute hâte, réprima la révolte et fit crucifier ou décapiter les démagogues les plus dangereux [1].

Si ces nombreuses exécutions ne suffisaient pas pour intimider les Cordouans, le sort terrible qui, peu de temps après, frappa les Tolédans, leur montra que Hacam, dont le caractère naturellement bon s'était de plus en plus aigri par l'esprit de rébellion qui animait ses sujets, ne reculait ni devant la perfidie ni devant le massacre, quand il les croyait nécessaires pour réduire des rebelles.

Grâce au petit nombre d'Arabes et de Berbers qu'elle comptait dans ses remparts (car ceux-ci s'étaient établis plutôt dans les campagnes environnantes, sur les biens des émigrés, que dans la ville même), grâce aussi à son ancienne renommée, au savoir de ses prêtres, à l'influence de ses métropolitains [2], l'ancienne capitale du royaume visigoth était restée pour les vaincus *la ville royale* [3], la cité la plus importante sous le double rapport de la politique et de la religion. Fiers et courageux, ses habitants se distinguaient par

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 74; Nowairî, p. 452.
2) Voyez Isidore de Béja, c. 49, 62, 69, 77.
3) *Urbs regia*, Isidore, c. 49; *medina al-molouc*, Cazwînî, t. II, p. 366.

leur amour de l'indépendance au point qu'un chroniqueur arabe affirme que jamais les sujets d'aucun monarque n'ont possédé à un égal degré l'esprit de mutinerie et de rébellion [1]. Le poète Gharbîb, qui appartenait à une famille de renégats et qui jouissait d'une popularité immense, entretenait le feu sacré par ses discours et ses vers. Le sultan lui-même craignait cet homme. Tant que Gharbîb vécut, Hacam n'osa rien entreprendre contre Tolède; mais à sa mort, le sultan confia à un renégat de Huesca, nommé Amrous, tout ce qu'il avait sur le cœur contre la population remuante de Tolède, et lui dit: « Vous seul pouvez m'aider à punir ces rebelles, qui refuseraient d'accepter un Arabe pour leur gouverneur, mais qui accepteront comme tel un homme de leur race. » Après quoi il lui exposa son plan; plan horrible, mais qu'Amrous approuva entièrement et qu'il promit d'exécuter. Dévoré d'ambition, cet homme n'avait ni foi ni loi. Ayant encore besoin de l'appui du sultan, il était prêt à lui sacrifier ses compatriotes; plus tard, séduit par l'idée de fonder une principauté sous la protection de la France, il trahirait le sultan pour le fils de Charlemagne [2].

Hacam nomma donc Amrous gouverneur de Tolède (807) et écrivit en même temps aux citoyens une

1) Ibn-al-Coutia, fol. 19 r.

3) Voyez *Annal. Bertin.*, ad ann. 809 et 810.

lettre dans laquelle il disait: «Par une condescendance qui prouve notre extrême sollicitude pour vos intérêts, au lieu de vous envoyer un de nos clients, nous avons porté notre choix sur un de vos compatriotes.» De son côté, Amrous ne négligea rien pour gagner la confiance et l'affection du peuple. Feignant d'être fort attaché à la cause nationale, il disait sans cesse qu'il avait voué une haine implacable au sultan, aux Omaiyades, aux Arabes en général, et quand il se vit en possession de la faveur populaire, il dit aux principaux habitants de la ville: «Je connais la cause des débats désastreux qui s'élevaient sans cesse entre vous et vos gouverneurs; je sais que les soldats logés dans vos maisons ont souvent troublé la paix de vos ménages; de là des rixes continuelles. Ces rixes, vous pouvez les prévenir, si vous me permettez de bâtir, à une des extrémités de la ville, un château qui servira de caserne aux troupes. De cette manière vous serez à l'abri de leurs vexations.»

Ayant une ferme confiance en leur compatriote, les Tolédans adoptèrent non-seulement sa proposition, mais ils voulurent encore que le château fût bâti au centre, et non au bout de la ville.

Lorsque les constructions furent achevées, Amrous s'y installa avec ses troupes, et fit prévenir le monarque, qui, sans perdre de temps, écrivit à un de ses généraux qui commandait sur la frontière, de prétexter un mouvement de l'ennemi et de lui deman-

der des troupes de renfort. Le général ayant obéi à cet ordre, les troupes de Cordoue et d'autres villes se mirent en marche, sous le commandement de trois vizirs et du prince royal Abdérame, qui n'avait guère alors que quatorze ans. Un des lieutenants généraux fut chargé d'une lettre, qu'il ne devait remettre aux vizirs qu'au moment où ils entreraient en pourparler avec Amrous.

Arrivée dans le voisinage de Tolède, l'armée reçut l'avis que l'ennemi s'était déjà retiré; mais alors Amrous fit sentir aux nobles de Tolède que, pour ne pas manquer aux lois de la politesse, ils devaient aller avec lui rendre visite au prince royal. Ils le firent; mais pendant que le jeune prince s'entretenait avec eux et s'efforçait de gagner leur amitié par toutes sortes de bons traitements, Amrous eut une conférence secrète avec les vizirs, qui venaient de recevoir la missive du sultan. Cette missive traçait à chacun la conduite qu'il devait tenir, et la suite du récit montrera suffisamment quel en était le contenu, car tout se passa selon les ordres de Hacam.

De retour auprès des nobles de Tolède, Amrous les trouva ravis du bon accueil qu'Abdérame leur avait fait. «Il me semble, leur dit-il alors, que ce serait un grand honneur pour notre ville, si le prince voulait nous accorder sa présence pendant quelques jours. Son séjour dans nos murs contribuerait sans doute à consolider et à resserrer les bonnes relations qui exis-

tent déjà entre vous et lui.» Les Tolédans applaudirent à cette idée. En effet, tout allait à merveille: le sultan leur avait donné un Espagnol pour gouverneur; il leur laissait la liberté qu'ils avaient toujours exigée, et les manières bienveillantes d'Abdérame leur faisaient espérer que ce prince, quand il serait monté sur le trône, suivrait à leur égard la conduite de son père. Ils le prièrent donc de vouloir bien honorer leur ville de sa présence. Abdérame fit d'abord des difficultés, son père lui ayant recommandé de ne pas montrer trop d'empressement; mais enfin, feignant de céder aux prières pressantes des nobles, il se laissa conduire par eux dans l'enceinte du château; après quoi il commanda les préparatifs d'un festin pour le lendemain, et envoya des invitations aux personnes distinguées par leur naissance ou par leurs richesses, tant de la ville que des campagnes environnantes.

Le lendemain matin, les convives se pressaient en foule auprès du fort. Il ne leur fut pas permis d'y pénétrer en masse, et, pendant qu'on les faisait entrer un à un par une porte, leurs montures devaient faire le tour du palais, pour aller attendre leurs maîtres à la porte de derrière. Mais dans la cour il y avait une fosse d'où l'on avait tiré le pisé destiné à la construction du château. Des bourreaux se tenaient sur le bord de cette fosse, et à mesure que les invités se présentaient, le glaive s'abattait sur leur tête. Cette horrible boucherie dura plusieurs heures, et il est im-

possible de déterminer le nombre des malheureux qui perdirent la vie dans cette funeste journée, connue sous le nom de *journée de la fosse;* quelques historiens le portent à sept cents [1], d'autres à plus de cinq mille [2].

Quand le soleil fut déjà haut, un médecin, qui n'avait vu sortir personne ni par la porte de derrière ni par celle de devant, conçut des soupçons et demanda au peuple rassemblé près de l'entrée du château, ce qu'étaient devenus les convives qui étaient arrivés de bonne heure. «Ils doivent être sortis par l'autre porte,» lui répondit-on. «C'est étrange, dit alors le médecin; j'ai été à l'autre porte, j'y ai attendu quelque temps, mais je n'en ai vu sortir personne.» Puis, regardant avec attention la vapeur qui s'élevait au-dessus des murs: «Malheureux! s'écria-t-il, cette vapeur que vous voyez n'est point, je vous le jure, la fumée d'un festin qu'on prépare: c'est le sang de vos frères égorgés!»

Privée tout d'un coup de ses citoyens les plus riches et les plus influents, Tolède tomba dans une morne stupeur, et personne ne remua pour venger les victimes de la journée de la fosse [3].

---

1) Ibn-Adhârî. 2) Nowairî, Ibn-al-Coutîa.

3) Ibn-al-Coutîa, fol. 19 r. — 20 v.; Nowairî, p. 450—452; Ibn-Khaldoun, fol. 6 v., 7 r.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 72. La date que donne ce dernier auteur est erronée. — Dans l'année 611, un roi de Perse avait employé, pour punir les Témîmites, un stratagème du même genre. Voyez Caussin, t. II, p. 576—578.

IV.

Le massacre de la journée de la fosse avait fait une si forte impression sur les renégats de Cordoue que, pendant sept années, ils se tinrent tranquilles; mais au bout de ce temps le souvenir de cette catastrophe s'était affaibli, d'autant plus que Tolède avait de nouveau secoué le joug. Dans la capitale, les renégats et les faquis, qui contractaient chaque jour une plus étroite alliance et s'enhardissaient réciproquement, se roidissaient et se cabraient sous la verge du maître. Le sultan semblait avoir pris à tâche de les convaincre qu'une révolte était devenue impossible. Il avait fait ceindre la ville de fortifications imposantes, et augmentait sans cesse le nombre de ses gardes à cheval, de ses mamelouks, qu'on appelait *les muets* parce que c'étaient des nègres ou d'autres esclaves d'origine étrangère qui ne parlaient pas l'arabe [1]. Mais ces mesures étaient plus propres à irriter les esprits

1) Voyez sur ces *muets*, *Akhbâr madjmoua*, fol. 103 r. (cf. 94 r.); Ibn-Adhârî, t. II, p. 81; Nowairî, p. 456; Ibn-Khaldoun, fol. 7 r.

qu'à les contenir dans l'obéissance. La haine des mécontents éclata de plus en plus en paroles et en faits, surtout dans le faubourg méridional où l'on ne comptait pas moins de quatre mille théologiens et étudiants en théologie. Malheur aux soldats qui osaient se montrer seuls ou en petites troupes dans les rues étroites et tortueuses de ce faubourg! On les insultait, on les battait, on les massacrait sans pitié. On outrageait le monarque lui-même. Quand, du haut du minaret, le muezzin avait annoncé l'heure de la prière et que Hacam, qui devait venir dans la mosquée pour y prononcer la prière d'usage, se faisait attendre, il y avait toujours dans la foule des voix qui criaient: «Viens donc prier, ivrogne, viens donc prier!» Chaque jour ces cris se renouvelaient, et les autorités avaient beau s'enquérir de ceux qui les avaient poussés, ils étaient toujours introuvables. Une fois, dans la mosquée, un homme du peuple poussa l'insolence jusqu'à insulter et menacer le sultan face à face, et la foule l'applaudit avec transport. Hacam, qui s'étonnait et s'indignait que la majesté royale pût encourir de si grossiers affronts, fit crucifier dix des principaux meneurs et rétablit la dîme sur les denrées que son père avait abolie. Mais la fierté et l'obstination des Cordouans ne plièrent devant rien. Leurs agitateurs ordinaires enflammaient leurs passions; d'ailleurs Yahyâ était revenu dans la capitale; par ses prédications, par l'éclat de sa renommée, il accrût le mouvement et le diri-

gea. On approchait de la crise; mais le hasard voulut que la révolte éclatât encore plus tôt que l'on ne s'y était attendu.

On était dans le mois de Ramadhân (mai 814) [1], et les prédicateurs profitaient du carême pour échauffer la haine du peuple contre le sultan, lorsqu'un mamelouk alla trouver un fourbisseur du faubourg méridional et lui présenta son épée à nettoyer.

— Veuillez attendre, lui dit le fourbisseur; en ce moment j'ai autre chose à faire.

— Je n'ai pas le temps d'attendre, repartit le soldat, et tu feras à l'instant même ce que je t'ordonne.

— Ah! tu le prends sur ce ton? reprit l'artisan d'un air de dédain; eh bien! tu attendras tout de même.

— C'est ce que nous verrons, répliqua le troupier; et, frappant le fourbisseur de son épée, il le tua sur la place.

A cette vue, le peuple, transporté de fureur, se mit à crier qu'il était temps d'en finir avec ces insolents troupiers et avec le tyran débauché qui les payait. L'enthousiasme révolutionnaire s'étant bientôt communiqué aux autres faubourgs, une foule innombrable, qui s'était pourvue à la hâte de toutes les armes qu'elle avait pu se procurer, marcha vers le palais, poursuivant de ses huées les soldats, les clients et les esclaves du monarque, lesquels, n'ayant pas de

1) Voyez la note B, à la fin de ce volume.

quartier à espérer s'ils tombaient entre les mains des insurgés, fuyaient devant eux pour aller chercher un asile derrière les murs de la résidence du sultan.

Quand, du haut de la plate-forme, Hacam vit arriver, semblable aux flots de la mer, cette multitude rugissante de fureur et qui poussait des cris horribles, il crut qu'une sortie vigoureuse pouvait encore la dissiper, et sans perdre de temps, il la fit charger par la cavalerie; mais quel fut son désappointement quand le peuple, loin de lâcher pied comme il l'espérait, soutint fermement le choc, repoussa les cavaliers et les força à la retraite [1].

Le péril était extrême. Le palais, quoique fortifié, ne l'était cependant pas assez pour pouvoir repousser à la longue les assauts que les insurgés allaient donner. Aussi ses plus braves défenseurs, sachant qu'ils seraient impitoyablement égorgés si le peuple l'emportait, se laissèrent aller au découragement. Hacam seul, bien qu'il désespérât aussi du succès de la résistance, garda un sang-froid imperturbable. Ayant appelé son page chrétien Hyacinthe, il lui ordonna d'aller demander à une de ses femmes, qu'il nomma, une bouteille de civette. Croyant avoir mal entendu, le page attendit d'un air étonné que le prince lui répétât son ordre. « Va donc, fils d'un non circoncis! reprit Hacam impatienté, et fais vite ce que je t'ai

1) Nowairî, p. 453, 454.

ordonné!» Hyacinthe partit, et quand il fut de retour avec la bouteille, le sultan la prit et se mit à la vider sur sa chevelure et sur sa barbe avec une tranquillité si parfaite qu'on eût dit qu'il se préparait à aller faire la cour à une jeune beauté du sérail. N'y comprenant plus rien, Hyacinthe ne put retenir une exclamation de surprise. «Pardonnez-moi, seigneur, dit-il, mais vous choisissez pour vous parfumer un singulier moment. Ne voyez-vous donc pas quel péril nous menace? — Tais-toi, misérable!» repartit Hacam en s'impatientant de nouveau; puis, quand il eut fini de se parfumer, il reprit: «Comment celui qui va me couper la tête, pourra-t-il la distinguer de toutes les autres, à moins que ce ne soit au parfum qui s'en exhale [1]? Et maintenant, poursuivit-il, tu iras dire à Hodair de venir me trouver ici.»

Hodair était préposé à la garde de la prison de la Rotonde, dans laquelle étaient renfermés plusieurs faquis que Hacam avait fait arrêter lors des révoltes précédentes, mais qu'il avait épargnés jusque-là. Cette fois, voyant que le peuple et les faquis allaient lui enlever le trône et la vie, il était bien décidé à ne pas souffrir que ces prisonniers lui survécussent, et quand Hodair fut arrivé sur la plate-forme, il lui dit: «Dès qu'il fera nuit, tu feras sortir ces méchants chaikhs

---

1) Ibn-al-Abbâr, p. 40; *Akhbâr madjmoua*, fol. 103 v.

de la Rotonde; puis tu ordonneras qu'on leur tranche la tête, et qu'on les cloue à des poteaux.» Sachant que, si le palais était pris d'assaut, il serait infailliblement immolé et qu'alors il devrait rendre compte à Dieu de ses actions, Hodair frémit d'horreur à l'idée du sacrilége que son souverain lui ordonnait de commettre. «Seigneur, dit-il, je n'aimerais pas que demain chacun de nous deux fût enfermé dans une cellule de l'enfer; vous auriez beau alors pousser des hurlements effroyables, et moi de même, aucun de nous deux ne pourrait secourir l'autre.» Irrité de ce discours, Hacam répéta ses injonctions sur un ton plus impérieux; mais voyant qu'il s'efforçait en vain de vaincre les scrupules de cet homme, il le congédia et fit appeler Ibn-Nâdir, le collègue de Hodair. Moins scrupuleux ou plus servile, Ibn-Nâdir promit d'exécuter ponctuellement les ordres du souverain [1]. Ensuite Hacam descendit de la terrasse, s'arma de pied en cap, parcourut avec une contenance tranquille les rangs de ses soldats, releva leur courage abattu par des paroles chaleureuses, et, ayant appelé son cousin germain Obaidallâh, un des plus braves guerriers de ce temps, il lui enjoignit de se mettre à la tête de quelques troupes d'élite, de se frayer un chemin au travers des rebelles, et d'incendier le faubourg méridional. Il comptait que les habitants de ce quartier,

1) Ibn-al-Coutía, fol. 23 r. et v.

quand ils verraient brûler leurs maisons, abandonneraient leur poste pour aller éteindre le feu. En ce moment-là Obaidallâh les attaquerait en tête, tandis que Hacam, débouchant du palais avec les troupes qui lui restaient, les chargerait en queue. Ce plan, dont le succès était presque certain, ressemblait à celui qui avait fait gagner à Moslim la bataille de Harra, et cette remarque n'a pas échappé aux historiens arabes.

Débouchant à l'improviste par la porte du palais, Obaidallâh refoula le peuple vers le pont, traversa au pas de charge la grande rue et la Ramla, passa la rivière à gué, et, après avoir tiré à soi les soldats de la Campiña, qui avaient vu les signaux que Hacam avait faits dès le commencement de l'insurrection, il fit mettre le feu aux maisons du faubourg méridional. Ainsi que Hacam l'avait prévu, les habitants de ce faubourg, quand ils virent monter les flammes, abandonnèrent leur poste devant le palais pour aller sauver leurs femmes et leurs enfants; mais quand tout d'un coup ils furent attaqués en tête et en queue, la terreur se répandit parmi ces infortunés, et le reste de cette scène ne fut bientôt plus qu'un massacre. Les Cordouans imploraient en vain leur grâce en jetant leurs armes: terribles, inexorables, les *muets*, ces étrangers qui ne comprenaient pas même la prière du vaincu, les égorgeaient par centaines, n'accordant la vie qu'à trois cents personnes de distinction, pour

en faire hommage au souverain, qui les fit clouer, la tête en bas, à des poteaux, le long de la rivière [1].

Ensuite Hacam consulta ses vizirs sur le parti à prendre: devait-il faire grâce aux insurgés qui avaient échappé au carnage, ou bien devait-il les traquer et les exterminer jusqu'au dernier? Les avis se trouvèrent partagés; mais Hacam se rangea à l'opinion des modérés qui l'engageaient à ne pas pousser plus loin sa vengeance. Toutefois il décida que le faubourg méridional serait entièrement détruit, et que les habitants de ce quartier devraient quitter l'Espagne dans un délai de trois jours, sous peine d'être crucifiés s'ils n'étaient pas partis à l'expiration de ce terme.

Emportant le peu qu'ils avaient pu sauver de leurs biens, ces infortunés quittèrent, avec leurs femmes et leurs enfants, les lieux qui les avaient vus naître et qu'ils ne reverraient jamais. Comme ils marchaient par troupes, le monarque ne leur ayant pas permis de marcher tous ensemble, plusieurs d'entre eux furent dévalisés en route par des bandes de soldats ou de brigands embusqués dans les ravins ou derrière les rochers. Arrivés sur les côtes de la Méditerranée, ils s'embarquèrent pour faire voile, les uns vers l'ouest de l'Afrique, les autres vers l'Egypte. Ces derniers, au nombre de quinze mille sans compter les femmes et les enfants, abordèrent dans le voisinage d'Alexandrie,

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 78; Nowairî, p. 454.

sans que le gouvernement pût s'y opposer, car l'Egypte toujours rebelle aux Abbâsides, était alors en proie à une anarchie complète. Les exilés n'eurent donc rien autre chose à faire que de s'entendre avec la tribu arabe la plus puissante dans ces contrées. C'est ce qu'ils firent; mais bientôt après, quand ils se sentirent assez forts pour pouvoir se passer de la protection de ces Bédouins, ils rompirent avec eux, et, la guerre ayant éclaté, ils les battirent en rase campagne. Puis ils s'emparèrent d'Alexandrie. Attaqués à différentes reprises, ils surent se maintenir dans cette ville jusqu'à l'année 826, qu'un général du calife Mamoun les força à capituler. Alors ils s'engagèrent à passer dans l'île de Crète, dont une partie appartenait encore à l'empire byzantin. Ils en achevèrent la conquête, et leur chef, Abou-Hafç Omar al-Balloutî (originaire de Fahç al-ballout, aujourd'hui Campo de Calatrava), fut le fondateur d'une dynastie qui régna jusqu'à l'année 961, époque où les Grecs reconquirent la Crète [1].

L'autre bande, qui se composait de huit mille familles, eut moins de difficulté à trouver une nouvelle patrie. C'était justement l'époque où le prince Idrîs faisait construire une nouvelle capitale, qui prit le nom de Fez, et comme ses sujets, pour la plupart nomades, montraient une invincible répugnance à se

1) Quatremère, *Mémoires sur l'Egypte*, t. I; Ibn-Khaldoun, t. III, fol. 44 r. et v.; t. IV, fol. 6 v.; Ibn-al-Abbâr, p. 40.

faire citadins, il s'efforçait d'y attirer des étrangers. Les exilés andalous obtinrent donc aisément la permission de s'y établir; mais ce fut au prix de la paix de tous les jours. Une colonie arabe, venue de Cairawân, s'était déjà fixée à Fez. Ces Arabes et les descendants des Celto-romains avaient les uns pour les autres une sorte de haine instinctive, et, quoique réunies sur le même sol, ces deux populations se tinrent si obstinément séparées, qu'encore au XIVe siècle on voyait tout d'abord, aux traits du visage, qu'elles étaient de race différente. Leurs goûts, leurs occupations et leurs mœurs, en se montrant diamétralement opposés, semblaient consacrer irrévocablement cette antipathie de race. Les Arabes étaient ouvriers ou marchands; les Andalous s'occupaient de travaux agricoles. Ceux-ci gagnaient péniblement leur vie; ceux-là avaient le bien-être et parfois le superflu. Aux yeux de l'Arabe, qui aimait la bonne chère, la parure et l'élégance en toutes choses, l'Andalous était un paysan rude, grossier et parcimonieux, tandis que l'Andalous, soit qu'il fût réellement content de sa sobre et rustique existence parce qu'il y était habitué, soit qu'il cachât sous un dédain affecté l'envie que lui inspirait la richesse de son voisin, regardait l'Arabe comme un efféminé qui dissipait son bien en folles dépenses. Craignant avec raison que des contestations et des disputes ne s'élevassent entre les deux colonies, le prince Idrîs les avait séparées en assi-

gnant à chacune un quartier, qui avait sa mosquée, son bazar, son atelier monétaire et jusqu'à ses murailles; mais en dépit de cette précaution, les Arabes et les Andalous vécurent pendant plusieurs siècles dans un état d'hostilité quelquefois sourde, plus souvent flagrante, et maintes fois un terrain neutre, au bord de la rivière qui séparait les deux quartiers, fut le théâtre de leurs combats [1].

Pendant que les Cordouans, après avoir vu égorger leurs pères, leurs femmes et leurs enfants, expiaient leur révolte par l'exil, les faquis, plus coupables qu'eux à coup sûr, furent graciés. L'insurrection à peine réprimée, Hacam leur avait déjà donné des preuves de sa clémence. Quand l'ordre eut été donné d'arrêter et de mettre à mort ceux qu'on suspectait d'avoir excité la révolte, quoiqu'ils n'y eussent pas pris une part ostensible, les agents de police découvrirent la retraite d'un faqui, lequel s'était caché dans le sérail du cadi, son parent. Au moment où ils allaient le tuer, le cadi, attiré par les cris de ses femmes, accourut en toute hâte; mais il s'efforça en vain de faire relâcher son parent en disant qu'on l'avait arrêté mal à propos: on lui répondit d'un ton rogue qu'on avait reçu des ordres très-positifs et qu'on les exécuterait. Alors le cadi se rendit au palais, et, ayant demandé

1) *Cartâs*, p. 21—23, 25, 70, 71; Becrî, dans les *Notices et Extraits*, t. XII, p. 574—577.

et obtenu une audience: «Seigneur, dit-il, le Prophète a été clément alors qu'il pardonna aux Coraichites qui l'avaient combattu et qu'il les combla de bienfaits. Plus que personne au monde, vous, qui êtes sorti de la même famille, vous devez vous régler sur son exemple.» Puis il raconta ce qui venait d'arriver, et quand il eut fini de parler, le monarque, touché et attendri, fit non-seulement relâcher le prisonnier en question, mais il amnistia aussi les autres faquis [1], lesquels pour la plupart avaient cherché un asile à Tolède, leur rendit leurs biens et leur permit de se fixer dans telle province de l'Espagne qu'ils voudraient, à l'exception de Cordoue et de ses environs [2]. Même Yahyâ, qui s'était réfugié parmi une tribu berbère, fut gracié; de plus il obtint la permission de revenir à la cour, et le monarque lui accorda de nouveau sa faveur [3]. Quelques-uns, cependant, furent exclus de l'amnistie. Tâlout, de la tribu arabe de Moâfir, fut de ce nombre. Ce disciple de Mâlik, qui s'était signalé comme un des plus hardis démagogues, s'était caché chez un juif; mais au bout d'une année, las de sa captivité volontaire, quoique le juif n'eût rien négligé pour lui rendre son séjour aussi agréable que possible, il parla à son hôte en ces termes: «J'ai l'in-

1) Khochanî, p. 250.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 79.
3) Nowairî, p. 454.

tention de quitter demain votre demeure, où j'ai trouvé une hospitalité dont je garderai un éternel souvenir, pour me rendre chez le vizir Abou-'l-Bassâm qui, à ce que j'ai entendu dire, a beaucoup d'influence à la cour, et qui me doit quelque reconnaissance, car il a été mon disciple. Peut-être voudra-t-il bien intercéder pour moi auprès de *cet homme*. — Seigneur, lui répondit le juif, ne vous fiez pas à un courtisan qui peut-être serait capable de vous trahir. Si vous voulez me quitter parce que vous craignez de m'être à charge, je vous jure que, dussiez-vous rester chez moi pendant toute votre vie, votre présence ne causerait pas le moindre dérangement dans ma maison.» Malgré les prières du juif, Tâlout persista dans son projet, et le lendemain il profita du crépuscule du soir pour se rendre inaperçu au palais du vizir.

Abou-'l-Bassâm fut fort étonné en voyant entrer chez lui ce proscrit qu'il croyait à cent lieues de Cordoue. «Soyez le bienvenu, lui dit-il en le faisant asseoir à ses côtés; mais d'où venez-vous et où avez-vous été pendant tout ce temps?» Le faqui lui raconta alors avec quel dévoûment le juif l'avait caché; après quoi il ajouta: «Je suis venu chez vous pour vous prier d'être mon intercesseur auprès de *cet homme* [1]. — Tenez-vous assuré, lui répondit le vizir, que je ferai de mon mieux pour vous faire amnistier. Ce

1) Abd-al-wâhid, p. 14; cf. Ibn-al-Coutîa, fol. 22 r.

ne sera pas bien difficile, au reste, car le sultan regrette d'avoir été si sévère. Restez cette nuit dans ma demeure ; demain j'irai chez le prince.»

Parfaitement rassuré par ces paroles, Tâlout dormit cette nuit-là du sommeil du juste. Il était loin de soupçonner que son hôte, qui l'avait accueilli avec tant de bienveillance et qui lui avait fait les promesses les plus propres à le tranquilliser sur l'avenir, eût conçu l'idée de le trahir et de le livrer au prince. Telle était pourtant l'intention que nourrissait cet homme dissimulé et perfide, lorsqu'il se rendit au palais le lendemain matin, après avoir pris les mesures nécessaires afin de rendre impossible l'évasion du faqui. «Que pensez-vous, dit-il au prince avec un malin sourire, d'un bélier gras qui n'aurait pas quitté le ratelier depuis un an?» Ne cherchant pas de finesse à ce que le vizir venait de dire, Hacam lui répondit gravement: «La viande gavée est lourde; je trouve plus légère et plus succulente celle d'un animal qu'on a laissé paître en liberté. — Ce n'est pas là ce que je veux dire, continua le vizir; je tiens Tâlout dans ma maison. — Vraiment! et par quel moyen est-il tombé en ton pouvoir? — Par quelques paroles bienveillantes.»

Alors Hacam donna l'ordre qu'on amenât Tâlout. Celui-ci, au moment où il entra dans la salle où se tenait le monarque, tremblait de peur. Pourtant Hacam n'avait pas l'air courroucé, quand il lui dit d'un ton de doux

reproche: «Sois de bonne foi, Tâlout; si ton père ou ton fils avaient été assis sur le trône que j'occupe, t'auraient-ils accordé autant d'honneurs, autant de faveurs que moi? Toutes les fois que tu as imploré mon assistance pour toi-même ou pour d'autres, n'ai-je pas apporté tout le zèle possible à te donner satisfaction? Combien de fois, pendant ta maladie, ne t'ai-je pas visité en personne? A la mort de ta femme, n'ai je pas été te prendre à la porte de ta maison? N'ai-je pas suivi, à pied, son convoi depuis le faubourg? Après la cérémonie, ne t'ai-je pas reconduit, à pied, jusqu'à ta demeure?... Et voilà ma récompense!... Tu as voulu souiller mon honneur, profaner ma majesté; tu as voulu verser mon sang!»...

A mesure que le monarque parlait, Tâlout s'était rassuré, et à présent qu'il se tenait convaincu que sa vie n'était pas en péril, il avait repris son assurance et son audace habituelles. Hacam avait cru l'émouvoir; mais Tâlout, nullement attendri et trop orgueilleux pour s'avouer ingrat et coupable, lui répondit avec une sécheresse hautaine: «Je ne puis mieux faire que de vous dire la vérité: en vous haïssant, j'ai obéi à Dieu; dès lors tous vos bienfaits ne vous servaient de rien.»

A ces paroles, qui ressemblaient à un défi, Hacam ne put réprimer un mouvement de colère; mais se maîtrisant aussitôt, il reprit avec calme: «En ordonnant de t'amener ici, je repassais dans ma mémoire

tous les genres de supplices, pour choisir le plus cruel à ton usage; mais à présent je te dis: Celui qui, à ce que tu prétends, t'avait ordonné de me haïr, il m'ordonne, à moi, de te pardonner. Vis et sois libre, sous la garde de Dieu! Tant que durera mon existence, je te le jure par le Tout-Puissant, tu seras, comme autrefois, entouré de faveurs et d'hommages.... Plût à Dieu, ajouta-t-il en soupirant, que ce qui s'est passé n'eût point eu lieu!»

Etait-il possible de faire sentir au théologien avec plus de délicatesse et de douceur, que Dieu ne commande jamais la haine? Pourtant Tâlout feignit de ne pas comprendre la leçon qu'il venait de recevoir; peut-être même l'orgueil était-il trop enraciné dans son âme de bronze pour qu'il pût la comprendre. Sans prononcer un mot de remercîment, il ne répondit qu'aux dernières paroles du prince. «Si ce qui s'est passé n'eût point eu lieu, dit-il, ce serait mieux pour vous».... C'était menacer le monarque d'un terrible châtiment dans l'autre vie; mais Hacam, quoique convaincu que le droit était de son côté et non de celui des faquis, avait l'intention bien arrêtée de garder son sang-froid jusqu'au bout, et, feignant de ne pas avoir entendu ce que Tâlout venait de dire: «Où donc, reprit-il, Abou-'l-Bassâm s'est-il emparé de ta personne? — Ce n'est pas lui qui m'a pris, répondit Tâlout; c'est moi qui me suis mis entre ses mains. J'étais venu le trouver, au nom de l'amitié qui nous avait

unis. — En quel endroit as-tu vécu pendant cette année-là? — Chez un juif de la ville.» Alors, s'adressant à Abou-'l-Bassâm, témoin muet de cet entretien, Hacam lui dit avec une profonde indignation: «Eh quoi! un juif a su honorer, dans un homme qui professe une religion autre que la sienne, la piété et la science; il n'a pas craint, en lui donnant asile, d'exposer à mon ressentiment sa personne, sa femme, ses enfants, sa fortune; et toi, tu as voulu me replonger dans des excès que je regrette. Sors d'ici, et que jamais ta présence ne souille mes regards!»

Le perfide vizir fut disgracié. Tâlout, au contraire, ne cessa, jusqu'à sa mort, de jouir des bonnes grâces de Hacam, qui daigna honorer son convoi de sa présence [1].

Ainsi Hacam, impitoyable pour les laboureurs du faubourg comme il l'avait été auparavant pour les citoyens de Tolède, ne l'était pas pour les faquis. C'est que les uns étaient Arabes ou Berbers, et que les autres ne l'étaiont pas. Hacam, en véritable Arabe qu'il était, avait deux poids et deux mesures: envers les anciens habitants du pays, qu'il méprisait souverainement, il se croyait tout permis, s'ils avaient l'audace de méconnaître son autorité; mais quand il

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 22 r. — 23 r. Dans une tradition rapportée par Maccarî (t. I, p. 900), le caractère de Tâlout se présente sous un jour plus favorable; mais j'ai cru devoir reproduire le récit beaucoup plus circonstancié d'Ibn-al-Coutîa.

s'agissait de rebelles de sa propre caste, il leur pardonnait volontiers. Les historiens arabes, il est vrai, ont expliqué d'une autre manière la clémence avec laquelle Hacam traita les faquis: ils l'attribuent à des remords de conscience [1]. Nous ne voulons pas nier que Hacam, qui était cruel et féroce par intervalles, mais qui revenait toujours à des sentiments plus humains, ne se soit reproché comme des crimes certains ordres qu'il avait donnés dans un moment de fureur, comme lorsqu'il fit couper la tête aux faquis enfermés dans la prison de la Rotonde; mais il nous semble pourtant que les clients omaiyades qui, en écrivant l'histoire de leurs patrons, faisaient des efforts inouïs pour réhabiliter la mémoire d'un prince relégué par le clergé au fond de l'enfer [2], ont exagéré son repentir; car, à en juger par le témoignage de Hacam lui-même, c'est-à-dire par les vers qu'il adressa à son fils peu de temps avant de mourir, il était fermement convaincu qu'il avait le droit d'agir comme il l'avait fait. Voici ces vers, par lesquels nous conclurons ce récit:

« De même qu'un tailleur se sert de son aiguille pour coudre ensemble des pièces d'étoffe, de même je me suis servi de mon épée pour réunir mes provinces disjointes; car depuis l'âge où j'ai commencé à raisonner, rien ne m'a répugné autant que

---

1) Voyez Ibn-al-Coutîa, fol. 23 r., Ibn-Adhârî, t. II, p. 82.

2) Voyez Ibn-al-Abbâr, p. 41, *Akhbâr madjmoua*, fol. 104 v., Ibn-al-Coutîa, fol. 23 v., 24 r.

le démembrement de l'empire. Demande maintenant à mes frontières si quelque endroit y est au pouvoir de l'ennemi; elles te répondront que non, mais si elles te répondaient que oui, j'y volerais revêtu de ma cuirasse et l'épée au poing. Interroge aussi les crânes de mes sujets rebelles, qui, semblables à des pommes de coloquinte fendues en deux, gisent sur la plaine et étincellent aux rayons du soleil: ils te diront que je les ai frappés sans leur laisser de relâche. Saisis de terreur, les insurgés fuyaient pour échapper à la mort; mais moi, toujours à mon poste, je méprisais le trépas. Si je n'ai épargné ni leurs femmes ni leurs enfants, ç'a été parce qu'ils avaient menacé ma famille, à moi; celui qui ne sait pas venger les outrages qu'on fait à sa famille, n'a aucun sentiment d'honneur et tout le monde le méprise. Quand nous eûmes fini d'échanger des coups d'épée, je les contraignis à boire un poison mortel; mais ai-je fait autre chose qu'acquitter la dette qu'ils m'avaient forcé à contracter avec eux? Certes, s'ils ont trouvé la mort, ç'a été parce que leur destinée le voulait ainsi.

Je te laisse donc mes provinces pacifiées, ô mon fils! Elles ressemblent à un lit sur lequel tu peux dormir tranquille, car j'ai pris soin qu'aucun rebelle ne trouble ton sommeil [1].

---

1) *Apud* Ibn-Adhârî, t. II, p. 73, 74. Dans le premier vers il faut lire *raäbto* (au lieu de *raäito*) et *râki'â* (au lieu de *râkiman*); ces deux leçons, les seules véritables, se trouvent dans Maccarî, t. I, p. 220.

V.

Jamais encore la cour des sultans d'Espagne n'avait été aussi brillante qu'elle le devint sous le règne d'Abdérame II, fils et successeur de Hacam. Amoureux de la superbe prodigalité des califes de Bagdad, de leur vie de pompe et d'apparat, ce monarque s'entoura d'une nombreuse domesticité, embellit sa capitale, fit construire à grands frais des ponts, des mosquées, des palais, et créa de vastes et magnifiques jardins sur lesquels des canaux répartissaient les torrents des montagnes [1]. Il aimait aussi la poésie, et si les vers qu'il faisait passer pour les siens n'étaient pas toujours de lui, du moins il récompensait généreusement les poètes qui lui venaient en aide. Au reste, il était doux, facile et bon jusqu'à la faiblesse. Même quand il avait vu de ses propres yeux que ses serviteurs le volaient, il ne les punissait pas [2]. Sa vie durant, il

1) Ibn-Adhârí, t. II, p. 93; Maccarí, t. I, p. 223; Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 1.

2) Voyez Ibn-Adhârí, t. II, p. 94.

se laissa dominer par un faqui, par un musicien, par une femme et par un eunuque.

Le faqui était le Berber Yahyâ, que nous connaissons déjà comme l'instigateur principal de la révolte du faubourg. Le mauvais succès de cette tentative l'avait convaincu qu'il avait fait fausse route; il savait maintenant que, pour devenir puissant, le clergé, au lieu de se montrer hostile au prince, doit s'insinuer avec adresse dans sa faveur et s'appuyer sur lui. Quoique sa fière et impétueuse nature se pliât difficilement au rôle qu'il avait cru devoir prendre, son sans-gêne, sa franchise acerbe et sa sauvage brusquerie ne lui nuisaient pas trop dans l'esprit du monarque débonnaire, qui, bien qu'il eût étudié la philosophie [1], avait de grands sentiments de piété et qui prenait les colères farouches de l'altier docteur pour les élans d'une vertueuse indignation. Il tolérait donc ses propos hardis et jusqu'à ses bourrasques, se soumettait docilement aux rudes pénitences que ce sévère confesseur lui imposait [2], pliait la tête devant le pouvoir de ce tribun religieux, et lui abandonnait le gouvernement de l'Eglise et la direction de la judicature. Révéré par le monarque, soutenu par la plupart des faquis, par la bourgeoisie qui le craignait [3], par le

1) Maccarî, t. I, p. 223.
2) Voyez Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 20 éd. Wüstenfeld.
3) Voyez Khochanî, p. 257.

bas peuple dont la cause s'était identifiée avec la sienne depuis la révolte, et même par certains poètes [1], classe d'hommes dont l'appui n'était nullement à dédaigner, Yahyâ jouissait d'un pouvoir immense. Et pourtant il n'avait aucun emploi, aucune position officielle; s'il gouvernait tout dans sa sphère, c'était par le seul éclat de sa renommée [2]. Despote au fond du cœur, quoique auparavant il eût bafoué le despotisme, il l'exerçait sans scrupule maintenant que les circonstances l'y conviaient. Les juges, s'ils voulaient conserver leurs postes, devaient se faire les instruments aveugles de ses volontés. Le sultan, qui avait parfois quelque velléité de s'affranchir de l'empire que Yahyâ s'était arrogé sur lui, promettait plus qu'il ne pouvait en s'engageant à les soutenir [3]. Tous ceux qui osaient lui résister, Yahyâ les brisait; mais d'ordinaire, s'il voulait défaire un cadi qui lui déplaisait, il n'avait qu'à lui dire: «Donne ta démission! [4]»

L'influence de Ziryâb le musicien n'était pas moins grande, bien qu'elle s'exerçât dans une autre sphère. Il était de Bagdad. Persan d'origine, ce semble, et client des califes abbâsides, il avait appris la musique sous le célèbre chanteur Ishâc Maucilî, lorsqu'un jour Hâroun ar-rachîd demanda à ce dernier s'il n'avait

1) Voyez Khochanî, p. 265—6.
2) Cf. Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 20.
3) Voyez Khochanî, p. 265—6.
4) Ibn-Adhârî, t. II, p. 83.

pas quelque nouveau chanteur à lui présenter. « J'ai un disciple qui chante assez bien, grâce aux leçons que je lui ai données, lui répondit Ishâc, et j'ai quelque raison de croire qu'un jour il me fera honneur. — Dis-lui alors qu'il vienne me trouver,» reprit le calife. Introduit auprès du monarque, Ziryâb gagna de prime abord son estime par ses manières distinguées et par sa conversation spirituelle; puis, questionné par Hâroun sur ses connaissances musicales: «Je sais chanter comme d'autres savent le faire, lui répondit-il; mais en outre, je sais ce que d'autres ne savent pas. Ma manière, à moi, n'est faite que pour un connaisseur aussi exercé que l'est votre seigneurie. Si elle le veut bien, je vais lui chanter ce qu'aucune oreille n'a encore entendu.» Le calife y ayant consenti, on présenta au chanteur le luth de son maître. Il refusa de s'en servir et demanda celui qu'il avait fait lui-même. «Pourquoi refuses-tu le luth d'Ishâc? lui demanda alors le calife. — Si votre seigneurie désire que je lui chante quelque chose selon la méthode de mon maître, lui répondit Ziryâb, je m'accompagnerai de son luth; mais si elle veut connaître la méthode que j'ai inventée, il me faut le mien de toute nécessité.» Sur ce il lui expliqua de quelle manière il avait fait ce luth, et se mit à lui chanter une chanson qu'il avait composée. C'était une ode à la louange de Hâroun, et ce monarque en fut ravi à un tel point qu'il reprocha durement à Ishâc de ne

pas lui avoir présenté plus tôt ce merveilleux chanteur. Ishâc s'excusa en disant, ce qui était vrai, que Ziryâb lui avait soigneusement caché qu'il travaillait de génie; mais aussitôt qu'il se trouva seul avec son disciple, il lui dit: «Tu m'as indignement trompé en me faisant mystère de la portée de ton talent. Je serai franc avec toi, et je te dirai que je suis jaloux de toi, comme les artistes qui cultivent le même art et qui sont égaux en mérite, le sont toujours les uns des autres. En outre, tu as plu au calife, et je sais que sous peu tu vas me supplanter dans sa faveur. C'est ce que je ne pardonnerais à personne, pas même à mon fils; et n'était que je sens pour toi un reste d'affection parce que tu es mon élève, je ne me ferais point scrupule de te tuer, et il en adviendrait ce qu'il pourrait.... Tu as maintenant le choix entre deux partis: va t'établir loin d'ici, jure-moi que jamais je n'entendrai reparler de toi, et alors je te donnerai pour subvenir à tes besoins autant d'argent que tu voudras; ou bien reste ici malgré moi; mais je te préviens que dans ce cas je risquerai corps et biens pour te perdre. Choisis donc!» Ziryâb n'hésita pas sur le parti à prendre: il quitta Bagdad après avoir accepté l'argent qu'Ishâc lui offrait. Quelque temps après, le calife ordonna de nouveau à Ishâc de lui amener son disciple. «Je regrette de ne pouvoir satisfaire à votre désir, lui répondit le musicien; ce jeune homme est possédé; il raconte

que les génies lui parlent et lui inspirent les airs qu'il compose; il est si orgueilleux de son talent qu'il croit n'avoir point d'égal au monde. N'ayant été ni récompensé ni redemandé par vous, il a cru que vous n'appréciiez pas ses talents et il est parti furieux. J'ignore où il est à présent; mais rendez grâces à l'Eternel de ce que cet homme est parti, seigneur, car il avait des accès de délire et dans ces moments-là il était horrible à voir.» Le calife, tout en regrettant le départ du jeune musicien qui lui avait inspiré de si grandes espérances, se contenta des raisons qu'Ishâc lui donnait. Il y avait quelque chose de vrai dans les paroles du vieux maëstro: pendant son sommeil Ziryâb croyait réellement entendre chanter les génies. Alors il s'éveillait en sursaut, sautait à bas de son lit, appelait Ghazlân et Honaida, deux jeunes filles de son sérail, leur faisait prendre leurs luths, leur enseignait l'air qu'il avait entendu pendant son sommeil, et en écrivait lui-même les paroles. Ce n'était pas de la folie après tout, Ishâc le savait bien, et quel véritable artiste, croyant aux génies ou n'y croyant pas, n'a pas connu de ces moments où il était sous l'empire d'une émotion bien malaisée à définir, mais qui semblait avoir quelque chose de surhumain?

Ziryâb alla chercher fortune dans l'Ouest. Arrivé en Afrique, il écrivit à Hacam, le sultan d'Espagne, pour lui dire qu'il désirait s'établir à sa cour, et ce

prince fut si charmé de cette lettre que, dans sa réponse, il pressa le musicien de venir tout de suite à Cordoue, en lui promettant un traitement fort considérable. Ziryâb passa donc le détroit de Gibraltar avec ses femmes et ses enfants; mais à peine fut-il débarqué à Algéziras qu'il apprit que Hacam venait de mourir. Fort désappointé par cette nouvelle, il se proposait déjà de retourner en Afrique, lorsque le musicien juif, Mançour, que Hacam avait envoyé à sa rencontre, lui fit abandonner ce projet en lui disant qu'Abdérame II n'aimait pas moins la musique que son père, et que sans doute il récompenserait les artistes avec non moins de générosité. L'événement prouva qu'il ne s'était pas trompé. Instruit de l'arrivée de Ziryâb, Abdérame II lui écrivit pour l'inviter à venir à sa cour, ordonna aux gouverneurs de le traiter avec les plus grands égards, et lui fit offrir par un de ses principaux eunuques des mulets et d'autres présents. Arrivé à Cordoue, Ziryâb fut installé dans une maison superbe. Le sultan lui donna trois jours pour se remettre des fatigues de son voyage; au bout de ce temps, il l'invita à se rendre au palais. Il commença l'entretien en lui faisant connaître les conditions auxquelles il voulait le retenir à Cordoue. Elles étaient magnifiques: Ziryâb aurait une pension réglée de deux cents pièces d'or par mois et quatre gratifications par an, à savoir mille pièces d'or à l'occasion de chacune des deux grandes fêtes musulmanes, cinq

cents à la Saint-Jean, et cinq cents au jour de l'an; de plus, il recevrait par an deux cents setiers d'orge et cent setiers de froment; enfin, il aurait l'usufruit d'un certain nombre de maisons, de champs et de jardins, qui représentaient ensemble un capital de quarante mille pièces d'or. Ce ne fut qu'après avoir assuré au musicien une si belle fortune, qu'Abdérame le pria de chanter, et quand Ziryâb eut satisfait à ce désir, le monarque fut enchanté de ses talents au point de ne plus vouloir entendre d'autre chanteur. Il vivait avec lui dans la plus grande intimité, et aimait à s'entretenir avec lui d'histoire, de poésie, de toutes les sciences et de tous les arts; car ce musicien extraordinaire avait des connaissances très-étendues et très-variées. Sans compter qu'il était excellent poète et qu'il savait par cœur les paroles et les airs de dix mille chansons, il avait aussi étudié l'astronomie et la géographie, et rien n'était plus instructif que de l'entendre discourir sur les différents pays et sur les mœurs de leurs habitants. Mais ce qui frappait en lui plus encore que son immense savoir, c'était son esprit, son goût et la suprême distinction de ses manières. Nul n'était rompu comme lui à la causerie étincelante, nul n'avait à un égal degré l'instinct du beau et le sentiment de l'art en toutes choses, nul ne s'habillait avec autant de grâce et d'élégance, nul ne savait aussi bien ordonner une fête ou un dîner. On le considérait comme un homme supérieur, com-

me un modèle, pour tout ce qui concernait le bon ton, et sous ce rapport il devint le législateur de l'Espagne arabe. Les innovations qu'il fit furent hardies et innombrables; il accomplit une révolution radicale dans les coutumes. Auparavant on portait les cheveux longs et séparés sur le front; on se servait à table de vases d'or ou d'argent et de nappes de lin. Maintenant on portait les cheveux coupés en rond; les vases étaient de verre, les nappes, de cuir: Ziryâb le voulait ainsi. Il prescrivit les différentes espèces de vêtements qu'on devait porter dans chaque saison; il apprit aux Arabes d'Espagne que les asperges sont un mets excellent, ce à quoi ils n'avaient pas encore pensé; plusieurs plats inventés par lui conservèrent son nom; enfin on se modelait sur lui jusque dans les moindres minuties de la vie élégante, et par une fortune peut-être unique dans les annales du monde, le nom de ce charmant épicurien est resté célèbre jusqu'aux derniers temps de la domination musulmane en Espagne, tout comme ceux des savants illustres, des grands poètes, des grands généraux, des grands ministres, des grands princes [1].

Au reste, bien que Ziryâb eût pris un tel ascendant sur l'esprit d'Abdérame, que le peuple s'adressait de préférence à lui alors qu'il voulait faire connaître ses vœux au monarque [2], il ne semble pas

1) Voyez la biographie de Ziryâb dans Maccarí, t. II, p. 83 et suiv.
2) Voyez Khochaní, p. 207.

s'être mêlé beaucoup de la politique. Il entendait trop bien la vie pour ne pas trouver que discuter les affaires de l'Etat, tramer des complots, ou conduire des négociations à travers les plaisirs d'une fête, c'étaient choses du plus mauvais ton. Il abandonnait donc ces choses-là à la sultane Taroub et à l'eunuque Naçr [1]. Taroub était une âme égoïste et aride, faite pour l'intrigue et dévorée par la soif de l'or. Elle vendait, non pas son amour, ces femmes n'en ont pas, mais sa possession, tantôt pour un collier d'un prix fabuleux, tantôt pour des sacs d'argent que son mari faisait placer contre sa porte lorsqu'elle refusait de l'ouvrir [2]. Dure, avide, politique, elle était intimement liée avec un homme tout semblable, le perfide et cruel Naçr. Fils d'un Espagnol qui ne parlait pas même l'arabe [3], cet eunuque haïssait les chrétiens vraiment pieux avec toute la haine d'un apostat.

Voilà ce qu'était la cour à cette époque. Quant au pays, il était loin d'être tranquille. Dans la province de Murcie, il y eut une guerre, qui dura sept ans, entre les Yéménites et les Maäddites. Mérida était presque toujours en révolte; les chrétiens de cette ville étaient en correspondance avec Louis-le-Débon-

---

1) Voyez Maccarî, t. I, p. 225.
2) Voyez Maccarî, t. I, p. 224—5; Ibn-Adhârî, t. II, p. 94—5.
3) Voyez Khochanî, p. 277.

naire et se concertaient avec lui [1]. Tolède se révolta aussi, et dans le voisinage de cette ville il y eut une véritable jacquerie.

Peu d'années après la journée de la fosse, les Tolédans avaient recouvré leur indépendance et détruit le château d'Amrous. Pour ressaisir cette proie, Hacam avait de nouveau employé la ruse. Etant parti de Cordoue sous le prétexte de faire une razzia dans la Catalogne, il avait établi son camp dans le district de Murcie; puis, informé par ses espions que les Tolédans se croyaient si peu menacés qu'ils négligeaient même de fermer les portes de leur ville pendant la nuit, il était arrivé tout à coup devant une porte, et, comme il l'avait trouvée ouverte, il était devenu maître de la cité sans coup férir. Alors il avait fait brûler toutes les maisons dans la partie élevée de la ville [2]. Parmi ces maisons se trouvait celle d'un jeune renégat nommé Hâchim. Cet homme vint à Cordoue dans un dénûment complet. Pour gagner sa vie, il se fit forgeron. Puis, brûlant du désir de venger ses propres injures et celles de ses concitoyens, il forma un complot avec les ouvriers de Tolède, et quitta Cordoue pour se rendre de nouveau dans sa

1) Voyez la lettre de Louis-le-Débonnaire aux chrétiens de Mérida, dans l'*Esp. sagr.*, t. XIII, p. 416.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 76, 85; Nowairî, p. 459.

ville natale, où il se mit à la tête de la populace, laquelle chassa les soldats et les partisans d'Abdérame II (829). Ensuite Hâchim se mit à parcourir le pays avec sa bande, en pillant et en brûlant les villages habités par des Arabes ou par des Berbers. Chaque jour cette bande devenait plus formidable; les ouvriers, les paysans, les esclaves, les aventuriers de toute espèce affluaient de toute part pour se joindre à elle. Sur l'ordre d'Abdérame, le gouverneur de la frontière, Mohammed ibn-Wasîm, fit marcher des troupes contre ces brigands; mais elles furent forcées à la retraite, et pendant une année entière, le Forgeron put continuer impunément ses dévastations. A la fin le gouverneur, qui avait reçu des renforts et que le sultan avait fortement réprimandé sur son inaction, reprit l'offensive, et cette fois avec plus de succès. Après un combat qui dura plusieurs jours, la bande, qui avait perdu son chef, fut dispersée [1].

Cependant Tolède était encore libre. Dans l'année 834, le sultan fit assiéger cette ville par le prince Omaiya; mais les Tolédans repoussèrent victorieusement les attaques de ce général, de sorte qu'Omaiya, après avoir ravagé les campagnes environnantes, fut obligé de lever le siége et de retourner à Cordoue.

---

1) Nowairî, p. 458; Ibn-Adhârî, t. II, p. 85, 86; Ibn-Khaldoun, fol. 7 v.

Les Tolédans, quand ils virent s'éloigner l'armée ennemie, résolurent de la harceler pendant sa retraite; mais Omaiya avait laissé à Calatrava un corps de troupes commandé par le renégat Maisara, et ce capitaine, informé du dessein des Tolédans, leur dressa une embuscade. Attaqués à l'improviste, les Tolédans essuyèrent une terrible déroute. Selon la coutume, les soldats de Maisara présentèrent à leur capitaine les têtes des ennemis tués pendant la mêlée; mais l'amour de sa nation ne s'était pas éteint dans le cœur du renégat. A la vue de ces têtes mutilées, ses sentiments patriotiques se réveillèrent avec force, et, se reprochant amèrement son dévoûment aux oppresseurs de sa patrie, il expira, peu de jours après, de honte et de douleur.

Toutefois, quoique le sultan pût causer de temps en temps du dommage à Tolède, il ne put l'asservir tant que la concorde y régna. Malheureusement elle disparut. Nous ignorons ce qui se passa dans la ville; mais ce qui y arriva plus tard, dans l'année 873, nous fait soupçonner que la discorde y éclata entre les renégats et les chrétiens. Un chef tolédan, qui portait le nom d'Ibn-Mohâdjir et qui semble avoir été un renégat, quitta Tolède avec ses partisans et vint offrir ses services au commandant de Calatrava (836), qui accepta sa proposition avec empressement. D'après les conseils des émigrés, on résolut d'investir et d'affa-

mer la ville, et le prince Walîd, frère du sultan, fut chargé de la direction du siége. Ce siége avait déjà duré une année, pendant laquelle la famine avait fait de grands ravages dans la ville, lorsqu'un parlementaire, envoyé par le général arabe, vint conseiller aux Tolédans de se rendre, attendu qu'ils seraient forcés de le faire bientôt et qu'il valait mieux profiter du moment où ils pouvaient encore prétendre à obtenir des conditions. Les Tolédans s'y refusèrent. Malheureusement pour eux, le parlementaire, qui avait été témoin de leur courage, l'avait été aussi de leur état malheureux et de leur faiblesse. De retour auprès de son général, il le pressa de donner un assaut vigoureux. Walîd le fit, et Tolède fut prise d'assaut, après avoir joui, pendant environ huit années, d'une complète indépendance (16 juin 837). Les annalistes ne nous apprennent pas de quelle manière le sultan traita les habitants de la ville; ils disent seulement qu'Abdérame se fit donner des otages et qu'il fit rebâtir le château d'Amrous [1].

Dans les dernières années du règne d'Abdérame, les chrétiens de Cordoue tentèrent une révolte d'une nature tout à fait exceptionnelle. C'est sur elle que nous allons appeler l'attention de nos lecteurs. Les

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 86, 87; Nowairî, p. 458—9; Ibn-Khaldoun, fol. 7 v., 8 r.

auteurs latins du milieu du IXe siècle nous fournissent beaucoup d'indications, non-seulement sur cette révolte, mais encore sur le mode d'existence, les sentiments et les idées des chrétiens de Cordoue, et nous nous attacherons à reproduire fidèlement les détails pleins d'intérêt qu'ils nous donnent.

VI.

Une grande partie et la partie la plus éclairée des chrétiens de Cordoue ne se plaignaient pas de leur sort; on ne les persécutait pas, on leur permettait le libre exercice de leur religion, et cela leur suffisait [1]. Plusieurs d'entre eux servaient dans l'armée; d'autres avaient des emplois lucratifs à la cour ou dans les palais des riches seigneurs arabes [2]. Ils imitaient leurs maîtres dans tout ce qu'ils leur voyaient faire: un tel entretenait un harem [3], tel autre s'adonnait à un vice abominable, malheureusement fréquent dans les pays orientaux [4]. Fascinés par l'éclat de la littérature arabe, les hommes de goût avaient pris en pitié la littérature latine et n'écrivaient que dans la langue des vainqueurs. Un auteur de cette époque,

1) Eulòge, *Memoriale Sanctorum*, p. 248; Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 225.

2) Euloge, *Mem. Sanct.*, L. II, c. 2, 3; L. III, c. 1; Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 225, 273.

3) Samson, *Apolog.*, L. II, c. 6.

4) Le même, *ibid.*, L. II, c. 2, 6.

meilleur patriote que la plupart de ses concitoyens, s'en plaint amèrement. «Mes coreligionnaires, dit-il, aiment à lire les poèmes et les romans des Arabes [1]; ils étudient les écrits des théologiens et des philosophes musulmans, non pour les réfuter, mais pour se former une diction arabe correcte et élégante. Où trouver aujourd'hui un laïque qui lise les commentaires latins sur les saintes Ecritures? Qui d'entre eux étudie les Evangiles, les prophètes, les apôtres? Hélas! tous les jeunes chrétiens qui se font remarquer par leurs talents, ne connaissent que la langue et la littérature arabes; ils lisent et étudient avec la plus grande ardeur les livres arabes; ils s'en forment à grands frais d'immenses bibliothèques, et proclament partout que cette littérature est admirable. Parlez-leur, au contraire, de livres chrétiens: ils vous répondront avec mépris que ces livres-là sont indignes de leur attention. Quelle douleur! les chrétiens ont oublié jusqu'à leur langue, et sur mille d'entre nous vous en trouverez à peine un seul qui sache écrire convenablement une lettre latine à un ami. Mais s'il s'agit d'écrire en arabe, vous trouverez une foule de personnes qui s'expriment dans cette langue avec la plus grande élégance, et vous verrez qu'elles compo-

---

1) Le manuscrit d'Alvaro (p. 273 de l'édition de Flores) porte: «Et dum eorum versibus et fabellis mile suis delectamus.» Au lieu de *mile*, Florez lit *mille*, sans remarquer que, dans ce cas, l'auteur aurait écrit *eorum*, et non pas *suis*. Il faut lire *Milesiis*.

sent des poèmes, préférables, sous le point de vue de l'art, à ceux des Arabes eux-mêmes [1].» Au reste, cette prédilection pour la littérature arabe et cet abandon presque général de la littérature latine n'ont rien qui doive nous surprendre. On ne possédait plus à Cordoue les ouvrages des grands poètes de l'antiquité [2]; les livres de théologie avaient peu d'attrait pour les gens du monde, et la littérature contemporaine était marquée des signes de l'extrême décadence littéraire. On faisait encore des vers latins, mais, comme on avait oublié les règles de la quantité [3], c'étaient des vers rimés, dits *rhythmiques* [4], dans lesquels on ne faisait attention qu'à l'accent et qui d'ailleurs étaient écrits d'un style à la fois prétentieux et négligé.

Plus qu'à demi arabisés, les chrétiens de Cordoue s'accommodaient donc fort bien de la domination étrangère. Mais il y avait des exceptions à cette règle. Le sentiment de la dignité nationale et le respect de soi-même n'étaient pas éteints dans tous les cœurs. Quelques esprits généreux, qui dédaignaient de se pousser et de s'installer, à force d'impudence ou d'ha-

1) Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 274, 275.

2) Pour les Cordouans, l'Enéide de Virgile et les Satires d'Horace et de Juvénal, qu'Euloge leur apporta de Navarre, dans l'année 848, furent des nouveautés. Voyez Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 9.

3) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 4.

4) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 2. Comparez Sharon Turner, *History of the Anglo-Saxons*, t. III, p. 655.

bileté, dans les palais des grands, frémissaient d'indignation en songeant que leur ville natale, qui portait encore avec orgueil son ancien titre de *Patricienne*, était maintenant la résidence d'un sultan [1]; ils enviaient le bonheur des petits Etats du nord de l'Espagne, qui avaient à soutenir, il est vrai, une guerre continuelle, mais qui, libres du joug arabe, étaient du moins gouvernés par des princes chrétiens [2]. A ces regrets patriotiques se joignaient parfois des griefs très-réels. Les sultans donnaient de temps en temps des ordres qui devaient blesser profondément la fierté et les convictions religieuses des chrétiens. Ainsi ils avaient déclaré la circoncision obligatoire pour eux comme pour les musulmans [3]. Mais les prêtres surtout étaient mécontents. Ils avaient pour les musulmans une haine instinctive et d'autant plus forte qu'ils avaient des idées tout à fait fausses sur Mahomet et sur les doctrines qu'il avait prêchées. Vivant au milieu des Arabes, rien ne leur eût été plus facile que de s'instruire à ce sujet; mais, refusant obstinément de puiser aux sources qui se trouvaient à leur portée, ils se plaisaient à croire et à répéter toutes les fables absurdes que l'on débitait ailleurs sur le Prophète de la Mecque. Ce n'est pas dans les écrits arabes qu'Eu-

---

1) Isidore de Béja, c. 36; Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 1; *Apolog. martyrum*, p. 314.

2) Euloge, *Epistola ad Wiliesindum*, p. 330.

3) Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 273; Samson, *Apolog.*, L. II, c. 4.

loge, un des prêtres les plus instruits de cette époque et sans doute assez familiarisé avec l'arabe pour pouvoir lire couramment un ouvrage historique écrit dans cette langue, va puiser des renseignements sur la vie de Mahomet; au contraire, c'est dans un manuscrit latin que le hasard lui fait tomber sous les mains dans un cloître de Pampelune. On y lisait, entre autres choses, que Mahomet, sentant sa fin approcher, avait prédit que, le troisième jour après sa mort, les anges viendraient le ressusciter. Par conséquent, lorsque l'âme de Mahomet «fut descendue aux enfers,» ses disciples veillèrent assidûment auprès du cadavre en attendant le miracle; mais à la fin du troisième jour, ne voyant pas venir les anges et croyant que leur présence auprès du cadavre, qui exhalait déjà une odeur fétide, les en empêchait, ils s'en allèrent. Alors, au lieu d'anges, arrivèrent des chiens [1], qui se mirent à dévorer une partie du cadavre. Ce qui en restait fut enseveli par les musulmans, qui, pour se venger des chiens, résolurent de tuer chaque année un grand nombre de ces animaux.... «Voilà, s'écrie Euloge, voilà les miracles du prophète des musulmans [2]!» Et l'on ne connaissait pas mieux les doctrines de Mahomet. Que les prêtres, nourris d'idées ascétiques et auxquels il n'était pas permis

1) Vice angelicâ canes ingressi.

2) *Apolog. martyrum*, p. 312, 313.

d'être émus de l'amour d'une femme, aient été choqués par la polygamie qu'il avait autorisée, et surtout par ses idées sur le paradis céleste avec ses belles vierges [1], rien de plus naturel; mais ce qui est singulier, c'est qu'ils s'imaginaient que Mahomet avait prêché précisément le contraire de ce qu'avait prêché le Christ. «Cet adversaire de notre Sauveur, dit Alvaro, a consacré le sixième jour de la semaine (lequel, à cause de la passion de notre Seigneur, doit être un jour de deuil et de jeûne) à la bonne chère et à la débauche. Le Christ a prêché la chasteté à ses disciples; lui, il a prêché aux siens les plaisirs grossiers, les voluptés immondes, l'inceste. Le Christ a prêché le mariage; lui, le divorce. Le Christ a recommandé la sobriété et le jeûne; lui, les festins et les plaisirs de la table [2].» — «Le Christ, dit ensuite Alvaro — et il serait difficile de trouver dans le Nouveau Testament les paroles qu'il prête ici au Seigneur — le Christ ordonne que, pendant les jours du jeûne, l'on s'abstienne de son épouse légitime; lui, il consacre surtout ces jours-là aux plaisirs charnels [3].» Pour peu qu'Alvaro eût été au courant de ce qui se passait alors à la cour, il aurait su que Yahyâ avait imposé une rude pénitence à Abdérame II,

---

1) Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 252, 253.
2) *Indic. lumin.*, p. 270.
3) P. 271.

lorsque ce monarque eut enfreint les ordres de Mahomet sur l'abstinence des femmes pendant le mois du jeûne [1].

Ainsi les prêtres se faisaient une idée tout à fait fausse de la religion mahométane. Ceux de leurs coreligionnaires qui la connaissaient mieux, avaient beau leur dire que Mahomet avait prêché une morale pure [2]: c'était peine perdue, et les gens d'Eglise continuaient à mettre l'islamisme sur la même ligne que le paganisme romain, à le considérer comme une idolâtrie inventée par le diable [3]. Mais ce n'est pas dans la religion musulmane qu'il faut chercher le motif principal de leur aversion; c'est dans le caractère des Arabes. Ce peuple, qui joignait à une gaîté franche et vive une sensualité raffinée, devait inspirer aux prêtres, qui aimaient les retraites éternelles et profondes, les grands renoncements et les terribles expiations, une répugnance extrême et invincible. En outre, les prêtres étaient accablés de vexations continuelles. Si les musulmans des hautes classes étaient trop éclairés et trop bons politiques pour insulter les chrétiens à cause de leur religion, la populace était intolérante comme elle l'est partout. Quand elle voyait un prêtre se montrer dans la rue, elle se mettait à

1) Voyez Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 20 éd. Wüstenfeld.
2) Euloge, *Apolog. martyrum*, p. 311.
3) Euloge et Alvaro, *passim*.

crier: «voilà le fou!» et à chanter une chanson dont le sujet était un éloge ironique de la croix, tandis que les petits garçons jetaient des pierres et des pots à la tête du prêtre. Pendant les enterrements, les prêtres entendaient dire: «Allâh, n'ayez point pitié d'eux!» et en même temps les ordures et les cailloux pleuvaient sur le convoi. Quand les cloches des églises sonnaient aux heures canoniques, les musulmans disaient en secouant la tête: «Peuple simple et malheureux qui se laisse tromper par ses prêtres! Quelle folie que de croire aux mensonges qu'ils débitent! Qu'Allâh maudisse ces imposteurs!» Pour plusieurs musulmans, les chrétiens, ou du moins leurs prêtres, étaient un objet de dégoût; quand ils avaient à leur parler, ils se tenaient à distance pour ne pas frôler leurs vêtements [1]. Et pourtant ces malheureux, qui faisaient horreur, qu'on considérait comme impurs, dont on fuyait le contact comme celui d'un pestiféré, et qui voyaient s'accomplir les paroles que Jésus avait adressées à ses disciples quand il leur disait: «Vous serez haïs de tous à cause de mon nom,» se rappelaient fort bien qu'au temps où la religion chrétienne dominait dans le pays et où d'admirables églises s'élevaient partout, leur ordre avait été l'ordre le plus puissant dans l'Etat [2]!

---

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 247; Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 229, 230.
2) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 250 in fine.

Blessés dans leur orgueil, exaspérés par les outrages qu'ils recevaient, et poussés par un fébrile besoin d'activité, les prêtres, les moines et le petit nombre de laïques qui pensaient comme eux, ne se résignèrent pas à souffrir en silence, à faire de stériles vœux, à se déchirer les entrailles de colère. Dans les villes assez éloignées du centre de la domination musulmane pour pouvoir arborer avec succès le drapeau de la révolte, ces hommes ardents et passionnés auraient été soldats; dans les montagnes, ils auraient mené la vie indépendante de partisans et de bandits, et, soldats à Tolède ou guerrillas dans la Sierra de Malaga, ils auraient soutenu contre les musulmans une guerre à outrance. Dans la résidence du sultan, où une révolte à main armée était impossible, ils se firent martyrs.

Pour se soustraire aux insultes de la populace, les prêtres ne quittaient leurs demeures que dans le cas de nécessité absolue [1]. Souvent aussi ils se faisaient malades et restaient tout le jour au lit, afin d'être dispensés de payer la capitation, réclamée par le trésor public à la fin de chaque mois [2]. Se condamnant ainsi à de longues réclusions, à une vie solitaire, contemplative, toujours repliée sur elle-même, ils amassaient en silence, et avec une sorte de volupté,

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 247.
2) Leovigild, *de Habitu Clericorum* (*Esp. sagr.*, t. XI, p. 523).

des trésors de haine; ils se sentaient heureux de haïr chaque jour davantage et de charger leur mémoire de griefs nouveaux. Après le coucher du soleil, ils se levaient. Alors ils se mettaient à lire, dans le silence solennel et mystérieux de la nuit, à la faible et indécise lueur d'une lampe [1], certaines parties de la Bible, surtout le dixième chapitre de saint Matthieu, les Pères de l'Eglise et la Vie des Saints; c'étaient à peu près les seuls livres qu'ils connussent. Ils lisaient que le Christ avait dit: «Allez, et enseignez toutes les nations. Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière; ce que je vous dis à l'oreille, prêchez-le sur les maisons. Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Vous serez menés devant les gouverneurs, et même devant les rois, à cause de moi, pour leur rendre témoignage de moi. Ne craignez point ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut perdre et l'âme et le corps, en les jetant dans la géhenne [2]!» Ils lisaient encore chez de grands docteurs, que ceux-là surtout entreront dans la béatitude des élus, qui, lorsque se cacher ne serait pas un crime, s'offrent spontanément au martyre [3]. Mais ce qui

1) Leovigild, *loco laudato.*
2) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 240.
3) Euloge, p. 249.

enflammait principalement l'imagination maladive des prêtres, c'était l'exemple de ces saints hommes qui avaient été éprouvés par la persécution des païens, et qui, loin d'éviter le martyre, avaient été avides de cette mort sacrée [1]. Vivant dans l'admiration assidue de ces héros de la foi, ils sentaient frémir dans leur âme le besoin impérieux de les imiter. Ils regrettaient de ne pas être persécutés, et appelaient de tous leurs vœux l'occasion de faire un grand acte de foi, comme tant d'autres fidèles serviteurs de Dieu l'avaient trouvée dans les premiers temps de l'Eglise.

Ce parti exalté et fanatique obéissait à l'impulsion de deux hommes remarquables. C'étaient le prêtre Euloge et le laïque Alvaro.

Euloge appartenait à une ancienne famille de Cordoue, qui se distinguait par son attachement au christianisme autant que par sa haine des musulmans. Son grand-père, qui s'appelait aussi Euloge, avait la coutume, quand il entendait les muëzzins annoncer, du haut des minarets, l'heure de la prière, de faire le signe de la croix et d'entonner ces paroles du psalmiste: «O Dieu! ne garde point le silence, et ne te tais point! Car voici, tes ennemis bruient, et ceux qui te haïssent ont levé la tête [2]!» Cependant, quelque grande que fût l'aversion de cette famille pour les

1) Euloge, *ibid.*
2) Euloge, *Apolog. martyr.*, p. 313.

musulmans, Joseph, le plus jeune des trois frères d'Euloge, entra comme employé dans les bureaux de l'administration. Ses deux autres frères se vouèrent au commerce [1]; une de ses sœurs, nommée Anulone, prit le voile, et Euloge lui-même fut destiné de bonne heure à l'Eglise. Elevé parmi les prêtres de l'église de saint Zoïl, il étudia jour et nuit avec tant d'application qu'il surpassa bientôt, non-seulement ses condisciples, mais aussi ses maîtres. Alors, brûlant du désir d'apprendre ce que ceux-ci ne pouvaient lui enseigner, mais craignant de les offenser s'il leur faisait connaître son envie secrète, il ne leur en dit rien; mais, sortant à la dérobée, il allait assister à leur insu aux leçons des docteurs les plus renommés de Cordoue, et surtout à celles de l'éloquent abbé Spera-in-Deo [2], auteur d'une réfutation des doctrines musulmanes [3] et du récit du martyre de deux personnes décapitées au commencement du règne d'Abdérame II [4]. Ce docteur zélé eut la plus grande influence sur l'esprit du jeune Euloge; c'est lui qui lui inspira cette haine sombre et farouche contre les musulmans par laquelle il se distingua pendant toute sa vie. Ce fut aussi dans l'auditoire de Spera-in-Deo qu'Euloge fit la con-

1) Voyez Euloge, *Epist. ad Wiliesindum.*
2) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 2.
3) Euloge cite un fragment de ce livre dans son *Memor. Sanct.*, p. 241, 242.
4) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 267.

naissance d'Alvaro, noble et riche jeune homme de Cordoue, qui, bien qu'il ne se destinât pas à l'Eglise, suivait assidûment les cours du célèbre abbé, dont il partageait les sentiments. Euloge et Alvaro étaient faits pour se comprendre et s'aimer; bientôt une étroite amitié s'établit entre eux, et, écrivant à un âge déjà avancé la biographie de son ami, Alvaro s'arrête avec complaisance sur l'époque où lui et son condisciple se juraient une amitié éternelle, où ils pendaient aux lèvres du grand docteur dont la Bétique était fière, et où leur plus douce occupation était d'écrire des volumes de lettres et de vers; volumes qu'ils anéantirent plus tard, malgré les charmants souvenirs qui s'y attachaient, de peur que la postérité ne les jugeât sur ces faibles productions d'une jeunesse enthousiaste [1].

Devenu d'abord diacre, puis prêtre, de l'église de saint Zoïl, Euloge se concilia par ses vertus la bienveillance de tous ceux qui le connaissaient. Il aimait à fréquenter les cloîtres, sur lesquels il exerça bientôt une grande influence, et, portant dans sa piété une singulière exaltation, il macérait son corps par les jeûnes et les veilles, en demandant à Dieu, comme une faveur spéciale, de le délivrer d'une vie qui lui était à charge, et de le faire entrer dans la béatitude des élus [2].

---

1) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 2.
2) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 3.

Pourtant cette vie si austère fut illuminée d'un doux rayon d'amour; mais cet amour était si chaste et si pur dans sa sainte naïveté, qu'Euloge lui-même ne s'en rendait pas compte, et que, sans y songer, il s'en confesse avec une charmante candeur.

Il y avait alors à Cordoue une très-belle jeune fille nommée Flora, dont le caractère avait avec celui d'Euloge de mystérieuses affinités. Née d'un mariage mixte, elle passait pour musulmane; mais comme elle était orpheline de père dès sa plus tendre enfance, sa mère l'avait élevée dans le christianisme. Cette pieuse femme avait développé en elle un très-vif sentiment des choses saintes; mais son frère, en musulman zélé qu'il était, épiait toutes ses démarches, de sorte qu'elle ne pouvait aller que rarement à la messe. Cette contrainte lui pesait; elle se demandait si elle ne péchait pas en se faisant passer pour musulmane; ne lisait-elle pas dans sa Bible bien-aimée: «Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père qui est aux cieux; mais quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est aux cieux?» Forte et courageuse, fière et intrépide, c'était un être organisé pour une résistance indomptable, un caractère énergique, entreprenant, et amoureux des partis extrêmes. Elle eut donc bientôt pris sa résolution. A l'insu de son frère, elle quitta le logis, accompagnée de sa sœur Baldegotone qui partageait

ses sentiments. Les deux jeunes filles allèrent se cacher parmi les chrétiens. Leur frère les cherchait en vain dans tous les couvents; en vain il faisait jeter en prison des prêtres qu'il soupçonnait de les tenir cachées, lorsque Flora, qui ne voulait pas que les chrétiens fussent persécutés à cause d'elle, retourna spontanément à la maison, et, se présentant à son frère: « Tu me cherches, lui dit-elle, tu persécutes le peuple de Dieu à cause de moi; eh bien, me voici! Je viens à toi et je le dis hautement, car j'en suis fière: Oui, tes soupçons sont fondés; oui, je suis chrétienne. Essaye, si tu l'oses, de me séparer du Christ par des supplices: je saurai supporter tout! — Malheureuse, s'écria son frère, ne sais-tu donc pas que notre loi prononce contre l'apostat la peine de mort? — Je le sais, répondit Flora; mais sur l'échafaud je dirai avec non moins de fermeté: Jésus, mon seigneur, mon Dieu, remplie d'amour pour toi, je meurs heureuse! » Furieux de cette obstination, le musulman eut la cruauté de frapper sa sœur; mais Flora avait une de ces organisations exceptionnelles, si parfaites, que la douleur physique semble n'avoir pas de prise sur elles; aussi son frère, voyant que sa brutalité ne lui servait de rien, essaya de la persuader par la douceur. Il n'y réussit pas mieux. Alors, l'ayant menée devant le cadi: « Juge, lui dit-il, voici ma sœur, qui avait toujours honoré et pratiqué avec moi notre sainte religion, lorsque des chrétiens l'ont

pervertie, lui ont inspiré du mépris pour notre Prophète, et lui ont fait croire que Jésus est Dieu. — Est-ce vrai ce que dit votre frère?» demanda le cadi en s'adressant à Flora. «Eh quoi! répliqua-t-elle, vous appelez cet homme impie mon frère? Il ne l'est pas, je le désavoue! Ce qu'il vient de dire est faux. Non, jamais je n'ai été musulmane. Celui que j'ai connu, que j'ai adoré, dès ma plus tendre enfance, c'est le Christ. C'est lui qui est mon Dieu, et jamais je n'aurai d'autre époux que lui!»

Le cadi aurait pu condamner Flora à la mort; mais, touché peut-être de sa jeunesse et de sa beauté, et croyant sans doute qu'une punition corporelle suffirait pour ramener au bercail cette brebis égarée, il ordonna à deux agents de police d'étendre les bras de la jeune fille, et lui déchira la nuque à coups de fouet. Puis, la remettant plus morte que vive entre les mains de son frère: «Instruisez-la dans notre loi, lui dit-il, et si elle ne se convertit pas, ramenez-la-moi.»

De retour dans sa maison, le musulman fit soigner sa sœur par les femmes de son harem. De peur qu'elle ne lui échappât une seconde fois, il prenait grand soin de tenir les portes fermées; mais comme une très-haute muraille entourait tous les bâtiments dont se composait sa demeure, il jugea inutile de prendre d'autres précautions. Il oubliait qu'une femme aussi courageuse que Flora ne se laisse arrêter

par aucun obstacle. En peu de jours, ses plaies à peine fermées, elle se sentit assez forte pour tenter de s'évader. A la faveur de la nuit, elle grimpa jusqu'au toit d'un bâtiment qui se trouvait dans la cour; de là elle escalada légèrement la muraille, et, se laissant glisser jusqu'à terre, elle parvint sans accident dans la rue. Errant au hasard au milieu des ténèbres, elle eut le bonheur d'arriver à la maison d'un chrétien de sa connaissance. C'est là qu'elle resta cachée pendant quelque temps; c'est là qu'Euloge la vit pour la première fois [1]. La beauté de Flora, l'irrésistible séduction de ses paroles et de ses manières [2], ses aventures romanesques, sa fermeté inébranlable au milieu des souffrances, sa piété tendre et son exaltation mystique, tout cela exerça une puissance vraiment électrique sur l'imagination du jeune prêtre, si habituée qu'elle fût à se craindre et à se réprimer. Il conçut pour Flora une amitié exaltée, une sorte d'amour intellectuel, un amour tel qu'on le connaît au séjour des anges, là où les âmes seules brûlent du feu des saints désirs. Six ans plus tard, il se rappelait encore jusqu'aux moindres circonstances de cette première entrevue; loin de s'être affaibli, ce souvenir semble avoir augmenté avec l'âge et être devenu plus vivace, témoin ces paroles passionnées

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 265, 266.

2) Specie decoris et venustate corporis nimium florens. Le même, *ibid.*

qu'il écrivit alors à Flora: «Tu as daigné, sainte sœur, me montrer, il y a bien longtemps déjà, ta nuque déchirée par les verges et privée de la belle et abondante chevelure qui la couvrait jadis. C'est que tu me considérais comme ton père spirituel, et que tu me croyais pur et chaste comme toi-même. Doucement je mis ma main sur tes plaies; j'aurais voulu les guérir en les pressant de mes lèvres, mais je ne l'osais pas.... En te quittant, j'étais tout rêveur et je soupirais sans cesse [1]»....

Craignant d'être découverte à Cordoue, Flora, accompagnée de sa sœur Baldegotone, alla se cacher ailleurs. Plus tard nous dirons où et comment Euloge la retrouva.

---

1) *Docum. mart.*, p. 325.

VII.

Pendant que les chrétiens zélés de Cordoue étaient livrés aux pénibles rêves d'une ambition nourrie dans l'ombre, aigrie dans l'inaction, un événement se passa qui doubla, s'il était possible, leur haine et leur fanatisme.

Un prêtre de l'église de saint Acisele, nommé Perfectus, était sorti un jour pour les affaires de son ménage, lorsque des musulmans l'abordèrent, car il parlait assez bien l'arabe. Bientôt la conversation tomba sur la religion et les musulmans demandèrent à Perfectus son opinion sur Mahomet et sur Jésus-Christ. «Quant au Christ, répondit-il, c'est mon Dieu; mais quant à votre Prophète, je n'ose dire ce que nous autres chrétiens nous pensons de lui; car si je le faisais, je vous offenserais et vous me livreriez au cadi, qui me condamnerait à la mort. Cependant, si vous m'assurez que je n'ai rien à craindre, je vous dirai en confidence ce qu'on lit à son sujet dans l'Evangile, et de quelle renommée il jouit par-

mi les chrétiens. — Vous pouvez vous fier à nous, répondirent les musulmans; ne craignez rien et dites ce que vos coreligionnaires pensent de notre Prophète; nous jurons de ne pas vous trahir. — Eh bien, dit alors Perfectus, dans l'Evangile on lit: « Il s'élèvera de faux prophètes, qui feront des prodiges et des miracles, pour séduire les élus mêmes, s'il était possible. » Le plus grand de ces faux prophètes, c'est Mahomet. » Une fois lancé, Perfectus alla plus loin qu'il n'avait voulu: il éclata en injures contre Mahomet et l'appelait un serviteur de Satan.

Les musulmans le laissèrent partir en paix; mais ils lui gardaient rancune, et quelque temps après, voyant arriver Perfectus et ne se croyant plus liés par leur serment, ils crièrent au peuple: « Cet insolent que voilà a vomi en notre présence de si horribles blasphèmes contre notre Prophète, que le plus patient d'entre vous, s'il les avait entendus, aurait perdu son sang-froid. » Aussitôt Perfectus, « comme s'il eût fâché une ruche, » dit Euloge, se vit entouré par une multitude furieuse, qui se précipita sur lui et le traîna devant le tribunal du cadi avec tant de vitesse que ses pieds touchaient à peine le sol. « Le prêtre que voici, dirent les musulmans au juge, a blasphémé notre Prophète. Mieux que nous, vous savez quelle punition mérite un tel crime. »

Après avoir entendu les témoins, le cadi demanda à Perfectus ce qu'il avait à répondre. Le pauvre

prêtre, qui n'était nullement de ceux qui s'étaient préparés au rôle de martyr et qui tremblait de tous ses membres, ne trouva rien de mieux que de nier les paroles qu'on lui prêtait. Cela ne lui servit de rien ; son crime étant suffisamment prouvé, le cadi, aux termes de la loi musulmane, le condamna à la mort comme blasphémateur. Chargé de chaînes, le prêtre fut jeté dans la prison, où il devait rester jusqu'au jour que Naçr, le chambellan, fixerait pour l'exécution de la sentence.

Il n'y avait donc plus d'espoir pour le pauvre prêtre, victime de la trahison de quelques musulmans, aux serments desquels il avait eu l'imprudence de croire. Mais la certitude de sa mort prochaine lui rendit le courage qui lui avait manqué devant le cadi. Exaspéré par le manque de foi qui allait lui coûter la vie, certain que rien ne pouvait le sauver ni aggraver sa peine, il avouait hautement qu'il avait injurié Mahomet ; il en tirait gloire, maudissait sans cesse le faux prophète, sa doctrine et sa secte, et se préparait à mourir en martyr. Il priait, il jeûnait, et rarement le sommeil venait fermer ses paupières. Des mois se passèrent ainsi. Il semblait que Naçr eût oublié le prêtre ou qu'il eût pris à tâche d'allonger sa lente agonie. Le fait est que Naçr avait résolu, avec un raffinement de cruauté, que le supplice de Perfectus aurait lieu pendant la fête que les musulmans célèbrent après le jeûne du mois de Ra-

madhân, le premier jour du mois de Chauwâl.

Dans cette année 850, le premier Chauwâl tombait un jour de printemps (18 avril). Dès l'aurore, les rues de Cordoue, qui, durant les matinées des trente jours du carême, avaient été silencieuses et désertes, présentaient un spectacle animé et tant soit peu grotesque. A peine étaient-elles assez larges pour la foule immense qui se précipitait vers les mosquées. Les riches étaient habillés de magnifiques habits neufs; les esclaves avaient revêtu ceux que leurs maîtres venaient de leur donner; les petits garçons se pavanaient dans les longues robes de leurs pères. Toutes les montures avaient été mises en réquisition, et chacune d'elles portait sur son dos autant de personnes que possible. La joie se peignait sur tous les visages; des amis, en se rencontrant, se félicitaient et s'embrassaient. La cérémonie religieuse achevée, les visites commencèrent. Les mets les plus exquis et les meilleurs vins attendaient partout les visiteurs, et les portes des riches étaient encombrées de pauvres qui s'abattaient, comme une nuée de corbeaux avides, sur les miettes des festins. Même pour les femmes, tenues pendant le reste de l'année sous de triples verrous, ce jour-là était un jour de fête et de liberté. Tandis que leurs pères et leurs maris buvaient et s'enivraient, elles parcouraient les rues, des branches de palmier à la main et distribuant des gâteaux aux pauvres, pour se rendre aux cimetières, où, sous le

prétexte de pleurer les défunts, elles nouaient mainte intrigue [1].

Dans l'après-midi, lorsque des embarcations innombrables, remplies de musulmans à demi ivres, couvraient le Guadalquivir, et que les Cordouans se réunissaient dans une grande plaine, de l'autre côté du fleuve, pour y entendre un sermon à ce qu'ils prétendaient, mais en réalité pour s'y livrer à de nouvelles réjouissances, on vint annoncer à Perfectus que, d'après l'ordre de Naçr, son supplice allait avoir lieu sur l'heure. Perfectus savait que les exécutions avaient lieu dans cette même plaine où la foule joyeuse se réunissait en ce moment. Il était préparé à monter sur l'échafaud; mais l'idée d'y monter au milieu de la joie et de l'allégresse générales, l'idée que la vue de son supplice serait pour la multitude un divertissement, un passe-temps d'un nouveau genre, le remplissait de douleur et de rage. « Je vous le prédis, s'écria-t-il enflammé d'une juste colère, ce Naçr, cet homme orgueilleux devant lequel se courbent les chefs des plus nobles et des plus anciennes familles, cet homme qui exerce en Espagne un pouvoir souverain, — cet homme ne verra pas l'anniversaire de cette fête à laquelle il a eu la cruauté de fixer mon supplice! »

1) Voir Lane, *Modern Egyptians*, t. II, p. 266—269; *Mission historial de Marruecos*, p. 46; Lyon, *Travels in northern Africa*, p. 108, 109; Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 1.

Perfectus ne donna aucun signe de faiblesse. Pendant qu'on le conduisait à l'échafaud, il criait: «Oui, je l'ai maudit, votre prophète, et je le maudis encore! Je le maudis, cet imposteur, cet adultère, cet homme diabolique! Votre religion est celle de Satan! Les peines de l'enfer vous attendent tous!» Répétant sans cesse ces paroles, il monta d'un pas ferme sur l'échafaud, autour duquel se pressait la populace, aussi fanatique que curieuse, et fort contente de voir décapiter un chrétien qui avait blasphémé Mahomet.

Pour les chrétiens Perfectus devint un saint. Ayant à leur tête l'évêque de Cordoue, ils descendirent son cercueil, avec beaucoup de pompe, dans la fosse où reposaient les ossements de saint Aciscle. En outre, ils publiaient partout que Dieu lui-même s'était chargé de venger le saint homme. Le soir après son exécution, un bateau avait chaviré; sur huit musulmans qu'il contenait, deux s'étaient noyés. «Dieu, disait alors Euloge, a vengé la mort de son soldat. Nos cruels persécuteurs ayant envoyé Perfectus au ciel, le fleuve a englouti deux d'entre eux pour les livrer à l'enfer!» Les chrétiens eurent encore une autre satisfaction: la prédiction de Perfectus s'accomplit: avant une année révolue, Naçr mourut d'une manière aussi subite que terrible [1].

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 1; Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 225—227.

Ce puissant eunuque fut la victime de sa propre perfidie. La sultane Taroub voulait assurer le droit de succéder à la couronne à son propre fils Abdallâh, au préjudice de Mohammed, l'aîné des quarante-cinq fils d'Abdérame II, qui l'avait eu d'une autre femme, nommée Bohair; mais si grande que fùt son influence sur son époux, elle n'avait pas réussi à lui faire adopter son projet. Alors elle eut recours à Naçr, dont elle connaissait la haine pour Mohammed, et le pria de la débarrasser et de son époux et du fils de Bohair. L'eunuque lui promit de faire en sorte qu'elle fût contente, et, voulant commencer par le père, il s'adressa au médecin Harrânî, qui était venu d'Orient, et qui, en peu de temps, avait acquis à Cordoue une grande réputation et une fortune considérable, grâce à la vente d'un remède très-efficace contre les maux de ventre, remède dont il possédait le secret, et qu'il vendait au prix exorbitant de cinquante pièces d'or la bouteille [1]. Naçr lui demanda s'il attachait quelque prix à sa faveur, et le médecin lui ayant répondu que ses vœux n'avaient point d'autre objet, il lui donna mille pièces d'or en lui enjoignant de préparer un poison fort dangereux, connu sous le nom de *bassoun al-molouc*.

Harrânî avait deviné le projet de l'eunuque. Partagé entre la crainte, ou d'empoisonner le monarque,

1) Voyez l'article sur Harrânî dans Ibn-abî-Oçaibia.

ou de s'attirer le courroux du puissant chambellan, il prépara le poison et l'envoya à Naçr; mais en même temps il fit dire secrètement à une femme du harem qu'elle devait conseiller au sultan de ne pas prendre la potion que Naçr lui offrirait.

L'eunuque étant venu voir son maître et l'ayant entendu se plaindre de sa mauvaise santé, il lui recommanda de prendre un excellent remède, qu'un médecin célèbre lui avait donné. «Je vous l'apporterai demain, ajouta-t-il, car il faut le prendre à jeun.»

Le lendemain, quand l'eunuque eut apporté le poison, le monarque lui dit après avoir examiné la fiole: «Ce remède pourrait bien être nuisible; prends-le d'abord toi-même.» Stupéfait, mais n'osant désobéir, ce qui aurait prouvé son intention criminelle; espérant d'ailleurs que Harrânî saurait bien neutraliser le poison, Naçr l'avala. Aussitôt qu'il put le faire sans exciter des soupçons, il vola à son palais, fit chercher Harrânî, lui raconta en deux mots ce qui était arrivé, et lui demanda un antidote. Le médecin lui prescrivit de prendre du lait de chèvre. Mais il était trop tard [1]. Le poison lui ayant brûlé les entrailles, Naçr expira dans une violente diarrhée [2].

Les prêtres chrétiens ignoraient ce qui s'était passé à la cour. Ils savaient bien que Naçr était mort subi-

---

1) Ibn-al-Coutía, fol. 31 v., 32 r.

2) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 1.

tement, et même le bruit se répandit parmi eux qu'il avait été empoisonné; mais ils ne savaient rien de plus. La cour, ce semble, tâcha de tenir caché ce complot avorté, auquel beaucoup de personnes haut placées avaient prêté la main, et qui ne nous est connu que par les curieuses révélations d'un client des Omaiyades, qui écrivait à une époque où l'on pouvait parler librement, attendu que les conspirateurs avaient tous cessé de vivre. Mais ce qui était parvenu à la connaissance des prêtres leur suffisait; ce qui pour eux était l'essentiel, c'est que la prédiction de Perfectus, connue d'un grand nombre de chrétiens et de musulmans renfermés avec lui dans la même prison, s'était accomplie de la manière la plus frappante.

Quelque temps après, l'excessive et injuste rigueur avec laquelle les musulmans traitèrent un marchand chrétien, exaspéra encore davantage le parti exalté.

Jean — le marchand en question — était un homme parfaitement inoffensif, et jamais il ne lui était passé par la tête que son destin l'appelât à souffrir pour la cause du Christ. Ne songeant qu'à son négoce, il faisait de bonnes affaires, et comme il savait que le nom de chrétien n'était pas une recommandation auprès des musulmans qui venaient acheter au marché, il avait pris la coutume, en faisant valoir sa marchandise, de jurer par Mahomet. «Par Mahomet, ceci est excellent! Par le Prophète (que Dieu lui soit propice!), vous ne trouverez pas chez qui que ce soit

de meilleures choses qu'ici!» ces sortes de phrases lui étaient habituelles, et pendant longtemps il n'eut pas à s'en repentir. Mais ses concurrents, moins favorisés des acheteurs, enrageaient en voyant sa prospérité toujours croissante; ils lui cherchaient noise, et un jour qu'ils l'entendirent de nouveau jurer par Mahomet, ils lui dirent: «Tu as toujours le nom de nôtre Prophète à la bouche, afin que ceux qui ne te connaissent pas, te prennent pour un musulman. Et puis, c'est vraiment insupportable de t'entendre jurer par Mahomet chaque fois que tu débites un mensonge.» Jean protesta d'abord que, s'il employait le nom de Mahomet, il ne le faisait pas dans l'intention de blesser les musulmans; mais ensuite, la dispute s'échauffant, il s'écria: «Eh bien, je ne prononcerai plus le nom de votre Prophète, et maudit soit celui qui le prononce!» A peine eut-il dit ces paroles, qu'on le saisit en criant qu'il avait proféré un blasphème, et qu'on le traîna devant le cadi. Interrogé par ce dernier, Jean soutint qu'il n'avait point eu le dessein d'injurier qui que ce fût, et que, si on l'accusait, c'était par jalousie de métier. Le cadi, qui devait ou l'absoudre, s'il le jugeait innocent, ou le condamner à la mort, s'il le croyait coupable, ne fit ni l'un ni l'autre. Il prit un moyen terme: il le condamna à quatre cents coups de fouet, au grand désappointement de la populace, qui criait que Jean avait mérité la mort. Le pauvre homme subit sa pei-

ne; puis on le plaça sur un âne, la tête en arrière, et on le promena par les rues de la ville, tandis qu'un héraut marchait devant lui en criant: «Voici comment on châtie celui qui ose se moquer du Prophète!» Ensuite on l'enchaîna et on l'enferma dans la prison. Lorsqu'Euloge l'y trouva quelques mois plus tard, les sillons que le fouet avait tracés dans ses chairs étaient encore visibles [1].

Peu de jours après, les exaltés, qui depuis longtemps se reprochaient leur inaction, entrèrent dans la lice. Le but où tendaient tous leurs souhaits, c'était de mourir de la main des infidèles. Pour en obtenir l'accomplissement, ils n'avaient qu'à injurier Mahomet. Ils le firent. Le moine Isaäc leur donna l'exemple.

Né à Cordoue de parents nobles et riches, Isaäc avait reçu une éducation soignée. Il connaissait l'arabe à fond, et, fort jeune encore, il avait été nommé *câtib* (employé dans l'administration) par Abdérame II. Mais à vingt-quatre ans, ayant éprouvé tout à coup des scrupules de conscience, il quitta la cour et la carrière brillante qui s'ouvrait devant lui, pour aller s'ensevelir dans le cloître de Tabanos, que son oncle Jérémie avait fait bâtir à ses frais au nord de Cordoue. Situé entre de hautes montagnes et d'épaisses forêts, ce cloître, où la discipline était beaucoup plus

---

1) Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 227, 228; Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 242, 243, 269.

rigoureuse qu'ailleurs, passait avec raison pour le foyer du fanatisme. Isaäc y trouva son oncle, sa tante Elisabeth et plusieurs autres de ses parents, qui tous avaient poussé jusqu'aux dernières limites le sombre génie de l'ascétisme. Leur exemple, la solitude, l'aspect d'une nature triste et sauvage, les jeûnes, les veilles, la prière, les macérations, la lecture de la Vie des Saints, tout cela avait développé dans l'âme du jeune moine un fanatisme qui approchait du délire, lorsqu'il se crut appelé par le Christ à mourir pour sa cause. Il partit donc pour Cordoue, et, se présentant au cadi: « Je voudrais me convertir à votre foi, lui dit-il, si vous vouliez bien m'instruire. — Très-volontiers, » lui répondit le cadi, qui, heureux de pouvoir faire un prosélyte, commença à lui exposer les doctrines de l'islamisme; mais Isaäc l'interrompit au milieu de son discours en s'écriant: « Il a menti, votre prophète, il vous a trompés tous; qu'il soit maudit, l'infâme souillé de tous les crimes, qui a entraîné avec lui tant de malheureux au fond de l'enfer! Pourquoi vous, qui êtes un homme sensé, n'abjurez-vous pas ces doctrines pestilentielles? Pouvez-vous croire aux impostures de Mahomet? Embrassez le christianisme; le salut est là! » Hors de lui-même par l'audace inouïe du jeune moine, le cadi remua les lèvres, mais sans pouvoir articuler une parole, versa des larmes de rage, et appliqua un soufflet sur la joue d'Isaäc.

— Eh quoi! s'écria le moine; tu oses souffleter une figure que Dieu a formée à son image? Tu en rendras compte un jour!

— Calmez-vous, ô cadi, dirent à leur tour les conseillers assesseurs; souvenez-vous de votre dignité, et rappelez-vous que notre loi ne permet pas d'outrager qui que ce soit, pas même celui qui a été condamné à la mort.

— Malheureux, dit alors le cadi en s'adressant au moine, tu es ivre peut-être, ou bien tu as perdu la raison et tu ne sais pas ce que tu dis. Ignores-tu donc que la loi immuable de celui que tu outrages si inconsidérément, condamne à mort ceux qui osent parler de lui de la manière dont tu l'as fait?

— Cadi, répliqua tranquillement le moine, je suis dans mon bon sens et je n'ai pas bu du vin. Brûlant d'amour pour la vérité, j'ai voulu la dire à toi et à ceux qui t'entourent. Condamne-moi à la mort; loin de la craindre, je la désire, car je sais que le Seigneur a dit: « Bienheureux sont ceux qui sont persécutés pour la vérité, car le royaume des cieux est à eux! »

Alors le cadi prit en pitié ce moine fanatique. L'ayant fait mettre en prison, il alla demander au monarque la permission d'appliquer une peine mitigée à cet homme évidemment aliéné d'esprit. Mais Abdérame, exaspéré contre les chrétiens par les honneurs qu'ils avaient rendus au corps de Perfectus, lui or-

donna de suivre la rigueur des lois, et, voulant empêcher les chrétiens d'enterrer le corps d'Isaäc avec pompe, il lui enjoignit en outre de prendre soin que ce corps demeurât suspendu pendant quelques jours à un gibet la tête en bas, qu'ensuite il fût brûlé, et que les cendres fussent jetées dans la rivière. Ces ordres furent exécutés (3 juin 851); mais, bien que le monarque eût privé ainsi le cloître de Tabanos de reliques précieuses, les moines s'en dédommagèrent en mettant Isaäc au rang des saints et en racontant des miracles qu'il aurait opérés, non-seulement pendant son enfance, mais même avant de venir au monde [1].

La carrière était maintenant ouverte. Deux jours après le supplice d'Isaäc, le Français Sancho, qui servait dans la garde du sultan et qui avait assisté aux leçons d'Euloge, blasphéma Mahomet et fut décapité [2]. Le dimanche suivant (7 juin), six moines, parmi lesquels on distinguait Jérémie (l'oncle d'Isaäc) et un certain Habentius qui demeurait toujours reclus dans sa cellule, se présentèrent au cadi en criant: «Nous aussi, nous disons ce qu'ont dit nos saints frères, Isaäc et Sancho!» Et, après avoir blasphémé Mahomet, ils ajoutèrent: «Venge maintenant ton pro-

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 237, 238; *ibid.*, L. II, c. 2; Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 237, 238; Martyrologe d'Usuard (*Esp. sagr.*, t. X, p. 379).

2) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 3.

phète! Traite-nous avec la plus grande cruauté!» On leur coupa la tête [1]. Puis Sisenand, prêtre de l'église de saint Acisclе, qui avait été l'ami de deux de ces moines, crut les voir descendre du ciel pour l'inviter à souffrir aussi le martyre: il fit comme eux et fut décapité. Avant de monter sur l'échafaud, il avait exhorté le diacre Paul à suivre son exemple: ce dernier eut la tête tranchée quatre jours après (20 juillet). Ensuite un jeune moine de Carmona, nommé Théodemir, subit le même sort [2].

Onze martyrs en moins de deux mois, c'était pour le parti exalté un triomphe dont il était bien fier; mais les autres chrétiens, qui ne demandaient qu'à vivre en repos, s'inquiétaient avec raison de cet étrange fanatisme, qui aurait peut-être pour résultat que les musulmans se défieraient de tous les chrétiens et se mettraient à les persécuter. «Le sultan, disaient-ils aux exaltés, nous permet l'exercice de notre culte et ne nous opprime pas: à quoi peut donc servir ce zèle fanatique? Ceux que vous appelez des martyrs, ne le sont nullement; ce sont des suicides, et ce qu'ils ont fait leur a été suggéré par l'orgueil, la source de tous les péchés. S'ils avaient connu l'Evangile, ils y auraient lu: «Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent.» Au lieu

---

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 4.
2) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 5, 6.

d'éclater en injures contre Mahomet, ils auraient dû savoir que, selon les paroles de l'apôtre, les médisants n'hériteront point le royaume de Dieu. Les musulmans nous disent: « Si Dieu, voulant montrer que Mahomet n'est point un prophète, eût inspiré à ces fanatiques la résolution qu'ils ont prise, il eût opéré des miracles qui nous auraient convertis à votre foi. Et loin de là, Dieu a toléré que les corps de ces soi-disant martyrs fussent brûlés et que leurs cendres fussent jetées dans la rivière. Votre secte ne tire point d'avantage de ces supplices, et la nôtre n'en souffre aucunement: n'est-ce donc pas une folie que de se suicider de la sorte? » Que devons-nous répondre à ces objections qui ne nous semblent que trop fondées [1]? »

Tel était le langage que tenaient non-seulement les laïques, mais la plupart des prêtres [2]. Euloge se chargea de leur répondre; il se mit à composer son *Mémorial des Saints*, dont le premier livre est une amère et violente diatribe contre ceux qui, « de leur bouche sacrilége, osaient injurier et blasphémer les martyrs [3]. » Pour réfuter ceux qui vantaient la tolérance des mécréants, Euloge trace avec les plus sombres couleurs le tableau des vexations dont les chré-

---

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 243, 245, 247, 248, 249.

2) Plerique fidelium et (heu proh dolor!) etiam sacerdotum. Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 245.

3) Page 239.

tiens, et surtout les prêtres, étaient accablés. « Hélas! s'écrie-t-il, si l'Eglise subsiste en Espagne comme un lis entre les épines, si elle brille comme un flambeau au milieu d'un peuple corrompu et pervers, il ne faut pas attribuer ce bienfait à la nation impie à laquelle nous obéissons pour le châtiment de nos péchés, mais à Dieu seul, à lui qui a dit à ses disciples : Je suis toujours avec vous jusques à la fin du monde! » Puis il accumule des citations tirées de la Bible et des légendes, afin de prouver que non-seulement il est permis de s'offrir spontanément au martyre, mais que c'est une œuvre pieuse, méritoire et recommandée par Dieu. « Sachez, dit-il à ses adversaires, sachez, vous, impurs, qui ne craignez pas de rapetisser la gloire des saints, sachez qu'au jugement dernier vous serez confrontés avec eux, et qu'alors vous répondrez devant Dieu de vos blasphèmes! »

De son côté, le gouvernement arabe s'alarma avec raison de cette nouvelle espèce de révolte; car chez les exaltés le fanatisme n'était qu'une face de leur être; il s'y mêlait une ardeur martiale et des désirs presque féroces de vengeance politique [1]. Mais comment empêcher ces insensés de porter eux-mêmes leur tête au bourreau? S'ils blasphémaient Mahomet, il fallait bien les condamner à mort; la loi était

1) Euloge et Alvaro donnent constamment aux martyrs le titre de « soldats de Dieu, allant combattre contre l'ennemi impie. »

inexorable à cet égard. Il n'y avait qu'un seul moyen qui pût être efficace : c'était d'assembler un concile et de lui faire rendre un décret qui défendît aux chrétiens de rechercher ce qu'on appelait le martyre. C'est ce que fit Abdérame II ; il convoqua les évêques, et ne pouvant assister en personne à leurs séances, il s'y fit représenter par un chrétien employé dans l'administration.

Euloge et Alvaro ne parlent qu'avec horreur de ce *câtib*, de cet *exceptor*, de cet homme inique, orgueilleux, cruel, riche en vices comme en argent; qui n'était chrétien que de nom, et qui, dès le principe, avait été le détracteur et l'ennemi acharné des martyrs [1]. Ils le haïssent et l'exècrent à un tel point qu'ils évitent soigneusement de prononcer son nom. Ce n'est que par les auteurs arabes [2] que nous savons qu'il s'appelait Gomez, fils d'Antonien, fils de Julien. Doué d'un esprit souple et pénétrant, Gomez, qui, de l'aveu unanime des chrétiens et des musulmans [3], parlait et écrivait l'arabe avec une pureté et une élégance fort remarquables, avait gagné la faveur d'abord de son chef, Abdallâh ibn-Omaiya [4], puis du monar-

---

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 15; Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 243, 244.

2) Ibn-al-Coutîa, fol. 34 r. et v.; Khochanî, p. 291.

3) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. III, c. 2; Ibn-al-Coutîa, fol. 34 r.; Khochanî, p. 292.

4) Voyez sur lui, Ibn-al-Abbâr, p. 94.

que, et à l'époque dont nous parlons, son influence à la cour était fort grande. Ayant la plus complète indifférence en matière de religion, il méprisait souverainement le fanatisme; cependant, il se serait borné selon toute apparence à lancer des épigrammes et des sarcasmes contre les pauvres fous qui allaient se faire couper la tête sans rime ni raison, s'il n'avait craint que leur folie n'eût pour lui-même les suites les plus fâcheuses. Il croyait déjà s'apercevoir que les musulmans commençaient à traiter les chrétiens avec une certaine froideur voisine de la méfiance; il se demandait avec inquiétude s'ils ne finiraient pas par confondre les chrétiens raisonnables avec les chrétiens fanatiques, et si, dans ce cas, lui et les autres employés chrétiens ne perdraient pas leurs postes lucratifs et même les richesses qu'ils avaient amassées. Au concile, Gomez n'était donc pas seulement l'interprète de la volonté du souverain; son propre intérêt était en jeu et l'obligeait à s'opposer avec vigueur au torrent qui menaçait de l'engloutir.

VIII.

Les séances du concile s'ouvrirent sous la présidence de Reccafred, métropolitain de Séville. Gomez exposa la situation en peignant les suites funestes que pouvait avoir le zèle intempestif de ceux qui insultaient Mahomet, et qui, disait-il, loin d'être des saints, méritaient d'être frappés d'anathème, puisqu'ils exposaient tous leurs coreligionnaires à une terrible persécution. Par conséquent, il pria les évêques de rendre un décret qui improuvât la conduite des soi-disant martyrs et défendît aux fidèles de suivre leur exemple; mais comme, selon toute apparence, cette mesure ne suffirait pas; comme les chefs du parti exalté (parmi lesquels Gomez signalait le prêtre Euloge) pourraient avoir la hardiesse de censurer les actes du concile et d'exciter, en dépit du décret, des personnes simples et crédules à se présenter de nouveau au cadi pour injurier Mahomet — ce qu'il fallait empêcher à tout prix — il pria en outre les évêques de vouloir bien se charger de faire mettre

en prison les personnes qu'ils jugeraient dangereuses [1].

Alors Saül, évêque de Cordoue, prit la défense des martyrs. Il s'était rangé du parti des exaltés, moins par conviction, que pour faire oublier ses antécédents qui étaient loin d'être purs. Ayant été élu évêque par le clergé de Cordoue, mais ne pouvant obtenir du monarque qu'il donnât son approbation à ce choix, il avait promis quatre cents pièces d'or aux eunuques du palais, au cas où ils parviendraient à lui faire accorder sa demande, et, les eunuques ayant exigé des garanties, il leur avait passé un acte, écrit en arabe, par lequel il s'engageait à leur payer la somme stipulée sur les revenus des biens de l'évêché, au détriment des prêtres qui seuls avaient le droit de jouir de ces revenus. Les eunuques ayant alors réussi à vaincre la résistance du monarque, ce dernier avait approuvé le choix du clergé [2]; mais depuis lors, Saül, voulant se réhabiliter dans l'opinion des chrétiens rigoureux et austères qui lui reprochaient sans cesse ce marché infâme, avait embrassé avec chaleur les doctrines des enthousiastes. Déjà pendant les funérailles pompeuses de Perfectus, qui avaient donné tant d'ombrage au gouvernement, il n'avait pas craint de marcher à la tête du clergé, et maintenant il se mit à exposer les arguments que la Bible et la Vie des

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 15; cf. c. 14.
2) Alvaro, *Epist.* XIII, c. 3.

Saints fournissaient aux exaltés pour justifier leurs opinions. Mais les autres évêques ne partageaient pas ses sentiments; au contraire, ils étaient fort disposés à rendre un décret dans le sens indiqué par Gomez. Toutefois ils se trouvaient dans une position assez embarrassante: l'Eglise admettant le suicide et l'ayant canonisé, ils ne pouvaient improuver la conduite des soi-disant martyrs sans condamner en même temps celle des saints des temps primitifs de l'Eglise. N'osant donc pas blâmer en principe cette espèce de suicide, ni même désapprouver la conduite de ceux qui avaient recherché le martyre dans les derniers temps, ils résolurent de défendre aux chrétiens d'aspirer dans la suite à cette mort sacrée. Gomez, qui comprenait leurs scrupules, se contenta de cette décision, d'autant plus que le métropolitain lui promit de prendre des mesures sévères et énergiques contre les agitateurs.

Le décret du concile n'eut pas plus tôt été publié, qu'Euloge et ses amis s'en emparèrent pour le tourner contre ceux qui en étaient les auteurs. « Ce décret, disaient-ils, ne condamne pas les martyrs de cette année; on y lit même que dans la suite il y en aura encore d'autres. Que signifie donc cette défense d'aspirer à la couronne du martyre? Comparée avec le reste du décret, c'est une inconséquence bien singulière, que nous ne pouvons expliquer qu'en la supposant dictée par la peur. Evidemment le concile ap-

prouve le martyre, mais sans oser le déclarer ouvertement [1].»

Ainsi ces esprits impétueux et turbulents bravaient avec une arrogance altière l'autorité des évêques. Mais ils n'avaient pas calculé toutes les suites de leur audace, ou bien ils croyaient avoir plus de fermeté et de courage qu'ils n'en avaient réellement; car lorsque le métropolitain Reccafred, fidèle à ses promesses et secondé par le gouvernement, eut ordonné d'emprisonner les chefs du parti, sans en excepter l'évêque de Cordoue, cet ordre causa parmi eux une consternation indicible. Euloge a beau assurer que si lui et ses amis se cachaient, changeaient à chaque instant de demeure, ou prenaient la fuite sous divers déguisements, c'était parce qu'ils ne se sentaient pas encore dignes de mourir en martyrs: le fait est qu'ils tenaient plus à la vie qu'ils ne jugeaient convenable de l'avouer. L'abattement, déjà si grand chez les maîtres — «une feuille qui tombait nous faisait trembler de crainte,» dit Euloge — était complet chez les disciples. On voyait des laïques et des prêtres, qui auparavant avaient prodigué les louanges aux martyrs, changer de sentiment avec une étonnante rapidité; il y en eut même plusieurs qui abjurèrent le christianisme et se firent musulmans [2].

---

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 15.

2) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 14, 15; *Epist.* IV.

Malgré les précautions qu'ils prirent, l'évêque de Cordoue et plusieurs prêtres de son parti furent découverts et arrêtés [1]. Euloge eut le même sort. Il travaillait à son Mémorial des Saints, lorsque des agents de police firent irruption dans sa demeure, l'arrêtèrent au milieu de sa famille consternée et le traînèrent en prison [2]. C'est là qu'il retrouva Flora, et voici de quelle manière elle y était venue:

Dans un cloître près de Cordoue, il y avait une jeune religieuse nommée Marie. Elle était la sœur de l'un des six moines qui s'étaient présentés simultanément devant le cadi pour injurier Mahomet et qui avaient été décapités tous les six. Depuis la mort de ce frère bien-aimé, elle était tombée dans une sombre mélancolie, lorsqu'une autre religieuse lui raconta que ce martyr lui était apparu pour lui adresser ces paroles: « Dites à ma sœur Marie qu'elle cesse de pleurer ma perte, car bientôt elle sera avec moi dans le ciel. » A partir de cet instant, Marie ne pleura plus; son parti était pris: elle voulait mourir comme était mort son frère. S'étant donc acheminée vers Cordoue, elle entra pour prier dans l'église de saint Aciscle, qui se trouvait sur sa route, et s'agenouilla à côté d'une jeune fille qui adressait des prières ferventes aux saints. C'était Flora, qui, dans son exal-

1) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 4.
2) Euloge, *Epist.* IV.

tation, avait quitté son asile et se préparait, elle aussi, à mourir en martyre. Marie, heureuse d'avoir trouvé une compagne, lui fait connaître son dessein. Les deux jeunes filles s'embrassent, elles jurent de ne plus se quitter et de mourir ensemble. « Je vais rejoindre mon frère! » s'écrie l'une. « Et moi, dit l'autre, je serai heureuse auprès de Jésus! » Pleines d'enthousiasme, elles se remettent en route et se rendent auprès du cadi. « Née d'un père païen, lui dit Flora, j'ai été, il y a longtemps déjà, maltraitée par vous de la manière la plus cruelle, parce que je refusais de renier le Christ. Depuis lors j'ai eu la faiblesse de me cacher, mais aujourd'hui, pleine de confiance dans mon Dieu, je n'ai pas craint de me présenter devant vous. Je déclare, avec la même fermeté qu'auparavant, que le Christ est Dieu; je déclare aussi que votre soi-disant prophète est un adultère, un imposteur, un scélérat. » « Et moi, juge, dit à son tour Marie, moi dont le frère était l'un de ces six hommes magnanimes qui ont péri sur l'échafaud parce qu'ils s'étaient moqués de votre faux prophète, je dis, avec la même audace, que le Christ est Dieu et que votre religion a été inventée par le démon! »

Quoique toutes deux eussent mérité la mort, le cadi, touché peut-être de leur jeunesse et de leur beauté, eut pitié d'elles. Il tâcha de leur faire rétracter ce qu'elles venaient de dire, et même lors-

qu'il vit ses efforts inutiles, il se contenta de les faire emprisonner.

Dans la prison elles s'étaient d'abord montrées courageuses et fermes; elles priaient, jeûnaient, chantaient les hymnes de l'Eglise et s'abandonnaient à des méditations ascétiques; mais peu à peu elles s'étaient laissé ébranler par les ennuis d'une longue captivité, par les prières de ceux qui voulaient les sauver, et surtout par les menaces du juge, qui, voyant que la mort les effrayait moins que la honte, leur avait annoncé que si elles ne se rétractaient pas, il les livrerait à la prostitution [1]. Euloge arriva à temps pour leur servir d'appui. Sa situation était bien pénible; il avait à supporter une rude épreuve. Encourager celle qu'il aimait sans se l'avouer à monter sur l'échafaud, c'était de quoi faire reculer le désintéressement le plus hardi. Et pourtant, loin de chercher à retenir Flora, à la faire hésiter dans son entraînement, à la détourner de son projet, il employa toute sa rhétorique pour raffermir le courage chancelant de la jeune fille. Qu'on blâme ou qu'on plaigne son aveugle fanatisme, si l'on veut, mais qu'on ne se hâte pas de l'accuser de froideur et de sécheresse! Malgré le calme apparent dont il recouvrait les émotions violentes qu'il éprouvait, son cœur était gonflé de tristesse et d'amertume [2]. Il

1) Voyez Euloge, *Docum. martyr.*, p. 321.

2) Luctum non amitto quotidianum, écrit-il à Alvaro. *Epist.* I.

sentait se ranimer auprès de Flora les impétueuses aspirations d'une âme ardente et impressionnable; l'amour — s'il est permis de donner ce nom à l'alliance immatérielle qu'il avait contractée avec Flora — l'amour luttait chez lui avec la peur de manquer à sa conscience; mais capable de tout sacrifier à la cause dont il s'était fait le champion, il tâchait d'imposer silence aux palpitations de son cœur, et, ne voulant point avouer combien il s'était abusé lui-même sur l'état de ses forces, il cherchait à étourdir sa douleur en se livrant à une activité fébrile. Jour et nuit il lisait et écrivait. Il composa un traité pour persuader à Flora et à sa compagne que rien n'est plus méritoire que d'endurer le martyre [1]. Il acheva son Mémorial des Saints [2], qu'il envoya à Alvaro en le priant de le revoir et de le corriger. Il écrivit une longue lettre à son ami Wiliésind, évêque de Pampelune. Il retrouva même assez de calme et de liberté d'esprit pour composer un traité de métrique. Il le fit parce qu'il voulait réveiller le patriotisme endormi de ses concitoyens en leur inspirant le goût de la littérature ancienne, laquelle, pour la ville qui avait vu naître les deux Sénèque et Lucain, devait être une littérature nationale. Au lieu que les prêtres du

---

1) Ce traité porte le titre de *Documentum martyriale*.

2) C'est-à-dire, le premier livre et les six premiers chapitres du second.

temps des Visigoths avaient cru qu'il ne leur était pas permis de cueillir et de respirer des fleurs que l'eau du baptême n'avait pas arrosées [1], Euloge croyait avoir trouvé dans la littérature des Romains un puissant contre-poids à celle des Arabes, dont les Cordouans étaient si engoués. Auparavant déjà il avait été fort heureux de pouvoir leur apporter des manuscrits latins qu'il avait su se procurer en Navarre, des manuscrits de Virgile, d'Horace, de Juvénal [2], et maintenant, frappé du mépris que les hommes de goût témoignaient pour les vers rhythmiques, il voulait enseigner à ses concitoyens les savantes règles de la prosodie latine, afin qu'ils se missent à composer des vers calqués sur ceux du siècle d'Auguste.

Cependant son éloquence avait porté ses fruits. Grâce à elle, Flora et Marie montrèrent dorénavant une fermeté et un enthousiasme qui étonnaient Euloge lui-même, si habitué qu'il fût à l'exaltation mystique. Toujours avide de diviniser ses admirations, il ne voyait plus dans Flora qu'une sainte entourée d'une auréole lumineuse. Le cadi avait fait appeler la jeune enthousiaste à la prière de son frère; il avait tenté pour la sauver un dernier effort, aussi infructueux que les autres. Quand elle fut de retour dans la prison, Euloge alla la voir. «Je croyais voir un ange,

1) Voyez Isidore de Séville, *Sentent.*, L. III, c. 13.
2) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 9.

dit-il ; une clarté céleste l'environnait ; son visage rayonnait de joie ; déjà elle semblait goûter les joies de la patrie céleste, et le sourire sur les lèvres, elle me raconta ce que le cadi lui avait demandé et ce qu'elle lui avait répondu. Lorsque j'eus entendu ce récit de sa bouche douce comme miel, je tâchai de la confirmer dans sa résolution en lui montrant la couronne qui l'attendait. Je l'adorai, je me prosternai devant cet ange, je me recommandai à ses prières, et ranimé par ses discours, je rentrai moins triste dans mon sombre cachot.» Le jour où Flora et sa compagne moururent sur l'échafaud (24 novembre 851), fut pour Euloge un jour de triomphe. «Mon frère, écrivit-il à Alvaro, le Seigneur nous a accordé une grande grâce et nous sommes dans une grande allégresse. Nos vierges, instruites par nous, au milieu des larmes, dans le verbe de la vie, viennent d'obtenir la palme du martyre. Après avoir vaincu le prince des ténèbres et foulé aux pieds toutes les affections terrestres, elles sont allées joyeusement au-devant de l'époux qui règne dans les cieux. Invitées aux noces par le Christ, elles sont entrées dans le séjour des bienheureux en chantant un cantique nouveau et en disant : «A toi, Seigneur, notre Dieu, l'honneur et la gloire, car tu nous as arrachées à la puissance de l'enfer ; tu nous as rendues dignes de la félicité dont jouissent tes saints ; tu nous as appelées dans ton royaume éternel.» Toute l'Eglise est joyeu-

se de la victoire qu'elles ont remportée; mais plus que personne j'ai le droit de m'en réjouir, moi qui les ai raffermies dans leur dessein au moment même où elles allaient y renoncer [1].»

Cinq jours après, Euloge, Saül et les autres prêtres furent remis en liberté. Euloge ne manqua pas d'attribuer sa délivrance à l'intercession des deux saintes, qui, avant de quitter la prison pour monter sur l'échafaud, avaient promis que, dès qu'elles seraient arrivées auprès du Christ, elles lui demanderaient la mise en liberté des prêtres [2]. Saül se montra dorénavant docile aux ordres de Reccafred; Euloge au contraire, redoubla d'activité afin d'augmenter le nombre des martyrs et n'y réussit que trop. Stimulés par lui, des prêtres, des moines, des *chrétiens cachés*, des femmes, injurièrent Mahomet et périrent sur l'échafaud [3]. Les exaltés poussèrent l'audace au point que deux d'entre eux, un vieux moine et un jeune homme, entrèrent dans la grande mosquée en criant: «Le règne des cieux est venu pour les fidèles, et vous, mécréants, l'enfer va vous engloutir!» Ils faillirent être déchirés par le peuple en fureur; mais le cadi interposa son autorité, les envoya en pri-

---

1) Voyez Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 266—271; *Epist.* I, III; Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 4.

2) *Memor. Sanct.*, p. 268; Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 4.

3) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 9, 10, 11, 12.

son, et leur fit couper d'abord les mains et les pieds, puis la tête (16 septembre 852) [1].

Six jours plus tard, Abdérame II fut frappé d'une mort subite [2]. Suivant le récit d'Euloge, le vieux monarque était monté sur la terrasse du palais, lorsque ses regards tombèrent sur les gibets auxquels étaient attachés les cadavres mutilés des derniers martyrs. Il donna l'ordre de les brûler; mais cet ordre à peine donné, il eut une attaque d'apoplexie, et dans la nuit il rendit le dernier soupir [3].

Comme Abdérame n'avait jamais prononcé entre ses deux fils, Mohammed et Abdallâh, qui aspiraient l'un et l'autre à lui succéder, et que ces deux princes ignoraient encore la mort de leur père, tout allait dépendre du choix que feraient les eunuques du palais. Ceux d'entre eux qui avaient assisté aux derniers moments d'Abdérame, firent fermer soigneusement les portes du château, afin d'empêcher que la mort du sultan ne vînt à s'ébruiter; puis, ayant réuni tous leurs camarades, un des eunuques les plus considérés prit la parole. « Camarades, dit-il, il est arrivé une chose qui est de la plus grande importance pour nous tous.... Notre maître n'est plus».... Et lorsque tous se mirent à pleurer et à gémir: «Ne

1) *Memor. Sanct.*, L. II, c. 13.
2) Ibn-al-Coutîa, fol. 32 r.
3) *Memor. Sanct.*, L. II, c. 16.

pleurez pas en ce moment, dit-il; plus tard vous aurez le temps de le faire. Les moments sont précieux. Ayons soin d'abord de nos propres intérêts et de ceux des musulmans en général. A qui destinez-vous le trône ? — A notre seigneur, au fils de notre sultane, de notre bienfaitrice,» s'écrièrent tous les autres.

Les intrigues de Taroub allaient donc porter leur fruit. A force d'argent et de promesses, elle avait gagné les eunuques, et grâce à eux, son fils Abdallâh allait monter sur le trône. Mais le choix des eunuques serait-il approuvé par la nation? Il était permis d'en douter, car Abdallâh ne s'était fait remarquer que par ses mœurs relâchées, son orthodoxie était plus que douteuse, et le peuple le haïssait. C'est ce que sentait l'eunuque Abou-'l-Mofrih, pieux musulman qui avait fait le pèlerinage de la Mecque. «L'opinion qui vient d'être émise, demanda-t-il, est-elle celle de vous tous? — Oui, oui,» cria-t-on de toutes parts. «Eh bien, dit-il, c'est aussi la mienne. J'ai même plus de motifs que vous pour me montrer reconnaissant envers la sultane, car elle m'a prodigué plus de bienfaits qu'à aucun de vous. Cependant, c'est une affaire à laquelle il faut réfléchir mûrement; car si nous choisissons Abdallâh, c'en est fait de notre pouvoir en Espagne. Dès qu'un de nous se montrera dans la rue, chacun dira: «Mon Dieu! maudis ces eunuques qui, lorsqu'ils disposaient du trône et qu'ils pouvaient le donner au meilleur prince qu'ils

connussent, l'ont donné au plus indigne!» Voilà ce qu'on dira, camarades! Vous connaissez Abdallâh; vous connaissez ceux qui l'entourent; s'il monte sur le trône, à quelles dangereuses innovations les musulmans ne doivent-ils pas s'attendre! Que deviendra la religion? Et sachez bien que non-seulement les hommes, mais que Dieu lui-même vous demandera compte de votre choix!»

Ces paroles, dont nul n'osa contester la vérité, firent une profonde impression sur les eunuques. Déjà à demi convaincus, ils demandèrent à Abou-'l-Mofrih quel était le candidat qu'il proposait. «Je propose Mohammed, répondit-il; c'est un homme pieux et de mœurs irréprochables. — D'accord, dirent les eunuques; mais il est avare et sévère. — Vous le nommez avare, reprit Abou-'l-Mofrih; mais comment aurait-il pu se montrer généreux, lui qui n'avait rien à donner? Quand il régnera et qu'il sera maître du trésor public, il saura bien vous récompenser, n'en doutez pas!»

L'avis d'Abou-'l-Mofrih ayant prévalu, tous jurèrent sur le Coran qu'ils reconnaîtraient Mohammed, et les deux eunuques Sadoun et Câsim, qui, pour plaire à Taroub, avaient été jusque-là les défenseurs les plus ardents de la candidature d'Abdallâh, ne songèrent plus dorénavant qu'à faire leur paix avec son rival. Câsim pria ses camarades de demander pardon pour lui, ce qu'ils lui promirent; Sadoun demanda et ob-

tint qu'on le chargeât d'aller annoncer à Mohammed son élévation au trône.

Comme il faisait encore nuit et que les portes de la ville étaient fermées, Sadoun prit avec lui les clefs de la porte du pont, le palais de Mohammed se trouvant de l'autre côté de la rivière. Pour arriver au pont, il fallait passer par le palais d'Abdallâh, où tout le monde était éveillé, car on y faisait festin comme de coutume; mais comme on ne se doutait de rien, Sadoun n'éprouva point de difficulté à se faire ouvrir les portes de ce palais, après quoi il passa le pont et arriva au palais de Mohammed. Ce prince s'était déjà levé ; il était dans le bain, lorsqu'on vint lui annoncer que Sadoun voulait lui parler. Il sortit du bain, s'habilla et donna l'ordre d'introduire l'eunuque. « Quel motif vous amène ici de si bonne heure, Sadoun? lui demanda-t-il. — Je viens, lui répondit Sadoun, pour vous annoncer que nous, les eunuques du palais, nous vous avons choisi pour successeur de votre père. Il vient de mourir, que Dieu ait son âme! Voici sa bague! »

Mohammed ne pouvait croire que Sadoun dît vrai. Il croyait que son frère était déjà sur le trône et qu'il avait envoyé Sadoun auprès de lui pour le tuer. Ne songeant donc qu'à sauver sa vie: « Sadoun, s'écria-t-il, craignez Dieu et épargnez-moi! Je sais que vous êtes mon ennemi, mais pourquoi verser mon sang? S'il le faut, je suis prêt à quitter l'Espagne; la terre

est assez grande pour que je puisse vivre loin d'ici sans donner de l'ombrage à mon frère. » Sadoun eut une peine infinie à le rassurer et à lui persuader que ce qu'il venait de dire était l'exacte vérité. A force de protestations et de serments il y réussit à la fin ; puis il ajouta : « Vous vous étonnez que ce soit moi qui vous apporte cette nouvelle : c'est que j'ai prié mes camarades de m'envoyer auprès de vous, dans l'espoir que vous me pardonneriez ma conduite passée. — Que Dieu vous pardonne comme moi je vous pardonne! s'écria Mohammed ; mais attendons un instant ; je ferai venir mon majordome, Mohammed ibn-Mousâ, et nous nous concerterons avec lui sur les mesures à prendre. »

Ce qui dans les circonstances données importait le plus à Mohammed, c'était de prendre possession du palais ; cela fait, son frère n'oserait plus contester ses droits au trône et tout le monde le reconnaîtrait ; mais comment ferait-on pour passer par le palais d'Abdallâh sans éveiller des soupçons? Là était la difficulté. Si les gardes de ce palais voyaient arriver Mohammed de si bonne heure, ils devineraient peut-être la vérité, et dans ce cas ils ne le laisseraient pas passer. Le majordome, consulté par son maître, proposa de demander l'assistance du préfet Yousof ibn-Basîl, qui avait trois cents agents à ses ordres. Son avis fut agréé ; mais Yousof, informé de quoi il s'agissait, jugea prudent de se tenir neutre et refusa

de mettre ses agents à la disposition de Mohammed. «On se dispute le trône, dit-il, je ne m'en mêle pas. Nous autres clients, nous obéirons à celui qui sera maître du palais.»

De retour auprès du prince, le majordome lui communiqua la réponse de Yousof; puis il ajouta: «Qui ne risque rien, n'a rien, et voici ce que je propose: Vous savez, seigneur, que votre père envoyait souvent chercher votre fille, et qu'alors je la conduisais au palais. Habillez-vous donc en femme; nous vous ferons passer pour votre fille, et, Dieu aidant, nous arriverons à nos fins.» Ce conseil fut adopté; on monta à cheval; Sadoun allait le premier, le majordome et Mohammed, habillé en femme et la tête couverte d'un grand voile, le suivaient. On arriva ainsi au palais d'Abdallâh, dans lequel on entendait un concert de voix et d'instruments, et Mohammed prononça à voix basse ce vers d'un ancien poète: «Soyez heureux dans ce que vous recherchez, et puissions-nous l'être aussi dans ce que nous recherchons!»

Les gardes, qui se tenaient dans la chambre au-dessus de la porte, buvaient et causaient, lorsqu'ils entendirent arriver la cavalcade. L'un d'entre eux alla ouvrir la porte. «Qui est-ce?» demanda-t-il à Sadoun. «Tais-toi, indiscret, lui répondit l'eunuque, et respecte les femmes!» Le garde n'eut point de soupçons. La cavalcade partie, il referma la porte, et de retour auprès de ses camarades: «La fille de

Mohammed, leur dit-il, vient de passer avec le majordome de son père et avec Sadoun.»

Croyant avoir vaincu la difficulté la plus grave, Mohammed dit à son majordome: «Reste ici; bientôt je t'enverrai du secours et alors tu prendras soin que personne ne sorte de ce palais-là;» puis il continua sa route avec Sadoun. Cet eunuque alla frapper à la porte du palais où le vieux monarque venait d'expirer. Le portier vint ouvrir. «Cette femme est-elle la fille de Mohammed?» demanda-t-il d'un air incrédule. «Oui, lui répondit Sadoun, c'est la fille de Mohammed. — C'est étrange, reprit le portier, je l'ai vue souvent quand elle venait au palais, mais elle me semblait alors plus petite que cette personne que voilà. Vous voulez me tromper, Sadoun; mais je le jure, une personne que je ne connais pas, ne passera pas par cette porte. Que cette personne lève son voile ou qu'elle s'en aille! — Quoi! s'écria Sadoun, vous ne respectez pas les princesses? — Je ne sais si cette personne en est une, et je vous le répète: à moins que je ne la voie, elle n'entrera pas.» Voyant que le portier était inébranlable, Mohammed leva le voile qui lui couvrait la figure. «C'est moi, dit-il au portier; je suis venu parce que mon père est mort. — Alors, reprit le portier, le cas est bien plus grave que je ne le pensais. Vous ne passerez pas par cette porte, seigneur, avant que je me sois assuré si votre père est mort ou vivant. — Venez donc avec

moi, lui dit Sadoun, et vous serez bientôt convaincu.» Le portier referma la porte, et, laissant Mohammed dehors, il accompagna Sadoun, qui le conduisit auprès du cadavre d'Abdérame II. A cette vue, le portier fondit en pleurs, et se tournant vers Sadoun, il lui dit: «Vous avez dit vrai et je vous obéirai.» Puis il alla ouvrir la porte, et, après avoir baisé la main à Mohammed: «Entrez, mon prince! s'écria-t-il. Que Dieu vous rende heureux, et que par vous les musulmans le soient!»

Mohammed se fit prêter serment par les hauts dignitaires de l'Etat, prit les mesures nécessaires afin de rendre inutile toute opposition de la part de son frère, et lorsque les premiers rayons de l'aurore commençaient à blanchir les sommets de la Sierra-Morena, la capitale apprit qu'elle avait changé de maître [1].

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 32 r. — 33 v.

IX.

Le nouveau monarque était un esprit borné, froid et égoïste. On a vu qu'il n'avait témoigné aucune douleur à la nouvelle de la mort de son père, et le fait est que, loin de s'en affliger, il s'en était réjoui. Il ne prenait pas même la peine de déguiser ses sentiments à cet égard. Un soir, après avoir passé une joyeuse journée à Roçâfa, charmante maison de campagne qu'il possédait dans le voisinage de Cordoue, il retournait à la capitale, accompagné de son favori Hâchim. Echauffés par le vin, ils causaient de choses et d'autres, lorsqu'une pensée sinistre traversa tout à coup la tête de Hâchim. «Descendant des califes, s'écria-t-il, que ce monde serait beau, si la mort n'existait pas! — Quelle idée absurde! lui répondit Mohammed; si la mort n'existait pas, est-ce que je régnerais? La mort est une bonne chose; mon prédécesseur est mort, voilà pourquoi je règne [1]!»

Les eunuques avaient d'abord repoussé l'idée de

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 114.

lui donner le trône, parce qu'ils le croyaient avare. Ils l'avaient bien jugé. D'abord Mohammed diminua les appointements des employés et la solde des soldats [1]. Plus tard il renvoya les vieux ministres de son père et donna leurs charges à des jeunes gens sans expérience, à la condition qu'ils partageraient avec lui leurs émoluments [2]. Tout ce qui touchait aux finances, il le traitait par lui-même avec une exactitude minutieuse et puérile. Une fois, en examinant un compte dont le total s'élevait à cent mille pièces d'or, il chicana les employés du trésor sur cinq sous [3]. Tout le monde le méprisait ou le haïssait à cause de son avarice [4]; les faquis seuls, exaspérés au plus haut degré par l'audace des derniers martyrs qui avaient osé blasphémer le Prophète jusque dans la grande mosquée, lui prêtaient leur appui, car ils le croyaient dévot et plein de haine contre les chrétiens. Mohammed remplit parfaitement l'idée qu'ils avaient de lui. Le jour même où il était monté sur le trône, il congédia tous les employés et tous les soldats chrétiens, à l'exception de Gomez, car il connaissait l'indifférence religieuse de cet homme et appréciait ses talents [5]. Au lieu que ses tolérants pré-

---

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. III, c. 5.
2) Ibn-al-Coutîa, fol. 29 r.
3) Ibn-Adhârî, t. II, p. 109.
4) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. III, c. 5.
5) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. III, c. 1, 2.

décesseurs avaient fermé les yeux quand les chrétiens agrandissaient les anciennes églises ou qu'ils en bâtissaient de nouvelles, Mohammed, qui voulait appliquer à cet égard la loi musulmane dans toute sa rigueur, fit détruire tout ce qui avait été bâti depuis la conquête. Afin de complaire à leur maître et de s'insinuer dans sa faveur, ses ministres, outre-passant ses ordres dans l'excès de leur zèle, firent démolir jusqu'à des églises qui existaient depuis trois siècles, et se mirent à exercer contre les chrétiens une cruelle persécution. Alors beaucoup de chrétiens, la plupart à en croire Euloge et Alvaro, abjurèrent le christianisme [1]. Gomez leur avait donné l'exemple. Depuis plusieurs années il avait été à la tête de la chancellerie, à cause de la longue maladie du chancelier Abdallâh ibn-Omaiya. Après la mort de ce fonctionnaire, ayant appris que le sultan avait dit: «Si Gomez était de notre religion, je le nommerais volontiers chancelier,» il s'était déclaré musulman [2] et avait obtenu la dignité qu'il ambitionnait. Tant qu'il avait été chrétien, il n'avait presque jamais assisté à l'office; maintenant il était si exact à toutes ses pratiques de dévotion, que les faquis le proposaient com-

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 16; L. III, c. 1, 3; Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 12.

2) D'après Euloge (*Memor. Sanct.*, L. III, c. 2), Gomez aurait apostasié pour rentrer en possession de son emploi, que le sultan lui avait ôté; mais j'ai cru devoir suivre Ibn-al-Coutîa (fol. 34 r.).

me un modèle de piété et qu'ils l'appelaient *la colombe de la mosquée* [1].

A Tolède l'intolérance du sultan produisit un tout autre résultat. Trois ou quatre années auparavant, Euloge, en retournant d'un voyage en Navarre, avait séjourné pendant plusieurs jours dans cette ville, où le pieux métropolitain Wistremir lui avait donné l'hospitalité [2]. Tout porte à croire qu'il avait profité de cette occasion pour exciter la haine des Tolédans contre le gouvernement arabe, en leur traçant un sombre tableau de la malheureuse condition des chrétiens de Cordoue; ce qui est certain du moins, c'est que les Tolédans estimaient fort Euloge et que les martyrs de la capitale leur inspiraient un vif intérêt. Dès qu'ils eurent appris que Mohammed avait commencé à persécuter leurs coreligionnaires, ils prirent les armes, donnèrent le commandement à un des leurs, nommé Sindola [3], et, craignant pour la vie de leurs

1) Euloge, *loco laud.*; Khochanî, p. 293. — Gomez semble avoir conservé son nom chrétien, mais son fils, qui était aussi employé dans la chancellerie et qui mourut en 911, portait celui d'Omar. Arîb, t. II, p. 153 (Omar ibn-Gomez al-câtib).

2) Euloge, *Epist.*, p. 330.

3) C'est ainsi que je crois devoir prononcer le nom qu'Ibn-Adhârî (t. II, p. 97) écrit, sans ajouter les voyelles, *Chndlh* (Chindolah). Le *ch* des Arabes répond à l'*s* des Latins, et le nom propre *Sindola* se trouve, par exemple, dans un document latin de l'année 908 (*apud* Villanueva, *Viage literario á las iglesias de España*, t. XIII, p. 238). C'est probablement le même mot que Saintila (nom que

otages à Cordoue, ils s'assurèrent de la personne de leur gouverneur arabe, en faisant savoir à Mohammed que, s'il tenait à la vie de ce gouverneur, il eût à leur renvoyer immédiatement leurs concitoyens. Le sultan le fit, et les Tolédans, de leur côté, rendirent la liberté au gouverneur; mais la guerre était déclarée, et la crainte qu'inspiraient les Tolédans fut si grande, que la garnison de Calatrava se hâta d'évacuer cette forteresse, où elle ne se croyait plus en sûreté. Les Tolédans démantelèrent cette place; mais bientôt après le sultan y envoya des troupes et en fit rebâtir les murailles (853). Puis il ordonna à deux de ses généraux de marcher contre Tolède; mais les Tolédans, après avoir passé les défilés de la Sierra-Morena pour aller à la rencontre de l'ennemi, l'attaquèrent à l'improviste près d'Andujar, le mirent en déroute et s'emparèrent de son camp.

Puisque les Tolédans osaient s'avancer jusqu'à Andujar, la capitale même était menacée. Mohammed, qui sentait que pour sortir du péril il lui fallait prendre des mesures énergiques, rassembla toutes les troupes dont il pouvait disposer et les conduisit lui-même contre Tolède (juin 854). De son côté, Sindola, ne se fiant pas à ses propres forces, chercha des alliés. Il s'adressa au roi de Léon, Ordoño I[er], qui

---

portait un roi visigoth) ou Chintila, comme on trouve dans une charte de 912 (*Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 316).

lui envoya immédiatement une armée nombreuse commandée par Gaton, comte du Bierzo [1].

Le grand nombre de combattants réunis dans la ville semble avoir ôté à Mohammed l'espoir de la soumettre; toutefois il réussit à faire essuyer à ses ennemis un terrible échec. Ayant embusqué le gros de ses troupes derrière les rochers entre lesquels coule le Guadacelete, il marcha contre la ville à la tête d'un corps peu nombreux et fit dresser ses machines de guerre contre les murailles. Voyant qu'un corps si faible semblait vouloir livrer un assaut, les Tolédans, étonnés de l'audace de l'ennemi, engagèrent le comte Gaton à faire une vigoureuse sortie. Gaton saisit avec empressement l'occasion de se signaler qui s'offrait à lui. A la tête de ses propres troupes et des Tolédans, il attaqua les soldats de Mohammed, mais ceux-ci prirent aussitôt la fuite en attirant les ennemis dans l'embuscade. Les Tolédans et les Léonais qui les poursuivaient vivement, se virent tout à coup cernés et attaqués par une nuée d'ennemis. Ils furent massacrés presque tous. « Le fils de Jules [2], dit un poète

1) D'après Ibn-Adhârî, ce Gaton aurait été le frère d'Ordoño Ier. Aucun document latin ne vient à l'appui de cette assertion; mais il est certain que celui qui était alors comte du Bierzo s'appelait Gaton; voyez Florez, *Reynas*, t. I, p. 79 et *Esp. sagr.*, t. XVI, p. 31, 119. — D'après Ibn-Khaldoun, le roi de Navarre aurait aussi envoyé des troupes au secours de Tolède.

2) C'était sans doute le nom d'un chef chrétien, tandis que Mousâ était celui d'un chef de renégats.

de la cour, disait à Mousâ qui marchait devant lui: «Je vois la mort partout, devant moi, derrière moi, au-dessous de moi».... Les rochers du Guadacelete pleurent en poussant de longs gémissements cette multitude d'esclaves (de renégats) et de non-circoncis.» Les barbares vainqueurs coupèrent huit mille têtes et les mirent en un monceau sur lequel ils montèrent en faisant retentir les airs de leurs hurlements. Plus tard, Mohammed fit placer ces têtes sur les murailles de Cordoue et d'autres villes; il en envoya même quelques-unes à des princes africains [1].

Content du succès qu'il avait remporté et certain que désormais les Tolédans, qui, d'après leur propre calcul, avaient perdu vingt mille hommes, ne viendraient pas l'inquiéter à Cordoue, Mohammed retourna vers cette capitale; mais il prit soin de faire harceler les Tolédans tantôt par les gouverneurs de Calatrava et de Talavera, tantôt par son fils Mondhir. En même temps il continuait à opprimer les chrétiens de Cordoue. Il fit démolir le cloître de Tabanos, qu'il regardait avec raison comme le foyer du fanatisme [2]. Ayant affermé la perception des tributs imposés aux chrétiens, ceux-ci durent payer beaucoup plus qu'auparavant [3]. Cependant l'ardeur des exaltés ne se ra-

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 96 98, 114, 115; Nowairî, p. 463; Ibn-Khaldoun, fol. 9 r.

2) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. III, c. 10.

3) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. III, c. 5.

lentit point, et tandis que de soi-disant martyrs continuaient à porter spontanément leur tête au bourreau [1], Alvaro et Euloge continuaient à les défendre contre les modérés. Le premier écrivit à cet effet son *Indiculus luminosus*, le second, son Apologie des martyrs. A Cordoue de tels plaidoyers étaient nécessaires; soumis et patients, les chrétiens de cette ville attribuaient leurs souffrances à la conduite insensée des exaltés bien plus qu'à l'intolérance du sultan. A Tolède au contraire, et dans les villes environnantes, les chrétiens avaient tant de sympathie pour les exaltés, et principalement pour Euloge, que les évêques de cette province, ayant à nommer un métropolitain après la mort de Wistremir, élurent Euloge à l'unanimité; et lorsque le sultan lui eut refusé la permission de se rendre à Tolède, les évêques, persistant dans leur résolution et espérant qu'un jour les obstacles qui s'opposaient à l'arrivée d'Euloge seraient levés, défendirent d'élire un autre métropolitain tant qu'Euloge vivrait [2].

Aux propos dénigrants de leurs concitoyens les exaltés pouvaient donc opposer les témoignages de bienveillance et d'estime que leur donnaient les Tolédans. Bientôt après ils purent aussi se prévaloir de l'autorité de deux moines français, qui montrèrent d'une

1) Voyez le IIIe Livre du *Memor. Sanct.* et l'*Apologia Martyrum*
2) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 10.

manière non équivoque qu'ils mettaient les martyrs de ce temps-là sur la même ligne que ceux des premiers temps de l'Eglise.

Ces deux moines, qui s'appelaient Usuard et Odilard et qui appartenaient à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, arrivèrent à Cordoue dans l'année 858. Leur abbé Hilduin les avait envoyés à Valence, afin d'y aller chercher le corps de saint Vincent; mais informés en route que le corps de ce martyr avait été transporté à Bénévent, ils craignaient déjà d'être obligés de retourner chez eux sans reliques, lorsqu'ils apprirent à Barcelone qu'il y avait eu récemment des martyrs à Cordoue. « Il vous sera fort difficile de parvenir jusque-là, leur dit-on; mais si vous y réussissez, vous pouvez être certains qu'on vous cédera quelques reliques. »

A cette époque voyager en Espagne, c'était s'exposer à toutes sortes de hasards et de périls. Souvent même il était tout à fait impossible de le faire. Comme les routes étaient infestées par des brigands, ceux qui voulaient se rendre d'un endroit à un autre devaient aller de compagnie et former une caravane; mais les communications étant peu fréquentes, l'occasion de le faire se présentait rarement, et quand les deux moines, qui avaient résolu de braver tous les périls pourvu qu'ils pussent obtenir des reliques, arrivèrent à Saragosse, huit ans s'étaient écoulés sans qu'une caravane fût partie de cette ville pour Cordoue.

Heureusement pour eux, le hasard voulut que, dans ce temps-là, une caravane s'apprêtât à se mettre en route. Ils s'y joignirent. Les chrétiens de la ville, persuadés que toute la caravane serait massacrée en traversant quelque gorge étroite dans les montagnes, pleuraient en leur disant adieu; mais l'événement ne justifia point leurs craintes; les deux moines en furent quittes pour les fatigues et l'ennui de la route, et arrivèrent sains et saufs dans la capitale de l'empire musulman, où un diacre de l'église de saint Cyprien leur donna l'hospitalité. Les efforts qu'ils firent pour obtenir des reliques demeurèrent longtemps infructueux. Un personnage influent qui leur portait beaucoup d'intérêt, Léovigild, surnommé Abadsolomes, avait demandé pour eux celles d'Aurelio et de Georges, qui se trouvaient dans le cloître de Pinna-Mellaria [1]; mais les moines de ce cloître y tenaient tant que, sans avoir égard aux ordres formels de l'évêque Saül, ils refusèrent de les céder aux Français; il fallut que l'évêque vînt en personne pour les y contraindre, et même alors ils soutinrent qu'il n'avait pas le droit de les priver de ces reliques.

Après avoir passé presque deux mois à Cordoue, Usuard et Odilard se remirent en route pour retourner dans leur patrie, en emportant avec eux un énor-

---

1) Ce cloître était bâti sur une montagne où il y avait des ruches. De là son nom, qui signifie *rocher de miel*. Voyez Euloge, *Memor. Sanct.*, L. III, c. 11.

me paquet muni du sceau de l'évêque et adressé au roi Charles-le-Chauve; car on voulait faire croire aux musulmans que ce paquet, qui contenait les corps d'Aurelio et de Georges, ne contenait que des présents destinés au roi de France. Cette fois le voyage fut moins difficile et moins périlleux. Le sultan allait conduire une armée contre Tolède, et comme tous les régiments, à l'exception de ceux qui devaient tenir garnison dans la capitale, avaient reçu l'ordre de se mettre en marche, les Français purent aisément se joindre à un de ces corps. Dans le camp ils retrouvèrent Léovigild, qui les conduisit jusqu'à Tolède. De là jusqu'à Alcalá de Hénarès, la route était sûre, car à l'approche de l'armée, les seigneurs, moitié brigands, moitié guerrillas, qui d'ordinaire dévalisaient les voyageurs, avaient tous quitté leurs châteaux pour venir chercher un asile derrière les murailles de Tolède. De retour en France, les deux moines déposèrent les reliques, qui, pendant le voyage, avaient déjà opéré une foule de miracles, dans l'église d'Esmant, village qui appartenait à l'abbaye de Saint-Germain et qui servait alors de retraite à la plupart des moines, leur cloître ayant été brûlé par les Normands. Transportées plus tard à Saint-Germain, ces reliques furent exposées à la vénération des fidèles de Paris, et elles inspirèrent tant d'intérêt à Charles-le-Chauve, qu'il chargea un nommé Mancio d'aller à Cordoue, afin d'y recueillir

des renseignements précis sur Aurelio et Georges [1].

L'expédition contre Tolède, qui avait fourni aux deux moines français l'occasion de retourner dans leur patrie, eut un résultat conforme aux vœux du sultan. Il recourut de nouveau à un stratagème. Ayant fait occuper le pont par ses troupes, il en fit miner les piles par ses ingénieurs, sans que les Tolédans s'en aperçussent; puis, les ingénieurs ayant presque achevé leurs travaux, il fit rétrograder ses troupes en attirant les ennemis sur le pont. Le pont s'écroula tout d'un coup et les soldats tolédans trouvèrent la mort dans les flots du Tage [2].

Si quelque chose pouvait égaler la douleur que ce désastre causa aux Tolédans, c'était la joie qu'on en ressentait à la cour, où l'on avait la coutume de s'exagérer des succès qui n'avaient rien de décisif. «L'Eternel, disait un poète, ne pouvait laisser exister un pont bâti pour porter des escadrons de mécréants. Privée de ses citoyens, Tolède est morne et déserte comme un tombeau [3].»

Peu de temps après, Mohammed trouva aussi l'occasion de se débarrasser de son ennemi mortel à Cordoue.

---

1) Aimoin, *De translatione SS. Martyrum* (dans l'*Esp. sagr.*, t. X, p. 534—565).

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 98, 99. Cf. Nowairî, p. 463; Ibn-Khaldoun, fol. 9 r.

3) Vers d'Abbâs ibn-Firnâs, *apud* Maccarî, t. I, p. 101.

Il y avait alors dans la capitale une jeune fille nommée Léocritia. Née de parents musulmans, mais secrètement instruite des mystères de la religion chrétienne par une religieuse de sa famille, elle avait enfin avoué à ses parents qu'elle s'était fait donner le baptême. Ses parents indignés, après avoir tâché en vain de la ramener par la douceur au giron de l'islamisme, se mirent à la maltraiter. Battue jour et nuit, et craignant d'ailleurs d'être publiquement accusée d'apostasie, Léocritia fit demander un asile à Euloge et à sa sœur Anulone. Euloge, qui sentait peut-être se réveiller dans son cœur le souvenir de Flora, à laquelle Léocritia ressemblait sous plusieurs rapports, lui fit répondre qu'il la cacherait aussitôt qu'elle aurait réussi à s'évader. Là était la difficulté; Léocritia sut la vaincre à force de ruse. Elle feignit d'avoir renié la religion chrétienne et surmonté son dégoût pour les plaisirs mondains; puis, quand elle vit ses parents rassurés et tranquilles, elle sortit un jour fort parée, en disant qu'elle allait à une noce; mais au lieu d'aller à la noce, elle vint trouver Euloge et Anulone, qui lui indiquèrent la demeure d'un de leurs amis pour lui servir d'asile.

Quoique ses parents, assistés de la police, la fissent chercher partout, Léocritia réussit d'abord à se dérober à leurs poursuites; mais une fois, ayant passé le jour auprès d'Anulone, qu'elle aimait beaucoup, le hasard voulut que le serviteur chargé de la recondui-

re pendant la nuit, n'arrivât qu'au moment où le jour commençait déjà à poindre, de sorte que, craignant d'être reconnue, elle résolut de rester chez Anulone jusqu'à la nuit suivante. C'est ce qui la perdit. Ce jour-là le cadi fut averti par un espion ou par un traître que la jeune fille qu'il cherchait se trouvait dans la demeure de la sœur d'Euloge. D'après ses ordres, des soldats cernèrent cette demeure, arrêtèrent Léocritia de même qu'Euloge qui se trouvait auprès d'elle, et les menèrent devant le cadi. Interrogé par ce dernier pourquoi il avait caché cette jeune fille, Euloge lui répondit: « Il nous a été ordonné de prêcher et d'expliquer notre religion à ceux qui s'adressent à nous. Cette jeune fille a voulu se faire instruire par moi dans notre religion; j'ai répondu à son désir du mieux que j'ai pu, et j'en agirais de même avec vous, cadi, si vous me faisiez la même demande. »

Comme le prosélytisme, dont Euloge s'avouait coupable, n'était pas un crime capital, le cadi se contenta de le condamner à recevoir des coups de fouet. Dès ce moment, le parti d'Euloge était pris. Peut-être y avait-il plus d'orgueil que de courage dans sa résolution, mais il jugea que pour un homme tel que lui, il valait cent fois mieux sceller de son sang les principes qu'il avait professés pendant toute sa vie, que de subir un châtiment ignominieux. « Prépare et aiguise ton glaive! cria-t-il au cadi; fais-moi ren-

dre mon âme à mon créateur; mais ne crois pas que je laisserai déchirer mon corps à coups de verges!» Après quoi il vomit un torrent d'imprécations contre Mahomet. Il croyait qu'il serait condamné immédiatement au dernier supplice; mais le cadi, qui respectait en lui le primat élu d'Espagne, n'osa prendre sur lui une si grande responsabilité et le fit conduire au palais, afin que les vizirs décidassent de son sort.

Quand Euloge eut été introduit dans la salle du conseil, un des hauts dignitaires de l'Etat, qui le connaissait beaucoup et qui voulait le sauver, lui adressa ces paroles: «Je ne m'étonne pas, Euloge, que des maniaques et des idiots viennent sans nécessité porter leur tête au bourreau; mais vous qui êtes un homme sensé et qui jouissez de l'estime générale, comment pouvez-vous imiter leur exemple? Quelle démence vous pousse et qu'est-ce qui peut vous faire haïr la vie à ce point? Ecoutez-moi, je vous en supplie: cédez en ce moment à la nécessité; prononcez une seule parole; rétractez ce que vous avez dit devant le cadi; dans ce cas, nous vous en répondons, mes collègues et moi, vous n'aurez rien à craindre.»

Le sentiment qu'exprimaient ces paroles était celui de tous les hommes éclairés de la société musulmane; ils avaient pitié des fanatiques bien plus qu'ils ne les haïssaient, et ils regrettaient que, pour obéir à la loi, ils dussent faire mourir sur l'échafaud des mal-

heureux qu'ils regardaient comme des aliénés. Peut-être Euloge, qui jusque-là n'avait point éprouvé lui-même la soif du martyre, bien qu'il eût engagé tant d'autres à le rechercher, et qui à tout prendre était un chef de parti ambitieux plutôt qu'un fanatique, sentait-il en ce moment que les musulmans étaient moins barbares qu'il ne l'avait cru; mais il sentait en même temps qu'il ne pouvait se dédire sans s'exposer au juste mépris de son parti. Il répondit donc comme les autres martyrs, ses disciples, avaient répondu dans des circonstances analogues, et malgré qu'ils en eussent, les vizirs furent forcés de le condamner à la mort. On le mena au supplice à l'instant même. Euloge montra une grande résignation. Un eunuque l'ayant frappé sur la joue, le prêtre, prenant à la lettre un précepte bien connu de l'Evangile, lui tendit l'autre en disant: «Frappez aussi celle-ci;» ce que l'eunuque ne se fit pas dire deux fois. Ensuite il monta sur l'échafaud avec une grande fermeté de courage, fléchit les genoux, leva les mains au ciel, fit le signe de la croix, prononça à voix basse une courte prière, mit sa tête sur le billot et reçut le coup fatal (11 mars 859). Quatre jours plus tard, Léocritia, convaincue d'apostasie, mourut aussi sur l'échafaud [1].

Le supplice du primat élu causa une émotion pro-

1) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 13—16.

fonde, non-seulement à Cordoue, où l'on se raconta bientôt une foule de miracles opérés par les restes du Saint, mais dans toute l'Espagne. Plusieurs chroniques du nord de la Péninsule, qui ne disent presque rien de ce qui arriva à Cordoue, indiquent avec la plus grande précision l'année et le jour du supplice d'Euloge, et vingt-quatre ans plus tard, Alphonse, roi de Léon, en concluant une trève avec le sultan Mohammed, stipula entre autres clauses que les restes de saint Euloge et de sainte Léocritia lui seraient remis.

Privés de leur chef, les exaltés continuèrent encore quelque temps à blasphémer Mahomet, afin de mourir sur l'échafaud [1]; mais peu à peu, comme tout s'use à la longue, l'enthousiasme singulier qui, pendant plusieurs années, avait régné à Cordoue, subit la commune loi, et, au bout de quelque temps, il n'en restait plus que le souvenir.

On entrait d'ailleurs dans une période nouvelle. Les renégats et les chrétiens des montagnes de Regio s'insurgèrent. Cette révolte, déjà très-formidable en elle-même, fut accompagnée ou suivie de celle de presque toute la Péninsule, et fournit aux chrétiens de Cordoue l'occasion de montrer d'une autre manière leur haine du nom musulman.

---

1) Voyez Samso , L. II, c. 9.

X.

Le touriste qui veut se rendre de Cordoue à Malaga et qui aime mieux supporter en stoïcien les fatigues et les privations d'une excursion poétique dans un beau mais sauvage pays, que de se laisser cahoter dans une voiture sur les monotones et ennuyeuses chaussées, traverse d'abord un pays ondulé et bien cultivé qui s'étend jusqu'au Genil, puis une contrée parfaitement plate et unie, jusqu'à Campillos. C'est là que commence la Serranía de Ronda et de Malaga, la partie la plus romantique de l'Andalousie. Tantôt sauvage et grandiose, cette chaîne de montagnes inspire une sorte de terreur poétique avec ses majestueuses forêts de chênes, de liéges et de châtaigniers, ses profonds et sombres ravins, ses torrents qui tombent avec fracas de précipice en précipice, ses vieux châteaux à demi ruinés et ses villages suspendus à la paroi de rochers à pic, dont les cimes sont dénuées de toute végétation et dont les flancs semblent noircis et calcinés par le feu du ciel; tantôt riante et suave, elle a un air de fête avec ses vignes, ses

prairies, ses bosquets d'amandiers, de cérisiers, de citronniers, d'orangers, de figuiers et de grenadiers, ses touffes de lauriers-roses sur lesquels on compte plus de fleurs que de feuilles, ses petites rivières guéables qui serpentent avec une charmante coquetterie, ses vergers qui fournissent presque tout le midi de la Péninsule de poires et de pommes, ses champs de lin, de chanvre et surtout de blé, dont les épis donnent un pain qui passe pour être le plus blanc et le plus exquis du monde entier.

Le peuple qui habite cette Serranía est gai, causeur, beau, léger et spirituel; il aime à rire, à chanter, à danser au bruit des castagnettes, à jouer de la guitare ou de la mandoline; mais en même temps il est vain, querelleur, à la fois brave et fanfaron, et d'une humeur si violente que le coup mortel suit presque toujours de près le regard oblique de la colère; il ne se donne pas une bonne fête sans que deux ou trois individus soient poignardés. Les femmes, quoique d'une beauté fort remarquable, ont quelque chose de viril; grandes et robustes, elles ne craignent pas de s'occuper des travaux les plus pénibles et transportent avec facilité de lourds fardeaux; on en a vu lutter entre elles.

En temps de paix ces montagnards s'occupent principalement à faire la contrebande en important les marchandises anglaises de Gibraltar dans l'intérieur du pays, et ils savent tromper avec une merveilleuse

adresse la surveillance des nombreux employés des douanes. Quelquefois, quand ils se sont réunis en assez grand nombre sous les plus renommés de leurs chefs, et qu'ils descendent dans les plaines pour vendre leurs marchandises, ils résistent vigoureusement aux troupes qu'on envoie à leur poursuite. Dans les temps de troubles et de discordes civiles, plusieurs d'entre eux exercent le métier de bandit, et alors ils sont ou *ladrones*, ou *rateros*. Sans être brigands de profession, les derniers, qui se recrutent parmi les gardiens de troupeaux, les villageois désœuvrés, les journaliers paresseux, les moissonneurs nomades, les aubergistes sans chalands, parfois même parmi les métayers, détroussent les voyageurs en amateurs, par occasion, et seulement quand ces voyageurs sont mal escortés; quand ils sont bien armés, bien accompagnés, le *ratero* cache sa carabine, prend ses outils et fait semblant de cultiver la terre. Dispersés partout, ces brigands de bas étage sont toujours disposés à prêter main-forte soit aux vrais brigands, soit aux gens de la police, selon les circonstances, car, en auxiliaires prudents, ils ne viennent qu'au secours du vainqueur. Les vrais brigands, qui, enrôlés comme des soldats, ne marchent qu'à cheval et par troupes, sont plus distingués. Au lieu que les *rateros*, de peur d'être dénoncés, assassinent souvent ceux qu'ils ont dépouillés, les *ladrones* ne tuent que ceux qui se défendent; polis et respectueux, surtout envers

les dames, ils ne dévalisent les voyageurs qu'avec toutes sortes d'égards. Loin d'être méprisés, ils sont placés très-haut dans l'esprit de la foule. Ils combattent contre les lois, ils sont en révolte contre la société, ils répandent l'épouvante dans les contrées qu'ils exploitent, mais ils ont un certain prestige, une certaine grandeur; leur audace, leur génie aventureux, leur savoir-vivre plaisent aux femmes, même les plus effrayées; et quand ils sont tombés entre les mains de la justice et qu'on les pend, leur supplice inspire de l'intérêt, de la sympathie, de la compassion. De nos jours José-Maria s'est rendu fameux comme chef de bandits, et son nom vivra encore longtemps dans la mémoire des Andalous comme celui du brigand modèle. Un simple hasard l'avait poussé dans cette carrière. Ayant commis un meurtre dans un moment de fureur, il s'enfuit dans la montagne pour se soustraire à l'action des lois, et là, n'ayant d'autre parti à prendre que de vivre de sa carabine, il organisa des partisans, se procura des chevaux et se mit à dépouiller les voyageurs. Brave, actif, intelligent, connaissant parfaitement le pays, il sut faire réussir toutes ses entreprises et se dérober à toutes les poursuites de la justice. Par tout le pays il avait des affiliés unis à lui sous serment, et quand il lui fallait un homme pour compléter sa troupe, il pouvait toujours choisir entre quarante personnes au moins, tant on ambitionnait l'honneur de servir sous

lui. Il avait des accointances avec les magistrats eux-mêmes: dans une proclamation du capitaine-général de la province, les autorités de quatre endroits furent signalées comme ses complices. Sa puissance était si grande qu'il était maître de toutes les routes du Midi, et que la direction des postes, afin d'obtenir le passage libre, lui payait régulièrement une redevance de quatre-vingts francs par voiture. Il gouvernait ses bandits plus arbitrairement qu'aucun souverain ne gouverne ses sujets, et un sauvage esprit de justice présidait à ses décisions envers eux [1].

En temps de guerre ces contrebandiers et ces bandits, accoutumés qu'ils sont à lutter sans cesse avec les difficultés d'une nature sauvage, sont des adversaires extrêmement redoutables. Il est vrai qu'ils échouent dans les attaques qui demandent quelques combinaisons; il est vrai aussi que, dans la plaine, ils ne peuvent résister aux savantes manœuvres des troupes réglées; mais dans les sentiers escarpés, tortueux et étroits de leurs montagnes, leur agilité et leur connaissance du terrain leur donnent sur les soldats un immense avantage. Les troupes françaises ont été à même d'en faire l'épreuve, alors que le fan-

1) Voyez divers *Voyages*, et surtout Rochfort Scott, *Excursions in the mountains of Ronda and Granada;* de Custine, *l'Espagne sous Ferdinand VII*, lettre 50 et 51; Cook, *Sketches of Spain*, ch. 1 et 15; Ford, *Gatherings from Spain*, ch. 16; Mériméo, *Lettres adressées d'Espagne* etc., n° III, et l'ouvrage de M. de Rocca que je cite plus loin.

tôme de roi placé par Napoléon sur le trône d'Espagne essaya de soumettre ces intrépides montagnards à son autorité détestée. Quand les hussards français pouvaient les attirer dans les campagnes, ils les sabraient par centaines; mais dans les sentiers tracés en zigzags et suspendus aux bords de précipices effrayants, où leurs chevaux, loin de leur être utiles, les embarrassaient, ces mêmes hussards tombaient à chaque pas dans des embuscades. Au moment où ils s'y attendaient le moins, ils se voyaient enveloppés d'une nuée d'ennemis qui tiraillaient sur leurs flancs et qui, sans cesser de faire feu, regagnaient aussitôt les sommets des rochers, où l'on ne pouvait les poursuivre, si bien que tout en fuyant, ils détruisaient des colonnes entières, sans que les Français pussent s'en venger. Malgré les horreurs de la guerre, les montagnards ne manquèrent pas non plus de montrer de temps à autre l'esprit bouffon et goguenard qui leur est propre. A Olbera, où les hussards français avaient demandé un jeune bœuf, les habitants leur apportèrent un âne coupé en quartiers. Les hussards trouvèrent que ce veau, comme ils l'appelaient, avait le goût un peu fade, et dans la suite les montagnards, en tiraillant avec eux, leur criaient souvent: «Vous avez mangé de l'âne à Olbera!» C'était, dans leur opinion, la plus sanglante des injures qu'on pût faire à des chrétiens [1].

1) De Rocca, *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*, p. 174—259.

Au neuvième siècle cette province, qui portait le nom de Reiya ou plutôt de Regio (Regio montana, selon toute apparence) et dont Archidona était la capitale [1], avait une population presque exclusivement espagnole, et qui ressemblait en tout point à celle qui y demeure aujourd'hui; elle avait le même caractère et les mêmes goûts, les mêmes vices et les mêmes vertus. Quelques-uns de ces montagnards étaient chrétiens; d'autres, en plus grand nombre, étaient musulmans; mais ils se sentaient tous Espagnols, ils nourrissaient tous une haine implacable pour les oppresseurs de leur patrie, et, passionnés pour l'indépendance, ne voulant pas que la tyrannie étrangère s'engraissât plus longtemps de leurs dépouilles, ils guettaient tous le moment où ils pourraient secouer le joug. Ce moment, impatiemment attendu, ne pouvait plus être éloigné. Les succès que leurs compatriotes remportaient chaque jour dans d'autres provinces montraient aux montagnards qu'avec du courage et de l'audace, il ne leur serait nullement impossible de réaliser leurs vœux. Déjà Tolède était libre. Pendant vingt ans, le sultan avait en vain tâché de la réduire à son autorité. Les chrétiens, qui avaient conservé leur prépondérance dans la cité, s'étaient mis sous la protection du roi de Léon [2], et, quoique

1) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 320—323.
2) Sébastien, c. 26.

trahis par les renégats, ils avaient forcé le sultan, dans l'année 873, de leur accorder un traité qui leur garantissait le maintien du gouvernement républicain qu'ils s'étaient donné, et une existence politique à peu près indépendante, car ce traité ne les engageait qu'à un tribut annuel [1]. Un autre Etat indépendant avait été fondé dans l'Aragon, province qui sous les Arabes s'appelait la Frontière supérieure, par une ancienne famille visigothe qui avait embrassé l'islamisme, celle des Beni-Casî. Vers le milieu du IX[e] siècle, cette maison s'était élevée à une si grande puissance, grâce aux talents de Mousâ II, qu'elle pouvait marcher de pair avec les maisons souveraines. A l'époque où Mohammed monta sur le trône, Mousâ II était maître de Saragosse, de Tudèle, d'Huesca, de toute la Frontière supérieure. Tolède avait conclu une alliance avec lui, et son fils Lope était consul dans cette ville. Guerrier intrépide et infatigable, il tournait ses armes tantôt contre le comte de Barcelone ou celui de l'Alava, tantôt contre le comte de Castille ou le roi de France. Parvenu au comble de la gloire et de la puissance, respecté et courtisé par tous ses voisins, même par le roi de France, Charles-le-Chauve, qui lui envoyait des présents magnifiques, Mousâ tranchait du souverain sans que personne osât s'y opposer, et enfin, voulant l'être de nom comme

1) Nowairî, ad ann. 259; Ibn-Adhârî, t. II, p. 103, 104.

il l'était de fait, il prit fièrement le titre de *troisième roi en Espagne.* Après la mort de cet homme extraordinaire (862), le sultan, il est vrai, se remit en possession de Tudèle et de Saragosse; mais la joie qu'il en ressentit ne fut pas longue. Dix années plus tard, les fils de Mousâ, aidés par la population de la province, qui s'était accoutumée à n'avoir que les Beni-Casî pour maîtres, chassèrent les troupes du sultan. Ce dernier tâchait maintenant de les réduire; mais les Beni-Casî, secondés par le roi de Léon, Alphonse III, qui avait conclu avec eux une alliance si étroite qu'il leur avait confié l'éducation de son fils Ordoño, repoussaient victorieusement ses attaques [1].

Ainsi le Nord était libre et ligué contre le sultan. A la même époque, un renégat audacieux de Mérida, Ibn-Merwân [2], fondait une principauté indépendante dans l'Ouest. Livré au sultan après la soumission de Mérida, où il avait été un des chefs de l'insurrection, il était capitaine des gardes du corps, lorsque, dans l'année 875, le premier ministre Hâchim, qui avait on ne sait quel grief contre lui, lui dit un jour en présence des vizirs: «Un chien vaut mieux que toi.» Pour comble d'ignominie il lui fit donner des soufflets. Jurant dans sa fureur de s'exposer à tout, plutôt que de supporter le retour de ces mauvais traite-

---

1) Voyez, pour plus de détails, mes *Recherches*, t. I, p. 222—226.

2) Abdérame ibn-Merwân ibn-Younos.

ments, Ibn-Merwân rassembla ses amis, s'enfuit avec eux, et s'empara du château d'Alanje (au sud de Mérida), où il se mit en défense. Assiégé dans cette forteresse par les troupes du sultan, et n'ayant point de vivres, de sorte que lui et ses compagnons furent obligés de se nourrir de la chair de leurs chevaux, il capitula au bout de trois mois, lorsque l'eau fut venue à lui manquer; mais, vu la position désespérée où il se trouvait, les conditions qu'il obtint pouvaient encore passer pour avantageuses: on lui permit de se retirer vers Badajoz, qui à cette époque n'était pas encore une ville murée, et de s'y établir. S'étant tiré ainsi d'entre les griffes du sultan, Ibn-Merwân devint pour lui un ennemi aussi dangereux qu'implacable. Ayant réuni sa bande à une autre, composée également de renégats et commandée par un nommé Sadoun, il appela aux armes les renégats de Mérida et d'autres endroits, prêcha à ses compatriotes une nouvelle religion, qui tenait le milieu entre l'islamisme et le christianisme, conclut une alliance avec Alphonse III, roi de Léon [1], l'allié naturel de tous ceux qui se révoltaient contre le sultan, et, portant la terreur dans les campagnes, mais ne maltraitant ou ne rançonnant que les ennemis du pays, les Arabes et les Berbers, il vengea d'une manière sanglante ses

1) Cette alliance valut à Ibn-Merwân le surnom de *Galicien*, que les Arabes lui donnent ordinairement. Ibn-Khaldoun, fol. 10 r.

propres injures et celles de sa patrie. Voulant réprimer ses brigandages, le sultan envoya contre lui une armée, dont il confia le commandement à son ministre Hâchim et à son fils Mondhir. Ibn-Merwân, au lieu d'attendre l'ennemi, alla à sa rencontre: ayant envoyé Sadoun demander du secours au roi de Léon, il se jeta dans Caracuel [1]. Hâchim établit son camp dans le voisinage de cette forteresse, dont on voit encore les grands débris, et fit occuper celle de Monte-Salud par un de ses lieutenants. Peu de temps après, ce lieutenant lui donna avis que Sadoun s'approchait de Monte-Salud avec des troupes auxiliaires léonaises, mais que ces troupes, peu nombreuses, seraient faciles à surprendre. Le lieutenant se trompait; les forces de Sadoun étaient assez considérables, mais voulant attirer l'ennemi dans un piége, ce rusé capitaine avait fait répandre le bruit que son armée était faible. Son dessein lui réussit à merveille. Trompé par le rapport de son lieutenant, Hâchim alla avec quelques escadrons à la rencontre de Sadoun. Informé de tout par ses espions, celui-ci le laissa s'enfoncer dans les montagnes. Se tenant

---

1) Caracuel se trouve entre Ciudad-Real et Almodovar del Campo. D'après le *Marâcid*, les Arabes en prononçaient le nom *Caraquei*, et c'est ainsi qu'écrit Pélage d'Oviédo (c. 11); voyez aussi *Cartâs*, p. 107. Cependant on trouve également *Caraquer* (Ibn-Adhârî, t. II, p. 105). *Caraqueri*, dans Edrisi, t. II, p. 29, est une faute; il faut lire *Caraquei* avec le man. B.

aux aguets, il l'attendit dans un défilé, cacha ses hommes derrière les rochers qui l'avoisinaient, fondit sur les ennemis dans un moment où ceux-ci ne s'attendaient nullement à être attaqués, et en fit un grand carnage. Hâchim lui-même, blessé plusieurs fois, fut fait prisonnier, après avoir vu tomber à ses côtés cinquante de ses principaux lieutenants. On l'amena à Ibn-Merwân. Sa vie était maintenant entre les mains de celui qu'il avait si crùellement offensé; mais Ibn-Merwân eut la générosité de ne lui faire aucun reproche; il le traita avec tous les égards dus à son rang, et l'envoya à son allié, le roi de Léon.

Le sultan, en apprenant ce qui s'était passé, devint furieux. La captivité de son favori l'affligeait sans doute, mais ce qui l'affligeait bien plus encore, c'est qu'il ne pouvait refuser, sans manquer à l'honneur, de le racheter des mains du roi de Léon. Et Alphonse exigeait cent mille ducats! C'était mettre à une trop rude épreuve la générosité de l'avare sultan! Aussi trouva-t-il mille raisons pour se dispenser de payer une somme si énorme. «Si Hâchim est prisonnier, disait-il, c'est sa propre faute. Pourquoi est-il toujours si téméraire? C'est un étourdi qui ne sait ce qu'il fait, et qui ne veut jamais prêter l'oreille à de sages conseils.» Enfin, après l'avoir laissé gémir dans les fers pendant deux années, il consentit à payer une partie de la rançon exigée. De son côté, Hâchim promit au roi de Léon que le reste lui

serait payé plus tard, lui donna ses frères, son fils et son neveu en otage, et revint à Cordoue, brûlant du désir de se venger d'Ibn-Merwân. Ce chef avait ravagé, dans cet intervalle, le district de Séville et celui de Niébla, et le sultan, qui ne pouvait rien contre lui, l'avait fait prier de dicter lui-même les conditions auxquelles il voudrait s'engager à suspendre ses irruptions qui ruinaient le pays. La réponse d'Ibn-Merwân avait été hautaine et menaçante. « Je suspendrai mes irruptions, avait-il dit, et j'ordonnerai même qu'on nomme le sultan dans les prières publiques, à condition qu'il me cédera Badajoz, qu'il me permettra de fortifier cet endroit, et qu'il me dispensera de lui payer des contributions ou de lui obéir en quoi que ce soit; sinon, non.» Si humiliantes que fussent ces conditions, le sultan les avait acceptées. Hâchim tâcha maintenant de persuader à son maître que, dans les circonstances données, il ne lui serait nullement impossible de réduire cet orgueilleux rebelle. « Auparavant, disait-il, cet Ibn-Merwân était insaisissable; n'ayant point de demeure fixe, lui et ses cavaliers savaient toujours se dérober à nos poursuites; mais à présent qu'il s'est enfermé dans une ville, nous le tenons. Nous pouvons l'assiéger, et nous saurons bien le forcer à se rendre.» Il réussit à faire approuver son dessein par le monarque, et, ayant obtenu de lui l'autorisation de se mettre en marche avec l'armée, il s'était déjà avancé jusqu'à Niébla, lors-

qu'Ibn Merwân fit parvenir au sultan un message conçu en ces termes: «J'ai appris que Hâchim s'est mis en marche vers l'Ouest. Je comprends fort bien que, croyant pouvoir m'enfermer dans une ville, il espère avoir trouvé l'occasion de se venger de moi; mais je vous jure que s'il va plus loin que Niébla, je brûlerai Badajoz et qu'alors je reprendrai la vie que j'ai menée autrefois.» Le sultan fut si effrayé par cette menace, qu'il envoya aussitôt à son ministre l'ordre de retourner à Cordoue avec l'armée, et que dorénavant il ne se sentait aucune velléité de réduire ce trop redoutable ennemi [1].

Ainsi, tandis que les insurgés se montraient forts et courageux, le gouvernement se montrait faible et lâche. A chaque concession qu'il faisait aux rebelles, à chaque traité qu'il leur accordait, il perdait quelque chose du prestige dont il avait tant besoin pour inspirer du respect à une population mal soumise, irritée et beaucoup plus nombreuse que ses maîtres. Les montagnards de Regio, enhardis par les nouvelles qui leur arrivaient du Nord et de l'Ouest, commencèrent à s'agiter à leur tour. Dans l'année 879, il y eut des émeutes et des insurrections dans plusieurs endroits de la province. Le gouvernement, qui ne s'aveuglait point sur les dangers qui le menaçaient de

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 37 r. et v.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 102, 103, 104, 105; Ibn-Haiyân, fol. 11 r. et v.; *Chron. Albeld.*, c. 62.

ce côté, fut fort alarmé des avis qu'il recevait. Des ordres rapides et sévères furent donnés sur tous les points. On mit la main sur le chef d'une bande redoutée et on l'envoya à Cordoue. Des forteresses furent construites à la hâte sur les hauteurs qu'il importait le plus de garder [1]. Toutes ces mesures irritaient les montagnards sans les effrayer. Cependant il y avait encore peu d'ensemble dans leurs mouvements; ce qui leur manquait, c'était un chef d'un caractère supérieur et capable de diriger vers un but marqué d'avance leurs vagues élans de patriotisme. Si un tel homme se présentait, il n'aurait guère qu'un signe à faire pour ébranler toute la population de la montagne, et la montagne marcherait avec lui.

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 106.

XI.

A l'époque où les montagnards andalous commençaient à remuer, il y avait dans un hameau près de Hiçn-Aute (aujourd'hui Yznate), au nord-est de Malaga, un gentilhomme campagnard, nommé Hafç. Il sortait d'une illustre lignée; son cinquième aïeul, le Visigoth Alphonse, avait porté le titre de comte [1]; mais prenant son parti sur les vicissitudes politiques et religieuses, soit par stoïcisme, soit par apathie, le grand-père de Hafç, qui, sous le règne de Hacam Ier, avait quitté Ronda pour venir s'établir près de Hiçn-Aute, s'était fait musulman, et ses descendants passaient aussi pour tels, bien qu'au fond du cœur ils gardassent un pieux souvenir de la religion de leurs ancêtres.

---

1) Ibn-Khaldoun (fol. 10 v.), Ibn-Adhârí (t. II, p. 108) et Ibn-al-Khatîb (article sur Omar ibn-Hafçoun) donnent la généalogie complète de Hafç jusqu'à Alphonse, auquel Ibn-Khaldoun donne le titre de comte, sur l'autorité d'Ibn-Haiyân. Les noms du fils, du petit-fils et de l'arrière-petit-fils d'Alphonse sont goths ou latins; mais malheureusement ils semblent plus ou moins altérés dans les manuscrits. Le père de Hafç s'appelait Omar, et son grand-père Djafar al-islâmî (le renégat).

Grâce à son activité et à son économie, Hafç avait amassé une assez belle fortune. Ses voisins, moins riches que lui, le respectaient et l'honoraient au point qu'ils le nommaient, non pas Hafç, mais Hafçoun, car cette terminaison était l'équivalent d'un titre de noblesse [1]; et rien, selon toute probabilité, n'aurait troublé sa paisible existence, si la mauvaise conduite de son fils Omar, qui ne pouvait se plier à la discipline paternelle, ne lui eût causé une continuelle inquiétude et un profond chagrin. Vain, altier, arrogant, d'un naturel turbulent et batailleur, ce fougueux jeune homme ne montrait du caractère andalous que le mauvais côté. La moindre offense allumait sa colère: un mot, un geste, un regard, l'intention même lui suffisait, et à diverses reprises on le rapporta à la ferme, meurtri, le visage en sang, couvert de contusions et de blessures. Avec un tempérament pareil, il devait arriver tôt ou tard qu'il assommât quelqu'un ou qu'il fût assommé lui-même. En effet, un jour qu'il avait engagé une querelle avec un de ses voisins sans motif raisonnable, il l'étendit mort sur la place. Pour le sauver de la potence, son père désespéré quitta avec lui la ferme que sa famille avait habitée pendant trois quarts de siècle, et alla s'établir dans la Serranía de Ronda, au pied de la

1) Voyez mon édition d'Ibn-Adhârî, t. II, p. 48 des notes, et la note de M. de Slane, *Histoire des Berbers*, t. I, p. xxxvii.

montagne de Bobastro [1]. Là, au milieu d'une nature sauvage, le jeune Omar, qui aimait à s'enfoncer au plus épais de la forêt ou dans les gorges les moins fréquentées, finit par faire le métier de bandit, de *ratero* comme on dirait à présent. Il tomba entre les mains de la justice, et le gouverneur de la province lui fit donner le fouet. Quand il voulut rentrer dans la maison de son père, celui-ci le chassa comme un vaurien incorrigible. Alors, ne sachant comment faire pour gagner sa vie en Espagne, il se dirigea vers la côte, s'embarqua sur un vaisseau qui faisait voile vers l'Afrique, et, après avoir mené quelque temps une vie errante, il arriva enfin à Tâhort, où il entra comme apprenti au service d'un tailleur qui était né dans le district de Regio et qu'il connaissait un peu.

Un jour qu'il travaillait avec son maître, un vieillard qu'il n'avait jamais vu, mais qui était aussi Andalous de naissance, entra dans la boutique, et remit au tailleur une pièce d'étoffe en le priant de lui couper un habit. Le tailleur, s'étant levé aussitôt, lui présenta un siége et entama avec lui une conversation à laquelle l'apprenti se mêla insensiblement. Le vieillard demanda au tailleur qui était ce jeune homme.

— C'est un de mes anciens voisins de Regio, lui répondit le tailleur; il est venu ici pour apprendre mon métier.

1) Ibn-al-Khatîb, man. E., article sur Omar ibn-Hafçoun.

— Depuis combien de temps as-tu quitté Regio? demanda le vieillard en s'adressant à Omar.

— Depuis quarante jours.

— Connais-tu la montagne de Bobastro dans ce district?

— C'est au pied de cette montagne que je demeurais.

— Ah, vraiment!... C'est qu'il y a là une révolte.

— Je vous assure que non.

— Eh bien, il y en aura une sous peu.

Le vieillard se tut quelques instants; puis il reprit:

— Connais-tu, dans le voisinage de cette montagne, un certain Omar, fils de Hafçoun?

En entendant prononcer son nom, Omar pâlit, baissa les yeux et garda le silence. Le vieillard le regarda attentivement alors, et remarqua qu'il avait une dent œillère cassée. C'était un de ces Espagnols qui croyaient fermement à la résurrection de leur race. Ayant souvent entendu parler d'Omar, il avait cru reconnaître en lui une de ces natures supérieures qui peuvent faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, suivant la direction qui leur est imprimée, et il pressentait que dans ce fils indomptable, ce grand querelleur, ce bandit de la montagne, il y avait l'étoffe du chef de parti. Le silence d'Omar, son air confus, sa pâleur, la dent œillère qui lui manquait (le vieillard avait entendu dire que, dans une rixe sanglante, Omar

avait perdu une des siennes), tout cela lui avait donné la certitude qu'il parlait à Omar lui-même, et, voulant dès lors donner un noble but au besoin d'activité qui dévorait ce fougueux jeune homme: «Quoi, malheureux, s'écria-t-il, c'est en maniant l'aiguille que tu tâches d'échapper à la misère? Retourne dans ton pays et prends l'épée! Tu seras un redoutable adversaire pour les Omaiyades, et tu régneras sur une grande nation.»

Dans la suite, ces paroles vraiment prophétiques servirent sans doute à stimuler l'ambition d'Omar; mais dans ce moment-là, elles produisirent sur lui un tout autre effet. Craignant d'être reconnu par des personnes moins bienveillantes et livré au gouvernement espagnol par le prince de Tâhort, qui, dans tout ce qu'il faisait, se laissait guider par le sultan de Cordoue [1], il quitta la ville en toute hâte, n'emportant pour tout bagage que deux pains qu'il venait d'acheter et qu'il avait cachés dans ses manches.

De retour en Espagne, comme il n'osait reparaître devant son père, il alla trouver son oncle, et lui raconta ce que le vieillard de Tâhort lui avait dit. Cet oncle, qui joignait une grande crédulité à un esprit entreprenant, eut foi à la prédiction du vieillard. Il conseilla à son neveu de suivre sa destinée et de tenter une révolte, en promettant de s'employer pour lui

1) Cf. Ibn-Adhârî, t. II, p. 111, l. 5.

de tout son pouvoir. Il n'eut pas de peine à le convaincre, et, ayant rassemblé une quarantaine de ses garçons de ferme, il leur proposa de se faire partisans sous le commandement de son neveu. Ils acceptèrent tous. Omar les organisa et s'établit avec eux sur la montagne de Bobastro (880 ou 881) [1], où se trouvaient les ruines d'une forteresse romaine, du Municipium Singiliense Barbastrense, que les gens du pays appellent aujourd'hui *el Castillon* [2]. Ces ruines étaient faciles à réparer; Omar le fit. Aucun endroit ne pouvait être mieux situé pour servir de retraite à une bande de voleurs ou de partisans. Le rocher qui portait la forteresse est très-haut, très-escarpé, et inaccessible du côté de l'est et du sud, de sorte que le château était presque inexpugnable. Joignez-y qu'il avait à sa proximité la grande plaine qui s'étend depuis Campillos jusqu'à Cordoue. Dans cette plaine la bande d'Omar pouvait facilement faire des excursions, enlever des bestiaux et lever des taxes illégales sur les métairies isolées. C'est à cela que se bornèrent les premiers exploits d'Omar; mais bientôt il jugea que ce métier de voleur de grands chemins n'était pas digne de lui, et sitôt que sa troupe, grossie de tous ceux qui avaient intérêt à se retirer de

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 37 v. — 38 v.

2) Voyez sur Bobastro, qui se trouvait à un quart de lieue du Guadaljorce et à une lieue O. d'Antequera, mes *Recherches*, t. I, p. 323—327.

la société et à se mettre en sûreté derrière de bonnes murailles sur la crête d'un rocher, fut devenue assez considérable pour tenir en respect la chétive force militaire du canton, il se mit à pousser de hardies expéditions jusqu'aux portes des cités et à se signaler par des coups de main aussi audacieux que brillants. Justement alarmé, le gouverneur de Regio se décida enfin à attaquer ce corps de partisans avec toutes les troupes de la province; mais il fut battu, et, dans sa fuite précipitée, il abandonna jusqu'à sa grande tente aux insurgés. Le sultan, qui attribuait ce désastre à l'incapacité du gouverneur, le destitua et nomma un autre à sa place. Le nouveau gouverneur ne réussit pas mieux : la résistance de la garnison de Bobastro l'effraya tellement qu'il conclut une trêve avec Omar. Cette trêve ne fut pas de longue durée, et Omar, bien qu'attaqué à différentes reprises, sut se maintenir pendant deux ou trois ans sur sa montagne [1]; mais au bout de ce temps, Hâchim, le premier ministre, le contraignit à se rendre, et le fit conduire à Cordoue avec toute sa bande. Le sultan, qui voyait dans Omar un excellent officier et dans ses hommes de bons soldats, leur fit un accueil fort gracieux et leur proposa d'entrer dans son armée. Convaincus que pour le moment il ne leur restait pas

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 106, 107; Nowairî, p. 464; Ibn-Khaldoun, fol. ٨٩ v.

d'autre parti à prendre, ils acceptèrent cette proposition [1].

Peu de temps après, dans l'été de l'année 883, lorsque Hâchim alla combattre Mohammed, fils de Lope, alors le chef de la maison des Beni-Casî, et Alphonse, roi de Léon, Omar, qui l'accompagnait, trouva l'occasion de se distinguer dans plusieurs rencontres, et notamment dans l'affaire de Pancorvo. Calme et froid quand il fallait l'être, bouillant quand il fallait agir, il se concilia aisément l'estime et les bonnes grâces du général en chef; mais de retour à Cordoue, il eut bientôt à se plaindre d'Ibn-Ghânim [2], le préfet de la ville, qui, dans sa haine pour Hâchim, avait plaisir à tourmenter et à vexer les officiers qui, comme Omar, jouissaient de la faveur de ce ministre. A chaque instant il le faisait changer de logement, et le blé qu'il lui fournissait était de la plus mauvaise qualité. N'étant pas d'humeur endurante, Omar ne put contenir son ressentiment, et un jour, montrant au préfet un morceau d'un pain dur et noir: «Que Dieu ait pitié de vous! lui dit-il; peut-on manger cela? — Qui es-tu, méchant diable, lui répondit le préfet, pour oser m'adresser une question si impertinente?» En retournant, profondément indigné, à son logis, Omar rencontra Hâchim qui se rendait

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 106—108; Nowairî, p. 464; Ibn-Khaldoun, fol. 9 v.

2) Mohammed ibn-Walîd ibn-Ghânim.

au palais. Il lui raconta tout. «Ils ignorent ici ce que tu vaux, lui dit le ministre; c'est à toi de le leur apprendre.» Et il passa son chemin.

Dégoûté ainsi du service du sultan, Omar proposa à ses soldats d'aller reprendre dans les montagnes la vie aventureuse et libre, qu'ils avaient menée si longtemps ensemble. Ils ne demandaient pas mieux, et avant le coucher du soleil ils avaient déjà quitté la capitale pour retourner à Bobastro (884).

Le premier soin d'Omar fut de se remettre en possession de ce château. C'était difficile, car Hâchim, qui sentait fort bien l'importance de cette forteresse, en avait confié la garde à une garnison assez nombreuse, et de plus il l'avait fait flanquer de tant de bastions et de tours, qu'elle pouvait passer pour imprenable. Mais Omar, plein de confiance en sa bonne étoile, ne se laissa pas décourager. Secondé par son oncle, il adjoignit d'abord quelques hommes résolus à sa troupe, qu'il jugeait trop faible; puis, sans donner aux soldats installés dans le château le temps d'organiser la résistance, il les attaqua hardiment, et les força de fuir avec tant de précipitation qu'ils ne se donnèrent pas même le temps d'emmener avec eux la jeune amante de leur capitaine, laquelle plut tellement à Omar qu'il en fit sa femme ou sa maîtresse [1].

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 38 v., 39 r.

A compter de ce moment, Omar, ce José-Maria du IX° siècle, mais mieux servi par les circonstances que ce héros manqué, n'était plus un chef de brigands, mais le chef de toute la race espagnole dans le Midi. Il s'adressait à tous ses compatriotes, qu'ils eussent embrassé l'islamisme ou qu'ils fussent restés chrétiens. « Trop longtemps déjà, leur disait-il, vous avez supporté le joug de ce sultan qui vous arrache vos biens et vous écrase de contributions forcées. Vous laisserez-vous fouler aux pieds par les Arabes qui vous considèrent comme leurs esclaves? .... Ne croyez pas que l'ambition me fasse parler ainsi; non, je n'ai d'autre ambition que de vous venger et de vous délivrer de la servitude. » « Chaque fois, dit un historien arabe, qu'Ibn-Hafçoun parlait de la sorte, ceux qui l'écoutaient le remerciaient et se déclaraient prêts à lui obéir. » Ce sont aussi ses ennemis, les seuls qui aient raconté son histoire, qui disent que, devenu le chef de son parti, ses anciens défauts disparurent entièrement. Au lieu d'être arrogant et querelleur comme par le passé, il était affable et courtois envers le moindre de ses soldats; aussi ceux qui servaient sous ses ordres lui gardaient une affection qui allait jusqu'à l'idolâtrie, et lui obéissaient avec une discipline et une ponctualité presque fanatiques; quel que fût le danger, tous marchaient au premier signal: il eût fait marcher ses hommes dans le feu. Toujours à leur tête et toujours au fort de la mêlée, il se battait

en simple soldat, maniait la lance et l'épée comme le plus habile d'entre eux, s'attaquait aux plus vaillants champions, et ne quittait la partie que lorsqu'elle était gagnée. On ne pouvait mieux payer de sa personne ni donner l'exemple avec plus d'éclat. Il récompensait généreusement les services qu'on lui rendait; il faisait toujours une très-ample part à celui de ses hommes qui s'était plus particulièrement distingué; il honorait la bravoure jusque dans ses ennemis; souvent il rendait la liberté à ceux qui n'étaient tombés en son pouvoir qu'après s'être bien battus. D'un autre côté, il punissait rigoureusement les malfaiteurs. Un sauvage esprit de justice présidait à ses décisions; il n'exigeait ni preuves ni témoins; la conviction qu'une accusation était fondée lui suffisait. Aussi, quoique le brigandage soit dans le sang de ce peuple, les montagnes jouirent bientôt, grâce à la bonne et prompte justice d'Omar, d'une pleine et entière sécurité. Les Arabes assurent qu'à cette époque une femme chargée d'argent pouvait les parcourir seule sans avoir rien à craindre [1].

Presque deux années se passèrent sans que le sultan entreprît quelque chose de sérieux contre ce redoutable champion d'une nationalité longtemps opprimée; mais au commencement du mois de juin de l'année 886, Mondhir, l'héritier présomptif du trône,

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 117, 118.

alla attaquer le seigneur d'Alhama, allié d'Omar et renégat comme ce dernier. Omar accourut au secours de son ami et se jeta dans Alhama. Après avoir soutenu un siége de deux mois, les renégats, qui commençaient à manquer de vivres, résolurent de se frayer un passage à travers les ennemis; mais leur sortie ne fut point heureuse; Omar reçut plusieurs blessures, eut une main mutilée, et, après avoir perdu beaucoup de soldats, il fut forcé de rentrer dans la forteresse. Heureusement pour les renégats, Mondhir reçut, peu de temps après, une nouvelle qui le força de lever le siége et de retourner à Cordoue: son père venait de mourir (4 août 886) [1]. Omar profita de cet événement pour étendre sa domination. Il s'adressa aux châtelains d'un grand nombre de forteresses et les invita de faire cause commune avec lui. Tous le reconnurent pour leur souverain [2]. Dès ce moment il était le véritable roi du Midi.

Cependant il avait trouvé dans le sultan qui venait de monter sur le trône, un adversaire digne de lui. C'était un prince actif, prudent et brave; les clients omaiyades croyaient que s'il lui eût été donné de régner une seule année de plus, il eût forcé tous les rebelles du Midi à mettre bas les armes [3]. Il opposa

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 109.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 117.
3) Ibn-Adhârî, t. II, p. 123; cf. p. 117, l. 3.

aux rebelles une énergique résistance; les districts de Cabra, d'Elvira et de Jaën devinrent le théâtre d'une lutte acharnée, où les succès et les revers alternaient pour chacun des deux partis [1]. Dans le printemps de l'année 888, Mondhir marcha en personne contre les insurgés, s'empara, chemin faisant, de quelques forteresses, ravagea les environs de Bobastro et vint assiéger Archidona. Le renégat Aichoun qui y commandait, n'était pas exempt de cette fanfaronnerie que l'on reproche encore aujourd'hui aux Andalous. Comptant sur sa bravoure, que personne ne contestait, il répétait à tout propos: «Si je me laisse attraper par le sultan, je lui donne toute liberté de me crucifier entre un cochon à ma droite et un chien à ma gauche.» Il oubliait que, pour le prendre, le sultan avait à sa disposition un moyen plus sûr que la force des armes. Quelques habitants de la ville se laissèrent corrompre; ils promirent à Mondhir de lui livrer leur chef vivant, et un jour qu'Aichoun était entré sans armes dans la demeure d'un de ces traîtres, il fut arrêté à l'improviste, chargé de fers, livré au sultan et crucifié de la manière qu'il avait indiquée lui-même. Archidona se rendit bientôt après. Ensuite le sultan fit prisonniers les trois Beni-Matrouh qui possédaient des châteaux dans la Sierra de Priego, et, les ayant fait crucifier de même que dix-neuf de leurs

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 118.

principaux lieutenants, il vint mettre le siége devant Bobastro [1].

Certain que son rocher était désormais imprenable, Ibn-Hafçoun s'inquiétait si peu de ce siége qu'il ne songeait qu'à faire une petite malice au sultan. La gaîté et la plaisanterie étaient dans son caractère. Il fit donc faire des propositions de paix à Mondhir. «Je viendrai habiter Cordoue avec ma famille, lui fit-il dire ; je serai un des généraux de votre armée, et mes fils deviendront vos clients.» Mondhir donna dans le piége. Ayant fait venir de Cordoue le cadi et les principaux théologiens, il leur fit dresser un traité de paix aux termes proposés par Ibn-Hafçoun. Celui-ci se rendit alors auprès du sultan, qui avait établi son quartier général dans un château du voisinage, et lui dit: «Je vous prie de vouloir envoyer à Bobastro une centaine de mulets qui serviront à transporter mes meubles.» Le sultan promit de le faire, et bientôt après, lorsque l'armée eut quitté les environs de Bobastro, les mulets demandés furent envoyés à cette forteresse sous l'escorte de dix centurions et de cent cinquante cavaliers. Négligemment surveillé, car on croyait pouvoir se fier à lui, Ibn-Hafçoun profita de la nuit pour s'évader, retourna à Bobastro le plus vite qu'il put, ordonna à quelques-uns de ses soldats de le suivre, attaqua l'escorte, lui

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 117—120.

arracha les mulets et les mit en sûreté derrière les bonnes murailles de son château [1].

Furieux de s'être laissé tromper, Mondhir jura dans sa colère de recommencer le siége de Bobastro et de ne le lever que lorsque le perfide renégat se serait rendu. La mort le dispensa de tenir son serment. Son frère Abdallâh qui avait exactement le même âge que lui et qui convoitait le trône, mais qui perdait tout espoir d'y monter au cas où Mondhir ne mourrait que lorsque ses enfants seraient en âge de lui succéder, avait corrompu le chirurgien de Mondhir. En saignant le sultan, cet homme se servit d'une lancette empoisonnée, et le 29 juin 888, Mondhir rendit le dernier soupir, après un règne de presque deux années [2].

Averti par les eunuques, Abdallâh, qui était encore à Cordoue, arriva en toute hâte dans le camp, communiqua aux vizirs la mort de son frère, qu'ils ignoraient encore, et se fit prêter serment, par eux d'abord, puis par les Coraichites, les clients omaiyades, les employés de l'administration et les chefs de l'armée. Comme les soldats murmuraient fort de la résolution qu'avait prise le sultan, car ils étaient

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 121; Nowairî, p. 465. Ce dernier auteur a eu la singulière idée de faire assiéger Ibn-Hafçoun dans Tolède, ville dans laquelle il n'a jamais mis le pied.

2) Voyez mon édition d'Ibn-Adhârî, Introduction, p. 44—46.

convaincus que Bobastro était imprenable, il était à prévoir qu'ils se débanderaient dès qu'ils apprendraient que Mondhir avait cessé de vivre. Un officier appela l'attention d'Abdallâh sur cette disposition des esprits; il lui conseilla de tenir cachée la mort de son frère et de le faire enterrer dans quelque endroit du voisinage. Mais Abdallâh repoussa ce conseil avec une indignation fort bien jouée. «Quoi! s'écria-t-il, j'abandonnerais le corps de mon frère à la merci de gens qui sonnent des cloches et qui adorent des croix? Non, jamais; dussé-je mourir en le défendant, je l'emmènerai à Cordoue!» La mort de Mondhir fut donc annoncée aux soldats, pour lesquels elle fut la plus heureuse nouvelle qu'ils eussent pu recevoir. Sans attendre les ordres du nouveau sultan, ils firent leurs préparatifs pour rentrer sans retard dans leurs foyers, et pendant qu'Abdallâh retournait à Cordoue, le nombre de ses soldats diminuait à chaque instant.

Ibn-Hafçoun, qui ne fut informé de la mort de Mondhir que lorsque l'armée était déjà en route, se hâta de profiter du désordre qui caractérisait cette retraite précipitée. Il s'était déjà emparé de plusieurs traînards et d'un butin considérable, lorsqu'Abdallâh lui envoya son page Fortunio pour le conjurer de ne pas inquiéter une marche qui était un convoi funèbre, et pour l'assurer qu'il ne demandait pas mieux que de vivre en paix avec lui. Soit géné-

rosité, soit calcul, le chef espagnol cessa aussitôt ses poursuites.

En arrivant à Cordoue, Abdallâh comptait à peine quarante cavaliers autour de lui; tous les autres soldats l'avaient abandonné [1].

---

1) Ibn-Haiyân, fol. 2 r. — 4 r.

XII.

Abdallâh prenait le pouvoir dans des conditions fatales. L'Etat, miné depuis longtemps par les antipathies de race, semblait marcher rapidement vers sa ruine et sa décomposition. Si le sultan n'avait eu à tenir tête qu'à Ibn-Hafçoun et ses montagnards, il n'y aurait eu encore que demi-mal; mais l'aristocratie arabe, profitant du désordre général, avait aussi commencé à relever la tête et visait à l'indépendance. Elle était encore plus redoutable pour le pouvoir monarchique que les Espagnols eux-mêmes, Abdallâh le croyait du moins. Aussi, comme il lui fallait transiger soit avec les Espagnols, soit avec les nobles, afin de ne pas être tout à fait isolé, il aima mieux transiger avec les premiers. Auparavant déjà il avait donné des témoignages de bienveillance à quelques-uns d'entre eux; il avait eu une intime liaison avec Ibn-Merwân le Galicien, dans le temps où celui-ci servait encore dans la garde du sultan Mohammed [1].

1) Ibn-al-Coutia, fol. 37 v.

Maintenant il offrit à Ibn-Hafçoun le gouvernement de Regio, à condition qu'il le reconnaîtrait pour son souverain. Au commencement le succès sembla justifier cette politique nouvelle. Ibn-Hafçoun rendit l'hommage; il donna une marque de confiance au sultan en envoyant à la cour son fils Hafç et quelques-uns de ses capitaines. De son côté, le sultan fit tout ce qu'il pouvait pour consolider l'alliance; il traita ses hôtes de la manière la plus amicale et les combla de présents. Mais au bout de quelques mois, lorsque Hafç et ses compagnons furent retournés à Bobastro, Ibn-Hafçoun laissa faire ses soldats qui pillaient les bourgades et les villages jusqu'aux portes d'Ossuna, d'Ecija et même de Cordoue; puis, lorsque les troupes que le gouvernement avait envoyées contre eux eurent été battues, il rompit ouvertement avec le sultan et chassa ses employés [1].

Au bout du compte, Abdallâh n'avait donc pas réussi à gagner les Espagnols; mais en l'essayant, il s'était entièrement brouillé avec sa propre race. Il était naturel que dans les provinces, où l'autorité royale était déjà très-affaiblie, les Arabes ne voulussent plus obéir à un monarque qui s'alliait avec leurs ennemis.

Voyons d'abord comment les choses se passèrent dans la province d'Elvira.

---

1) Ibn-Haiyân, fol. 37 v., 38 r.

Si les pieux souvenirs ont quelque empire sur les âmes, aucune province ne devait être aussi attachée à la religion chrétienne que celle d'Elvira. Elle avait été le berceau du christianisme espagnol; on y avait prêté l'oreille à la prédication des sept *apostoliques*, qui, d'après une tradition fort ancienne, avaient été les disciples des apôtres à Rome, dans un temps où tout le reste de la Péninsule était encore plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie [1]. Plus tard, vers l'année 300, la capitale de la province [2] avait été le siége d'un célèbre concile. Aussi les Espagnols d'Elvira étaient-ils restés longtemps fidèles à la religion de leurs ancêtres. Dans la capitale les fondements d'une grande mosquée avaient bien été jetés, peu de temps après la conquête, par Hanach Çanânî, un des plus pieux compagnons de Mousâ, mais on comptait si peu de musulmans dans la ville que pendant un siècle et demi cet édifice en resta là où Hanach l'avait laissé [3]. Les églises, au contraire, étaient nombreuses et riches. Même à Grenade, bien qu'une grande partie de cette ville appartînt aux juifs, il y en avait au moins quatre, et l'une d'entre elles, celle qui se trou-

1) Voyez l'office des sept apostoliques dans l'*Esp. sagr.*, t. III, p. 361—377. Cet office a été composé à Acci (Guadix el Viejo) dans les premiers temps de l'Eglise. Comparez aussi le *Lectionarium Complutense*, *ibid.*, p. 380—384.

2) La ville d'Elvira était située au nord-ouest de Grenade, à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui Pinos Puente.

3) Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 5 r.

vait hors de la porte d'Elvira et qui avait été bâtie au commencement du VII[e] siècle par un seigneur goth, nommé Gudila, était d'une magnificence incomparable [1].

Peu à peu cependant, sous le règne d'Abdérame II et sous celui de Mohammed, les apostasies étaient devenues fréquentes. Dans la province d'Elvira on n'était pas plus à l'épreuve de l'intérêt que dans d'autres provinces; mais en outre les honteuses débauches et l'impiété avérée de l'oncle maternel d'Hostegesis, de Samuel, l'évêque d'Elvira, avaient inspiré à plusieurs chrétiens une aversion bien naturelle pour un culte qui avait de si indignes ministres. La persécution avait fait le reste. L'infâme Samuel l'avait dirigée. Ayant été déposé enfin à cause de sa vie scandaleuse, il n'avait eu rien de plus pressé que de se rendre à Cordoue et de s'y déclarer musulman. Dès lors il avait sévi de la manière la plus cruelle contre ses anciens diocésains, què le gouvernement avait livrés à son aveugle fureur, et beaucoup de ces malheureux avaient trouvé dans l'apostasie le seul moyen de sauver leurs biens et leur vie [2].

De cette manière les renégats étaient devenus si nombreux à Elvira, que le gouvernement avait senti la nécessité de leur procurer une grande mosquée.

---

1) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 334—336.
2) Samson, *Apolog.*, L. II, c. 4.

Cet édifice fut achevé dans l'année 864, sous le règne de Mohammed [1].

Quant aux Arabes de la province, ils descendaient pour la plupart des soldats de Damas. N'aimant pas à s'enfermer dans les murailles d'une ville, ceux-ci s'étaient fixés dans les campagnes, où leurs descendants habitaient encore. Ces Arabes formaient à l'égard des Espagnols une aristocratie extrêmement orgueilleuse et exclusive. Ils avaient peu de rapports avec les habitants de la capitale; le séjour d'Elvira, une triste ville, située au milieu de rochers arides, monotones et volcaniques, qui n'ont aucune fleur en été, aucun flocon de neige en hiver, n'avait pour eux aucun attrait; mais le vendredi, quand ils venaient dans la ville, en apparence pour assister à l'office, mais en réalité pour faire parade de leurs chevaux superbes et richement équipés [2], ils ne manquaient jamais d'accabler les Espagnols de leur mépris et de leurs dédains calculés. Rarement la morgue aristocratique s'est montrée plus naïvement odieuse chez des hommes qui d'ailleurs, dans les relations qu'ils avaient entre eux, se distinguaient par une courtoisie parfaite. Pour eux les Espagnols, qu'ils fussent chrétiens ou musulmans, étaient *la vile canaille;* c'était leur terme consacré. Ils avaient donc créé contre

1) Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 5 r.

2) Voyez le même, *ibid.*

eux des griefs inexpiables; aussi les collisions entre les deux races étaient fréquentes. Une trentaine d'années avant l'époque dont nous allons parler, les Espagnols avaient déjà assiégé les Arabes dans l'Alhambra, où ils avaient cherché un refuge [1].

Au commencement du règne d'Abdallâh, nous trouvons les Espagnols engagés dans une guerre meurtrière contre les seigneurs arabes. Ceux-ci, qui avaient entièrement rompu avec le sultan, avaient élu pour leur chef un brave guerrier de la tribu de Cais, nommé Yahyâ ibn-Çocâla. Chassés de leurs bourgades par leurs adversaires, ils s'étaient fortifiés dans un château situé au nord-est de Grenade, près du Guadahortuna. De ce château, qui portait anciennement le nom espagnol de Monte-sacro (montagne sainte), mais dont le nom est devenu, par la prononciation arabe, Montexicar, ils infestaient les environs. Alors les renégats et les chrétiens, commandés par Nâbil, vinrent les assiéger, tuèrent un grand nombre d'entre eux, et prirent la forteresse. Yahyâ ibn-Çocâla se sauva par la fuite; mais sa troupe était si affaiblie qu'il se vit obligé de déposer les armes et de conclure un traité avec les Espagnols. A partir de cette époque, il passait souvent des jours entiers dans la capitale. Peut-être tâchait-il d'y former des intrigues;

1) Nous ne possédons aucun détail sur cette guerre, dont parle le poète espagnol Ablî, dans un vers que nous citerons plus loin.

mais qu'il ait été coupable ou non, toujours est-il que dans le printemps de l'année 889, les Espagnols l'attaquèrent à l'improviste et l'égorgèrent avec ses compagnons; puis ils jetèrent les cadavres de leurs victimes dans un puits, et se mirent à traquer les Arabes comme s'ils eussent été des bêtes fauves.

La joie des Espagnols fut immense. «Les lances de nos ennemis sont brisées! disait leur poète Ablî [1]. Nous avons rabaissé leur orgueil! Ceux qu'ils appelaient *la vile canaille* ont sapé les fondements de leur puissance. Depuis combien de temps leurs morts, que nous avons jetés dans ce puits, attendent-ils en vain un vengeur!»

La situation des Arabes était d'autant plus dangereuse qu'ils étaient désunis. L'anarchie dans laquelle on était tombé avait donné une vigueur nouvelle à la funeste rivalité des Maäddites et des Yéménites; dans plusieurs districts, comme dans celui de Sidona, ces deux races se combattaient à outrance. Dans la province d'Elvira, alors qu'il s'agissait de donner un successeur à Yahyâ, les Yéménites, qui semblent avoir eu la supériorité du nombre, contestaient aux Maäddites leurs droits à l'hégémonie. Se quereller dans un moment aussi critique, c'était s'exposer à une ruine complète. Heureusement pour eux, les Yéméni-

1) Il s'appelait Abdérame ibn-Ahmed. On le nommait Ablî, parce qu'il était originaire d'Abla, près de Guadix.

tes le comprirent encore à temps; ils cédèrent, et, de concert avec leurs rivaux, ils donnèrent le commandement à Sauwâr [1]. Ce chef intrépide devint le sauveur de son peuple, et plus tard on disait souvent: « Si Allâh n'avait pas donné Sauwâr aux Arabes, ils auraient été exterminés jusqu'au dernier. »

Caisite, de même que Yahyâ, Sauwâr devait naturellement avoir à cœur de venger la mort de son contribule; mais il avait de plus à prendre une revanche: lors de la prise de Monte-sacro, il avait vu les Espagnols tuer son fils aîné. A partir de ce moment, il avait été dévoré de la soif de la vengeance. D'après son propre témoignage, il était déjà vieux; « les femmes ne veulent plus de mon amour, depuis que mes cheveux ont blanchi, » disait-il dans un de ses poèmes, et de fait, il apportait à la tâche sanglante qu'il allait accomplir, une obstination et une férocité, que l'on s'expliquerait difficilement dans un jeune homme, mais qui se conçoivent dans un vieillard qui, dominé par une seule et dernière passion, a fermé l'âme à toute pitié, à tout sentiment humain. On serait porté à penser qu'il se crut l'ange exterminateur, et qu'il étouffa ses instincts plus doux, s'il en avait, par la conscience de sa mission providentielle.

---

1) Honaida, le quatrième aïeul de Sauwâr et le chef des Caisites, s'était établi à Maracena, dans le district d'Albolote, au nord de Grenade. Ses descendants y habitaient encore.

Après avoir réuni autant d'Arabes que possible sous sa bannière, son premier soin fut de se remettre en possession de Monte-sacro. En ceci il avait un double but: il voulait posséder une forteresse qui pût servir de base à ses opérations ultérieures, et assouvir sa rage dans le sang de ceux qui avaient tué son fils. Quoique Monte-sacro eût une garnison nombreuse, les Arabes prirent cette forteresse d'assaut. La vengeance de Sauwâr fut terrible: il passa au fil de l'épée tous les soldats de la garnison, au nombre de six mille. Ensuite il attaqua et prit d'autres châteaux. Chacun de ses succès entraîna une horrible boucherie; jamais et dans aucune circonstance, cet homme terrible ne fit grâce aux Espagnols; des familles entières furent exterminées jusqu'au dernier membre, et pour une foule d'héritages il n'y eut point d'héritiers.

Dans leur détresse, les Espagnols d'Elvira supplièrent Djad, le gouverneur de la province, de les aider, en promettant de lui obéir dorénavant. Djad consentit à leur demande. A la tête de ses propres troupes et des Espagnols, il alla attaquer Sauwâr.

Le chef arabe l'attendit de pied ferme. Le combat fut vif des deux côtés; mais les Arabes remportèrent la victoire, poursuivirent leurs ennemis jusqu'aux portes d'Elvira et leur tuèrent plus de sept mille hommes. Djad lui-même tomba entre les mains des vainqueurs.

L'heureuse issue de cette bataille, connue sous le nom de *bataille de Djad*, remplit les Arabes d'une joie indicible: s'étant bornés jusqu'alors à l'attaque des châteaux, ils avaient, pour la première fois, vaincu leurs ennemis en rase campagne, et ils avaient immolé bien des victimes aux mânes de Yahyâ. Voici en quels termes un de leurs plus braves chefs, qui était en même temps un de leurs meilleurs poètes, Saîd ibn-Djoudî, exprima leurs sentiments:

Apostats et incrédules, qui, jusqu'à votre dernière heure, *déclariez fausse la vraie religion* [1], nous vous avons massacrés, parce que nous avions à venger notre Yahyâ. Nous vous avons massacrés: Dieu le voulait! Fils d'esclaves, vous avez imprudemment irrité des braves qui n'ont jamais négligé de venger leurs morts; accoutumez-vous donc à endurer leur fureur, à recevoir dans vos reins leurs épées flamboyantes.

A la tête de ses guerriers qui ne souffrent aucune insulte et qui sont courageux comme des lions, un illustre chef a marché contre vous. Un illustre chef! Sa renommée surpasse celle de tout autre; il a hérité la générosité de ses incomparables ancêtres. C'est un lion; il est né du sang le plus pur de Nizâr; il est le soutien de sa tribu comme nul autre ne l'est. Il allait venger ses contribules, ces hommes magnanimes qui avaient cru pouvoir se fier à des serments réitérés. Il les a vengés! Il a passé les fils des blanches au fil de l'épée, et ceux d'entre eux qui vivent encore gémissent dans les fers dont il les a chargés. Nous avons tué des

---

1) Paroles que Mahomet adresse, dans le Coran, aux chrétiens et aux juifs.

milliers d'entre vous; mais la mort d'une foule d'esclaves n'est point un équivalent pour celle d'un seul noble.

Ah, oui! ils ont assassiné notre Yahyâ quand il était leur hôte! L'assassiner n'était pas une action sensée.... Ils l'ont égorgé, ces méchants et méprisables esclaves; tout ce que font les esclaves est vilain. En commettant leur crime, ils n'ont pas fait un action sensée; non, leur sort, qui n'a point été heureux, a dû les convaincre qu'ils avaient été mal inspirés. Vous l'avez assassiné en traîtres, infâmes, après bien des traités, après bien des serments!

Après l'éclatante victoire qu'il avait remportée, Sauwâr, qui venait de conclure des alliances avec les Arabes de Regio, de Jaën, et même de Calatrava, recommença ses déprédations et ses massacres. Les Espagnols, entièrement découragés, n'imaginaient plus d'autre voie de salut que de se jeter dans les bras du sultan. Ils implorèrent donc sa protection. Le sultan la leur eût volontiers accordée, s'il eût été en état de le faire. Tout ce qu'il pouvait dans les circonstances données, c'était de promettre son intervention amicale. Il fit donc dire à Sauwâr qu'il était prêt à lui donner une large part dans la direction des affaires de la province, mais qu'il attendait de lui en retour l'obéissance à ses ordres et la promesse de laisser les Espagnols en paix. Sauwâr accepta ces conditions; lui et les Espagnols jurèrent solennellement la paix, et l'ordre matériel fut rétabli dans la province; malheureusement c'était un calme trompeur, le trouble et la passion étaient au fond de toutes les

âmes. Ne trouvant plus dans son voisinage des ennemis à exterminer, Sauwâr attaqua les alliés et les vassaux d'Ibn-Hafçoun. Au bruit de ses exploits et de ses cruautés, aux cris de détresse de leurs compatriotes, le sentiment national se réveilla soudain chez les habitants d'Elvira. D'un commun élan, ils reprirent les armes, toute la province s'insurgea à leur exemple, le cri de guerre retentit dans toutes les familles, et les Arabes, partout attaqués, partout battus, allèrent chercher en toute hâte un asile dans l'Alhambra.

Pris par les Espagnols, repris par les Arabes, l'Alhambra n'était plus qu'une ruine majestueuse et presque hors de défense. Et pourtant c'était le seul refuge qui restât aux Arabes; s'ils se le laissaient prendre, ils pouvaient être certains d'être égorgés jusqu'au dernier. Aussi étaient-ils fermement résolus à le défendre à toute outrance. Tant que le soleil était à l'horizon, ils repoussaient vigoureusement les attaques sans cesse renouvelées des Espagnols, qui, la rage dans le cœur, comptaient bien en finir cette fois avec ceux qui avaient été si longtemps leurs oppresseurs impitoyables. La nuit venue, ils rebâtissaient, à la lumière des flambeaux, les murailles et les bastions de la forteresse; mais les fatigues, les veilles, la perspective d'une mort certaine au cas où ils faibliraient un seul instant, tout cela les jetait dans un état de surexcitation fébrile qui ne les dis-

posait que trop à se laisser gagner par des terreurs superstitieuses dont ils auraient rougi dans d'autres circonstances. Or, une nuit qu'ils travaillaient aux fortifications, il arriva qu'une pierre passa par-dessus les murs et vint tomber à leurs pieds. Un Arabe l'ayant ramassée, il y trouva attaché un morceau de papier qu'il déroula et sur lequel il vit écrits ces trois vers, qu'il lut à haute voix tandis que ses compagnons l'écoutaient dans le plus profond silence :

Leurs bourgades sont désertées, leurs champs sont en friche, les vents orageux y font tourbillonner le sable. Enfermés dans l'Alhambra, ils méditent à présent de nouveaux crimes ; mais là aussi ils auront à subir des défaites continuelles, de même que leurs pères y étaient toujours en butte à nos lances et à nos épées.

En entendant lire ces vers à la lueur incertaine, blafarde et lugubre des flambeaux, dont les clartés tremblottantes formaient, au milieu des ombres opaques de la nuit, une illumination mobile de l'effet le plus singulier, les Arabes, qui désespéraient déjà du triomphe de leur cause, se laissèrent gagner par les plus sinistres pressentiments. « Ces vers, disait plus tard un d'entre eux, nous parurent un avis du ciel; en les entendant lire, nous fûmes saisis d'une frayeur si grande, que toutes les armées de la terre, si elles eussent été là pour cerner notre forteresse, n'eussent pu l'augmenter. » Quelques-uns, moins impressionnables que les autres, essayèrent de rassurer leurs cama-

rades épouvantés, en leur disant que le caillou et le billet n'étaient pas tombés du ciel, comme ils semblaient disposés à le croire, mais qu'ils avaient été lancés parmi eux par une main ennemie et que les vers étaient probablement de la composition du poète espagnol Ablî. Cette idée ayant prévalu peu à peu, tous sommèrent leur poète Asadî de répondre, dans le même mètre et sur la même rime, au défi du poète ennemi. Pour Asadî une telle tâche n'était point nouvelle; souvent il avait engagé avec Ablî des duels poétiques de ce genre; mais il était d'un tempérament nerveux, d'une imagination infiniment impressionnable, et cette fois, ému et troublé plus qu'aucun autre, il chercha longtemps avant de trouver ces deux vers qui montraient assez qu'il n'était point en veine:

Nos bourgades sont habitées, nos champs ne sont pas en friche. Notre château nous protége contre toute insulte; nous y trouverons la gloire; il s'y prépare pour nous des triomphes, et pour vous, des défaites.

Pour compléter la réponse, il fallait un troisième vers; Asadî, qui était retombé sous l'empire de son émotion, ne put le trouver. Rougissant de honte et les yeux fixés à terre, il demeura interdit et muet, comme si de sa vie il n'eût composé un vers.

Cette circonstance n'était pas de nature à relever le courage abattu des Arabes. Déjà à demi rassurés, ils étaient prêts à ne voir rien de surnaturel dans ce qui était arrivé; mais quand ils s'aperçurent que,

contre toute attente, l'inspiration faisait faux bond à leur poète, leurs craintes superstitieuses se réveillèrent de plus belle.

Tout honteux, Asadî était rentré dans son appartement, lorsque tout à coup il entendit une voix prononcer ce vers:

Certes, bientôt, quand nous en sortirons [1], vous aurez à essuyer une défaite si terrible, qu'elle fera blanchir en un seul instant les cheveux de vos femmes et de vos enfants.

C'était le troisième vers, qu'il avait cherché en vain. Il regarda autour de lui, il ne vit personne. Fermement convaincu dès lors que ce vers avait été prononcé par un esprit invisible, il courut trouver le chef Adhhâ, son ami intime, lui raconta ce qui venait d'arriver et lui répéta le vers qu'il avait entendu. «Réjouissons-nous! s'écria Adhhâ. Certainement, je suis tout à fait de ton opinion; c'est un esprit qui a prononcé ce vers, et nous pouvons être certains que sa prédiction s'accomplira. Il doit en être ainsi, cette race impure doit périr, car Dieu a dit [2]: Celui qui, ayant exercé des représailles en rapport avec l'outrage reçu, en recevra un nouveau, sera assisté par Dieu lui-même.»

Convaincus désormais que l'Eternel les avait pris sous sa protection, les Arabes roulèrent le billet qui

1) Quand nous sortirons de l'Alhambra.

2) Voyez le Coran, sour. 22, vs. 59.

contenait les vers de leur poète autour d'un caillou et le lancèrent à leurs ennemis.

Sept jours plus tard, ils virent l'armée espagnole, forte de vingt mille hommes, se préparer à les attaquer du côté de l'est, et placer ses machines de guerre sur une colline. Au lieu d'exposer ses braves soldats à être égorgés dans une forteresse en ruine, Sauwâr aima mieux les conduire à la rencontre de l'ennemi. Le combat engagé, il quitta tout à coup le champ de bataille avec une troupe d'élite, sans que son départ fût aperçu par ses adversaires, fit un détour, et se précipita sur la division postée sur la colline avec une impétuosité telle qu'il la mit en déroute. La vue de ce qui se passait sur la hauteur inspira aux Espagnols qui combattaient dans la plaine une terreur panique, car ils s'imaginaient que les Arabes avaient reçu des renforts. Alors commença un horrible carnage: poursuivant leurs ennemis fugitifs jusqu'aux portes d'Elvira, les Arabes en tuèrent douze mille, selon les uns, dix-sept mille, selon les autres.

Voici de quelle manière Saîd ibn-Djoudî chanta cette seconde bataille, connue sous le nom de *bataille de la ville :*

Ils avaient dit, les fils des blanches : « Quand notre armée volera vers vous, elle tombera sur vous comme un ouragan. Vous ne pourrez lui résister, vous tremblerez de peur, et le plus fort château ne pourra pas vous offrir un asile! »

Eh bien! Nous avons chassé cette armée, quand elle vola vers nous, avec autant de facilité que l'on chasse des mouches qui voltigent autour de la soupe, ou que l'on fait sortir une troupe de chameaux de leur étable. Certes, l'ouragan a été terrible; la pluie tombait à grosses gouttes, le tonnerre grondait et les éclairs sillonnaient les nuées; mais ce n'était pas sur nous, c'était sur vous que fondait la tempête. Vos bataillons tombaient sous nos bonnes épées, ainsi que les épis tombent sous la faucille du moissonneur.

Quand ils nous virent venir à eux au galop, nos épées leur causèrent une si grande frayeur, qu'ils tournèrent le dos et se mirent à courir; mais nous fondîmes sur eux en les perçant de coups de lance. Quelques-uns, devenus nos prisonniers, furent chargés de fers; d'autres, en proie à des angoisses mortelles, couraient à toutes jambes et trouvaient la terre trop étroite.

Vous avez trouvé en nous une troupe d'élite, qui sait à merveille comment il faut faire pour embraser les têtes des ennemis quand la pluie, dont vous parliez, tombe à grosses gouttes. Elle se compose de fils d'Adnân, qui excellent à faire des incursions, et de fils de Cahtân, qui fondent sur leur proie comme des vautours. Son chef, un grand guerrier, un vrai lion qu'on renomme en tous lieux, appartient à la meilleure branche de Cais; depuis de longues années, les hommes les plus généreux et les plus braves reconnaissent sa supériorité en courage et en générosité. C'est un homme loyal. Issu d'une race de preux dont le sang ne s'est jamais mêlé à celui d'une race étrangère, il attaque impétueusement ses ennemis, comme il sied à un Arabe, à un Caisite surtout, et il défend la vraie religion contre tout mécréant.

Certes, Sauwâr brandissait ce jour-là une excellente épée, avec laquelle il coupait des têtes comme on ne les coupe

qu'avec des lames de bonne trempe. C'était de son bras qu'Allâh se servait pour tuer les sectateurs d'une fausse religion, qui s'étaient réunis contre nous. Quand le moment fatal fut arrivé pour les fils des blanches, notre chef était à la tête de ses fiers guerriers, dont la fermeté ne s'ébranle pas plus qu'une montagne, et dont le nombre était si grand que la terre semblait trop étroite pour les porter. Tous ces braves galopaient à bride abattue, tandis que leurs coursiers hennissaient.

Vous avez voulu la guerre; elle a été funeste pour vous, et Dieu vous a fait périr soudainement!

Dans la position critique où ils se trouvaient après cette bataille désastreuse, les Espagnols n'avaient pas le choix des partis; il ne leur en restait qu'un à prendre, c'était d'implorer l'appui et de reconnaître l'autorité du chef de leur race, d'Omar ibn-Hafçoun. Ils le firent, et bientôt après Ibn-Hafçoun, qui se trouvait alors dans le voisinage, entra dans Elvira avec son armée, réorganisa les milices de cette ville, réunit sous sa bannière une partie des garnisons des châteaux voisins et se mit en marche pour aller attaquer Sauwâr.

Ce chef avait profité de cet intervalle pour tirer à soi les Arabes de Jaën et de Regio, et son armée était maintenant assez nombreuse pour qu'il osât espérer de pouvoir combattre Ibn-Hafçoun avec succès. Son espoir ne fut pas trompé. Après avoir perdu plusieurs de ses meilleurs soldats et prodigué son propre sang, Ibn-Hafçoun fut forcé à la retraite. Ac-

coutumé à vaincre, il fut fort irrité de cet échec. L'imputant aux habitants d'Elvira, il leur reprocha de s'être mal conduits pendant la mêlée, et dans sa colère il leva sur eux une énorme contribution, en disant qu'ils devaient fournir eux-mêmes aux frais de cette guerre qu'il n'avait entreprise que dans leur intérêt. Puis il retourna vers Bobastro avec le gros de son armée, après avoir confié la défense d'Elvira à son lieutenant Hafç ibn-el-Moro.

Parmi les prisonniers qu'il emmenait avec lui, se trouvait le brave Saîd ibn-Djoudî. Voici une pièce de vers que cet excellent poète composa pendant sa captivité :

Du courage, de l'espoir, mes amis! Soyez sûrs que la joie succédera à la tristesse, et qu'échangeant l'infortune contre le bonheur, vous sortirez d'ici. D'autres que vous ont passé des années dans ce cachot, lesquels courent les champs à cette heure au grand soleil du jour.

Hélas, si nous sommes prisonniers, ce n'est pas que nous nous soyons rendus, mais c'est que nous nous sommes laissé surprendre. Si j'avais eu le moindre pressentiment de ce qui allait nous arriver, la pointe de ma lance m'aurait protégé; car les cavaliers connaissent ma bravoure et mon audace à l'heure du péril.

Et toi, voyageur, va porter mon salut à mon noble père et à ma tendre mère, qui t'écouteront avec transport dès que tu leur auras dit que tu m'as vu. Salue aussi mon épouse chérie et rapporte-lui ces paroles: « Toujours je penserai à toi, même au jour du dernier jugement; je me présenterai alors devant mon créateur, le cœur rempli de ton image.

Certes, la tristesse que tu éprouves maintenant m'afflige bien plus que la prison ou la perspective de la mort.»

Peut-être va-t-on me faire périr ici, et puis on m'enterrera.... Un brave tel que moi aime bien mieux tomber avec gloire sur le champ de bataille et servir de pâture aux vautours !

Après le départ d'Ibn-Hafçoun, Sauwâr, qui s'était laissé attirer dans une embuscade, fut tué par les habitants d'Elvira. Quand on porta son cadavre dans la ville, l'air retentit de cris d'allégresse. Altérées de la soif de la vengeance, les femmes jetaient les regards de la bête de proie sur le corps de celui qui les avait privées de leurs frères, de leurs maris, de leurs enfants, et, rugissantes de fureur, elles le coupèrent en morceaux, qu'elles avalèrent.... [1]

Les Arabes donnèrent le commandement à Saîd ibn-Djoudî, auquel Ibn-Hafçoun venait de rendre la liberté (890).

Bien que Saîd eût été l'ami de Sauwâr et le chantre de ses exploits, il ne lui ressemblait nullement. D'illustre naissance — son aïeul avait été successivement cadi d'Elvira et préfet de police de Cordoue,

---

1) Dans le siècle où nous sommes, ces Andalouses ont trouvé des filles dignes d'elles dans ces femmes qui, du temps de Napoléon Ier, se précipitaient avec d'horribles hurlements sur les blessés français, qu'elles se disputaient pour les faire mourir dans les tourments les plus cruels, et auxquels elles plantaient des couteaux et des ciseaux dans les yeux. — Voir de Rocca, p. 209.

sous le règne de Hacam Ier [1] —, il était en outre le modèle du chevalier arabe, et ses contemporains lui attribuaient les dix qualités qu'un parfait gentilhomme devait posséder toutes. C'étaient la générosité, la bravoure, la complète connaissance des règles de l'équitation, la beauté du corps, le talent poétique, l'éloquence, la force physique, l'art de manier la lance, celui de faire des armes et le talent de bien se servir de l'arc. C'était le seul Arabe qu'Ibn-Hafçoun craignît de rencontrer sur le champ de bataille. Un jour, avant que le combat commençât, Saîd appela Ibn-Hafçoun en duel; mais ce dernier, si brave qu'il fût, n'osa pas se mesurer avec lui. Une autre fois, pendant la mêlée, Saîd se trouva soudain face à face avec Ibn-Hafçoun. Celui-ci voulut l'éviter encore; mais Saîd le saisit à bras-le-corps et le jeta contre terre. Il l'aurait écrasé, si les soldats d'Ibn-Hafçoun, en se jetant sur lui, ne l'eussent forcé à lâcher prise.

Ce plus vaillant des chevaliers en était aussi le plus tendre et le plus galant. Nul ne s'enamourait aussi promptement d'un son de voix ou d'une chevelure, nul ne savait mieux quelle puissance de séduction il y a dans une belle main. Etant venu un jour à Cordoue lorsque le sultan Mohammed y régnait encore, il passait devant le palais du prince Abdallâh, quand le chant harmonieux d'une femme frappa son oreille.

---

1) Voyez Ibn-al-Abbâr, p. 83.

Ce chant venait d'un appartement au premier étage, dont la fenêtre donnait sur la rue, et la chanteuse était la belle Djéhâne. En ce moment elle était auprès du prince, son maître; tantôt elle lui versait à boire, tantôt elle chantait. Attiré par un charme indéfinissable, Saïd alla se placer dans une encognure, où il pouvait écouter à son aise sans attirer les regards des passants. Les yeux immuablement fixés sur la fenêtre, il écoutait, perdu dans le ravissement et l'extase, et mourant d'envie de voir la belle chanteuse. Après l'avoir guettée longtemps, il aperçut à la fin sa petite et blanche main au moment où elle présentait la coupe au prince. Il ne vit rien de plus; mais cette main d'une incomparable élégance et puis cette voix si suave et si expressive, c'était assez pour faire battre violemment son cœur de poète et mettre son cerveau en feu. Mais, hélas! une barrière infranchissable le séparait de l'objet de son amour! En désespoir de cause, il essaya alors de faire prendre le change à sa passion. Il paya une somme énorme pour la plus belle esclave qu'il pût trouver, et lui donna le nom de Djéhâne. Mais malgré les efforts que fit cette jeune fille pour plaire au beau chevalier, elle ne réussit pas à lui faire oublier son homonyme.

Le doux chant que j'ai entendu, disait-il, en m'enlevant mon âme, y a substitué une tristesse qui me consume lentement. C'est à Djéhâne, à celle dont je garderai un éternel souvenir, que j'ai donné mon cœur, et pourtant nous ne

nous sommes jamais vus .... O Djéhâne, objet de tous mes désirs, sois bonne et compatissante pour cette âme qui m'a quitté pour s'envoler vers toi! Ton nom chéri, je l'invoque, les yeux baignés de larmes, avec la dévotion et la ferveur d'un moine qui invoque celui de son saint, devant l'image duquel il se prosterne [1].

Mais Saîd ne retint pas longtemps le souvenir de la belle Djéhâne. Volage et inconstant, errant sans relâche de désir en désir, les grandes passions et les rêveries platoniques n'étaient point son fait, témoin ces vers de sa composition, que les écrivains arabes ne citent qu'en y ajoutant les paroles: «Que Dieu lui pardonne!»

Le plus doux moment dans la vie, c'est celui où l'on boit à la ronde; ou plutôt, c'est celui où, après une brouillerie, l'on se réconcilie avec son amante; ou plutôt encore, c'est quand l'amant et l'amante se lancent des regards enivrants; c'est celui, enfin, où l'on enlace dans ses bras celle que l'on adore.

Je parcours le cercle des plaisirs avec la fougue d'un coursier qui a pris le mors aux dents; quoi qu'il arrive, je contente tous mes désirs. Inébranlable le jour du combat, quand l'ange de la mort plane au-dessus de ma tête, je me laisse toujours ébranler par deux beaux yeux.

Il avait donc déjà oublié Djéhâne, lorsqu'une nouvelle beauté lui fut amenée de Cordoue. Quand elle

---

1) On dirait presque que ce dernier vers est d'un troubadour provençal, tant on y retrouve la délicatesse du chevalier chrétien et l'espèce de culte qu'il rendait à la dame de ses pensées.

entra dans son appartement, la pudeur lui fit baisser les yeux, et alors Saîd improvisa ces vers:

Quoi, ma belle amie, tu détournes de moi tes regards pour les fixer sur le plancher! Serait-ce parce que je t'inspire de la répulsion? Par Dieu, ce n'est pas ce sentiment-là que j'inspire d'ordinaire aux femmes, et j'ose t'assurer que ma figure mérite plus tes regards que le plancher.

Saîd était à coup sûr le représentant le plus brillant de l'aristocratie; mais il n'avait pas les qualités solides de Sauwâr. La mort de ce grand chef était donc une perte que Saîd ne pouvait réparer. Grâce aux soins de Sauwâr, qui avait fait rebâtir plusieurs forteresses romaines à demi ruinées, telles que Mentesa et Basti (Baza), les Arabes furent en état de se maintenir sous son successeur; mais quoiqu'ils n'eussent plus à combattre le sultan, car celui-ci avait reconnu Saîd, ils ne remportèrent plus d'avantages signalés sur les Espagnols. Les chroniqueurs musulmans, qui au reste ne disent presque rien sur les expéditions de Saîd, ce qui prouve déjà qu'en général elles n'étaient pas heureuses, nous apprennent seulement qu'il y eut un instant où Elvira se soumit à son autorité. Quand il eut fait son entrée dans la ville, Ablî, le poète espagnol, se présenta à lui et lui récita des vers qu'il avait composés à sa louange. Saîd le récompensa généreusement; mais quand le poète fut parti, un Arabe s'écria: «Quoi, émir, donnez-vous de l'argent à cet homme? Avez-vous donc

oublié qu'il était naguère le grand agitateur de sa nation, et qu'il a osé dire: — Depuis combien de temps leurs morts, que nous avons jetés dans ce puits, attendent-ils en vain un vengeur!» Chez Saîd une plaie mal fermée se rouvrit aussitôt, et, les yeux étincelants de colère: «Allez saisir cet homme, dit-il à un parent de Yahyâ ibn-Çocâla, tuez-le et jetez son cadavre dans un puits!» Cet ordre fut exécuté sur-le-champ [1].

1) Ibn-Haiyân, fol. 22 r. — 23 v.; 40 v. — 49 r.; 92 v. — 94 v.; Ibn-al-Abbâr, p. 80—87; Ibn-al-Khatîb, articles sur Sauwâr (man. E.) et sur Saîd ibn-Djoudî (dans mes *Notices*, p. 258). Je dois avertir que le manuscrit d'Ibn-Haiyân m'a souvent mis à même de corriger les vers que j'ai publiés, d'après d'autres manuscrits, dans mes *Notices*.

XIII [1].

Pendant que les Espagnols d'Elvira combattaient contre la noblesse arabe, des événements fort graves se passaient aussi à Séville.

Nulle part le parti national n'était aussi fort. Du temps des Visigoths, Séville avait été le siége de la science et de la civilisation romaines, et la résidence des familles les plus nobles et les plus opulentes [2]. La conquête arabe n'y avait apporté presque aucun changement dans l'ordre social. Peu d'Arabes s'étaient établis dans la ville; ils s'étaient fixés de préférence

---

1) Ibn-Haiyân, fol. 49 v. — 56 v.; 63 r. — 65 r.

2) *Akhbâr madjmoua*, fol. 56 v.; Maccarî, t. I, p. 89. Sous les Romains, Séville avait été la ville principale de l'Espagne, témoin ces vers d'Ausone:

> Iure mihi post has memorabere nomen Hiberum
> Hispalis, æquoreus quam præterlabitur amnis,
> Submittit cui tota suos Hispania fasces.

Quelques éditions portent ici *Emerita* au lieu de *Hispalis;* mais l'expression *æquoreus amnis*, qui convient fort bien au Guadalquivir près de Séville, puisque la marée s'y fait ressentir, ne convient pas au Guadiana près de Mérida.

dans les campagnes. Les descendants des Romains et des Goths formaient donc encore la partie la plus nombreuse des habitants. Grâce à l'agriculture et au commerce, ils étaient fort riches; de nombreux vaisseaux d'outre-mer venaient chercher à Séville, qui passait pour un des meilleurs ports de l'Espagne, des cargaisons de coton, d'olives et de figues, que la terre produisait en abondance [1]. La plupart des Sévillans avaient abjuré le christianisme; ils l'avaient fait de bonne heure, car déjà sous le règne d'Abdérame II on avait dû bâtir pour eux une grande mosquée [2]; mais leurs mœurs, leurs coutumes, leur caractère, tout enfin, jusqu'à leurs noms de famille, tels que Beni-Angelino, Beni-Sabarico [3] etc., rappelait encore leur origine espagnole.

En général ces renégats étaient pacifiques et nullement hostiles au sultan, qu'ils considéraient au contraire comme le soutien naturel de l'ordre; mais ils craignaient les Arabes, non pas ceux de la ville, car ceux-ci, accoutumés aux bienfaits de la civilisation, ne s'intéressaient plus aux rivalités de tribu ou de race, mais ceux de la campagne, qui avaient conservé intacts leurs mœurs agrestes, leurs vieilles préventions nationales, leur aversion pour toute race autre

1) Traduction espagnole de Râzî, p. 56.
2) Ibn-al-Coutîa, fol. 26 r.
3) On trouve souvent ce nom dans les chartes du nord de l'Espagne. Voyez, par exemple, *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 469.

que la leur, leur esprit belliqueux et leur attachement pour les anciennes familles auxquelles ils avaient obéi de père en fils depuis un temps immémorial. Remplis d'une haine jalouse contre les riches Espagnols, ils étaient prêts à marcher pour les aller piller et massacrer, dès que les circonstances le leur permettraient ou que leurs nobles les y convieraient. Ils étaient fort redoutables, ceux de l'Axarafe surtout; aussi les Espagnols, qui avaient une vieille prédiction selon laquelle la ville serait brûlée par le feu qui viendrait de l'Axarafe [1], avaient-ils concerté leurs mesures pour ne pas être pris au dépourvu par les fils des brigands du Désert. Ils s'étaient organisés en douze corps, dont chacun avait son chef, sa bannière et son arsenal, et ils avaient contracté des alliances avec les Arabes maäddites de la province de Séville et avec les Berbers-Botr de Moron.

Parmi les grandes familles arabes de la province il y en avait deux qui primaient toutes les autres : c'étaient celle des Beni-Haddjâdj et celle des Beni-Khaldoun. La première, quoique très-arabe dans ses idées, descendait cependant, par les femmes, de Witiza, l'avant-dernier roi goth. Une petite-fille de ce roi, Sara, avait épousé en secondes noces un certain Omair, de la tribu yéménite de Lakhm. De ce mariage étaient issus quatre enfants, qui furent la sou-

---

1) Traduction espagnole de Râzî, p. 56.

che d'autant de grandes familles parmi lesquelles celle des Beni-Haddjâdj était la plus riche. C'est à Sara qu'elle devait les grandes propriétés territoriales qu'elle possédait dans le Sened, car un historien arabe, qui, lui aussi, descendait de Witiza par Sara, remarque qu'Omair avait eu des enfants d'autres femmes, mais que les descendants de celles-ci ne pouvaient nullement rivaliser avec ceux de Sara [1]. L'autre famille, celle des Beni-Khaldoun, était aussi d'origine yéménite; elle appartenait à la tribu de Hadhramaut, et ses propriétés se trouvaient dans l'Axarafe. Agriculteurs et soldats, les membres de ces deux grandes maisons étaient aussi marchands et armateurs. Ils résidaient d'ordinaire à la campagne dans leurs châteaux, leurs *bordj* [2]; mais de temps en temps ils séjournaient dans la ville où ils avaient des palais.

Au commencement du règne d'Abdallâh, Coraib était le chef des Khaldoun. C'était un homme dissimulé et perfide, mais qui possédait tous les talents d'un chef de parti. Fidèle aux traditions de sa race, il détestait la monarchie; il voulait que la caste à la-

---

1) Voyez Ibn-al-Coutîa, fol. 3 r.

2) Le château des Beni-Khaldoun portait encore au XIII[e] siècle le nom de ses anciens seigneurs, car dans les chartes d'Alphonse X il est souvent question du *Borg Aben-Haldon* ou de la *Torre Aben-Haldon*. Voyez Espinosa, *Historia de Sevilla*, t. II, fol. 4, col. 1; fol. 16, col. 2; fol. 17, col. 1; cette dernière charte se trouve aussi dans le *Memorial históric español*, t. I, p. 14.

quelle il appartenait ressaisît la domination que les Omaiyades lui avaient arrachée. D'abord il essaya de faire éclater une insurrection dans la ville même. Il s'adressa donc aux Arabes qui y demeuraient, et tâcha de ranimer chez eux l'amour de l'indépendance. Il n'y réussit pas. Ces Arabes, pour la plupart Coraichites ou clients de la famille régnante, étaient royalistes, ou pour mieux dire, ils n'étaient d'aucun parti, si ce n'est de celui qu'on appelle de nos jours le parti de l'ordre. Vivre en paix avec tout le monde et ne pas être troublés dans leurs affaires ou dans leurs plaisirs, c'était tout ce qu'ils demandaient. Ils n'avaient donc aucune sympathie pour Coraib; son humeur aventureuse et son ambition déréglée ne leur inspiraient qu'une profonde aversion mêlée de terreur. Quand il parlait d'indépendance, on lui répondait qu'on haïssait le désordre et l'anarchie, qu'on n'aimait pas à être l'instrument de l'ambition d'autrui, et qu'on n'avait que faire de ses mauvais conseils et de son mauvais esprit.

Voyant qu'il perdait son temps dans la ville, Coraib retourna dans l'Axarafe, où il n'eut point de peine à enflammer les cœurs de ses contribules; ils lui promirent presque tous de prendre les armes au premier signal qu'il leur donnerait. Ensuite il forma une ligue dans laquelle entrèrent les Haddjâdj, deux chefs yéménites (l'un de Niébla, l'autre de Sidona), et le chef des Berbers-Bornos de Carmona. Le but

que les alliés se proposaient était d'enlever Séville au sultan et de piller les Espagnols.

Les patriciens sévillans, qui, à cause de la distance, ne pouvaient plus épier Coraib comme au temps cù il se trouvait encore parmi eux, ignoraient le complot qu'il tramait; de temps à autre des bruits vagues en parvenaient bien à leurs oreilles, mais ils ne savaient rien de précis et ne se méfiaient pas encore assez du dangereux conspirateur.

Voulant d'abord se venger de ceux qui n'avaient pas voulu l'écouter et leur montrer en même temps que le souverain était incapable de les défendre, Coraib fit savoir secrètement aux Berbers de Mérida et de Médellin que la province de Séville était presque dégarnie de troupes, et que s'ils le voulaient, ils pourraient y faire facilement un riche butin. Toujours enclins à la rapine, ces hommes à demi sauvages se mirent aussitôt en marche, s'emparèrent de Talyâta [1], pillèrent ce village, y massacrèrent les hommes, et y mirent les femmes et les enfants en servitude. Le gouverneur de Séville appela aux armes tous ceux qui étaient en état d'en porter, et alla à la rencontre des Berbers. Ayant appris en route qu'ils étaient déjà maîtres de Talyâta, il établit son camp sur une hauteur qui s'appelait la montagne des oliviers. Une distance de trois milles seulement le séparait de l'enne-

---

1) A une demi-lieue O. de Séville; voyez mes *Recherches*, t. I, p. 317 et suiv.

mi, et des deux côtés on se tenait prêt à combattre le lendemain, lorsque Coraib, qui avait fourni son contingent, de même que les autres seigneurs, profita de la nuit pour faire dire aux Berbers que, le combat engagé, il leur faciliterait la victoire en prenant la fuite avec son régiment. Il tint sa promesse, et, en fuyant, il entraîna toute l'armée après lui. Poursuivi par les Berbers, le gouverneur ne fit halte que dans le village de Huebar (à cinq lieues de Séville), où il se retrancha. Les Berbers, sans faire le moindre effort pour le forcer dans cette position, retournèrent à Talyâta, où ils restèrent trois jours, pendant lesquels ils mirent à feu et à sang tous les endroits du voisinage. Puis, leurs grands sacs regorgeant de butin, ils retournèrent chez eux.

Cette terrible razzia avait déjà ruiné un grand nombre de propriétaires, lorsqu'un nouveau fléau vint frapper les Sévillans. Cette fois le perfide Coraib n'avait rien à se reprocher: un chef de race ennemie, un renégat, vint spontanément seconder ses projets. C'était Ibn-Merwân, le seigneur de Badajoz. Voyant ses voisins de Mérida revenir chargés de riches dépouilles, il en conclut qu'il n'avait qu'à se montrer pour obtenir sa part de la curée. Il ne se trompait pas. S'étant avancé jusqu'à trois parasanges de Séville, il pilla tout à la ronde pendant plusieurs jours consécutifs, et quand il retourna à Badajoz, il n'avait rien à envier aux Berbers de Mérida.

La conduite de leur gouverneur, qui était resté inactif pendant que des hordes sauvages ravageaient coup sur coup leurs terres, avait exaspéré les Sévillans contre lui et contre le souverain. Cédant à leurs plaintes, le sultan déposa, il est vrai, ce gouverneur malhabile; mais le successeur qu'il lui donna, bien qu'il fût au reste d'une réputation intacte, manquait également de l'énergie nécessaire pour maintenir l'ordre dans la province et réprimer l'audace des brigands qui s'y multipliaient d'une manière effrayante.

Le plus redoutable parmi ces bandits était un Berber-Bornos de Carmona, nommé Tamâchecca, qui dévalisait les voyageurs sur la grande route entre Séville et Cordoue. Le gouverneur de Séville n'osait ou ne pouvait rien entreprendre contre lui, lorsqu'un brave renégat d'Ecija, nommé Mohammed ibn-Ghâlib, promit au sultan de faire cesser ces brigandages, s'il lui permettait de bâtir une forteresse près du village de Siete Torres, sur les frontières de la province de Séville et de celle d'Ecija. Le sultan accepta son offre; la forteresse fut bâtie, Ibn-Ghâlib s'y installa avec un grand nombre de renégats, de clients omaiyades et de Berbers-Botr, et les brigands ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient affaire à un ennemi bien autrement redoutable que ne l'était le gouverneur de Séville.

La sûreté commençait déjà à se rétablir, lorsqu'un matin, le soleil s'étant à peine levé, la nouvelle se

répandit dans Séville, que, pendant la nuit, une rencontre avait eu lieu entre la garnison du château d'Ibn-Ghâlib d'un côté, et les Khaldoun et les Haddjâdj de l'autre; qu'un des Haddjâdj avait été tué; que ses amis étaient arrivés avec son cadavre dans la ville; qu'ils s'étaient rendus directement auprès du gouverneur pour lui demander justice, et que ce dernier leur avait répondu qu'il n'osait prendre sur lui la responsabilité de prononcer en pareille matière, et que par conséquent ils devaient s'adresser au souverain.

Au moment où l'on s'entretenait à Séville de ces événements, les plaignants étaient déjà sur la route de Cordoue, suivis de près par quelques renégats sévillans, qui, informés par Ibn-Ghâlib de ce qui s'était passé, allaient plaider sa cause. A leur tête se trouvait un des hommes les plus considérés de la ville; c'était Mohammed [1], dont l'aïeul avait embrassé l'islamisme le premier de sa famille; son bisaïeul s'appelait Angelino, et le nom de Beni-Angelino avait été conservé à cette maison.

Quand les plaignants eurent été introduits auprès du sultan, un d'entre eux prit la parole et porta plainte en ces termes: «Voici ce qui est arrivé, émir. Nous passions paisiblement sur le grand chemin, lorsque tout à coup Ibn-Ghâlib nous attaque. Nous cherchons à nous défendre, et pendant cette action, un

1) Mohammed ibn-Omar ibn-Khattâb ibn-Angelino.

des nôtres tombe frappé à mort. Nous sommes prêts à jurer que c'est ainsi que les choses se sont passées, et nous exigeons par conséquent que vous punissiez ce traître, cet Ibn-Ghâlib. Et permettez-nous, émir, d'ajouter à ce propos que ceux qui vous ont engagé à accorder votre confiance à ce renégat, vous ont mal conseillé. Prenez des informations sur les hommes qui servent sous lui; vous apprendrez alors que ce sont des gens sans aveu, des repris de justice. Cet homme vous trahit, soyez-en convaincu; pour le moment il fait encore semblant de vous être fidèle; mais nous avons l'intime conviction qu'il entretient des intelligences secrètes avec Ibn-Hafçoun, et qu'un beau jour il lui livrera toute la province.»

Quand ils eurent fini de parler, Mohammed ibn-Angelino et ses compagnons furent introduits à leur tour. «Voici de quelle manière la chose s'est passée, émir, dit le patricien. Les Khaldoun et les Haddjâdj avaient formé le projet de surprendre le château pendant la nuit; mais contre leur attente, Ibn-Ghâlib se tenait sur ses gardes, et, voyant son château attaqué, il opposa la force à la force. Ce n'est donc pas sa faute, si un des assaillants a été tué; il ne faisait autre chose que se défendre, il était dans son droit. Nous vous prions donc de ne pas croire aux mensonges de ces Arabes turbulents. Ibn-Ghâlib mérite bien, d'ailleurs, que vous soyez juste envers lui; c'est un de vos serviteurs les plus fidèles et les plus dé-

voués, et il vous rend un grand service en purgeant la contrée de bandits.»

Soit que le sultan jugeât réellement l'affaire douteuse, soit qu'il craignît de mécontenter l'un des partis en donnant raison à l'autre, il déclara que, voulant prendre de plus amples informations, il enverrait son fils Mohammed à Séville, afin qu'il y examinât la cause.

Bientôt après ce jeune prince, l'héritier présomptif du trône, arriva à Séville. Il y fit venir Ibn-Ghâlib et l'interrogea, de même que les Haddjâdj; mais comme les deux partis continuaient à s'inculper réciproquement et qu'il n'y avait pas de témoins impartiaux, le prince ne savait à qui donner raison. Tandis qu'il hésitait encore, les passions s'échauffaient de plus en plus, et l'effervescence qui régnait parmi les patriciens se communiquait aussi au peuple. A la fin il déclara que, ne considérant pas l'affaire comme suffisamment éclaircie, il ne prononcerait que plus tard, mais que, pour le moment, il permettait à Ibn-Ghâlib de retourner à son château.

Les renégats criaient victoire. Ils disaient que le prince donnait évidemment raison à leur ami, et que s'il ne se déclarait pas ouvertement, c'était qu'il ne voulait pas se brouiller avec les Arabes. De leur côté, les Khaldoun et les Haddjâdj interprétaient la conduite du prince de la même manière, et ils en étaient piqués jusqu'au vif. Bien résolus à se venger et à

lever l'étendard de la révolte, ils quittèrent la ville, et tandis que Coraib faisait prendre les armes à ses Hadhramites de l'Axarafe, le chef des Haddjâdj, Abdallâh, rassemblait sous sa bannière les Lakhmites du Sened [1]. Ensuite ces deux chefs arrêtèrent un plan de conduite. Ils convinrent entre eux de faire, chacun de son côté, un coup de main. Abdallâh se rendrait maître de Carmona, et le même jour Coraib ferait surprendre la forteresse de Coria (sur la frontière orientale de l'Axarafe), après avoir fait enlever le troupeau qui appartenait à un oncle du sultan et qui pâturait dans l'une des deux îles que forme le Guadalquivir à son embouchure.

Coraib, qui était trop grand seigneur pour exécuter lui-même une entreprise de ce genre, en confia l'exécution à son cousin Mahdî, un débauché dont les déréglements scandalisaient tout Séville [2]. Mahdî se rendit d'abord à la forteresse de Lebrija, vis-à-vis de l'île. Solaimân, le seigneur de cette forteresse et l'allié de Coraib, l'y attendait. Ensuite on aborda dans l'île. Deux cents vaches et une centaine de chevaux y paissaient, gardés par un seul homme. Les Arabes tuèrent ce malheureux, et, s'étant emparés des animaux, ils s'acheminèrent vers Coria, surprirent cette forteresse et y mirent leur butin en sûreté.

1) On appelait ainsi la contrée qui s'étend entre Séville et Niébla.
2) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 59 v.

De son côté, Abdallâh ibn-Haddjâdj, secondé p le Berber-Bornos Djonaid, attaqua Carmona à l'improviste et s'en rendit maître, après en avoir chassé le gouverneur qui alla chercher un refuge à Séville.

La hardiesse des Arabes et la promptitude avec laquelle ils avaient accompli leurs desseins, répandirent l'alarme dans la ville. Aussi le prince Mohammed se pressa-t-il d'écrire à son père pour lui demander des ordres et surtout des renforts.

Le sultan, quand il eut reçu la lettre de son fils, assembla son conseil. Les opinions sur le parti à prendre y étaient partagées. Alors un vizir pria le sultan de lui accorder un entretien secret. Ayant obtenu sa demande, il lui conseilla de se raccommoder avec les Arabes en faisant mettre à mort Ibn-Ghâlib. «Quand ce renégat, dit-il, aura cessé de vivre, les Arabes se tiendront pour satisfaits; ils vous rendront Carmona et Coria, restitueront à votre oncle ce qu'ils lui ont pris, et rentreront dans l'obéissance.»

Sacrifier aux Arabes un serviteur loyal et se brouiller avec les renégats, sans qu'on eût la certitude de gagner leurs adversaires, c'était à coup sûr une politique, non-seulement perfide, mais maladroite. Toutefois le sultan crut devoir se ranger à l'avis qu'on lui donnait, et, ayant ordonné à son client Djad (à qui Sauwâr venait de rendre la liberté) de marcher vers Carmona avec des troupes: «Tu donneras raison, lui dit-il, aux accusateurs d'Ibn-Ghâlib, et tu le feras

mettre à mort ; puis tu feras tout ce que tu pourras pour ramener par la douceur les Arabes à l'obéissance, et tu ne les combattras que quand tu auras épuisé tous les moyens de persuasion.»

Djad se mit en marche ; mais quoique le but de son expédition fût tenu secret, le bruit courait cependant que ce n'était pas aux Khaldoun, mais à Ibn-Ghâlib qu'on en voulait. Aussi le renégat se tenait-il sur ses gardes, et il s'était déjà mis sous la protection d'Ibn-Hafçoun, lorsqu'il reçut une lettre de Djad. «Rassurez-vous, lui écrivait ce général, le but de ma marche n'est nullement tel que vous semblez le croire. J'ai l'intention de punir les Arabes qui se sont portés à de si grands excès, et comme vous les haïssez, je crois pouvoir compter sur votre coopération.» Ibn-Ghâlib se laissa tromper par cette lettre perfide, et quand Djad fut arrivé près du château, il se joignit à lui avec une partie de ses soldats. Alors Djad fit semblant d'aller assiéger Carmona ; mais arrivé devant cette ville, il fit parvenir en secret au chef des Haddjâdj une autre lettre qui portait qu'il était prêt à faire périr Ibn-Ghâlib, pourvu que, de son côté, Ibn-Haddjâdj rentrât dans l'obéissance. Le marché fut bientôt conclu ; Djad fit couper la tête à Ibn-Ghâlib, et Ibn-Haddjâdj évacua Carmona.

Quand les renégats de Séville eurent appris la noire trahison dont leur allié avait été la victime, toute leur fureur se tourna contre le sultan. Ils tinrent conseil

sur ce qu'il convenait de faire. Quelques-uns proposèrent de venger le meurtre d'Ibn-Ghâlib sur Omaiya, le frère de Djad et l'un des plus vaillants guerriers de l'époque, qui était alors gouverneur de Séville. Cette proposition fut adoptée; mais comme on ne pouvait rien faire à moins qu'on ne fût maître de la ville, Ibn-Angelino prit sur lui d'aller parler au prince et de faire en sorte que celui-ci en confiât la défense aux renégats. Puis les patriciens résolurent de dépêcher des exprès à leurs alliés, les Arabes maäddites de la province de Séville et les Berbers-Botr de Moron, pour les prier de venir leur prêter main-forte.

Pendant que ces exprès étaient déjà en route, Ibn-Angelino, accompagné de quelques-uns de ses amis, alla trouver le prince Mohammed. « Seigneur, lui dit-il, il se peut que nous ayons été calomniés à la cour et accusés d'un crime dont nous sommes innocents; il se peut qu'un projet funeste ait été formé contre nous dans le conseil du sultan; il se peut enfin, que Djad, ce traître infâme, nous attaque à l'improviste avec des forces si nombreuses qu'il nous soit impossible de lui résister. Si vous voulez donc nous sauver du péril qui nous menace et nous attacher à vous par les liens de la gratitude, il faut nous confier les clefs de la ville et le soin de veiller à sa défense, jusqu'au moment où les choses se seront éclaircies. Ce n'est pas que nous nous méfions de vous; mais vous savez vous-même que, quand les

troupes seront entrées dans la ville, vous ne serez pas en état de nous protéger.»

Bon gré mal gré, Mohammed, déjà brouillé avec les Arabes et ne pouvant disposer que d'une chétive garnison, fut forcé d'accorder aux renégats ce qu'ils lui demandaient.

Maîtres de la ville, les renégats attendirent la venue des Maäddites et des Berbers-Botr. Ceux-ci arrivèrent dans la matinée du mardi 9 septembre de l'année 889 [1]. Alors une foule compacte se rua sur le palais d'Omaiya. L'insurrection fut si soudaine que le gouverneur n'eut pas même le temps de mettre ses bottes. Il se jeta sur un cheval et galopa, ventre à terre, vers le palais du prince. Désappointés, les insurgés pillèrent son palais; puis ils se rendirent vers celui du prince, qu'ils entourèrent en poussant des cris féroces. De minute en minute, la foule se grossissait de boutiquiers, d'artisans, d'ouvriers. Ne sachant que faire, le prince envoya en toute hâte des messagers à Ibn-Angelino, à Ibn-Sabarico et à d'autres patriciens, pour les conjurer de venir concerter avec lui les moyens propres à faire cesser le tumulte.

Ces patriciens, qui jusque-là s'étaient tenus à l'écart, délibérèrent entre eux sur ce qu'ils feraient. Leur embarras était grand. Ils craignaient de tom-

1) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 63 r. La date qui se trouve fol. 55 v. est inexacte.

ber dans un piége, s'ils se rendaient à l'invitation du prince; mais ils savaient aussi que s'ils refusaient de le faire, ils seraient accusés de connivence avec les émeutiers, et c'est ce qu'ils ne voulaient pas non plus. Tout bien considéré, ils résolurent de se rendre auprès du prince; mais ils prirent leurs précautions; ils revêtirent des cuirasses sous leurs habits, et avant d'entrer dans le palais, ils placèrent des Sévillans bien armés et des soldats de Moron près de la porte. « Si nous ne sommes pas de retour au moment où le muëzzin annoncera la prière de midi, leur dirent-ils, vous assaillirez le palais et vous viendrez nous délivrer. » Cela dit, ils allèrent trouver le prince, qui les accueillit de la manière la plus gracieuse. Mais tandis qu'ils s'entretenaient encore avec lui, les hommes postés à la porte perdirent patience, prirent du soupçon, et se mirent à enfoncer la porte. Se précipitant d'abord dans les écuries, ils se rendirent maîtres des chevaux et des mulets; puis ils coururent vers la porte du *facîl* (avant-mur), qui se trouvait à l'autre bout de la cour, vis-à-vis de la porte d'entrée; mais là ils trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient nullement. Omaiya était là.

Dès que ce vaillant guerrier eut entendu les cris des insurgés dans les écuries, il avait fait arrêter Ibn-Angelino et ses compagnons; puis il avait posté ses propres serviteurs et ceux du prince sur la plateforme de la porte du *facîl;* il y avait fait appor-

ter un amas de projectiles, et quand les renégats et leurs alliés s'approchèrent de cette porte, ils furent assaillis d'une grêle de traits, de pierres, de meubles. Quoiqu'ils eussent l'avantage du nombre, leurs adversaires avaient celui de la position. Excités par Omaiya, qui, la tête et la poitrine ensanglantées par de nombreuses blessures, les animait par son geste, son regard, son exemple, les défenseurs du palais étaient résolus à vendre chèrement leur vie, et le désespoir semblait leur prêter des forces surhumaines.

Le combat dura depuis midi jusqu'au coucher du soleil. La nuit venue, les assaillants bivouaquèrent dans la cour, et le lendemain matin ils recommencèrent l'attaque.

Que faisaient, pendant ce temps, les royalistes et tous ces amis de l'ordre, qui auraient dû voler, ce semble, au secours du gouverneur? Fidèles à leur devise: *chacun pour soi*, et subissant l'inévitable ascendant qu'exerce sur la faiblesse une résolution vigoureuse, ils attendaient, et, s'étant barricadés dans leurs hôtels, ils laissaient le gouverneur se tirer d'affaire comme il le pourrait. Ils lui voulaient du bien sans doute, tous leurs vœux étaient pour lui, mais risquer leur vie pour le sauver, leur dévoûment n'allait pas jusque-là.

Ils avaient fait quelque chose pourtant. Aussitôt que le tumulte avait commencé, ils avaient envoyé un courrier à Djad pour le prévenir du péril où se trou-

vaient son frère et le prince. Il est vrai que cela ne leur coûtait pas beaucoup, et il s'agissait de savoir, d'abord si Djad arriverait à temps, ensuite, s'il réussirait à dompter l'insurrection.

A peine informé de ce qui se passait à Séville, Djad s'était mis en route avec autant de cavaliers qu'il avait pu en rassembler à la hâte. Dans la matinée du 10 septembre, le combat ayant recommencé dans la cour du palais, il arrive du côté du midi. Un poste de renégats veut lui barrer le passage : il lui passe sur le corps. Il pénètre dans le faubourg où demeurait le Coraichite Abdallâh ibn-Achath. Ce royaliste lui apprend en peu de mots où les choses en sont. « Au galop et ventre à terre ! » crie le général. L'épée au poing, il fond sur la multitude. Les Sévillans soutiennent fermement le choc. Le cheval de Djad s'abat frappé à mort ; ses cavaliers reculent. Il tâche de les ramener à la charge, appelle chacun par son nom, les conjure de tenir ferme. Les plus vaillants se rallient, reviennent à la charge, et s'attaquent de préférence aux chefs. Le général lui-même se précipite sur un des plus braves Sévillans et le tue. Le désordre se met dans la multitude. On recule, on se heurte, on se presse. Les cavaliers redoublent de vigueur, et bientôt les Sévillans fuient de tous côtés.

Au comble de la joie, Djad s'élance dans le palais, serre son frère sur son cœur, et baise respectueusement la main du prince. « Dieu soit loué, s'écrie-t il,

j'ai pu vous sauver encore. — Il en était temps, lui répond son frère, une demi-heure plus tard et nous étions perdus. — Oui, ajoute le prince, tous nous n'attendions que la mort. Mais ne songeons à présent qu'à la vengeance! Que l'on punisse ces rebelles en mettant leurs maisons à sac; que l'on tire Ibn-Angelino et ses complices de la prison, que le bourreau leur coupe la tête, et que leurs biens soient confisqués! »

Pendant que ces infortunés marchaient à l'échafaud, Séville présentait un horrible spectacle. Altérés de la soif du carnage et avides de butin, les cavaliers de Djad massacraient les fuyards et pillaient leurs demeures. Heureusement pour les renégats, il existait entre eux et les clients omaiyades de Séville ce qu'on appelait une alliance de voisinage. En considération de cette alliance, ces clients demandèrent et obtinrent la grâce de leurs concitoyens, et peu de temps après, le sultan lui-même accorda une amnistie générale. Ce n'était qu'un répit; les renégats touchaient au moment de leur ruine entière.

Quand le prince Mohammed fut retourné à Cordoue avec Djad et ses troupes, des messagers d'Ibn-Hafçoun (qui était alors en paix avec le sultan) y arrivèrent pour demander la tête de Djad, puisque ce général avait fait périr Ibn-Ghâlib, l'allié de leur maître.

La puissance d'Ibn-Hafçoun et la crainte qu'il in-

spirait au sultan étaient alors si grandes, que Djad, bien qu'il n'eût fait que ce que son souverain lui avait ordonné, craignit non sans raison d'être sacrifié au chef des renégats. Ne voyant, pour se soustraire au péril qui le menaçait, d'autre moyen qu'une prompte fuite, il quitta la capitale nuitamment et secrètement, afin d'aller chercher un refuge auprès de son frère, le gouverneur de Séville. Il était accompagné de ses deux frères, Hâchim et Abd-al-ghâfir, de quelques-uns de ses amis, parmi lesquels se trouvaient deux Coraichites, de ses pages et de ses esclaves. Longeant le Guadalquivir qu'ils avaient à gauche, ces cavaliers arrivèrent, à la pointe du jour, près du château de Siete Filla. Ils demandèrent et obtinrent la permission de s'y arrêter quelques instants pour se reposer et se rafraîchir. Malheureusement pour eux, la bande du Berber Tamâchecca rôdait alors dans les alentours, et les frères d'Ibn-Ghâlib, qui servaient dans cette bande, avaient remarqué l'arrivée des cavaliers au château. Ils avaient reconnu Djad, et, brûlant du désir de venger sur lui le meurtre de leur frère, ils avertirent leur chef et lui dirent qu'il pourrait facilement s'emparer des montures que ces cavaliers avaient laissées en dehors du château. Tamâchecca et ses brigands se mirent aussitôt en route, et ils avaient déjà mis la main sur les chevaux, lorsque Djad et ses amis, attirés par les cris de leurs esclaves, fondirent sur eux l'épée

au poing. Loin de lâcher pied, les brigands se défendirent vigoureusement, et comme ils avaient la supériorité du nombre, ils tuèrent Djad, ses deux frères et un Coraichite.

Cet événement eut des suites funestes pour les Espagnols de Séville. C'était sur eux qu'Omaiya, dans l'impuissance où il était de punir les vrais coupables, voulait venger la mort de ses trois frères. Il les livra donc aux Khaldoun et aux Haddjâdj, qu'il avait déjà rappelés dans la ville, et auxquels il donna un plein pouvoir pour piller et exterminer les Espagnols, musulmans ou chrétiens, partout où ils les trouveraient, à Séville, à Carmona, dans les campagnes. Un horrible massacre commença alors. Dans leur aveugle fureur, les Yéménites égorgèrent les Espagnols par milliers. Les rues ruisselaient de sang. Ceux qui se jetèrent à la nage dans le Guadalquivir pour échapper au sabre, périrent presque tous dans les flots. Bien peu d'Espagnols survécurent à cette terrible catastrophe. Naguère opulents, ils étaient maintenant plongés dans la misère.

Les Yéménites gardèrent longtemps le souvenir de cette sanglante journée; chez eux, la rancune survécut à la ruine de leurs adversaires. Dans les manoirs seigneuriaux ou dans les villages de l'Axarafe et du Sened, les improvisateurs, aux veillées du soir, prenaient maintefois pour thème de leurs chants le sombre drame que nous venons de raconter, et alors les

Yéménites, le regard enflammé d'une haine sombre et farouche, ne se lassaient pas de prêter l'oreille à des vers tels que ceux-ci:

Le sabre au poing, nous avons exterminé ces fils d'esclaves. Vingt mille de leurs cadavres jonchaient le sol; les grosses ondes du fleuve en emportaient d'autres.

Leur nombre était prodigieux autrefois; — nous l'avons rendu minime.

Nous, fils de Cahtân, nous comptons parmi nos ancêtres les princes qui régnaient jadis dans le Yémen: eux, ces esclaves, ils n'ont que des esclaves pour aïeux.

Ces infâmes, ces chiens! Dans leur folle audace ils osaient venir braver les lions dans leur antre!...

Nous nous sommes enrichis de leurs dépouilles, et nous les avons précipités dans les flammes éternelles, où ils sont allés rejoindre les Thémoudites [1].

---

1) C'était un peuple impie, qui ne voulait pas croire à un prophète que Dieu lui avait envoyé.

XIV.

Ce ne fut pas le sultan qui profita de la ruine des renégats de Séville, mais l'aristocratie arabe. Désormais les Khaldoun et les Haddjâdj étaient les maîtres de la province ; le parti royaliste était trop faible et surtout trop lâche pour leur disputer le pouvoir, il ne le tenta même pas. Omaiya seul essaya encore de leur tenir tête. Il fit tout son possible pour semer la discorde entre le Berber Djonaid et Abdallâh ibn-Haddjâdj, qui avaient partagé Carmona entre eux ; il tâcha de brouiller Coraib avec son propre parti et de le gagner par les promesses les plus brillantes ; il prit même des mesures pour se débarrasser par un seul coup de tous ces turbulents Yéménites. Rien ne lui réussit. Il est vrai qu'il fit assassiner Abdallâh par Djonaid ; mais au lieu d'y gagner, il y perdit, car après la mort d'Abdallâh, les Haddjâdj élurent pour leur chef son frère Ibrâhîm, un homme de grands talents, qui devint bien plus redoutable qu'Abdallâh ne l'avait été. Coraib, bien qu'il feignît de prêter l'oreille aux propositions qu'on lui faisait, était trop

rusé pour se laisser tromper, et le grand projet qu'Omaiya avait formé pour exterminer les Yéménites échoua complétement. Il avait ordonné à cet effet d'entourer d'une muraille cette partie de la ville qui comprenait le palais et la grande mosquée, et il avait annoncé que cette enceinte serait réservée exclusivement à la garnison. Les Arabes comprirent qu'un beau jour, quand ils entreraient dans la mosquée ou qu'ils en sortiraient, ils seraient égorgés par les satellites du gouverneur. Ils firent des remontrances. Omaiya n'en tint compte. Alors ils eurent recours à la force et empêchèrent les maçons de continuer leurs travaux. Omaiya comprima les séditieux et les contraignit à lui livrer des otages qui répondraient sur leur tête de la soumission de leurs parents. Il n'en fut pas plus avancé pour cela. Les Yéménites savaient que la peur d'attirer une terrible vendetta sur lui-même et sur sa famille l'empêcherait de faire périr ses otages, et un jour, la plupart des soldats étant sortis pour chercher des vivres, ils assaillirent le palais. Omaiya monta en toute hâte sur la plateforme avec le peu de soldats qui lui restaient, fit jeter des projectiles sur les assaillants, et fit placer les otages en évidence en menaçant de leur faire couper la tête. Les révoltés se moquèrent de lui. Ils lui dirent que, toutes les provinces ayant secoué le joug du sultan, il était tout naturel qu'ils ne voulussent pas que la leur restât en arrière. Nous sommes fort

traitables au reste, ajoutèrent-ils avec une amère ironie; nous nous engageons à être des sujets modèles aussitôt qu'une seule des provinces insurgées sera rentrée dans la sujétion.» Quant à Omaiya lui-même, il ne lui restait, disaient-ils, qu'un parti à prendre, celui de s'en aller; s'il pouvait se résoudre à le faire, ils ne lui feraient point de mal.

Malgré qu'il en eût, Omaiya plia aux circonstances son caractère orgueilleux et opiniâtre. Il promit de quitter la ville, à condition que les révoltés jureraient de ne pas attenter à sa vie. Alors Coraib, Ibrâhîm et trois autres chefs montèrent sur la terrasse de la porte orientale de la mosquée, et là chacun d'eux jura cinquante fois de ne faire aucun mal à Omaiya et de le conduire en un endroit où il serait en sûreté. Cela fait, Omaiya, qui, de la plate-forme où il se trouvait, avait pu les voir et les entendre, leur rendit leurs otages. Mais il ne se hâta pas de partir; honteux de sa faiblesse et croyant le péril passé, il tâcha au contraire de ressaisir le pouvoir. Les Arabes ne s'en aperçurent pas plutôt qu'ils recommencèrent les hostilités. Ne voulant pas céder pour la seconde fois, Omaiya prit une résolution déséspérée. Il fit mourir ses femmes, couper les jarrets à ses chevaux et brûler tout ce qu'il possédait de précieux; puis il sortit du palais, se précipita sur ses ennemis, et combattit sans reculer jusqu'à ce qu'il succombât.

Désormais tout-puissants, mais jugeant que le moment de secouer tout à fait l'autorité du souverain n'était pas encore venu, les Yéménites lui écrivirent qu'ils avaient tué Omaiya parce qu'il avait manifesté l'intention de se révolter. Ne pouvant les punir, le sultan agréa leurs singulières explications et leur envoya un autre gouverneur. Ce pauvre homme ne fut qu'un mannequin dont Coraib et Ibrâhîm tenaient les fils. Il se laissait manier comme de la cire, et néanmoins ses tyrans le tourmentaient et le vexaient de toutes les manières. Leur lésine s'exerçait sur les moindres objets de sa dépense; à peine lui donnaient-ils sa ration de pain et de viande. Croyant bien à tort qu'il y gagnerait quelque chose, le sultan remplaça ce gouverneur par un autre, et envoya en même temps son oncle Hichâm à Séville. Mais il n'y envoya pas d'armée, et le pouvoir des Yéménites resta aussi illimité qu'il l'avait été jusque-là. Le gouverneur et Hichâm ne l'éprouvèrent que trop. Ce dernier avait un fils nommé Motarrif. Ce jeune débauché avait une intrigue avec une maîtresse de Mahdî. L'ayant appris, Mahdî guetta son rival pendant la nuit et le poignarda. Quand Hichâm eut reçu cette triste nouvelle, il attendit jusqu'au lever du soleil pour se rendre à l'endroit où gisait le cadavre de son fils, tant il craignait d'être poignardé lui-même s'il sortait de son palais pendant l'obscurité. Quant à punir le meurtrier, il n'en fut pas même question.

Quelque temps après, les Khaldoun interceptèrent une lettre que le gouverneur avait envoyée au sultan pour l'exciter à venger le meurtre de Motarrif et à mettre un terme à l'anarchie. Ils lui montrèrent cette lettre, l'accablèrent de reproches et de menaces, et, pour comble d'ignominie, ils le mirent aux arrêts pour quelques jours [1].

Telle était la situation de Séville dans l'année 891, la quatrième du règne d'Abdallâh. A cette époque presque tout le reste de l'Espagne musulmane s'était affranchi de la sujétion; chaque seigneur arabe, berber ou espagnol, s'était approprié sa part de l'héritage des Omaiyades. Celle des Arabes avait été la plus petite. Ils n'étaient puissants qu'à Séville; partout ailleurs ils avaient beaucoup de peine à se maintenir contre les deux autres races. Plusieurs d'entre eux, tels qu'Ibn-Attâf, seigneur de Mentesa, Ibn-Salìm, seigneur de Medina-Beni-Salîm dans le district de Sidona, Ibn-Waddhâh, seigneur de Lorca, et al-Ancar, gouverneur de Saragosse, n'exécutaient les ordres du sultan que quand cela leur convenait; mais ils n'avaient pas rompu ouvertement avec lui; ayant la conscience de leur faiblesse, ils s'étaient ménagé la possibilité d'une réconciliation.

Les Berbers, qui étaient retournés à leur gouvernement primitif, celui des chefs de tribu, étaient plus

1) Ibn-Haiyân, fol. 56 v. — 59 v.

puissants et plus intraitables. Mallâhî, un simple soldat, s'était emparé de la citadelle de Jaën. Dans le district d'Elvira les deux frères Khalîl et Saîd, qui appartenaient à une famille fort ancienne, possédaient deux châteaux. Les provinces qui portent à présent le nom d'Estramadure et d'Alentejo, étaient presque entièrement au pouvoir des Berbers. Les Beni-Ferânic régnaient sur la tribu de Nafza, établie aux environs de Truxillo [1]. Un autre Berber, Ibn-Tâkît, de la tribu de Maçmouda, qui s'était déjà soulevé dans l'Estramadure sous le règne de Mohammed, et qui s'était emparé de Mérida, d'où il avait chassé les Arabes et les Berbers de la tribu de Ketâma, était presque constamment en guerre contre Ibn-Merwân, le seigneur de Badajoz, auquel il ne pardonnait pas d'avoir aidé les troupes du sultan lorsqu'elles assiégeaient Mérida [2]. Mais la plus puissante famille parmi les Berbers était celle des Beni-Dhou-'n-noun. Mousâ en était le chef, un abominable pillard, un grand scélérat. Toujours debout et toujours à l'œuvre, il promenait partout l'épée et la torche. Ses trois fils lui ressemblaient par la vigueur physique et la brutalité des mœurs. C'étaient Yahyâ, le plus perfide et le plus cruel de sa race, Fath, le seigneur d'Uclès, et Motarrif, le seigneur d'Huete, qui était un peu moins

1) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 17 r. et v., 99 r., 100 r.
2) Ibn-Khaldoun, fol. 10 r. et v.

méchant que ses frères. Chacun d'eux avait sa bande avec laquelle il pillait et massacrait partout.

Plus puissants encore que les Berbers, les renégats étaient aussi plus humains; plusieurs de leurs chefs étaient amis de l'ordre et de la civilisation; mais le caractère de cette civilisation était entièrement arabe; tout en combattant contre les conquérants, on reconnaissait cependant leur supériorité intellectuelle. Dans la province d'Ocsonoba (qu'on nomme aujourd'hui Algarve et qui est la plus méridionale du royaume de Portugal) régnait Becr, l'arrière-petit-fils d'un chrétien qui s'appelait Zadulpho. Son père Yahyâ s'était déclaré indépendant vers la fin du règne de Mohammed. D'abord il s'était rendu maître de Santa-Maria, ensuite de toute la province. Becr lui-même, qui résidait à Silves, déployait une pompe toute royale. Il avait un conseil, une chancellerie, des troupes nombreuses, bien armées et accoutumées à la discipline. On admirait les savantes fortifications de Santa-Maria, ses magnifiques portes de fer et sa superbe église [1], qui ne le cédait en réputation qu'à celle dite *du Corbeau*, un fameux pèlerinage [2]. Loin de considérer les voyageurs et les marchands comme sa proie, Becr avait au contraire prescrit à ses sujets de les

1) Voyez sur cette église, Cazwînî, t. II, p. 364.

2) L'église du Corbeau se trouvait sur le promontoire qui porte aujourd'hui le nom de cap Saint-Vincent. Voyez Edrisi, t. II, p. 22, et comparez *Esp. sagr.*, t. VIII, p. 187 et suiv.

protéger et de leur donner l'hospitalité. Ses ordres avaient été exécutés: dans la province d'Ocsonoba, disait-on, le voyageur trouve partout des amis, des parents. Fort des alliances qu'il avait contractées avec Ibn-Hafçoun, avec Ibn-Merwân de Badajoz et avec d'autres chefs de sa race, Becr était cependant pacifique. Le sultan lui ayant offert de le reconnaître comme gouverneur de la province, il avait accepté cette offre, qui au fond ne l'engageait à rien. Son voisin et son allié au nord était Abdalmélic ibn-abî-'l-Djawâd, qui comptait Béja et Mertola parmi ses villes principales. Plus à l'est, dans les montagnes de Priégo, régnait le vaillant Ibn-Mastana, l'allié le plus actif d'Ibn-Hafçoun. Ses nombreux châteaux, parmi lesquels se trouvait Carcaboulia (aujourd'hui Carabuey), passaient pour imprenables. Les seigneurs de la province de Jaën étaient tous alliés ou vassaux d'Ibn-Hafçoun. C'étaient Khair ibn-Châkir, le seigneur de Jodar, qui, peu de temps avant l'époque dont nous parlons, avait combattu Sauwâr, le chef des Arabes d'Elvira, et lui avait enlevé un grand nombre de châteaux; Saîd ibn-Hodhail, le seigneur de Montèléon; les Beni-Hâbil, quatre frères qui possédaient plusieurs forteresses telles que la Marguérite et San Estevan, et Ibn-Châlia, qui possédait entre autres châteaux, celui d'Ibn-Omar et celui de Cazlona. Ce dernier, qui avait amassé des richesses immenses, récompensait généreusement les poètes et vivait somptueusement.

«Les palais de notre prince, disait le poète Obaidîs, son secrétaire, qui avait quitté la cour du sultan pour aller se mettre au service de ce seigneur [1], les palais de notre prince sont bâtis sur le modèle de ceux du paradis céleste et l'on y goûte toutes les délices. On y voit des salles qui ne reposent pas sur des piliers, des salles dont le marbre est bordé d'or.» Un autre chef, Daisam ibn-Ishâc, seigneur de Murcie, de Lorca et de presque toute la province de Todmîr, aimait aussi la poésie, et il disposait d'une armée dans laquelle on comptait cinq mille cavaliers [2]. Par sa générosité et sa douceur il s'était concilié l'amour de tous ses sujets [3].

Mais l'adversaire le plus redoutable du sultan était toujours Ibn-Hafçoun, et dans les deux dernières années il avait obtenu de grands avantages. Le sultan, il est vrai, s'était mis en marche, dans le printemps de 889, pour aller l'attaquer dans Bobastro. Chemin faisant il avait pris quelques bicoques et ravagé quelques champs de blé; mais cette promenade militaire, qui avait duré quarante jours, était demeurée sans résultat sérieux, et le sultan à peine de retour à Cordoue, Ibn-Hafçoun prit Estepa et Ossuna, et alors les habitants d'Ecija se hâtèrent de le reconnaître

1) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 33 v.
2) Ibn-al-Coutîa, fol. 45 r.
3) Ibn-Haiyân, fol. 7 r. — 23 v.

pour leur souverain en le priant de venir dans leur ville avec ses troupes. « Ecija est une ville maudite où règnent l'iniquité et l'infamie, disait-on à Cordoue; les bons l'ont quittée et les méchants seuls y sont restés [1].» Effrayé des rapides succès de son adversaire, le sultan avait déjà fait marcher contre lui toutes les troupes dont il pouvait disposer, lorsqu'Ibn-Hafçoun, content des avantages qu'il avait remportés et croyant qu'il était bon de temporiser encore, lui proposa un accommodement. Il lui promit de le laisser en paix à la condition qu'il lui conférerait de nouveau le gouvernement du pays qu'il possédait. Trop heureux d'en être quitte à si bon marché, le sultan consentit à cette demande [2].

Mais Ibn-Hafçoun entendait la paix à sa manière. Peu de temps après l'avoir conclue, il attaqua le Berber-Bornos Abou-Harb, un des plus fidèles serviteurs du sultan, qui résidait dans une forteresse de la province d'Algéziras. Abou-Harb ayant été tué dans un combat, ses soldats capitulèrent et livrèrent leur forteresse au renégat.

Le sultan n'avait donc pas trop à se louer des dispositions pacifiques qu'affichait Ibn-Hafçoun; mais d'un autre côté, les plus fougueux parmi les partisans de ce dernier se plaignaient de ce qu'ils appelaient sa

1) *Tarikh Ibn-Habib*, p. 158.
2) Ibn-Haiyân, fol. 39 v. — 40 v.

faiblesse et son inaction. Ils n'y trouvaient pas leur compte; pour pouvoir subsister il leur fallait absolument des razzias et du butin. Aussi l'un d'entre eux, Ibn-Mastana, plutôt que de rester oisif, aima mieux encore conclure une alliance avec les Arabes de son voisinage, qui venaient de se fortifier dans Cala-Yahcib (Alcala la Real), et prendre part aux expéditions qu'ils faisaient pour piller les honnêtes gens qui ne s'étaient pas révoltés. Ceux-ci implorèrent le secours du sultan. Fort embarrassé, car il ne pouvait abandonner ses fidèles sujets à leur sort et cependant il n'avait pas assez de soldats à leur envoyer, Abdallâh prit le parti d'écrire à Ibn-Hafçoun pour le prier de vouloir bien se joindre avec ses troupes à celles qu'il enverrait contre Ibn-Mastana et ses alliés arabes. Ibn-Hafçoun, qui avait son plan, à lui, et qui était un peu inquiet de l'alliance qu'Ibn-Mastana venait de conclure avec les ennemis de sa race, accéda à la demande du sultan avec beaucoup plus d'empressement que celui-ci n'avait osé l'espérer; mais quand il se fut réuni au corps du général omaiyade Ibrâhîm ibn-Khamîr, il fit parvenir secrètement à Ibn-Mastana une lettre dans laquelle il lui reprochait son alliance avec les Arabes. «Toutefois, ajoutait-il, je compte sur vous comme sur un fidèle champion de la cause nationale. Pour le moment vous n'avez rien d'autre chose à faire que de persévérer dans la rébellion. Ne craignez rien; l'armée dans laquelle je

me trouve ne vous fera point de mal.» En s'attribuant ainsi une puissance illimitée sur l'armée, Ibn-Hafçoun n'exagérait rien. Il avait si bien éclipsé le général omaiyade, qu'il traitait les soldats du sultan comme il l'entendait; il les mettait aux arrêts sous différents prétextes; il leur ôtait leurs chevaux pour les donner à ses propres soldats, et quand Ibrâhîm ibn-Khamîr lui faisait des objections, il savait toujours les réfuter de la manière la plus plausible. Sa marche à travers le pays ennemi ne fut donc qu'une promenade militaire, comme il l'avait promis à Ibn-Mastana; mais il profita de l'occasion pour nouer des intelligences avec tous les Espagnols qui se trouvaient sur son passage, et pour aller secourir les habitants d'Elvira, qui venaient de perdre contre Sauwâr la bataille dite *de la ville.* Ainsi que nous l'avons déjà dit précédemment, il fut moins heureux qu'à l'ordinaire dans cette expédition; mais le léger échec qu'il venait de subir ne le découragea nullement. Fortifié par les alliances qu'il venait de conclure et s'étant aperçu peut-être que ses partisans s'impatientaient de ses temporisations et de sa conduite ambiguë, il crut que le moment de quitter le masque était venu, et, après avoir fait jeter en prison Ibrâhîm ibn-Khamîr et plusieurs autres officiers de l'armée omaiyade, il déclara au sultan qu'il avait rompu avec lui [1].

1) Ibn-Haiyân, fol. 68 r. — 69 v.

A peine eut-il fait cette déclaration qu'il trouva des alliés fort utiles dans les chrétiens de Cordoue. Ceux-ci n'étaient plus au temps où ils ne trouvaient, pour témoigner leur haine des conquérants et leur zèle religieux, d'autre moyen que celui de se livrer au martyre. Au milieu du bouleversement général, ils croyaient pouvoir contribuer, les armes à la main, à l'affranchissement de leur patrie. Ceux-là même qui, quelque temps auparavant, avaient été les instruments des Omaiyades, étaient à présent leurs ennemis les plus acharnés. De ce nombre était le comte Servando. Fils d'un serf de l'Eglise, il ne reculait auparavant devant aucune bassesse pour se rendre agréable au monarque. Sachant que pour arriver à ce but le meilleur moyen était de remplir le fisc, il écrasait d'impôts ses coreligionnaires, et les forçait ainsi à abjurer leur foi. Non content de tuer les vivants, dit un contemporain, il ne respectait pas même les morts, car afin d'augmenter la haine que les musulmans portaient aux chrétiens, il faisait exhumer les corps des martyrs de dessous les autels et les montrait aux ministres du sultan, en se plaignant de l'audace des fanatiques qui avaient osé donner une sépulture aussi honorable à des victimes de la justice musulmane. Dans ce temps-là les chrétiens le détestaient plus que qui que ce fût. Les prêtres épuisaient le vocabulaire pour y trouver des termes injurieux et les lui appliquer. Ils le nommaient insensé, insolent, orgueil-

leux, arrogant, avare, rapace, cruel, opiniâtre, présomptueux; ils disaient qu'il avait l'audace de s'opposer à la volonté de l'Eternel et qu'il était un fils du démon. Ils avaient d'excellentes raisons pour le haïr comme ils le faisaient. Servando ayant imposé toutes les églises de la capitale, celles-ci ne pouvaient plus salarier elles-mêmes leurs prêtres; elles devaient accepter comme tels les hommes peureux et rampants qu'il plaisait à Servando de leur donner et qui étaient payés par l'Etat. En outre, il était l'ennemi mortel des soi-disant martyrs et de leurs protecteurs, auxquels il tendait des piéges avec une adresse et une ruse vraiment diaboliques. Une fois il avait accusé l'abbé Samson et l'évêque de Cordoue, Valentius, d'avoir excité un de leurs disciples à blasphémer Mahomet, et à cette occasion il avait dit au sultan: «Que votre altesse fasse venir Valentius et Samson, et qu'on leur demande s'ils pensent que ce blasphémateur a dit la vérité. S'ils répondent que oui, ils devront être punis eux-mêmes comme blasphémateurs; si au contraire la crainte leur fait dire qu'il a menti, qu'alors votre altesse leur fasse donner des poignards et qu'elle leur ordonne de tuer cet homme. S'ils refusent de le faire, vous aurez obtenu la preuve que cet homme a été leur instrument. Qu'à mon tour on me donne alors une épée, et je les tuerai tous les trois [1].»

---

1) Samson, *Apologet.*, c. 5, 9.

Mais une vingtaine d'années s'étaient écoulées depuis qu'il avait parlé de cette manière. Les temps étaient bien changés depuis lors, et les hommes de la trempe de Servando changent avec eux. Doué d'une grande prévoyance, il s'était pris tout à coup d'une haine violente pour le sultan, qui tombait du trône, et d'une vive sympathie pour le chef du parti national, qui croyait y monter. Alors il se mit à caresser ses coreligionnaires qu'il avait persécutés autrefois, complota avec eux et fit tout son possible pour exciter une sédition. La cour découvrit quelque chose de ses projets et fit arrêter son frère; mais averti à temps, lui-même put encore se sauver avec ses autres complices. Une fois hors de la capitale, il était en sûreté, car le pouvoir du sultan ne s'étendait pas au delà. N'ayant donc plus rien à craindre, il forma le projet d'occuper l'importante forteresse de Polei (aujourd'hui Aguilar), à une journée au sud de Cordoue [1]. Comme elle n'était pas mieux gardée que les autres forteresses du sultan, il réussit dans son entreprise. Puis, s'étant installé dans Polei, il fit proposer une alliance à Ibn-Hafçoun. Celui-ci accepta joyeusement son offre, lui envoya quelques escadrons et lui recommanda de faire sans cesse des razzias dans la campagne de Cordoue. Nul n'aurait pu les diriger mieux que Servando, qui connaissait à

1) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 316.

merveille toute cette contrée, et qui, les auteurs arabes en conviennent, était un chevalier intrépide. La nuit venue il sortait du château ; à la pointe du jour il y rentrait, et alors des moissons détruites, des villages incendiés, des cadavres qui gisaient sur le sol, indiquaient la route qu'il avait prise. Lui-même fut tué dans une rencontre ; mais ses compagnons poursuivirent l'œuvre sanglante qu'il avait commencée [1].

Ibn-Hafçoun, qui venait de prendre Baëna [2], était maintenant en possession des forteresses les plus importantes qui se trouvaient au sud du Guadalquivir. Presque toute l'Andalousie lui obéissait ; le sultan en était si bien convaincu qu'il ne décorait plus personne du vain titre de gouverneur d'Elvira ou de Jaën [3]. Fier de sa puissance actuelle, le chef des renégats voulut aussi la rendre durable. Cordoue, il s'en tenait convaincu, tomberait bientôt entre ses mains, et alors il serait le maître de l'Espagne ; mais il sentait que s'il restait ce qu'il avait été jusque-là, il aurait encore à lutter contre les Arabes, qui bien certainement ne se soumettraient pas à son autorité s'il se présentait à eux sous le titre de chef des Espagnols. Obtenir un autre titre du calife de Bagdad, être nom-

1) Ibn-Haiyân, fol. 70 r., 77 v.
2) Ibn-Haiyân, fol. 69 v.
3) Ibn-Haiyân, fol. 71 r.

mé par lui gouverneur de l'Espagne, telle était son ambition, tel était son projet. Son propre pouvoir n'en souffrirait aucunement; les califes n'exerçaient plus qu'une autorité nominale sur les provinces éloignées du centre de leur empire; et si le calife consentait à lui envoyer un diplôme de gouverneur, il pouvait espérer que les Arabes ne refuseraient plus de lui obéir, car alors il ne serait plus pour eux un Espagnol, mais le représentant d'une dynastie qu'ils respectaient comme la première de toutes.

Son projet arrêté, il ouvrit une négociation avec Ibn-Aghlab, le gouverneur de l'Afrique pour le calife de Bagdad, et, pour le gagner, il lui fit offrir en même temps des présents magnifiques. Ibn-Aghlab reçut fort bien ses ouvertures, lui envoya à son tour des présents, l'encouragea à persister dans son projet, et lui promit de faire en sorte que le calife lui envoyât le diplôme qu'il sollicitait [1].

Attendant donc le moment où il arborerait le drapeau abbâside, Ibn-Hafçoun se rapprocha de Cordoue et établit son quartier général à Ecija [2]. De là il se rendait de temps en temps à Polei pour presser l'achèvement des fortifications qu'il avait ordonné d'y faire et qui devaient le rendre inexpugnable, pour amener des renforts aux soldats de la garnison, pour stimu-

1) Ibn-Haiyân, fol. 71 r.
2) Ibn-Haiyân, fol. 78 r.

ler leur courage s'il en était besoin [1]. Encore quelques mois, quelques jours peut-être, et il entrerait en vainqueur dans la capitale.

Elle était en proie à une morne tristesse. Sans être assiégée encore, elle souffrait déjà tous les maux d'un siége. «Cordoue, disent les historiens arabes, était dans la position d'une ville frontière qui est exposée à tout instant aux attaques de l'ennemi.» A différentes reprises, les habitants furent réveillés en sursaut, au milieu de la nuit, par les cris de détresse que poussaient les malheureux paysans de l'autre côté de la rivière, alors que les cavaliers de Polei leur mettaient le sabre sur la gorge [2]. Une fois un de ces cavaliers poussa l'audace jusqu'à s'avancer sur le pont, et alors il lança son javelot contre la statue qui se trouvait au-dessus de la porte [3]. «L'Etat est menacé d'une entière dissolution, écrivait un contemporain; les calamités se succèdent sans relâche; l'on vole et l'on pille; nos femmes et nos enfants sont traînés en esclavage [4].» Tout le monde se plaignait de l'inaction du sultan, de sa faiblesse et de sa lâcheté [5]. Les

---

1) Ibn-Haiyân, fol. 70 r. et v., 77 v.

2) Ibn-Haiyân, fol. 70 r., 71 r., 77 v.

3) *Akhbâr madjmoua*, fol. 111 v.

4) *Tarîkh Ibn-Habîb*, p. 157. Ce livre a été composé à cette époque par un disciple d'Ibn-Habîb, nommé Ibn-abî-'r-ricâ. Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 32, 33.

5) Ibn-Haiyân, fol. 77 v.

soldats murmuraient parce qu'on ne les payait pas. Les provinces ayant cessé d'envoyer leurs contributions, le trésor était tout à fait à sec. Le sultan avait bien fait des emprunts, mais il employait le peu d'argent qu'il avait ramassé de cette manière à payer les Arabes dans les provinces qui tenaient encore pour lui [1]. Les marchés déserts n'attestaient que trop l'anéantissement du commerce. Le pain était devenu d'un prix exorbitant [2]. Personne ne croyait plus à l'avenir; le découragement s'était glissé dans tous les cœurs. «Bientôt, écrivait le contemporain que nous avons déjà cité, bientôt le vilain sera puissant, et le noble rampera dans l'abjection!» On se rappelait avec effroi que les Omaiyades avaient perdu leur palladium, le drapeau d'Abdérame I[er]. Les faquis, qui regardaient toutes les calamités publiques comme un châtiment de Dieu et qui appelaient Ibn-Hafçoun le fléau de la colère céleste [3], troublaient la ville de leurs prédictions lamentables. «Malheur à toi, ô Cordoue, disaient-ils, malheur à toi, vile courtisane, cloaque d'impureté et de dissolution, demeure de calamités et d'angoisses, à toi qui n'as point d'amis, point d'alliés! Lorsque le capitaine au grand nez et à la physionomie sinistre, lui dont l'avant-

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 111 v.; cf. Nowairî, p. 466.
2) *Tarîkh Ibn-Habîb.*
3) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 117.

garde se compose de musulmans et l'arrière-garde de polythéistes [1], arrivera devant tes portes, alors ta funeste destinée s'accomplira. Tes habitants iront chercher un asile dans Carmona, mais ce sera un asile maudit [2]!» Dans les chaires on fulminait contre l'hôtel de l'iniquité, comme on appelait le palais; on y annonçait avec une grande précision le temps où Cordoue tomberait au pouvoir des mécréants. «Infâme Cordoue, disait un prédicateur, Allâh t'a prise en haine depuis que tu es devenue le rendez-vous des étrangers, des malfaiteurs et des prostituées; il te fera éprouver sa terrible colère!... Vous voyez, mes auditeurs, que la guerre civile ravage toute l'Andalousie. Songez donc à autre chose qu'aux vanités mondaines!... Le coup mortel viendra de ce côté-là où vous voyez les deux montagnes, la montagne brune et la montagne noire.... Le commencement sera dans le mois suivant, celui de Ramadhân; puis il y aura encore un mois, puis encore un autre, et alors il y aura une grande catastrophe sur la grande place de l'hôtel de l'iniquité. Gardez bien alors vos femmes et vos enfants, ô habitants de Cordoue! Faites en sorte que personne de ceux qui vous sont chers ne se trouve dans le voisinage de la place de l'hôtel de l'iniquité ou dans celui de la grande mosquée, car ce

1) On sait que les musulmans appellent ainsi les chrétiens.

2) *Tarikh Ibn-Habîb*, p. 158.

jour-là on n'épargnera ni les enfants ni les femmes. Cette catastrophe aura lieu un vendredi, entre midi et quatre heures, et elle durera jusqu'au coucher du soleil. L'endroit le plus sûr sera alors la colline d'Abou-Abda, là où se trouvait autrefois l'église [1]....»

Le sultan était peut-être le plus découragé de tous. Son trône, ce trône si ardemment convoité et qu'il ne devait qu'à un fratricide, était devenu pour lui un lit d'épines. Il était à bout de moyens. Il avait essayé d'une politique qu'il croyait sensée et habile, et il y avait échoué. Que ferait-il maintenant? Reviendrait-il à la vigoureuse politique de son frère? L'eût-il voulu, il ne le pouvait plus; il n'avait point d'argent, point d'armée. D'ailleurs la guerre lui répugnait. Abdallâh était un prince casanier et dévot, qui faisait une assez piètre figure dans un camp ou sur un champ de bataille. Force lui fut donc de persévérer dans la politique de la paix, au risque d'être trompé de nouveau par le rusé renégat qui l'avait déjà trompé tant de fois. Mais Ibn-Hafçoun, sûr de la victoire, ne voulait plus d'accommodements. En vain Abdallâh le suppliait-il de lui accorder la paix; en vain lui offrait-il les conditions les plus avantageuses:

---

1) *Tarikh Ibn-Habib*, p. 159, 160. Les dernières paroles signifient évidemment que les chrétiens d'Ibn-Hafçoun respecteraient trop l'endroit où se trouvait autrefois leur église pour oser y commettre des meurtres.

Ibn-Hafçoun repoussait toutes ses offres avec dédain [1]. Chaque fois qu'il avait essuyé un refus, le sultan, n'espérant plus rien des hommes, se tournait vers Dieu [2], s'enfermait dans son cabinet avec un ermite [3], ou composait de tristes vers tels que ceux-ci:

Toutes les choses de ce monde sont transitoires; rien ici-bas n'est durable. Hâte-toi donc, pécheur, de dire adieu à toutes les vanités mondaines et convertis-toi. Sous peu tu seras dans le cercueil et la terre humide sera jetée sur ton visage naguère si beau. Applique-toi uniquement à tes devoirs religieux, adonne-toi à la dévotion, et tâche de te rendre propice le maître des cieux! [4]

Une fois cependant il reprit courage: ce fut vers la fin de l'année 890, lorsqu'on lui vint offrir, de la part d'Ibn-Hafçoun, la tête de Khair ibn-Châkir, le seigneur de Jodar. Il voyait dans cet acte un rayon d'espoir; il se figurait que son terrible adversaire allait enfin lui concéder la paix qu'il sollicitait depuis si longtemps; la tête de Khair était pour lui le gage d'une réconciliation prochaine; Ibn-Hafçoun, pensait-il, lui montrait de la reconnaissance pour les conseils qu'il lui avait donnés, car lui-même l'avait averti que Khair jouait double jeu et qu'il reconnaissait, à côté d'Ibn-

1) Ibn-Haiyân, fol. 70 r.

2) *Akhbâr madjmoua*, fol. 111 v.

3) Voyez sur le respect qu'Abdallâh avait pour les ermites, Khochanî, p. 322.

4) Ibn-Adhârî, t. II, p. 160.

Hafçoun, un autre souverain, Daisam, le prince de Todmîr. Extrêmement jaloux de son autorité, Ibn-Hafçoun avait fait prompte et terrible justice. Khair lui ayant demandé un renfort, il le lui avait envoyé, mais en même temps il avait donné à son lieutenant, qui s'appelait el Royol en espagnol et al-Ohaimir en arabe (*le petit rougeaud*), l'ordre secret de couper la tête au traître [1]. Au reste Ibn-Hafçoun tira bientôt le sultan de son illusion. Loin de négocier, il alla assiéger les forteresses de la province de Cabra qui tenaient encore pour le sultan [2].

La situation ne pouvait empirer. Abdallâh comprit enfin qu'il fallait risquer le tout pour le tout. Il annonça à ses vizirs qu'il avait résolu d'aller attaquer l'ennemi. Les vizirs stupéfaits lui représentèrent les périls auxquels il allait s'exposer. «Les troupes d'Ibn-Hafçoun, lui disaient-ils, sont bien plus nombreuses que les nôtres, et nous aurons affaire à des ennemis qui ne donnent point de quartier.» Il n'en persista pas moins dans son projet [3], et certes, pour peu qu'il eût le sentiment de sa naissance et de sa dignité, il devait préférer à sa honte actuelle une mort honorable sur le champ de bataille.

1) Ibn-Haiyân, fol. 18 v., 70 v.
2) Ibn-Haiyân, fol. 70 v., 71 r.
3) Ibn-Haiyân, fol. 71 v.

XV[1].

Ibn-Hafçoun apprit avec un mélange de joie et d'étonnement, la résolution hardie que le sultan avait prise. «Nous le tenons, le troupeau de bœufs! dit-il en espagnol à Ibn-Mastana. Qu'il vienne, ce sultan! Je donne cinq cents ducats à celui qui viendra m'annoncer qu'il s'est mis en marche!» Peu de temps après, il reçut à Ecija la nouvelle que la grande tente du sultan venait d'être transportée dans la plaine de Secunda. Aussitôt il forme le projet d'aller l'incendier. Ce coup de main, s'il réussissait, allait couvrir le sultan de ridicule. Accompagné de quelques escadrons, Ibn-Hafçoun arrive dans la plaine de Secunda au commencement de la nuit. Soudain il fond sur les esclaves et les archers qui étaient de garde auprès du pavillon; mais bien qu'en petit nombre, ceux-ci se défendent bravement, et, attirés par leurs cris, les soldats se précipitent hors de la ville pour leur venir en aide. Comme il ne s'agissait au fond que de jouer

1) Ibn-Haiyân, fol. 71 v. — 80 r.

un tour au sultan, Ibn-Hafçoun ne vit pas plutôt que l'entreprise allait finir mal, qu'il ordonna à ses cavaliers de tourner bride et de se retirer au galop sur Polei. Les cavaliers du sultan les poursuivirent et en tuèrent quelques-uns.

Tout insignifiante qu'elle était, cette rencontre nocturne prit aux yeux des Cordouans des proportions gigantesques. Quand à la pointe du jour toute la population de la capitale alla au devant des cavaliers du sultan, qui revenaient de leur poursuite avec quelques chevaux qu'ils avaient saisis et quelques têtes qu'ils avaient coupées, elle ne se lassa pas d'admirer ces trophées, et l'on se racontait, avec joie et avec orgueil, qu'en fuyant Ibn-Hafçoun s'était égaré de la grande route, et qu'en arrivant à Polei, il n'avait avec lui qu'un seul cavalier.

Bientôt, cependant, un combat plus sérieux allait se livrer, et comme on savait qu'on se battrait un contre deux, on n'était nullement rassuré sur son issue. Dans l'armée du sultan on ne comptait que quatorze mille hommes, dont quatre mille seulement étaient des troupes régulières; Ibn-Hafçoun, au contraire, avait trente mille hommes. Cependant le sultan donna l'ordre de se mettre en marche et de prendre la route de Polei.

Le jeudi 15 avril de l'année 891, l'armée arriva auprès de la petite rivière qui coule à une demi-lieue du château, et selon l'usage, on convint des deux

côtés, que le combat aurait lieu le lendemain.

Ce jour-là, qui était pour les chrétiens le vendredi de la semaine sainte [1], l'armée du sultan se mit en marche à la pointe du jour, tandis qu'Ibn-Hafçoun rangeait ses soldats en bataille au pied de la colline sur laquelle le château était assis. Ils étaient remplis d'enthousiasme, et dans leur ivresse guerrière, ils se croyaient sûrs de la victoire. Il en était autrement du côté d'Abdallâh. Son armée était sa dernière ressource; elle portait avec elle toute la fortune des Omaiyades; si elle venait à s'abîmer dans un grand désastre, tout serait perdu. Pour comble de malheur, elle était mal commandée, et peu s'en fallut que le général en chef, Abdalmélic ibn-Omaiya, ne la livrât à l'ennemi par une manœuvre maladroite. Il l'avait déjà conduite en avant, lorsque, désapprouvant la position qu'il avait prise, il lui ordonna de rétrograder jusqu'à une montagne qui se trouvait au nord de la forteresse. Cet ordre s'exécutait, lorsque le général de l'avant-garde —un brave client omaiyade, nommé Obaidallâh, de la famille des Beni-Abî-Abda — vole vers le sultan en criant: «Mon Dieu, mon Dieu, aie pitié de nous! Où vous conduit-on, émir? Nous étions en face de l'ennemi; devons-nous maintenant lui tourner le dos? Mais alors il croira que nous avons peur, et il viendra nous tailler en pièces!» Il

1) Voyez la note C, à la fin de ce volume.

disait vrai : Ibn-Hafçoun s'était aperçu de la faute de son adversaire, et il s'apprêtait à en profiter. Aussi le sultan ne contesta nullement la justesse de l'observation d'Obaidallâh, mais il lui demanda ce qu'il y avait à faire. « Marcher en avant, répondit le général, attaquer l'ennemi avec vigueur, et qu'alors la volonté de Dieu s'accomplisse! — Fais comme tu voudras, » répliqua le sultan.

Sans perdre un instant, Obaidallâh retourna aussitôt auprès de sa division et lui ordonna de fondre sur l'ennemi. Les troupes s'ébranlèrent; mais elles désespéraient presque du succès. « Que pensez-vous de l'issue de cette bataille? demanda un officier au théologien Abou-Merwân, un fils du célèbre Yahyâ ibn-Yahyâ et renommé lui-même par son savoir et sa piété au point qu'on l'appelait *le chaikh des musulmans.* — Que vous dirai-je, mon cousin? répliqua le docteur; je ne puis vous donner pour réponse que ces paroles du Tout-Puissant : — Si Dieu vient à votre secours, qui est-ce qui pourra vous vaincre? S'il vous abandonne, qui est-ce qui pourra vous secourir [1]? » Le reste de l'armée n'était pas plus rassuré que l'avant-garde. Les soldats avaient reçu l'ordre de déposer leur bagage, de dresser les tentes et de se ranger en bataille; mais au moment où ils étaient occupés à tendre un dais pour le sultan, un pieu,

1) Texte du Coran, Sour. III, vs. 154.

destiné à le soutenir, se rompit, de sorte que le dais tomba par terre. «Mauvais signe!» murmura-t-on de tous côtés. «Rassurez-vous, dit alors un officier supérieur; ceci n'annonce rien de fâcheux; la même chose est arrivée au moment où une autre bataille allait se livrer, et pourtant on a remporté alors une victoire éclatante.» En parlant ainsi, il redressa le dais avec un pieu qu'il avait pris dans les bagages.

A l'avant-garde aussi, où le combat avait déjà commencé, il fallait que les officiers et les docteurs de la religion effaçassent l'effet produit par plusieurs mauvais présages. Doués d'une heureuse mémoire, et peut-être d'une fertile imagination, ils ne se lassaient pas de citer des précédents chaque fois qu'il en était besoin. Au premier rang combattait Rabîcî, un brave guerrier vieilli sous le casque et la cuirasse, et en même temps un poète fort distingué. Chaque fois qu'il frappait de la lance ou de l'épée, il improvisait des vers. Tout à coup il tombe blessé à mort. «Fâcheux présage, crient les soldats consternés; le premier qui tombe est un des nôtres! — Non, répondent les docteurs, c'est au contraire un présage très-heureux, car dans la bataille du Guadacelete, où nous avons battu les Tolédans, le premier qui tomba fut aussi un des nôtres.»

Bientôt le combat devint général sur toute la ligne. Ce fut un tapage effroyable: au bruit des fanfares se mêlait la voix des docteurs musulmans et des prêtres

chrétiens, qui récitaient des prières ou des passages du Coran et de la Bible. Contre toute attente, les royalistes de l'aile gauche obtinrent de plus en plus l'avantage sur l'aile droite d'Ibn-Hafçoun. Après l'avoir fait reculer, ils coupaient des têtes l'un à l'envi de l'autre, et ils les apportaient au sultan qui avait promis une récompense à chaque soldat qui lui en présenterait une. Lui-même ne prenait pas de part au combat. Assis sous son dais, il regardait les autres se battre pour lui, et avec son hypocrisie ordinaire, il récitait des vers tels que ceux-ci:

Que d'autres mettent leur confiance dans le grand nombre de leurs soldats, dans leurs machines de guerre, dans leur courage: je ne mets la mienne qu'en Dieu, l'unique, l'éternel!

L'aile droite des Andalous ayant été mise en pleine déroute, toute l'armée royaliste se jeta sur l'aile gauche. Ibn-Hafçoun y commandait en personne; mais malgré ses efforts et quoique, selon sa coutume, il fît preuve d'un grand courage, il ne réussit pas à retenir ses soldats à leur poste. Plus ardents que fermes, aussi prompts à se décourager qu'à s'enflammer, ils désespérèrent trop tôt de l'événement, et, cédant le champ de bataille, ils tournèrent le dos à l'ennemi. Les uns prirent la fuite dans la direction d'Ecija, poursuivis par les cavaliers royalistes qui les sabraient par centaines; les autres, parmi lesquels se trouvait Ibn-Hafçoun lui-même, allèrent chercher un

refuge dans le château; mais comme la porte était encombrée par les fuyards de l'aile droite, les nouveaux venus tâchèrent en vain de se frayer un passage, et pour sauver leur chef, les soldats postés sur les remparts durent le prendre à bras-le-corps, et, le tenant ainsi, l'enlever de son cheval; après quoi ils le portèrent dans l'enceinte.

Pendant que la foule se pressait encore à la porte du château, les soldats du sultan pillaient le camp ennemi. Remplis d'une joie d'autant plus grande qu'elle était inattendue, ils s'amusaient à lancer des sarcasmes contre leurs adversaires, tous chrétiens à leurs yeux, qui venaient de perdre une bataille aussi importante justement l'avant-veille de Pâques. « Le jeu était bien amusant, dit un soldat; quelle belle fête pour eux! La plupart ne verront pas le jour de Pâques, et c'est vraiment dommage! — Fête magnifique en vérité, répliqua un autre, avec force victimes; toute fête religieuse doit en avoir. — Voyez donc à quoi sert un bon coup d'épée, ajouta un troisième interlocuteur; à la communion ils avaient bu à tire-larigot, et si nous ne les avions pas dégrisés, ils seraient encore ivres à l'heure qu'il est! — Savez-vous bien, observa un quatrième qui avait quelque teinture d'histoire, savez-vous bien que cette bataille ressemble exactement à celle de la Prairie de Râhit? C'était aussi un vendredi qui tombait un jour de fête, et notre victoire n'est pas moins éclatante que celle que

les Omaiyades ont remportée alors. Voyez donc ces pourceaux, comme ils gisent démembrés au pied de la colline! Vraiment, je plains le sol qui est condamné à porter leurs cadavres; s'il pouvait s'en plaindre, il n'y manquerait pas.» — Plus tard, le poète de la cour, Ibn-Abd-rabbihi, reproduisit ces grossières et brutales plaisanteries, ces mots de corps de garde, dans un long poème, où le mauvais goût et les jeux de mots tiennent une large place, mais qui a du moins le mérite d'exprimer vigoureusement la haine et le mépris que les royalistes avaient pour les Andalous.

Les soldats du sultan allaient se réjouir encore davantage. Ibn-Hafçoun voulait rester dans le château et y soutenir un siége; mais les soldats d'Ecija lui déclarèrent que leur devoir les rappelait dans leur ville, qui, selon toute apparence, allait être assiégée par le sultan. Ibn-Hafçoun s'opposa énergiquement à leur départ; il voulut même les retenir de force dans le château; mais ils percèrent la muraille du côté du nord et s'enfuirent vers leur ville natale. Abandonnés ainsi à eux-mêmes, les autres soldats prétendirent qu'ils n'étaient plus en nombre pour défendre le château, et que par conséquent il fallait l'évacuer. Après une longue résistance, Ibn-Hafçoun céda enfin à leur désir. Au milieu de la nuit on sortit donc de la forteresse; mais ce ne fut pas une retraite, ce fut une fuite précipitée, un sauve qui peut général. Au mi-

lieu du désordre effroyable et de l'obscurité, Ibn-Hafçoun lui-même chercha longtemps avant de trouver une monture; à la fin il mit la main sur une misérable haridelle qui appartenait à un soldat chrétien, et, l'ayant enfourchée, il ne cessait de piquer des deux, en tâchant de faire prendre le galop à cette détestable monture qui, depuis de longues années, avait pris l'habitude de ne marcher que pas à pas. Il fallait se hâter, en effet. S'étant aperçus de la fuite des ennemis, les royalistes s'étaient mis à leur poursuite. «Eh bien, dit alors Ibn-Mastana qui galopait à côté d'Ibn-Hafçoun, et qui, malgré la gravité du péril, conservait une parfaite gaîté, une véritable insouciance d'Andalous; eh bien, mon camarade, tu avais promis cinq cents ducats à celui qui viendrait t'annoncer que le sultan s'était mis en campagne. Il me paraît que le bon Dieu t'a rendu cette somme avec usure. Ce n'est pourtant pas chose si aisée que de vaincre les Omaiyades; qu'en penses-tu? — Ce que j'en pense? lui répondit Ibn-Hafçoun, qui, la rage dans le cœur, n'était pas en humeur de plaisanter; je pense que nous devons imputer le malheur qui nous frappe à ta lâcheté et à la lâcheté de ceux qui te ressemblent. Vous n'êtes pas des hommes, vous autres!»

A la pointe du jour, Ibn-Hafçoun arriva lui cinquième à la ville d'Archidona; mais il ne s'y arrêta qu'un moment, et ayant ordonné aux habitants de se rendre à Bobastro le plus tôt possible, il continua

son chemin vers cette forteresse.

De son côté, le sultan, après avoir pris possession du château de Polei, où il trouva quantité d'argent, de provisions et de machines de guerre, se fit donner le registre où les noms de tous ses sujets musulmans étaient inscrits. Ensuite il se fit amener les prisonniers et leur annonça que tous ceux qui étaient inscrits comme musulmans auraient la vie sauve, pourvu qu'ils jurassent qu'ils l'étaient encore ; quant aux chrétiens, ils devraient périr tous par le glaive du bourreau, à moins qu'ils n'embrassassent l'islamisme. Tous les chrétiens, au nombre de mille environ, aimèrent mieux mourir que d'abjurer leur foi. Un seul d'entre eux faiblit au moment même où le bourreau allait le frapper, et sauva sa vie en prononçant la profession de foi musulmane. Tous les autres subirent la mort avec un véritable héroïsme, et peut-être jugera-t-on que ces obscurs soldats ont bien plus de droit au titre de martyr, que les fanatiques de Cordoue, qui, quarante ans auparavant, en avaient été décorés.

Ayant laissé une garnison suffisante dans le château de Polei, le sultan alla mettre le siége devant Ecija. Comme cette ville avait une garnison fort considérable, grâce au grand nombre de fuyards qui y avaient cherché un asile, elle fit une résistance opiniâtre. Malheureusement elle ne renfermait pas assez de provisions pour nourrir tous ses défenseurs. Au

bout de quelques semaines, la disette se fit sentir, et comme elle s'aggravait de jour en jour, il fallait bien songer à capituler. Les Andalous entrèrent donc en pourparlers; mais le sultan exigeait qu'ils se rendissent à discrétion. Ils s'y refusèrent, quoique la famine exerçât dans la ville des ravages terribles, de sorte que les habitants, réduits au désespoir, montraient, du haut des remparts, leurs femmes et leurs enfants affamés aux assiégeants, en implorant à grands cris leur pitié. A la fin le sultan se laissa fléchir. Il accorda aux assiégés une amnistie générale; puis, quand il eut reçu d'eux des otages et qu'il leur eut donné un gouverneur, il prit la route de Bobastro et posa son camp dans le voisinage de cette forteresse.

Mais dans Bobastro et sur un terrain dont il connaissait chaque monticule, chaque vallon, chaque défilé, Ibn-Hafçoun était réellement invincible. Les soldats cordouans ne le savaient que trop. Aussi commencèrent-ils bientôt à murmurer. Ils disaient que la campagne avait déjà été assez longue; qu'ils ne voulaient pas user le peu de forces qui leur restaient, dans une opération sans issue, et que leurs adversaires sortiraient plutôt agrandis que diminués d'une lutte dans laquelle leur supériorité dès qu'il s'agissait de se tenir sur la défensive aurait été une fois de plus démontrée. Forcé de céder à leur volonté, le sultan donna l'ordre que l'on se retirât en se dirigeant sur Archidona. Avant d'y

arriver, les Cordouans eurent à passer un défilé très-étroit, où ils furent attaqués par Ibn-Hafçoun; mais grâce aux talents et à la valeur d'Obaidallâh, ils se tirèrent avec honneur de cette rencontre. Etant allé ensuite à Elvira, dont les habitants lui donnèrent des otages, le sultan reconduisit son armée à Cordoue.

XVI.

La victoire remportée près de Polei avait sauvé le sultan au moment même où il semblait perdu. Polei, Ecija et Archidona, ces avant-postes du parti national, étaient prises; Elvira était rentrée dans l'obéissance; Jaën, d'où Ibn-Hafçoun avait retiré ses troupes, avait suivi l'exemple d'Elvira [1]. C'étaient à coup sûr de beaux succès; ils firent une grande impression sur l'opinion publique, d'autant plus que celle-ci n'avait nullement prévu de tels résultats. Ibn-Hafçoun avait perdu beaucoup de son prestige, lui-même ne s'en apercevait que trop. Ses ambassadeurs auprès d'Ibn-Aghlab, naguère accablés de caresses, furent désormais reçus avec froideur. On leur disait qu'on avait soi-même des révoltes à dompter et que par conséquent on n'avait pas le loisir de se mêler aux affaires de l'Espagne [2]. Naturellement on ne se souciait pas en Afrique d'appuyer un prétendant qui se

1) Ibn-Haiyân, fol. 77 v.
2) Nowairî, p. 466; Ibn-Khaldoun, fol. 11 r.

laissait battre, et il n'y fut plus question de le faire nommer gouverneur de l'Espagne par le calife de Bagdad. Le sultan, au contraire, s'était réhabilité dans l'esprit de bien des gens. Les citoyens paisibles, qui, las du désordre et de l'anarchie, voyaient dans le rétablissement du pouvoir royal le seul moyen de salut, prenaient une attitude plus ferme et plus décidée. Mais si l'on aurait tort de méconnaître les avantages que le sultan avait obtenus, il ne faut pas se les exagérer cependant. La puissance d'Ibn-Hafçoun avait sans doute subi un rude échec, mais elle était loin d'être anéantie. Aussi ne désespérait-il nullement de la rétablir. Pour le moment il avait besoin de la paix, et il la demanda. Le sultan se déclara prêt à la lui accorder, pourvu qu'il lui donnât un de ses fils comme otage. Ibn-Hafçoun promit de le faire; mais comme il avait l'intention de recommencer les hostilités aussitôt que cela lui conviendrait, il trompa le sultan en lui faisant remettre, non pas un de ses propres fils, mais celui d'un de ses trésoriers qu'il avait adopté. Sa fraude ne fut pas découverte tout d'abord; mais dans la suite on conçut des soupçons, on s'informa, et, la vérité ayant été dévoilée, le sultan lui reprocha sa mauvaise foi et exigea un otage qui fût vraiment son fils; puis, comme Ibn-Hafçoun ne voulait pas satisfaire à cette demande, la guerre recommença [1].

1) Ibn-Haiyân, fol. 82 r. et v.

Le chef andalous regagna avec une surprenante rapidité le terrain qu'il avait perdu. Sachant qu'il pouvait compter sur les habitants d'Archidona, il envoya dans cette ville des hommes à sa dévotion, qui firent si bien que la population s'insurgea. Les deux employés auxquels le sultan avait confié le gouvernement de la ville, furent arrêtés pendant la nuit et livrés à Ibn-Hafçoun au moment où celui-ci entrait dans la ville avec ses troupes (892). Bientôt après, des députés d'Elvira vinrent lui annoncer que leur ville avait aussi secoué le joug, et qu'on y comptait sur son concours. Il s'y rendit et installa une garnison dans la citadelle. Mais le parti royaliste, qui était fort nombreux à Elvira, ne se tint pas pour battu. Secondé par le gouverneur d'Ubeda, il prit les armes, chassa les soldats d'Ibn-Hafçoun, élut un conseil municipal, et introduisit dans la ville le gouverneur que le sultan lui avait donné. Les partisans de l'indépendance, intimidés par le voisinage de l'armée du sultan, qui assiégeait alors Carabuey, une des forteresses d'Ibn-Mastana, ne s'étaient pas opposés à cette révolution; mais aussitôt que l'armée fut retournée à Cordoue, ils relevèrent la tête, et, s'étant mis en rapport avec Ibn-Hafçoun à l'insu du conseil, ils profitèrent de l'obscurité de la nuit pour faire entrer quelques-uns de ses soldats dans la citadelle. Bientôt après, Ibn-Hafçoun, averti du succès de l'entreprise par des fanaux que ses partisans avaient allumés, y

entra aussi avec le gros de ses troupes, tandis que les royalistes, soudainement réveillés par les cris d'allégresse que poussaient leurs adversaires, étaient frappés de stupeur au point qu'ils ne songèrent pas même à résister. Ils furent punis sévèrement: tous leurs biens furent confisqués. Le gouverneur nommé par le sultan eut la tête coupée.

Maître d'Elvira, Ibn-Hafçoun tourna ses armes contre Ibn-Djoudî et les Arabes de Grenade. Sentant que la bataille qui allait se livrer serait décisive, Ibn-Djoudî avait appelé tous ses alliés à son secours. Il n'en essuya pas moins une terrible défaite, et comme il avait eu l'imprudence de s'éloigner de Grenade, son point d'appui, ses soldats, qui avaient à parcourir toute la Véga avant qu'ils pussent rentrer dans leur forteresse, furent sabrés en grand nombre. De l'avis des habitants d'Elvira, cette victoire était une ample compensation pour toutes les défaites qu'ils avaient subies auparavant. En effet, les Arabes avaient été si bien battus, qu'ils ne purent jamais se relever.

Fier de sa victoire, Ibn-Hafçoun marcha contre Jaën. Là il fut aussi heureux qu'il l'avait été à Elvira. Il s'empara de la ville, lui donna un gouverneur et y mit des troupes. Cela fait, il retourna à Bobastro [1].

A l'exception de Polei et d'Écija, l'année 892 lui

1) Ibn-Ḥaiyan, fol. 80 v. — 82 r.

avait donc rendu ce que l'année précédente lui avait été. Pendant cinq années sa puissance resta à peu près la même, excepté qu'il perdit Elvira. Il avait surpris les royalistes de cette ville, mais il ne les avait pas vaincus, et sa conduite envers eux les avait exaspérés contre lui. Aussi saisirent-ils la première occasion pour secouer le joug qu'il leur avait imposé. Elle se présenta en 893, lorsque l'armée du sultan, après avoir fait une razzia dans les environs de Bobastro, parut devant les portes de la ville. Le prince Motarrif, qui la commandait, offrit alors aux habitants une amnistie générale, pourvu qu'ils lui livrassent le lieutenant et les soldats d'Ibn-Hafçoun. L'influence des royalistes fut si grande que les habitants consentirent à le faire, et à partir de cette époque, Elvira demeura dans la sujétion. Le patriotisme et l'amour de la liberté s'y étaient refroidis; d'ailleurs on y avait combattu contre les Arabes de Grenade plutôt que contre le sultan; c'est contre les Arabes qu'on avait appelé Ibn-Hafçoun, et depuis qu'ils avaient perdu la bataille de Grenade, les Arabes avaient cessé d'être redoutables. Fort affaiblis par leur défaite, ils le furent bien plus encore par la discorde qui se glissa parmi eux. Ils étaient maintenant partagés en deux factions, dont l'une s'était attachée à Saîd ibn-Djoudî, l'autre à Mohammed ibn-Adhhâ, le puissant seigneur d'Alhama, contre lequel Saîd nourrissait une haine si violente, qu'il avait mis sa tête à prix. L'im-

prudence de Saîd et la légèreté de sa conduite aggravaient encore la situation. Par son orgueil, sa fatuité et ses nombreuses galanteries, il s'était attiré la haine de plusieurs chefs, et à la fin l'un de ceux dont il avait détruit le bonheur domestique, Abou-Omar Othmân, résolut de laver sa honte dans le sang du séducteur. Averti que sa femme avait assigné un rendez-vous à l'émir dans la maison d'une juive, il alla s'y cacher avec un de ses amis, et quand Saîd y fut arrivé, il se rua sur lui et le tua (décembre 897).

Ce meurtre mit le comble à la discorde. Le meurtrier et ses amis eurent le temps d'aller se mettre en sûreté dans la forteresse de Noalexo, au nord de Grenade, où ils proclamèrent émir Ibn-Adhhâ. Ne voulant pas se brouiller avec le sultan, ils le prièrent de confirmer leur choix, et ils essayèrent aussi de lui persuader qu'ils avaient tué Saîd dans l'intérêt de l'Etat, en disant qu'il avait formé le projet de se mettre en révolte et qu'il avait composé ces vers: «Va, mon messager, va dire à Abdallâh qu'une prompte fuite peut seule le sauver, car un guerrier redoutable a levé l'étendard de la révolte sur les bords du fleuve aux roseaux. Fils de Merwân, rendez-nous le pouvoir; c'est à nous, aux fils des Bédouins, qu'il appartient de droit! Vite, que l'on m'amène mon alezan avec sa housse brodée d'or, car mon étoile l'emporte sur la leur!» Peut-être ces vers étaient-ils réel-

lement de Saîd; ils ne sont pas du moins indignes de lui. Quoi qu'il en soit, le sultan, qui s'estimait heureux de ce que ces Arabes voulaient bien condescendre à lui présenter une justification de leur conduite, donna sa sanction à tout ce qu'ils avaient fait. Mais les anciens amis de Saîd ne reconnurent point Ibn-Adhhâ. Le meurtre de leur chef les avait remplis d'indignation et de colère. Inconsolables de sa perte, ils oubliaient toutes ses fautes et tous les griefs qu'ils avaient eus contre lui, pour ne se souvenir que de ses vertus. Un d'entre eux, Micdam ibn-Moâfâ, que Saîd avait fait fouetter sans qu'il eût mérité ce châtiment, composa cependant sur lui ce poème:

Qui nourrira et vêtira les pauvres, à présent que celui qui était la générosité même, gît dans le tombeau? Ah, que les prés ne soient plus couverts de verdure, que les arbres soient sans feuillage, que le soleil ne se lève plus, maintenant qu'Ibn-Djoudî est mort, lui dont hommes ni génies ne verront jamais l'égal!

«Quoi, s'écria un Arabe quand il l'entendit réciter ces vers, vous faites l'éloge de celui qui vous a fait donner le fouet? — Par Dieu, lui répondit Micdam, il m'a fait du bien même par son arrêt inique, car le souvenir du châtiment qu'il m'a fait subir m'a détourné d'une foule de péchés que je commettais auparavant. Ne lui dois-je pas de la reconnaissance pour cela? D'ailleurs, après qu'il m'eut fait fouetter, j'ai toujours été injuste envers lui; croyez-vous que je

voudrais continuer à l'être, maintenant qu'il n'est plus? [1] »

D'autres, qui avaient été les amis intimes de Saîd, étaient altérés de la soif de la vengeance. « Le vin, disait Asadî dans un long poème, le vin que l'échanson me présente ne recouvrera pour moi sa saveur, qu'au moment où mon âme obtiendra ce qu'elle désire, au moment où je verrai les cavaliers galoper à bride abattue, pour aller venger celui qui naguère était leur joie et leur orgueil! »

Saîd fut vengé en effet par ses amis; mais les Arabes continuèrent à se combattre sans relâche. Le sultan et les Andalous n'avaient pas autre chose à faire que de les laisser s'entr'égorger [2].

La soumission d'Elvira fut un grand avantage pour le sultan. Il en obtint encore d'autres. Persuadé qu'il ne gagnerait rien à faire la guerre contre Ibn-Hafçoun, il tournait de préférence ses armes contre des rebelles moins puissants. Son intention n'était pas de les réduire; il n'essayait pas de leur arracher leurs villes et leurs châteaux; il voulait seulement les forcer à lui payer tribut [3]. A cet effet il faisait faire à son armée une ou deux expéditions par an. Alors

---

1) Maccarî, t. II, p. 361.

2) Ibn-Haiyân, fol. 83 r., 22 r. et v., 23 r., 47 v., 48 r., 92 v.; Ibn-al-Khatîb, dans mes *Notices*, p. 259.

3) Voyez les vers d'Ibn-Colzom (c'est ainsi que Khochanî, p. 308, prononce ce nom) chez Ibn-Adhârî, t. II, p. 143.

on ravageait des champs de blé, on brûlait des villages, on assiégeait des forteresses, et quand le rebelle avait consenti à payer tribut et à donner des otages, on le laissait en paix pour en aller attaquer un autre. Des expéditions de ce genre ne pouvaient pas amener des résultats prompts, décisifs ou brillants; mais elles produisaient néanmoins des résultats fort avantageux. Le trésor était à sec, et le gouvernement comprenait fort bien qu'avant de faire la grande guerre, il fallait se pourvoir du nerf de la guerre, c'est-à-dire d'argent. Grâce à ces razzias on s'en procurait. Celle de 895 fut fort heureuse. Elle fnt dirigée contre Séville. Cette cité était encore toujours dans la même situation: le sultan y avait un gouverneur; son oncle Hichâm y résidait aussi; mais les Khaldoun et les Haddjâdj y régnaient de fait. Ces chefs étaient fort contents de leur position, qui leur donnait tous les avantages de l'indépendance, sans les périls qui y étaient ordinairement attachés; ils faisaient tout ce qu'ils voulaient, ils ne payaient point de tribut, et cependant ils n'étaient pas en guerre contre le monarque. Ils croyaient qu'ils ne pouvaient mieux servir leurs intérêts, qu'en perpétuant cet état de choses, et lorsque, dans l'année 895, un employé du sultan vint convoquer le ban, Ibrâhîm ibn-Haddjâdj et Khâlid ibn-Khaldoun, le frère de Coraib, s'empressèrent de répondre à l'appel et de se rendre à Cordoue avec leurs contingents. Leur allié Solaimân, de

Sidona, et son frère Maslama suivirent leur exemple.

Tout le monde était dans l'idée qu'on allait faire une expédition contre les renégats de Todmîr. Qu'on se figure donc l'étonnement et l'épouvante de Coraib, lorsqu'il apprit qu'au lieu de faire marcher l'armée vers l'est, on l'avait fait marcher contre Séville; que Solaimân avait trouvé le moyen de s'évader, mais que tous les autres officiers et soldats de Séville et de Sidona avaient été mis aux arrêts sur l'ordre du prince Motarrif.

Il fallait prendre des mesures promptes et décisives. Coraib les prit. Ayant fait occuper par ses gens toutes les portes du palais, il vola vers la salle où se trouvait le prince Hichâm. «Belle nouvelle, lui cria-t-il, l'œil enflammé de colère: je viens d'apprendre que Motarrif a mis aux arrêts mon frère et tous mes autres parents qui se trouvent dans l'armée! Eh bien, je le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré: si le prince ose attenter à la vie d'un seul d'entre eux, je te coupe la tête. Nous verrons jusqu'où ira son audace. En attendant, toi et tous les tiens, vous serez mes prisonniers. Aucun de tes serviteurs ne sortira du palais sous quelque prétexte que ce soit, pas même pour aller acheter des vivres. Je sais bien qu'il n'y en a pas ici, mais cela ne me regarde pas. Décide toi-même si tu veux voir suspendu le glaive mortel au-dessus de ta tête, et si la perspective de mourir de faim est de nature à te rassurer. Pour

sauver ta vie, il ne te reste qu'un moyen: écris au prince, dis-lui que ta tête me répondra de la vie de mes parents, et fais en sorte qu'il me les rende!»

Sachant que Coraib n'était pas homme à s'arrêter à des menaces, Hichâm s'empressa de lui obéir; mais la lettre qu'il écrivit à Motarrif n'eut pas le résultat qu'il s'en était promis: le prince, au lieu de rendre la liberté à ses prisonniers, continua sa marche vers Séville et somma Coraib de lui en ouvrir les portes. Craignant pour la vie de ses parents et ne voulant rien entreprendre avant que les troupes auxiliaires de Niébla et de Sidona, qu'il attendait, fussent arrivées, Coraib jugea prudent de se montrer modéré et traitable. Il permit donc aux soldats du sultan d'entrer par pelotons dans la ville et d'y acheter des vivres; en outre, il promit de payer le tribut et rendit la liberté au prince Hichâm, qui n'eut rien de plus pressé que de quitter la ville.

Tournant alors ses armes contre le Maäddite Tâlib ibn-Mauloud [1], Motarrif attaqua ses deux forteresses, Montefique (sur le Guadayra) et Monteagudo [2]. Après s'être défendu vigoureusement, Tâlib promit de payer le tribut et donna des otages. Medina-ibn-as-Salîm et

---

1) On a vu plus haut que ce seigneur avait été l'allié des renégats de Séville.

2) Monteagudo se trouvait près de Xerez. Voyez Maldonado, *Illustraciones de la Casa de Niebla* (dans le *Memorial histórico*, t. IX), p. 96.

Vejer suivirent son exemple. Lebrija fut prise d'assaut, et Motarrif y installa une garnison; mais Solaimân, à qui appartenait cette forteresse et qui était alors à Arcos, attaqua l'armée du sultan avant qu'elle fût arrivée à Mairena, et lui fit subir une grande perte. Furieux de cet échec, Motarrif s'en vengea en faisant couper la tête à trois parents ou amis de Solaimân, qui se trouvaient parmi ses prisonniers.

Vers la fin d'août, l'armée se trouva de nouveau devant Séville. Motarrif croyait que Coraib se montrerait aussi soumis que la première fois. Il se trompait. Coraib avait profité du répit qu'on lui avait laissé pour se mettre en état de défense, et ses alliés étant arrivés dans la ville, il était résolu à ne point céder. Motarrif trouva donc les portes fermées. Alors il fit charger de fers Khâlid ibn-Khaldoun, Ibrâhîm ibn-Haddjâdj et d'autres prisonniers. Cela ne lui servit de rien. Loin de se laisser intimider, Coraib sortit de la ville et attaqua brusquement l'avant-garde. Il y eut un instant où l'on craignit un désastre; mais les officiers ayant réussi à rallier leurs soldats, les Sévillans furent repoussés. Alors Motarrif fit torturer Khâlid et Ibrâhîm, et attaqua Séville pendant trois jours consécutifs. Il ne remporta aucun avantage; mais voulant se venger autant que possible des Khaldoun et des Haddjâdj, il s'empara d'un château situé sur le Guadalquivir et qui appartenait à Ibrâhîm; puis, ayant brûlé les vaisseaux qu'il trouva dans le

bassin, il ordonna de raser le bâtiment, et, ayant fait donner une hache à Ibrâhîm, il le força de travailler, les fers aux mains et aux pieds, à la destruction de sa propre forteresse. Ayant ensuite démoli un autre château, qui appartenait à Coraib, il reprit la route de Cordoue [1].

L'armée étant rentrée dans la capitale et le tribut de Séville étant arrivé, un vizir conseilla à son maître, qui avait bien essayé de gagner Ibn-Hafçoun, mais qui jusque-là n'avait fait aucune tentative pour se réconcilier avec l'aristocratie arabe, de rendre la liberté aux prisonniers après qu'ils se seraient obligés par serment à lui obéir dans la suite. « Si vous retenez ces nobles en prison, lui dit-il, vous servirez les intérêts d'Ibn-Hafçoun, qui ne manquera pas de s'emparer de leurs châteaux. Essayez plutôt de vous les attacher par les liens de la reconnaissance; ils vous aideront alors à combattre le chef des renégats. » Le sultan se laissa persuader. Il annonça aux prisonniers qu'il les remettrait en liberté, à condition qu'ils lui donneraient des otages et qu'ils jureraient cinquante fois, dans la grande mosquée, de lui rester fidèles. Ils prêtèrent les serments exigés et donnèrent des otages, parmi lesquels se trouvait le fils aîné d'Ibrâhîm, nommé Abdérame; mais à peine de retour à Séville, ils violèrent leurs serments, refusèrent le

1) Ibn-Haiyân, fol. 59 v. — 62 r.; 84 r. — 87 r.

tribut et se mirent en révolte ouverte [1]. Ibrâhîm et Coraib divisèrent la province entre eux, de sorte que chacun en eut la moitié [2].

Les choses demeurèrent sur ce pied jusqu'à l'année 899; mais la discorde devait inévitablement éclater entre les deux chefs, leur puissance étant trop égale pour qu'ils pussent rester amis. Aussi ne tardèrent-ils pas à se quereller, et alors le sultan attisa le feu autant que possible. Il rapportait à Coraib les termes injurieux dans lesquels Ibrâhîm parlait de lui, et il avertissait Ibrâhîm des mauvais propos que Coraib tenait sur son compte. Un jour qu'il avait reçu de Khâlid une lettre fort blessante pour Ibrâhîm, et qu'il avait écrit sa réponse au bas, il la donna parmi d'autres à un de ses serviteurs, en le chargeant de l'expédier. Le serviteur eut la négligence de la laisser tomber. Un eunuque la ramassa, la lut, et, comptant sur une bonne récompense, il la donna à un envoyé d'Ibrâhîm, en lui enjoignant d'aller la remettre à son seigneur.

Quand Ibrâhîm eut jeté les yeux sur cet écrit, il ne douta plus que les Khaldoun n'attentassent à son pouvoir, à sa liberté, à sa vie peut-être; mais comprenant en même temps que, pour se venger d'eux, il devait avoir recours à la ruse, il se montra fort

1) Ibn-Haiyân, fol. 62 r. et v.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 128.

aimable envers eux et les invita à dîner. Ils se rendirent à son invitation. Pendant le repas Ibrâhîm leur montra la lettre de Khâlid et les accabla de reproches. Khâlid se leva alors, et, tirant un poignard de sa manche, il en frappa Ibrâhîm à la tête. Ibrâhîm eut sa coiffure déchirée et reçut une blessure au visage; mais il appela aussitôt ses soldats, qui se ruèrent sur les deux Khaldoun et les massacrèrent. Ibrâhîm fit couper leurs têtes, et, les ayant jetées dans la cour, il attaqua leurs gardes qui s'y trouvaient, en tua quelques-uns et dispersa les autres.

Dès lors il était le seul maître de la province; mais sentant qu'il lui fallait justifier sa conduite auprès du monarque, qui avait encore son fils en son pouvoir, il lui écrivit pour lui dire qu'il n'avait pas pu agir autrement qu'il ne l'avait fait; que d'ailleurs les Khaldoun l'avaient toujours poussé à la rébellion; qu'au fond du cœur il n'avait jamais partagé leur manière de voir, et que si le sultan voulait le nommer gouverneur, il pourvoirait à toutes les dépenses exigées par le service public et lui donnerait en outre sept mille ducats par an. Le sultan accepta son offre, mais il envoya en même temps un certain Câsim à Ṣéville, afin qu'il gouvernât la province conjointement avec Ibrâhîm. Ce dernier ne se souciait pas d'avoir un collègue; aussi annonça-t-il à Câsim, au bout de quelques mois, qu'il pouvait fort bien se passer de ses services.

S'étant ainsi débarrassé assez cavalièrement de Câsim, il voulut aussi que le sultan lui rendît son fils. Il le lui redemanda à différentes reprises, mais toujours en vain; le sultan refusait opiniâtrement de se dessaisir de cet otage. Espérant alors qu'il réussirait à intimider le monarque, il refusa le tribut et fit proposer une alliance à Ibn-Hafçoun (900) [1].

Cette offre plut extrêmement au chef andalous, qui, trois années auparavant, s'était remis en possession d'Ecija [2]. L'année précédente il avait enfin franchi le pas, après avoir balancé souvent: il avait embrassé le christianisme avec toute sa famille. Au fond de l'âme il était chrétien depuis longtemps; la crainte seule de perdre ses alliés musulmans lui avait imposé jusque-là une sorte de contrainte, et l'avait empêché de suivre l'exemple de son père qui était déjà revenu au giron de l'Eglise plusieurs années auparavant [3]. L'événement avait montré que ses appréhensions n'avaient pas été tout à fait mal fondées. Yahyâ, fils d'Anatole, l'un de ses lieutenants les plus distingués, l'avait quitté; il avait bien voulu servir sous le musulman Omar ibn-Hafçoun, mais sa conscience lui défendait de servir sous le chrétien Samuel (c'était le nom qu'Omar s'était fait donner lorsqu'il reçut le baptême [4]). Ibn-

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 128, 129; Ibn-Haiyân, fol. 62 v.
2) Ibn-Haiyân, fol. 90 v.
3) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 82 v.
4) *Vita Beatae Virginis Argenteae*, c. 2.

al-Khalî, le seigneur berber de Cañete, qui jusque-là avait été son allié, lui avait déclaré la guerre et cherchait à se rapprocher du sultan. Partout la démarche qu'il avait faite avait produit une sensation profonde. Les musulmans se racontaient avec horreur que dans les domaines du *maudit* les plus hautes dignités étaient remplies par des chrétiens; que les vrais croyants n'y avaient plus rien à espérer et qu'on les y traitait avec une méfiance très-marquée. Secondée par les faquis, la cour exploitait habilement ces rumeurs plus ou moins fondées, et elle tâchait de persuader aux fidèles que leur salut éternel était en péril, s'ils ne se levaient pas comme un seul homme pour aller écraser *l'infâme* [1].

Dans ces circonstances, rien ne pouvait être plus agréable à Ibn-Hafçoun que les propositions qu'il reçut de la part du seigneur de Séville. Il cherchait partout des alliés; il était entré en négociations avec Ibrâhîm ibn-Câsim, le seigneur d'Acîla (en Afrique) [2], avec les Beni-Casî [3], avec le roi de Léon [4]; mais une alliance avec Ibn-Haddjâdj était à coup sûr bien préférable pour lui, car elle le réhabiliterait, il l'espérait du moins, dans l'esprit des musulmans. Il s'empressa

---

1) Le *khabîth*, comme disaient les Arabes. Ibn-Haiyân, fol. 95 r. et v.

2) Ibn-Adhârî, t. I, p. 241.

3) Ibn-Haiyân, fol. 94 v., 95 r.

4) Ibn-Khaldoun, fol. 11 v.

donc de la conclure, et Ibrâhîm lui ayant envoyé de l'argent et de la cavalerie, sa puissance redevint aussi formidable que jamais [1].

Le sultan jouait de malheur. Quoi qu'il fît, sa politique tournait toujours contre lui. La tentative qu'il avait faite pour se concilier le plus puissant seigneur arabe avait échoué aussi bien que les efforts qu'il avait tentés auparavant pour gagner le chef du parti espagnol. Sa position était maintenant déplorable. Pour être en état de résister à la ligue qui s'était formée contre lui, il devrait lui opposer toutes ses troupes, et renoncer par conséquent aux expéditions qu'il faisait faire chaque année, afin de forcer les autres rebelles à lui payer tribut; il courait donc le risque de succomber faute d'argent. Evidemment il n'avait pas le choix des partis; il ne lui en restait qu'un à prendre: c'était de s'humilier devant Ibn-Hafçoun et de lui faire des propositions de paix assez avantageuses pour qu'il pût les accepter. Nous ignorons quelles étaient celles qu'il lui fit; nous savons seulement que les négociations furent fort longues; que la paix fut conclue en 901, et qu'Ibn-Hafçoun envoya à Cordoue quatre otages, parmi lesquels se trouvaient un de ses trésoriers, nommé Khalaf, et Ibn-Mastana [2].

---

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 45 v.; Ibn-Haiyân, fol. 62 v., 63 r.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 129.

2) Ibn-Haiyân, fol. 98 v., 102 v. Ce chroniqueur veut faire croire que les premières propositions vinrent du côté d'Ibn-Hafçoun; mais

Mais cette paix fut de courte durée. Soit qu'Ibn-Hafçoun n'y trouvât pas son compte, soit que le sultan ne remplît pas les clauses du traité, toujours est-il que la guerre recommença en 902. Dans cette année, Ibn-Hafçoun eut une entrevue avec Ibn-Haddjâdj à Carmona. « Envoyez-moi, lui dit-il, vos meilleurs cavaliers sous le *noble arabe* (il voulait désigner par ce terme Fadjîl ibn-abî-Moslim, le général de la cavalerie sévillane), car j'ai l'intention d'aller me mesurer sur mes frontières contre Ibn-abî-Abda; j'espère le battre, et le jour d'après nous pillerons Cordoue.» Fadjîl, qui assistait à cet entretien, et qui, en véritable Arabe qu'il était, avait bien plus de sympathie pour la cause du sultan que pour celle des Espagnols, fut blessé du ton leste et dédaigneux dont Ibn-Hafçoun avait prononcé ces paroles. « Abou-Hafç, lui dit-il, ne méprisez pas l'armée d'Ibn-abî-Abda. Elle est à la fois petite et grande, et lors même que toute l'Espagne serait réunie contre elle, elle ne tournerait pas encore le dos. — Noble seigneur, lui répondit Ibn-Hafçoun, vous essayeriez en vain de me faire changer d'avis. Que peut-il, cet Ibn-abî-Abda? Combien de soldats a-t-il? Quant à moi, j'ai mille six cents cavaliers; ajoutez-y les cinq cents d'Ibn-Mastana et les vôtres qui peut-être seront aussi au nombre de

---

la situation dans laquelle se trouvaient les deux partis prouve suffisamment que les premières démarches ont été faites par le sultan.

cinq cents. Quand toutes ces troupes seront réunies, nous mangerons l'armée de Cordoue. — On peut être repoussé, reprit Fadjîl, on peut être battu.... Au reste, vous ne pouvez m'en vouloir si je ne vous encourage pas dans votre projet, car vous connaissez les soldats d'Ibn-abî-Abda aussi bien que moi.»

Malgré l'opposition de Fadjîl, Ibn-Haddjâdj approuva le plan de son allié, et il ordonna à son général d'aller se réunir à lui.

Informé par ses espions que le général omaiyade venait de quitter le Genil et qu'il avait établi son camp dans le district d'Estepa, Ibn-Hafçoun vint l'attaquer. Quoiqu'il n'eût encore que sa cavalerie, il remporta un succès éclatant et tua plus de cinq cents hommes à l'ennemi. Vers le soir son infanterie, au nombre de quinze mille hommes, arriva dans le camp. Sans lui laisser le temps de se reposer, il lui donna l'ordre de se tenir prête à se remettre en marche; puis, étant entré dans la tente de Fadjîl:

— Allons, noble seigneur, lui dit-il, mettons-nous en campagne!

— Contre qui? lui demanda Fadjîl.

— Contre Ibn-abî-Abda.

— O Abou-Hafç, vouloir obtenir deux succès en un seul jour, ce serait tenter l'Eternel, ce serait se montrer ingrat envers lui! Vous avez couvert de honte le général ennemi; vous lui avez porté un coup si terrible, qu'il en aura assez pour longtemps. Dix

années devront se passer avant qu'il puisse vous rendre la pareille. Gardez-vous bien à présent de le porter à une résolution désespérée.

— Nous allons l'accabler avec des forces tellement supérieures, qu'il devra remercier le ciel s'il a encore le temps de se jeter à cheval et de chercher son salut dans la fuite.

Fadjîl se leva alors et se fit donner ses armes; mais tandis qu'il bouclait sa cuirasse: « Dieu m'est témoin, s'écria-t-il, que je n'ai point de part à ce projet téméraire! »

Pendant que les coalisés, dans l'espoir de surprendre l'ennemi, se mettaient en marche en observant le plus profond silence, Ibn-abî-Abda, encore tout honteux de sa défaite, était à table avec ses officiers. Tout à coup une nuée de poussière, qui s'élevait dans le lointain, attira son attention. Un de ses meilleurs officiers, Abd-al-wâhid Routî, sortit aussitôt de la tente pour aller voir ce que c'était. « Mes amis, dit-il en revenant, l'obscurité m'empêche de bien distinguer les objets, mais il me semble qu'Ibn-Hafçoun marche contre nous avec sa cavalerie et son infanterie, et qu'il compte nous surprendre. » En un clin d'œil tous les officiers prirent leurs armes, coururent à leurs chevaux, sautèrent dessus, et conduisirent leurs hommes à la rencontre des ennemis. Quand on se trouva en présence, plusieurs officiers se mirent à crier: « Jetez les lances et combattez à l'arme blan-

che! » Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, et alors les royalistes attaquèrent leurs adversaires avec tant d'impétuosité qu'ils leur tuèrent mille cinq cents hommes et qu'ils les forcèrent d'aller chercher un refuge dans leur camp.

Le lendemain matin le sultan reçut la nouvelle que son armée avait d'abord essuyé un échec et qu'ensuite elle avait remporté une victoire. Fort irrité contre les coalisés, il donna l'ordre de mettre à mort leurs otages. On coupa la tête à trois des otages d'Ibn-Hafçoun; le quatrième, Ibn-Mastana, sauva sa vie en promettant d'être désormais fidèle au sultan [1]. Ce fut alors le tour d'Abdérame, le fils d'Ibn-Haddjâdj; mais son père n'avait épargné ni l'argent ni les promesses pour se faire des amis à la cour, et il n'avait pas cessé de dire qu'aussitôt que le sultan lui aurait rendu son fils, il rentrerait dans l'obéissance [2]. Parmi ses amis se trouvait le Slave Badr, et ce Badr s'enhardit à prendre la parole au moment même où l'on allait couper la tête à Abdérame. « Seigneur, dit-il au sultan, excusez mon audace et veuillez m'écouter: les otages d'Ibn-Hafçoun ont cessé de vivre, mais si à présent vous faites aussi mettre à mort le fils d'Ibn-Haddjâdj, vous ferez en sorte que ces deux hommes resteront unis contre vous jusqu'à leur der-

1) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 102 v.
2) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 129.

nier soupir. Il est impossible de gagner Ibn-Hafçoun, c'est un Espagnol; mais il n'est pas impossible de gagner Ibn-Haddjâdj, car il est Arabe, lui.»

Le sultan fit appeler ses vizirs [1] et leur demanda leur avis. Tous approuvèrent le conseil que Badr venait de donner. Quand ils furent partis, Badr parla de nouveau au sultan et l'assura que s'il rendait la liberté au fils d'Ibn-Haddjâdj, il pourrait compter à l'avenir sur la fidélité du chef sévillan. Puis, voyant que le monarque hésitait encore, il alla prier un de ses amis les plus influents, le trésorier Todjîbî, d'adresser au sultan un mémoire dans lequel il l'engagerait à suivre le conseil que Badr lui avait donné. La lecture de cet écrit vainquit les hésitations d'Abdallâh, qui chargea alors Todjîbî d'aller remettre Abdérame entre les mains de son père [2].

Nous renonçons à décrire la joie qu'éprouva Ibn-Haddjâdj quand il lui fut enfin permis de serrer sur son cœur son fils bien-aimé, qu'il avait redemandé en vain pendant six longues années. Cette fois il sut se montrer plus reconnaissant que par le passé. Quand il disait dans la lettre qu'il avait adressée au sultan

1) Aucun sultan n'avait eu tant de vizirs à la fois. Quelquefois il en avait treize. Ibn-Haiyân, fol. 5 r.

2) Ibn-al-Coutîa, fol. 45 v. — 47 r. Ibn-Haiyân (fol. 96 et suiv.) a copié ce récit, mais d'après une rédaction un peu différente, et au lieu de le placer sous l'année 289 de l'Hégire, il l'a placé par erreur sous l'année 287.

après la mort des Khaldoun, que ceux-ci l'avaient toujours poussé à la révolte, il disait vrai, ce semble. Coraib avait été son mauvais génie, et maintenant que cet homme perfide et ambitieux n'était plus là, il se conduisit tout autrement. Sans rompre avec Ibn-Hafçoun, auquel il continua d'envoyer des présents [1], il cessa cependant d'être son allié, et, au lieu de se montrer hostile au sultan, il lui fit parvenir régulièrement son tribut et son contingent en hommes. Sa position à l'égard du souverain était dorénavant celle d'un prince tributaire; mais dans ses domaines il exerçait un pouvoir illimité. Il avait son armée, à lui, qu'il payait comme le sultan payait la sienne; c'était lui qui nommait tous les employés à Séville, depuis le cadi et le préfet de police, jusqu'au moindre huissier ou au moindre sergent de ville. Rien ne lui manquait de la pompe royale, ni un conseil aulique, ni une garde de cinq cents cavaliers, ni un manteau de brocart sur lequel ses noms et ses titres étaient brodés en lettres d'or. Au reste, il exerçait noblement le pouvoir. Juste mais sévère, il était sans pitié pour les malfaiteurs et maintenait l'ordre avec la plus grande fermeté. Prince et marchand, homme de lettres et ami des arts, il recevait par les mêmes vaisseaux les présents des princes d'outre-mer, les tissus des villes manufacturières de l'Egypte, les

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 47 r.

savants de l'Arabie et les chanteuses de Bagdad. La belle Camar, dont il avait tant entendu vanter les talents qu'il l'avait fait acheter pour une somme énorme, et le Bédouin Abou-Mohammed Odhrî, un philologue du Hidjâz, étaient les plus beaux ornements de sa cour. Ce dernier, qui, chaque fois qu'il entendait une phrase incorrecte ou un mot impropre, avait la coutume de s'écrier: «Ah, citadins, qu'avez-vous fait de la langue!» était un oracle quand il s'agissait de la pureté du langage et de la finesse des expressions. La spirituelle Camar joignait à son talent pour la musique une éloquence naturelle, du génie pour la poésie, et une noble fierté. Un jour que des ignorants entichés de leur noble naissance avaient dénigré son origine et son passé, elle composa ces vers:

Ils dirent: — Lorsque Camar arriva ici, elle était en guenilles; jusque-là son métier avait été de conquérir des cœurs à force de regards languissants; elle marchait dans la boue des chemins, elle errait de ville en ville; elle est de basse extraction; sa place n'est pas parmi les nobles, et son seul mérite, c'est de savoir écrire des lettres et des vers. — Ah! s'ils n'étaient pas des rustres, ils parleraient autrement de l'étrangère! Quels hommes, mon Dieu, que ceux qui méprisent la véritable, la seule noblesse, celle que donne le talent! Qui me délivrera des ignorants et des stupides? Ah! l'ignorance est la chose la plus honteuse qui soit au monde, et s'il fallait qu'une femme fût ignare pour entrer dans le paradis, j'aimerais bien mieux que le créateur m'envoyât aux enfers.

En général, elle ne semble pas avoir fait grand cas des Arabes d'Espagne. Accoutumée à l'exquise courtoisie qui régnait à Bagdad, elle se trouvait déplacée dans un pays qui avait conservé beaucoup de traces de la rudesse des vieux temps. Le prince seul trouvait grâce à ses yeux, et ce fut à sa louange qu'elle composa ces vers:

Dans tout l'Ouest il n'y a point d'homme vraiment généreux, excepté Ibrâhîm qui est la générosité même. Rien de plus agréable que de vivre auprès de lui, et quand on a connu ce bonheur, ce serait un supplice que de devoir vivre dans un autre pays [1].

Quand elle vantait ainsi la générosité d'Ibrâhîm, elle n'exagérait rien. A cet égard tout le monde était de son avis; aussi les poètes de Cordoue, que l'avare sultan laissait presque mourir de faim, accouraient-ils en foule à sa cour, le poète lauréat, Ibn-Abd-rabbihi, en tête. Ibrâhîm les récompensait toujours avec une munificence vraiment royale. Une fois seulement, il ne donna rien: ce fut lorsque Calfât, un satirique fort mordant, lui eut récité un poème rempli d'amers sarcasmes contre les ministres et les courtisans de Cordoue. Quoiqu'il eût peut-être des griefs contre quelques-uns de ces personnages, Ibn-Haddjâdj n'avait

1) Sâlimî (*apud* Maccarî, t. II, p. 97) cite une pièce de vers qu'il attribue à Camar, et d'où l'on pourrait conclure qu'elle avait le mal du pays; mais ces vers sont évidemment d'un homme, et non pas d'une femme.

donné aucun signe d'approbation, et quand le poète eut fini: «Tu t'es trompé, lui dit-il froidement, si tu as cru qu'un homme tel que moi puisse trouver plaisir à entendre de si ignobles injures.» Calfât retourna à Cordoue les mains vides. Désappointé et furieux, il se mit aussitôt à vomir son fiel.

Ne me blâme pas, disait-il, ne me blâme pas, ô ma femme, si je verse toujours des pleurs après le voyage que j'ai fait. Ce voyage m'a causé une douleur dont je ne pourrai jamais me consoler. J'espérais trouver là-bas un homme généreux, et je n'y ai trouvé qu'un stupide hibou!

Ibn-Haddjâdj n'était pas homme à endurer de telles grossièretés. Dès qu'il eut appris la manière dont le poète se vengeait, il lui fit dire ces paroles: «Si tu ne cesses pas de me diffamer, je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré que je te ferai couper la tête sur ton lit à Cordoue!» Dès lors Calfât ne fit plus de satires contre le seigneur de Séville [1].

---

1) Ibn-Haiyân, fol. 8 v. — 11 r., 97 v. — 98; Ibn-Adhârî, t. II, p. 130—132; Maccarî, t. II, p. 97.

XVII.

La réconciliation du sultan avec Ibn-Haddjâdj fut le commencement d'une ère nouvelle, celle du rétablissement du pouvoir royal. Séville avait été le point d'appui pour la rébellion dans tout l'Ouest; ce point d'appui étant venu à manquer, tous les autres districts, depuis Algéziras jusqu'à Niébla, rentrèrent forcément dans la sujétion [1]. Pendant les neuf dernières années du règne d'Abdallâh, ils payèrent le tribut avec une régularité si parfaite, qu'il n'était plus nécessaire d'envoyer des troupes de ce côté-là. Le sultan pouvait donc tourner toutes ses forces contre le Midi. C'est aux sages conseils de Badr qu'il devait cet heureux résultat; aussi lui en sut-il gré et lui donna-t-il les preuves les plus éclatantes de sa reconnaissance. Il lui conféra le titre de vizir, l'admit dans son intimité, et lui accorda une confiance si grande, que Badr, bien qu'il ne portât pas le titre de premier ministre, l'était cependant de fait [2].

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 47 r.

2) Ibn-al-Coutîa, fol. 47 r.; Ibn-Haiyân, fol. 4 r., 9 v.

Dans le Midi les armes du sultan furent désormais presque constamment heureuses. En 903 son armée prit Jaën; en 905 elle gagna la bataille du Guadalbollon sur Ibn-Hafçoun et Ibn-Mastana; en 906 elle enleva Cañete aux Beni-al-Khalî; en 907 elle força Archidona à payer tribut; en 909 elle arracha Luque à Ibn-Mastana; en 910 elle prit Baëza, et l'année suivante, les habitants d'Iznajar se révoltèrent contre leur seigneur, Fadhl ibn-Salama, le gendre d'Ibn-Mastana, le tuèrent et envoyèrent sa tête au sultan [1]. Même dans le Nord il y avait une amélioration notable. Un instant — c'était dans l'année 898 — on avait craint que le plus puissant Espagnol du Nord et le plus puissant Espagnol du Midi ne s'alliassent l'un avec l'autre. Mohammed ibn-Lope, de la famille des Beni-Casî, avait promis de se rendre dans la province de Jaën afin d'y conférer avec Ibn-Hafçoun. La guerre qu'il avait à soutenir contre al-Ancar, le gouverneur de Saragosse, l'empêcha de venir en personne; mais à sa place il envoya son fils Lope. Celui-ci était déjà arrivé dans la province de Jaën et il y attendait l'arrivée d'Ibn-Hafçoun, lorsqu'il reçut la nouvelle que son père, qui assiégeait Saragosse, avait été tué (octobre 898), et alors il retourna dans sa patrie, sans attendre l'arrivée d'Ibn-Hafçoun. Dans la suite il ne fut plus question de ce projet d'alliance qui avait

---

1) Ibn-Haiyân, fol. 102 v., 104 r. et v., 105 r., 106 v., 107 v.

inspiré à la cour des alarmes fort sérieuses [1], et Lope, loin de se montrer hostile au sultan, brigua sa faveur; aussi le sultan le nomma-t-il gouverneur de Tudèle et de Tirazona. Lope usa ses forces dans des guerres continuelles contre ses voisins, tels que le seigneur d'Huesca, le roi de Léon, le comte de Barcelone, celui de Pallars et le roi de Navarre, jusqu'à ce qu'il fût tué dans un combat qu'il livra à ce dernier (907) [2]. Son frère Abdallâh, qui lui succéda, tourna aussi ses armes, non pas contre le sultan, mais contre le roi de Navarre [3]. Les Beni-Casî avaient donc cessé d'être redoutables pour les Omaiyades.

Evidemment les choses prenaient partout un aspect plus rassurant. A Cordoue on envisageait déjà l'avenir avec plus de confiance. Les poètes faisaient entendre des chants de victoire qu'on n'avait pas entendus depuis bien des années [4]. Toutefois le pouvoir royal n'avait fait encore que des progrès fort lents, et rien de décisif ne s'était accompli, lorsqu'Abdallâh mourut le 15 octobre 912, à l'âge de soixante-huit ans, dont vingt-quatre de règne.

L'héritier présomptif du trône s'appelait Abdérame. C'était le fils du fils aîné d'Abdallâh, de l'infortuné

---

1) Ibn-Haiyân, fol. 94 v., 95 r.; cf. 12 v., 13 r.; Ibn-al-Coutîa, fol. 47 v.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 143; Manuscrit de Meyá.

2) Ibn-Haiyân, fol. 13 r., 89 v., 94 v.; Arîb, t. II, p. 145, 146, 147.

3) Arîb, t. II, p. 147, 152, 153.

4) Voyez les vers qui se trouvent chez Ibn-Haiyân, fol. 105 r.

Mohammed qui avait été assassiné par son frère Motarrif sur l'ordre de leur père [1]. Orphelin dès sa plus tendre enfance, il avait été élevé par son aïeul, qui, agité sans relâche par les remords de sa conscience, semble avoir concentré sur cet enfant toute l'affection dont il était capable, et qui depuis longtemps l'avait désigné pour son successeur [2]. Mais Abdérame ne comptait pas encore vingt-deux ans [3], et l'on pouvait craindre que ses oncles ou ses grands-oncles ne lui disputassent la couronne, car il n'y avait point de loi sur la succession; quand le trône était vacant, c'était d'ordinaire l'aîné ou bien le plus capable de la famille royale qui y montait. Contre toute attente, personne ne s'opposa à l'élévation d'Abdérame; qui plus est, tous les princes et tous les courtisans saluèrent cet événement avec joie, tous y virent le gage d'un avenir de prospérité et de gloire. C'est que le jeune prince avait déjà su se faire aimer, et qu'il avait inspiré à tous ceux qui le connaissaient une haute idée de ses talents [4].

Abdérame III, en poursuivant l'œuvre commencée par son aïeul, s'y prit d'une tout autre façon. A la politique circonspecte et tortueuse d'Abdallâh, il sub-

1) Voyez mon Introduction à la Chronique d'Ibn-Adhârî, p. 47—50.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 162.
3) Il était né le 14 janvier 891.
4) Ibn-Adhârî, t. II, p. 162; Arîb, t. II, p. 163; comparez les deux vers que cite Maccarî, t. II, p. 508.

stitua une politique franche, hardie, audacieuse. Dédaignant les moyens termes, il annonça fièrement aux insurgés espagnols, arabes et berbers, que ce qu'il voulait d'eux, ce n'était pas un tribut, mais leurs châteaux, leurs villes. A ceux qui se soumettraient il promettait un pardon plein et entier, il menaçait les autres d'un châtiment exemplaire.

Il semble au premier abord que de telles prétentions devaient réunir contre lui toute l'Espagne. Il n'en fut point ainsi. Sa fermeté n'indisposait pas, elle maîtrisait, et la ligne de conduite qu'il suivait, loin d'être insensée, était clairement indiquée par l'état des faits et des esprits.

C'est que peu à peu tout avait changé. L'aristocratie arabe n'était plus ce qu'elle était au commencement du règne d'Abdallâh. Elle avait perdu ses chefs les plus illustres; Saîd ibn-Djoudî et Coraib ibn-Khaldoun n'étaient plus, Ibrâhîm ibn-Haddjâdj venait aussi de mourir [1], et personne n'avait assez de talent ou de considération pour prendre la place que la mort de ces hommes supérieurs avait laissée vide. Restait le parti espagnol. Il avait encore la plupart de ses chefs, et il ne semblait pas avoir perdu beaucoup de sa puissance. Mais ces chefs se faisaient vieux, et le

1) En 910 ou dans l'année suivante; voyez Arîb, t. II, p. 153 (cf. p. 150), Ibn-al-Abbâr, p. 97. La date qui se trouve chez Ibn-Adhârî, t. II, p. 132, est erronée.

parti lui-même n'était plus ce qu'il était trente ans auparavant, alors que, rempli d'ardeur et d'enthousiasme, on s'était insurgé d'un commun élan, à la voix d'Ibn-Hafçoun, pour secouer le joug de la domination étrangère. Cette première ferveur s'était calmée et refroidie. A l'ardente et vigoureuse génération de 884 avait succédé une génération nouvelle, qui n'avait ni les griefs, ni la fierté, ni les passions, ni l'énergie de celle qui l'avait précédée. N'ayant pas été opprimée par le pouvoir royal, elle n'avait pas de raison pour le haïr. Elle se plaignait, il est vrai, elle se sentait profondément malheureuse, mais les maux qu'elle déplorait n'étaient pas ceux du despotisme, c'étaient ceux de l'anarchie et de la guerre civile. Chaque jour elle voyait les troupes du sultan ou des insurgés ravager des champs qui promettaient une abondante récolte, couper des oliviers en fleurs et des orangers chargés de fruits, incendier des hameaux et des villages; mais ce qu'elle ne voyait pas, mais ce qu'elle attendait toujours en vain, c'était le triomphe de la cause nationale. Certes, le trône du sultan chancelait parfois, mais l'instant d'après il était de nouveau ferme comme le rocher. C'était peu encourageant. Peut-être ne formulait-on pas sa pensée intime, mais on sentait instinctivement, à n'en point douter, qu'une grande insurrection nationale, quand elle n'arrive pas au but du premier élan, n'y arrive jamais. Telle avait été l'impres-

sion générale au temps où les succès alternaient encore pour les deux partis; ce fut bien pis lorsque les insurgés ne rencontraient plus que des revers, et qu'au lieu d'avancer, ils se voyaient ramenés en arrière. On commença alors à se demander à quoi avait servi la ruine ou la mort de tant de braves gens, et si c'était bien la peine de se laisser dépouiller ou tuer pour une cause que le ciel ne semblait plus favoriser. Les populations des grandes villes, c'est-à-dire celles qui étaient le plus amoureuses du repos et du bien-être, avaient été les premières à se poser cette question, et n'y trouvant pas une réponse satisfaisante, elles s'étaient dit que, tout bien considéré, la paix à tout prix valait mieux, avec l'industrie et l'espoir de s'enrichir, que la guerre patriotique avec le désordre et l'anarchie. Elvira s'était donc soumise spontanément, Jaën s'était laissé prendre, et Archidona avait consenti à payer tribut. Dans la Serrania, ce berceau de l'insurrection, l'enthousiasme avait été moins prompt à se refroidir; mais là aussi des symptômes de lassitude et de découragement avaient déjà commencé à se manifester. Les montagnards ne s'empressaient plus de s'enrôler sous le drapeau national, de sorte qu'Ibn-Hafçoun s'était vu forcé de suivre l'exemple du sultan et de prendre à sa solde des mercenaires de Tanger [1]. Dès lors la

1) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 91 v.

guerre avait beaucoup perdu de son caractère primitif. Elle était devenue encore plus ruineuse, car le but qu'on se proposait des deux côtés, c'était de mettre l'ennemi hors d'état de payer ses troupes africaines; mais elle n'avait plus la sauvage énergie d'autrefois, elle n'était plus sanglante. Les Berbers de Tanger, toujours prêts à passer sous le drapeau opposé pour la moindre augmentation de solde [1], ne considéraient la guerre que comme un jeu lucratif; ils ménageaient leurs adversaires, car ces adversaires avaient été la veille leurs camarades et le seraient peut-être le lendemain. Dans maint combat il n'y eut que deux ou trois hommes de tués; il arrivait même qu'on ne tuait personne. Quand on avait blessé quelques hommes et coupé les jarrets à quelques chevaux, on croyait en avoir fait assez [2]. Vouloir conquérir l'indépendance avec de tels soldats, quand la levée en masse d'une population enthousiaste et irritée n'avait pas suffi pour l'obtenir, c'était, on ne le sentait que trop, un projet chimérique. Ibn-Hafçoun lui-même semble en avoir été convaincu, car dans l'année 909, il avait reconnu pour son souverain Obaidallâh le Chiite, qui venait d'enlever le nord de l'Afrique aux Aghlabides [3]. Cette bizarre alliance ne

1) Voyez note D, à la fin de ce volume.
2) Ibn-Haiyân, *passim*.
3) Ibn-Khaldoun, fol. 11 r.

porta aucun fruit, mais elle prouve qu'Ibn-Hafçoun n'osait plus compter sur ses compatriotes.

Ajoutez à ces causes de l'affaiblissement général des convictions et des courages la profonde démoralisation des châtelains, surtout dans les provinces de Jaën et d'Elvira. Ces seigneurs avaient entièrement oublié qu'ils avaient pris les armes pour un motif patriotique. Dans leurs donjons élancés au milieu des nues, ils étaient devenus des brigands sans foi ni loi, qui, du haut de leurs tours crénelées, guettaient les voyageurs et fondaient sur eux avec la vitesse d'oiseaux de proie, sans distinguer entre l'ami et l'ennemi. Dans tous les hameaux et dans toutes les villes on maudissait ces tyrans, et celui qui éventrerait leurs tours colossales et jetterait à terre les murailles de leurs manoirs détestés, pourrait être sûr de la reconnaissance de la population d'alentour. Qui le ferait, si le sultan ne le faisait pas, et n'était-il pas naturel que les espérances du pauvre peuple se tournassent vers lui ?

Ce qu'il faut remarquer en outre, c'est que la lutte avait perdu le caractère national et pour ainsi dire universel qu'elle avait eu dans l'origine, pour devenir entièrement religieuse. Auparavant Ibn-Hafçoun n'avait pas fait de distinction entre les musulmans et les chrétiens; il ne demandait pas quelle religion on professait, il lui suffisait qu'on fût Espagnol, qu'on voulût combattre pour la bonne cause, et qu'on sût

tenir une épée. Mais depuis que lui et Ibn-Mastana [1], son plus puissant allié, avaient ouvertement embrassé le christianisme; depuis que, rendant à la religion sa pompe antique, ils avaient fait bâtir partout de superbes églises, il n'en était plus de même. Maintenant Ibn-Hafçoun, ou Samuel comme il se faisait appeler, n'accordait sa confiance qu'aux chrétiens; les postes lucratifs et les hautes dignités n'étaient plus que pour eux. Bobastro était devenu le foyer d'un fanatisme aussi austère et aussi sombre que celui qui, soixante ans auparavant, avait animé les moines de Cordoue. La propre fille d'Ibn-Hafçoun, l'enthousiaste et courageuse Argentea, en donnait l'exemple. Résistant aux instances de son père, qui, lorsqu'il eut perdu sa femme Colomba, avait voulu la charger des soins domestiques, elle avait fondé dans le palais même une espèce de cloître, et, désespérant comme tant d'autres du triomphe des Andalous, elle se laissait dévorer par la soif du martyre, un moine lui ayant prédit qu'elle était destinée à mourir pour le Christ [2]. Or, ce zèle pour la religion chrétienne et ce dédain des musulmans ne convenaient point du tout à une grande partie de ceux qui jusque-là avaient combattu pour l'indépendance du pays. Plusieurs d'entre eux, malgré la haine qu'ils avaient

1) Voyez les vers qui se trouvent chez Ibn-Haiyân, fol. 105 r. et v.
2) *Vita Beat. Virg. Argenteae*, c. 2, 3.

pour les Arabes, étaient sincèrement et fervemment attachés à la religion qu'ils leur avaient enseignée, car l'Espagnol, on ne l'ignore pas, est presque toujours un croyant exalté, quelle que soit la religion qu'il a adoptée. D'autres, les ci-devant serfs ou les descendants des serfs, voulaient empêcher à tout prix que le christianisme ne devînt de nouveau la religion dominante, car s'il le devenait, on ne manquerait pas de ressusciter de vieilles prétentions dont ils seraient les victimes. La religion était donc devenue un tison de discorde. Partout les Espagnols musulmans et les Espagnols chrétiens s'observaient d'un œil jaloux et méfiant; dans quelques districts ils se faisaient même une guerre meurtrière. Dans la province de Jaën, le renégat Ibn-as-Châlia, lorsqu'il eut repris Cazlona, forteresse que les chrétiens lui avaient enlevée, passa toute la garnison au fil de l'épée (898)[1].

Ainsi ce parti était beaucoup moins puissant qu'il ne le paraissait. Il n'avait plus le feu sacré qui seul peut faire accomplir des actions héroïques et grandes; il était désuni; il ne subsistait qu'en payant des mercenaires africains; il était las du désordre; il comptait dans son sein une foule de personnes qui ne répugnaient nullement à l'idée d'une réconciliation avec le sultan, le défenseur naturel de l'orthodoxie, pourvu toutefois que ce sultan ne fût pas Abdallâh. Se

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 143.

réconcilier avec ce tyran misanthrope et hypocrite, qui avait empoisonné deux de ses frères, qui en avait fait exécuter un troisième, qui avait fait tuer deux de ses fils sur de simples soupçons et sans qu'un jugement eût été rendu [1], — se réconcilier avec un tel monstre, c'était impossible. Mais il avait enfin cessé de vivre, et son successeur ne lui ressemblait en rien. Ce prince avait tout ce qu'il fallait pour attirer les sympathies et la confiance du peuple, tout ce qui plaît, éblouit ou subjugue. Il avait cet extérieur qui n'est pas donné en vain aux représentants du pouvoir; à la grâce qui séduit il joignait l'éclat qui impose [2]. Tous ceux qui l'approchaient vantaient ses talents, sa clémence, et la bonté dont il avait déjà fait preuve en ordonnant la réduction des impôts [3]. Il intéressait d'ailleurs les âmes sensibles par le triste sort de son père assassiné à la fleur de l'âge, et l'on n'avait pas oublié qu'un jour ce père avait cherché un asile dans Bobastro et qu'il s'était rangé alors sous le drapeau national.

Le jeune monarque montait donc sur le trône sous des auspices très-favorables. Les grandes villes ne demandaient pas mieux que de lui ouvrir leurs portes. Ecija leur donna l'exemple. Deux mois et demi après la mort d'Abdallâh (31 décembre 912), elle se rendit

1) Voyez Ibn-Adhârî, Introduction, p. 44 62.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 161.
3) Ibn-Khaldoun, fol. 12 v.

à Badr qui l'assiégeait, et qui venait de recevoir le titre de *hâdjib* (premier ministre) [1]. Mais Abdérame voulait cueillir lui-même des lauriers sur le champ de bataille. Dès le retour de la belle saison, en avril 913, il prit le commandement de son armée pour aller réduire les châtelains de Jaën. Pendant bien des années les troupes n'avaient pas vu un sultan à leur tête; depuis sa campagne de Carabuey, en 892, Abdallâh ne s'était plus montré dans le camp [2], et l'absence du souverain avait eu sans doute une influence fâcheuse sur le moral des soldats. Maintenant ils saluèrent avec enthousiasme le jeune et brillant monarque qui voulait partager, non-seulement leur gloire, mais encore leurs fatigues et leurs périls.

Arrivé dans la province de Jaën, Abdérame apprit qu'Ibn-Hafçoun avait noué des intelligences avec le parti révolutionnaire à Archidona [3] et qu'il espérait se rendre maître de cette ville. Il détacha aussitôt une brigade et ordonna au général qui la commandait d'aller se jeter dans Archidona avec la plus grande vitesse. Ce général fit si bien qu'Ibn-Hafçoun fut frustré dans son espoir.

De son côté, le sultan alla mettre le siége devant

1) Voyez Arîb, t. II, p. 165 et 164.

2) Ibn-Haiyân, fol. 81 r.

3) Arîb se trompe quand il pense que déjà à cette époque Malaga était la capitale de la province de Regio. Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 322, 323.

Monteleon. Le seigneur de ce château, Saîd ibn-Hodhail, un des plus anciens alliés d'Ibn-Hafçoun, aima mieux négocier que combattre. Le dimanche il avait vu investir sa forteresse, le mardi suivant il se rendit. Ibn-as-Châlia, Ishâc ibn-Ibrâhîm, le seigneur de Mentesa et sept autres châtelains attendirent à peine que le sultan arrivât devant les portes de leurs manoirs pour se soumettre et demander l'*amân*. Abdérame le leur accorda, les envoya à Cordoue sous bonne escorte, avec leurs femmes et leurs enfants, et installa ses lieutenants dans les forteresses qu'ils venaient d'abandonner. Dans la province d'Elvira tout se passa de la même manière, et le sultan ne trouva de la résistance qu'en arrivant devant Fiñana. Là les partisans d'Ibn-Hafçoun avaient le dessus, et ils avaient persuadé aux autres habitants que la ville était imprenable. La résistance ne fut pas longue cependant. Ayant vu brûler les maisons qui se trouvaient sur la pente de la montagne au sommet de laquelle la ville était assise, les tièdes se mirent à négocier, et consentirent à livrer les exaltés, comme le sultan l'exigeait. Puis Abdérame s'aventura dans les sentiers presque inaccessibles de la Sierra Nevada. Là aussi tous les châtelains se rendirent sans exception aucune. Alors on apprit qu'Ibn-Hafçoun menaçait Elvira. Sans perdre un instant, le sultan envoya des troupes au secours de cette ville. Dès qu'elle eut reçu ce renfort, la milice d'Elvira, qui se piquait de mon-

trer du zèle, se mit en marche pour aller repousser l'ennemi. Elle le rencontra près de Grenade, le mit en fuite et fit prisonnier un petit-fils d'Ibn-Hafçoun.

Sur ces entrefaites, Abdérame assiégeait Juvilès, où les chrétiens des autres châteaux avaient cherché un refuge. Le siége dura quinze jours; au bout de ce temps les Andalous musulmans implorèrent la clémence du souverain et promirent de lui livrer les chrétiens qui se trouvaient parmi eux. Ils tinrent leur promesse, et tous les chrétiens eurent la tête coupée. Puis, passant par Salobreña et prenant la route d'Elvira, le sultan attaqua et prit San Estevan et Peña Forata, deux nids de vautour qui étaient l'effroi des habitants d'Elvira et de Grenade.

Dès lors les provinces d'Elvira et de Jaën étaient purgées de brigands et pacifiées. Une campagne de trois mois avait suffi pour amener ce résultat important [1].

Ce fut alors le tour de l'aristocratie sévillane.

Après la mort d'Ibrâhîm ibn-Haddjâdj, son fils aîné, Abdérame, lui avait succédé à Séville, et son second fils, Mohammed, à Carmona; mais Abdérame étant mort en 913, Mohammed (l'idole des poètes, qu'il comblait de dons comme son père l'avait fait) voulut aussi se faire proclamer seigneur à Séville.

1) Arîb, t. II, p. 166—169.

Il n'y réussit pas. Il avait déjà fait des démarches pour se rapprocher du monarque, et à Séville on voulait rester indépendant; on l'accusait d'ailleurs d'avoir fait empoisonner son frère, ce qui peut-être n'était qu'une calomnie. A son préjudice on élut donc son cousin germain, Ahmed ibn-Maslama, un brave guerrier. Mohammed en fut profondément blessé, et comme le sultan, qui n'avait pas voulu reconnaître le nouveau seigneur, avait envoyé une armée contre Séville, il vint à la cour pour offrir ses services. Le sultan les accepta.

Le siége fut poussé avec tant de vigueur qu'Ahmed ibn-Maslama se vit bientôt forcé de chercher un allié. Il s'adressa à Ibn-Hafçoun. Ce dernier vint encore une fois au secours de l'aristocratie arabe menacée. Mais la fortune lui avait tourné le dos. Etant sorti de Séville avec ses alliés pour aller attaquer les troupes du sultan, qui avaient établi leur quartier général sur la rive droite du Guadalquivir, il essuya une si terrible déroute que, laissant les Sévillans se tirer d'affaire comme ils pourraient, il retourna avec la plus grande vitesse à Bobastro.

Ahmed ibn-Maslama et les autres nobles de Séville comprirent alors qu'une plus longue résistance serait inutile. Ils se mirent donc à négocier avec Badr, qui venait d'arriver dans le camp, et quand ils eurent obtenu la promesse que le gouvernement garderait les us et coutumes tels qu'ils étaient sous les

Haddjâdj, ils ouvrirent les portes de leur ville (20 décembre 913) [1].

Mohammed ibn-Haddjâdj, qui avait compté que si l'on prenait Séville, ce serait à son profit, et à qui l'on avait soigneusement caché la négociation que l'on avait entamée, fut fort surpris quand il reçut de la part de Badr une lettre qui lui annonçait que la ville s'était rendue et que par conséquent il pouvait se retirer. Il se retira, en effet, mais le cœur gonflé de colère et jurant de se venger. En retournant à Carmona, il s'empara d'un troupeau qu'il rencontra et qui appartenait à des habitants de Cordoue. Puis il s'enferma dans sa forteresse et se mit à défier le sultan. Celui-ci ne se fâcha pas contre lui. Il lui envoya un employé de la cour, et lui donna à entendre, d'une manière à la fois ferme et polie, que les temps où les nobles pouvaient impunément s'approprier le bien d'autrui étaient passés, et que par conséquent le troupeau volé devait être rendu. Mohammed se laissa convaincre et restitua le troupeau; mais malgré son rare esprit, il méconnaissait encore la nouvelle face des temps. Ayant appris que le gouvernement faisait raser les murailles de Séville, il voulut en profiter pour s'emparer de la cité par un coup de main, et un beau jour il vint l'attaquer. Il échoua dans sa téméraire entreprise, et le sultan eut encore une fois

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 133, 134; Arîb, t. II, p. 169.

la complaisance de lui envoyer quelqu'un qui devait le mettre à la hauteur des idées nouvelles. Ce fut le préfet de police, Câsim ibn-Walîd le Kelbite, qu'il chargea de cette mission. Il ne pouvait faire un meilleur choix: Câsim, qui, sous le règne d'Abdallâh, avait été pendant quelques mois le collègue d'Ibrâhîm ibn-Haddjâdj, était l'ami intime de Mohammed, et récemment encore, lors du siége de Séville, on les avait toujours vus ensemble. Aussi le sultan ne fut-il pas trompé dans son attente: Câsim s'acquitta de sa mission avec tant de tact et d'intelligence, il parla si bien et avec tant d'entrain, que Mohammed finit par promettre qu'il se rendrait à la cour, pourvu toutefois qu'on lui permît de laisser son lieutenant à Carmona; et le sultan y ayant consenti, il se rendit à Cordoue avec une suite nombreuse (avril 914). Le monarque le reçut avec les plus grands égards, lui fit de beaux présents ainsi qu'à ses hommes d'armes, lui conféra le titre de vizir et l'engagea à l'accompagner dans la nouvelle campagne qu'il allait entreprendre [1].

Cette fois le sultan avait l'intention d'aller attaquer l'insurrection dans son point central, la Serranía de Regio. On ne pouvait pas s'attendre, il est vrai, à y remporter des avantages aussi rapides et aussi éclatants que ceux qu'on avait obtenus l'année précédente

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 134, 135.

dans les provinces de Jaën et d'Elvira. Dans la Serranía, d'où l'islamisme avait été presque entièrement banni, on aurait affaire aux chrétiens, et Abdérame avait déjà éprouvé que les Espagnols chrétiens se défendaient avec bien plus d'opiniâtreté que les Espagnols musulmans. Cependant il croyait que, même parmi les chrétiens, il y en aurait quelques-uns qui, persuadés non-seulement de sa fermeté, mais aussi de sa loyauté, se soumettraient spontanément. Et en effet, le gouvernement, il faut le dire à son honneur, se conduisait avec la plus grande droiture envers les chrétiens qui avaient capitulé. Ainsi il était arrivé récemment que la maîtresse d'un seigneur chrétien qui s'était rendu l'année précédente et qui résidait maintenant à Cordoue, s'était adressée au cadi en disant qu'étant musulmane et de condition libre, elle désirait être affranchie de la dépendance où elle était, attendu qu'il n'était pas permis à un chrétien d'avoir une musulmane pour concubine. Le premier ministre, Badr, n'eut pas plutôt appris les démarches qu'elle avait faites, qu'il envoya au cadi quelqu'un qui lui dit en son nom : «Le chrétien dont il s'agit ne s'est rendu qu'en vertu d'une capitulation. Il n'est pas permis de la violer, et vous savez mieux que personne que les traités doivent être scrupuleusement observés. Ne tentez donc point d'enlever cette esclave à son maître!» Le cadi fut un peu surpris de ce message; il trouvait que le ministre empiétait

sur lui. «Est-ce bien le hâdjib qui vous envoie vers moi?» demanda-t-il au messager; et quand celui-ci eut répondu affirmativement: «Eh bien, dit-il, allez dire à votre maître qu'il est de mon devoir de respecter tous les serments, et que je ne puis faire une exception pour celui que j'ai prêté moi-même. Je vais m'occuper, toute affaire cessante, de la demande de cette dame, qui est musulmane et libre, remarquez-le bien.» Quand il eut reçu cette réponse, le ministre ne put plus douter de la disposition où était le cadi. Néanmoins il lui fit encore dire ceci: «Je n'ai pas l'intention d'entraver le cours de la justice, et il ne m'est pas permis d'exiger de vous un jugement inique. Tout ce que je vous demande, c'est de vouloir bien prendre en considération les droits que ce seigneur chrétien a acquis en concluant un traité avec nous. Vous savez qu'il est de notre devoir de traiter ces chrétiens avec équité et avec les plus grands ménagements. Décidez maintenant vous-même ce que vous avez à faire [1].»

Le cadi se laissa-t-il persuader, ou bien crut-il que la loi était au-dessus des traités? On l'ignore; mais la conduite de Badr dans cette circonstance était en tout cas une preuve de la sincérité du gouvernement et de l'esprit de conciliation qui l'animait. C'était là une politique noble et belle; ajoutons qu'elle était

1) Khochanî, p. 333, 334.

dans le caractère d'Abdérame. Ce monarque était si peu exclusif qu'une fois il voulut donner l'emploi le plus élevé dans la magistrature, celui de cadi de Cordoue, à un renégat dont le père et la mère étaient encore chrétiens, et que les faquis eurent bien de la peine à lui faire abandonner ce projet [1].

L'attente que nourrissait Abdérame à l'égard des châtelains chrétiens de la Serranía ne fut point trompée. Plusieurs d'entre eux demandèrent et obtinrent l'amnistie; mais Tolox, où Ibn-Hafçoun animait la garnison par sa présence, se défendit avec tant d'opiniâtreté que le sultan ne put le prendre. Une fois la garnison fit une sortie, et alors il y eut un combat fort sanglant [2]. Un autre château fit aussi tant de résistance, qu'Abdérame jura dans sa colère qu'il ne goûterait point de vin et n'assisterait à aucune fête avant qu'il l'eût pris. Il fut bientôt délié de son serment; car non-seulement il prit ce château-là, mais il en prit encore un autre [3]. Vers la même époque sa flotte lui rendit un grand service: elle s'empara de plusieurs vaisseaux qui apportaient des vivres à Ibn-Hafçoun, ce chef étant déjà tellement réduit à l'étroit qu'il devait s'approvisionner en Afrique [4].

En retournant vers sa capitale, le sultan passa par

1) Khochanî, p. 336.
2) Arîb, t. II, p. 171.
3) *Akhbâr madjmoua*, fol. 116 r. et v.
4) Arîb, t. II, p. 171.

Algéziras, et ensuite par les provinces de Sidona et de Moron. C'est à Carmona qu'il voulait se rendre, et le 28 juin 914, il arriva devant les portes de cette ville.

Habîb, le lieutenant de Mohammed, y avait arboré le drapeau de la révolte. L'avait-il fait de son propre mouvement? On en doutait; on disait qu'il ne l'avait fait que sur l'instigation de son maître, et Abdérame, qui croyait cette accusation fondée, ôta à Mohammed sa dignité de vizir et le fit jeter en prison. Puis il commença le siége de Carmona. Habîb ne se défendit que vingt jours; au bout de ce temps il demanda et obtint l'*amân*. Quant à Mohammed ibn-Haddjâdj, comme dorénavant il n'était plus en état de nuire, il fut bientôt remis en liberté; mais il ne jouit pas longtemps de cette faveur, car il mourut en avril 915 [1]. Ce fut le dernier des Haddjâdj qui joua un rôle dans l'histoire.

En 915 une terrible famine, causée par une longue sécheresse, ne permit pas d'entreprendre une campagne. Les habitants de Cordoue moururent par milliers, et les bras manquaient presque pour enterrer les morts. Le sultân et son ministre firent tout ce qu'ils purent pour soulager la misère; mais ils eurent beaucoup de peine à contenir les insurgés, qui, pressés par la faim, sortaient de leurs montagnes pour

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 135; Arîb, t. II, p. 171, 172.

saisir le peu de vivres qui se trouvaient encore dans les plaines [1]. L'année suivante, Orihuéla et Niébla furent conquises, et le sultan avait déjà si bien rétabli sa puissance, qu'il put faire faire des razzias contre les chrétiens du Nord [2], lorsque la mort vint le délivrer de son ennemi le plus redoutable; dans l'année 917, Ibn-Hafçoun rendit le dernier soupir. Cet événement causa une grande joie à Cordoue; on n'y douta plus dès lors que l'insurrection ne fût bientôt étouffée [3].

Le héros espagnol, qui, pendant plus de trente ans, avait bravé les envahisseurs de sa patrie et qui maintefois avait fait trembler les Omaiyades sur leur trône, devait bénir la Providence qui le faisait mourir à cette heure et lui épargnait ainsi le triste spectacle de la ruine de son parti. Il mourut indompté; dans les circonstances données, c'était tout ce qu'il lui était permis d'espérer. Il ne lui fut point donné de délivrer sa patrie et de fonder une dynastie; mais il n'en faut pas moins reconnaître en lui un héros tout à fait extraordinaire et tel que l'Espagne n'en avait pas produit depuis le temps où Viriathe jura de délivrer son pays de la domination romaine.

---

1) Arîb, t. II, p. 173—175.
2) Arîb, t. II, p. 176, 177.
3) Arîb, t. II, p. 178.

XVIII.

La guerre dans la Serrania dura encore dix ans. Omar ibn-Hafçoun avait laissé quatre fils, Djafar, Solaimân, Abdérame et Hafç, qui, à une seule exception près, avaient hérité, sinon des talents, du moins de la vaillance de leur père. Solaimân fut forcé de se rendre (en mars 918), de s'enrôler dans l'armée du sultan, et de prendre part aux campagnes contre le roi de Léon et celui de Navarre [1]. Abdérame, qui commandait à Tolox et pour lequel les livres avaient plus d'attrait que les armes, se rendit aussi, et, ayant été conduit à Cordoue, il y passa le reste de sa vie à copier des manuscrits [2]. Mais la puissance de Djafar était encore formidable; le sultan, du moins, en jugeait ainsi, car lorsqu'il assiégeait Bobastro en 919, il ne refusa pas d'entrer en pourparlers avec lui; et quand Djafar lui eut offert des otages et un tribut annuel, il agréa cette propo-

1) Arîb, t. II, p. 178; Ibn-Khaldoun, fol. 13 v.
2) Arîb, t. II, p. 182, 183.

sition [1]. Bientôt après, cependant, Djafar commit une faute fort grave et qui lui devint fatale. A son avis, son père avait eu tort de se déclarer chrétien avec toute sa famille, et jusqu'à un certain point cette manière de voir était juste, car il est incontestable qu'Ibn-Hafçoun s'était aliéné le cœur des Andalous musulmans par son changement de religion; seulement, la chose une fois faite, ni Ibn-Hafçoun ni ses fils ne pouvaient se rétracter; dorénavant ils devaient s'appuyer uniquement sur les chrétiens, et triompher ou succomber avec eux. Les chrétiens étaient les seuls qui eussent conservé de l'énergie et de l'enthousiasme, tandis que les musulmans trahissaient partout. Ce qui s'était passé peu de temps auparavant dans la forteresse de Balda, en était la preuve. Cette forteresse étant assiégée par le sultan, la partie musulmane de la garnison avait passé tout entière à l'ennemi, tandis que les chrétiens s'étaient laissé massacrer jusqu'au dernier, plutôt que de se rendre [2]. Toutefois Djafar, qui ne se rendait pas bien compte de la situation où il se trouvait, croyait encore à la possibilité de se réconcilier avec les Andalous musulmans, et, voulant les gagner, il manifesta clairement son intention de retourner à l'islamisme. C'est ce qui le perdit. Frémissant d'horreur à l'idée

1) Arîb, t. II, p. 181, 182.
2) Arîb, t. II, p. 181.

d'avoir un mécréant pour leur chef, ses soldats chrétiens tramèrent un complot contre lui, et, s'étant entendus avec son frère Solaimân, ils l'assassinèrent (920), après quoi ils proclamèrent Solaimân, qui se hâta de se rendre auprès d'eux [1].

Le règne de Solaimân ne fut pas heureux. Bobastro était en proie aux plus furieuses discordes. Une insurrection y éclata; Solaimân fut chassé, ses prisonniers furent mis en liberté, son palais fut saccagé; mais peu de temps après, ses partisans surent se glisser dans la ville, lui-même y rentra sous un déguisement, et, ayant gagné la populace en lui promettant le pillage, il l'appela aux armes. Il resta le maître, et, inexorable dans sa vengeance, il fit couper la tête à la plupart de ses adversaires. «Allâh, dit un historien de Cordoue, laissait les mécréants s'entr'égorger, parce qu'il voulait extirper jusqu'à la racine leurs derniers vestiges [2].»

Solaimân ne survécut pas longtemps à son rétablissement. Ayant été démonté dans une escarmouche, le 6 février 927, il fut tué par les royalistes, qui assouvirent leur rage sur son cadavre, auquel ils coupèrent la tête, les mains et les pieds [3].

Son frère Hafç lui succéda; mais l'heure fatale al-

---

1) Ibn-Khaldoun, fol. 13 v., 11 r.; Arîb, t. II, p. 189.
2) Arîb, t. II, p. 194.
3) Arîb, t. II, p. 104.

lait sonner. Dans le mois de juin de l'année 927, le sultan vint assiéger Bobastro, bien décidé à ne plus lever le siége avant que la ville ne se fût rendue. Ayant ordonné d'élever partout des ouvrages formidables et de rebâtir une ancienne forteresse romaine à demi ruinée qui se trouvait dans le voisinage, il cerna la place de toutes parts et lui coupa les vivres. Pendant six mois Hafç soutint les efforts de l'ennemi; mais il se rendit enfin, et le vendredi 21 janvier 928, les troupes du sultan prirent possession de la ville. Hafç fut transporté à Cordoue de même que tous les autres habitants, et dans la suite il servit dans l'armée de son vainqueur. Sa sœur Argentea se retira dans un couvent, et probablement on l'aurait laissée en paix, si elle eût consenti elle-même à vivre ignorée; mais enthousiaste, fanatique et aspirant depuis longtemps à la palme du martyre, elle irrita l'autorité en lui déclarant qu'elle était chrétienne; et comme aux yeux de la loi elle était musulmane, attendu que son père l'était encore à l'époque où elle avait vu le jour, elle fut condamnée à mort comme coupable d'apostasie. Elle subit son arrêt avec un courage héroïque, et se montra ainsi la digne fille de l'indomptable Omar ibn-Hafçoun (931) [1].

Deux mois après la reddition de Bobastro, le sul-

---

1) Arîb, t. II, p. 206—208; *Vita Beat. Virg. Argenteae*, c. 4 jusqu'à la fin.

tan se rendit en personne dans cette ville. Il voulait la voir de ses propres yeux, cette forteresse orgueilleuse, qui, pendant un demi-siècle, avait bravé les attaques sans cesse renouvelées de quatre sultans. Quand il y fut arrivé; quand, du haut des remparts, il attacha ses regards sur les bastions crénelés et les tours colossales; quand il mesura de l'œil la hauteur de la montagne taillée à pic sur laquelle elle était assise, et la profondeur des précipices qui l'entouraient, alors il s'écria qu'elle n'avait pas sa pareille au monde, et, rempli de reconnaissance envers l'Eternel qui la lui avait livrée, il s'agenouilla, se répandit en actions de grâces, et pendant toute la durée de son séjour, il observa un jeûne rigoureux. Malheureusement pour sa gloire, il eut la faiblesse de se laisser arracher une concession qu'il aurait dû refuser. Voulant voir, eux aussi, la ville redoutable qui avait été le boulevard d'une religion qu'ils avaient en horreur, les faquis s'étaient mis à sa suite, et à Bobastro ils ne lui laissèrent point de repos qu'il ne leur eût permis d'ouvrir les tombeaux d'Omar ibn-Hafçoun et de son fils Djafar. Puis, les voyant enterrés à la manière chrétienne, ils n'eurent pas honte de troubler le repos de ceux qui dormaient du sommeil éternel, et, ayant retiré leurs corps de la sépulture, ils les envoyèrent à Cordoue avec l'ordre de les clouer à des poteaux. «Ces corps, s'écrie un chroniqueur du temps dans sa joie barbare, ces corps devinrent ainsi un

avertissement salutaire pour les gens mal intentionnés, et un doux spectacle pour les regards des vrais croyants.»

Les places qui se trouvaient encore au pouvoir des chrétiens ne tardèrent pas à se rendre. Le sultan les fit raser toutes, à l'exception de quelques-unes qu'il laissa subsister parce qu'il les jugeait nécessaires pour contenir le pays dans l'obéissance, et il fit transporter à Cordoue les hommes les plus influents et les plus dangereux [1].

La Serranía était donc pacifiée; mais avant qu'elle le fût, le sultan avait déjà dompté la rébellion sur plusieurs autres points. Dans les montagnes de Priégo, les fils d'Ibn-Mastana avaient dû lui céder leurs châteaux; dans la province d'Elvira, les Berbers de la famille des Beni-Mohallab avaient été obligés de mettre bas les armes [2]. Monte-Rubio, sur les frontières de Jaën et d'Elvira, avait été pris. Bâtie sur une montagne colossale et fort escarpée, cette forteresse avait longtemps inspiré au gouvernement de sérieuses alarmes. Un grand nombre de chrétiens s'y étaient nichés, qui descendaient à chaque instant de leur aire pour piller les hameaux du voisinage, ou pour dévaliser et massacrer les voyageurs. En 922, ce repaire avait été assiégé sans succès par le sultan

1) Arîb, t. II, p. 209, 210.
2) Arîb, t. II, p. 191.

pendant tout un mois; il ne fut pris que quatre ans plus tard [1]. En 924, plusieurs rebelles du pays valencien furent forcés de se soumettre [2]. Dans la même année, le sultan fut à même d'interdire la frontière supérieure à tous les Beni-Casî [3], qui s'étaient affaiblis par les guerres qu'ils s'étaient livrées entre eux et par celles qu'ils avaient eu à soutenir contre le roi de Navarre, et il les contraignit de s'enrôler dans son armée [4]. Deux années plus tard, le général Abd-al-hamîd ibn-Basîl fit une campagne fort heureuse contre les Beni-Dhî-'n-noun [5].

N'ayant maintenant plus rien à craindre du côté du Midi, le sultan fut à même de tourner toutes ses forces contre les rebelles des autres provinces. Les succès qu'il remporta furent aussi rapides que décisifs. En 928, il envoya des troupes contre le chaikh Aslamî, le seigneur d'Alicante et de Callosa, dans la province de Todmîr. Cet Arabe, qui était un brigand et un débauché de la pire espèce, avait toujours affecté une grande dévotion. Lorsqu'il se faisait vieux, il avait abdiqué en faveur de son fils Abdérame, ne voulant, disait-il, songer désormais qu'à son salut; et de fait, il assistait avec la plus grande régularité

1) Arîb, t. II, p. 192, 204.
2) Arîb, t. II, p. 196.
3) Ibn-al-Coutîa, fol. 47 v.
4) Ibn-al-Coutîa, *loco laud.*; Arîb, t. II, p. 175, 176, 187, 195.
5) Arîb, t. II, p. 204.

à tous les sermons et à toutes les prières publiques; mais cette piété apparente ne l'empêchait pas d'aller encore de temps en temps marauder sur les terres de ses voisins; et quand son fils eut été tué en combattant contre les royalistes, il reprit le commandement. Il ne le garda pas longtemps; le général Ahmed ibn-Ishâc prit ses forteresses l'une après l'autre, et, l'ayant forcé à se soumettre, il le fit transporter à Cordoue avec toute sa famille [1]. Vers la même époque, Mérida et Santarem se rendirent, sans que les troupes que le sultan avait envoyées contre elles, eussent besoin de tirer l'épée [2]. L'année suivante, Béja se rangea aussi à l'obéissance, après avoir fait pendant quinze jours une résistance opiniâtre [3]. Puis le sultan tourna ses armes contre Khalaf ibn-Becr, le prince d'Ocsonoba; mais ce renégat lui fit dire qu'il était prêt à payer tribut, et que, s'il ne l'avait pas fait auparavant, l'éloignement de sa province devait lui servir d'excuse. Il était fort aimé de ses sujets, pour lesquels lui et ses prédécesseurs avaient toujours été bons princes, et le monarque comprit que s'il persistait dans son dessein de le réduire, il pousserait les habitants de l'Algarve à prendre une résolution désespérée. Contre sa coutume, il conclut donc une

1) Ibn-Haiyân, fol. 16 v., 17 r.; Arîb, t. II, p. 210, 211.
2) Arîb, t. II, p. 211.
3) Arîb, t. II, p. 214, 215.

transaction: il consentit à ce que Khalaf ibn-Becr devînt, non pas son sujet, mais son vassal, son tributaire; le prince d'Ocsonoba devait s'engager seulement à payer un tribut annuel et à ne point donner asile aux insurgés [1].

La réduction de Badajoz, où régnait encore un descendant d'Ibn-Merwân le Galicien, demanda le plus d'efforts. Cette ville ne se rendit qu'après avoir soutenu un siége pendant toute une année (930) [2].

Pour être maître de l'héritage de ses aïeux, Abdérame n'avait plus que Tolède à réduire.

Il commença par y envoyer une députation de faquis, chargés de représenter aux habitants que, tout le royaume s'étant soumis, ce serait folie de leur part que de continuer à se donner des airs de république. Cette tentative fut inutile. Pleins d'amour pour la liberté dont ils avaient joui pendant quatre-vingts ans, tantôt sous la protection des Beni-Casî, tantôt sous celle des rois de Léon, les Tolédans donnèrent une réponse, sinon hautaine, du moins évasive. Se voyant donc forcé d'en venir aux moyens extrêmes, le monarque prit ses mesures avec la promptitude et la fermeté qui le caractérisaient. Dès le mois de mai

1) Arîb, t. II, p. 215.
2) Arîb, t. II, p. 214, 216, 217.

de l'année 930, et avant que la grande armée qu'il comptait opposer aux rebelles fût rassemblée, il envoya contre Tolède un de ses généraux, le vizir Saîd ibn-Mondhir, en lui ordonnant de commencer le siége. Dans le mois de juin, il marcha lui-même contre la ville avec le gros de ses forces, et, ayant établi son camp sur les bords de l'Algodor, près du château de Mora, il somma le renégat tolédan qui y commandait, de l'évacuer. Cette simple sommation suffit. Sentant l'impossibilité de se défendre contre la nombreuse armée du sultan, le renégat se hâta d'abandonner la forteresse. Abdérame y mit une garnison; puis il alla établir son camp près de Tolède, sur une montagne qui portait alors le nom de Djarancas. Laissant errer ses regards sur les jardins et les vignes, il fut d'avis que le cimetière près de la porte serait l'endroit qui conviendrait le mieux pour en faire le quartier général. Ayant donc fait marcher ses troupes vers ce cimetière, il fit couper les blés et les arbres fruitiers des alentours, ordonna d'incendier les villages, et attaqua les Tolédans avec la plus grande vigueur. Le siége, toutefois, dura plus de deux années. Le sultan, que rien ne décourageait, fit bâtir une ville sur la montagne de Djarancas, et la ville d'al-Fath (la Victoire), élevée en quelques jours, apprit aux Tolédans que le siége ne serait jamais levé. Ils comptaient encore sur le secours du roi de Léon, mais son armée fut

repoussée par les royalistes [1]. Enfin, pressés par la famine, ils ouvrirent leurs portes. La joie qu'Abdérame éprouva quand il prit possession de la ville, fut presque aussi grande que celle qu'il avait ressentie au moment où il était devenu maître de Bobastro, et il la montra par les ferventes actions de grâces qu'il adressa au Tout-Puissant [2].

Arabes, Espagnols, Berbers, tous avaient été vaincus, tous avaient été forcés de fléchir le genou devant le pouvoir royal, et le principe de la monarchie sans limites fut proclamé plus rudement que jamais au milieu d'un silence universel. Mais les pertes essuyées par les différents partis dans cette longue lutte n'étaient pas égales. Le parti qui avait été maltraité le plus, c'était incontestablement celui qui représentait l'indépendance individuelle, comme les Germains le faisaient en France et en Italie, c'est-à-dire l'aristocratie arabe. Obligée de subir un gouvernement plus absolu et beaucoup plus fort que celui qu'elle avait tâché de renverser, un gouvernement qui lui était hostile par sa nature et qui s'appliquait systématiquement à lui ôter toute influence sur la marche des affaires, elle était condamnée à s'en aller tout doucement à la dérive, perdant à

1) Dans le livre suivant, nous donnerons des détails sur cette expédition de Ramire II.

2) Arîb, t. II, p. 217—224.

chaque règne de son éclat et de sa fortune. Et voilà justement ce qui était une consolation pour les Espagnols et ce qu'ils regardaient comme une espèce de victoire. Ayant pris les armes, bien moins par haine contre le sultan que par haine contre la noblesse, ils pouvaient se dire que, jusqu'à un certain point, ils avaient réussi, puisqu'à défaut d'une autre satisfaction, ils avaient du moins celle d'être dorénavant à l'abri des dédains, des insultes et de l'oppression de la noblesse. Ils ne formaient plus un peuple à part, un peuple de parias mis au ban de la société. Le but qu'Abdérame III s'était proposé d'atteindre et que par laps de temps il atteignit en effet, c'était la fusion de toutes les races de la Péninsule en une nation véritablement une [1]. Les anciennes distinctions avaient donc cessé; elles tendaient du moins à disparaître de plus en plus, pour faire place à celles des rangs, des classes et des états. Cette égalité n'était, il est vrai, que l'égalité dans la sujétion; mais aux yeux des Espagnols elle était un bien immense, et pour le moment ils demandaient à peine autre chose. Au fond, leurs idées sur la liberté étaient encore fort vagues; la monarchie absolue et le despotisme administratif ne leur étaient pas antipathiques; au contraire, cette forme de gouvernement était pour eux une vieille

1) Arîb, t. II, p. 210, l. 13.

tradition; ils n'en avaient pas connu d'autre, ni sous la domination des rois visigoths, ni sous celle des empereurs romains, et la preuve qu'ils n'en imaginaient pas encore une meilleure, c'est que, même pendant la guerre qu'ils avaient soutenue pour reconquérir l'indépendance, ils n'avaient en général fait que de faibles efforts pour fonder la liberté.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

NOTES

Note A, p. 32.

Les Arabes écrivent le nom de Carteya exactement comme ils écrivent celui de Carthagène. C'est que déjà au VIIIe siècle on semble avoir dit Carteyana au lieu de Carteya. Au XVIIe, on voyait encore sur les ruines de Carteya une tour qu'on appelait Carteyana ou Cartagena; aujourd'hui on l'appelle Torre del Rocadillo. Voyez Caro, *Antiguedades de Sevilla*, fol. 123, col. 4; *España sagrada*, t. IV, p. 24, et Barrantes Maldonado, *Illustraciones de la casa de Niebla* (dans le *Memorial histórico español*, t. IX, p. 369).

Note B, p. 70.

Il est fort singulier que les historiens arabes diffèrent sur la date d'un événement aussi important que la révolte du

faubourg méridional de Cordoue contre Hacam Ier. Tous s'accordent pour dire qu'elle eut lieu dans le mois de Ramadhân; mais les uns la placent dans l'année 198 de l'Hégire, les autres dans l'année 202. Ibn-Adhârî et Ibn-Khaldoun la placent en 202; Nowairî la raconte bien sous l'année 198, mais il ajoute que d'autres la mettent en 202; enfin, Ibn-al-Abbâr donne non-seulement l'année 202, mais aussi le jour de la semaine et le quantième du mois; la révolte commença, dit-il, le mercredi, treize jours après le commencement de Ramadhân.

Malgré ces témoignages, respectables à coup sûr, j'ai cru devoir adopter la date de 198, et voici pourquoi:

1°. D'après Ibn-al-Abbâr et Ibn-Adhârî, une partie considérable des révoltés alla chercher un asile à Tolède, « cette ville étant alors en révolte contre Hacam. » Ce renseignement s'applique très-bien à l'année 198, car à cette époque Tolède était réellement en insurrection, mais non à l'année 202, puisque, dans l'année 199, Hacam s'était rendu maître de Tolède (voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 76), et que, pendant le reste du règne de ce prince, cette ville demeura dans l'obéissance.

2°. La date 198, sous laquelle Nowairî raconte la révolte, est confirmée par un historien fort ancien et fort respectable, Ibn-al-Coutîa. Cet auteur ne nomme point d'année, mais il dit que l'entrevue de Hacam avec Tâlout eut lieu un an après la révolte, et qu'après cette entrevue, Hacam fut attaqué d'une maladie qui mina ses forces pendant sept années, et qui finit par l'emporter dans la tombe. Il place donc la révolte huit années avant la mort de Hacam, laquelle arriva, d'après tous les historiens, en 206.

3°. La date de 198 est aussi confirmée par le témoignage

de Macrîzî, historien qui travaillait, non sur des documents arabes-espagnols, mais sur des chroniques égyptiennes. Macrîzî fait venir les Andalous à Alexandrie en 199; dans cette même année, le gouverneur de la ville, qu'ils avaient destitué, les attaque; vers la fin de l'année 200, Abdalazîz marche contre eux. Il est impossible que toutes ces dates soient erronées.

Note C, p. 280.

D'après la règle établie par le concile de Nicée, la solennité pascale, dans l'année 891, aurait dû avoir lieu le 4 avril; mais comme les chroniqueurs arabes placent la bataille de Polei dans l'année 278 de l'Hégire, laquelle commença le 15 avril 891, il est probable que les Andalous auront célébré leur Pâques d'après le système de leur compatriote Migetius, système que le pape Adrien Ier mentionne et condamne dans une lettre adressée à l'évêque Egila. Voyez cette lettre dans l'*España sagrada*, t. V, p. 532, c. 6.

Note D, p. 324.

En 896, pendant le siége de Velez, plusieurs cavaliers et piétons de l'armée du sultan, attirés par l'espérance d'une paye plus forte, passèrent à l'ennemi. Ibn-Haiyân, fol. 88 v. — Pendant le siége de Lorca, il y eut de nombreuses désertions dans l'armée du sultan et dans celle de Daisam. Le même, fol. 89 r. — En 897, douze soldats de Tanger, qui servaient sous Ibn-Hafçoun, vinrent offrir leurs services au général du sultan. Le même, fol. 91 v. — Dans la dernière année du règne d'Abdallâh, les régiments de Tanger que ce prince avait à son service, désertèrent en masse (apparemment parce que leur solde était arriérée) pour aller se

ranger sous les drapeaux d'Ibn-Hafçoun et sous ceux de son allié, Saîd ibn-Hodhail de Monteleon. Bientôt après, ils eurent à Bobastro et à Monteleon une violente querelle avec leurs nouveaux camarades. On en vint aux mains, et presque tous les Berbers furent massacrés. Ceux qui survécurent à cette catastrophe retournèrent dans le camp du sultan et obtinrent leur pardon. Le même, fol. 107 r.; Arîb, t. II, p. 152.

FIN DES NOTES DU TOME DEUXIÈME.

